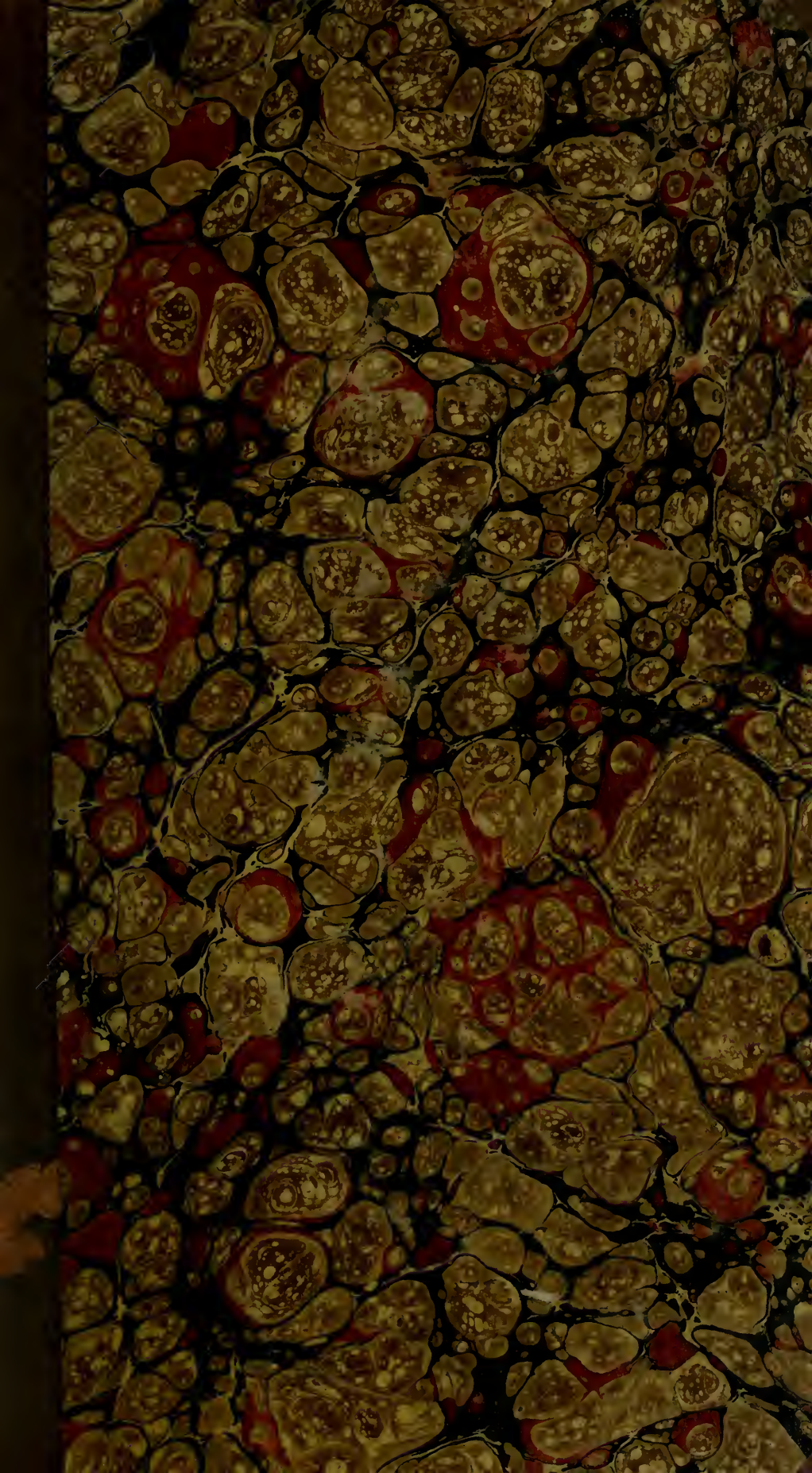
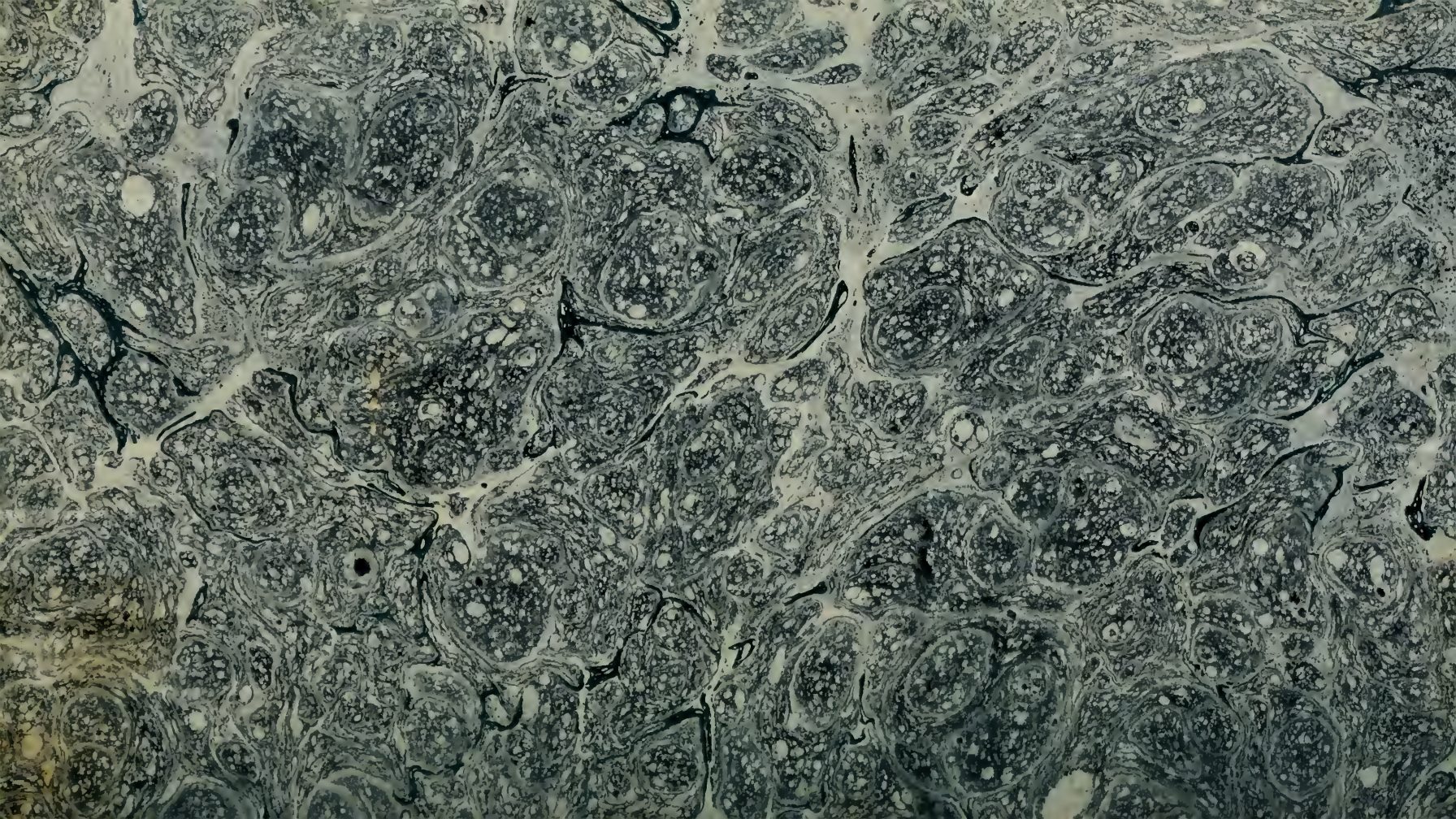


BUTEL.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/bibliothquepor04moys

CSP

BIBLIOTHEQUE PORTATIVE

DES

ECRIVAINS FRANÇOIS.

DE L'IMPRIMERIE DE COX, FILS ET BAYLIS, GREAT QUEEN STREET,
LINCOLN'S-INN-FIELDS.

BIBLIOTHEQUE PORTATIVE

DES

ECRIVAINS FRANÇOIS,

OU

CHOIX

DES

MEILLEURS MORCEAUX

EXTRAITS DE LEURS OUVRAGES,

EN PROSE,

PAR MM. MOYSANT ET DE LEVIZAC;

Seconde Edition considérablement augmentée et sur un nouveau plan.

TOME II.

LIVRE QUATRIEME.

A LONDRES,

CHEZ DULAU ET CO. SOHO SQUARE; ROBINSONS, PATER NOSTER ROW, ET MAWMAN, POULTRY.

1803.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

CSP
PQ
1109
M8
1803
V.4

BIBLIOTHÈQUE PORTATIVE

DES

ÉCRIVAINS FRANÇOIS,

EN PROSE.

LIVRE QUATRIÈME.

MŒURS DES PEUPLES, CARACTÈRES, SCÈNES DRAMATIQUES, LETTRES, ANECDOTES, PENSÉES.

§ 1. *Caractère des Peuples.*

Chaque peuple a son caractère comme chaque homme, et ce caractère général est formé de toutes les ressemblances que la nature et l'habitude ont mises entre les habitans d'un même pays, au milieu des variétés qui les distinguent. Ainsi le caractère, le génie, l'esprit François résulte de ce que les différentes provinces de ce royaume ont entre elles de semblable. Les peuples de la Guyenne et ceux de la Normandie diffèrent beaucoup; cependant on reconnoît en eux le génie François, qui forme une nation de ces différentes provinces, et qui les distingue au premier coup d'œil des Italiens et des Allemands. Le climat et le sol impriment évidemment aux hommes, comme aux animaux et aux plantes, des marques qui ne changent point. Celles qui dépendent du gouvernement, de la religion, de l'éducation, s'altèrent. C'est là le nœud qui explique comment les peuples ont perdu une partie de leur ancien caractère et ont conservé l'autre. Le gouvernement barbare des Turcs a énervé les Grecs sans avoir pu détruire le fond du caractère et la trempe de l'esprit de ces peuples.

Dans les beaux siècles des Arabes, les sciences et les arts fleurirent chez les Numides; aujourd'hui ils ne savent pas même régler leur année, et en faisant sans cesse le métier de pirate, ils n'ont pas un pilote qui sache prendre hauteur, pas un bon constructeur de vaisseau. Ils achètent des chrétiens et surtout des Hollandois, les agrêts, les canons, la poudre dont ils se servent pour s'emparer de nos vaisseaux marchands.

Depuis la mort de Toman-Bey, dernier roi Mamelut, le peuple d'Egypte fut enseveli dans le plus honteux avilissement; cette nation qu'on dit avoir été si guerrière du temps de Sésostris, est devenue plus pusillanime que du temps de Cléopatre. On nous dit qu'elle inventa les sciences, et elle n'en cultive pas une; qu'elle étoit sérieuse et grave, et aujourd'hui on la voit légère et gaie, chanter et danser dans la pauvreté et dans l'esclavage; cette multitude d'habitans qu'on disoit innombrable, se réduit à trois millions tout au plus. Il ne s'est pas fait un plus grand changement dans

Rome et dans Athènes ; c'est une preuve sans réplique, que si le climat influe sur le caractère des hommes, le gouvernement a bien plus d'influence encore que le climat.

Les peuples sont ce que les rois ou les ministres les font être. Le courage, la force, l'industrie, tous les talens restent ensevelis, jusqu'à ce qu'il paroisse un génie qui les ressuscite. On a cru que la monarchie Espagnole étoit anéantie, parce que les rois Philippe III, Philippe IV, et Charles II ont été malheureux ou foibles. Mais que l'on voie comment cette monarchie a repris tout d'un coup une nouvelle vie sous le cardinal Albéroni.

Il seroit aussi déraisonnable de condamner toute une nation pour les crimes éclatans de quelques particuliers, que de la canoniser sur la réforme de la Trappe.

Voltaire.

§ 2. *Peuples de l'Orient.*

Nos historiens se sont étendus sur les Egyptiens, mais ils suppriment les Indiens et les Chinois, aussi anciens pour le moins que les peuples d'Egypte, et non moins considérables.

Nourris des productions de leur terre, vêtus de leurs étoffes, amusés par les jeux qu'ils ont inventés, instruits même par leurs anciennes fables morales, pourquoi négligerions-nous de connoître l'esprit de ces nations, chez qui les peuples commerçans de notre Europe ont voyagé dès qu'ils ont pu trouver un chemin jusqu'à elles ?

En vous instruisant en philosophe de ce qui concerne ce globe, vous portez d'abord votre vue sur l'orient, berceau de tous les arts, et qui a tout donné à l'occident.

Les climats orientaux, voisins du midi, tiennent tout de la nature ; et nous, dans notre occident septentrional, nous devons tout au temps, au commerce, à une industrie tardive. Des forêts, des pierres, des fruits sauvages, voilà tout ce qu'a produit naturellement le pays des Celtes, des Allobroges, des Pictes, des Germains, des Sarmates et des Scythes. On dit que l'île de Sicile produit d'elle-même un peu d'avoine ; mais le froment, le riz, les fruits délicieux croissent vers l'Euphrate, à la Chine et dans l'Inde. Les pays fertiles furent les premiers peuplés, les premiers policés. Tout le levant, depuis la Grèce jusqu'aux extrémités de notre hémisphère, fut long-temps célèbre avant que nous en sussions assez pour connoître que nous étions barbares. Quand on veut savoir quelque chose des Celtes nos ancêtres, il faut avoir recours aux Grecs, aux Romains, nations encore très-postérieures aux Asiatiques.

Le même.

§ 3. *Anciens Ethiopiens.*

Les Ethiopiens étoient, selon Hérodote, les mieux faits de tous les hommes, et de la plus belle taille. Leur esprit étoit vif et ferme, mais ils prenoient peu de soin de le cultiver, mettant leur confiance dans leurs corps robustes et dans leurs bras nerveux. Leurs rois étoient électifs, et ils mettoient sur le trône le plus grand et le plus fort. On peut juger de leur humeur par une action que nous raconte Hérodote. Lorsque Cambyse leur envoya, pour les surprendre, des ambassadeurs et des présens tels que les Perses les donnoient, de la pourpre et des bracelets d'or, et des compositions de parfums, ils se moquèrent de ses présens où ils ne voyoient rien d'utile à la vie, aussi bien que de ses ambassadeurs qu'ils prirent pour ce qu'ils étoient, c'est-à-dire pour des espions. Mais leur roi voulut aussi faire un présent à sa mode au roi de Perse, et prenant en main un arc qu'un Perse eût à peine soutenu loin de le pouvoir tirer, il le banda en présence des ambassadeurs, et leur dit : " Voici le conseil que le roi d'Ethiopie donne au roi de Perse. Quand les Perses se pourront servir, aussi aisément que je viens de faire, d'un arc de cette grandeur et de cette force, qu'ils viennent attaquer les Ethiopiens, et qu'ils amènent plus de troupes que n'en a Cambyse. En attendant, qu'ils rendent grâces aux dieux, qui n'ont pas mis dans le cœur des Ethiopiens le désir de s'étendre hors de leur pays." Cela dit, il débanda l'arc, et le donna aux ambassadeurs.

Ces peuples d'Ethiopie n'étoient pourtant pas si justes qu'ils s'en vantoient, ni si renfermés dans leur pays. Leurs voisins les Egyptiens, avoient souvent éprouvé leurs forces. Il n'y a rien de suivi dans les conseils de ces nations sauvages et mal cultivées ; si la nature y commence souvent de beaux sentimens, elle ne les achève jamais. Aussi n'y

voyons-nous que peu de choses à apprendre et à imiter.

Bossuet.

§ 4. *Anciens Egyptiens.*

Les Egyptiens sont les premiers où l'on ait su les règles du gouvernement. Cette nation grave et sérieuse connut d'abord la vraie fin de la politique, qui est de rendre la vie commode et les peuples heureux. La température toujours uniforme du pays, y faisoit les esprits solides et constans. Comme la vertu est le fondement de toute la société, ils l'ont soigneusement cultivée. Leur principale vertu a été la reconnoissance. La gloire qu'on leur a donnée d'être les plus reconnoissans de tous les hommes, fait voir qu'ils étoient les plus sociables. Les bienfaits sont le lien de la concorde publique et particulière. Qui reconnoît les grâces, aime à en faire ; et en bannissant l'ingratitude, le plaisir de faire du bien demeure si pur, qu'il n'y a plus moyen de n'y être pas sensible. Leurs lois étoient simples, pleines d'équité, et propres à unir entre eux les citoyens. Celui qui pouvant sauver un homme attaqué, ne le faisoit pas étoit puni de mort aussi cruellement que l'assassin. Que si on ne pouvoit secourir le malheureux, il falloit du moins dénoncer l'auteur de la violence, et il y avoit des peines établies contre ceux qui manquoient à ce devoir. Ainsi les citoyens étoient à la garde les uns des autres, et tout le corps de l'état étoit uni contre les méchans. Il n'étoit pas permis d'être inutile à l'état : la loi assignoit à chacun son emploi, qui se perpétuoit de père en fils. On ne pouvoit ni en avoir deux, ni changer de profession; mais aussi toutes les professions étoient honorées. Il falloit qu'il y eût des emplois et des personnes plus considérables, comme il faut qu'il y ait des yeux dans le corps. Leur éclat ne fait pas mépriser les pieds, ni les parties les plus basses. Ainsi, parmi les Egyptiens, les prêtres et les soldats avoient des marques d'honneur particulières ; mais tous les métiers jusqu'aux moindres, étoient en estime ; et on ne croyoit pas pouvoir, sans crime, mépriser les citoyens dont les travaux, quels qu'ils fussent, contribuoient au bien public. Par ce moyen, tous les arts venoient à leur perfection : l'honneur qui les nourrit, s'y mêloit partout : on faisoit mieux ce qu'on avoit toujours vu faire, et à quoi on s'étoit uniquement exercé dès son enfance.

Mais il y avoit une occupation qui devoit être commune, c'étoit l'étude des lois et de la sagesse. L'ignorance de la religion et de la police du pays n'étoit excusée en aucun état. Au reste, chaque profession avoit son canton qui lui étoit assigné. Il n'en arrivoit aucune incommodité dans un pays dont la largeur n'étoit pas grande ; et dans un si bel ordre, les fainéans ne savoient où se cacher.

Parmi de si bonnes lois, ce qu'il y avoit de meilleur, c'est que tout le monde étoit nourri dans l'esprit de les observer. Une coutume nouvelle étoit un prodige en Egypte ; tout s'y faisoit toujours de même, et l'exactitude qu'on y avoit à garder les petites choses, maintenoit les grandes. Aussi n'y eut-il jamais de peuple qui ait conservé plus long-temps ses usages et ses lois. L'ordre des jugemens servoit à entretenir cet esprit. Trente juges étoient tirés des principales villes, pour composer la compagnie qui jugeoit tout le royaume. On étoit accoutumé à ne voir dans ces places que les plus honnêtes gens du pays, et les plus graves. Le prince leur assignoit certains revenus, afin qu'affranchis des embarras domestiques, ils pussent donner tout leur temps à faire observer les lois. Ils ne tiroient rien des procès, et on ne s'étoit pas encore avisé de faire un métier de la justice. Pour éviter les surprises, les affaires étoient traitées par écrit dans cette assemblée. On y craignoit la fausse éloquence, qui éblouit les esprits et émeut les passions. La vérité ne pouvoit être expliquée d'une manière trop sèche : le président du sénat portoit un collier d'or et de pierres précieuses, d'où pendoit une figure sans yeux qu'on appeloit la vérité. Quand il la prenoit, c'étoit le signal pour commencer la séance. Il l'appliquoit au parti qui devoit gagner sa cause, et c'étoit la forme de prononcer les sentences. Un des plus beaux artifices des Egyptiens, pour conserver leurs anciennes maximes, étoit de les revêtir de certaines cérémonies qui les imprimoient dans les esprits. Ces cérémonies s'observoient avec réflexion ; et l'humeur sérieuse des Egyptiens ne permettoit pas qu'elles tournassent en simples formules. Ceux qui n'avoient point d'affaires, et dont la vie étoit innocente, pouvoient éviter l'examen de ce sévère tribunal.

Mais il y avoit en Egypte une espèce de jugement tout à fait extraordinaire, dont personne n'échappoit. C'est une consolation en mourant de laisser son nom en estime parmi les hommes, et de tous les biens humains, c'est le seul que la mort ne nous peut ravir. Mais il n'étoit pas permis en Egypte de louer indifféremment tous les morts, il falloit avoir cet honneur par un jugement public. Aussitôt qu'un homme étoit mort, on l'amenoit en jugement. L'accusateur public étoit écouté : s'il prouvoit que la conduite du mort eût été mauvaise, on en condamnoit la mémoire, et il étoit privé de la sépulture. Le peuple admiroit le pouvoir des lois, qui s'étendoit jusqu'après la mort, et chacun touché de l'exemple, craignoit de déshonorer sa mémoire et sa famille. Que si le mort n'étoit convaincu d'aucune faute, on l'ensevelissoit honorablement : on faisoit son panégyrique, mais sans y rien mêler de sa naissance. Toute l'Egypte étoit noble, et d'ailleurs on n'y goûtoit de louanges que celles qu'on s'attiroit par son mérite.

Chacun sait combien curieusement les Egyptiens conservoient les corps morts. Leurs momies se voient encore. Ainsi leur reconnoissance envers leurs parens étoit immortelle: les enfans en voyant les corps de leurs ancêtres, se souvenoient de leurs vertus que le public avoit reconnues, et s'excitoient à aimer les lois qu'ils leur avoient laissées.

Pour empêcher les emprunts, d'où naissent la fainéantise, les fraudes et la chicane, l'ordonnance du roi Asychis ne permettoit d'emprunter qu'à condition d'engager le corps de son père à celui dont on empruntoit. C'étoit une impiété et une infamie tout ensemble, de ne pas retirer assez promptement un gage si précieux, et celui qui mouroit sans s'être acquité de ce devoir, étoit privé de la sépulture.

Le royaume étoit héréditaire, mais les rois étoient obligés, plus que tous les autres, à vivre selon les lois : ils en avoient de particulières, qu'un roi avoit digérées, et qui faisoit une partie des livres sacrés. Ce n'est pas qu'on disputât rien aux rois, ou que personne eût droit de les contraindre, au contraire, on les respectoit comme des dieux : mais c'est qu'une coutume ancienne avoit tout réglé, et qu'ils ne s'avisoient pas de vivre autrement que leurs ancêtres. Ainsi ils souffroient sans peine, non-seulement que la qualité des viandes et la mesure du boire et du manger leur fût marquée (car c'étoit une chose ordinaire en Egypte où tout le monde étoit sobre, et où l'air du pays inspiroit la frugalité), mais encore que toutes leurs heures fussent destinées. En s'éveillant au point du jour, lorsque l'esprit est le plus net et les pensées les plus plus pures, ils lisoient leurs lettres, pour prendre une idée plus droite et plus véritable des affaires qu'ils avoient à décider. Sitôt qu'ils étoient habillés, ils alloient sacrifier au temple. Là, environnés de toute leur cour, et les victimes étant à l'autel, ils assistoient à une prière pleine d'instruction, où le pontife prioit les dieux de donner au prince toutes les vertus royales, en sorte qu'il fût religieux envers les dieux, doux envers les hommes, modéré, juste, magnanime, sincère et éloigné du mensonge, libéral, maître de lui-même, punissant au-dessous du mérite, et récompensant au-dessus. Le pontife parloit ensuite des fautes que les rois pouvoient commettre : mais il supposoit toujours qu'ils n'y tomboient que par surprise ou par ignorance, chargeant d'imprécations les ministres qui leur donnoient de mauvais conseils et leur déguisoient la vérité. Telle étoit la manière d'instruire les rois. On croyoit que les reproches ne faisoient qu'aigrir leurs esprits, et que le moyen le plus efficace de leur inspirer la vertu, étoit de leur marquer leur devoir dans des louanges conformes aux lois, et prononcées gravement devant les dieux. Après la prière et le sacrifice, on lisoit au roi, dans les saints livres, les conseils et les actions des grands hommes, afin qu'il gouvernât son état par leurs maximes, et maintînt les lois qui avoient rendu ses prédécesseurs heureux aussi-bien que leurs sujets.

Ce qui montre que ces remontrances se faisoient, et s'écoutoient sérieusement, c'est qu'elles avoient leur effet. Parmi les Thébains, c'est-à-dire dans la dynastie principale, celle où les lois étoient en vigueur, et qui devint à la fin la maîtresse de toutes les autres, les plus grands hommes ont été les rois. Les deux Mercures, auteurs des sciences et de toutes les institutions des Egyptiens, l'un voisin des temps du déluge, et l'autre qu'ils ont appelé le Trismégiste ou le trois fois grand, contemporain de Moïse, ont été tous deux rois de Thèbes. Toute

l'Egypte a profité de leurs lumières, et Thèbes doit à leurs instructions d'avoir eu peu de mauvais princes. Ceux-ci étoient épargnés pendant leur vie, le repos public le vouloit ainsi : mais ils n'étoient pas exempts du jugement qu'il falloit subir après la mort. Quelques-uns ont été privés de la sépulture, mais on en voit peu d'exemples ; et au contraire, la plupart des rois ont été si chéris des peuples, que chacun pleuroit leur mort autant que celle de son père ou de ses enfans.

Cette coutume de juger les rois après leur mort, parut si sainte au peuple de Dieu, qu'il l'a toujours pratiquée. Nous voyons dans l'écriture, que les méchans rois étoient privés de la sépulture de leurs ancêtres, et nous apprenons de Joseph que cette coutume duroit encore du temps des Asmonéens. Elle faisoit entendre aux rois, que si leur majesté les met au-dessus des jugemens humains pendant leur vie, ils y reviennent enfin, quand la mort les a égalés aux autres hommes.

Les Egyptiens avoient l'esprit inventif, mais ils le tournoient aux choses utiles. Leurs Mercures ont rempli l'Egypte d'inventions merveilleuses, et ne lui avoient presque rien laissé ignorer de ce qui pouvoit rendre la vie commode et tranquille. Je ne puis laisser aux Egyptiens la gloire qu'ils ont donnée à leur Osiris, d'avoir inventé le labourage, car on le trouve de tout temps dans les pays voisins de la terre d'où le genre humain s'est répandu, et on ne peut douter qu'il ne fût connu dès l'origine du monde. Aussi les Egyptiens donnent-ils eux-mêmes une si grande antiquité à Osiris, qu'on voit bien qu'ils ont confondu son temps avec celui des commencemens de l'univers, et qu'ils ont voulu lui attribuer les choses dont l'origine passoit de bien loin tous les temps connus dans leur histoire. Mais si les Egyptiens n'ont pas inventé l'agriculture, ni les autres arts que nous voyons devant le déluge, ils les ont tellement perfectionnés, et ont pris un si grand soin de les rétablir parmi les peuples où la barbarie les avoit fait oublier, que leur gloire n'est guère moins grande que s'ils en avoient été les inventeurs.

Il y en a même de très-importans dont on ne peut leur disputer l'invention. Comme leur pays étoit uni, et leur ciel toujours pur et sans nuage, ils ont été les premiers à observer le cours des astres; ils ont aussi les premiers réglé l'année. Ces observations les ont jetés naturellement dans l'arithmétique ; et s'il est vrai ce que dit Platon, que le soleil et la lune aient enseigné aux hommes la science des nombres, c'est-à-dire, qu'on ait commencé les comptes réglés par celui des jours, des mois et des ans, les Egyptiens sont les premiers qui aient écouté ces merveilleux maîtres. Les planètes et les autres astres ne leur ont pas été moins connus, et ils ont trouvé cette grande année qui ramène le ciel à son premier point. Pour reconnoître leurs terres, tous les ans couvertes par le débordement du Nil, ils ont été obligés de recourir à l'arpentage, qui leur a bientôt appris la géométrie. Ils étoient grands observateurs de la nature, qui dans un air si serein et sous un soleil si ardent, étoit forte et féconde parmi eux. C'est aussi ce qui leur a fait inventer ou perfectionner la médecine. Ainsi, toutes les sciences ont été en grand honneur parmi eux. Les inventeurs des choses utiles recevoient, et de leur vivant, et après leur mort, de dignes récompenses de leurs travaux.

C'est ce qui a consacré les livres de leurs deux Mercures, et qui les a fait regarder comme des livres divins. Le premier de tous les peuples où on voit des bibliothèques, est celui d'Egypte. Le titre qu'on leur donnoit, inspiroit l'envie d'y entrer, et d'en pénétrer les secrets : on les appeloit, *le trésor des remèdes de l'âme.* Elle s'y guérissoit de l'ignorance, la plus dangereuse de ses maladies, et la source de toutes les autres.

Une des choses qu'on imprimoit le plus fortement dans l'esprit des Egyptiens, étoit l'estime et l'amour de leur patrie. Elle étoit, disoient-ils, le séjour des dieux : ils y avoient régné durant des milliers infinis d'années. Elle étoit la mère des hommes et des animaux, que la terre d'Egypte, arrosée du Nil, avoit enfantés pendant que le reste de la nature étoit stérile. Les prêtres qui composoient l'histoire d'Egypte de cette suite immense de siècles, qu'ils ne rempliſſoient que de fables et des généalogies de leurs dieux, le faisoient pour imprimer dans l'esprit des peuples, l'antiquité et la noblesse de leur pays. Au reste, leur vraie histoire étoit renfermée dans des bornes raisonnables ; mais ils trou-

voient beau de se perdre dans un abîme infini de temps qui sembloit les approcher de l'éternité.

Bossuet.

§ 5. *Continuation du même Sujet.*

Quelques grands et magnifiques monumens que l'ancienne Egypte ait élevés, ce n'étoit pas sur les choses inanimées qu'elle travailloit le plus. Ses plus nobles travaux et son plus bel art consistoit à former les hommes. La Grèce en étoit si persuadée, que ses plus grands hommes, un Homère, un Pythagore, un Platon, Lycurgue même et Solon, ces deux grands législateurs, et les autres qu'il n'est pas besoin de nommer, allèrent apprendre la sagesse en Egypte. Dieu a voulu que Moïse même fût instruit dans toute la sagesse des Egyptiens : c'est par là qu'il a commencé à être puissant en paroles et en œuvres. La vraie sagesse se sert de tout, et Dieu ne veut pas que ceux qu'il inspire négligent les moyens humains qui viennent aussi de lui à leur manière.

Ces sages d'Egypte avoient étudié le régime qui fait les esprits solides, les corps robustes, les femmes fécondes, et les enfans vigoureux. Par ce moyen, le peuple croissoit en nombre et en forces. Le pays étoit sain naturellement ; mais la philosophie leur avoit appris que la nature veut être aidée. Il y a un art de former les corps aussi-bien que les esprits. Cet art, que notre nonchalance nous a fait perdre, étoit bien connu des anciens, et l'Egypte l'avoit trouvé. Elle employoit principalement à ce beau dessein la frugalité et les exercices. Dans un grand champ de bataille qui a été vu par Hérodote, les crânes des Perses aisés à percer, et ceux des Egyptiens, plus durs que les pierres auxquelles ils étoient mêlés, montroient la mollesse des uns et la robuste constitution qu'une nourriture frugale et de vigoureux exercices donnoient aux autres. La course à pied, la course à cheval, la course dans les charriots se pratiquoit en Egypte avec une adresse admirable, et il n'y avoit point, dans tout l'univers, de meilleurs hommes de cheval que les Egyptiens. Quand Diodore nous dit qu'ils rejetoient la lutte comme un exercice qui donnoit une force dangereuse et peu durable, il a dû l'entendre de la lutte outrée des athlètes, que la Grèce elle-même qui la couronnoit dans ses jeux, avoit blâmée comme peu convenable aux personnes libres ; mais avec une certaine modération, elle étoit digne des honnêtes gens ; et Diodore lui-même nous apprend que le Mercure des Egyptiens en avoit inventé les règles, aussi-bien que l'art de former les corps. Il faut entendre de même, ce que dit encore cet auteur, touchant la musique. Celle qu'il fait mépriser aux Egyptiens, comme capable de ramollir les courages, étoit sans doute cette musique molle et efféminée, qui n'inspire que les plaisirs et une fausse tendresse. Car pour cette musique généreuse, dont les nobles accords élèvent l'esprit et le cœur, les Egyptiens n'avoient garde de la mépriser, puisque, selon Diodore même, leur Mercure l'avoit inventée, et avoit aussi inventé le plus grave des instrumens de musique. Dans la procession solennelle des Egyptiens, où l'on portoit en cérémonie les livres de Trismégiste, on voit marcher à la tête le chantre tenant en main *un symbole de la musique* (je ne sais pas ce que c'est) *et le livre des hymnes sacrés*. Enfin l'Egypte n'oublioit rien pour polir l'esprit, ennoblir le cœur et fortifier le corps. Quatre cent mille soldats qu'elle entretenoit, étoient ceux de ses citoyens qu'elle exerçoit avec plus de soin. Les lois de la milice se conservoient aisément, et comme par elles-mêmes, parce que les pères les apprenoient à leurs enfans : car la profession de la guerre passoit de de père en fils comme les autres ; et après les familles sacerdotales, celles qu'on estimoit les plus illustres, étoient comme parmi nous les familles destinées aux armes. Je ne veux pas dire pourtant que l'Egypte ait été guerrière. On a beau avoir des troupes réglées et entretenues ; on a beau les exercer à l'ombre dans les travaux militaires et parmi les images des combats : il n'y a jamais que la guerre et les combats effectifs qui fassent les hommes guerriers. L'Egypte aimoit la paix, parce qu'elle aimoit la justice, et n'avoit des soldats que pour sa défense. Contente de son pays où tout abondoit, elle ne songeoit point aux conquêtes. Elle s'étendoit d'une autre sorte, en envoyant ses colonies par toute la terre, et avec elles la politesse et les lois. Les villes les plus célèbres venoient apprendre en Egypte leurs antiquités, et la source de leurs plus belles institutions. On la consultoit de tous côtés

sur les règles de la sagesse. Quand ceux d'Elide eurent établi les jeux olympiques, les plus illustres de la Grèce, ils recherchèrent par une ambassade solennelle l'approbation des Egyptiens, et apprirent d'eux de nouveaux moyens d'encourager les combattans. L'Egypte régnoit par ses conseils, et cet empire d'esprit lui parut plus noble et plus glorieux que celui qu'on établit par les armes. Encore que les rois de Thèbes fussent sans comparaison les plus puissans de tous les rois de l'Egypte, jamais ils n'ont entrepris sur les dynasties voisines, qu'ils ont occupées seulement quand elles eurent été envahies par les Arabes ; de sorte qu'à vrai dire ils les ont plutôt enlevées aux étrangers, qu'ils n'ont voulu dominer sur les naturels du pays.

Bossuet.

§ 6. *Assyriens, Mèdes et Perses.*

Babylone sembloit être née pour commander à toute la terre. Ses peuples étoient pleins d'esprit et de courage. De tout temps la philosophie régnoit parmi eux avec les beaux arts, et l'orient n'avoit guère de meilleurs soldats que les Chaldéens. L'antiquité admire les riches moissons d'un pays que la négligence de ses habitans laisse maintenant sans culture ; et son abondance le fit regarder sous les anciens rois de Perse, comme la troisième partie d'un si grand empire. Ainsi les rois d'Assyrie enflés d'un accroissement qui ajoutoit à leur monarchie une ville si opulente, conçurent de nouveaux desseins. Nabuchodonosor I crut son empire indigne de lui, s'il n'y joignoit tout l'univers. Nabuchodonosor II, superbe plus que tous les rois ses prédécesseurs, après des succès inouïs et des conquêtes surprenantes, voulut plutôt se faire adorer comme un dieu, que commander comme un roi. Quels ouvrages n'entreprit-il point dans Babylone? Quelles murailles, quelles tours, quelles portes, et quelle enceinte y vit-on paroître ! Il sembloit que l'ancienne tour de Babel allât être renouvelée dans la hauteur prodigieuse du temple de Bel, et que Nabuchodonosor voulût de nouveau menacer le ciel. Son orgueil, quoique abattu par la main de Dieu, ne laissa pas de revivre dans ses successeurs. Ils ne pouvoient souffrir autour d'eux aucune domination ; et voulant tout mettre sous le joug, ils devinrent insupportables aux peuples voisins. Cette jalousie réunit contre eux, avec les rois de Médie et les rois de Perse, une grande partie des peuples d'orient. L'orgueil se tourne aisément en cruauté. Comme les rois de Babylone traitoient inhumainement leurs sujets, des peuples entiers aussi-bien que des principaux seigneurs de leur empire se joignirent à Cyrus et aux Mèdes. Babylone trop accoutumée à commander et à vaincre, pour craindre tant d'ennemis ligués contre elle, pendant qu'elle se croyoit invincible, devint captive des Mèdes qu'elle prétendoit subjuguer, et périt enfin par son orgueil.

La destinée de cette ville fut étrange, puisqu'elle périt par ses propres inventions. L'Euphrate faisoit à peu près dans ses vastes plaines le même effet que le Nil dans celles d'Egypte : mais pour le rendre commode, il falloit encore plus d'art et plus de travail que l'Egypte n'en employoit pour le Nil. L'Euphrate étoit droit dans son cours, et jamais ne se débordoit. Il lui fallut faire dans tout le pays un nombre infini de canaux, afin qu'il en pût arroser les terres dont la fertilité devenoit incomparable par ce secours. Pour rompre la violence de ses eaux trop impétueuses, il fallut le faire couler par mille détours, et lui creuser de grands lacs qu'une sage reine revêtit avec une magnificence incroyable. Nitocris, mère de Labynithe, autrement nommé Nabonide, ou Baltasar, dernier roi de Babylone, fit ces grands ouvrages. Mais cette reine entreprit un travail bien plus merveilleux : ce fut d'élever sur l'Euphrate un pont de pierre, afin que les deux côtés de la ville que l'immense largeur de ce fleuve séparoit trop, pussent communiquer ensemble. Il fallut donc mettre à sec une rivière si rapide et si profonde, en détournant ses eaux dans un lac immense que la reine avoit fait creuser. En même temps on bâtit le pont, dont les solides matériaux étoient préparés, et on revêtit de brique les deux bords du fleuve jusqu'à une hauteur étonnante, en y laissant des descentes revêtues de même, et d'un aussi bel ouvrage que les murailles de la ville. La diligence du travail en égala la grandeur. Mais une reine si prévoyante ne songea pas qu'elle apprenoit à ses ennemis à prendre sa ville. Ce fut dans le même lac qu'elle avoit creusé, que Cyrus détourna l'Euphrate, quand désespérant de réduire Babylone ni par force, ni par fa-

mine, il s'y ouvrit des deux côtés de la ville le passage qui a été tant marqué par les prophètes.

Si Babylone eût pu croire qu'elle eût été périssable comme toutes les choses humaines, et qu'une confiance insensée ne l'eût pas jetée dans l'aveuglement : non-seulement elle eût pu prévoir ce que fit Cyrus, puisque la mémoire d'un travail semblable étoit récente ; mais encore, en gardant toutes les descentes, elle eût accablé les Perses dans le lit de la rivière où ils passoient. Mais on ne songeoit qu'aux plaisirs et aux festins : il n'y avoit ni ordre, ni commandement réglé. Ainsi périssent non-seulement les plus fortes places, mais encore les plus grands empires. L'épouvante se mit partout : le roi impie fut tué ; et Xénophon qui donne ce titre au dernier roi de Babylone, semble désigner par ce mot les sacriléges de Baltasar, que Daniel nous fait voir punis par une chute si surprenante.

Les Mèdes qui avoient détruit le premier empire des Assyriens, détruisirent encore le second, comme si cette nation eût dû être toujours fatale à la grandeur Assyrienne. Mais à cette dernière fois la valeur et le grand nom de Cyrus fit que les Perses ses sujets eurent la gloire de cette conquête.

En effet, elle est due entiérement à ce héros, qui ayant été élevé sous une discipline sévère et régulière, selon la coutume des Perses, peuples alors aussi modérés, que depuis ils ont été voluptueux, fut accoutumé dès son enfance à une vie sobre et militaire. Les Mèdes autrefois si laborieux et si guerriers, mais à la fin ramollis par leur abondance, comme il arrive toujours, avoient besoin d'un tel général. Cyrus se servit de leurs richesses et de leur nom toujours respecté en orient ; mais il mettoit l'espérance du succès dans les troupes qu'il avoit amenées de Perse. Dès la première bataille le roi de Babylone fut tué, et les Assyriens mis en déroute. Le vainqueur offrit le duel au nouveau roi ; et en montrant son courage, il se donna la réputation d'un prince clément qui épargne le sang des sujets. Il joignit la politique à la valeur. De peur de ruiner un si beau pays, qu'il regardoit déjà comme sa conquête, il fit résoudre que les laboureurs seroient épargnés de part et d'autre. Il sut réveiller la jalousie des peuples voisins contre l'orgueilleuse puissance de Babylone qui alloit tout envahir ; et enfin la gloire qu'il s'étoit acquise autant par sa générosité et par sa justice que par le bonheur de ses armes les ayant tous réunis sous ses étendards, avec de si grands secours il soumit cette vaste étendue de terre dont il composa son empire.

C'est par là que s'éleva cette monarchie. Cyrus la rendit si puissante, qu'elle ne pouvoit guère manquer de s'accroître sous ses successeurs.

Mais Cambyse, fils de Cyrus, corrompit les mœurs des Perses. Son père si bien élevé parmi les soins de la guerre, n'en prit pas assez de donner au successeur d'un si grand empire une éducation semblable à la sienne ; et par le sort ordinaire des choses humaines, trop de grandeur nuisit à la vertu. Darius, fils d'Hystaspe, qui, d'une vie privée, fut élevé sur le trône, apporta de meilleures dispositions à la souveraine puissance, et fit quelques efforts pour réparer les désordres. Mais la corruption étoit déjà trop universelle ; l'abondance avoit introduit trop de déréglement dans les mœurs ; et Darius n'avoit pas lui même conservé assez de force pour être capable de redresser tout à fait les autres. Tout dégénéra sous ses successeurs, et le luxe des Perses n'eût plus de mesure.

Bossuet.

§ 7. *Continuation du même Sujet.*

Mais encore que ces peuples devenus puissans eussent beaucoup perdu de leur ancienne vertu en s'abandonnant aux plaisirs, ils avoient toujours conservé quelque chose de grand et de noble. Que peut-on voir de plus noble que l'horreur qu'ils avoient pour le mensonge, qui passa toujours parmi eux pour un vice honteux et bas ? Ce qu'ils trouvoient de plus lâche après le mensonge, étoit de vivre d'emprunt. Une telle vie leur paroissoit fainéante, honteuse, servile, et d'autant plus méprisable, qu'elle portoit à mentir. Par une générosité naturelle à leur nation, ils traitoient honnêtement les rois vaincus. Pour peu que les enfans de ces princes fussent capables de s'accommoder avec les vainqueurs, ils les laissoient commander dans leur pays avec presque toutes les marques de leur ancienne grandeur. Les Perses étoient honnêtes, civils, libéraux envers les étrangers, et ils savoient s'en servir.

Les gens de mérite étoient connus parmi eux, et ils n'épargnoient rien pour les gagner. Il est vrai qu'ils ne sont pas arrivés à la connoissance parfaite de cette sagesse qui apprend à bien gouverner. Leur grand empire fut toujours régi avec quelque confusion. Ils ne surent jamais trouver ce bel art depuis si bien pratiqué par les Romains, d'unir toutes les parties d'un grand état, et d'en faire un tout parfait. Aussi n'étoient-ils presque jamais sans révoltes considérables. Ils n'étoient pourtant pas sans politique, les règles de la justice étoient connues parmi eux, et ils ont eu de grands rois qui les faisoient observer avec une admirable exactitude. Les crimes étoient sévèrement punis : mais avec cette modération, qu'en pardonnant aisément les premières fautes, on réprimoit les rechutes par de rigoureux châtimens. Ils avoient beaucoup de bonnes lois, presque toutes venues de Cyrus et de Darius, fils d'Hystaspe. Ils avoient des maximes de gouvernement, des conseils réglés pour les maintenir, et une grande subordination dans tous les emplois. Quand on disoit que les grands qui composoient le conseil, étoient les yeux et les oreilles du prince, on avertissoit tout ensemble, et le prince, qu'il avoit ses ministres comme nous avons les organes de nos sens, non pas pour se reposer, mais pour agir par leur moyen, et les ministres qu'ils ne devoient pas agir pour eux mêmes, mais pour le prince qui étoit leur chef et pour tout le corps de l'état. Ces ministres devoient être instruits des anciennes maximes de la monarchie. Le registre qu'on tenoit des choses passées, servoit de règle à la postérité. On y marquoit les services que chacun avoit rendus, de peur qu'à la honte du prince, et au grand malheur de l'état, ils ne demeurassent sans récompense. C'étoit une belle manière d'attacher les particuliers au bien public, que de leur apprendre qu'ils ne devoient jamais sacrifier pour eux seuls, mais pour le roi et pour tout l'état où chacun se trouvoit avec tous les autres. Un des premiers soins du prince étoit de faire fleurir l'agriculture ; et les Satrapes dont le gouvernement étoit le mieux cultivé, avoient la plus grande part aux grâces. Comme il y avoit des charges établies pour la conduite des armes, il y en avoit aussi pour veiller aux travaux rustiques : c'étoit deux charges semblables, dont l'une prenoit soin de garder le pays, et l'autre de le cultiver. Le prince les protégeoit avec une affection presque égale, et les faisoit concourir au bien public. Après ceux qui avoient remporté quelque avantage à la guerre, les plus honorés étoient ceux qui avoient élevé beaucoup d'enfans. Le respect qu'on inspiroit aux Perses dès leur enfance pour l'autorité royale, alloit jusqu'à l'excès, puisqu'ils y mêloient de l'adoration, et paroissoient plutôt des esclaves que des sujets soumis par raison à un empire légitime : c'étoit l'esprit des orientaux, et peut-être que le naturel vif et violent de ces peuples demandoit un gouvernement plus ferme et plus absolu.

La manière dont on élevoit les enfans des rois est admirée par Platon, et proposée aux Grecs comme le modèle d'une éducation parfaite. Dès l'âge de sept ans on les tiroit des mains des eunuques pour les faire monter à cheval, et les exercer à la chasse. A l'âge de quatorze ans, lorsque l'esprit commence à se former, on leur donnoit pour leur instruction quatre hommes des plus vertueux et des plus sages de l'état. Le premier, dit Platon, leur apprenoit la magie, c'est-à-dire dans leur langage, le culte des dieux selon les anciennes maximes et selon les lois de Zoroastre, fils d'Oromase ; le second les accoutumoit à dire la vérité, et à rendre la justice ; le troisième, leur enseignoit à ne se laisser pas vaincre par les voluptés, afin d'être toujours libres et vraiment rois, maîtres d'eux-mêmes, et de leurs désirs ; le quatrième, fortifioit leur courage contre la crainte qui en eût fait des esclaves, et leur eût ôté la confiance si nécessaire au commandement. Les jeunes seigneurs étoient élevés à la porte du roi avec ses enfans. On prenoit un soin particulier qu'ils ne vissent ni n'entendissent rien de malhonnête. On rendoit compte au roi de leur conduite. Ce compte qu'on lui en rendoit étoit suivi par son ordre de châtimens, et de récompenses. La jeunesse qui les voyoit, apprenoit de bonne heure, avec la vertu, la science d'obéir et de commander. Avec une si belle institution que ne devoit-on pas espérer des rois de Perse et de leur noblesse, si on eût eu autant de soin de les bien conduire dans le progrès de leur âge qu'on en avoit de les

bien instruire dans leur enfance ? Mais les mœurs corrompues de la nation les entraînoient bientôt dans les plaisirs, contre lesquels nulle éducation ne peut tenir. Il faut pourtant confesser que malgré cette mollesse des Perses, malgré le soin qu'ils avoient de leur beauté et de leur parure, ils ne manquoient pas de valeur. Ils s'en sont toujours piqués, et ils en ont donné d'illustres marques. L'art militaire avoit parmi eux la préférence qu'il méritoit, comme celui à l'abri duquel tous les autres peuvent s'exercer en repos. Mais jamais ils n'en connurent le fond, ni ne surent ce que peut dans une armée la sévérité, la discipline, l'arrangement des troupes, l'ordre des marches et des campemens, et enfin une certaine conduite qui fait remuer ces grands corps sans confusion et à propos. Ils croyoient avoir tout fait quand ils avoient ramassé sans choix un peuple immense qui alloit au combat assez résolument, mais sans ordre, et qui se trouvoit embarrassé d'une multitude infinie de personnes inutiles que le roi et les grands traînoient après eux seulement pour le plaisir. Car leur mollesse étoit si grande, qu'ils vouloient trouver dans l'armée la même magnificence et les mêmes délices que dans les lieux où la cour faisoit sa demeure ordinaire ; de sorte que les rois marchoient accompagnés de leurs femmes, de leurs concubines, de leurs eunuques, et de tout ce qui servoit à leurs plaisirs. La vaisselle d'or et d'argent, et les meubles précieux suivoient dans une abondance prodigieuse, et enfin tout l'attirail que demande une telle vie. Une armée composée de cette sorte, et déjà embarrassée de la multitude excessive de ses soldats, étoit surchargée par le nombre démesuré de ceux qui ne combattoient point. Dans cette confusion, on ne pouvoit se mouvoir de concert ; les ordres ne venoient jamais à temps, et dans une action, tout alloit comme à l'aventure, sans que personne fût en état de pourvoir à ce désordre. Joint encore qu'il falloit avoir fini bientôt, et passer rapidement dans un pays ; car ce corps immense et avide non-seulement de ce qui étoit nécessaire pour la vie, mais encore de ce qui servoit au plaisir, consumoit tout en peu de temps, et on a peine à comprendre d'où il pouvoit tirer sa subsistance.

Cependant, avec ce grand appareil, les Perses étonnoient les peuples qui ne savoient pas mieux la guerre qu'eux. Ceux même qui la savoient, se trouvèrent ou affoiblis par leurs propres divisions, ou accablés par la multitude de leurs ennemis ; et c'est par là que l'Egypte, toute superbe qu'elle étoit, et de son antiquité, et de ses sages institutions, et des conquêtes de son Sésostris, devint sujette des Perses. Il ne leur fut pas malaisé de dompter l'Asie mineure, et même les colonies Grecques que la mollesse de l'Asie avoit corrompues. Mais quand ils vinrent à la Grèce même, ils trouvèrent ce qu'ils n'avoient jamais vu, une milice réglée, des chefs entendus, des soldats accoutumés à vivre de peu, des corps endurcis au travail, que la lutte et les autres exercices ordinaires dans ce pays rendoient adroits ; des armées médiocres à la vérité, mais semblables à ces corps vigoureux où il semble que tout soit nerfs, et où tout est plein d'esprits ; au reste, si bien commandées, et si souples aux ordres de leurs généraux, qu'on eût cru que les soldats n'avoient tous qu'une même âme, tant on voyoit de concert dans leurs mouvemens.

Bossuet.

§ 8. *Grecs.*

Ce que la Grèce avoit de plus grand, étoit une politique ferme et prévoyante, qui savoit abandonner, hasarder, et défendre ce qu'il falloit ; et ce qui est plus grand encore, un courage que l'amour de la liberté et celui de la patrie rendoit invincible.

Les Grecs, naturellement pleins d'esprit et de courage, avoient été cultivés de bonne heure, par des rois et des colonies venues d'Egypte, qui s'étant établies dès les premiers temps en divers endroits du pays, avoient répandu partout cette excellente police des Egyptiens. c'est de là qu'ils avoient appris les exercices du corps, la lutte, la course à pied, la course à cheval et sur des charriots, et les autres exercices qu'ils mirent dans leur perfection par les glorieuses couronnes des Jeux Olympiques. Mais ce que les Egyptiens leur avoient appris de meilleur, étoit à se rendre dociles, et à se laisser former par les lois pour le bien public. Ce n'étoit pas des particuliers qui ne songent qu'à leurs affaires, et ne sentent les maux de l'état qu'autant qu'ils en souffrent eux-mêmes, ou que le repos de leur famille en est troublé. Les

Grecs étoient instruits à se regarder, et à regarder leur famille comme une partie d'un plus grand corps qui étoit le corps de l'état. Les pères nourrissoient leurs enfans dans cet esprit, et les enfans apprenoient dès le berceau à regarder la patrie comme une mère commune à qui ils appartenoient plus encore qu'à leurs parens. Le mot de civilité ne signifioit pas seulement parmi les Grecs la douceur et la déférence mutuelle qui rend les hommes sociables : l'homme civil n'étoit autre chose qu'un bon citoyen qui se regarde toujours comme membre de l'état, qui se laisse conduire par les lois, et conspire avec elles au bien public, sans rien entreprendre sur personne. Les anciens rois de la Grèce avoient eu en divers pays, un Minos, un Cécrops, un Thésée, un Codrus, un Témène, un Cresphonte, un Eurystène, un Patrocle, et autres semblables qui avoient répandu cet esprit dans toute la nation Ils furent tous populaires, non point en flattant le peuple, mais en procurant son bien et en faisant régner la loi.

Que dirai-je de la sévérité des jugemens. Quel plus grave tribunal y eut-il jamais que celui de l'Aréopage si révéré dans toute la Grèce, qu'on disoit que les dieux mêmes y avoient comparu ? Il a été célèbre dès les premiers temps, et Cécrops apparemment l'avoit fondé sur le modèle des tribunaux de l'Egypte. Aucune compagnie n'a conservé si longtemps la réputation de son ancienne sévérité, et l'éloquence trompeuse en a toujours été bannie.

Les Grecs ainsi policés peu à peu, se crurent capables de se gouverner eux-mêmes, et la plupart des villes se formèrent en républiques. Mais de sages législateurs qui s'élevèrent en chaque pays, un Thalès, un Pythagore, un Pittacus, un Lycurgue, un Solon, un Philolas, et tant d'autres que l histoire marque, empêchèrent que la liberté ne dégénérât en licence. Des lois simplement écrites, et en petit nombre, tenoient les peuples dans le devoir, et les faisoient concourir au bien commun du pays.

L'idée de liberté qu'une telle conduite inspiroit, étoit admirable. Car la liberté, que se figuroient les Grecs, étoit une liberté soumise à la loi, c'est-à-dire à la raison même reconnue par tout le peuple. Ils ne vouloient pas que les hommes eussent du pouvoir parmi eux. Les magistrats redoutés durant le temps de leur ministère, redevenoient des particuliers qui ne gardoient d'autorité qu'autant que leur en donnoit leur expérience. La loi étoit regardée comme la maîtresse : c'étoit elle qui établissoit les magistrats, qui en régloit le pouvoir, et qui enfin châtioit leur mauvaise administration.

Il n'est pas ici question d'examiner si ces idées sont aussi solides que spécieuses. Enfin la Grèce en étoit charmée, et préféroit les inconvéniens de la liberté à ceux de la sujétion légitime, quoique en effet beaucoup moindres. Mais comme chaque forme de gouvernement a ses avantages, celui que la Grèce tiroit du sien, étoit que les citoyens s'affectionnoient d'autant plus à leur pays, qu'ils le conduisoient en commun, et que chaque particulier pouvoit parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la philosophie pour conserver l'état de la Grèce, n'est pas croyable. Plus ces peuples étoient libres, plus il étoit nécessaire d'y établir, par de bonnes raisons, les règles des mœurs et celles de la société. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Archytas, Platon, Xénophon, Aristote et une infinité d'autres remplirent la Grèce de ces beaux préceptes. Il y eut des extravagans qui prirent le nom de philosophes : mais ceux qui étoient suivis, étoient ceux qui enseignoient à sacrifier l'intérêt particulier, et même la vie, à l'intérêt général et au salut de l'état ; et c'étoit la maxime la plus commune des philosophes, qu'il falloit ou se retirer des affaires publiques, ou n'y regarder que le bien public.

Pourquoi parler des philosophes ? Les poëtes même qui étoient dans les mains de tout le peuple, les instruisoient plus encore qu'ils ne les divertissoient. Le plus renommé des conquérans regardoit Homère comme un maître qui lui apprenoit à bien régner. Ce grand poëte n'apprennoit pas moins à bien obéir, et à être bon citoyen. Lui, et tant d'autres poëtes dont les ouvrages ne sont pas moins graves qu'ils sont agréables, ne célèbrent que les arts utiles à la vie humaine, ne respirent que le bien public, la patrie, la société, et cette admirable civilité que nous avons expliquée.

Quand la Grèce ainsi élevée regardoit les Asiatiques avec leur délicatesse, avec leur parure et leur beauté semblable à

celle des femmes, elle n'avoit que du mépris pour eux. Mais leur forme de gouvernement qui n'avoit pour règle que la volonté du prince, maîtresse de toutes les lois, et même des plus sacrées, lui inspiroit de l'horreur ; et l'objet le plus odieux qu'eût toute la Grèce, étoient les barbares.

Cette haine étoit venue aux Grecs, dès les premiers temps, et leur étoit devenue comme naturelle. Une des choses qui faisoit aimer la poésie d'Homère, est qu'il chantoit les victoires et les avantages de la Grèce sur l'Asie. Du côté de l'Asie, étoit Vénus, c'est-à-dire, les plaisirs, les folles amours et la mollesse ; du côté de la Grèce, étoit Junon, c'est-à-dire, la gravité avec l'honneur conjugal ; Mercure, avec l'éloquence ; Jupiter et la sagesse politique. Du côté de l'Asie, étoit Mars, impétueux et brutal, c'est-à dire, la guerre faite avec fureur ; du côté de la Grèce, étoit Pallas, c'est-à-dire, l'art militaire et la valeur conduite par esprit. La Grèce, depuis ce temps, avoit toujours cru que l'intelligence et le vrai courage étoient son partage naturel. Elle ne pouvoit souffrir que l'Asie pensât à la subjuguer ; et en subissant ce joug, elle eût cru assujettir la vertu à la volupté, l'esprit au corps, et le véritable courage à une force insensée qui consistoit seulement dans la multitude.

La Grèce étoit pleine de ces sentimens, quand elle fut attaquée par Darius, fils d'Hystaspe, et par Xercès, avec des armées dont la grandeur paroît fabuleuse, tant elle est énorme. Aussitôt chacun se prépare à défendre sa liberté. Quoique toutes les villes de la Grèce fissent autant de républiques, l'intérêt commun les réunit, et il ne s'agissoit entre elles que de voir qui feroit le plus pour le bien public. Il ne coûta rien aux Athéniens d'abandonner leur ville au pillage et à l'incendie ; et après qu'ils eurent sauvé leurs vieillards et leurs femmes avec leurs enfans, ils mirent sur des vaisseaux tout ce qui étoit capable de porter les armes. Pour arrêter quelques jours l'armée Persanne à un passage difficile, et pour lui faire sentir ce que c'étoit que la Grèce, une poignée de Lacédémoniens courut avec son roi à une mort assurée, contens en mourant d'avoir immolé à leur patrie un nombre infini de ces barbares, et d'avoir laissé à leurs compatriotes l'exemple d'une hardiesse inouïe. Contre de telles armées et une telle conduite, la Perse se trouva foible, et éprouva plusieurs fois à son dommage ce que peut la discipline contre la multitude et la confusion ; et ce que peut la valeur conduite avec art contre une impétuosité aveugle.

Bossuet.

§ 9. *Romains.*

De tous les peuples du monde le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus avisé, le plus laborieux, et enfin le plus patient, a été le peuple Romain.

De tout cela s'est formée la meilleure milice et la politique la plus prévoyante, la plus ferme, et la plus suivie qui fût jamais.

Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, étoit l'amour de sa liberté et de sa patrie. Une de ces choses lui faisoit aimer l'autre : car parce qu'il aimoit sa liberté, il aimoit aussi sa patrie comme une mère qui le nourrissoit dans des sentimens également généreux et libres.

Sous ce nom de liberté, les Romains se figuroient avec les Grecs un état où personne ne fût sujet que de la loi, et où la loi fût plus puissante que les hommes.

Au reste, quoique Rome fût née sous un gouvernement royal, elle avoit même sous ses rois une liberté qui ne convient guères à une monarchie réglée. Car outre que les rois étoient électifs, et que l'élection s'en faisoit par tout le peuple, c'étoit encore au peuple assemblé à confirmer les lois, et à résoudre la paix ou la guerre. Il y avoit même des cas particuliers où les rois déféroient au peuple le jugement souverain : témoin Tullus Hostilius, qui n'osant ni condamner, ni absoudre Horace comblé tout ensemble et d'honneur pour avoir vaincu les Curiaces, et de honte pour avoir tué sa sœur, le fit juger par le peuple. Ainsi les rois n'avoient proprement que le commandement des armées, et l'autorité de convoquer les assemblées légitimes, d'y proposer les affaires, de maintenir les lois, et d'exécuter les décrets publics.

Quand Servius Tullius conçut le dessein de réduire Rome en république, il augmenta dans un peuple déjà si libre, l'amour de la liberté ; et de là on peut

juger combien les Romains en furent jaloux quand ils l'eurent goûtée tout entière sous leurs consuls.

On frémit encore en voyant dans les histoires la triste fermeté du consul Brutus, lorsqu'il fit mourir à ses yeux ses deux enfans, qui s'étoient laissés entraîner aux sourdes pratiques que les Tarquins faisoient dans Rome pour y rétablir leur domination. Combien fut affermi dans l'amour de la liberté un peuple qui voyoit ce consul sévère immoler à la liberté sa propre famille! Il ne faut plus s'étonner, si on mépr sa dans Rome les efforts des peuples voisins, qui entreprirent de rétablir les Tarquins bannis. Ce fut en vain que le roi Porsena les prit en sa protection. Les Romains presque affamés, lui firent connoître par leur fermeté, qu'ils vouloient du moins mourir libres. Le peuple fut encore plus ferme que le sénat; et Rome entière fit dire à ce puissant roi qui venoit de la réduire à l'extrémité, qu'il cessât d'intercéder pour les Tarquins, puisque résolue de tout hasarder pour sa liberté, elle recevroit plutôt ses ennemis que ses tyrans. Porsena étonné de la fierté de ce peuple, et de la hardiesse plus qu'humaine de quelques particuliers, résolut de laisser les Romains jouir en paix d'une liberté qu'ils savoient si bien défendre.

La liberté leur étoit donc un trésor qu'ils préféroient à toutes les richesses de l'univers. Aussi dans leurs commencemens et même bien avant dans leurs progrès, la pauvreté n'étoit pas un mal pour eux: au contraire, ils la regardoient comme un m yen de garder leur liberté plus entière, n'y ayant rien de plus libre ni de plus indépendant qu'un homme qui sait vivre de peu, et qui sans rien attendre de la protection ou de la libéralité d'autrui, ne fonde sa subsistance que sur son industrie et sur son travail.

C'est ce que faisoient les Romains. Nourrir du bétail, labourer la terre, se dérober à eux-mêmes tout ce qu'ils pouvoient, *vivre d'épargne et de travail:* voilà quelle étoit leur vie; c'est de quoi ils soutenoient leur famille, qu'ils accoutumoient à de semblables travaux.

Tite-Live a raison de dire qu'il n'y eut jamais de peuple où la frugalité, où l'épargne, où la pauvreté aient été plus long-temps en honneur. Les sénateurs les plus illustres, à n'en regarder que l'extérieur, différoient peu des paysans, et n'avoient d'éclat ni de majesté qu'en public, et dans le sénat. Du reste on les trouvoit occupés du labourage et des autres soins de la vie rustique, quand on les alloit quérir pour commander les armées. Ces exemples sont fréquens dans l'histoire Romaine. Curius et Fabrice, ces grands capitaines qui vainquirent Pyrrhus, un roi si riche, n'avoient que de la vaisselle de terre; et le premier, à qui les ambassadeurs en offroient d'or et d'argent, répondit que son plaisir n'étoit pas d'en avoir, mais de commander à qui en avoit. Après avoir triomphé, et avoir enrichi la république des dépouilles de ses ennemis, ils n'avoient pas de quoi se faire enterrer. Cette modération duroit encore pendant les guerres Puniques. Dans la première on voit Régulus, général des armées Romaines, demander son congé au sénat pour aller cultiver sa métairie abandonnée pendant son absence. Après la ruine de Carthage, on voit encore de grands exemples de la première simplicité. Æmilius Paulus qui augmenta le trésor public par le riche trésor des rois de Macédoine, vivoit selon les règles de l'ancienne frugalité, et mourut pauvre. Mummius, en ruinant Corinthe, ne profita que pour le public des richesses de cette ville opulente et voluptueuse. Ainsi les richesses étoient méprisées: la modération et l'innocence des généraux Romains faisoient l'admiration des peuples vaincus.

Cependant dans ce grand amour de la pauvreté, les Romains n'épargnoient rien pour la grandeur et pour la beauté de leur ville. Dès leurs commencemens, les ouvrages publics furent tels, que Rome n'en rougit pas depuis même qu'elle se vit maîtresse du monde. Le Capitole bâti par Tarquin le superbe, et le temple qu'il éleva à Jupiter dans cette forteresse, étoient dignes dès lors de la majesté du plus grand des dieux, et de la gloire future du peuple Romain. Tout le reste répondit à cette grandeur. Les principaux temples, les marchés, les bains, les places publiques, les grands chemins, les aqueducs, les cloaques mêmes et les égouts de la ville avoient une magnificence qui paroîtroit incroyable, si elle n'étoit attestée par tous les historiens, et confirmée par les restes que nous en voyons. Que dirai-je de l pompe des triomphes, des cérémonies de la religion, des jeux et des spectacles qu'on donnoit au peuple? En un mot

tout ce qui servoit au public, tout ce qui pouvoit donner aux peuples une grande idée de leur commune patrie, se faisoit avec profusion autant que le temps le pouvoit permettre. L'épargne régnoit seulement dans les maisons particulières. Celui qui augmentoit ses revenus et rendoit ses terres plus fertiles par son industrie et par son travail, qui étoit le meilleur économe, et prenoit le plus sur lui-même, s'estimoit le plus libre, le plus puissant et le plus heureux.

Il n'y a rien de plus éloigné d'une telle vie, que la mollesse. Tout tendoit plutôt à l'autre excès, je veux dire, à la dureté. Aussi les mœurs des Romains avoient-elles naturellement quelque chose, non-seulement de rude et de rigide, mais encore de sauvage et de farouche. Mais ils n'oublièrent rien pour se réduire eux-mêmes sous de bonnes lois; et le peuple le plus jaloux de sa liberté que l'univers ait jamais vu, se trouva en même temps le plus soumis à ses magistrats et à la puissance légitime.

La milice d'un tel peuple ne pouvoit manquer d'être admirable, puisqu'on y trouvoit avec des courages fermes et des corps vigoureux, une si prompte et si exacte obéissance.

Les lois de cette milice étoient dures, mais nécessaires. La victoire étoit périlleuse, et souvent mortelle à ceux qui la gagnoient contre les ordres. Il y alloit de la vie, non-seulement à fuir, à quitter ses armes, à abandonner son rang; mais encore à se remuer, pour ainsi dire, et à branler tant soi peu sans le commandement du général. Qui mettoit les armes bas devant l'ennemi, qui aimoit mieux se laisser prendre que de mourir glorieusement pour sa patrie, étoit jugé indigne de toute assistance. Pour l'ordinaire on ne comptoit plus les prisonniers parmi les citoyens, et on les laissoit aux ennemis comme des membres retranchés de la république. Régulus persuada au sénat, aux dépens de sa propre vie, d'abandonner les prisonniers aux Carthaginois. Dans la guerre d'Annibal, et après la perte de la bataille de Cannes, c'est-à-dire, dans le temps où Rome épuisée par tant de pertes manquoit le plus de soldats, le sénat aima mieux armer contre sa coutume huit mille esclaves, que de racheter huit mille Romains qui ne lui auroient pas plus coûté que la nouvelle milice qu'il fallut lever. Mais dans la nécessité des affaires on établit plus que jamais comme une loi inviolable, qu'un soldat Romain devoit ou vaincre ou mourir.

Par cette maxime les armées Romaines, quoique défaites et rompues, combattoient et se rallioient jusqu'à la dernière extrémité; et comme remarque Salluste, il se trouve parmi les Romains plus de gens punis pour avoir combatu sans en avoir ordre, que pour avoir lâché le pied et quitté son poste: de sorte que le courage avoit plus besoin d'être réprimé que la lâcheté n'avoit besoin d'être excitée.

Ils joignirent à la valeur l'esprit et l'invention. Outre qu'ils étoient par eux-mêmes appliqués et ingénieux, ils savoient profiter admirablement de tout ce qu'ils voyoient dans les autres peuples de commode pour les campemens, pour les ordres de bataille, pour les genres même des armes, en un mot pour faciliter tant l'attaque que la défense. On peut voir dans Salluste et dans les autres auteurs ce que les Romains ont appris de leurs voisins et de leurs ennemis mêmes. Qui ne sait qu'ils ont appris des Carthaginois l'invention des galères par lesquelles ils les ont battus, et enfin qu'ils ont tiré de toutes les nations qu'ils ont connues de quoi les surmonter toutes?

En effet, il est certain de leur aveu propre, que les Gaulois les surpassoient en force de corps, et ne leur cédoient pas en courage. Polybe nous fait voir qu'en une rencontre décisive les Gaulois d'ailleurs plus forts en nombre montrèrent plus de hardiesse que les Romains, quelque déterminés qu'ils fussent; et nous voyons toutefois en cette même rencontre ces Romains inférieurs en tout le reste l'emporter sur les Gaulois, parce qu'ils savoient choisir de meilleures armes, se ranger dans un meilleur ordre, et mieux profiter du temps dans la mêlée.

Les Macédoniens si jaloux de conserver l'ancien ordre de leur milice formée par Philippe et par Alexandre croyoient leur phalange invincible, et ne pouvoient se persuader que l'esprit humain fût capable de trouver quelque chose de plus ferme. Cependant le même Polybe et Tite-Live après lui ont démontré, qu'à considérer seulement la nature des armées Romaines et de celles des Macédoniens, les dernières ne pouvoient manquer d'être battues à la longue, parce que la phalange Macédonienne, qui n'étoit qu'un gros bataillon carré, fort

épais de toutes parts, ne pouvoit se mouvoir que tout d'une pièce; au lieu que l'armée Romaine distinguée en petits corps, étoit plus prompte et plus disposée à toute sorte de mouvemens.

Les Romains ont donc trouvé, ou ils ont bientôt appris l'art de diviser les armées en plusieurs bataillons et escadrons, et de former les corps de réserve, dont le mouvement est si propre à pousser ou à soutenir ce qui s'ébranle de part et d'autre. Faites marcher contre des troupes ainsi disposées la phalange Macédonienne: cette grosse et lourde machine sera terrible à la vérité à une armée sur laquelle elle tombera de tout son poids; mais, comme parle Polybe, elle ne peut conserver long-temps sa propriété naturelle, c'est-à-dire, sa solidité et sa consistance, parce qu'il lui faut des lieux propres, et pour ainsi dire, faits exprès, et qu'à faute de les trouver, elle s'embarrasse elle-même, ou plutôt elle se rompt par son propre mouvement. Joint qu'étant une fois enfoncée, elle ne sait plus se rallier. Au lieu que l'armée Romaine divisée en ses petits corps, profite de tous les lieux, et s'y accommode: on l'unit, et on la sépare comme on veut; elle défile aisément, et se rassemble sans peine; elle est propre aux détachemens, aux ralliemens, à toute sorte de conversions et d'évolutions qu'elle fait ou tout entière ou en partie, selon qu'il est convenable; enfin elle a plus de mouvemens divers, et par conséquent plus d'action et plus de force que la phalange. On doit donc conclure avec Polybe, qu'il falloit que la phalange lui cédât, et que la Macédoine fût vaincue.

Bossuet.

§ 10. *Continuation du même Sujet.*

Comme il ne suffit pas d'entendre la guerre, si on n'a un sage conseil pour l'entreprendre à propos, et tenir le dedans de l'état dans un bon ordre, on ne sauroit trop admirer la profonde politique du sénat Romain. A le prendre dans un bon temps de la république, il n'y eut jamais d'assemblée où les affaires fussent traitées plus mûrement, ni avec plus de secret, ni avec une plus longue prévoyance, ni dans un plus grand concours, et avec un plus grand zèle pour le bien public.

Le Saint-Esprit n'a pas dédaigné de marquer ceci dans le livre des Machabées, ni de louer la haute prudence et les conseils vigoureux de cette sage compagnie, où personne ne se donnoit de l'autorité que par la raison, et dont tous les membres conspiroient à l'utilité publique sans partialité et sans jalousie.

Pour le secret, Tite-Live nous en donne un exemple illustre. Pendant qu'on méditoit la guerre contre Persée, Eumènes, roi de Pergame, ennemi de ce prince, vint à Rome pour se liguer contre lui avec le sénat. Il y fit ses propositions en pleine assemblée, et l'affaire fut résolue par les suffrages d'une compagnie composée de trois cents hommes. Qui croiroit que le secret eût été gardé, et qu'on n'ait jamais rien su de la délibération que quatre ans après quand la guerre fut achevée? Mais ce qu'il y a de plus surprenant, est que Persée avoit à Rome ses ambassadeurs pour observer Eumènes. Toutes les villes de Grèce et d'Asie, qui craignoient d'être enveloppées dans cette querelle, avoient aussi envoyé les leurs, et tous ensemble tâchoient à découvrir une affaire d'une telle conséquence. Au milieu de tant d'habiles négociateurs le sénat fut impénétrable. Pour faire garder le secret, on n'eut jamais besoin de supplices, ni de défendre le commerce avec les étrangers sous des peines rigoureuses. Le secret se recommandoit comme tout seul, et par sa propre importance.

C'est une chose surprenante dans la conduite de Rome, d'y voir le peuple regarder presque toujours le sénat avec jalousie, et néanmoins lui déférer tout dans les grandes occasions, et surtout dans les grands périls. Alors on voyoit tout le peuple tourner les yeux sur cette sage compagnie, et attendre ses résolutions comme autant d'oracles.

Une longue expérience avoit appris aux Romains que de là étoient sortis tous les conseils qui avoient sauvé l'état. C'étoit dans le sénat que se conservoient les anciennes maximes, et l'esprit, pour ainsi parler, de la république. C'étoit là que se formoient les desseins qu'on voyoit se soutenir par leur propre suite; et ce qu'il y avoit de plus grand dans le sénat, est qu'on n'y prenoit jamais des résolutions plus vigoureuses que dans les plus grandes extrémités.

Ce fut au plus triste état de la république, lorsque foible encore et dans sa naissance elle se vit tout ensemble et divisée au-dedans par les tribuns, et pressée au-dehors par les Volsques, que Corio-

lan irrité menoit contre sa patrie : ce fut, dis-je, en cet état, que le sénat parut le plus intrépide. Les Volsques toujours battus par les Romains, espérèrent de se venger ayant à leur tête le plus grand homme de Rome, le plus entendu à la guerre, le plus libéral, le plus incompatible avec l'injustice ; mais le plus dur, le plus difficile, et le plus aigri. Ils vouloient se faire citoyens par force ; et après de grandes conquêtes, maîtres de la campagne et du pays, ils menaçoient de tout perdre, si on n'accordoit leur demande. Rome n'avoit ni armée ni chef, et néanmoins dans ce triste état, et pendant qu'elle avoit tout à craindre, on vit sortir tout à coup ce hardi décret du sénat, qu'on périroit plutôt que de rien céder à l'ennemi armé, et qu'on lui accorderoit des conditions équitables, après qu'il auroit retiré ses armes.

La mère de Coriolan, qui fut envoyée pour le fléchir, lui disoit entre autres raisons : " Ne connoissez-vous pas les Romains ? Ne savez-vous pas, mon fils, que vous n'en aurez rien que par les prières, et que vous n'en obtiendrez ni grande, ni petite chose par la force ?" Le sévère Coriolan se laissa vaincre : il lui en coûta la vie, et les Volsques choisirent d'autres généraux ; mais le sénat demeura ferme dans ses maximes, et le décret qu'il donna de ne rien accorder par force, passa pour une loi fondamentale de la politique Romaine, dont il n'y a pas un seul exemple que les Romains se soient départis dans tous les temps de la république. Parmi eux, dans les états les plus tristes, jamais les foibles conseils n'ont été seulement écoutés. Ils étoient toujours plus traitables victorieux que vaincus, tant le sénat savoit maintenir les anciennes maximes de la république, et tant il savoit confirmer le reste des citoyens.

De ce même esprit sont sorties les résolutions prises tant de fois dans le sénat, de vaincre les ennemis par la force ouverte, sans y employer les ruses ou les artifices, même ceux qui sont permis à la guerre : ce que le sénat ne faisoit ni par un faux point d'honneur, ni pour avoir ignoré les lois de la guerre ; mais parce qu'il ne jugeoit rien de plus efficace pour abattre un ennemi orgueilleux que de lui ôter toute l'opinion qu'il pourroit avoir de ses forces, afin que vaincu jusque dans le cœur, il ne vit plus de salut que dans la clémence du vainqueur.

C'est ainsi que s'établit par toute la terre cette haute opinion des armes Romaines. La créance répandue partout que rien ne leur résistoit, faisoit tomber les armes des mains à leurs ennemis, et donnoit à leurs alliés un invincible secours.

Bossuet.

§ 11. *Continuation du même Sujet.*

La conduite du sénat Romain, si forte contre les ennemis, n'étoit pas moins admirable dans la conduite du dedans. Ces sages sénateurs avoient quelquefois pour le peuple une juste condescendance, comme lorsque dans une extrême nécessité, non-seulement ils se taxèrent eux-mêmes plus haut que les autres, ce qui leur étoit ordinaire ; mais encore qu'ils déchargèrent le menu peuple de tout impôt, ajoutant que les pauvres payoient un assez grand tribut à la république, en nourrissant leurs enfans.

Le sénat montra, par cette ordonnance, qu'il savoit en quoi consistoient les vraies richesses d'un état ; et un si beau sentiment joint aux témoignages d'une bonté paternelle, fit tant d'impression dans l'esprit des peuples, qu'ils devinrent capables de soutenir les dernières extrémités pour le salut de leur patrie.

Mais quand le peuple méritoit d'être blâmé, le sénat le faisoit aussi avec une gravité et une vigueur digne de cette sage compagnie, comme il arriva dans le démêlé entre ceux d'Ardée et d'Aricie. L'histoire en est mémorable. Ces deux peuples étoient en guerre pour des terres que chacun d'eux prétendoit. Enfin, las de combattre, ils convinrent de se rapporter au jugement du peuple Romain, dont l'équité étoit révérée parmi tous les voisins. Les tribus furent assemblées, et le peuple ayant connu dans la discussion que ces terres prétendues par d'autres lui appartenoient de droit, se les adjugea. Le sénat, quoique convaincu que le peuple, dans le fond, avoit bien jugé, ne put souffrir que les Romains eussent démenti leur générosité naturelle, ni qu'ils eussent lâchement trompé l'espérance de leurs voisins qui s'étoient soumis à leur arbitrage. Il n'y eut rien que ne fit cette compagnie pour empêcher un jugement d'un si pernicieux exemple, où les juges prenoient pour eux les terres contestées par les parties. Après que la sentence eut été

rendue, ceux d'Ardée, dont le droit étoit le plus apparent, indignés d'un jugement si inique, étoient prêts à s'en venger par les armes. Le sénat ne fit point de difficulté de leur déclarer publiquement qu'il étoit aussi sensible qu'eux-mêmes à l'injure qui leur avoit été faite, qu'à la vérité il ne pouvoit pas casser un décret du peuple ; mais que si après cette offense ils vouloient se fier à la réparation qu'ils avoient raison de prétendre, le sénat prendroit un tel soin de leur satisfaction, qu'il ne leur resteroit aucun sujet de plainte. Les Ardéates se fièrent à cette parole. Il leur arriva une affaire capable de ruiner leur ville de fond en comble. Ils reçurent un si prompt secours par les ordres du sénat, qu'ils se crurent trop bien payés de la terre qui leur avoit été ôtée, et ne songeoient plus qu'à remercier de si fidèles amis. Mais le sénat ne fut pas content, jusqu'à ce qu'en faisant rendre la terre que le peuple Romain s'étoit adjugée, il abolit la mémoire d'un si infâme jugement.

Je n'entreprends pas ici de dire combien le sénat a fait d'actions semblables, combien il a livré aux ennemis de citoyens parjures qui ne vouloient pas leur tenir parole, ou qui chicanoient sur leurs sermens ; combien il a condamné de mauvais conseils qui avoient eu d'heureux succès : je dirai seulement que cette auguste compagnie n'inspiroit rien que de grand au peuple Romain, et donnoit en toutes rencontres une haute idée de ses conseils, persuadée qu'elle étoit que la réputation étoit le plus ferme appui des états.

On peut croire que dans un peuple si sagement dirigé, les récompenses et les châtimens étoient ordonnés avec grande considération. Outre que le service et le zèle au bien de l'état, étoient le moyen le plus sûr pour s'avancer dans les charges, les actions militaires avoient mille récompenses qui ne coûtoient rien au public, et qui étoient infiniment précieuses aux particuliers, parce qu'on y avoit attaché la gloire si chère à ce peuple belliqueux. Une couronne d'or très-mince, et le plus souvent une couronne de feuilles de chêne ou de laurier, ou de quelque herbage plus vil encore, devenoit inestimable parmi les soldats, qui ne connoissoient pas de plus belles marques que celles de la vertu, ni de plus noble distinction que celle qui venoit des actions glorieuses.

Le sénat dont l'approbation tenoit lieu de récompense, savoit louer et blâmer quand il falloit. Incontinent après le combat, les consuls et les autres généraux donnoient publiquement aux soldats et aux officiers, la louange ou le blâme qu'ils méritoient : mais eux-mêmes, ils attendoient en suspens le jugement du sénat qui jugeoit de la sagesse des consuls, sans le laisser éblouir par le bonheur des événemens. Les louanges étoient précieuses, parce qu'elles se donnoient avec connoissance : le blâme piquoit au vif les cœurs généreux, et retenoit les plus foibles dans le devoir. Les châtimens qui suivoient les mauvaises actions, tenoient les soldats en crainte, pendant que les récompenses et la gloire bien dispensée les élevoient au-dessus d'eux-mêmes.

Qui peut mettre dans l'esprit des peuples, la gloire, la patience dans les travaux, la grandeur de la nation, et l'amour de la patrie, peut se vanter d'avoir trouvé la constitution d'état la plus propre à produire de grands hommes. C'est sans doute les grands hommes qui font la force d'un empire. La nature ne manque pas de faire naître dans tous les pays des esprits et des courages élevés, mais il faut lui aider à les former. Ce qui les forme, ce qui les achève, ce sont des sentimens forts et de nobles impressions qui se répandent dans tous les esprits, et passent insensiblement de l'un à l'autre.

Bossuet.

§ 12. *Continuation du même Sujet.*

Que si les Romains s'étoient servis de ces grandes qualités politiques et militaires, seulement pour conserver leur état en paix, ou pour protéger leurs alliés opprimés comme ils en faisoient le semblant, il faudroit autant louer leur équité que leur valeur et leur prudence. Mais quand ils eurent goûté les douceurs de la victoire, ils voulurent que tout leur cédât, et ne prétendirent à rien moins qu'à mettre premièrement leurs voisins, et ensuite tout l'univers sous leurs lois.

Pour parvenir à ce but, ils surent parfaitement conserver leurs alliés, les unir entre eux, jeter la division et la jalousie parmi leurs ennemis, pénétrer leurs con-

seils, découvrir leurs intelligences, et prévenir leurs entreprises.

Ils n'observoient pas seulement les démarches de leurs ennemis, mais encore tous les progrès de leurs voisins : curieux surtout, ou de diviser, ou de contrebalancer par quelque autre endroit les puissances qui devenoient trop redoutables, ou qui mettoient de trop grands obstacles à leurs conquêtes.

Ainsi, les Grecs avoient tort de s'imaginer, du temps de Polybe, que Rome s'agrandissoit plutôt par hasard que par conduite. Ils étoient trop passionnés pour leur nation, et trop jaloux des peuples qu'ils voyoient s'élever au-dessus d'eux ; ou peut-être que voyant de loin l'empire Romain s'avancer si vite, sans pénétrer les conseils qui faisoient mouvoir ce grand corps, ils attribuoient au hasard, selon la coutume des hommes, les effets dont les causes ne leur étoient pas connues. Mais Polybe, que son étroite familiarité avec les Romains faisoit entrer si avant dans le secret des affaires, et qui observoit de si près la politique Romaine durant les guerres Puniques, a été plus équitable que les autres Grecs, et a vu que les conquêtes de Rome étoient la suite d'un dessein bien entendu. Car il voyoit les Romains du milieu de la mer Méditerranée porter leurs regards partout aux environs, jusqu'aux Espagnes et jusqu'en Syrie ; observer ce qui s'y passoit, et s'avancer régulièrement et de proche en proche ; s'affermir avant que de s'étendre ; ne se point charger de trop d'affaires ; dissimuler quelque temps, et se déclarer à propos ; attendre qu'Anibal fût vaincu, pour désarmer Philippe, roi de Macédoine, qui l'avoit favorisé ; après avoir commencé l'affaire, n'être jamais las ni contens jusqu'à ce que tout fût fait ; ne laisser aux Macédoniens aucun moment pour se reconnoître ; et après les avoir vaincus, rendre, par un décret public, à la Grèce si long-temps captive, la liberté à laquelle elle ne pensoit plus ; par ce moyen, répandre d'un côté la terreur, et de l'autre la vénération de leur nom : c'en étoit assez pour conclure que les Romains ne s'avançoient pas à la conquête du monde par hasard, mais par conduite.

C'est ce qu'a vu Polybe dans le temps des progrès de Rome. Denis d'Halicarnasse, qui a écrit après l'établissement de l'empire et du temps d'Auguste, a conclu la même chose, en reprenant dès leur origine les anciennes institutions de la république Romaine, si propres de leur nature à former un peuple invincible et dominant.

Mais plus ces historiens font voir de dessein dans les conquêtes de Rome, plus ils y montrent d'injustice. Ce vice est inséparable du désir de dominer, qui aussi pour cette raison est justement condamné par les règles de l'évangile. Mais la seule philosophie suffit pour nous faire entendre que la force nous est donnée pour conserver notre bien, et non pas pour usurper celui d'autrui. Cicéron l'a reconnu, et les règles qu'il a données pour faire la guerre, sont une manifeste condamnation de la conduite des Romains.

Il est vrai qu'ils parurent assez équitables au commencement de leur république. Il sembloit qu'ils vouloient eux-mêmes modérer leur humeur guerrière en la resserrant dans les bornes que l'équité prescrivoit. Qu'y a-t-il de plus beau et de plus saint, que le collége des Féciaux, soit que Numa en soit le fondateur, comme le dit Denis d'Halicarnasse, ou que ce soit Ancus Martius, comme le veut Tite-Live ? Ce conseil étoit établi pour juger si une guerre étoit juste : avant que le sénat la proposât, ou que le peuple la résolut, cet examen d'équité précédoit toujours. Quand la justice de la guerre étoit reconnue, le sénat prenoit ses mesures pour l'entreprendre : mais on envoyoit avant toutes choses redemander dans les formes à l'usurpateur les choses injustement ravies, et on n'en venoit aux extrémités, qu'après avoir épuisé les voies de douceur. Sainte institution, s'il en fut jamais, et qui fait honte aux chrétiens, à qui un Dieu venu au monde pour pacifier toutes choses, n'a pu inspirer la charité et la paix. Mais que servent les meilleures institutions, quand enfin elles dégénèrent en pures cérémonies ? La douceur de vaincre et de dominer, corrompit bientôt, dans les Romains, ce que l'équité naturelle leur avoit donné de droiture. Les délibérations des Féciaux ne furent plus parmi eux qu'une formalité inutile, et encore qu'ils exerçassent envers leurs plus grands ennemis des actions de grande équité, et même de grande clémence, l'ambition ne permettoit pas à la justice de régner dans leurs conseils.

Au reste, leurs injustices étoient d'au-

tant plus dangereuses, qu'ils savoient mieux les couvrir du prétexte spécieux de l'équité, et qu'ils mettoient sous le joug insensiblement les rois et les nations, sous couleur de les protéger et de les défendre.

Ajoutons encore qu'ils étoient cruels à ceux qui leur résistoient : autre qualité assez naturelle aux conquérans, qui savent que l'épouvante fait plus de la moitié des conquêtes. Faut-il dominer à ce prix, et le commandement est il si doux que les hommes le veuillent acheter par des actions inhumaines ? Les Romains, pour répandre partout la terreur, affectoient de laisser dans les villes prises des spectacles terribles de cruauté, et de paroître impitoyables à qui attendoit la force, sans même épargner les rois qu'ils faisoient mourir inhumainement, après les avoir menés en triomphe, chargés de fers, et traînés à des charriots comme des esclaves.

Mais, s'ils étoient cruels et injustes pour conquérir, ils gouvernoient avec équité les nations subjuguées. Ils tâchoient de faire goûter leur gouvernement aux peuples soumis, et croyoient que c'étoit le meilleur moyen de s'assurer leurs conquêtes. Le sénat tenoit en bride les gouverneurs, et faisoit justice aux peuples. Cette compagnie étoit regardée comme l'asile des oppressés : aussi les concussions et les violences ne furent-elles connues parmi les Romains que dans les derniers temps de la république, et jusqu'à ce temps la retenue de leurs magistrats étoit l'admiration de toute la terre.

Ce n'étoit donc pas de ces conquérans brutaux et avares qui ne respirent que le pillage, ou qui établissent leur domination sur la ruine des pays vaincus. Les Romains rendoient meilleurs tous ceux qu'ils prenoient en y faisant fleurir la justice, l'agriculture, le commerce, les arts mêmes et les sciences, après qu'ils les eurent une fois goûtées.

C'est ce qui leur a donné l'empire le plus florissant et le mieux établi aussi-bien que le plus étendu qui fut jamais. Depuis l'Euphrate et le Tanaïs, jusqu'aux colonnes d'Hercule et la mer Atlantique, toutes les terres et toutes les mers leur obéissoient : du milieu et comme du centre de la mer Méditerranée, ils embrassoient toute l'étendue de cette mer, pénétrant au long et au large tous les états d'alentour, et la tenant entre deux pour faire la communication de leur empire. On est encore effrayé quand on considère que les nations qui font à présent des royaumes si redoutables, toutes les Gaules, toutes les Espagnes, la Grande-Bretagne presque tout entière, l'Illyrique jusqu'au Danube, la Germanie jusqu'à l'Elbe, l'Afrique jusqu'à ses déserts affreux et impénétrables, la Grèce, la Thrace, la Syrie, l'Egypte, tous les royaumes de l'Asie mineure, et ceux qui sont enfermés entre le Pont-Euxin et la mer Caspie, et les autres que j'oublie peut être, ou que je ne veux pas rapporter, n'ont été durant plusieurs siècles que des provinces Romaines. Tous les peuples de notre monde jusqu'aux plus barbares, ont respecté leur puissance, et les Romains y ont établi presque partout avec leur empire les lois et la politesse.

Bossuet.

§ 13. *Tartares.*

La Tartarie paroît peuplée de temps immémorial, sans qu'on y ait jamais bâti de villes La nature a donné à ces peuples, comme aux Arabes Bédouins, un goût pour la liberté et pour la vie errante, qui leur a fait toujours regarder les villes comme les prisons où les rois, disent-ils, tiennent leurs esclaves.

Leurs courses continuelles, leur vie nécessairement frugale, peu de repos goûté en passant sous une tente, ou sur un chariot, ou sur la terre, en firent des générations d'hommes robustes, endurcis à la fatigue, qui, comme des bêtes féroces trop multipliées, se jetèrent loin de leurs tanières, tantôt vers le Palus Méotide, lorsqu'ils chassèrent au cinquième siècle les habitans de ces contrées, qui se précipitèrent sur l'empire Romain, tantôt à l'orient et au midi vers l'Arménie et la Perse, tantôt du côté de la Chine et jusqu'aux Indes. Ainsi ce vaste réservoir d'hommes ignorans et belliqueux a vomi ses inondations dans presque tout notre hémisphère : et les peuples qui habitent aujourd'hui ces déserts, privés de toute connoissance, savent seulement que leurs pères ont conquis le monde. *Voltaire.*

§ 14. *Chinois.*

Les Tartares ont profité des divisions de la Chine pour la subjuguer ; mais la constitution de l'état n'en a été ni affoiblie ni changée. Le pays des conqué-

rans est devenu une partie de l'état conquis ; et les Tartares Mantchoux maîtres aujourd'hui de la Chine n'ont fait autre chose que se soumettre les armes à la main aux lois du pays dont ils ont envahi le trône.

On est étonné que ce peuple inventeur (les Chinois) n'ait jamais percé dans la géométrie au-delà des élémens, que dans la musique ils aient ignoré les demi-tons, que leur astronomie et toutes leurs sciences soient en même temps si anciennes et si bornées. Il semble que la nature ait donné à cette espèce d'hommes, si différente de la nôtre, des organes faits pour trouver, tout d'un coup, tout ce qui leur étoit nécessaire, et incapable d'aller au-delà. Nous, au contraire, nous avons eu des connoissances très-tard, et nous avons tout perfectionné rapidement. Ce qui est moins étonnant c'est la crédulité avec laquelle ces peuples ont toujours joint leurs erreurs de l'astrologie judiciaire, aux vraies connoissances célestes. Cette superstition a été celle de tous les hommes ; et il n'y a pas long-temps que nous en sommes guéris, tant l'erreur semble faite pour le genre humain.

Si on cherche pourquoi tant d'arts et de sciences, cultivés sans interruption depuis si long-temps à la Chine, ont cependant fait si peu de progrès, il y en a peut-être deux raisons : l'une est le respect prodigieux que ces peuples ont pour ce qui leur a été transmis par leurs pères, et qui rend parfait à leurs yeux tout ce qui est ancien ; l'autre est la nature de leur langue, premier principe de toutes les connoissances.

L'art de faire connoître ses idées par l'écriture, qui devoit n'être qu'une méthode très-simple, est chez eux ce qu'ils ont de plus difficile. Chaque mot a des caractères différens : un savant à la Chine est celui qui connoît le plus de ces caractères ; quelques-uns sont arrivés à la vieillesse avant de savoir bien écrire.

Ce qui est le plus connu, le plus cultivé, le plus perfectionné, c'est la morale et les lois. Le respect des enfans pour les pères est le fondement du gouvernement Chinois. L'autorité paternelle n'y est jamais affoiblie, un fils ne peut plaider contre son père qu'avec le consentement de tous les parens, des amis, et des magistrats. Les Mandarins lettrés y sont regardés comme les pères des villes et des provinces, et le roi comme le père de l'empire. Cette idée enracinée dans les cœurs, forme une famille de cet état immense.

Tous les vices y existent comme ailleurs, mais certainement plus réprimés par le frein des lois toujours uniformes. Le savant auteur des mémoires de l'amiral Anson témoigne un grand mépris pour la Chine, parce que le petit peuple de Kanton trompa les Anglois autant qu'il le put. Mais doit-on juger des mœurs d'une grande nation par les mœurs de la populace des frontières ? et qu'auroient dit de nous les Chinois, s'ils eussent fait naufrage sur nos côtes maritimes dans le temps où les lois des nations d'Europe confisquoient les effets naufragés et que la coutume permettoit qu'on égorgeât les propriétaires ?

Les cérémonies continuelles qui chez les Chinois gênent la société, et dont l'amitié seule se défait dans l'intérieur des maisons, ont établi dans toute la nation une retenue et une honnêteté, qui donne à la fois aux mœurs de la gravité et de la douceur. Ces qualités s'étendent jusqu'aux derniers du peuple. Des missionnaires racontent que souvent dans les marchés publics, au milieu de ces embarras et de ces confusions qui excitent dans nos contrées des clameurs si barbares, et des emportemens si fréquens et si odieux, ils ont vu des paysans se mettre à genoux les uns devant les autres, selon la coutume du pays, se demander pardon de l'embarras dont chacun s'accusoit, s'aider l'un l'autre, et débarrasser tout avec tranquillité.

Dans les autres pays, les lois punissent les crimes, à la Chine, elles font plus, elles récompensent la vertu. Le bruit d'une action généreuse et rare se répand il dans une province, le Mandarin est obligé d'en avertir l'empereur, et l'empereur envoie une marque d'honneur à celui qui l'a si bien méritée.

Voltaire.

§ 15. *Indiens.*

Toute la terre a besoin de l'Inde qui seule n'a besoin de personne.

Ce pays est l'unique dans le monde qui produise ces épiceries, dont la sobriété de ses habitans peut se passer, et qui sont nécessaires au goût blâsé des peuples septentrionaux.

Le climat de l'Inde est le plus doux de l'univers : la terre y produit sans culture les fruits les plus nourrissans, les plus salutaires, comme les dattes et les

cocos. Ceux-ci, surtout, donnent aisément à l'homme de quoi le nourrir, le vêtir et le loger. Et de quoi, d'ailleurs, a besoin un habitant de cette presqu'île ? Tout ouvrier y travaille presque nu ; deux aunes d'étoffe, tout au plus, servent à couvrir une femme qui n'a point de luxe. Les enfans restent entièrement nus du moment où ils sont nés jusqu'à la puberté. Ces matelats, ces amas de plumes, ces rideaux à double contour, qui chez nous exigent tant de frais et de soins, seroient une incommodité intolérable pour ces peuples qui ne peuvent dormir qu'au frais, sur la nate la plus légère. Nos maisons de carnage, qu'on appelle des boucheries, où l'on vend tant de cadavres pour nourrir le nôtre, mettroient la peste dans le climat de l'Inde ; il ne faut à ces nations que des nourritures rafraîchissantes et pures ; la nature leur a prodigué des forêts de citronniers, d'orangers, de figuiers, de palmiers, de cocotiers et des campagnes couvertes de riz. L'homme le plus robuste peut ne dépenser qu'un ou deux sous par jour pour ses alimens Nos ouvriers dépensent plus en un jour qu'un Malabare en un mois.

Les Indiens ont toujours été aussi mous que nos Septentrionaux étoient agrestes. La mollesse inspirée par le climat ne se corrige jamais, mais la dureté s'adoucit.

En général, les hommes du midi oriental ont reçu de la nature des mœurs plus douces que les peuples de notre occident ; leur climat les dispose à l'abstinence des liqueurs fortes et de la chair des animaux, nourritures qui aigrissent le sang, et portent souvent à la férocité ; et quoique la superstition et les irruptions étrangères aient corrompu la bonté de leur naturel, cependant tous les voyageurs conviennent que le caractère de ces peuples n'a rien de cette inquiétude, de cette pétulence, et de cette dureté qu'on a eu tant de peine à contenir chez les nations du nord.

Le physique de l'Inde différant en tant de choses du nôtre, il falloit bien que le moral différât aussi, leurs vices étoient plus doux que les nôtres. Ils cherchoient en vain des remèdes aux dérèglemens de leurs mœurs comme nous en avons cherché. C'étoit de temps immémorial une maxime chez eux et chez les Chinois, que le sage viendroit de l'occident. L'Europe, au contraire, disoit que le sage viendroit de l'orient. Toutes les nations ont toujours eu besoin d'un sage.

Les Grecs voyageoient dans l'Inde, avant Alexandre, pour y chercher la science. C'est là que le célèbre Pilpay écrivit, il y a deux mille trois cents années, ces fables morales traduites dans presque toutes les langues du monde. Tout a été traité en fables et en allégories chez les orientaux, et particulièrement chez les Indiens. Leur esprit paroît encore davantage dans les jeux de leur invention ; le jeu des échecs fut inventé par eux ; il est allégorique comme leurs fables : c'est l'image de la guerre.

Je croirois les sciences bien plus anciennes dans les Indes que dans l'Egypte. Ma conjecture est fondée sur ce que le terrain des Indes est bien plus aisément habitable que le terrain voisin du Nil dont les débordemens durent long-temps rebuter les premiers colons, avant qu'ils eussent dompté ce fleuve en creusant des canaux. Le sol des Indes est d'ailleurs d'une fertilité bien plus variée, et qui a dû exciter davantage la curiosité et l'industrie humaine.

Quoiqu'il y eût des astronomes Indiens qui sussent calculer les éclipses, les peuples n'en étoient pas moins persuadés que le soleil tomboit dans la gueule d'un dragon, et qu'on ne pouvoit le délivrer qu'en se mettant tout nu dans l'eau, et en faisant un grand bruit qui épouvantoit le dragon et lui faisoit lâcher prise. Cette idée si commune parmi les peuples orientaux est une preuve évidente de l'abus que les peuples ont toujours fait en physique comme en religion des signes établis par les premiers philosophes. De tous les temps les astronomes marquèrent les deux points d'intersection où se font les éclipses, qu'on appelle *les nœuds de la lune*, l'un par une tête de dragon, l'autre par une queue. Le peuple également ignorant dans tous les pays du monde, prit le signe pour la chose même. Le soleil est dans la tête du dragon, disoient les astronomes ; le dragon va dévorer le soleil, disoit le peuple, et surtout le peuple astrologue. Nous insultons à la crédulité des Indiens, et nous ne songeons pas qu'il se vend en Europe, tous les ans, plus de cent mille exemplaires d'almanachs, remplis d'observations non moins fausses, et d'idées non moins absurdes Il vaut autant dire que le soleil et la lune sont entre les griffes

d'un dragon, que d'imprimer tous les ans qu'on ne doit ni planter, ni semer, ni prendre médecine, ni se faire saigner que certains jours de la lune. Il seroit temps que dans un siècle comme le nôtre, on daignât faire, à l'usage des cultivateurs, un calendrier utile qui les instruisît, et qui ne les trompât plus.

Les peuples occidentaux ont toujours porté dans l'Inde leur or et leur argent, et ont toujours enrichi ce pays déjà si riche par lui même. De là vient qu'on ne vit jamais les peuples de l'Inde, non plus que les Chinois et les Gangarides, sortir de chez eux pour aller exercer le brigandage chez d'autres nations, comme les Arabes, les Tartares et les Romains même.

L'Inde, de tout temps commerçante et industrieuse, avoit nécessairement une grande police ; et ce peuple, chez qui Pythagore avoit voyagé pour s'instruire, devoit avoir de bonnes lois, sans lesquelles les arts ne sont jamais cultivés ; mais des hommes avec des lois sages, ont toujours eu des coutumes insensées. Celle qui fait aux femmes un point d'honneur et de religion de se brûler sur le corps de leurs maris, subsistoit dans l'Inde de temps immémorial, et n'y est point abolie de nos jours. Les philosophes Indiens se jetoient eux-mêmes dans un bûcher, par un excès de fanatisme et de vaine gloire. Calau, ou Calanus, qui se brûla devant Alexandre, n'avoit pas le premier donné cet exemple. Il sembleroit qu'une nation chez qui les philosophes, et même les femmes, se dévouoient ainsi à la mort, dût être une nation guerrière et invincible. Cependant, depuis l'ancien Sezac, qu'on connoît sous le nom de Bacchus, quiconque a attaqué l'Inde, l'a aisément vaincue.

Un missionnaire très-croyable assure, qu'en 1710, quarante femmes du prince de Marava se précipitèrent dans un bûcher allumé sur le cadavre de ce prince. Il dit qu'en 1717, deux princes de ce pays étant morts, dix-sept femmes de l'un, et treize de l'autre se dévouèrent de la même manière, et que la dernière étant enceinte, attendit qu'elle eût accouché, et se jeta dans les flammes après la naissance de son fils. Ce même missionnaire dit que ces exemples sont plus fréquens dans les premières castes que dans celles du peuple, et plusieurs missionnaires le confirment ; il semble que ce dût être tout le contraire. Les femmes des grands devroient plus tenir à la vie que celle des artisans, et des hommes qui mènent une vie pénible ; mais on a malheureusement attaché de la gloire à ces dévouemens. Les femmes d'un ordre supérieur sont plus sensibles à cette gloire, et les Bramins qui recueillent toujours quelque dépouille de ces victimes, ont plus d'intérêt à séduire les riches.

Le même.

§ 16. *Grecs et Romains comparés avec l'Europe moderne.*

Les anciens Romains éclipsèrent, il est vrai, toutes les autres nations de l'Europe, quand la Grèce fut amollie et désunie, et quand les autres peuples étoient encore des barbares, destitués de bonnes lois, sachant combattre et ne sachant pas faire la guerre, incapables de se réunir à propos contre l'ennemi commun, privés du commerce, privés de tous les arts et de toutes les ressources. Aucun peuple n'égale encore les anciens Romains. Mais l'Europe entière vaut aujourd'hui beaucoup mieux que ce peuple vainqueur et législateur ; soit que l'on considère tant de connoissances perfectionnées, tant de nouvelles inventions : ce commerce immense et habile qui embrasse les deux mondes ; tant de villes opulentes élevées dans des lieux qui n'étoient que des déserts sous les consuls et sous les Césars ; soit qu'on jette les yeux sur ces armées nombreuses et disciplinées, qui défendent vingt royaumes policés : soit qu'on perce cette politique toujours profonde, toujours agissante, qui tient la balance entre tant de nations. Enfin, la jalousie même qui règne entre les peuples modernes, qui excite leur génie et qui anime leurs travaux, sert encore à élever l'Europe au-dessus de ce qu'elle admiroit autrefois stérilement dans l'ancienne Rome, sans avoir ni la force, ni même le désir de l'imiter.

La France ni l'Espagne ne peuvent être en guerre avec l'Angleterre, que cette secousse qu'elles donnent à l'Europe, ne se fasse sentir aux extrémités du monde. Si l'industrie et l'audace de nos nations modernes ont un avantage sur le reste de la terre, et sur toute l'antiquité, c'est par nos expéditions maritimes. On n'est pas assez étonné peut-être, de voir sortir des ports de quelques petites provinces inconnues autrefois aux anciennes

nations civilisées, des flottes dont un seul vaiseau eût détruit tous les navires des anciens Grecs et des Romains. D'un côté ces flottes vont au-delà du Gange, se livrer des combats à la vue des plus puissans empires, qui sont les spectateurs tranquilles d'un art et d'une fureur qui n'ont point encore passé jusqu'à eux : de l'autre, elles vont au-delà de l'Amérique se disputer des esclaves dans un nouveau monde.

Seroit-il vrai ce qu'on lit dans les Lettres Persannes, que les hommes manquent à la terre, et qu'elle est dépeuplée, en comparaison de ce qu'elle étoit il y a deux mille ans ? Rome, il est vrai, avoit alors plus de citoyens qu'aujourd'hui. J'avoue qu'Alexandrie et Carthage étoient de grandes villes ; mais Paris, Londres, Constantinople, le Grand-Caire, Amsterdam, Hambourg n'existoient pas. Il y avoit trois cents nations dans les Gaules ; mais ces trois cents nations ne valoient pas la nôtre, ni en nombre d'hommes ni en industrie. l'Allemagne étoit une forêt ; elle est couverte de cent villes opulentes. Il semble que l'esprit de critique, lassé de ne persécuter que des particuliers, ait pris pour objet l'univers. On crie toujours que ce monde dégénère, et on veut encore qu'il se dépeuple. Quoi donc ? Nous faudra-t-il regretter les temps où il n'y avoit pas de grands chemins de Bordeaux à Orléans, et où Paris étoit une petite ville dans laquelle on s'égorgeoit ? On a beau dire, l'Europe a plus d'hommes qu'alors, et les hommes valent mieux.

Le même.

§ 17. *Mœurs successives des Anciens Gaulois et des François.*

Le fond du François, est tel aujourd'hui que César a peint le Gaulois, prompt à se résoudre, ardent à combattre, impétueux dans l'attaque, se rebutant aisément. César, Agatias et d'autres, disent que de tous les barbares, le Gaulois étoit le plus poli ; il est encore, dans le temps le plus civilisé, le modèle de la politesse de ses voisins.

Les habitans des côtes de la France furent toujours propres à la marine : les peuples de la Guyenne composent toujours la meilleure infanterie ; ceux qui habitent les campagnes de Blois et de Tours, ne sont pas, dit le Tasse,

. . . Gente robusta e faticos.
La terra molle, e lieta, e dilettosa
Simili a se gli habitator produce.

Mais comment concilier le caractère des Parisiens de nos jours avec celui que l'empereur Julien donne aux Parisiens de son temps ? *J'aime ce peuple,* dit-il dans son Misopogon, *parce qu'il est sérieux et sévère comme moi.* Ce sérieux qui semble banni aujourd'hui d'une ville immense, devenue le centre des plaisirs, devoit régner dans une ville alors petite, dénuée d'amusemens ; l'esprit des Parisiens a changé en cela malgré le climat.

L'affluence du peuple, l'opulence, l'oisiveté qui ne peut s'occuper que des plaisirs et des arts, et non du gouvernement, ont donné un nouveau tour d'esprit à un peuple entier.

Comment expliquer encore par quels degrés ce peuple a passé des fureurs qui le caractérisent du temps du roi Jean, de Charles VI, de Charles IX, de Henri III et de Henri IV, même à cette douce facilité de mœurs que l'Europe chérit en lui ? C'est que les orages du gouvernement et de la religion poussèrent la vivacité des esprits aux emportemens de la faction et du fanatisme ; et que cette même vivacité qui subsistera toujours n'a aujourd'hui pour objet que les agrémens de la société. Le Parisien est impétueux dans ses plaisirs, comme il le fut autrefois dans ses fureurs. Le fond du caractère, qu'il tient du climat, est toujours le même. S'il cultive aujourd'hui tous les arts dont il fut privé long-temps, ce n'est pas qu'il ait un autre esprit, puisqu'il n'a point d'autres organes ; mais c'est qu'il a eu plus de secours ; et ces secours, il ne se les est pas donnés lui-même, comme les Grecs et et les Florentins, chez qui les arts sont nés comme des fruits naturels de leur terroir ; le François les a reçus d'ailleurs ; mais il a cultivé heureusement ces plantes étrangères : et ayant tout adopté chez lui, il a presque tout perfectionné.

Le gouvernement des François fut d'abord celui de tous les peuples du Nord ; tout se régloit dans les assemblées générales de la nation ; les rois étoient chefs de ces assemblées ; et ce fut presque la seule administration des François dans les deux premières races jusqu'à Charles le simple.

Lorsque la monarchie fut démembrée

dans la décadance de la race Carlovingienne ; lorsque le royaume d'Arles s'éleva, et que les provinces furent occupées par des vassaux peu dépendans de la couronne, le nom François fut plus restreint ; sous Hugues Capet, Robert, Henri et Philippe, on n appela François que les peuples en deçà de la Loire. On vit alors une grande diversité dans les mœurs comme dans les lois des provinces demeurées à la couronne de France. Les seigneurs particuliers qui s'étoient rendus les maîtres de ces provinces, introduisirent de nouvelles coutumes dans leurs nouveaux états. Un Breton, un habitant de Flandres, ont aujourd'hui quelque conformité, malgré la différence de leur caractère, qu'ils tiennent du sol et du climat ; mais alors ils n'avoient entre eux presque rien de semblable.

Ce n'est guères que depuis François I, que l'on vit quelque uniformité dans les mœurs et dans les usages. La cour ne commença que dans ce temps à servir de modèle aux provinces réunies ; mais en général l'impétuosité dans la guerre et le peu de discipline, furent toujours le caractère dominant de la nation.

La galanterie et la politesse commencèrent à distinguer les François sous François Ier. Les mœurs devinrent atroces depuis la mort de François II. Cependant, au milieu de ces horreurs il y avoit toujours à la cour une politesse que les Allemands et les Anglois s'efforçoient d'imiter. On étoit déjà jaloux des François dans le reste de l'Europe, en cherchant à leur ressembler. Un personnage d'une comédie de Shakespear dit, *qu'à toute force on peut être poli, sans avoir été à la cour de France.*

Quoique la nation ait été taxée de légèreté par César et par tous les peuples voisins, cependant ce royaume si longtemps démembré et si souvent prêt à succomber, s'est réuni et soutenu principalement par la sagesse des négociations, l'adresse et la patience. La Bretagne n'a été réunie au royaume que par un mariage ; la Bourgogne par droit de mouvance et par l'habileté de Louis XI ; le Dauphiné par une donation qui fut le fruit de la politique ; le comté de Toulouse par un accord soutenu d'une armée ; la Provence par de l'argent. Un traité de paix a donné l'Alsace ; un autre traité a donné la Loraine. Les Anglois ont été chassés de France, autrefois, malgré les victoires les plus signalées, parce que les rois de France ont su temporiser et profiter de toutes les occasions favorables. Tout cela prouve que si la jeunesse Françoise est légère, les hommes d'un âge mûr qui la gouvernent, ont toujours été très-sages. Encore aujourd'hui, la magistrature, en général, a des mœurs sévères, comme le rapporte Aurélien. Si les premiers succès en Italie, du temps de Charles VIII, furent dus à l'impétuosité guerrière de la nation, les disgrâces qui les suivirent vinrent de l'aveuglement d'une cour qui n'étoit composée que de jeunes gens. François I, ne fut malheureux que dans sa jeunesse, lorsque tout étoit gouverné par des favoris de son âge, et il rendit son royaume florissant dans un âge plus avancé.

Le même.

§ 18. *Mœurs actuelles des François.*

Le génie François est peut-être égal aujourd'hui à celui des Anglois en philosophie ; peut-être supérieur à tous les autres peuples, depuis quatre-vingts ans, dans la littérature ; et le premier, sans doute, pour les douceurs de la société, pour cette politesse si aisée et si naturelle, qu'on appelle improprement *urbanité.*

Avant Louis XIV, tous les différens états de la vie étoient reconnoissables par des défauts qui les caractérisoient. Les militaires et les jeunes gens qui se destinoient à la profession des armes, avoient une vivacité emportée ; les gens de justice une gravité rebutante, à quoi ne contribuoit pas peu l'usage d'aller toujours en robe, même à la cour. Il en étoit de même des universités et des médecins. Les marchands portoient encore de petites robes, lorsqu'ils s'assembloient et qu'ils alloient chez les ministres ; et les plus grands commerçans étoient alors des hommes grossiers. Mais les maisons, les spectacles, les promenades publiques où l'on commençoit à se rassembler, pour goûter une vie plus douce, rendirent peu à peu l'extérieur de tous les citoyens presque semblable. On s'aperçoit aujourd'hui, jusque dans le fond d'une boutique, que la politesse a gagné toutes les conditions. Les provinces se sont ressenties, avec le temps, de tous ces changemens.

On est parvenu enfin à ne plus mettre de luxe que dans le goût et dans la com-

modité. La foule de pages et de domestiques de livrée a disparu, pour mettre plus d'aisance dans l'intérieur des maisons. On a laissé la vaine pompe et le faste extérieur aux nations chez lesquelles on ne sait encore que se montrer en public, et où l'on ignore l'art de vivre.

L'extrême facilité introduite dans le commerce du monde, l'affabilité, la simplicité, la culture de l'esprit ont fait de Paris une ville qui, pour la culture de l'esprit, l'emporte probablement de beaucoup sur Rome et sur Athènes, dans le temps de leur splendeur.

Cette foule de secours toujours prompts, toujours ouverts pour toutes les sciences, pour tous les arts, les goûts et les besoins, tant d'utilités solides réunies avec tant de choses agréables, jointes à cette franchise particulière aux Parisiens, tout cela engage un grand nombre d'étrangers à voyager, ou à faire leur séjour dans cette partie de la société. Si quelques natifs en sortent, ce sont ceux qui, appelés ailleurs par leurs talens, sont un témoignage honorable à leur pays ; ou c'est le rebut de la nation qui essaie de profiter de la considération qu'elle inspire.

On s'est plaint de ne plus voir à la cour autant de hauteur dans les esprits qu'autrefois. Il n'y a plus en effet de petits tyrans, comme du temps de la fronde, et sous Louis XIII, et dans les siècles précédens. Mais la veritable grandeur s'est retrouvée dans cette foule de noblesse, si long-temps avilie à servir auparavant des sujets trop puissans. On voit des gentilshommes, des citoyens qui se seroient crus honorés autrefois d'être domestiques de ces seigneurs, devenus leurs égaux et très-souvent leurs supérieurs, dans le service militaire ; et plus le service en tout genre prévaut sur les titres, plus un état est florissant.

Les vertus qui forment le caractère d'un peuple sont souvent démenties par les vices d'un particulier. Il y a eu quelques hommes voluptueux à Lacédémone ; il y a eu des esprits légers et bas en Angleterre ; il y a eu dans Athènes des hommes sans goût, impolis, grossiers, et on en trouve dans Paris.

Il y aura toujours dans notre nation polie, de ces âmes qui tiendront du Goth et du Vandale ; je ne connois pour vrais François que ceux qui aiment les arts et les encouragent. Ce goût commence, il est vrai, à languir parmi nous ; nous sommes des Sibarites lassés des faveurs de nos maîtresses. Nous jouissons des veilles des grands hommes qui ont travaillé pour nos plaisirs et pour ceux des siècles à venir, comme nous recevons les productions de la nature ; on diroit qu'elles nous sont dues : il n'y a que cent ans que nous mangions du gland ; les Triptêmes qui nous ont donné le froment le plus pur nous sont indifférens : rien ne réveille cet esprit de nonchalance pour les grandes choses, qui se mêle toujours avec notre vivacité pour les petites.

Nous mettons tous les ans plus d'industrie et plus d'invention dans nos tabatières et dans nos autres colifichets, que les Anglois n'en ont mis à se rendre les maîtres des mers, à faire monter l'eau par le moyen du feu, et à calculer l'aberration de la lumière. Quel homme, dans Paris, est animé de l'amour du public ? On joue, on soupe, on médit, on fait de mauvaises chansons, et on s'endort dans l'insipidité, pour recommencer le lendemain son cercle de stupidité et d'indifférence.

Sibarites, tranquilles dans le sein de nos cités florissantes, occupés des rafinemens de la mollesse, devenus insensibles à tout, et au plaisir même, pour avoir tout épuisé, fatigués de ces spectacles journaliers, dont le moindre eût été une fête pour nos pères, et de ces repas continuels, plus délicats que les festins des rois ; au milieu de tant de voluptés si accumulées et si peu senties, de tant d'arts, de tant de chefs-d'œuvre si perfectionnés et si peu considérés, enivrés et assoupis dans la sécurité et dans le dédain, nous apprenons la nouvelle d'une bataille ; on se réveille de sa douce léthargie, pour demander avec empressement des détails dont on parle au hasard, pour censurer le général, pour diminuer la perte des ennemis, pour enfler la nôtre ; cependant, cinq ou six cents familles du royaume sont ou dans les larmes ou dans la crainte ; elles gémissent retirées dans l'intérieur de leurs maisons, et redemandent au ciel des frères, des époux, des enfans. Les paisibles habitans de Paris se rendent le soir aux spectacles, où l'habitude les entraîne plutôt que le goût ; et si dans les repas qui succèdent aux spectacles, on parle un moment des morts qu'on a connus, c'est quelquefois avec indifférence, ou en se rappelant leurs défauts, quand on ne

devroit se souvenir que de leur perte ; ou même en exerçant contre eux ce facile et malheureux talent de la raillerie, comme s'ils vivoient encore.

Le même.

§ 19. *Caractère des François.*

De tous les peuples le François est celui dont le caractère a dans tous les temps éprouvé moins d'altération. On retrouve les François d'aujourd'hui dans ceux des croisades, et en remontant jusqu'aux Gaulois, on y remarque encore beaucoup de ressemblance. Cette nation a toujours été vive, gaie, brave, généreuse, sincère, présomptueuse, inconstante, avantageuse, inconsidérée. Ses vertus partent du cœur, ses vices ne tiennent qu'à l'esprit, et ses bonnes qualités corrigeant ou balançant les mauvaises, toutes concourent peut-être également à rendre le François de tous les peuples le plus sociable.

Le grand défaut du François est d'être toujours jeune, et presque jamais homme ; par là il est souvent plus aimable, et rarement sûr ; il n'a presque point d'âge mûr, et passe de la jeunesse à la caducité. Nos talens s'annoncent de bonne heure ; on les néglige long-temps par dissipation, et à peine commence-t-on à vouloir en faire usage, que leur temps est passé ; il y a peu d'hommes parmi nous qui puissent s'appuyer de l'expérience.

Il est le seul peuple dont les mœurs peuvent se dépraver, sans que le cœur se corrompe et que le courage s'altère ; qui allie les qualités héroïques avec le plaisir, le luxe et la mollesse ; ses vertus ont peu de consistance, ses vices n'ont point de racine. Le caractère d'Alcibiade n'est pas rare en France. Le déréglement des mœurs et de l'imagination ne donne point atteinte à la franchise et à la bonté naturelle du François. L'amour-propre contribue à le rendre aimable : plus il croit plaire, plus il a de penchant à aimer. La frivolité qui nuit au développement de ses talens et de ses vertus, le préserve en même temps des crimes noirs et réfléchis : la perfidie lui est étrangère, et il est emprunté dans l'intrigue. Si l'on a quelquefois vu chez lui des crimes odieux, ils ont disparu plutôt par le caractère national, que par la sévérité des lois.

Duclos.

§ 20. *Caractères des Nations modernes.*

Que de traits caractéristiques n'offrent pas les nations modernes ! Ici ce sont les Germains, peuples où la profonde corruption des grands n'a jamais influé sur les petits, où l'indifférence des premiers pour la patrie n'empêche point les seconds de l'aimer ; peuples où l'esprit de révolte et de fidélité, d'esclavage et d'indépendance, ne s'est jamais démenti depuis les jours de Tacite : là, ce sont ces industrieux Bataves qui ont de l'esprit par bon sens, du génie par industrie, des vertus par froideur, et des passions par raison. L'Italie aux cent princes et aux magnifiques souvenirs, contraste avec la Suisse obscure et républicaine ; l'Espagne séparée des autres nations, présente encore à l'historien un caractère plus original : l'espèce de stagnation de mœurs dans laquelle elle repose, lui sera peut-être utile un jour ; et lorsque tous les peuples Européens seront usés par la corruption, elle seule pourra reparoître avec éclat sur la scène du monde, parce que le fond des mœurs subsistera chez elle.

Mélange du sang Allemand et du sang François, le peuple Anglois décèle de toutes parts sa double origine : son gouvernement formé de royauté et d'aristocratie, sa religion moins pompeuse que la catholique et plus brillante que la luthérienne, son militaire, à la fois lourd et actif, sa littérature et ses arts, chez lui enfin, le langage, les traits, et jusqu'aux formes du corps, tout participe des deux sources dont il découle. Il réunit à la simplicité, au calme, au bon sens, à la lenteur Germanique, l'éclat, l'emportement, la déraison, la vivacité et l'élégance de l'esprit François.

Les Anglois ont l'esprit public, et nous l'honneur national ; nos belles qualités sont plutôt des dons de la faveur divine, que des fruits d'une éducation politique : comme les demi-dieux nous tenons moins de la terre que du ciel.

M. de Châteaubriant.

§ 21. *Mœurs, Manières et Caractère que contracteroit à la longue une Nation qui jouiroit d'un Gouvernement mixte où la Royauté, l'Aristocratie et la Démocratie se trouveroient combinées de manière à se contrebalancer.*

Les coutumes d'un peuple esclave sont une partie de sa servitude : celles d'un peuple libre sont une partie de sa liberté.

J'ai parlé d'un peuple libre ; j'ai donné les principes de sa constitution :

voyons les effets qui ont dû suivre, le caractère qui a pu s'en former, et les manières qui en résultent.

Je ne dis point que le climat n'ait produit en grande partie les lois, les mœurs et les manières dans cette nation; mais je dis que les mœurs et les manières de cette nation devroient avoir un grand rapport à ses lois.

Comme il y auroit dans cet état deux pouvoirs visibles, la puissance législative et l'exécutrice; et que tout citoyen y auroit sa volonté propre, et feroit valoir à son gré son indépendance; la plupart des gens auroient plus d'affection pour une de ces puissances que pour l'autre, le grand nombre n'ayant pas ordinairement assez d'équité ni de sens pour les affectionner également toutes les deux.

Et comme la puissance exécutrice, disposant de tous les emplois, pourroit donner de grandes espérances et jamais des craintes, tous ceux qui obtiendroient d'elle seroient portés à se tourner de son côté, et elle pourroit être attaquée par tous ceux qui n'en espéreroient rien.

Toutes les passions y étant libres, la haine, l'envie, la jalousie, l'ardeur de s'enrichir et de se distinguer, paroîtroient dans toute leur étendue; et si cela étoit autrement, l'état seroit comme un homme abattu par la maladie, qui n'a point de passions, parce qu'il n'a point de forces.

La haine qui seroit entre les deux partis, dureroit parce qu'elle seroit toujours impuissante.

Ces partis étant composés d'hommes libres, si l'un prenoit trop le dessus, l'effet de la liberté feroit que celui-ci seroit abaissé, tandis que les citoyens, comme les mains qui secourent le corps, viendroient relever l'autre.

Comme chaque particulier, toujours indépendant, suivroit beaucoup ses caprices et et ses fantaisies, on changeroit souvent de parti: on en abandonneroit un où l'on laisseroit tous ses amis, pour se lier à un autre dans lequel on trouveroit tous ses ennemis; et souvent dans cette nation, on pourroit oublier les lois de l'amitié et celles de la haine.

Le monarque seroit dans le cas des particuliers; et contre les maximes ordinaires de la prudence, il seroit souvent obligé de donner sa confiance à ceux qui l'auroient le plus choqué, et de disgracier ceux qui l'auroient le mieux servi, faisant par nécessité ce que les autres princes font par choix.

On craint de voir échapper un bien que l'on sent, que l'on ne connoît guères et qu'on peut nous déguiser; et la crainte grossit toujours les objets. Le peuple seroit inquiet sur sa situation, et croiroit être en danger dans les momens même les plus sûrs.

D'autant mieux que ceux qui s'opposeroient le plus vivement à la puissance exécutrice, ne pourroient avouer les motifs intéressés de leur opposition, ils augmenteroient les terreurs du peuple, qui ne sauroit jamais au juste s'il seroit en danger ou non. Mais cela même contribueroit à faire éviter les vrais périls où il pourroit dans la suite être exposé.

Mais le corps législatif ayant la confiance du peuple, et étant plus éclairé que lui, il pourroit le faire revenir des mauvaises impressions qu'on lui auroit données, et calmer ses mouvemens.

C'est le grand avantage qu'auroit ce gouvernement sur les démocraties anciennes, dans lesquelles le peuple avoit une puissance immédiate; car lorsque des orateurs l'agitoient, ces agitations avoient toujours leur effet.

Ainsi, quand les terreurs imprimées n'auroient point d'objet certain, elles ne produiroient que de vaines clameurs et des injures; et elles auroient même ce bon effet, qu'elles tendroient tous les ressorts du gouvernement, et rendroient tous les citoyens attentifs. Mais si elles naissoient à l'occasion du renversement des lois fondamentales, elles seroient sourdes, funestes, atroces, et produiroient des catastrophes.

Bientôt on verroit un calme affreux, pendant lequel tout se réuniroit contre la puissance violatrice des lois.

Si, dans le cas où les inquiétudes n'ont pas d'objet certain, quelque puissance étrangère menaçoit l'état, et le mettoit en danger de sa fortune ou de sa gloire; pour lors, les petits intérêts cédant aux plus grands, tout se réuniroit en faveur de la puissance exécutrice.

Que si les disputes étoient formées à l'occasion de la violation des lois fondamentales, et qu'une puissance étrangère parût, il y auroit une révolution qui ne changeroit pas la forme du gouvernement, ni sa constitution: car les révolutions que forme la liberté ne sont qu'une confirmation de la liberté.

Une nation libre peut avoir un libéra-

teur, une nation subjugée ne peut avoir qu'un autre oppresseur.

Car tout homme qui a assez de force pour chasser celui qui est déjà le maître absolu dans un état, en a assez pour le devenir lui-même.

Comme, pour jouir de la liberté, il faut que chacun puisse dire ce qu'il pense, et que pour la conserver, il faut encore que chacun puisse dire ce qu'il pense, un citoyen, dans cet état, diroit et écriroit tout ce que les lois ne lui ont pas défendu expressément de dire ou d'écrire.

Cette nation, toujours échauffée, pourroit plus aisément être conduite par ses passions que par la raison, qui ne produit jamais de grands effets sur l'esprit des hommes ; et il seroit facile à ceux qui la gouverneroient, de lui faire faire des entreprises contre ses véritables intérêts.

Cette nation aimeroit prodigieusement sa liberté, parce que cette liberté seroit vraie : et il pourroit arriver que, pour la défendre, elle sacrifieroit son bien, son aisance, ses intérêts ; qu'elle se chargeroit des impôts les plus durs, et, tels que le prince le plus absolu n'oseroit les faire supporter à ses sujets.

Mais comme elle auroit une connoissance certaine de la nécessité de s'y soumettre, qu'elle payeroit dans l'espérance bien fondée de ne payer plus ; les charges y seroient plus pesantes que le sentiment de ces charges : au lieu qu'il y a des états où le sentiment est infiniment au-dessus du mal.

Elle auroit un crédit sûr, parce qu'elle emprunteroit à elle-même, et se payeroit elle-même. Il pourroit arriver qu'elle entreprendroit au-dessus de ses forces naturelles, et feroit valoir contre ses ennemis d'immenses richesses de fiction, que la confiance et la nature de son gouvernement rendroient réelles.

Pour conserver sa liberté, elle emprunteroit de ses sujets ; et ses sujets qui verroient que son crédit seroit perdu si elle étoit conquise, auroient un nouveau motif de faire des efforts pour défendre sa liberté.

Si cette nation habitoit une île, elle ne seroit point conquérante, parce que des conquêtes séparées l'affoibliroient. Si le terrain de cette île étoit bon, elle le seroit encore moins, parce qu'elle n'auroit pas besoin de la guerre pour s'enrichir. Et comme aucun citoyen ne dépendroit d'un autre citoyen, chacun feroit plus de cas de sa liberté, que de la gloire de quelques citoyens, ou d'un seul.

Là on regarderoit les hommes de guerre comme des gens d'un métier qui peut être utile et souvent dangereux, comme des gens dont les services sont laborieux pour la nation même ; et les qualités civiles y seroient plus considérées.

Cette nation, que la paix et la liberté rendroient aisée, affranchie des préjugés destructeurs, seroit portée à devenir commerçante. Si elle avoit quelqu'une de ces marchandises primitives qui servent à faire de ces choses auxquelles la main de l'ouvrier donne un grand prix, elle pourroit faire des établissemens propres à se procurer la jouissance de ce don du ciel dans toute son étendue.

Si cette nation étoit située vers le nord, et qu'elle eût un grand nombre de denrées superflues, comme elle manqueroit aussi d'un grand nombre de marchandises que son climat lui refuseroit, elle feroit un commerce nécessaire, mais grand, avec les peuples du midi : et choisissant les états qu'elle favoriseroit d'un commerce avantageux, elle feroit des traités réciproquement utiles avec la nation qu'elle auroit choisie.

Dans un état où d'un côté l'opulence seroit extrême, et de l'autre les impôts excessifs, on ne pourroit guerre vivre sans industrie avec une fortune bornée. Bien des gens, sous prétexte de voyages ou de santé, s'exileroient de chez eux, et iroient chercher l'abondance dans les pays de la servitude même.

Une nation commerçante a un nombre prodigieux de petits intérêts particuliers ; elle peut donc choquer et être choquée d'une infinité de manières. Celle ci deviendroit souverainement jalouse ; et elle s'affligeroit plus de la prospérité des autres, qu'elle ne jouiroit de la sienne.

Et ses lois, d'ailleurs douces et faciles, pourroient être si rigides à l'égard du commerce et de la navigation qu'on feroit chez elle, qu'elle sembleroit ne négocier qu'avec des ennemis.

Si cette nation envoyoit au loin des colonies, elle le feroit plus pour étendre son commerce que sa domination.

Comme on aime à établir ailleurs ce qu'on trouve établi chez soi, elle donneroit aux peuples de ses colonies la forme de son gouvernement propre, et ce gouvernement portant avec lui la prospérité, on verroit se former de grands peuples

dans les forêts mêmes qu'elle enverroit habiter.

Il pourroit être qu'elle auroit autrefois subjugué une nation voisine, qui, par sa situation, la bonté de ses ports, la nature de ses richesses, lui donneroit de la jalousie : ainsi, quoiqu'elle lui eût donné ses propres lois, elle la tiendroit dans une grande dépendance, de façon que les citoyens y seroient libres, et que l'état lui-même seroit esclave.

L'état conquis auroit un très-bon gouvernement civil ; mais il seroit accablé par le droit des gens ; et on lui imposeroit des lois de nation à nation, qui seroient telles, que sa prospérité ne seroit que précaire et seulement en dépôt pour un maître.

La nation dominante habitant une grande île, et étant en possession d'un grand commerce, auroit toutes sortes de facilités pour avoir des forces de mer : et comme la conservation de sa liberté demanderoit qu'elle n'eût ni places, ni forteresses, ni armées de terre, elle auroit besoin d'une armée de mer qui la garantît des invasions ; et sa marine seroit supérieure à celle de toutes les autres puissances, qui, ayant besoin d'employer leurs finances pour la guerre de terre, n'en auroient plus assez pour la guerre de mer.

L'empire de la mer a toujours donné aux peuples qui l'ont possédé, une fierté naturelle ; parce que, se sentant capables d'insulter partout, ils croient que leur pouvoir n'a pas plus de bornes que l'océan.

Cette nation pourroit avoir une grande influence dans les affaires de ses voisins. Car, comme elle n'emploieroit pas sa puissance à conquérir, on rechercheroit plus son amitié, et l'on craindroit plus sa haine que l'inconstance de son gouvernement et son agitation intérieure ne sembleroit le promettre.

Ainsi, ce seroit le destin de la puissance exécutrice, d'être presque toujours inquiétée au-dedans, et respectée au-dehors.

S'il arrivoit que cette nation devînt en quelques occasions le centre des négociations de l'Europe, elle y porteroit un peu plus de probité et de bonne foi que les autres, parce que ses ministres étant souvent obligés de justifier leur conduite devant un conseil populaire, leurs négociations ne pourroient être secrètes, et ils seroient forcés d'être à cet égard un peu plus honnêtes gens.

De plus, comme ils seroient en quelque façon garans des évènemens qu'une conduite détournée pourroit faire naître, le plus sûr pour eux seroit de prendre le plus droit chemin.

Si les nobles avoient eu dans de certains temps un pouvoir immodéré dans la nation, et que le monarque eût trouvé le moyen de les abaisser en élevant le peuple, le point de l'extrême servitude auroit été entre le moment de l'abaissement des grands, et celui où le peuple auroit commencé à sentir son pouvoir.

Il pourroit être que cette nation ayant été autrefois soumise à un pouvoir arbitraire, en auroit en plusieurs occasions conservé le style ; de manière que, sur le fond d'un gouvernement libre, on verroit souvent la forme d'un gouvernement absolu.

A l'égard de la religion, comme dans cet état chaque citoyen auroit sa volonté propre, et seroit par conséquent conduit par ses propres lumières, ou ses fantaisies, il arriveroit que chacun auroit beaucoup d'indifférence pour toutes sortes de religions de quelque espèce qu'elles fussent, moyennant quoi tout le monde seroit porté à embrasser la religion dominante ; ou que l'on seroit zélé pour la religion en général, moyennant quoi les sectes se multiplieroient.

Il ne seroit pas impossible qu'il y eût dans cette nation des gens qui n'auroient point de religion, et qui ne voudroient pas cependant souffrir qu'on les obligeât à changer celle qu'ils auroient, s'ils en avoient une : car ils sentiroient d'abord que la vie et les biens ne sont pas plus à eux que leur manière de penser ; et que, qui veut ravir l'un, peut encore mieux ôter l'autre.

Si parmi les différentes religions il y en avoit une à l'établissement de laquelle on eût tenté de parvenir par la voie de l'esclavage, elle y seroit odieuse ; parce que, comme nous jugeons des choses par les liaisons et les accessoires que nous y mettons, celle-ci ne se présenteroit jamais à l'esprit avec l'idée de liberté.

Les lois contre ceux qui professeroient cette religion, ne seroient point sanguinaires, car la liberté n'imagine point ces sortes de peines ; mais elles seroient si réprimantes, qu'elles feroient tout le mal qui peut se faire de sang-froid.

Il pourroit arriver, de mille manières, que le clergé auroit si peu de crédit, que les autres citoyens en auroient davantage. Ainsi, au lieu de se séparer, il aimeroit mieux supporter les mêmes charges que les laïques, et ne faire à cet égard qu'un même corps ; mais comme il chercheroit toujours à s'attirer le respect du peuple, il se distingueroit par une vie plus retirée, une conduite plus réservée, et des mœurs plus pures.

Ce clergé ne pouvant protéger la religion ni être protégé par elle, sans force pour contraindre, chercheroit à persuader : on verroit sortir de sa plume de très-bons ouvrages, pour prouver la révélation et la providence du grand Etre.

Il pourroit arriver qu'on éluderoit ses assemblées, et qu'on ne voudroit pas lui permettre de corriger ses abus mêmes ; et que, par un délire de la liberté, on aimeroit mieux laisser sa réforme imparfaite, que de souffrir qu'il fût réformateur.

Les dignités faisant partie de la constitution fondamentale, seroient plus fixes qu'ailleurs : mais d'un autre côté, les grands, dans ce pays de liberté, s'approcheroient plus du peuple ; les rangs seroient donc plus séparés, et les personnes plus confondues.

Ceux qui gouvernent ayant une puissance qui se remonte, pour ainsi dire, et se refait tous les jours, auroient plus d'égards pour ceux qui leur sont utiles que pour ceux qui les divertissent : ainsi on y verroit peu de courtisans, de flatteurs, de complaisans, enfin, de toutes ces sortes de gens qui font payer aux grands le vide même de leur esprit.

On n'y estimeroit guère les hommes par des talens ou des attribus frivoles, mais par des qualités réelles ; et de ce genre, il n'y en a que deux, les richesses et le mérite personnel.

Il y auroit un luxe solide, fondé, non pas sur le rafinement de la vanité, mais sur celui des besoins réels ; et l'on ne chercheroit guère dans les choses que les plaisirs que la nature y a mis.

On y jouiroit d'un grand superflu, et cependant les choses frivoles y seroient proscrites : ainsi plusieurs ayant plus de bien que d'occasion de dépense, l'emploieroient d'une manière bizarre : et dans cette nation, il y auroit plus d'esprit que de goût.

Comme on se seroit toujours occupé de ses intérêts, on n'auroit point cette politesse qui est fondée sur l'oisiveté, et réellement on n'en auroit pas le temps.

L'époque de la politesse des Romains est la même que celle de l'établissement du pouvoir arbitraire. Le gouvernement absolu produit l'oisiveté, et l'oisiveté fait naître la politesse.

Plus il y a de gens dans une nation, qui ont besoin d'avoir des ménagemens entre eux, et de ne pas déplaire, plus il y a de la politesse. Mais c'est plus la politesse des mœurs que celle des manières, qui doit nous distinguer des peuples barbares.

Dans une nation où tout homme, à sa manière, prendroit part à l'administration de l'état, les femmes ne devroient guère vivre avec les hommes. Elles seroient donc modestes, c'est-à-dire timides : cette timidité feroit leur vertu, tandis que les hommes, sans galanterie, se jetteroient dans une débauche qui leur laisseroit toute leur liberté et leur loisir.

Les lois n'y étant pas faites pour un particulier plus que pour un autre, chacun se regarderoit comme monarque ; et les hommes, dans cette nation, seroient plutôt des confédérés, que des concitoyens.

Si le climat avoit donné à bien des gens un esprit inquiet et des vues étendues, dans un pays où la constitution donneroit à tout le monde une part au gouvernement et des intérêts politiques, on parleroit beaucoup de politique ; on verroit des gens qui passeroient leur vie à calculer des événemens, qui, vu la nature des choses et le caprice de la fortune, c'est-à-dire des hommes, ne sont guère soumis au calcul.

Dans une nation libre, il est souvent indifférent que les particuliers raisonnent bien ou mal, il suffit qu'ils raisonnent : de là sort la liberté qui garantit des effets de ces mêmes raisonnemens.

De même, dans un gouvernement despotique, il est également pernicieux qu'on raisonne bien ou mal, il suffit qu'on raisonne pour que le principe du gouvernement soit choqué.

Bien des gens qui ne se soucieroient de plaire à personne, s'abandonneroient à leur humeur ; la plupart, avec de l'esprit, seroient tourmentés par leur esprit même : dans le dédain ou le dégoût de toutes choses, ils seroient mal-

heureux avec tant de sujets de ne l'être pas.

Aucun citoyen ne craignant aucun citoyen, cette nation seroit fière; car la fierté des rois n'est fondée que sur leur indépendance.

Les nations libres sont superbes, les autres peuvent plus aisément être vaines.

Mais ces hommes si fiers, vivant beaucoup avec eux-mêmes, se trouveroient souvent au milieu de gens inconnus; ils seroient timides, et l'on verroit en eux la plupart du temps un mélange bizarre de mauvaise honte et de fierté.

Le caractère de la nation paroîtroit surtout dans leurs ouvrages d'esprit, dans lesquels on verroit des gens recueillis, et qui auroient pensé tout seuls.

La société nous apprend à sentir les ridicules; la retraite nous rend plus propres à sentir les vices. Leurs écrits satiriques seroient sanglans, et l'on verroit bien des Juvénals chez eux, avant d'avoir trouvé un Horace.

Dans les monarchies extrêmement absolues, les historiens trahissent la vérité, parce qu'ils n'ont pas la liberté de la dire: dans les états extrêmement libres, ils trahissent la vérité à cause de leur liberté même, qui produisant toujours des divisions, chacun devient aussi esclave des préjugés de sa faction, qu'il le seroit d'un despote.

Leurs poëtes auroient plûs souvent cette rudesse originale de l'invention, qu'une certaine délicatesse que donne le goût; on y trouveroit quelque chose qui approcheroit plus de la force de Michel-Ange, que de la grâce de Raphaël.

Montesquieu.

Caractères Divers.

§ 22. 1er. Caractère.—*Le Fantasque.*

Qu'est-il donc arrivé de funeste à Mélanthe? rien au-dehors, tout au-dedans. Ses affaires vont à souhait: tout le monde cherche à lui plaire. Quoi donc? c'est que sa rate fume. Il se coucha hier les délices du genre humain: ce matin on est honteux pour lui, il faut le cacher. En se levant, le pli d'un chausson lui a déplu; toute la journée sera orageuse, et tout le monde en souffrira. Il fait peur, il fait pitié: il pleure comme un enfant, il rugit comme un lion. Une vapeur maligne et farouche trouble et noircit son imagination, comme l'encre de son écritoire barbouille ses doigts. N'allez pas lui parler des choses qu'il aimoit le mieux il n'y a qu'un moment: par la raison qu'il les a aimées, il ne les sauroit plus souffrir. Les parties de divertissement qu'il a tant désirées lui deviennent ennuyeuses, il faut les rompre. Il cherche à contredire, à se plaindre, à piquer les autres: il s'irrite de voir qu'ils ne veulent point se fâcher. Souvent il porte ses coups en l'air, comme un taureau furieux qui, de ses cornes aiguisées, va se battre contre les vents. Quand il manque de prétextes pour attaquer les autres, il se tourne contre lui-même: il se blâme, il ne se trouve bon à rien, il se décourage, il trouve fort mauvais qu'on veuille le consoler. Il veut être seul, et ne peut supporter la solitude. Il redevient à la compagnie, et s'aigrit contre elle. On se taît; ce silence affecté le choque. On parle tout bas; il s'imagine que c'est contre lui. On parle tout haut; il trouve qu'on parle trop, et qu'on est trop gai pendant qu'il est triste. On est triste, cette tristesse lui paroît un reproche de ses fautes. On rit, il soupçonne qu'on se moque de lui. Que faire? Être aussi ferme et aussi patient qu'il est insupportable, et attendre en paix qu'il redevienne demain aussi sage qu'il étoit hier. Cette humeur étrange s'en va comme elle vient. Quand elle le prend, on diroit que c'est un ressort de machine qui se démonte tout à coup: il est comme on dépeint les possédés; sa raison est comme à l'envers; c'est la déraison elle-même en personne. Poussez-le: vous lui ferez dire en plein jour qu'il est nuit; car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête démontée par son caprice. Quelquefois il ne peut s'empêcher d'être étonné de ses excès et de ses fougues. Malgré son chagrin, il sourit des paroles extravagantes qui lui ont échappé. Mais quel moyen de prévoir ces orages, et de conjurer la tempête? Il n'y en a aucun; point de bons almanachs pour prédire ce mauvais temps. Gardez-vous bien de dire, demain nous irons nous divertir dans un tel jardin; l'homme d'aujourd'hui ne sera pas celui de demain; celui qui vous promet maintenant disparoîtra tantôt: vous ne saurez plus où le prendre pour le faire souvenir de sa parole; en sa place, vous trouverez un je ne sais quoi, qui n'a ni forme, ni nom, qui n'en peut avoir, et que vous ne sauriez défi-

nir deux instans de suite de la même manière. Etudiez-le bien, puis dites-en tout ce qu'il vous plaira; il ne sera plus vrai le moment d'après que vous l'aurez dit. Ce je ne sais quoi veut et ne veut pas; il menace, il tremble, il mêle des hauteurs ridicules avec des bassesses indignes. Il pleure, il rit; il badine, il est furieux; dans sa fureur la plus bizarre et la plus insensée, il est plaisant, éloquent, subtil, plein de tours nouveaux, quoiqu'il ne lui reste pas seulement une ombre de raison. Prenez bien garde de ne lui rien dire qui ne soit juste, précis et exactement raisonnable: il sauroit bien en prendre avantage, et vous donner adroitement le change; il passeroit d'abord de son tort au vôtre, et deviendroit raisonnable pour le seul plaisir de vous convaincre que vous ne l'êtes pas. C'est un rien qui l'a fait monter jusqu'aux nues; mais ce rien qu'est-il devenu? Il s'est perdu dans la mêlée; il n'en est plus question: il ne sait plus ce qui l'a fâché; il sait seulement qu'il se fâche et qu'il veut se fâcher; encore même ne le sait-il pas toujours. Il s'imagine souvent que tous ceux qui lui parlent sont emportés, et que c'est lui qui se modère; comme un homme qui a la jaunisse croit que tous ceux qu'il voit sont jaunes, quoique le jaune ne soit que dans ses yeux. Mais peut-être qu'il épargnera certaines personnes auxquelles il doit plus qu'aux autres, ou qu'il paroît aimer davantage. Non, sa bizarrerie ne connoît personne; elle se prend sans choix à tout ce qu'elle trouve; le premier venu lui est bon pour se décharger; tout lui est égal pourvu qu'il se fâche, il diroit des injures à tout le monde. Il n'aime plus les gens, il n'en est point aimé; on le persécute, on le trahit; il ne doit rien à qui que ce soit. Mais attendez un moment, voici une autre scène. Il a besoin de tout le monde; il aime, on l'aime aussi; il flatte, il s'insinue, il ensorcelle tous ceux qui ne pouvoient plus le souffrir; il avoue son tort, il rit de ses bizarreries, il se contrefait, et vous croiriez que c'est lui-même dans cet excès d'emportement, tant il se contrefait bien. Après cette comédie jouée à ses propres dépens, vous croyez bien qu'au moins il ne fera plus le démoniaque. Hélas! vous vous trompez: il le fera encore ce soir, pour s'en moquer demain sans se corriger.

Fénélon.

§ 23. 2d Caractère. *Le Fat.*

C'est un homme dont la vanité seule forme le caractère; qui ne fait rien par goût, qui n'agit que par ostentation, et qui voulant s'élever au-dessus des autres, est descendu au-dessous de lui-même. Familier avec ses supérieurs, important avec ses inférieurs, il tutoie, il protége, il méprise. Vous le saluez, et il ne vous voit pas; vous lui parlez, et il ne vous écoute pas; vous parlez à un autre, et il vous interrompt. Il lorgne, il persiffle au milieu de la société la plus respectable, et de la conversation la plus sérieuse; une femme le regarde, et il s'en croit aimé. Soit qu'on le souffre, soit qu'on le chasse, il en tire également avantage. Il dit à l'homme vertueux de venir le voir, et il lui indique l'heure du brodeur et du bijoutier. Il offre à l'homme libre une place dans sa voiture, et il lui laisse prendre la moins commode. Il n'a aucune connoissance, et il donne des avis aux savans et aux artistes. Il en eût donné à Vauban sur les fortifications, à Lebrun sur la peinture, à Racine sur la poésie. Sort-il du spectacle? il parle à l'oreille de ses gens. Il part: vous croyez qu'il vole à un rendez-vous; il va souper seul chez lui. Il se fait rendre mystérieusement en public des billets vrais ou supposés: on croiroit qu'il a fixé une coquette, ou déterminé une prude. Il fait un long calcul de ses revenus; il n'a que soixante mille livres de rente, et il ne peut vivre. Il consulte la mode pour ses travers comme pour ses habits, pour ses indispositions comme pour ses voitures, pour son médecin comme pour son tailleur. Vrai personnage de théâtre, à le voir, vous croiriez qu'il a un masque; à l'entendre, vous diriez qu'il joue un rôle: ses paroles sont vaines, ses actions sont des mensonges, son silence même est menteur. Il manque aux engagemens qu'il a; il en feint quand il n'en a pas. Il ne va pas où on l'attend, il arrive tard où il n'est pas attendu. Il n'ose avouer un parent pauvre ou peu connu. Il se glorifie de l'amitié d'un grand à qui il n'a jamais parlé, ou qui ne lui a jamais répondu. Il a du bel esprit, la suffisance et les mots satiriques; de l'homme de qualité les talons rouges, le coureur et les créanciers; de l'homme à bonnes fortunes la petite maison, l'ambre et les grisons. Pour peu qu'il fût fripon, il seroit en tout le

contraste de l'honnête homme. En un mot c'est un homme d'esprit pour les sots qui l'admirent, c'est un sot pour les gens sensés qui l'évitent. Mais si vous connoissez bien cet homme, ce n'est ni un homme d'esprit, ni un sot; c'est un fat, c'est le modèle d'une infinité de jeunes sots mal élevés.

Desmahis.

§ 24. 3e Caractère. *Le Flatteur.*

Qu'est-ce que le flatteur? C'est un esprit souple et commode, qui vient servilement sourire à tous vos regards, se récrier à toutes vos paroles, applaudir à toutes vos actions. C'est un esprit adroit, insinuant, qui étudie vos penchans pour les suivre, vos liaisons pour les cultiver, vos défauts mêmes pour les censurer. C'est un esprit fourbe et dissimulé, qui vous loue et qui vous trompe, qui vous approuve en public, et qui vous condamne en secret; qui ne donne extérieurement dans votre foible, que pour vous attirer plus sûrement dans le sien. C'est quelquefois un esprit jaloux et envieux, qui paroît se faire un plaisir de son élévation, et qui au fond se fait un tourment de votre prospérité; c'est souvent un esprit aigri, un ennemi couvert, mais implacable, qui médite votre perte, et qui ne cache sa haine sous les plus grands éloges, que parce qu'il craint tout de votre autorité. C'est toujours un esprit vil et rampant qui attend tout de sa propre indépendance, et qui, pour colorer encore la honte de sa servitude, appelle talent et habileté la malheureuse habitude qu'il a de faire des bassesses.

Laffitau.

§ 25. 4e Caractère.

Les Caractères suivans sont d'après nature, et il n'est personne qui n'en rencontre de semblables dans la société: mais comme il est difficile d'assigner leur vrai nom à des caractères dont souvent le fond est le même, et qui ne diffèrent que par des nuances, ou qui sont un composé de différens caractères, on a pris le parti de ne pas leur en donner, toutes les fois que les traits ne sont pas assez marqués, pour écarter toute espèce de doute.

Je connois Mopse d'une visite qu'il m'a rendue sans me connoître. Il prie des gens qu'il ne connoît point de le mener chez d'autres dont il n'est pas connu; il écrit à des femmes qu'il connoît de vue: il s'insinue dans un cercle de personnes respectables, et qui ne savent quel il est, et là, sans attendre qu'on l'interroge, ni sans sentir qu'il interrompt, il parle, et souvent, et ridiculement. Il entre une autre fois dans une assemblée, se place où il se trouve, sans nulle attention aux autres, ni à soi-même: on l'ôte d'une place destinée à un ministre, il s'assied à celle du duc et pair: il est là précisément celui dont la multitude rit, et qui seul est grave et ne rit point. Chassez un chien du fauteuil du roi, il grimpe à la chaire du prédicateur, il regarde le monde indifféremment, sans embarras, sans pudeur: il n'a pas, non plus que le sot, de quoi rougir.

La Bruyère.

§ 26. 5e Caractère.

Celse est d'un rang médiocre, mais des grands le souffrent: il n'est pas savant, il a relation avec des savans: il a peu de mérite, mais il connoît des gens qui en ont beaucoup: il n'est pas habile, mais il a une langue qui peut servir de truchement, et des pieds qui peuvent le porter d'un lieu à un autre. C'est un homme né pour des allées et venues, pour écouter des propositions et les rapporter, pour en faire d'office, pour aller plus loin que sa commission et en être désavoué, pour réconcilier des gens qui se querellent à leur première entrevue, pour réussir dans une affaire et en manquer mille, pour se donner toute la gloire de la réussite, et pour détourner sur les autres la haine d'un mauvais succès. Il sait les bruits communs, les historiettes de la ville: il ne fait rien, il dit ou il écoute ce que les autres font, il est nouvelliste: il sait même le secret des familles: il entre dans de plus hauts mystères; il vous dit pourquoi celui-ci est exilé, et pourquoi on rappelle cet autre? Il connoît le fond et les causes de la brouillerie des deux frères et de la rupture des deux ministres: n'a-t il pas prédit aux premiers les tristes suites de leur mésintelligence? n'a-t-il pas dit de ceux-ci que leur union ne seroit pas longue? n'étoit-il pas présent à de certaines paroles qui furent dites? n'entra-t-il pas dans une espèce de négociation? le voulut-on croire? fut-il écouté? à qui parlez-vous de ces choses? qui a eu plus

de part que Celse à toutes ces intrigues de cour ? et si cela n'étoit pas ainsi, s'il ne l'avoit du moins ou rêvé ou imaginé, songeroit-il à vous le faire croire ? auroit-il l'air important et mystérieux d'un homme revêtu d'une ambassade ?

La Bruyère.

§ 27. 6e Caractère.

Ménippe est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui ; il ne parle pas, il ne sent pas, il répète des sentimens et des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres, qu'il y est le premier trompé, et qu'il croit souvent dire son goût ou expliquer sa pensée, lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter. C'est un homme qui est de mise un quart d'heure de suite, qui le moment d'après baisse, dégénère, perd le peu de lustre qu'un peu de mémoire lui donnoit, et montre la corde : lui seul ignore combien il est au-dessous du sublime et de l'héroïque ; et incapable de savoir jusqu'où l'on peut avoir de l'esprit, il croit naïvement que ce qu'il en a est tout ce que les hommes en sauroient avoir : aussi a-t-il l'air et le maintien de celui qui n'a rien à désirer sur ce chapitre, et qui ne porte envie à personne. Il se parle souvent à soi-même, et il ne s'en cache pas : ceux qui passent le voient, et il semble toujours prendre un parti, ou décider qu'une telle chose est sans réplique. Si vous le saluez quelquefois, c'est le jeter dans l'embarras de savoir s'il doit rendre le salut ou non ; et pendant qu'il délibère, vous êtes déjà hors de portée. Sa vanité l'a fait honnête homme, l'a mis au-dessus de lui-même, l'a fait devenir ce qu'il n'étoit pas. L'on juge en le voyant qu'il n'est occupé que de sa personne, qu'il sait que tout lui sied bien, et que sa parure est assortie, qu'il croit que tous les yeux sont ouverts sur lui, et que les hommes se relayent pour le contempler.

Le même.

§ 28. 7e Caractère.

Lise entend dire d'une autre coquette qu'elle se moque de se piquer de jeunesse et de vouloir user d'ajustemens qui ne conviennent plus à une femme de quarante ans. Lise les a accomplis, mais les années pour elle ont moins de douze mois et ne la vieillissent point. Elle le croit ainsi ; et pendant qu'elle se regarde au miroir, qu'elle met du rouge sur son visage et qu'elle place des mouches, elle convient qu'il n'est pas permis à un certain âge de faire la jeune, et que Clarice en effet avec ses mouches et son rouge est ridicule.

Le même.

§ 29. 8e Caractère.

Il y avoit à Smyrne une très-belle fille qu'on appeloit Emire, et qui étoit moins connue dans toute la ville par sa beauté que par la sévérité de ses mœurs et surtout par l'indifférence qu'elle conservoit pour tous les hommes, qu'elle voyoit, disoit-elle, sans aucun péril, et sans d'autres dispositions que celles où elle se trouvoit pour ses amies et pour ses frères. Elle ne croyoit pas la moindre partie de toutes les folies qu'on disoit que l'amour avoit fait faire dans tous les temps ; et celles qu'elle avoit vues elle-même, elle ne les pouvoit comprendre : elle ne connoissoit que l'amitié. Une jeune et charmante personne à qui elle devoit cette expérience, la lui avoit rendue si douce, qu'elle ne pensoit qu'à la faire durer, et n'imaginoit pas par quel autre sentiment elle pourroit jamais se refroidir sur celui de l'estime et de la confiance dont elle étoit si contente. Elle ne parloit que d'Euphrosine, c'étoit le nom de cette fidèle amie, et tout Smyrne ne parloit que d'elle et d'Euphrosine ; leur amitié passoit en proverbe. Emire avoit deux frères qui étoient jeunes, d'une excellente beauté, et dont toutes les femmes de la ville étoient éprises : il est vrai qu'elle les aima toujours comme une sœur aime ses frères. Il y eut un prêtre de Jupiter, qui avoit accès dans la maison de son père, à qui elle plût, qui osa le lui déclarer, et ne s'attira que du mépris. Un vieillard qui, se confiant en sa naissance et en ses grands biens, avoit eu la même audace, eut aussi la même aventure. Elle triomphoit cependant, et c'étoit jusqu'alors au milieu de ses frères, d'un prêtre et d'un vieillard qu'elle se disoit insensible. Il sembla que le ciel voulut l'exposer à de plus fortes épreuves, qui ne servirent néanmoins qu'à la rendre plus vaine, et qu'à l'affermir dans la réputation d'une fille que l'amour ne pouvoit toucher. De trois amans que ses charmes lui acquirent successivement, et

dont elle ne craignit pas de voir toute la passion, le premier dans un transport amoureux se perça le sein à ses pieds ; le second, plein de désespoir de n'être pas écouté, alla se faire tuer à la guerre de Crète, et le troisième mourut de langueur et d'insomnie. Celui qui les devoit venger n'avoit pas encore paru. Ce vieillard qui avoit été si malheureux dans ses amours, s'en étoit guéri par des réflexions sur son âge et sur le caractère de la personne à qui il vouloit plaire : il désira de continuer de la voir, et elle le souffrit. Il lui amena un jour son fils qui étoit jeune, d'une physionomie agréable, et qui avoit une taille fort noble. Elle le vit avec intérêt ; et comme il se tut beaucoup en la présence de son père, elle trouva qu'il n'avoit pas assez d'esprit, et désira qu'il en eût eu davantage. Il le vit seul, parla assez, et avec esprit ; mais comme il la regarda peu, et qu'il parla encore moins d'elle et de sa beauté, elle fut surprise et comme indignée qu'un homme si bien fait et si spirituel ne fût pas galant. Elle s'entretint de lui avec son amie qui voulut le voir. Il n'eut des yeux que pour Euphrosine, il lui dit qu'elle étoit belle ; et Emire si indifférente, devenue jalouse, comprit que Ctésiphon étoit persuadé de ce qu'il disoit, et que non-seulement il étoit galant, mais même qu'il étoit tendre. Elle se trouva depuis ce temps moins libre avec son amie : elle désira de les voir ensemble une seconde fois pour être plus éclaircie, et une seconde entrevue lui fit voir encore plus qu'elle ne craignoit de voir, et changea ses soupçons en certitude. Elle s'éloigne d'Euphrosine, ne lui connoît plus le mérite qui l'avoit charmée, perd le goût de sa conversation, elle ne l'aime plus : et ce changement lui fait sentir que l'amour dans son cœur a pris la place de l'amitié. Ctésiphon et Euphrosine se voient tous les jours, et s'aiment, songent à s'épouser, s'épousent. La nouvelle s'en répand par toute la ville, et l'on publie que deux personnes ont eu cette joie si rare de se marier à ce qu'ils aimoient. Emire l'apprend et s'en désespère. Elle ressent tout son amour ; elle recherche Euphrosine pour le seul plaisir de revoir Ctésiphon ; mais ce jeune mari est encore l'amant de sa femme, et trouve une maîtresse dans une nouvelle épouse : il ne voit dans Emire que l'amie d'une personne qui lui est chère. Cette fille infortunée perd le sommeil et ne veut plus manger ; elle s'affoiblit, son esprit s'égare, elle prend son frère pour Ctésiphon, et elle lui parle comme à un amant. Elle se détrompe, rougit de son égarement : elle retombe bientôt dans de plus grands, et n'en rougit plus : elle ne les connoît plus. Alors elle craint les hommes, mais trop tard, c'est sa folie ; elle a des intervalles où sa raison lui revient, et où elle gémit de la retrouver. La jeunesse de Smyrne qui l'a vue si fière et si insensible, trouve que les dieux l'ont trop punie.

La Bruyère.

§ 30. 9e Caractère.

Que dites-vous ? Comment ? Je n'y suis pas : vous plairoit-il de recommencer ? J'y suis encore moins ; je devine enfin : vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid ; que ne me disiez-vous, il fait froid ; vous voulez m'apprendre qu'il pleut, ou qu'il neige : dites, il pleut, il neige ; vous me trouvez bon visage, et vous désirez de m'en féliciter, dites : je vous trouve bon visage. Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair, et d'ailleurs, qui ne pourroit pas en dire autant ? Qu'importe, Acis, est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde ? Une chose vous manque, Acis, à vous et à vos semblables les diseurs de Phœbus, vous ne vous en défiez point, et je vais vous jeter dans l'étonnement : une chose vous manque, c'est l'esprit ; ce n'est pas tout, il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres : voilà la source de votre pompeux galimatias, de vos phrases embrouillées, et de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme, ou vous entrez dans cette chambre, je vous tire par votre habit, et vous dis à l'oreille, ne songez point à avoir de l'esprit, n'en ayez point, c'est votre rôle ; ayez, si vous pouvez, un langage simple, et tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit, peut être alors, croira-t-on que vous en avez.

Le même.

§ 31. 10e Caractère.

Arrias a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi, c'est un homme universel, et il se donne pour tel : il aime mieux mentir que de se taire ou de paroître ignorer quelque chose. On parle à la table d'un grand d'une cour du nord, il

prend la parole, et l'ôte à ceux qui alloient dire ce qu'ils en savent: il s'oriente dans cette région lointaine, comme s'il en étoit originaire: il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes: il récite des historiettes qui y sont arrivées, il les trouve plaisantes, et il en rit jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies. Attrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur; je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original; je l'ai appris de Sethon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connois familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance; il reprenoit le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avoit commencée, lorsque l'un des conviés lui dit: c'est Sethon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive fraîchement de son ambassade.

La Bruyère.

§ 32. 11e Caractère.

J'entends Théodecte de l'antichambre; il grossit sa voix à mesure qu'il approche, le voilà entré: il rit, il crie, il éclate: on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre: il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit, que par le ton dont il parle; il ne s'apaise, et il ne revient de ce grand fracas, que pour bredouiller des vanités et des sottises; il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu l'intention de le lui donner; il n'est pas encore assis, qu'il a, à son insu, désobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table et dans la première place; les femmes sont à sa droite et à sa gauche: il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois: il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui: est-ce Eutidème qui donne le repas, il rappelle à soi toute l'autorité de la table, et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer: le vin et les viandes n'ajoutent rien à son caractère. Si l'on joue, il gagne au jeu; il veut railler celui qui perd, et il l'offense: les rieurs sont pour lui, il n'y a sorte de fatuité qu'on ne lui passe. Je cède enfin, et je disparois incapable de souffrir plus longtemps Théodecte, et ceux qui le souffrent.

Le même.

§ 33. 12e Caractère.

Troïle est utile à ceux qui ont trop de bien, il leur ôte l'embarras du superflu, il leur sauve la peine d'amasser de l'argent, de faire des contrats, de fermer des coffres, de porter des clefs sur soi et de craindre un vol domestique: il les aide dans leurs plaisirs, et il devient capable ensuite de les servir dans leurs passions, bientôt il les règle et les maîtrise dans leur conduite. Il est l'oracle d'une maison, celui dont on attend, que dis-je, dont on prévient, dont on devine les décisions: il dit de cet esclave, il faut le punir, et on le fouette; et de cet autre, il faut l'affranchir, et on l'affranchit: l'on voit qu'un parasite ne le fait pas rire, il peut lui déplaire, il est congédié: le maître est heureux, si Troïle lui laisse sa femme et ses enfans. Si celui-ci est à table, et qu'il prononce d'un mets qu'il est friand, le maître et les conviés, qui en mangeoient sans réflexions, le trouvent friand et ne s'en peuvent rassasier; s'il dit, au contraire, d'un autre mets qu'il est insipide, ceux qui commençoient à le goûter, n'osent avaler le morceau qu'ils ont à la bouche, ils le jettent à terre: tous ont les yeux sur lui, observent son maintien et son visage avant de prononcer sur le vin ou sur les viandes qui sont servies. Ne le cherchez pas ailleurs que dans la maison de ce riche qu'il gouverne: c'est là qu'il mange, qu'il dort et qu'il fait digestion, qu'il querelle son valet, qu'il reçoit ses ouvriers, et qu'il remet ses créanciers; il régente, il domine dans une salle, il y reçoit la cour et les hommages de ceux qui, plus fins que les autres, ne veulent aller au maître que par Troïle. Si l'on entre par malheur sans avoir une physionomie qui lui agrée, il ride son front et détourne sa vue: si on l'aborde, il ne se lève pas; si l'on s'assied auprès de lui, il s'éloigne; si on lui parle, il ne répond point: si l'on continue de parler, il passe dans une autre chambre; si on le suit, il gagne l'escalier, il franchiroit tous les étages, ou il se lanceroit par une fenêtre, plutôt que de se laisser joindre par quelqu'un qui a un visage ou un son de voix qu'il désap-

prouve; l'un et l'autre sont agréables dans Troïle, et il s'en est servi heureusement pour s'insinuer ou pour conquérir. Tout devient, avec le temps, au-dessous de ses soins, comme il est au-dessus de vouloir se soutenir ou continuer de plaire par le moindre des talens qui ont commencé à le faire valoir. C'est beaucoup qu'il sorte quelquefois de ses médiations et de sa taciturnité pour contredire, et que même pour critiquer il daigne une fois le jour avoir de l'esprit : bien loin d'attendre de lui qu'il défère à vos sentimens, qu'il soit complaisant, qu'il vous loue, vous n'êtes pas sûr qu'il aime toujours votre approbation ou qu'il souffre votre complaisance.

La Bruyère.

§ 34. 13e Caractère.

Hermagoras ne sait pas qui est roi de Hongrie : il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du roi de Bohême : ne lui parlez pas des guerres de Flandre et de Hollande, dispensez-le du moins de vous répondre, il confond les temps, il ignore quand elles ont fini : combats, siéges, tout lui est nouveau. Mais il est instruit de la guerre des géans, il en raconte le progrès et les moindres détails; rien ne lui échappe. Il débrouille de même l'horrible chaos des deux empires, le Babylonien et l'Assyrien : il connoît à fond les Egyptiens et leurs dynasties. Il n'a jamais vu Versailles ; il ne le verra point ; il a presque vu la tour de Babel : il en compte les degrés, il sait combien d'architectes ont présidé à cet ouvrage, il sait le nom des architectes. Dirai-je qu'il croit Henri IV fils d'Henri III ? Il néglige du moins de rien connoître aux maisons de France, d'Autriche, de Bavière : quelles minuties ! dit-il, pendant qu'il récite de mémoire toute une liste des rois des Mèdes ou de Babylone, et que les noms d'Apronal, d'Hérigebal, de Noesnemordach, de Mardokempad lui sont aussi familiers qu'à nous ceux de Valois et de Bourbon. Il demande si l'empereur a jamais été marié : mais personne ne lui apprendra que Ninus a eu deux femmes. On lui dit que le roi jouit d'une santé parfaite ; et il se souvient que Thetmosis, un roi d'Egypte, étoit valétudinaire, et qu'il tenoit cette complexion de son aïeul Alipharmutosis.

Que ne sait-il point ? Quelle chose lui est cachée de la vénérable antiquité ? Il vous dira que Sémiramis, ou selon quelques-uns, Sérimaris parloit comme son fils Ninyas, qu'on ne les distinguoit pas à la parole ; si c'étoit parce que la mère avoit une voix mâle comme son fils, ou le fils une voix efféminée comme sa mère, il n'ose pas le décider. Il vous révélera que Nembrot étoit gaucher, et Sésostris ambidextre ; que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerxe ait été appelé Longuemain, parce que les bras lui tomboient jusqu'aux genoux, et non à cause qu'il avoit une main plus longue que l'autre ; et il ajoute qu'il y a des auteurs graves qui affirment que c'étoit la droite, qu'il croit néanmoins être bien fondé à soutenir que c'est la gauche.

Le même.

§ 35. 14e Caractère.

Ascagne est statuaire, Hégion fondeur, Eschine foulon, et Cydias bel-esprit, c'est sa profession. Il a une enseigne, un atelier, des ouvrages de commande, et des compagnons qui travaillent sous lui ; il ne vous sauroit rendre de plus d'un mois les stances qu'il vous a promises, s'il ne manque de parole à Trosichée qui l'a engagé à faire une élégie; une idylle est sur le métier, c'est pour Crantor qui le presse et qui lui laisse espérer un riche salaire. Prose, vers, que voulez-vous ? il réussit également en l'un et en l'autre. Demandez-lui des lettres de consolation ou sur une absence, il les entreprendra ; prenez-les toutes faites et entrez dans son magasin, il y a à choisir. Il a un ami qui n'a point d'autre fonction sur la terre que de le promettre long-temps à un certain monde, et de le présenter enfin dans les maisons comme un homme rare et d'une exquise conversation ; et là, ainsi que le musicien chante et que le joueur de luth touche son luth devant les personnes à qui il a été promis, Cydias, après avoir toussé, relevé sa manchette, étendu la main et ouvert les doigts, débite gravement ses pensées quintessenciées et ses raisonnemens sophistiques. Différent de ceux qui, convenant de principes, et connoissant la raison ou la vérité qui est une, s'arrachent la parole l'un à l'autre pour s'accorder sur leurs sentimens, il n'ouvre la bouche que pour contredire : *il me semble*, dit-il gracieusement, *que c'est tout le contraire de ce que vous dites, ou je ne saurois être de votre opi-*

nion ; ou bien, *ç'a été autrefois mon entêtement comme il est le vôtre ; mais... il y a trois choses*, ajoute-t-il, *à considérer.....* et il en ajoute une quatrième : fade discoureur, qui n'a pas mis plutôt le pied dans une assemblée, qu'il cherche quelques femmes auprès de qui il puisse s'insinuer, se parer de son bel esprit ou sa philosophie, et mettre en œuvre ses rares conceptions ; car soit qu'il parle ou qu'il écrive, il ne doit pas être soupçonné d'avoir en vue ni le vrai ni le faux, ni le raisonnable ni le ridicule, il évite uniquement de donner dans le sens des autres, et d'être de l'avis de quelqu'un : aussi attend-il dans un cercle que chacun se soit expliqué sur le sujet qui s'est offert, ou souvent qu'il a amené lui-même pour dire dogmatiquement des choses toutes nouvelles, mais à son gré décisives et sans réplique. Cydias s'égale à Lucien et à Sénèque, se met au-dessus de Platon, de Virgile et de Théocrite ; et son flatteur a soin de le confirmer tous les matins dans cette opinion. Uni de goût et d'intérêts avec les contempteurs d'Homère, il attend paisiblement que les hommes détrompés lui préfèrent les poëtes modernes : il se met en ce cas à la tête de ces derniers, et il sait à qui il adjuge la seconde place. C'est en un mot un composé du pédant et du précieux, fait pour être admiré de la bourgeoisie et de la province, en qui néanmoins on n'aperçoit rien de grand que l'opinion qu'il a de lui-même.

La Bruyère.

§ 36. 15e Caractère.

Je vais, Clitiphon, à votre porte ; le besoin que j'ai de vous me chasse de mon lit et de ma chambre; plût aux dieux que je ne fusse ni votre client ni votre fâcheux! Vos esclaves me disent que vous êtes enfermé, et que vous ne pouvez m'écouter d'une heure entière : je reviens avant le temps qu'ils m'ont marqué, et il me disent que vous êtes sorti. Que faites-vous, Clitiphon, dans cet endroit le plus reculé de votre appartement, de si laborieux, qui vous empêche de m'entendre? Vous enfilez quelques mémoires, vous collationnez un registre, vous signez, vous paraphez ; je n'avois qu'une chose à vous demander, et vous n'aviez qu'un mot à me répondre, oui ou non. Voulez-vous être rare ? Rendez service à ceux qui dépendent de vous : vous le serez davantage par cette conduite, que par ne vous pas laisser voir. O homme important et chargé d'affaires, qui à votre tour avez besoin de mes offices ! venez dans la solitude de mon cabinet, le philosophe est accessible, je ne vous remettrai point à un autre jour Vous me trouverez sur les livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'âme et de la distinction d'avec le corps, ou la plume à la main pour calculer les distances de Saturne et de Jupiter : j'admire Dieu dans ses ouvrages, et je cherche, par la connoissance de la vérité, à régler mon esprit et devenir meilleur. Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes · mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuyer en m'attendant ; passez jusqu'à moi sans me faire avertir : vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occasion de vous obliger : parlez, que voulez-vous que je fasse pour vous ? Faut il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui est commencée ? Quelle interruption heureuse que celle qui vous est utile ! Le manieur d'argent, l'homme d'affaires est un ours qu'on ne sauroit apprivoiser ; on ne le voit dans sa loge qu'avec peine, que dis-je, on ne le voit point, car d'abord on ne le voit pas encore, et bientôt on ne le voit plus. L'homme de lettres, au contraire, est trivial comme une borne au coin des places ; il est vu de tous, et à toute heure, et en tous états, à table, au lit, nu, habillé, sain ou malade ; il ne peut être important, et il ne le veut point être.

Le même.

§ 37. 16e Caractère. *Le Nouveau Riche.*

On ne peut mieux user de sa fortune que fait Périandre : elle lui donne du rang, du crédit, de l'autorité ; déjà on ne le prie plus d'accorder son amitié, on implore sa protection. Il a commencé par dire de soi-même, *un homme de ma sorte*, il passe à dire, *un homme de ma qualité* : il se donne pour tel, et il n'y a personne de ceux à qui il prête de l'argent, ou qu'il reçoit à sa table, qui est délicate, qui veuille s'y opposer. Sa demeure est superbe, un dorique règne dans tous ses dehors, ce n'est pas une porte, c'est un portique ; est-ce la maison d'un particulier, est-ce un temple ? le peuple s'y trompe. Il est le seigneur

dominant de tout le quartier ; c'est lui que l'on envie et dont on voudroit voir la chute, c'est lui dont la femme, par son collier de perles, s'est fait des ennemies de toutes les dames du voisinage. Tout se soutient dans cet homme, rien encore ne se dément dans cette grandeur qu'il a acquise, dont il ne doit rien, qu'il a payée. Que son père si vieux et si caduc n'est-il mort il y a vingt ans, et avant qu'il se fît dans le monde aucune mention de Périandre ? Comment pourra-t-il soutenir ces odieuses pancartes qui déchiffrent les conditions, et qui souvent font rougir la veuve et les héritiers ? Les supprimera-t-il aux yeux de toute une ville jalouse, maligne, clairvoyante, et aux dépens de mille gens qui veulent absolument aller tenir leur rang à des obsèques ? Veut-on d'ailleurs qu'il fasse de son père un noble homme, et peut-être un honorable homme, lui qui est messire ?

La Bruyère.

§ 38. 17e Caractère.

Un homme d'un petit génie peut vouloir s'avancer : il néglige tout, il ne pense du matin au soir, il ne rêve la nuit qu'à une seule chose, qui est de s'avancer. Il a commencé de bonne heure et dès son adolescence à se mettre dans les voies de la fortune ; s'il trouve une barrière de front qui ferme son passage, il biaise naturellement, et va à droite et à gauche, selon qu'il y voit de jour et d'apparence, et si de nouveaux obstacles l'arrêtent, il rentre dans le sentier qu'il avoit quitté. Il est déterminé par la nature des difficultés, tantôt à les surmonter, tantôt à les éviter, ou à prendre d'autres mesures ; son intérêt, l'usage, les conjonctures le dirigent. Faut-il de si grands talens et une si bonne tête à un voyageur, pour suivre d'abord un grand chemin, et s'il est plein et embarrassé, prendre la terre et aller à travers champs, puis regagner sa première route, la continuer, arriver à son terme ? Faut-il tant d'esprit pour aller à ses fins ? Est-ce donc un prodige qu'un sot riche et accrédité ?

Le même.

§ 39. 18e Caractère.

Ni les troubles, Zénobie, qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante depuis la mort du roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence : vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate, pour y élever un superbe édifice ; l'air y est sain et tempéré, la situation en est riante, un bois sacré l'ombrage du côté du couchant, les dieux de Syrie qui habitent quelquefois la terre, n'y auroient pu choisir une plus belle demeure ; la campagne autour est couverte d'hommes qui taillent et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent et qui charrient le bois du Liban, l'airain et le porphyre ; les grues et les machines gémissent dans l'air, et font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie, de revoir, à leur retour en leurs foyers, ce palais achevé, et dans cette splendeur où vous désirez de le porter, avant de l'habiter, vous et les princes vos enfans. N'y épargnez rien, grande reine ; employez y l'or et tout l'art des plus excellens ouvriers ; que les Phidias et les Zeuxis de votre siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris ; tracez-y de vastes et délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paroissent pas faits de la main des hommes ; épuisez vos trésors et votre industrie sur cet ouvrage incomparable ; et après que vous y aurez mis, Zénobie, la dernière main, quelqu'un de ces pâtres qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières, achètera un jour, à deniers comptans, cette royale maison, pour l'embellir et la rendre plus digne de lui et de sa fortune.

Le même.

§ 40. 19e Caractère. *Le Riche.*

Giton a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée ; il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit ; il déploie un ample mouchoir et se mouche avec grand bruit ; il crache fort loin et il éternue fort haut ; il dort le jour, il dort la nuit et profondément ; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre ; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux, il s'arrête et l'on s'arrête, il continue de marcher et l'on marche, tous se

règlent sur lui ; il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole ; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi long-temps qu'il veut parler, on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps ; il se croit des talens et de l'esprit ; il est riche.

La Bruyère.

§ 41. 20e Caractère.—*Le Pauvre.*

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre ; il dort peu et d'un sommeil fort léger ; il est abstrait, rêveur, et il a avec de l'esprit l'air d'un stupide ; il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événemens qui lui sont connus ; et s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal, il croit peser à ceux à qui il parle, il conte brièvement mais froidement, il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire ; il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis ; il court, il vole pour leur rendre de petits services, il est complaisant, flatteur, empressé, il est mystérieux sur ses affaires, et quelquefois menteur ; il est superstitieux, scrupuleux, timide ; il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre ; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir, il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et il se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place, il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur les yeux pour n'être point vu, il se replie et se renferme dans son manteau ; il n'y a point de rues ni de galeries si embarrassées et si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer sans effort, et de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siége ; il parle bas dans la conversation, et il articule mal ; libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siecle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère. Il n'ouvre la bouche que pour répondre ; il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou si cela lui arrrive, c'est à l'insu de la compagnie, il n'en coûte à personne ni salut, ni compliment ; il est pauvre.

Le même.

§ 42. 21e Caractère.

Narcisse se lève le matin pour se coucher le soir, il a ses heures de toilette comme une femme ; il va tous les jours, fort régulièrement, à la belle messe aux Feuillans ou aux Minimes ; il est homme d'un bon commerce, et l'on compte sur lui au quartier de *** pour un tiers ou pour un cinquième à l'ombre ou au reversis ; là il tient le fauteuil quatre heures de suite chez Aricie, où il risque chaque soir cinq pistoles d'or. Il lit exactement la gazette de Hollande et le Mercure Galant ; il a lu Cyrano de Bergerac, S. Sorlin, Lesclache, les historiettes de Barbin, et quelques recueils de poésies. Il se promène, avec des femmes, à la plaine ou au cours ; il est d'une ponctualité religieuse sur les visites. Il fera demain ce qu'il fait aujourd'hui et ce qu'il fit hier ; et il meurt ainsi après avoir vécu.

Le même.

§ 43. 22e Caractère.

Voilà un homme, dites-vous, que j'ai vu quelque part ; de savoir où, il est difficile, mais son visage m'est familier. Il l'est à bien d'autres ; et je vais, s'il se peut, aider votre mémoire : est ce au boulevard sur un strapontin, ou aux Tuileries dans la grande allée, ou dans le balcon à la comédie ? Est-ce au sermon, au bal, à Rambouillet ? où pourriez-vous ne l'avoir point vu ? où n'est-il point ? S'il y dans la place une fameuse exécution, ou un feu de joie, il paroît à une fenêtre de l'hôtel-de-ville ; si on attend une magnifique entrée, il a sa place sur un échafaud ; s'il se fait un carrousel, le voilà entré et placé sur l'amphithéâtre ; si le roi reçoit des ambassadeurs, il voit leur marche, il assiste à leur audience, il est en haie quand ils reviennent de leur audience. Sa présence est aussi essentielle aux sermens des ligues Suisses, que celle du chancelier et des ligues même. C'est son visage que l'on voit aux almanachs représenter le peuple ou l'assistance. Il

y a une chasse publique, une Saint-Hubert, le voilà à cheval : on parle d'un camp et d'une revue, il est à Ouilles, il est à Achères, il aime les troupes, la milice, la guerre, il la voit de près, et jusques au fort de Bernardi. Chanley sait les marches, Jacquier les vivres, du Metz l'artillerie : celui-ci voit, il a vieilli sous le harnois en voyant, il est spectateur de profession : il ne fait rien de ce qu'un homme doit faire, il ne sait rien de ce qu'il doit savoir : mais il a vu, dit-il, tout ce qu'on peut voir, il n'aura point regret de mourir : quelle perte alors pour toute la ville ! Qui dira après lui le cours est fermé, on ne s'y promène point, le bourbier de Vincennes est desséché et relevé, on n'y versera plus ? qui annoncera un concert, un beau salut, un prestige de la foire ? qui vous avertira que Beaumanielle mourut hier, que Rochois est enrhumée et ne chantera de huit jours ? qui connoîtra comme lui un bourgeois à ses armes et à ses livrées ? qui dira, Scapin porte des fleurs de lys, et qui en sera plus édifié ? qui prononcera avec plus de vanité et d'emphase le nom d'une simple bourgeoise ? qui sera mieux fourni de vaudevilles ? qui prêtera aux femmes les annales galantes, et le journal amoureux ? qui saura comme lui chanter à table tout un dialogue de l'opéra et les fureurs de Roland dans une ruelle ? enfin, puisqu'il y a à la ville comme ailleurs de fort sottes gens, des gens fades, oisifs, désoccupés, qui pourra aussi parfaitement leur convenir ?

La Bruyère.

§ 44. 23e Caractère.

Ne croiroit-on pas de Cimon et de Clitandre, qu'ils sont seuls chargés des détails de tout l'état, et que seuls aussi ils en doivent répondre ? L'un a du moins les affaires de terre, et l'autre les maritimes. Qui pourroit les représenter exprimeroit l'empressement, l'inquiétude, la curiosité, l'activité, sauroit peindre le mouvement. On ne les a jamais vus assis, jamais fixes et arrêtés : qui même les a vu marcher ? On les voit courir, parler en courant, et vous interroger sans attendre de réponse. Ils ne viennent d'aucun endroit, ils ne vont nulle part : ils passent et ils repassent. Ne les retardez pas dans leur course précipitée, vous démonteriez leur machine : ne leur faites pas de questions, ou donnez-leur du moins le temps de respirer et de se ressouvenir qu'ils n'ont nulle affaire, qu'ils peuvent demeurer avec vous et long-temps, vous suivre même où il vous plaira de les emmener. Ils ne sont pas les satellites de Jupiter, je veux dire ceux qui pressent et qui entourent le prince, mais ils l'annoncent et le précèdent, ils se lancent impétueusement dans la foule des courtisans ; tout ce qui se trouve sur leur passage est en péril : leur profession est d'être vus et revus ; et ils ne se couchent jamais sans s'être acquittés d'un emploi si sérieux et si utile à la république. Ils sont au reste instruits à fond de toutes les nouvelles indifférentes, et ils savent à la cour tout ce que l'on peut y ignorer : il ne leur manque aucun des talens nécessaires pour s'avancer médiocrement. Gens néanmoins éveillés et alertes sur tout ce qu'ils croient leur convenir, un peu entreprenans, légers et précipités, le dirai-je ? ils portent au vent attelés tous deux au char de la fortune, et tous deux fort éloignés de s'y voir assis.

Le même.

§ 45. 24e Caractère.

Théodote avec un habit austère a un visage comique et d'un homme qui entre sur la scène : sa voix, sa démarche, son geste, son attitude accompagnent son visage : il est fin, cauteleux, doucereux, mystérieux, il s'approche de vous et il vous dit à l'oreille : *voilà un beau temps, voilà un beau dégel.* S'il n'a pas les grandes manières, il a du moins toutes les petites, et celles même qui ne conviennent guère qu'à une jeune précieuse. Imaginez-vous l'application d'un enfant à élever un château de carte ou à se saisir d'un papillon, c'est celle de Théodote pour une affaire de rien, et qui ne mérite pas qu'on s'en remue ; il la traite sérieusement et comme quelque chose qui est capital ; il agit, il s'empresse, il la fait réussir : le voilà qui respire et qui se repose, et il a raison ; elle lui a coûté beaucoup de peine. L'on voit des gens enivrés, ensorcelés de la faveur : ils y pensent le jour, ils y rêvent la nuit : ils montent l'escalier d'un ministre et ils en descendent, ils sortent de son antichambre et ils y rentrent, ils n'ont rien à lui dire et ils lui parlent ; ils lui parlent une

seconde fois, les voilà contens, ils lui ont parlé. Pressez-les, tordez-les, ils dégouttent l'orgueil, l'arrogance, la présomption ; vous leur adressez la parole, ils ne vous répondent point, ils ont les yeux égarés et l'esprit aliéné : c'est à leurs parens à en prendre soin et à les renfermer, de peur que leur folie ne devienne fureur et que le monde n'en souffre. Théodote a une plus douce manie : il aime la faveur éperdument, mais sa passion a moins d'éclat : il lui fait des vœux en secret, il la cultive, il la sert mystérieusement : il est au guet et à la découverte sur tout ce qui paroît de nouveau avec les livrées de la faveur: ont-ils une prétention, il s'offre à eux, il s'intrigue pour eux, il leur sacrifie sourdement mérite, alliance, amitié, engagement, reconnoissance. Si la place d'un Cassini devenoit vacante, et que le Suisse ou le postillon du favori s'avisât de la demander, il appuieroit sa demande, il le jugeroit digne de cette place, il le trouveroit capable d'observer et de calculer, de parler de parélies et de parallaxes. Si vous demandiez de Théodote s'il est auteur ou plagiaire, original ou copiste, je vous donnerois ses ouvrages, et je vous dirois, lisez et jugez : mais s'il est dévot ou coursisan, qui pourroit le décider sur le portrait que j'en viens de faire ? Je prononcerois plus hardiment sur son étoile : oui, Théodote, j'ai observé le point de votre naissance, vous serez placé, et bientôt ; ne veillez plus, n'imprimez plus, le public vous demande quartier.

La Bruyère.

§ 46. 25e Caractère.

N'espérez plus de candeur, de franchise, d'équité, de bons offices, de service, de bienveillance, de générosité, de fermeté dans un homme qui s'est depuis quelque temps livré à la cour, et qui secrètement veut sa fortune. Le reconnoissez-vous à son visage, à ses entretiens ? Il ne nomme plus chaque chose par son nom : il n'y a plus pour lui de fripons, de fourbes, de sots et d'impertinens. Celui dont il lui échapperoit de dire ce qu'il en pense, est celui-là même qui venant à le savoir, l'empêcheroit de cheminer. Pensant mal de tout le monde, il n'en dit de personne ; ne voulant du bien qu'à lui seul, il veut persuader qu'il en veut à tous, afin que tous lui en fassent, ou que nul du moins ne lui soit contraire. Non content de n'être pas sincère, il ne souffre pas que personne le soit ; la vérité blesse son oreille ; il est froid et indifférent sur les observations que l'on fait sur la cour et sur le courtisan ; et parce qu'il les a entendues, il s'en croit complice et responsable. Tyran de la société et martyr de son ambition, il a une triste circonspection dans sa conduite et dans ses discours, une raillerie innocente, mais froide et contrainte, un ris forcé, des caresses contrefaites, une conversation interrompue, et des distractions fréquentes : il a une profusion, le dirai-je, des torrens de louanges pour ce qu'a fait ou ce qu'a dit un homme placé et qui est en faveur, et pour tout autre une sécheresse de pulmonique: il a des formules de complimens différens pour l'entrée et pour la sortie à l'égard de ceux qu'il visite ou dont il est visité ; et il n'y a personne de ceux qui se paient de mines et de façons de parler, qui ne sorte d'avec lui fort satisfait. Il vise également à se faire des patrons et des créatures : il est médiateur, confident, entremetteur, il veut gouverner : il a une ferveur de novice pour toutes les petites pratiques de cour : il sait où il faut se placer pour être vu : il sait vous embrasser, prendre part à votre joie, vous faire coup sur coup des questions empressées sur votre santé, sur vos affaires ; et pendant que vous lui répondez, il perd le fil de sa curiosité, vous interrompt, entame un autre sujet ; ou s'il survient quelqu'un à qui il doive un discours tout différent, il sait, en achevant de vous congratuler, lui faire un compliment de condoléance; il pleure d'un œil et il rit de l'autre. Se formant quelquefois sur les ministres ou sur le favori, il parle en public de choses frivoles, du vent, de la gelée : il se tait au contraire, et fait le mystérieux sur ce qu'il sait de plus important, et plus volontiers encore sur ce qu'il ne sait point.

Le même.

§ 47. 26e Caractère.

Thégonis est recherché dans son ajustement, et il sort paré comme une femme : il n'est pas hors de sa maison, qu'il a déjà ajusté ses yeux et son visage, afin que ce soit une chose faite quand il sera dans le public, qu'il y paroisse tout concerté ; que ceux qui passent le

trouvent déjà gracieux et leur souriant, et que nul ne lui échappe. Marche-t-il dans les salles, il se tourne à droite où il y a un grand monde, et à gauche où il n'y a personne; il salue ceux qui y sont et ceux qui n'y sont pas. Il embrasse un homme qu'il trouve sous sa main, il lui presse la tête contre sa poitrine, il demande ensuite qui est celui qu'il a embrassé. Quelqu'un a besoin de lui dans une affaire qui est facile, il va le trouver, lui fait sa prière : Thégonis l'écoute favorablement, il est ravi de lui être bon à quelque chose, il le conjure de lui faire naître des occasions de lui rendre service ; et comme celui-ci insiste sur son affaire, il lui dit qu'il ne la fera point ; il le prie de se mettre en sa place ; il l'en fait juge ; le client sort, reconduit, caressé, confus, presque content d'être refusé.

La Bruyère.

§ 48. 27e Caractère.

Pamphile ne s'entretient pas avec les gens qu'il rencontre dans les salles ou dans les cours : si l'on en croit sa gravité et l'élévation de sa voix, il les reçoit, leur donne audience, les congédie. Il a des termes tout à la fois civils et hautains, une honnêteté impérieuse et qu'il emploie sans discernement : il a une fausse grandeur qui l'abaisse, et qui embarrasse fort ceux qui sont ses amis, et qui ne veulent pas le mépriser.

Un Pamphile est plein de lui-même, ne se perd pas de vue, ne sort point de l'idée de sa grandeur, de ses alliances, de sa charge, de sa dignité : il ramasse, pour ainsi dire, toutes ses pièces, s'en enveloppe pour se faire valoir : il dit, *mon ordre. mon cordon bleu* ; il l'étale ou il le cache par ostentation : un Pamphile, en un mot, veut être grand ; il croit l'être, il ne l'est pas, il l'est d'après un grand. Si quelquefois il sourit à un homme du dernier ordre, à un homme d'esprit, il choisit son temps si juste qu'il n'est jamais pris sur le fait : aussi la rougeur lui monteroit-elle au visage, s'il étoit malheureusement surpris dans la moindre familiarité avec quelqu'un qui n'est ni opulent, ni puissant, ni ami d'un ministre, ni son allié, ni son domestique : il est sévère et inexorable à qui n'a point encore fait sa fortune : il vous aperçoit un jour dans une galerie, et il vous fuit ; et le lendemain s'il vous trouve en un endroit moins public, ou s'il est public, en la compagnie d'un grand, il prend courage, il vient à vous, et il vous dit : *Vous ne faisiez pas hier semblant de me voir.* Tantôt il vous quitte brusquement pour joindre un seigneur ou un premier commis ; tantôt s'il les trouve avec vous en conversation, il vous coupe et vous les enlève. Vous l'abordez une autrefois, et il ne s'arrête pas, il se fait suivre, vous parle si haut, que c'est une scène pour ceux qui passent : aussi les Pamphiles sont-ils toujours comme sur un théâtre, gens nourris dans le faux, qui ne haïssent rien tant que d'être naturels ; vrais personnages de comédie, des Floridors, des Mondors.

On ne tarit point sur les Pamphiles : ils sont bas et timides devant les princes et les ministres, pleins de hauteur et de confiance avec ceux qui n'ont que de la vertu ; muets et embarrassés avec les savans ; vifs, hardis et décisifs avec ceux qui ne savent rien. Ils parlent de guerre à un homme de robe, et de politique à un financier : ils savent l'histoire avec les femmes : ils sont poëtes avec un docteur, et géomètres avec un poëte. De maximes il ne s'en chargent pas, de principes encore moins ; ils vivent à l'aventure, poussés et entraînés par le vent de la faveur, et par l'attrait des richesses. Ils n'ont point d'opinion qui soit à eux, qui leur soit propre, ils en empruntent à mesure qu'ils en ont besoin ; et celui à qui ils ont recours, n'est guère un homme sage, ou habile, ou vertueux, c'est un homme à la mode.

Le même.

§ 49. 28e Caractère.

Démophile à ma droite se lamente et s'écrie : tout est perdu, c'est fait de l'état, il est du moins sur le penchant de sa ruine. Comment résister à une si forte et si générale conjuration ? Quel moyen, je ne dis pas d'être supérieur, mais de suffire seul à tant et de si puissans ennemis ? Cela est sans exemple dans la monarchie. Un héros, un Achille y succomberoit. On a fait, ajoute-t-il, de lourdes fautes : je sais bien ce que je dis : je suis du métier, j'ai vu la guerre, et l'histoire m'en a beaucoup appris. Il parle là-dessus avec admiration d'Olivier le Daim et de Jacques Cœur : c'étoient là des hommes, dit-il, c'étoient des ministres. Il débite sa

nouvelles, qui sont toutes les plus tristes et les plus désavantageuses que l'on pourroit feindre : tantôt un parti des nôtres a été attiré dans une embuscade, et taillé en pièces : tantôt quelques troupes renfermées dans un château se sont rendues aux ennemis à discrétion et ont passé par le fil de l'épée ; et si vous lui dites que ce bruit est faux et qu'il ne se confirme point, il ne vous écoute pas : il ajoute qu'un tel général a été tué ; et bien qu'il soit vrai qu'il n'a reçu qu'une légère blessure, et que vous l'en assuriez, il déplore sa mort, il plaint sa veuve, ses enfans, l'état ; il se plaint lui-même, *il a perdu un bon ami et une grande protection.* Il dit que la cavalerie Allemande est invincible : il pâlit au seul nom des cuirassiers de l'empereur. Si l'on attaque cette place continue-t-il, on levera le siége, ou l'on demeurera sur la défensive sans livrer de combat ; ou si on le livre, on le doit perdre ; et si on le perd, voilà l'ennemi sur la frontière. Et comme Démophile le fait voler, le voilà dans le cœur du royaume : il entend déjà sonner le beffroi des villes, et crier à l'alarme : il songe à son bien et à ses terres : où conduira-t-il son argent, ses meubles, sa famille ? où se refugiera-t-il? en Suisse ou à Venise ?

La Bruyère.

§ 50. 29e Caractère.

A ma gauche Basilide met tout d'un coup sur pied une armée de trois cents mille hommes ; il n'en rabatteroit pas une seule brigade : il a la liste des escadrons et des bataillons, des généraux et des officiers, il n'oublie pas l'artillerie ni le bagage. Il dispose absolument de toutes ces troupes : il en envoie tant en Allemagne et tant en Flandre : il réserve un certain nombre pour les Alpes, un peu moins pour les Pyrénées, et il fait passer la mer à ce qui lui reste. Il connoît les marches de ces armées, il sait ce qu'elles feront et ce qu'elles ne feront pas ; vous diriez qu'il a l'oreille du prince, ou le secret du ministre. Si les ennemis viennent de perdre une bataille où il soit demeuré sur la place quelques neuf à dix mille hommes des leurs, il en compte jusqu'à trente mille, ni plus ni moins ; car ses nombres sont toujours fixes et certains, comme de celui qui est bien informé. S'il apprend le matin que nous avons perdu une bicoque, non-seulement il envoie s'excuser à ses amis qu'il a la veille convié à dîner, mais même ce jour-là il ne dîne point ; et s'il soupe, c'est sans appétit. Si les nôtres assiégent une place très-forte, très-régulière, pourvue de vivres et de munitions, qui a une bonne garnison, commandée par un homme d'un grand courage, il dit que la ville a des endroits foibles et mal fortifiés, qu'elle manque de poudre, que son gouverneur manque d'expérience, et qu'elle capitulera après huit jours de tranchée ouverte. Une autrefois il accourt tout hors d'haleine, et après avoir respiré un peu : voilà, s'écrie-t-il, une grande nouvelle, ils sont défaits à plate couture ; le général, les chefs, du moins une bonne partie, tout est tué, tout a péri : voilà, continue-t-il, un grand massacre, et il faut convenir que nous jouons d'un grand bonheur. Il s'assied, il souffle après avoir débité sa nouvelle, à laquelle il ne manque qu'une circonstance, qui est qu'il y ait eu une bataille. Il assure d'ailleurs qu'un tel prince renonce à la ligue et quitte ses confédérés, qu'un autre se dispose à prendre le même parti : il croit fermement avec la populace qu'un troisième est mort ; il nomme le lieu où il est enterré; et quand on est détrompé aux halles et aux fauxbourgs, il parie encore contre pour l'affirmative. Il sait, par une voie indubitable, que Tekeli fait de grands progrès contre l'empereur, que le Grand-Seigneur arme puissamment, ne veut point de paix, et que son visir va se montrer une autre fois aux portes de Vienne : il frappe des mains, et il tressaille sur cet événement dont il ne doute plus. La triple alliance chez lui est un cerbère, et les ennemis autant de monstres à assommer. Il ne parle que de lauriers, que de palmes, que de triomphes, et que de trophées. Il dit dans le discours familier, *notre auguste héros, notre potentat, notre invincible monarque.* Réduisez-le si vous pouvez à dire simplement : *le Roi a beaucoup d'ennemis, ils sont puissans; ils sont unis, ils sont aigris, il les a vaincus ; j'espère toujours qu'il les pourra vaincre.* Ce style, trop ferme et trop décisif pour Démophile, n'est pour Basilide ni assez pompeux, ni assez exagéré : il a bien d'autres expressions en tête ; il travaille aux inscriptions des arcs et des pyramides qui doivent orner la ville capitale un jour d'entrée : et dès qu'il entend dire que les armées sont en présence, ou qu'une place est investie, il fait déplier

sa robe et la mettre à l'air, afin qu'elle soit toute prête pour la cérémonie de la cathédrale.

La Bruyère.

§ 51. 30e Caractère.

Gnathon ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étoient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres; il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie, il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service; il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous, il voudroit pouvoir les savourer tous tout à la fois; il ne se sert à table que de ses mains; il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent les restes: il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés; le jus et les sauces lui dégoûtent du menton et de la barbe; s'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe; on le suit à la trace; il mange haut et avec grand bruit; il roule les yeux en mangeant; la table est pour lui un ratelier; il écure ses dens, et il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carosse que les places du fond qui lui conviennent, dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en foiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver, dans la meilleure chambre, le meilleur lit: il tourne tout à son usage: ses valets, ceux d'autrui courent dans le même temps pour son service; tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages; il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connoît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile; ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèteroit volontiers de l'extinction du genre humain.

Le même.

§ 52. 31e Caractère.

Cliton n'a jamais eu, dans toute sa vie, que deux affaires, qui sont de diner le matin et de souper le soir; il ne semble né que pour la digestion: il n'a de même qu'un entretien: il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé, il dit combien il y a eu de potages, et quels potages; il place ensuite le rôt et les entremets; il se souvient exactement de quel plat on a relevé le premier service; il n'oublie pas les *hors-d'œuvres*, le fruit et les assiettes; il nomme tous les vins et toutes les liqueurs dont il a bu; il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre; et il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point; il a surtout un palais sûr, qui ne prend point le change, et il ne s'est jamais vu exposé à l'horrible inconvénient de manger un mauvais ragoût, ou de boire du vin médiocre. C'est un personnage illustre dans son genre, et qui a porté le talent de se bien nourrir jusques où il pouvoit aller; on ne reverra plus un homme qui mange tant et qui mange si bien; aussi est-il l'arbitre des bons morceaux, et il n'est guère permis d'avoir du goût pour ce qu'il désaprouve. Mais il n'est plus; il s'est fait du moins porter à table jusqu'au dernier soupir; il donnoît à manger le jour qu'il est mort; quelque part où il soit il mange, et s'il revient au monde, c'est pour manger.

Le même.

§ 53. 32e Caractère.

Ruffin commence à grisonner, mais il est sain, il a un visage frais et un œil vif qui lui promettent encore vingt années de vie; il est gai, *jovial*, familier, indifférent; il rit de tout son cœur, et il rit tout seul et sans sujet: il est content de soi, des siens, de sa petite fortune; il dit qu'il est heureux. Il perd son fils unique, jeune homme de grande espérance, et qui pouvoit un jour être l'honneur de sa famille; il remet sur d'autres le soin de pleurer; il dit: *mon fils est mort, cela fera mourir sa mère*; et il est consolé. Il n'a point de passions, il n'a ni amis ni ennemis, personne ne l'embarrasse, tout le monde lui convient, tout lui est propre, il parle à celui qu'il voit une première fois, avec la même liberté et la même confiance qu'à ceux

qu'il appelle de vieux amis, et il lui fait part bientôt de ses *quolibets* et de ses historiettes : on l'aborde, on le quitte sans qu'il y fasse attention ; et le même conte qu'il a commencé de faire à quelqu'un, il l'achève à celui qui prend sa place.

La Bruyère.

§ 54. 33e Caractère.

Télèphe a de l'esprit, mais dix fois moins, de compte fait, qu'il ne présume d'en avoir ; il est donc, dans ce qu'il dit, dans ce qu'il fait, dans ce qu'il médite et ce qu'il projète, dix fois au-delà de ce qu'il a de force et d'étendue ; ce raisonnement est juste. Il a comme une barrière *qui le ferme*, et qui devroit l'avertir de s'arrêter en-deçà ; mais il passe outre, et il se jette hors de sa sphère, il trouve lui-même son endroit foible, et se montre par cet endroit ; il parle de ce qu'il ne sait point, ou de ce qu'il sait mal ; il entreprend au-dessus de son pouvoir, il désire au-delà de sa portée ; il s'égale à ce qu'il y a de meilleur en tout genre ; il a du bon et du louable qu'il offusque par l'affectation du grand ou du merveilleux. On voit clairement ce qu'il n'est pas, et il faut deviner ce qu'il est en effet. C'est un homme qui ne se mesure point, qui ne se connoît point ; son caractère est de ne savoir pas se renfermer dans celui qui lui est propre, et qui est le sien.

Le même.

§ 55. 34e Caractère.

L'esprit dans cette belle personne étoit un diamant bien mis en œuvre ; et continuant de parler d'elle, c'est, ajoutoit-il, comme une nuance de raison et d'agrément qui occupe les yeux et le cœur de ceux qui lui parlent ; on ne sait si on l'aime ou si on l'admire ; il y en a elle de quoi faire une parfaite amie, et il y a aussi de quoi vous mener plus loin que l'amitié ; trop jeune et trop fleurie pour ne pas plaire, mais trop modeste pour songer à plaire, elle ne tient compte aux hommes que de leur mérite, et ne croit avoir que des amis. Pleine de vivacités et capable de sentiment, elle surprend et elle intéresse, et sans rien ignorer de ce qui peut entrer de plus délicat et de plus fin dans les conversations, elle a encore ces saillies heureuses qui entre autres plaisirs qu'elles font, dispensent toujours de la réplique ; elle vous parle comme celle qui n'est pas savante, qui doute et qui cherche à s'éclaircir, et elle vous écoute comme celle qui sait beaucoup, qui connoît le prix de ce que vous lui dites, et auprès de qui vous ne perdez rien de ce qui vous échappe. Loin de s'appliquer à vous contredire avec esprit, et d'imiter Elvire qui aime mieux passer pour une femme vive, que marquer du bon sens et de la justesse, elle s'approprie vos sentimens, elle les croit siens, elle les étend, elle les embellit, vous êtes content de vous d'avoir pensé si bien et d'avoir mieux dit encore que vous n'aviez cru. Elle est toujours au-dessus de la vanité, soit qu'elle parle, soit qu'elle écrive ; elle oublie les traits où il faut des raisons, elle a déjà compris que la simplicité est éloquente. S'il s'agit de servir quelqu'un et de vous jeter dans les mêmes intérêts, laissant à Elvire les jolis discours et les belles lettres qu'elle met à tous usages, Artenice n'emploie auprès de vous que la sincérité, l'ardeur, l'empressement et la persuasion. Ce qui domine en elle c'est le plaisir de la lecture, avec le goût des personnes de nom et de réputation, moins pour en être connue que pour les connoître. On peut la louer d'avance de toute la sagesse qu'elle aura un jour, et de tout le mérite qu'elle se prépare par les années, puisqu'avec une bonne conduite elle a de meilleures intentions, des principes sûrs, utiles à celles qui sont comme elle exposées aux soins et à la flatterie ; et qu'étant assez particulière sans pourtant être farouche, ayant même un peu de penchant pour la retraite, il ne lui sauroit peut-être manquer que les occasions, ou ce qu'on appelle un grand théâtre, pour y faire briller toutes ses vertus.

Le même.

§ 56. 35e Caractère. *Le Curieux en Fleurs.*

Le fleuriste a un jardin dans un fauxbourg, il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher. Vous le voyez planté, et qui a pris racine au milieu de ses tulipes, et devant la *solitaire* ; il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vu si belle, il a le cœur épanoui de joie ; il la quitte pour l'*orientale*, de là il va à la *veuve* ; il passe au *drap-*

d'or, de celle-ci à l'*agate*, d'où il revient enfin à la *solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il s'assied, où il oublie de dîner, aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pièces emportées ; elle a un beau vase ou un beau calice ; il la contemple, il l'admire ; Dieu et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point ; il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe qu'il ne livreroit pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez soi, fatigué, affamé, mais fort content de sa journée, il a vu des tulipes.

2. *En Fruits.*

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange ; il est curieux de fruits, vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre : parlez-lui de figues et de melons, dites que les poiriers rompent de fruit, cette année, que les pêchers ont donné avec abondance, c'est pour lui un idiome inconnu, il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même de vos pruniers, il n'a de l'amour que pour une certaine espèce ; toute autre que vous lui nommez le fait sourire et se moquer. Il vous mène à l'arbre, cueille artistement cette prune exquise ; il l'ouvre, vous en donne une moitié, et prend l'autre : quelle chair, dit-il, goûtez-vous cela ? cela est-il divin ? voilà ce que vous ne trouvez pas ailleurs, et là-dessus ses narines s'enflent, il cache avec peine sa joie et sa vanité par quelques dehors de modestie. O l'homme divin en effet ! homme qu'on ne peut jamais assez louer et admirer ; homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles ! que je voie sa taille et son visage pendant qu'il vit, que j'observe les traits et la contenance d'un homme qui seul, entre les mortels, possède une telle prune.

3. *En Médailles.*

Un troisième, que vous allez voir, vous parle des curieux ses confrères, et surtout de Diognette. Je l'admire, dit-il, et je le comprends moins que jamais ; pensez-vous qu'il cherche à s'instruire par les médailles, et qu'il les regarde comme des preuves parlantes de certains faits et des monumens fixes et indubitables de l'ancienne histoire ? rien moins : vous croyez peut-être que toute la peine qu'il se donne pour recouvrer une *tête*, vient du plaisir qu'il se fait de ne voir pas une suite d'empereurs interrompue, c'est encore moins ; Diognete fait d'une médaille le *frust*, le *feloux* et la *fleur de coin* ; il a une tablette dont toutes les places sont garnies, à l'exception d'une seule ; ce vide lui blesse la vue, et c'est précisément, et à la lettre, pour le remplir, qu'il emploie son bien et sa vie.

4. *En Estampes.*

Vous voulez, ajoute Démodède, voir mes estampes, et bientôt il les étale et vous les montre. Vous en rencontrez une qui n'est ni noire, ni nette, ni dessinée, et d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet, qu'à tapisser, un jour de fête, le petit pont ou la rue neuve : il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée, mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessin, qu'il l'a achetée très-chère, et qu'il ne la changeroit pas pour ce qu'il a de meilleur. J'ai, continue-t-il, une sensible affliction, qui m'obligera de renoncer aux estampes pour le reste de mes jours ; j'ai tout Calot, hormis une seule qui n'est pas à la vérité de ses bons ouvrages, au contraire, c'est un des moindres ; mais, qui m'acheveroit Calot ? je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, et je désespère enfin d'y réussir, cela est bien rude !

5. *En Oiseaux.*

Diphile commence par un oiseau et finit par mille ; sa maison n'en est pas égayée, mais empestée : la cour, la salle, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est volière : ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme ; les vents d'automne et les eaux dans leurs plus grandes crues ne font pas un bruit si perçant et si aigu On ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans des chambres où il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens aient aboyé. Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement, c'est une affaire laborieuse et à laquelle à

peine il peut suffire. Il passe les jours, ces jours qui échappent et qui ne reviennent plus, à verser du grain et à nettoyer des ordures : il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministère que de siffler des serins au flageolet, et de faire couver des canaries. Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre ; car ses enfans sont sans maîtres et sans éducation. Il se renferme le soir, fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos, que ces oiseaux ne reposent, et que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter. Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil ; lui-même il est oiseau, il est hupé, il gazouille, il perche, il rêve la nuit qu'il mue ou qu'il couve.

6. *En Insectes.*

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplettes : c'est surtout le premier homme de l'Europe pour les papillons, il en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Quel temps prenez-vous pour lui rendre visite? Il est plongé dans une amère douleur ; il a l'humeur noire, chagrine, et dont toute sa famille souffre, aussi a-t-il fait une perte irréparable ; approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie, et qui vient d'expirer, c'est une chenille, et quelle chenille !

La Bruyère.

§ 57. 36e Caractère. *Le Petit-Maître.*

Iphis voit à l'église un soulier d'une nouvelle mode, il regarde le sien et en rougit, il ne se croit plus habillé ; il étoit venu à la messe pour s'y montrer, et il se cache ; le voilà retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour. Il a la main douce, et il l'entretient avec une pâte de senteur. Il a soin de rire pour montrer ses dents ; il fait la petite bouche, et il n'y a guère de momens où il ne veuille sourire; il regarde ses jambes, il se voit au miroir, l'on ne peut être plus content de personne, qu'il ne l'est de lui-même ; il s'est acquis une voix claire et délicate, et heureusement il parle gras ; il a un mouvement de tête, et je ne sais quel adoucissement dans les yeux, dont il n'oublie pas de s'embellir ; il a une démarche molle et le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer ; il met du rouge, mais rarement; il n'en fait pas habitude ; il est vrai aussi qu'il porte des chausses et un chapeau, et qu'il n'a ni boucles d'oreilles ni collier de perles, aussi ne l'ai-je pas mis dans le chapitre des femmes.

Le même.

Scenes Dramatiques.

§ 58. 1re *Scène, tirée des Précieuses Ridicules.*

Madelon, Gorgibus, Marotte, Cathos,

Marotte. Que désirez-vous, monsieur ?

Gorgibus. Où sont vos maîtresses ?

Marotte. Dans leur cabinet.

Gorgibus. Que font-elles ?

Marotte. De la pommade pour les lèvres.

Gorgibus. C'est trop pommadé : dites-leur qu'elles descendent. Ces pendardes-là, avec leur pommade ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois partout que blancs d'œufs, lait virginal, et mille autres brimborions que je ne connois point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons, pour le moins ; et quatre valets vivroient tous les jours des pieds de mouton qu'elles emploient. *(Madelon et Cathos paroissent).* Il est bien nécessaire, vraiment, de faire tant de dépense pour vous graisser le museau ! Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces messieurs, que je les vois sortir avec tant de froideur. Vous avois-je pas commandé de les recevoir comme des personnes que je voulois vous donner pour maris ?

Madelon. Et quelle estime, mon père, voulez-vous que nous fassions du procédé irrégulier de ces gens-là ?

Cathos. Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raisonnable se pût accommoder de leur procédé, de leur personne ?

Gorgibus. Et qu'y trouvez-vous à redire ?

Madelon. La belle galanterie que la leur ! quoi ! débuter d'abord par le mariage !

Gorgibus. Et par où veux-tu donc qu'ils débutent ? N'est-ce pas un procédé dont vous avez sujet de vous louer toutes deux, aussi-bien que moi ? est-il rien de plus obligeant que cela ? et ce lien sacré où ils aspirent n'est-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions ?

Madelon. Ah! mon père, ce que vous dites là est du dernier bourgeois. Cela me fait honte de vous ouïr parler de la sorte; et vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choses.

Gorgibus. Je n'ai que faire ni d'air ni de chanson. Je te dis que le mariage est une chose sacrée, et que c'est faire en honnêtes gens que de débuter par là.

Madelon. Mon Dieu! que si tout le monde vous ressembloit un roman seroit bientôt fini! la belle chose que ce seroit si d'abord Cyrus épousoit Mandane, et qu'Aronce de plain-pied fût marié à Clélie!

Gorgibus. Que me vient conter celle-ci?

Madelon. Mon père, voilà ma cousine qui vous dira, aussi-bien que moi, que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures. Il faut qu'un amant, pour être agréable, sache débiter les beaux sentimens, pousser le doux, le tendre et le passionné, et que sa recherche soit dans les formes. Premièrement, il doit voir au temple, ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la personne dont il devient amoureux; ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, et sortir de là tout rêveur et mélancolique. Il cache un temps sa passion à l'objet aimé, et cependant lui rend plusieurs visites, où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante qui exerce les esprits de l'assemblée. Le jour de la déclaration arrive, qui se doit faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'est un peu éloignée; et cette déclaration est suivie d'un prompt courroux qui paroît à notre rougeur, et qui, pour un temps, bannit l'amant de notre présence. Ensuite il trouve moyen de nous apaiser, de nous accoutumer insensiblement au discours de sa passion, et de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les aventures, les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persécutions des pères, les jalousies conçues sur de fausses apparences, les plaintes, les désespoirs, les enlèvemens et ce qui s'ensuit. Voilà comme les choses se traitent dans les belles manières; et ce sont des règles dont, en bonne galanterie, on ne sauroit se dispenser. Mais en venir de but en blanc à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faisant le contrat du mariage, et prendre justement le roman par la queue; encore un coup, mon père, il ne se peut rien de plus marchand que ce procédé, et j'ai mal au cœur de la seule vision que cela me fait.

Gorgibus. Quel diable de jargon entends-je ici? Voici bien du haut style.

Cathos. En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vrai de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout à fait incongrus en galanterie! je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vu la carte de Tendre, et que Billets-doux, Petits-soins, Billets-galans et Jolis-vers, sont des terres inconnues pour eux. Ne voyez-vous pas que toute leur personne marque cela, et qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens? Mon dieu! quels amans sont-ce là! quelle frugalité d'ajustement, et quelle sècheresse de conversation! On n'y dure point, on n'y tient pas.

Gorgibus. Je pense qu'elles sont folles toutes deux, et je ne puis rien comprendre à ce baragouin. Cathos, et vous, Madelon. . .

Madelon. Hé! de grâce, mon père, défaites-vous de ces noms étranges, et nous appelez autrement.

Gorgibus. Comment, ces noms étranges! ne sont-ce pas vos noms de baptême?

Madelon. Mon Dieu! que vous êtes vulgaire! Pour moi, un de mes étonnemens, c'est que vous ayez pu faire une fille si spirituelle que moi. A-t-on jamais parlé, dans le beau style, de Cathos ni de Madelon? et ne m'avouerez-vous pas que ce seroit assez d'un de ces noms pour décrier le plus beau roman du monde?

Cathos. Il est vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieusement à entendre prononcer ces mots-là; et le nom de Polixène, que ma cousine a choisi, et celui d'Aminte que je me suis donné, ont une grâce dont il faut que vous demeuriez d'accord.

Gorgibus. Ecoutez, il n'y a qu'un mot qui serve: je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains et marraines. Et pour ces messieurs dont il est question, je connois leurs familles et leurs biens, et je veux résolument que vous vous disposiez à les recevoir pour maris. Je me lasse de vous avoir sur les bras, et la garde de deux filles

est une charge un peu trop pesante pour un homme de mon âge.

Cathos. Pour moi, mon oncle, tout ce que je puis vous dire, c'est que je trouve le mariage, une chose tout à fait choquante.

Madelon. Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris où nous ne faisons que d'arriver. Laissez-nous faire à loisir le tissu de notre roman, et n'en pressez point tant la conclusion.

Gorgibus (à part). Il n'en faut point douter, elles sont achevées. *(Haut)* Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes, je veux être maître absolu ; et pour trancher toutes sortes de discours, ou vous serez mariées toutes deux avant qu'il soit peu, ou, ma foi, vous serez religieuses ; j'en fais un bon serment.

Molière.

§ 58. *Autre Scène tirée des Précieuses Ridicules.*

MADELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR.

Mascarille, valet de la Grange, un des amans rebutés, dont il est parlé dans la scène précédente.

Mesdames, vous serez surprises, sans doute de l'audace de ma visite. Mais votre réputation vous attire cette méchante affaire ; et le mérite a pour moi des charmes si puissans, que je cours partout après lui.

Madelon. Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

Cathos. Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené.

Mascarille. Ah ! je m'inscris en faux contre vos paroles. La renommée accuse juste en contant ce que vous valez ; et vous allez faire pic, repic et capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

Madelon. Votre complaisance pousse un peu trop avant la libéralité de ses louanges ; et nous n'avons garde, ma cousine et moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie.

Cathos. Ma chère, il faudroit faire donner des siéges.

Madelon. Holà ! Almanzor.

Almanzor. Madame ?

Madelon. Vite, voiturez-nous ici les commodités de la conversation.

Mascarille. Mais au moins y a-t-il sûreté ici pour moi ?

Cathos. Que craignez-vous ?

Mascarille. Quelque vol de mon cœur, quelque assassinat de ma franchise. Je vois ici deux yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertés, et de traiter une âme de Turc à Maure. Comment diable ! d'abord qu'on les approche, ils se mettent sur leurs gardes meurtrières ! Ah ! par ma foi, je m'en défie ; et je m'en vais gagner au pied, ou je veux caution bourgeoise qu'ils ne me feront point de mal.

Madelon. Ma chère, c'est le caractère enjoué.

Cathos. Je vois bien que c'est un Amilcar.

Madelon. Ne craignez rien, nos yeux n'ont point de mauvais desseins, et votre cœur peut dormir en assurance sur leur prudhomie.

Cathos. Mais, de grâce, monsieur, ne soyez point inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart d'heure ; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

Mascarille. Hé bien ! mesdames, que dites-vous de Paris ?

Madelon. Hélas ! qu'en pourrions-nous dire ? Il faudroit être l'antipode de la raison pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit et de la galanterie.

Mascarille. Pour moi je tiens que, hors de Paris, il n'y a pas de salut pour les honnêtes gens.

Cathos. C'est une vérité incontestable.

Mascarille. Il y fait un peu crotté ; mais nous avons la chaise.

Madelon. Il est vrai que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la boue et du mauvais temps.

Mascarille. Vous recevez beaucoup de visites ? Quel bel esprit est des vôtres ?

Madelon. Hélas ! Nous ne sommes pas encore connues, mais nous sommes en passe de l'être, et nous avons une amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces messieurs du recueil des pièces choisies.

Cathos. Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

Mascarille. C'est moi qui ferai votre

affaire mieux que personne : ils me rendent tous visite ; et je puis dire que je ne me lève jamais sans une demi-douzaine de beaux esprits.

Madelon. Hé ! mon Dieu ! Nous vous serons obligées de la dernière obligation, si vous nous faites cette amitié ; car, enfin, il faut avoir la connoissance de tous ces messieurs-là, si l'on veut être du beau monde. Ce sont eux qui donnent le branle à la réputation dans Paris ; et vous savez qu'il y en a tel dont il ne faut que la seule fréquentation pour vous donner bruit de connoissance, quand il n'y auroit rien autre chose que cela. Mais pour moi, ce que je considère particulièrement, c'est que, par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruit de cent choses qu'il faut savoir de nécessité, et qui sont de l'essence du bel esprit. On apprend par-là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose ou de vers. On sait à point nommé : un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet ; une telle a fait des paroles sur un tel air : celui-ci a fait un madrigal sur une jouissance ; celui-là a composé des stances sur une infidélité ; monsieur un tel écrivit hier au soir un sixain à mademoiselle une telle, dont elle lui a envoyé la réponse ce matin sur les huit heures ; un tel auteur a fait un tel dessein ; celui-là est à la troisième partie de son roman, cet autre met ses ouvrages sous presse. C'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies ; et si l'on ignore ces choses, je ne donnerois pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir.

Cathos. En effet je trouve que c'est renchérir sur le ridicule, qu'une personne se pique d'esprit, et ne sache point jusqu'au moindre petit quatrain qui se fait chaque jour ; et pour moi j'aurois toutes les hontes du monde, s'il falloit qu'on vînt à me demander, si j'aurois vu quelque chose de nouveau que je n'aurois pas vu.

Mascarille. Il est vrai qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers de tout ce qui se fait. Mais ne vous mettez pas en peine ; je veux établir chez vous une académie de beaux esprits ; et je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris que vous ne sachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en escrime un peu quand je veux ; et vous verrez courir, de ma façon, dans les belles ruelles de Paris, deux cents chansons, autant de sonnets, quatre cents épigrammes, et plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes et les portraits.

Madelon. Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits ; je ne vois rien de si galant que cela.

Mascarille. Les portraits sont difficiles, et demandent un esprit profond : vous en verrez de ma manière qui ne vous déplairont pas.

Cathos. Pour moi j'aime terriblement les énigmes.

Mascarille. Cela exerce l'esprit, et j'en ai fait quatre encore ce matin, que je vous donnerai à deviner.

Madelon. Les madrigaux sont agréables, quand ils sont bien tournés.

Mascarille. C'est mon talent particulier, et je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire Romaine.

Madelon. Ah ! certes, cela sera du dernier beau ! j'en retiens un exemplaire au moins, si vous les faites imprimer.

Mascarille. Je vous en promets à chacune un, et des mieux reliés. Cela est au-dessous de ma condition ; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux libraires qui me persécutent.

Madelon. Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimer.

Mascarille. Sans doute. Mais à propos il faut que je vous dise un in-promptu que je fis hier chez une duchesse de mes amies que je fus visiter ; car je suis diablement fort sur les in-promptu.

Cathos. L'in-promptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

Mascarille. Ecoutez donc.

Madelon. Nous y sommes de toutes nos oreilles.

Mascarille. Oh ! oh ! je n'y prenois pas garde.

Tandis que, sans songer à mal, je vous regarde,
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur.
Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !

Cathos. Ah ! mon Dieu ! voilà qui est poussé dans le dernier galant.

Mascarille. Tout ce que je fais a l'air cavalier ; cela ne sent point le pédant.

Madelon. Il en est éloigné de plus de deux mille lieues.

Mascarille. Avez-vous remarqué ce commencement *oh ! oh !* voilà qui est extraordinaire, *oh ! oh !* comme un

homme qui s'avise tout d'un coup, *oh ! oh !* la surprise, *oh ! oh!*

Madelon. Oui, je trouve ce *oh ! oh !* admirable.

Mascarille. Il semble que cela ne soit rien.

Cathos. Ah ! mon Dieu ! que dites-vous ? ce sont là de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer.

Madelon. Sans doute ; et j'aimerois mieux avoir fait ce *oh ! oh!* qu'un poëme épique.

Mascarille. Tudieu ! vous avez le goût bon.

Madelon. Hé ! je ne l'ai pas tout à fait mauvais.

Mascarille. Mais n'admirez-vous pas aussi, *je n'y prenois pas garde ? je n'y prenois pas garde.* Je ne m'apercevois pas de cela ; façon de parler naturelle. *Je n'y prenois pas garde. Tandis que sans songer à mal*, tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pauvre mouton, *je vous regarde*, c'est-à-dire je m'amuse à vous considérer, je vous observe, je vous contemple, *votre œil en tapinois*, que vous semble de ce mot, *tapinois ?* n'est-il pas bien choisi ?

Cathos. Tout à fait bien.

Mascarille. Tapinois, en cachette ; il semble que ce soit un chat qui vienne prendre une souris. *Tapinois.*

Madelon. Il ne se peut rien de mieux.

Mascarille. Me dérobe mon cœur, me l'emporte, me le ravit. *Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !* Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie et court après un voleur pour le faire arrêter. *Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !*

Madelon. Il faut avouer que cela a un tour spirituel et galant.

Mascarille. Je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus.

Cathos. Vous avez appris la musique ?

Mascarille. Moi ? point du tout.

Cathos. Et comment donc cela se peut-il ?

Mascarille. Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris.

Madelon. Assurément, ma chère.

Mascarille. Ecoutez, si vous trouverez l'air à votre goût. *Hem, hem, la, la, la, la, la.* La brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix : mais il n'importe, c'est à la cavalière. (*Il chante.*) *Oh ! oh ! je n'y prenois pas garde*, etc.

Cathos. Ah ! que voilà un air qui est passionné ! Est-ce qu'on n'en meurt point ?

Madelon. Il y a de la chromatique là-dedans.

Mascarille. Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant ? *Au voleur ! au voleur ! au voleur !* et puis, comme si on crioit bien fort, *au, au, au, au, au voleur !* et tout d'un coup comme une personne essoufflée, *au voleur.*

Madelon. C'est là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assure ; je suis enthousiasmée de l'air et des paroles.

Cathos. Je n'ai encore rien vu de cette force-là.

Mascarille. Tout ce que j'ai fait me vient naturellement ; c'est sans étude.

Madelon. La nature vous a traité en vraie mère passionnée, et vous en êtes l'enfant gâté.

Mascarille. A quoi donc passez-vous le temps, mesdames ?

Cathos. A rien du tout.

Madelon. Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissement.

Mascarille. Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la comédie, si vous voulez. Aussi-bien on en doit jouer une nouvelle que je serai bien aise que nous voyions ensemble.

Madelon. Cela n'est pas de refus.

Mascarille. Mais je vous demande d'applaudir comme il faut, quand nous serons là : car je me suis engagé à faire valoir la pièce, et l'auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici qu'à nous autres gens de condition les auteurs viennent lire leurs pièces nouvelles pour nous engager à les trouver belles et leur donner de la réputation ; et je vous laisse à penser si, quand nous disons quelque chose, le parterre ose nous contredire. Pour moi, j'y suis fort exact ; et quand j'ai promis à quelque poëte, je crie toujours, Voilà qui est beau ! devant que les chandelles soient allumées.

Madelon. Ne m'en parlez point, c'est un admirable lieu que Paris ; il s'y passe cent choses tous les jours qu'on ignore dans les provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

Cathos. C'est assez ; puisque nous sommes instruites, nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut sur tout ce qu'on dira.

Mascarille. Je ne sais si je me trompe ; mais vous avez toute la mine d'avoir fait une comédie.

Madelon. Hé ! il pourroit être quelque chose de ce que vous dites.

Mascarille. Ah ! ma foi il faudra que nous la voyions. Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter.

Cathos. Hé ! à quels comédiens la donnerez-vous ?

Mascarille. Belle demande ! aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne ; il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses ; les autres sont des ignorans qui récitent comme l'on parle : ils ne savent pas faire ronfler les vers, et s'arrêter au bel endroit. Et le moyen de connoître où est le beau vers, si le comédien ne s'y arrête, et ne vous avertit par là qu'il faut faire le brouhaha ?

Cathos. En effet, il y a manière de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage ; et les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

Mascarille (*s'écriant brusquement*). Ahi ! ahi ! ahi ! doucement, mesdames, c'est fort mal en user : j'ai à me plaindre de votre procédé, cela n'est pas honnête.

Cathos. Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ?

Mascarille. Quoi ! toutes deux contre mon cœur en même-temps ? M'attaquer à droite et à gauche ? Ah ! c'est contre le droit des gens ; la partie n'est pas égale, et je m'en vais crier au meurtre.

Cathos. Il faut avouer qu'il dit les choses d'une manière particulière.

Madelon. Il a un tour admirable dans l'esprit.

Cathos. Vous avez plus de peur que de mal, et votre cœur crie avant qu'on l'écorche.

Mascarille. Comment diable ! il est écorché depuis la tête jusqu'aux pieds.

Molière.

§ 60. *Scène de la Critique de l'Ecole des Femmes.*

URANIE, ELISE.

Uranie. Quoi ! cousine, personne ne t'est venu rendre visite ?

Elise. Personne du monde.

Uranie. Vraiment ! voilà qui m'étonne, que nous ayons été seules l'une et l'autre tout aujourd'hui.

Elise. Cela m'étonne aussi ; car ce n'est guère notre coutume, et votre maison, Dieu merci, est le réfuge ordinaire de tous les fainéans de la cour.

Uranie. L'après-dînée, à dire vrai, m'a semblé fort longue.

Elise. Et moi, je l'ai trouvée fort courte.

Uranie. C'est que les beaux esprits, cousine, aiment la solitude.

Elise. Ah ! très-humble servante au bel esprit, vous savez que ce n'est pas là que je vise.

Uranie. Pour moi, j'aime la compagnie, je l'avoue.

Elise. Je l'aime aussi, mais je l'aime choisie ; et la quantité de sottes visites qu'il vous faut essuyer parmi les autres, est cause bien souvent que je prends plaisir d'être seule.

Uranie. La délicatesse est trop grande de ne pouvoir souffrir que des gens triés.

Elise. Et la complaisance est trop générale de souffrir indifféremment toutes sortes de personnes.

Uranie. Je goûte ceux qui sont raisonnables, et me divertis des extravagans.

Elise. Ma foi, les extravagans ne vont guère loin sans vous ennuyer, et la plupart de ces gens-là ne sont plus plaisans dès la seconde visite. Mais, à propos d'extravagans, ne voulez-vous pas me défaire de votre marquis incommode ? Pensez-vous me le laisser toujours sur les bras, et que je puisse durer à ses turlupinades perpétuelles ?

Uranie. Ce langage est à la mode, et on le tourne en plaisanterie à la cour.

Elise. Tant pis pour ceux qui le font, et qui se tuent tous les jours à parler ce jargon obscur. La belle chose de faire entrer aux conversations, de vieilles équivoques ramassées parmi les boues des halles et de la place Maubert ! La jolie façon de plaisanter pour des courtisans ! et qu'un homme montre d'esprit lorsqu'il vient vous dire : madame, vous êtes dans la place Royale, et tout le monde vous voit de trois lieues de Paris, car chacun vous voit de bon œil ! à cause que Bonneuil est un village à trois lieues d'ici. Cela n'est-il pas bien galant et bien spirituel ? et ceux qui trouvent ces belles rencontres n'ont-ils pas lieu de s'en glorifier ?

Uranie. On ne dit pas cela aussi comme une chose spirituelle ; et la plupart de ceux qui affectent ce langage savent bien eux-mêmes qu'il est ridicule.

Elise. Tant pis encore de prendre peine à dire des sottises, et d'être de mauvais plaisans de dessein formé. Je les en tiens moins excusables ; et si j'en étois juge, je sais bien à quoi je condamnerois tous ces messieurs les turlupins.

Molière.

§ 61. *Scène du Mariage Forcé.*

SGANARELLE, GÉRONIMO.

Sganarelle (*parlant à ceux qui sont dans sa maison*). Je suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne querir vite chez le seigneur Géronimo, et si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti et que je ne dois revenir de toute la journée.

Géronimo (*ayant entendu les dernières paroles de Sganarelle*). Voilà un ordre fort prudent.

Sganarelle. Ah ! seigneur Géronimo, je vous trouve à propos, j'allois chez vous vous chercher.

Géronimo. Et pour quel sujet, s'il vous plaît ?

Sganarelle. Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, et vous prier de m'en dire votre avis.

Géronimo. Très-volontiers. Je suis bien aise de cette rencontre, et nous pouvons parler ici en liberté.

Sganarelle. Mettez donc dessus, s'il vous plaît. Il s'agit d'une chose de conséquence que l'on m'a proposée ; il est bon de ne rien faire sans le conseil de ses amis.

Géronimo. Je vous suis obligé de m'avoir choisi pour cela. Vous n'avez qu'à me dire ce que c'est.

Sganarelle. Mais, auparavant, je vous conjure de ne me point flatter du tout, et de me dire nettement votre pensée.

Géronimo. Je le ferai, puisque vous le voulez.

Sganarelle. Je ne vois rien de plus condamnable qu'un ami qui ne vous parle point franchement.

Géronimo. Vous avez raison.

Sganarelle. Et dans ce siècle on trouve peu d'amis sincères.

Géronimo. Cela est vrai.

Sganarelle. Promettez-moi donc, seigneur Géronimo, de me parler avec toute sorte de franchise.

Géronimo. Je vous le promets.

Sganarelle. Jurez-en votre foi.

Géronimo. Oui, foi d'ami. Dites-moi seulement votre affaire.

Sganarelle. C'est que je veux savoir de vous si je ferai bien de me marier.

Géronimo. Qui ? vous ?

Sganarelle. Oui, moi-même, en propre personne. Quel est votre avis là-dessus ?

Géronimo. Je vous prie auparavant de me dire une chose.

Sganarelle. Et quoi ?

Géronimo. Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant ?

Sganarelle. Moi ?

Géronimo. Oui.

Sganarelle. Ma foi, je ne sais ; mais je me porte bien.

Géronimo. Quoi ! vous ne savez pas à peu près votre âge ?

Sganarelle. Non ; est-ce qu'on songe à cela ?

Géronimo. Hé ! dites-moi un peu, s'il vous plaît, combien aviez-vous d'années lorsque nous fîmes connoissance ?

Sganarelle. Ma foi, je n'avois que vingt ans alors.

Géronimo. Combien fûmes-nous ensemble à Rome ?

Sganarelle. Huit ans.

Géronimo. Quel temps avez-vous demeuré en Angleterre ?

Sganarelle. Sept ans.

Géronimo. Et en Hollande, où vous fûtes ensuite ?

Sganarelle. Cinq ans et demi.

Géronimo. Combien y a-t-il que vous êtes revenu ici ?

Sganarelle. Je revins en cinquante-deux.

Géronimo. De cinquante-deux à soixante-quatre, il y a douze ans, ce me semble ; cinq ans en Hollande, font dix-sept ; sept ans en Angleterre, font vingt-quatre ; huit dans notre séjour à Rome, font trente-deux ; et vingt que vous aviez lorsque nous nous connûmes, cela fait justement cinquante-deux : si bien, seigneur Sganarelle, que, sur votre propre confession, vous êtes environ à votre cinquante-deuxième ou cinquante-troisième année.

Sganarelle. Qui ? moi ? cela ne se peut pas.

Géronimo. Mon Dieu ! le calcul est

juste ; et là-dessus je vous dirai franchement et en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'est guère votre fait. C'est une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien mûrement avant que de la faire ; mais les gens de votre âge n'y doivent point penser du tout ; et si l'on dit que la plus grande de toutes les folies est celle de se marier, je ne vois rien de plus mal à propos que de la faire, cette folie, dans la saison où nous devons être plus sages. Enfin, je vous en dis nettement ma pensée, je ne vous conseille point de songer au mariage, et je vous trouverois le plus ridicule du monde, si, ayant été libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaînes.

Sganarelle. Et moi, je vous dis que je suis résolu de me marier, et que je ne serai point ridicule en épousant la fille que je recherche.

Géronimo. Ah ! c'est une autre chose. Vous ne m'aviez pas dit cela.

Sganarelle. C'est une fille qui me plaît et que j'aime de tout mon cœur.

Géronimo. Vous l'aimez de tout votre cœur ?

Sganarelle. Sans doute, et je l'ai demandée à son père.

Géronimo. Vous l'avez demandée ?

Sganarelle. Oui ; c'est un mariage que je dois conclure ce soir, et j'ai donné ma parole.

Géronimo. Oh ! mariez-vous donc, je ne dis plus mot.

Sganarelle. Je quitterois le dessein que j'ai fait ! Vous semble-t-il, seigneur Géronimo, que je ne sois plus propre à songer à une femme ? Ne parlons pas de l'âge que je puis avoir, mais regardons seulement les choses : y a-t-il homme de trente ans qui paroisse plus frais et plus vigoureux que vous me voyez ? N'ai-je pas tous les mouvemens de mon corps aussi bons que jamais ? Et voit-on que j'aie besoin de carosse ou de chaise pour cheminer ? N'ai-je pas encore toutes mes dents, les meilleures du monde ? (*Il montre ses dents*). Ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour ? Et peut-on voir un estomac qui ait plus de force que le mien ? (*Il tousse*). Hem, hem, hem. Hé, qu'en dites-vous ?

Géronimo. Vous avez raison. Je m'étois trompé. Vous ferez bien de vous marier.

Sganarelle. J'y ai répugné autrefois ; mais j'ai maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joie que j'aurai de posséder une belle femme qui me dorlotera et me viendra frotter lorsque je serai las ; outre cette joie, dis-je, je considère, qu'en demeurant comme je suis, je laisse périr, dans le monde, la race des Sganarelles, et qu'en me mariant, je pourrai me voir revivre en d'autres moi-même. Que j'aurai de plaisir de voir des créatures qui seront sorties de moi, de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui joueront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la ville, et me diront de petites folies les plus agréables du monde ! Tenez, il me semble déjà que j'y suis, et que j'en vois une demi-douzaine autour de moi.

Géronimo. Il n'y a rien de si agréable que cela ; et je vous conseille de vous marier le plus vite que vous pourrez.

Sganarelle. Tout de bon, vous me le conseillez ?

Géronimo. Assurément. Vous ne sauriez mieux faire.

Sganarelle. Vraiment, je suis ravi que vous me donniez ce conseil en véritable ami.

Géronimo. Hé ! quelle est la personne s'il vous plaît avec qui vous allez vous marier ?

Sganarelle. Dorimène.

Géronimo. Cette jeune Dorimène si galante et si bien parée ?

Sganarelle. Oui.

Géronimo. Fille du seigneur Alcantor ?

Sganarelle. Justement.

Géronimo. Et sœur d'un certain Alcidas, qui se mêle de porter l'épée ?

Sganarelle. C'est cela.

Géronimo. Vertu de ma vie !

Sganarelle. Qu'en dites-vous ?

Géronimo. Bon parti ! Mariez-vous promptement.

Sganarelle. N'ai-je pas raison d'avoir fait ce choix ?

Géronimo. Sans doute. Ah ! que vous serez bien marié ! Dépêchez-vous de l'être.

Sganarelle. Vous me comblez de joie de me dire cela. Je vous remercie de votre conseil, et je vous invite ce soir à mes nôces.

Géronimo. Je n'y manquerai pas, et je veux y aller en masque, afin de les mieux honorer.

Sganarelle. Serviteur.

Géronimo (*à part*). La jeune Dorimène, fille du seigneur Alcantor, avec le seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans! ô le beau mariage! ô le beau mariage! (*ce qu'il répète plusieurs fois en s'en allant.*)

Sganarelle. Ce mariage doit être heureux, car il donne de la joie à tout le monde, et je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes!

Molière.

§ 62. *Autre Scène du Mariage Forcé.*

PANCRACE, *philosophe Aristotélicien*, SGANARELLE.

Pancrace (*se tournant du côté par où il est entré, et sans voir Sganarelle*). Allez, vous êtes un impertinent, mon ami, un homme ignare de toute bonne discipline, bannissable de la république des lettres.

Sganarelle. Ah! bon, en voici un fort à propos.

Pancrace (*de même sans voir Sganarelle*). Oui, je te soutiendrai par vives raisons, je te montrerai, par Aristote, le philosophe des philosophes, que tu es un ignorant, ignorantissime, ignorantifiant, et ignorantifié par tous les cas et modes imaginables.

Sganarelle (*à part*). Il a pris querelle contre quelqu'un. (*à Pancrace.*) Seigneur . . .

Pancrace (*de même sans voir Sganarelle.*) Tu te veux mêler de raisonner, et tu ne sais pas seulement les élémens de la raison.

Sganarelle (*à part*). La colère l'empêche de me voir. (*à Pancrace.*) Seigneur . . .

Pancrace (*de même sans voir Sganarelle*). C'est une proposition condamnable dans toutes les terres de la philosophie.

Sganarelle (*à part*). Il faut qu'on l'ait fort irrité. (*à Pancrace.*) Je baise les mains à monsieur le docteur.

Pancrace. Serviteur.

Sganarelle. Peut-on . . .

Pancrace (*se retournant vers l'endroit par où il est entré*). Sais-tu bien ce que tu as fait? Un syllogisme *in balordo*.

Sganarelle. Je vous . . .

Pancrace (*de même*). La majeure en est inepte, la mineure impertinente, et la conclusion ridicule.

Sganarelle. Je . . .

Pancrace (*de même*). Je creverois plutôt que d'avouer ce que tu dis; et je soutiendrai mon opinion jusqu'à la dernière goutte de mon encre.

Sganarelle. Seigneur Aristote, peut-on savoir ce qui vous met si fort en colère?

Pancrace. Un sujet le plus juste du monde.

Sganarelle. Et quoi, encore?

Pancrace. Un ignorant m'a voulu soutenir une proposition erronée, une proposition épouvantable, effroyable, exécrable.

Sganarelle. Puis-je demander ce que c'est?

Pancrace. Ah! seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui, et le monde est tombé dans une corruption générale. Une licence épouvantable règne partout; et les magistrats, qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet état, devroient mourir de honte, en souffrant un scandale aussi intolérable que celui dont je veux parler.

Sganarelle. Quoi donc?

Pancrace. N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement la *forme d'un chapeau?*

Sganarelle. Comment?

Pancrace. Je soutiens qu'il faut dire la *figure d'un chapeau*, et non pas la *forme*. D'autant qu'il y a cette différence entre la *forme* et la *figure*, que la *forme* est la disposition extérieure des corps qui sont animés, et la *figure*, la disposition extérieure des corps qui sont inanimés; et, puisque le chapeau est un corps inanimé, il faut dire la *figure d'un chapeau*, et non pas la *forme*. (*Se retournant encore du côté par où il est entré.*) Oui, ignorant que vous êtes, c'est ainsi qu'il faut parler, et ce sont les termes exprès d'Aristote dans le chapitre de la qualité.

Sganarelle (*à part*). Je pensois que tout fût perdu. (*à Pancrace.*) Seigneur docteur, ne songez plus à tout cela. Je . . .

Pancrace. Je suis dans une colère que je ne me sens pas.

Sganarelle. Laissez la *forme* et le *chapeau* en paix: j'ai quelque chose à vous communiquer. Je . . .

Pancrace. Impertinent!

Sganarelle. De grâce, remettez-vous. Je . . .

Pancrace. Ignorant !

Sganarelle. Hé ! mon Dieu !... Je..

Pancrace. Me vouloir soutenir une proposition de la sorte ?

Sganarelle. Il a tort. Je...

Pancrace. Une proposition condamnée par Aristote ?

Sganarelle. Cela est vrai. Je...

Pancrace. En termes exprès ?

Sganarelle (*se tournant du côté par où Pancrace est entré*). Vous avez raison. Oui, vous êtes un sot et un impudent, de vouloir disputer contre un docteur qui sait lire et écrire. Voilà qui est fait. Je vous prie de m'écouter ; je viens vous consulter sur une affaire qui m'embarrasse. J'ai dessein de prendre une femme, pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne est belle et bien faite; elle me plaît beaucoup, et est ravie de m'épouser. Son père me l'a accordée ; mais je crains un peu ce que vous savez, la disgrâce dont on ne plaint personne ; et je voudrois bien vous prier, comme philosophe, de me dire votre sentiment. Hé, quel est votre avis là-dessus ?

Pancrace. Plutôt que d'accorder qu'il faille dire *la forme d'un chapeau*, j'accorderois que *datur vacuum in rerum naturâ*, et que je ne suis qu'une bête.

Sganarelle (*à part*). La peste soit de l'homme ! (*A Pancrace.*) Hé, monsieur le docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, et vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

Pancrace. Je vous demande pardon. Une juste colère m'occupe l'esprit.

Sganarelle. Hé, laissez tout cela, et prenez la peine de m'écouter.

Pancrace. Soit. Que voulez-vous me dire ?

Sganarelle. Je veux vous parler de quelque chose.

Pancrace. Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi ?

Sganarelle. De quelle langue ?

Pancrace. Oui.

Sganarelle. Parbleu, de la langue que j'ai dans ma bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

Pancrace. Je vous dis, de quel idiome, de quel langage ?

Sganarelle. Ah ! c'est une autre affaire.

Pancrace. Voulez-vous me parler Italien ?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Espagnol ?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Allemand ?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Anglois ?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Latin ?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Grec ?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Hébreu ?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Syriaque ?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Turc ?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Arabe ?

Sganarelle. Non, non, François, François, François.

Pancrace. Ah ! François.

Sganarelle. Fort bien.

Pancrace. Passez donc de l'autre côté ; car cette oreille-ci est destinée pour les langues scientifiques et étrangères ; et l'autre est pour la vulgaire et la maternelle.

Sganarelle (*à part*). Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci.

Pancrace. Que voulez-vous ?

Sganarelle. Vous consulter sur une petite difficulté.

Pancrace. Ah ! ah ! sur une difficulté de philosophie, sans doute.

Sganarelle. Pardonnez-moi. Je...

Pancrace. Vous voulez peut-être savoir, si la substance et l'accident sont termes synonymes ou équivoques à l'égard de l'être ?

Sganarelle. Point du tout. Je...

Pancrace. Si la logique est un art, ou une science ?

Sganarelle. Ce n'est pas cela. Je...

Pancrace. Si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit, ou la troisième seulement ?

Sganarelle. Non. Je...

Pancrace. S'il y a dix catégories, ou s'il n'y en a qu'une ?

Sganarelle. Point. Je ..

Pancrace. Si la conclusion est de l'essence du syllogisme ?

Sganarelle. Nenni. Je...

Pancrace. Si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité, ou dans la convenance ?

Sganarelle. Non. Je...

Pancrace. Si le bien se réciproque avec la fin ?

Sganarelle. Hé, non ! Je...

Pancrace. Si la fin nous peut émou-

voir par son être réel, ou par son être intentionnel ?

Sganarelle. Non, non, non, non, non de par tous les diables, non.

Pancrace. Expliquez donc votre pensée, car je ne puis pas la deviner.

Sganarelle Je vous la veux expliquer aussi ; mais il faut m'écouter. (*Pendant que Sganarelle dit*) : L'affaire que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie de me marier avec une fille qui est jeune et belle. Je l'aime fort, et l'ai demandée à son son père ; mais, comme j'appréhende...

Pancrace (*dit en même temps, sans écouter Sganarelle*). La parole a été donnée à l'homme, pour expliquer ses pensées ; et, tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées.

(*Sganarelle impatienté ferme la bouche du docteur avec sa main à plusieurs reprises, et le docteur continue de parler d'abord que Sganarelle ôte sa main*).

Mais ces portraits diffèrent des autres portraits, en ce que les autres portraits sont distingués partout de leurs originaux, et que la parole enferme en soi son original, puisqu'elle n'est autre chose que la pensée expliquée par un signe extérieur ; d'où vient que ceux qui pensent bien sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc votre pensée par la parole, qui est le plus intelligible de tous les signes.

Sganarelle (*pousse le docteur dans sa maison, et tire la porte pour l'empêcher de sortir*). Peste de l'homme.

Pancrace (*au-dedans de sa maison*). Oui, la parole est *animi index et speculum*. C'est le truchement du cœur, c'est l'image de l'âme. (*Il monte à la fenêtre, et continue*). C'est un miroir qui nous représente naïvement les secrets les plus arcanes de nos individus ; et puisque vous avez la faculté de ratiociner et de parler tout ensemble, à quoi tient-il que vous ne vous serviez de la parole pour me faire entendre votre pensée ?

Sganarelle. C'est ce que je veux faire ; mais vous ne voulez pas m'écouter.

Pancrace. Je vous écoute, parlez.

Sganarelle. Je dis donc, monsieur le docteur, que...

Pancrace. Mais, surtout, soyez bref.

Sganarelle. Je le serai...

Pancrace. Evitez la prolixité.

Sganarelle. Hé ! monsi...

Pancrace. Tranchez-moi votre discours d'un apophtegme à la Laconienne.

Sganarelle. Je vous...

Pancrace. Point d'ambages, de circonlocution. (*Sganarelle, de dépit de ne pouvoir parler, ramasse des pierres pour en casser la tête du docteur*). Hé quoi ! vous vous emportez au lieu de vous expliquer ? Allez, vous êtes plus impertinent que celui qui m'a voulu soutenir qu'il faut dire la *forme d'un chapeau* ; et je vous prouverai en toute rencontre, par raisons démonstratives et convaincantes, et par argumens *in barbara* ; que vous n'êtes et ne serez jamais qu'une pécore, et que je suis, et je serai toujours, *in utroque jure*, le docteur Pancrace.

Sganarelle. Quel diable de babillard !

Pancrace (*en rentrant sur le théâtre*). Homme de lettre, homme d'érudition.

Sganarelle. Encore ?

Pancrace. Homme de suffisance, homme de capacité. (*S'en allant*) Homme consommé dans toutes les sciences, naturelles, morales et politiques. (*Revenant*) Homme savant, savantissime, *per omnes modos et casus*. (*S'en allant*) Homme qui possède, *superlativè*, fables, mythologie, et histoire, (*revenant*) grammaire, poésie, rhétorique, dialectique, et sophistique, (*s'en allant*) mathématiques, arithmétique, optique, onirocritique, physique et mathématique, (*revenant*) cosmométrie, géométrie, architecture, spéculoire, et spéculatoire, (*s'en allant*) médecine, astronomie, astrologie, physionomie, métoposcopie, chiromancie, géomancie, &c.

Sganarelle (*seul*). Au diable les savans, qui ne veulent point écouter les gens ! On me l'avoit bien dit, que son maître Aristote n'étoit rien qu'un bavard.

Molière.

§ 63. *Scène du Festin de Pierre.*

DON JUAN ; SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN, *ses Valets*. M. DIMANCHE.

La Violette. Voilà votre marchand, monsieur Dimanche, qui demande à vous parler.

Sgan. Bon ! voilà ce qu'il nous faut qu'un compliment de créancier ! de quoi s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent ? et que ne lui disois-tu que monsieur n'y est pas ?

La Violette. Il y a trois quarts d'heure que je lui dis ; mais il ne veut pas le croire, et s'est assis là-dedans pour l'attendre.

Sgan. Qu'il attende tant qu'il voudra.

Don Juan. Non ; au contraire, faites-le entrer. C'est une fort mauvaise politique que de se faire celer aux créanciers. Il est bon de les payer de quelque chose ; et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits sans leur donner un double.— Ah ! monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir ! et que je veux de mal à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord ! J'avois donné ordre qu'on ne me fît parler à personne : mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

M. Dimanche. Monsieur, je vous suis fort obligé.

Don Juan (*parlant à La Violette et à Ragotin*). Parbleu, coquins, je vous apprendrai à laisser monsieur Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connoître les gens.

M. Dimanche. Monsieur, cela n'est rien.

Don Juan (*à M. Dimanche*). Comment ! vous dire que je n'y suis pas, à monsieur Dimanche, au meilleur de mes amis.

M. Dimanche. Monsieur, je suis votre serviteur. J'étois venu...

Don Juan. Allons, vite, un siége pour monsieur Dimanche.

M. Dimanche. Monsieur, je suis bien comme cela.

Don Juan. Point, point ; je veux que vous soyez assis comme moi.

M. Dimanche. Cela n'est point nécessaire.

Don Juan. Otez ce pliant, et apportez un fauteuil.

M. Dimanche. Monsieur, vous vous moquez, et...

Don Juan. Non, non : je sais ce que je vous dois ; et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

M. Dimanche. Monsieur...

Don Juan. Allons, asseyez-vous.

M. Dimanche. Il n'est pas besoin, monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étois...

Don Juan. Mettez-vous là, vous dis-je.

M. Dimanche. Non, monsieur, je suis bien. Je viens pour...

Don Juan. Non, je ne vous écoute point, si vous n'êtes point assis.

M. Dimanche. Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je...

Don Juan. Parbleu ! monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

M. Dimanche. Oui, monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu...

Don Juan. Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil, et des yeux vifs.

M. Dimanche. Je voudrois bien...

Don Juan. Comment se porte madame Dimanche votre épouse ?

M. Dimanche. Fort bien, Monsieur, Dieu merci.

Don Juan. C'est une brave femme.

M. Dimanche. Elle est votre servante, monsieur. Je venois...

Don Juan. Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle ?

M. Dimanche. Le mieux du monde.

Don Juan. La jolie petite fille que c'est ! Je l'aime de tout mon cœur.

M Dimanche. C'est trop d'honneur que vous lui faites, monsieur. Je vous..

Don Juan. Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour ?

M. Dimanche. Toujours de même, monsieur. Je...

Don Juan. Et votre petit chien Brusquet, gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous ?

M Dimanche. Plus que jamais, monsieur, et nous ne saurions en chevir.

Don Juan. Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille, car j'y prends beaucoup d'intérêt.

M. Dimanche. Nous vous sommes infiniment obligés. Je...

Don Juan (*lui tendant la main*). Touchez donc là, monsieur Dimanche. Etes-vous bien de mes amis ?

M. Dimanche. Monsieur, je suis votre serviteur.

Don Juan. Parbleu ! Je suis à vous de tout mon cœur.

M. Dimanche. Vous m'honorez trop, Je...

Don Juan. Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

M. Dimanche. Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

Don Juan. Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.

M. Dimanche. Je n'ai point mérité cette grâce, assurément. Mais, monsieur...

Don Juan. Or çà, monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi ?

M. Dimanche. Non, monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...

Don Juan (*se levant*). Allons, vîte, un flambeau pour conduire monsieur Dimanche ; et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.

M. Dimanche (*se levant aussi*). Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais...

(*Sganarelle ôte les siéges promptement*).

Don Juan. Comment ! je veux qu'on vous escorte, et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et, de plus, votre débiteur.

M. Dimanche. Ah ! Monsieur...

Don Juan. C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

M. Dimanche. Si...

Don Juan. Voulez-vous que je vous reconduise ?

M. Dimanche. Ah ! Monsieur, vous vous moquez. Monsieur...

Don Juan. Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fasse pour votre service. (*Il sort.*)

Molière.

§ 64. *Scène de l'Amour Médecin.*

SGANARELLE, *riche Bourgeois*, AMINTE, LUCRÈCE, M. GUILLAUME, M. JOSSE.

Sganarelle. Ah ! l'étrange chose que la vie ! et que je puis bien dire avec ce grand philosophe de l'antiquité que " qui terre a, guerre a," et qu'un malheur ne vient jamais sans l'autre ! Je n'avois qu'une femme qui est morte.

M. Guillaume. Et combien donc en vouliez-vous avoir ?

Sganarelle. Elle est morte, monsieur Guillaume. Mon ami, cette perte m'est très-sensible, et je ne puis m'en ressouvenir sans pleurer. Je n'étois pas fort satisfait de sa conduite, et nous avions le plus souvent dispute ensemble. Mais enfin la mort rajuste toutes choses. Elle est morte, je la pleure. Si elle étoit en vie, nous nous querellerions. De tous les enfans que le ciel m'avoit donnés, il ne m'a laissé qu'une fille, et cette fille est toute ma peine : car enfin je la vois dans une mélancolie la plus sombre du monde, dans une tristesse épouvantable, dont il n'y a pas moyen de la retirer, et dont je ne saurois même apprendre la cause. Pour moi j'en perds l'esprit, et j'aurois besoin d'un bon conseil sur cette matière. (*A Lucrèce*) Vous êtes ma nièce. (*à Aminte*) vous, ma voisine, (*à M. Guillaume et à M. Josse*) et vous, mes compères et mes amis ; je vous prie de me conseiller tout ce que je dois faire.

M. Josse. Pour moi, je tiens que la braverie, que l'ajustement est la chose qui réjouit le plus les filles ; et, si j'étois que de vous, je lui acheterois dès aujourd'hui une belle garniture de diamans, ou de rubis, ou d'émeraudes.

M. Guillaume. Et moi, si j'étois à votre place, j'acheterois une belle tenture de tapisserie de verdure, ou à personnages, que je ferois mettre dans sa chambre, pour lui réjouir l'esprit et la vue.

Aminte. Pour moi, je ne ferois pas tant de façons ; je la marierois fort bien, et le plutôt que je pourrois, avec cette personne qui vous la fit, dit-on, demander il y a quelque temps.

Lucrèce. Et moi, je tiens que votre fille n'est point du tout propre pour le mariage. Elle est d'une complexion trop délicate et trop peu saine ; c'est la vouloir envoyer bientôt en l'autre monde que de l'exposer, comme elle est, à faire des enfans. Le monde n'est point du tout son fait ; et je vous conseille de la mettre dans un couvent, où elle trouvera des divertissemens qui seront mieux de son humeur.

Sganarelle. Tous ces conseils sont admirables, assurément ; mais je les trouve un peu intéressés, et trouve que vous me conseillez fort bien pour vous. Vous êtes orfèvre, monsieur Josse, et votre conseil sent son homme qui a envie de se défaire de sa marchandise. Vous vendez des tapisseries, monsieur Guillaume, et vous avez la mine d'avoir quelque tenture qui vous incommode. Celui que vous aimez, ma voisine, a, dit-on, quelque inclination pour ma fille ; et vous ne seriez pas fâchée de la voir

femme d'un autre. Et quant à vous, ma chère nièce, ce n'est pas mon dessein, comme on sait, de marier ma fille avec qui que ce soit, et j'ai mes raisons pour cela ; mais le conseil que vous me donnez de la faire religieuse est d'une femme qui pourroit bien souhaiter charitablement d'être mon héritière universelle. Ainsi, messieurs et mesdames, quoique tous vos conseils soient les meilleurs du monde, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je n'en suive aucun (*Seul*) Voilà de mes donneurs de conseils à la mode.

Molière.

§ 65. *Scène du Médecin malgré lui.*

LUCINDE, GÉRONTE, SGANARELLE *devenu Médecin malgré lui,* VALÈRE, LUCAS, JAQUELINE.

Sganarelle. Est-ce là la malade ?

Géronte. Oui. Je n'ai qu'elle de fille ; et j'aurois tous les regrets du monde, si ele venoit à mourir.

Sganarelle. Qu'elle s'en garde bien ! il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin.

Géronte. Allons, un siége.

Sganarelle (*assis entre Géronte et Lucinde.*) Voilà une malade qui n'est pas tant dégoûtante, et je tiens qu'un homme bien sain s'en accommoderoit assez.

Géronte. Vous l'avez fait rire, Monsieur.

Sganarelle. Tant mieux. Lorsque le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde. (*A Lucinde.*) Eh bien ! de quoi est-il question ? qu'avez-vous ? quel est le mal que vous sentez ?

Lucinde (*portant sa main à sa bouche, à sa tête et sous son menton*). Han, hi, hon, han.

Sganarelle. Hé ! que dites-vous ?

Lucinde (*continue les mêmes gestes*). Han, hi, hon, han, han, hi, hon.

Sganarelle. Quoi ?

Lucinde. Han, hi, hon.

Sganarelle. Han, hi, hon, ha. Je ne vous entends point. Quel diable de langage est-ce là ?

Géronte. Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenue muette, sans que, jusqu'ici, on en ait pu savoir la cause ; et c'est un accident qui fait reculer son mariage.

Sganarelle. Et pourquoi ?

Géronte. Celui qu'elle doit épouser veut attendre sa guérison pour conclure les choses.

Sganarelle. Et qui est ce sot-là qui ne veut pas que sa femme soit muette ? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie ! je me garderois bien de la vouloir guérir.

Géronte. Enfin, Monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins pour la soulager de son mal.

Sganarelle Ah ! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu ; ce mal l'oppresse-t-il beaucoup ?

Géronte. Oui, Monsieur.

Sganarelle. Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs ?

Géronte. Fort grandes.

Sganarelle. C'est fort bien fait. (*A Lucinde.*) Donnez moi votre bras. (*A Géronte.*) Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette.

Géronte Eh oui, Monsieur, c'est là son mal. Vous l'avez trouvé tout du premier coup.

Sganarelle. Ah ! ah !

Jaqueline. Voyez comme il a deviné sa maladie.

Sganarelle. Nous autres grands médecins, nous connoissons d'abord les choses. Un ignorant auroit été embarrassé, et vous eût été dire, c'est ceci, c'est cela; mais moi je touche au but du premier coup, et je vous apprends que votre fille est muette.

Géronte. Oui ; mais je voudrois bien que vous me puissiez dire d'où cela vient ?

Sganarelle. Il n'est rien de plus aisé. Cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

Géronte. Fort bien ; mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole ?

Sganarelle. Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.

Géronte. Mais encore, vos sentimens sur cet empêchement de l'action de sa langue ?

Sganarelle. Aristote là-dessus dit . . . de fort belles choses.

Géronte. Je le crois.

Sganarelle. Ah ! c'étoit un grand homme.

Géronte. Sans doute.

Sganarelle. Grand homme tout à fait ; un homme qui étoit (*levant le bras depuis le coude*) plus grand que moi de tout

cela. Pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres savans, nous appelons humeurs peccantes ; peccantes, c'est-à-dire . . . humeurs peccantes. Or, ces vapeurs venant à passer du côté gauche où est le foie, au côté droit où est le cœur, il se trouve que le poumon, que nous nommons en Latin *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en Grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en Hébreu *cubile*, rencontre en son chemin les dites vapeurs, qui remplissent les ventricules de l'omoplate ; et parce que les dites vapeurs. . . . comprenez bien ce raisonnement, je vous prie . . . . et parce que les dites vapeurs ont une certaine malignité . . . écoutez bien ceci, je vous conjure . . .

Géronte. Oui.

Sganarelle. ...ont une certaine malignité qui est causée.... soyez attentif, s'il vous plaît.

Géronte. Je le suis.

Sganarelle. ...qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs. . . . . *ossabandus, nequeis nyquer, potarinum quipsa milus* : voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.

Jaqueline. Ah ! que ça est bien dit, notre homme !

Lucas. Que n'ai-je la langue aussi bien pendue !

Géronte. On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué ; c'est l'endroit du foie et du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont ; que le cœur est du côté gauche et la rate du côté droit.

Sganarelle. Oui ; cela étoit autrefois ainsi, mais nous avons changé tout cela ; et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.

Géronte. C'est ce que je ne savois pas, et je vous demande pardon de mon ignorance.

Sganarelle. Il n'y a pas de mal ; et vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous.

Géronte. Assurément. Mais, Monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie ?

Sganarelle. Ce que je crois qu'il faille faire ?

Géronte. Oui.

Sganarelle. Mon avis est qu'on la remette sur son lit, et qu'on lui fasse prendre pour remède quantité de pain trempé dans du vin.

Géronte. Pourquoi, Monsieur ?

Sganarelle. Parce qu'il y a dans le vin et le pain, mêlés ensemble, une vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela.

Géronte. Cela est vrai. Ah ! le grand homme ! Vite, quantité de pain et de vin.

Sganarelle. Je reviendrai voir sur le soir en quel état est la malade.

Molière.

§ 66. *Scène du Sicilien.*

DON PÈDRE, ISIDORE.

Isidore. Je ne sais pas quel plaisir vous prenez à me réveiller si matin. Cela s'ajuste assez mal, ce me semble, au dessein que vous avez pris de me faire peindre aujourd'hui : et ce n'est guère pour avoir le teint frais et les yeux brillans que de se lever ainsi dès la pointe du jour.

Don Pèdre. J'ai une affaire qui m'oblige à sortir à l'heure qu'il est.

Isidore. Mais l'affaire que vous avez eût bien pu se passer, je crois, de ma présence ; et vous pouviez, sans vous incommoder, me laisser goûter les douceurs du sommeil du matin.

Don Pèdre. Oui. Mais je suis bien aise de vous avoir toujours avec moi. Il n'est pas mal de s'assurer un peu contre les soins des surveillans ; et cette nuit encore on est venu chanter sous nos fenêtres.

Isidore. Il est vrai : la musique en étoit admirable.

Don Pèdre. C'étoit pour vous que cela se faisoit ?

Isidore. Je le veux croire ainsi, puisque vous me le dites.

Don Pèdre. Vous savez qui étoit celui qui donnoit cette sérénade ?

Isidore. Non pas ; mais, qui que ce puisse être, je lui suis obligée.

Don Pèdre. Obligée !

Isidore. Sans doute, puisqu'il cherche à me divertir.

Don Pèdre. Vous trouvez donc bon qu'on vous aime ?

Isidore. Fort bon. Cela n'est jamais qu'obligeant.

Don Pèdre. Et vous voulez du bien à tous ceux qui prennent ce soin ?

Isidore. Assurément.

Don Pèdre. C'est dire fort net ses pensées.

Isidore. A quoi bon les dissimuler ? Quelque mine qu'on fasse on est toujours bien aise d'être aimée. Ces hommages à nos appas ne sont jamais pour nous déplaire. Quoi qu'on en puisse dire, la grande ambition des femmes, est croyez-moi, d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent ne sont que pour cela, et l'on n'en voit point de si fière qui ne s'applaudisse en son cœur des conquêtes que font ses yeux.

Don Pèdre. Mais si vous prenez, vous, du plaisir à vous voir aimée, savez-vous bien, moi qui vous aime, que je n'y en prends nullement.

Isidore. Je ne vois pas pourquoi cela ; et si j'aimois quelqu'un, je n'aurois point de plus grand plaisir que de le voir aimé de tout le monde. Y a-t-il rien qui marque davantage la beauté du choix que l'on fait ? et n'est-ce pas pour s'applaudir, que ce que nous aimons soit trouvé fort aimable ?

Don Pèdre. Chacun aime à sa guise, et ce n'est pas là ma méthode. Je serai fort ravi qu'on ne vous trouve pas si belle, et vous m'obligerez de n'affecter point tant de le paroître à d'autres yeux.

Isidore. Quoi ! jaloux de ces choses-là ?

Don Pèdre. Oui, jaloux de ces choses-là ; mais jaloux comme un tigre, et, si vous voulez, comme un diable. Mon amour vous veut toute à moi. Sa délicatesse s'offense d'un souris, d'un regard qu'on veut arracher ; et tous les soins qu'on me voit prendre ne sont que pour fermer tout accès aux galans, et m'assurer la possession d'un cœur dont je ne puis souffrir qu'on me vole la moindre chose.

Isidore. Certes, voulez-vous que je dise ? vous prenez un mauvais parti ; et la possession d'un cœur est fort mal assurée, lorsqu'on prétend le retenir par force. Pour moi, je vous l'avoue, si j'étois galant d'une femme qui fût au pouvoir de quelqu'un, je mettrois toute mon étude à rendre ce quelqu'un jaloux, et l'obligerois à veiller nuit et jour celle que je voudrois gagner. C'est un admirable moyen d'avancer ses affaires ; et l'on ne tarde guère à profiter du chagrin et de la colère que donnent à l'esprit d'une femme la contrainte et la servitude.

Don Pèdre. Si bien donc que, si quelqu'un vous en contoit, il vous trouveroit disposée à recevoir ses vœux.

Isidore. Je ne vous dis rien là-dessus. Mais les femmes n'aiment pas qu'on les gêne ; et c'est beaucoup risquer que de leur montrer des soupçons, et de les tenir renfermées.

Don Pèdre. Vous reconnoissez peu ce que vous me devez ; et il me semble qu'une esclave qu'on a affranchie, et dont on veut faire sa femme...

Isidore. Quelle obligation vous ai-je, si vous changez mon esclavage en un autre beaucoup plus rude, si vous ne me laissez jouir d'aucune liberté, et me fatiguez, comme on voit, d'une garde continuelle.

Don Pèdre. Mais tout cela ne part que d'un excès d'amour.

Isidore. Si c'est votre façon d'aimer, je vous prie de me haïr.

Don Pèdre. Vous êtes aujourd'hui dans une humeur désobligeante ; et je pardonne ces paroles au chagrin où vous pouvez être de vous être levée matin.

Molière.

§ 67. *Scène de George Dandin.*

M. de Sotenville, Madame de Sotenville, George Dandin.

M. de Sotenv. Qu'est-ce, mon gendre ? vous paroissez tout troublé.

George Dandin. Aussi en ai-je du sujet, et . . .

Mad. de Sotenv. Mon dieu ! notre gendre, que vous avez peu de civilité de ne pas saluer les gens quand vous les approchez !

George Dandin. Ma foi, ma belle-mère, c'est que j'ai d'autres choses en tête, et . . .

Mad. de Sotenv. Encore ! est-il possible, notre gendre, que vous sachiez si peu votre monde, et qu'il n'y ait pas moyen de vous instruire de la manière qu'il faut vivre parmi les personnes de qualité ?

George Dandin. Comment ?

Mad. de Sotenv. Ne vous déferez-vous jamais avec moi de la familiarité de ce mot de ma belle-mère ? et ne sauriez-

vous vous accoutumer à me dire madame ?

George Dandin. Parbleu ! si vous n'appelez votre gendre, il me semble que je puis vous appeler ma belle-mère.

Mad. de Sotenv. Il y a fort à dire, et les choses ne sont pas égales. Apprenez, s'il vous plaît, que ce n'est pas à vous à vous servir de ce mot-là avec une personne de ma condition ; que, tout notre gendre que vous êtes, il y a grande différence de vous à nous, et que vous devez vous connoître.

M. de Sotenv C'en est assez, m'amour, laissons cela.

Mad de Sotenv. Mon dieu ! monsieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, et vous ne savez pas vous faire rendre par les gens ce qui vous est dû.

M. de Sotenv. Corbleu ! pardonnez-moi ; on ne peut point me faire des leçons là-dessus, et j'ai su montrer en ma vie, par vingt actions de vigueur, que je ne suis point homme à démordre jamais d'un pouce de mes prétentions ; mais il suffit de lui avoir donné un petit avertissement Sachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'esprit ?

George Dandin. Puisqu'il faut donc vous parler catégoriquement, je vous dirai, monsieur de Sotenville, que j'ai lieu de . . .

M. de Sotenv. Doucement, mon gendre ; apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeler les gens par leur nom, et qu'à ceux qui sont au-dessus de nous il faut dire monsieur tout court.

George Dandin. Hé bien, monsieur tout court, et non plus monsieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne . .

M. de Sotenv. Tout beau ! apprenez aussi que vous ne devez pas dire ma femme, quand vous parlez de notre fille

George Dandin. J'enrage ! Comment ma femme n'est pas ma femme ?

M. de Sotenv. Oui, notre gendre, elle est votre femme ; mais il ne vous est pas permis de l'appeler ainsi, et c'est tout ce que vous pourriez faire si vous aviez épousé une de vos pareilles.

George Dandin (à part). Ah ! George Dandin, où t'es-tu fourré ! (*Haut*). Hé, de grâce, mettez pour un moment votre gentilhommerie à côté, et souffrez maintenant que je vous parle comme je pourrai. (*A part*). Au diantre soit la tyrannie de toutes ces histoires-là ! (*à M. de Sotenv.*) Je vous dis donc que je suis mal satisfait de mon mariage.

M. de Sotenv. Et la raison, mon gendre ?

Mad. de Sotenv. Quoi ! parler ainsi d'une chose dont vous avez tiré de si grands avantages !

George Dandin. Et quels avantages, madame ? puisque madame y a. L'aventure n'a pas été mauvaise pour vous ; car sans moi vos affaires, avec votre permission, étoient fort délabrées, et mon argent a servi à reboucher d'assez bons trous ; mais moi, de quoi ai-je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, et, au lieu de George Dandin, d'avoir reçu par vous le titre de M. de la Dandinière ?

M. de Sotenv. Ne comptez-vous pour rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maison de Sotenville ?

Mad. de Sotenv. Et à celle de la Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être issue ; maison où le ventre ennoblit, et qui, par ce beau privilége, rendra vos enfans gentilshommes.

George Dandin. Oui, voilà qui est bien : mes enfans seront gentilshommes, mais je serai, moi . . .

M. de Sotenv. Que veut dire cela, mon gendre ?

George Dandin. Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, et qu'elle fait des choses qui sont contre l'honneur.

Mad. de Sotenv. Tout beau ! prenez garde à ce que vous dites. Ma fille est d'une race trop pleine de vertu, pour se porter jamais à faire aucune chose dont l'honnêteté soit blessée ; et, de la maison de la Prudoterie, il y a plus de trois cents ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu une femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

M. de Sotenv. Corbleu ! dans la maison de Sotenville, on n'a jamais vu de coquette, et la bravoure n'y est pas plus héréditaire aux mâles, que la chasteté aux femelles.

Mad. de Sotenv. Nous avons eu une Jaqueline de la Prudoterie qui ne voulut jamais être la maîtresse d'un duc et pair, gouverneur de notre province.

M. de Sotenv. Il y a eu une Mathurine de Sotenville, qui refusa vingt mille écus d'un favori du roi, qui ne demandoit seulement que la faveur de lui parler.

George Dandin. Oh bien, votre fille n'est pas si difficile que cela, et elle s'est apprivoisée depuis qu'elle est chez moi.

M. de Sotenv. Expliquez-vous, mon gendre. Nous ne sommes point gens à la supporter dans de mauvaises actions, et nous serons les premiers, sa mère et moi, à vous en faire la justice.

Mad. de Sotenv. Nous n'entendons point raillerie sur les matières de l'honneur, et nous l'avons élevée dans toute la sévérité possible.

George Dandin. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il y a ici un certain courtisan que vous avez vu, qui est amoureux d'elle à ma barbe, et qui lui a fait faire des protestations d'amour qu'elle a très-humainement écoutées.

Mad. de Sotenv. Jour de Dieu ! je l'étranglerois de mes propres mains, s'il falloit qu'elle forlignât de l'honnêteté de sa mère.

M. de Sotenv. Corbleu ! je lui passerois mon épée au-travers du corps, à elle et au galant, si elle avoit forfait à son honneur.

George Dandin. Je vous ai dit ce qui se passe, pour vous faire mes plaintes; et je vous demande raison de cette affaire-là.

M. de Sotenv. Ne vous tourmentez point, je vous la ferai de tous deux, et je suis homme pour serrer le bouton à qui que ce puisse être. Mais, êtes-vous bien sûr de ce que vous nous dites ?

George Dandin. Très-sûr.

M. de Sotenv. Prenez bien garde, au moins; car, entre gentilshommes, ce sont des choses chatouilleuses, et il n'est pas question d'aller faire ici un pas de clerc.

George Dandin. Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne soit véritable.

M. de Sotenv. M'amour, allez-vous en parler à votre fille, tandis qu'avec mon gendre, j'irai parler à l'homme.

Mad. de Sotenv. Se pourroit-il, mon fils, qu'elle s'oubliât de la sorte, après le sage exemple que vous savez vous-même que je lui ai donné !

M. de Sotenv. Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-moi, mon gendre, et ne vous mettez pas en peine. Vous verrez de quel bois nous nous chauffons, lorsqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

George Dandin. Le voici qui vient vers nous.

Molière.

§ 68. *Scène de l'Avare.*

HARPAGON, LA FLÈCHE.

Harpagon. Hors d'ici, tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence.

La Flèche (*à part*). Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard ; et je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

Harpagon. Tu murmures entre tes dents ?

La Flèche. Pourquoi me chassez-vous ?

Harp. C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons ! Sors vite, que je ne t'assomme.

La Flèche. Qu'est-ce que je vous ai fait ?

Harp. Tu m'as fait, que je veux que tu sortes.

La Flèche. Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

Harp. Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison, planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, et faire ton profit de tout. Je ne veux point voir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître dont les yeux maudits assiégent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furètent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

La Flèche. Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler ? Etes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit ?

Harp. Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards qui prennent garde à ce qu'on fait ! (*Bas, à part*). Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (*Haut*). Ne serois-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché ?

La Flèche. Vous avez de l'argent caché ?

Harp. Non, coquin, je ne dis pas cela. (*Bas*). J'enrage. (*Haut*). Je demande si malicieusement tu n'irois point faire courir le bruit que j'en ai.

La Flèche. Hé ! que nous importe que vous en ayez ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose ?

Harp. (*levant la main pour donner un soufflet à La Flèche*). Tu fais le raisonneur ! Je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici encore une fois.

La Flèche. Hé bien, je sors.

Harp. Attends : ne m'emportes-tu rien ?

La Flèche. Que vous emporterois-je ?

Harp. Viens ça, que je voie. Montre-moi tes mains.

La Flèche. Les voilà.

Harp. Les autres.

La Flèche. Les autres ?

Harp. Oui.

La Flèche. Les voilà.

Harp. (*montrant le haut-de-chausses de La Flèche*). N'as-tu rien mis ici dedans ?

La Flèche. Voyez vous-même.

Harp. (*tâtant le bas des haut-de-chausses de La Flèche*). Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les receleurs des choses qu'on dérobe, et je voudrois qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

La Flèche (*à part*). Ah ! qu'un homme comme cela mériteroit bien ce qu'il craint ! et que j'aurois de joie à le voler !

Harp Hé ?

La Flèche. Quoi ?

Harp. Qu'est-ce que tu parle de voler ?

La Flèche. Je dis que vous fouillez bien partout pour voir si je vous ai volé.

Harp. C'est ce que je veux faire. (*Harpagon fouille dans les poches de La Flèche*).

La Flèche (*à part*). La peste soit de l'avarice et des avaricieux !

Harp. Comment ? Que dis-tu ?

La Flèche. Ce que je dis ?

Harpagon, Oui ; qu'est ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux ?

La Flèche. Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux.

Harp. De qui veux-tu parler ?

La Flèche. Des avaricieux.

Harp. Et qui sont-ils ces avaricieux ?

La Flèche. Des vilains et des ladres.

Harp. Mais qui est-ce que tu entends par là ?

La Flèche. De quoi vous mettez-vous en peine ?

Harp. Je me mets en peine de ce qu'il faut.

La Flèche. Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous ?

Harp. Je crois ce que je crois ; mais je veux que tu me dise à qui tu parles quand tu dis cela.

La Flèche. Je parle . . . je parle à mon bonnet.

Harp. Et moi, je pourrois bien parler à ta barrette.

La Flèche. M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux ?

Harp. Non ; mais je t'empêcherai de jaser et d'être insolent : tais-toi.

La Flèche. Je ne nomme personne.

Harp. Je te rosserai, si tu parles.

La Flèche. Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

Harp. Te tairas-tu ?

La Flèche. Oui, malgré moi.

Harp. Ah ! ah !

La Flèche (*montrant à Harpagon une poche de son juste-au-corps*). Tenez, voilà encore une poche ; êtes-vous satisfait ?

Harp. Allons, rends-le-moi sans te fouiller.

La Flèche. Quoi ?

Harp. Ce que tu m'a pris.

La Flèche. Je ne vous ai rien pris du tout.

Harp. Assurément ?

La Flèche. Assurément.

Harp. Adieu. Va-t'en à tous les diables !

La Flèche (*à part*). Me voilà fort bien congédié.

Harp. Je te le mets sur ta conscience au moins. (*seul*). Voilà un pendard de valet qui m'incommode fort ; et je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là. Certes, ce n'est pas une petite peine que de garder chez soi une grande somme d'argent ; et bien heureux qui a tout son fait bien placé, et ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense. On n'est pas peu embarrassé à inventer dans toute une maison une cache fidèle; car pour moi, les coffres-forts me sont suspects, et je ne veux jamais m'y fier ; je les tiens justement une franche amorce à voleurs ; et c'est toujours la première chose que l'on va attaquer.

Molière.

§ 69. *Autre Scène de l'Avare.*

CLÉANTE, *fils d'Harpagon,* LA FLÈCHE *son Valet.*

Cléante. Ah ! traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer ? Ne t'avois-je pas donné ordre ? . .

La Flèche. Oui, monsieur, je m'étois rendu ici pour vous attendre de pied ferme ; mais monsieur votre père, le plus mal-gracieux des hommes, m'a

chassé dehors malgré moi, et j'ai couru risque d'être battu.

Cléante. Comment va notre affaire ? Les choses pressent plus que jamais. Depuis que je t'ai vu, j'ai découvert que mon père est mon rival.

La Fl. Votre père est amoureux ?

Cléante. Oui ; et j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

La Fl. Lui se mêler d'aimer ! De quoi diable s'avise-t-il ? se moque-t-il du monde ? et l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui ?

Cléante. Il a fallu, pour mes péchés, que cette passion lui soit venue en tête.

La Fl. Mais, par quelle raison lui faire un mystère de votre amour ?

Cléante. Pour lui donner moins de soupçon, et me conserver au besoin des ouvertures plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse t'a-t-on faite?

La Fl. Ma foi, monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux ; et il faut essuyer d'étranges choses, lorsqu'on est réduit à passer, comme vous, par les mains des fesse-matthieu.

Cléante. L'affaire ne se fera point ?

La Fl. Pardonnez-moi : notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agissant et plein de zèle, dit qu'il a fait rage pour vous, et il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

Cléante. J'aurai les quinze mille francs que je demande ?

La Fl. Oui ; mais à quelques petites conditions, qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

Cléante. T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent ?

La Fl. Ah ! vraiment, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin à se cacher que vous ; et ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, et l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée, pour être instruit par votre bouche de votre bien et de votre famille, et je ne doute point que le seul nom de votre père ne rende les choses faciles.

Cléante. Et principalement ma mère étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

La Fl. Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montré avant que de rien faire : " Supposé que le prêteur voie toutes ses sûretés, et que l'emprunteur soit majeur, et d'une famille où le bien soit ample, solide, assuré, clair et net de tout embarras, on fera une bonne et exacte obligation par-devant un notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra, et qui, pour cet effet, sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte soit dûment dressé".

Cléante. Il n'y a rien à dire à cela.

La Fl. " Le prêteur, pour ne charger sa conscience d'aucun scrupule, prétend ne donner son argent qu'au denier dix-huit".

Cléante. Au denier dix-huit ? Parbleu, voilà qui est honnête ! il n'y a pas lieu de se plaindre.

La Fl. " Cela est vrai. Mais comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, et que pour faire plaisir à l'emprunteur, il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre sur le pied du denier cinq, il conviendra que ledit premier emprunteur paie cet intérêt sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger que ledit prêteur s'engage à cet emprunt".

Cléante. Comment diable ! quel juif ! quel arabe est-ce là ! c'est plus qu'au denier quatre.

La Fl. Il est vrai, c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

Cléante. Que veux-tu que je voie ? J'ai besoin d'argent, et il faut bien que je consente à tout.

La Fl. C'est la réponse que j'ai faite.

Cléante. Y a-t-il encore quelque chose ?

La Fl. Ce n'est qu'un petit article.

" Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres ; et pour les mille écus restans, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nippes et bijoux dont s'ensuit le mémoire, et que ledit prêteur a mis de bonne foi au plus modique prix qu'il lui a été possible".

Cléante. Que veut dire cela ?

La Fl. Ecoutez le mémoire.

" Premièrement, un lit de quatre pieds, à bandes de point de Hongrie, appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises et la courte-pointe de même, le tout bien conditionné, et doublé d'un petit taffetas rouge et bleu".

" Plus, un pavillon à queue, d'une

bonne serge d'Aumale rose sèche, avec les franges de soie".

Cléante. Que veut-il que je fasse de cela ?

La Fl. Attendez.

" Plus une tenture de tapisserie des amours de Gombeau et de Macé".

" Plus une grande table de bois de noyer à douze colonnes ou piliers tournés, qui se tire par les deux bouts, et garnie par dessous de ses six escabelles".

Cléante. Qu'ai-je à faire, morbleu !..

La Fl. Donnez-vous patience.

" Plus, trois gros mousquets, tout garnis de nacre de perle, avec les trois fourchettes assortissantes".

" Plus un fourneau de brique avec deux cornues, et trois récipiens fort utiles à ceux qui sont curieux de distiler".

Cléante. J'enrage.

La Fl. Doucement.

" Plus un luth de Bologne, garni de toutes ses cordes, ou peu s'en faut".

" Plus un trou-madame, et un damier, avec un jeu de l'oie renouvelé des Grecs, fort propre à passer le temps, lorsqu'on n'a que faire ; plus une peau de lézard de trois pieds et demi, remplie de foin, curiosité agréable pour pendre au plancher d'une chambre".

"Le tout ci-dessus mentionné valant loyalement plus de quatre mille cinq cents livres, et rabaissé à la valeur de mille écus, par la discrétion du prêteur".

Cléante. Que la peste l'étouffe avec sa discrétion, le traître, le bourreau qu'il est ! A-t-on jamais parlé d'une usure semblable ? Et n'est-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille livres, les vieux rogatons qu'il ramasse ? Je n'aurai pas deux cents écus de tout cela. Et cependant il faut bien me résoudre à consentir à ce qu'il veut ; car il est en état de me faire tout accepter, et il me tient, le scélérat, le poignard sur la gorge.

La Fl. Je vous vois, monsieur, ne vous en déplaise, dans le grand chemin justement que tenoit Panurge pour se ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, et mangeant son blé en herbe.

Cléante. Que veux-tu que je fasse ? Voilà où les jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des pères ; et on s'étonne après cela que les fils souhaitent qu'ils meurent !

La Fl. Il faut avouer que le vôtre animeroit, contre sa vilenie, le plus posé homme du monde. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires ; et parmi mes confrères que je vois se mêler beaucoup de petits commerces, je sais tirer adroitement mon épingle du jeu, et me démêler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle ; mais, à vous dire vrai, il me donneroit, par ses procédés, des tentations de le voler ; et je croirois, en le volant, faire une action méritoire.

Cléante. Donne-moi un peu ce mémoire que je le voie encore.

(*Harpagon, maître Simon, courtier, paroissent*).

Me. Simon. Oui, monsieur, c'est un jeune homme qui a besoin d'argent : ses affaires le pressent d'en trouver, et il en passera par tout ce que vous prescrirez.

Harp. Mais croyez vous, maître Simon, qu'il n'y ait rien à péricliter ? et savez-vous le nom, les biens et la famille de celui pour qui vous parlez ?

Me. Simon. Non, je ne puis pas bien vous instruire à fond ; et ce n'est que par aventure que l'on m'a adressé à lui : mais vous serez de toutes choses éclairci par lui-même, et son homme m'a assuré que vous serez content, quand vous le connoîtrez. Tout ce que je saurois vous dire, c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mère déjà, et qu'il s'obligera, si vous voulez, que son père mourra avant qu'il soit huit mois.

Harp. C'est quelque chose que cela. La charité, maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes lorsque nous le pouvons.

Me. Simon. Cela s'entend.

La Flèche (*bas à Cléante, reconnoissant maître Simon*). Que veut dire ceci ? notre maître Simon qui parle à votre père ?

Cléante (*bas à La Flèche*). Lui auroit-on appris qui je suis, et serois-tu pour me trahir ?

Me. Simon (*à Cléante et à La Flèche*). Ah ! ah ! vous êtes bien pressés ! qui vous a dit que c'étoit céans ? (*à Harp.*) Ce n'est pas moi, monsieur, au moins, qui leur ai découvert votre nom et votre logis. Mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela : ce sont des personnes discrètes, et vous pouvez ici vous expliquer ensemble.

Harp. Comment ?

Me. Simon (*montrant Cléante*). Mon-

sieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

Harp. Comment pendard ! c'est toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités ?

Cléante. Comment, mon père ! c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions ! (*Maître Simon s'enfuit et La Fl. va se cacher*).

Harp. C'est toi qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables !

Cléante. C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles !

Harp. Oses-tu bien après cela paroître devant moi ?

Cléante. Osez-vous bien après cela paroître aux yeux du monde ?

Harp. N'as-tu point de honte, dis-moi, d'en venir à ces débauches-là, de te précipiter dans des dépenses effroyables, et de faire une honteuse dissipation du bien que tes parens t'ont amassé avec tant de sueurs ?

Cléante. Ne rougissez-vous point de déshonorer votre condition par les commerces que vous faites, de sacrifier gloire et réputation au désir insatiable d'entasser écu sur écu, et de renchérir, en fait d'intérêt, sur les plus infâmes subtilités qu'aient jamais inventées les plus célèbres usuriers ?

Harp. Otes-toi de mes yeux, coquin, ôtes-toi de mes yeux.

Cléante. Qui est plus criminel à votre avis, ou celui qui achète un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire ?

Harp. Retire-toi, te dis-je, et ne m'échauffe pas les oreilles. (*Seul*). Je ne suis pas fâché de cette aventure, et ce m'est un avis de tenir l'œil plus que jamais sur toutes ses actions.

Molière.

§ 70. *Autre Scène de l'Avare.*

HARPAGON, FROSINE, *femme d'intrigue.*

Harp. (*bas*). Tout va comme il faut. (*Haut*) Eh bien, qu'est-ce, Frosine ?

Frosine. Ah ! mon Dieu ! que vous vous portez bien, et que vous avez là un vrai visage de santé !

Harp. Qui ? moi ?

Frosine. Jamais je ne vous vis un teint si frais et si gaillard.

Harp. Tout de bon ?

Frosine. Comment ! vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes, et je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

Harp. Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

Frosine. Eh bien, qu'est-ce que cela? Soixante ans ! voilà bien de quoi ! c'est la fleur de l'âge, cela ; et vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

Harp. Il est vrai, mais vingt années de moins pourtant ne me feroient point de mal, que je crois.

Frosine. Vous moquez-vous ? Vous n'avez pas besoin de cela, et vous êtes d'une pâte à vivre jusqu'à cent ans.

Harp. Tu le crois ?

Frosine. Assurément ; vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. Oh ! que voilà bien entre vos deux yeux un signe de longue vie !

Harp. Tu te connois à cela ?

Frosine. Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah ! mon Dieu ! quelle ligne de vie !

Harp. Comment ?

Frosine. Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là ?

Harp. Eh bien, qu'est-ce que cela veut dire ?

Frosine. Par ma foi, je disois cent ans, mais vous passerez les six vingt.

Harp. Est-il possible ?

Frosine. Il faudra vous assommer, vous dis-je, et vous mettrez en terre et vos enfans, et les enfans de vos enfans.

Harp. Tant mieux. Comment va notre affaire ?

Frosine. Faut-il le demander ? et me voit-on mêler de rien dont je ne vienne à bout ? J'ai surtout pour les mariages un talent merveilleux. Il n'est point de partis au monde que je ne trouve en peu de temps le moyen d'accoupler ; et je crois, si je me l'étois mis en tête, que je marierois le Grand Turc avec la république de Venise. Il n'y avoit pas sans doute de si grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commencé chez elles, je les ai à fond l'une et l'autre entretenues de vous, et j'ai dit à la mère le dessein que vous aviez conçu pour Mariane, à la voir passer dans la rue et prendre l'air à la fenêtre.

Harp. Qui a fait réponse ?

Frosine. Elle a reçu la proposition avec joie, et quand je lui ai témoigné que vous souhaitiez fort que sa fille assistât ce soir au contrat de mariage qui se doit faire de la vôtre, elle y a consenti sans peine, et me l'a confiée pour cela.

Harp. C'est que je suis obligé, Frosine, de donner à souper au seigneur Anselme, et je serai bien aise qu'elle soit du régal.

Frosine. Vous avez raison. Elle doit après dîner rendre visite à votre fille, d'où elle fait son compte d'aller faire un tour à la foire, pour venir ensuite au souper.

Harp. Eh bien, elles iront ensemble dans mon carrosse que je leur prêterai.

Frosine. Voilà justement son affaire.

Harp. Mais Frosine, as-tu entretenu la mère touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille ? Lui as-tu dit qu'il falloit qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fît quelque effort, qu'elle se saignât pour une occasion comme celle-ci ? Car encore n'épouse-t-on point une fille sans qu'elle apporte quelque chose.

Frosine. Comment ! c'est une fille qui vous apportera douze mille livres de rente.

Harpagon. Douze mille livres de rente ?

Frosine. Oui. Premièrement elle est nourrie et élevée dans une grande épargne de bouche ; c'est une fille accoutumée à vivre de salade, de lait, de fromage et de pommes, et à laquelle, par conséquent, il ne faudra ni table bien servie, ni consommés exquis, ni orges mondés perpétuels, ni les autres délicatesses qu'il faudroit pour une autre femme ; et cela ne va pas à si peu de chose, qu'il ne monte bien tous les ans à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple, et n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux, où donnent ses pareilles avec tant de chaleur ; et cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus elle a une aversion horrible pour le jeu, ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui ; et j'en sais une de nos quartiers, qui a perdu, à trente et quarante, vingt mille francs cette année. Mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, quatre mille francs en habits et bijoux, cela fait neuf mille livres ; et mille écus que nous mettons pour la nourriture, ne voilà-t-il par année vos douze mille francs bien comptés ?

Harp. Oui, cela n'est pas mal ; mais ce compte-là n'est rien de réel.

Frosine. Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, et l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu ?

Harp. C'est une raillerie de vouloir me constituer sa dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne reçois pas ; et il faut bien que je touche quelque chose.

Frosine. Mon Dieu ! vous toucherez assez ; et elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien dont vous serez le maître.

Harp. Il faudra voir cela. Mais Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiète. La fille est jeune, comme tu vois, et les jeunes gens d'ordinaire n'aiment que leurs semblables, ne cherchent que leur compagnie. J'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût, et que cela ne vienne à produire chez moi certains petits désordres qui ne m'accommoderoient pas.

Frosine. Ah ! que vous la connoissez mal ! C'est encore une particularité que j'avois à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour tous les jeunes gens, et n'a de l'amour que pour les vieillards.

Harp. Elle ?

Frosine. Oui, elle. Je voudrois que vous l'eussiez entendue parler là-dessus. Elle ne peut souffrir la vue d'un jeune homme ; mais elle n'est point plus ravie, dit-elle, que lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour elle les plus charmans ; et je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on soit sexagénaire : et il n'y a pas quatre mois encore qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, sur ce que son amant fit voir qu'il n'avoit que cinquante-six ans, et qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat.

Harp Sur cela seulement ?

Frosine. Oui ; elle dit que ce n'est pas contentement pour elle que cinquante-six ans ; et surtout elle est pour les nez qui portent des lunettes.

Harp. Certes, tu me dis là une chose nouvelle.

Frosine. Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire : on lui voit dans sa chambre quelques tableaux et quelques estampes. Mais que pensez-vous que ce soit ? des Adonis, des Céphales, des Pâris et des Apollons ? Non : de beaux portraits de Saturne, du roi Priam, du vieux Nestor, et du bon père Anchise sur les épaules de son fils.

Harp. Cela est admirable ! Voilà ce que je n'aurois jamais pensé, et je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. En effet, si j'avois été femme je n'aurois point aimé les jeunes hommes.

Frosine. Je le crois bien. Voilà de belles drogues que des jeunes gens pour les aimer ! Ce sont de beaux morveux, de beaux godelureaux pour donner envie de leur peau ! Et je voudrois bien savoir quel ragoût il y a à eux !

Harp. Pour moi, je n'y en comprends point, et je ne sais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

Frosine. Il faut être folle fieffée. Trouver la jeunesse aimable, est-ce avoir le sens commun ? Sont-ce des hommes que de jeunes blondins ? et peut-on s'attacher à ces animaux-là ?

Harp. C'est ce que je dis tous les jours. Avec leur ton de poule laitée, leurs trois petits brins de barbe relevés en barbe de chat, leurs perruques d'étoupes, leurs hauts-de-chausses tout tombant et leurs estomacs débraillés !...

Frosine. Hé ! cela est bien bâti auprès d'une personne comme vous ! Voilà un homme, celà. Il y a de quoi satisfaire à la vue, et c'est ainsi qu'il faut être fait et vêtu pour donner de l'amour.

Harp. Tu me trouves bien ?

Frosine. Comment ! vous êtes à ravir, et votre figure est à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaît ; il ne se peut pas mieux. Que je vous voie marcher ; voilà un corps taillé, libre et dégagé comme il faut, et qui ne marque aucune incommodité.

Harp. Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci ; il n'y a que ma fluxion qui me prend de temps en temps.

Frosine. Cela n'est rien : votre fluxion ne vous sied point mal, et vous avez grâce à tousser.

Harp. Dis-moi un peu : Mariane ne m'a-t-elle point encore vu ? N'a-t-elle point pris garde à moi en passant ?

Frosine. Non : mais nous nous sommes fort entretenues de vous. Je lui ai fait un portrait de votre personne, et je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, et l'avantage que ce lui seroit d'avoir un mari comme vous.

Harp. Tu as bien fait, et je t'en remercie.

Frosine. J'aurois, monsieur, une prière à vous faire. J'ai un procès que je suis sur le point de perdre faute d'un peu d'argent ; (*Harpagon prend un air sérieux.*) et vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, si vous aviez quelques bontés pour moi... Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. (*Harpagon reprend un air gai*). Ah ! que vous lui plairez, et que votre fraise à l'antique fera sur son esprit un effet admirable ! Mais surtout elle sera charmée de votre haut-de-chausses attaché au pourpoint avec des aiguillettes : c'est pour la rendre folle de vous, et un amant aiguilleté sera pour elle un ragoût merveilleux.

Harp. Certes, tu me ravis de me dire cela.

Frosine. En vérité, monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout à fait grande. (*Harpagon reprend son air sérieux).* Je suis ruinée, si je le perds, et quelque petite assistance me rétablîroit mes affaires. . . Je voudrois que vous eussiez vu le ravissement où elle étoit de m'entendre parler de vous. (*Harpagon reprend un air gai).* La joie éclatoit dans ses yeux au récit de vos qualités, et je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

Harp. Tu m'as fait grand plaisir, Frosine, et je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations.

Frosine. Je vous prie, monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande. (*Harpagon reprend encore son air sérieux*). Cela me remettra sur pied et je vous en serai éternellement obligée.

Harp. Adieu, je vais achever mes dépêches.

Frosine. Je vous assure, monsieur, que vous ne sauriez me soulager dans un plus grand besoin.

Harp. Je mettrai ordre que mon carrosse soit tout prêt pour vous mener à la foire.

Frosine. Je ne vous importunerois pas, si je ne m'y sentois forcée par la nécessité.

Harp. Et j'aurai soin qu'on soupe de

bonne heure pour ne vous point faire malades.

Frosine. Ne me refusez pas la grâce dont je vous sollicite. Vous ne sauriez croire, monsieur, le plaisir que. . .

Harp. Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusqu'à tantôt.

Frosine (*seule*). Que la fièvre te serre, chien de vilain, à tous les diables ! Le ladre a été ferme à toutes mes attaques. Mais il ne me faut pourtant pas quitter la négociation ; et j'ai l'autre côté en tout cas, d'où je suis assurée de tirer bonne récompense.

Molière.

§ 71. *Autre Scène de l'Avare.*

HARPAGON, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES.

Harp. Valère, aide-moi à ceci. Or ça, maître Jacques, approchez-vous, j'ai quelque chose à vous dire.

Me. Jacq. Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier que vous voulez parler ? car je suis l'un et l'autre.

Harp. C'est à tous les deux.

Me. Jacq. Mais à qui des deux le premier ?

Harp. Au cuisinier.

Me. Jacq. Attendez donc, s'il vous plaît. (*Maître Jacques ôte sa casaque de cocher et paroît vêtu en cuisinier).*

Harp. Quelle diantre de cérémonie est-ce là ?

Me. Jacq. Vous n'avez qu'à parler.

Harp. Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

Me. Jacq. (*à part*). Grande merveille !

Harp. Dis-moi un peu. Nous feras-tu bonne chère ?

Me. Jacq. Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

Harp. Que diable ! toujours de l'argent ! il semble qu'ils n'aient autre chose à dire, de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah ! ils n'ont que ce mot-là à la bouche, de l'argent. Toujours parler d'argent ! voilà leur épée de chevet, de l'argent !

Val. Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec bien de l'argent ! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant ; mais pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent !

Me. Jacq. Bonne chère avec peu d'argent !

Val. Oui.

Me. Jacq (*à Valère*). Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier ; aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factotum.

Harp. Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra ?

Me. Jacq. Voilà monsieur votre intendant, qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

Harp. Ah ! je veux que tu me répondes.

Me. Jacq. Combien serez-vous de gens à table ?

Harp. Nous serons huit ou dix, mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

Val. Cela s'entend.

Me. Jacq. Hé bien, il faudra quatre grands potages et cinq assiettes. . . potages . . entrées. . .

Harp. Que diable ! voilà pour traiter une ville entière.

Me. Jacq. Rôt. . .

Harp. (*mettant la main sur la bouche de M. Jacques*). Ah ! traître, tu manges tout mon bien.

Me. Jacq. Entremêts. . .

Harp. (*mettant encore la main sur la bouche de Me. Jacq.*) Encore ?

Val. (*à M. Jacq.*) Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde; et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille ? Allez-vous en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins, s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

Harp. Il a raison.

Val. Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge, qu'une table remplie de trop de viandes ; que pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas que l'on donne, et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

Harp. Ah ! que cela est bien dit ! approche que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendu de ma vie. *Il faut vivre pour*

manger, et non pas manger pour vi. . . Non, ce n'est pas cela, comment est-ce que tu dis ?

Val. Qu'il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.

Harp. Oui. (*à Me. Jacques*) Entends-tu ? (*à Valère*) Qui est le grand homme qui a dit cela ?

Val. Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

Harp. Souviens-toi de m'écrire ces mots. Je les veux faire graver en lettres d'or, sur la cheminée de ma salle.

Val. Je n'y manquerai pas. Et pour votre souper vous n'avez qu'à me laisser faire. Je règlerai tout cela comme il faut.

Harp. Fais donc.

Me. Jacq. Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

Harp. (*à Valère*) Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord, quelques bons haricots bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

Val. Reposez-vous sur moi.

Harp. Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

Me. Jacq. Attendez, ceci s'adresse au cocher : (*Me. Jacques remet sa casaque*) vous dites. . .

Harp. Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire. . .

Me. Jacq. Vos chevaux, monsieur ? ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point, et ce seroit mal parler ; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des fantômes, ou des façons de chevaux.

Harp. Les voilà bien malades ; ils ne font rien.

Me. Jacq. Et pour ne faire rien, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger ? Il leur vaudroit bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, et de manger de même. Cela me fend le cœur, de les voir ainsi exténués ; car enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir ; je m'ôte tous les jours, pour eux, les choses de la bouche ; et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

Harp. Le travail ne sera pas grand, d'aller jusqu'à la foire.

Me. Jacq. Non, monsieur, je n'ai pas le courage de les mener, et je me ferois conscience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse ? ils ne peuvent pas se traîner eux-même

Val. Monsieur, j'obligerai le voisin Picard à se charger de les conduire ; aussi-bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

Me. Jacq. Soit ; j'aime mieux qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

Val. Maître Jacques fait bien le raisonnable.

Me. Jacq. Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire.

Harp. Paix.

Me. Jacq. Monsieur, je ne saurois souffrir les flatteurs ; et je vois que ce qu'il en fait, que ces contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter, et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous ; car enfin, je me sens pour vous de la tendresse en dépit que j'en aie ; et après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

Harp. Pourrois-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi ?

Me. Jacq. Oui, monsieur, si j'étois assuré que cela ne vous fâchât point.

Harp. Non, en aucune façon.

Me. Jacq. Pardonnez-moi. Je sais fort bien que vous vous mettrez en colère.

Harp. Point du tout. Au contraire c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

Me. Jacq. Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet, et que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir au cul et aux chausses, et de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps et les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez tout votre monde. L'autre que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le

temps des étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste de gigot de mouton. Celui-ci, que l'on vous surprit une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux, et que votre cocher, qui étoit celui d'avant moi, vous donna, dans l'obscurité, je ne sais combien de coups de bâton dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, que voulez-vous que je vous dise ? On ne sauroit aller nulle part, où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces. Vous êtes la fable et la risée de tout le monde ; et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain, de fesse-mathieu.

Harp. (*battant Me. Jacques*). Vous êtes un sot, un maraud, un coquin, un impudent.

Me. Jacq. Hé bien ! ne l'avois-je pas deviné ? vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avois bien dit que je vous fâcherois de vous dire la vérité.

Harp. Apprenez à parler.

Molière.

§ 72. *Autre Scène de l'Avare.*

HARPAGON, *qui a perdu son trésor.*

Au voleur, au voleur, à l'assassin, au meurtrier. Justice, juste ciel ! je suis perdu, je suis assassiné, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être ? Qu'est-il devenu ? où est-il ? où se cache-t-il ? que ferai-je pour le trouver ? où courir ? où ne pas courir ? n'est-il point là ? n'est-il point ici ? qui est-ce ? arrête ! (*à lui-même, se prenant par le bras.*) rends-moi mon argent, coquin.—Ah ! c'est moi. Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas ! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi ; et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie, tout est fini pour moi, je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris ? Hé ! que dites-vous ? ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure : et l'on a choisi justement le temps que je parlois à mon traître de fils. Sortons, je veux aller querir la justice, et faire donner la question à toute ma maison, à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés ! je ne jette les regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Hé ! de quoi est-ce qu'on parle là ? de celui qui m'a dérobé ? quel bruit fait-on là-haut ? est-ce mon voleur qui y est ? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous ? ils me regardent tous et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des chaînes, des potences, des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde ; et si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

Molière.

§ 73. *Scène de M. de Pourceaugnac.*

ERASTE, M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, *homme d'intrigue.*

Eraste. Ah ! qu'est-ce ci ? Que vois-je ? Quelle heureuse rencontre ! monsieur de Pourceaugnac ! Que je suis ravi de vous voir ! Comment ! il semble que vous ayez peine à me reconnoître !

M. de Pourc. Monsieur, je suis votre serviteur.

Eraste. Est-il possible que cinq ou six années m'aient ôté de votre mémoire, et que vous ne reconnoissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnac.

M. de Pourc. Pardonnez-moi. (*Bas à Sbrigani*). Ma foi, je ne sais qui il est.

Eraste. Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges, que je ne connoisse, depuis le plus grand jusqu'au plus petit ; je ne fréquentois qu'eux dans le temps que j'y étois, et j'avois l'honneur de vous voir presque tous les jours.

M. de Pourc. C'est moi qui l'ai reçu, monsieur.

Eraste. Vous ne vous remettez pas mon visage ?

M. de Pourc. Si fait. (*à Sbrigani*) Je ne le connois point.

Eraste. Vous ne vous ressouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire avec vous je ne sais combien de fois ?

M. de Pourc. Excusez-moi. (*à Sbrigani*). Je ne sais ce que c'est.

Eraste. Comment appelez-vous ce traiteur de Limoges, qui fait si bonne chère ?

M. de Pourc. Petit-Jean ?

Eraste. Le voilà. Nous allions le plus souvent ensemble chez lui nous réjouir. Comment nommez-vous à Limoges ce lieu où l'on se promène ?

M. de Pourc. Le Cimetière des Arènes ?

Eraste. Justement. C'est où je passois de si douces heures à jouir de votre agréable conversation. Vous ne vous remettez pas tout cela ?

M. de Pourc. Excusez-moi, je me le remets. (*à Sbrigani*) Diable soit si je m'en souviens.

Sbrigani (*bas à M. de Pourc.*) Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

Eraste. Embrassez-moi donc, je vous prie, et resserrons les nœuds de notre ancienne amitié.

Sbrigani (*à M. de Pourc.*) Voilà un homme qui vous aime fort.

Eraste. Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté. Comment se porte monsieur votre . . . là . . . qui est si honnête homme ?

M. de Pourc. Mon frère le consul ?

Eraste. Oui.

M. de Pourc. Il se porte le mieux du monde.

Eraste. Certes, j'en suis ravi. Et celui qui est de si bonne humeur ? là . . . monsieur votre . . .

M. de Pourc. Mon cousin l'assesseur ?

Eraste. Justement.

M. de Pourc. Toujours gai et gaillard.

Eraste. Ma foi, j'en ai beaucoup de joie. Et monsieur votre oncle, le . . .

M. de Pourc. Je n'ai point d'oncle.

Eraste. Vous aviez pourtant en ce temps-là . . .

M. de Pourc. Non, rien qu'une tante.

Eraste. C'est ce que je voulois dire : madame votre tante, comment se porte-t-elle ?

M. de Pourc. Elle est morte depuis six mois.

Eraste. Hélas ! la pauvre femme ! elle étoit si bonne personne !

M. de Pourc. Nous avons aussi mon neveu le chanoine, qui a pensé mourir de la petite-vérole.

Eraste. Quel dommage ç'auroit été !

M. de Pourc. Le connoissez-vous aussi ?

Eraste. Vraiment si je le connois ! un grand garçon bien fait.

M. de Pourc. Pas des plus grands.

Eraste. Non, mais de taille bien prise.

M. de Pourc. Hé ! oui.

Eraste. Qui est votre neveu.

M. de Pourc. Oui.

Eraste. Fils de votre frère ou de votre sœur . . .

M. de Pourc. Justement.

Eraste Chanoine de l'église de . . . ; Comment l'appelez-vous ?

M. de Pourc. De Saint-Etienne.

Eraste. Le voilà ; je ne connois autre.

M. de Pourc. (*à Sbrigani*). Il dit toute la parenté.

Sbrig. Il vous connoît plus que vous ne croyez.

M. de Pourc. A ce que je vois, vous avez demeuré long-temps dans notre ville ?

Eraste. Deux ans entiers,

M. de Pourc. Vous étiez donc là, quand mon cousin l'élu fit tenir son enfant à monsieur notre gouverneur ?

Eraste. Vraiment oui ; j'y fus convié des premiers.

M. de Pourc. Cela fut galant.

Eraste. Très-galant.

M. de Pourc. C'étoit un repas bien troussé.

Eraste. Sans doute.

M. de Pourc. Vous vîtes donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme Périgordin ?

Eraste Oui.

M. de Pourc. Parbleu ! il trouva à qui parler.

Eraste. Ah ! ah !

M. de Pourc. Il me donna un soufflet, mais je lui dis bien son fait.

Eraste. Assurément. Au reste, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

M. de Pourc. Je n'ai garde de . . .

Eraste. Vous mocquez-vous ? Je ne souffrirai point du tout que mon meilleur ami soit autre part que dans ma maison.

M. de Pourc. Ce seroit vous . . .

Eraste. Non, vous avez beau dire, vous logerez chez moi.

Sbrigani (*à M. de Pourceaug.*) Puis-

qu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

Eraste. Où sont vos hardes ?

M. de Pourc. Je les ai laissées avec mon valet, où je suis descendu.

Eraste. Envoyons-les querir par quelqu'un.

M. de Pourc. Non ; je lui ai défendu de bouger, à moins que je n'y fusse moi-même, de peur de quelque fourberie.

Sbrig. C'est prudemment avisé.

M. de Pourc. Ce pays-ci est un peu sujet à caution.

Eraste. On voit les gens d'esprit en tout.

Sbrig. Je vais accompagner monsieur, et le ramènerai où vous voudrez.

Eraste. Oui. Je serai bien aise de donner quelques ordres, et vous n'avez qu'à revenir à cette maison-là.

Sbrig. Nous sommes à vous tout à l'heure.

Eraste (*à M. de Pourc*). Je vous attends avec impatience.

M. de Pourc. (*à Sbrig.*) Voilà une connoissance où je ne m'attendois point.

Sbrig. Il a la mine d'être honnête homme.

Eraste (*seul*). Ma foi, monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons : les choses sont préparées, et je n'ai qu'à frapper.

Molière.

§ 74. *Scène du Bourgeois Gentilhomme.*

M. JOURDAIN, *en robe de chambre et en bonnet de nuit, le Maître de musique, le Maître à danser, l'Elève du Maître de musique, une Musicienne, deux Musiciens, Danseurs, deux Laquais.*

M. Jourdain. Eh bien, messieurs, qu'est-ce ? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie ?

Le maître à danser. Comment ! quelle petite drôlerie ?

M. Jourdain. Hé ! la . . . Comment appelez-vous cela ? Votre prologue ou dialogue de chansons et de danses ?

Le maître à danser. Ah ! ah !

Le maître de musique. Vous nous y voyez préparés.

M. Jourdain. Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité, et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé ne mettre jamais.

Le maître de musique. Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

M. Jourdain. Je vous prie tous deux de ne vous point en aller qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

Le maître à danser. Tout ce qu'il vous plaira.

M. Jourdain. Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

Le maître de musique. Nous n'en doutons point.

M. Jourdain. Je me suis fait faire cette indienne-ci.

Le maître à danser. Elle est fort belle.

M. Jourdain. Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étoient comme cela le matin.

Le maître de musique. Cela vous sied à merveille.

M. Jourdain. Laquais, holà ! mes deux laquais !

Premier laquais. Que voulez-vous, monsieur ?

M. Jourdain. Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. (*Au maître de musique et au maître à danser*). Que dites-vous de mes livrées ?

Le maître à danser. Elles sont magnifiques.

M. Jourdain (*entr'ouvrant sa robe, et faisant voir son haut-de-chausses étroit de velours rouge, et sa camisole de velours vert*). Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

Le maître de musique. Il est galant.

M. Jourdain. Laquais !

Premier laquais. Monsieur.

M. Jourdain. L'autre laquais.

Second laquais. Monsieur.

M. Jourdain (*ôtant sa robe de chambre*) Tenez ma robe. (*Au maître de musique et au maître à danser*). Me trouvez-vous bien comme cela ?

Le maître à danser. Fort bien ; on ne peut pas mieux.

M. Jourdain. Voyons un peu votre affaire.

Le maître de musique. Je voudrois bien auparavant vous faire entendre un air (*montrant son élève*) qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

M. Jourdain. Oui ; mais il ne falloit pas faire faire cela par un écolier ; et

vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

Le maître de musique. Il ne faut pas, monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres ; et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Ecoutez seulement.

M. Jourdain (*à ses laquais*). Donnez-moi ma robe pour mieux entendre . . . Attendez, je crois que je serai mieux sans robe . . . Non, redonnez-la moi, cela ira mieux.

La musicienne.

Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis ;
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas ! que pourriez-vous faire à vos ennemis ?

M. Jourdain. Cette chanson me semble un peu lugubre ; elle endort ; et je voudrois que vous la pussiez un peu ragaillardir par-ci par-là.

Le maître de musique. Il faut, monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

M. Jourdain. On m'en apprit un tout à fait joli, il y a quelque temps. Attendez . . . là . . . Comment est-ce qu'il dit ?

Le maître à danser. Par ma foi, je ne sais.

M. Jourdain. Il y a du mouton dedans.

Le maître à danser. Du mouton ?

M. Jourdain. Oui. Ah ! (*Il chante*).

Je croyois Janneton
Aussi douce que belle ;
Je croyois Janneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas ! hélas ! elle est cent fois,
Mille fois plus cruelle
Que n'est le tigre aux bois.

N'est-il pas joli ?

Le maître de musique. Le plus joli du monde.

Le maître à danser. Et vous le chantez bien.

M. Jourdain. C'est sans avoir appris la musique.

Le maître de musique. Vous devriez l'apprendre, monsieur, comme vous faites la danse ; ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

Le maître à danser. Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

M. Jourdain. Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique ?

Le maître de musique. Oui, monsieur.

M. Jourdain. Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre ; car outre le maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un maître de philosophie, qui doit commencer ce matin.

Le maître de musique. La philosophie est quelque chose ; mais la musique, monsieur, la musique . . .

Le maître à danser. La musique et la danse . . . la musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

Le maître de musique. Il n'y a rien qui soit si utile dans un état que la musique.

Le maître à danser. Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.

Le maître de musique. Sans la musique un état ne peut subsister.

Le maître à danser. Sans la danse un homme ne sauroit rien faire.

Le maître de musique. Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

Le maître à danser. Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, les manquemens des grands capitaines ; tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

M. Jourdain. Comment cela ?

Le maître de musique. La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes ?

M. Jourdain. Cela est vrai.

Le maître de musique. Et si tous les hommes apprenoient la musique, ne seroit-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle ?

M. Jourdain. Vous avez raison.

Le maître à danser. Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un état, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours, un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire ?

M. Jourdain. Oui, on dit cela.

Le maître à danser. Et faire un mauvais pas, peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser ?

M. Jourdain. Cela est vrai et vous avez raison tous deux.

Le maître à danser. C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

M. Jourdain. Je comprends cela à cette heure.

Molière.

§ 75. *Autre Scène du Bourgeois Gentilhomme.*

M. JOURDAIN, *le Maître de Philosophie, un Laquais.*

Le maître de philosophie (*raccommodant son collet*). Venons à notre leçon.

M. Jourdain. Ah! monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donné.

Le maître de philosophie. Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses ; et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela : que voulez-vous apprendre ?

M. Jourdain. Tout ce que je pourrai; car j'ai toutes les envies du monde d'être savant, et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étois jeune.

Le maître de philosophie. Ce sentiment est raisonnable ; *nam sine doctrinâ vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous entendez le Latin, sans doute ?

M. Jourdain. Oui ; mais faites comme si je ne le savois pas : expliquez-moi ce que cela veut dire.

Le maître de philosophie. Cela veut dire que, sans la science, la vie est presque l'image de la mort.

M. Jourdain. Ce Latin-là a raison.

Le maître de philosophie. N'avez-vous point quelques principes, quelques commencemens des sciences ?

M. Jourdain. Oh, oui, je sais lire et écrire.

Le maître de philosophie. Par où vous plaît-il que nous commencions ? Voulez-vous que je vous apprenne la logique ?

M. Jourdain. Qu'est-ce que c'est que cette logique ?

Le maître de philosophie. C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. Jourdain. Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit ?

Le maître de philosopie. La première, la seconde et la troisième. La première est de bien concevoir par le moyen des universaux, la seconde, de bien juger par le moyen des catégories, et la troisième, de bien tirer une conséquence par le moyen des figures. *Barbara celarent, darii, ferio, baralipton.*

M. Jourdain. Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

Le maître de philosophie. Voulez-vous apprendre la morale ?

M. Jourdain. La morale ?

Le maître de philosophie. Oui.

M. Jourdain. Qu'est-ce qu'elle dit cette morale ?

Le maître de philosophie. Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions.

M. Jourdain. Non, laissons cela : je suis bilieux comme tous les diables, et il n'y a morale qui tienne ; je me veux mettre en colère tout mon soûl, quand il m'en prend envie.

Le maître de philosophie. Est-ce la physique que vous voulez apprendre ?

M. Jourdain. Qu'est-ce qu'elle chante cette physique ?

Le maître de philosophie. La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés des corps ; qui discourt de la nature des élémens, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volans, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

M. Jourdain. Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

Le maître de philosophie. Que voulez-vous donc que je vous apprenne ?

M. Jourdain. Apprenez-moi l'ortographe.

Le maître de philosophie. Très-volontiers.

M. Jourdain. Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point.

Le maître de philosophie. Soit. Pour bien suivre votre pensée et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connoissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à

vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment la voix, et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix : A, E, I, O, U,

M. Jourdain. J'entends tout cela.

Le maître de philosophie. La voix A, se forme en ouvrant fort la bouche, A.

M. Jourdain. A, A. Oui.

Le maître de philosophie. La voix E, se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut, A, E.

M. Jourdain. A, E, A, E. Ma foi, oui. Ah ! que cela est beau !

Le maître de philosophie. Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles, A, E, I.

M. Jourdain. A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science !

Le maître de philosophie. La voix O, se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas, O.

M. Jourdain. O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable, I, O, I, O.

Le maître de philosophie. L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. Jourdain. O, O, O. Vous avez raison. O. Ah ! la belle chose que de savoir quelque chose !

Le maître de philosophie. La voix U, se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant ainsi l'une de l'autre, sans les joindre tout à fait, U.

M. Jourdain. U, U. Il n'y a rien de plus véritable. U.

Le maître de philosophie. Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue ; d'où vient que, si vous la vouliez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

M. Jourdain. U, U. Cela est vrai. Ah ! que n'ai-je étudié plutôt, pour savoir tout cela !

Le maître de philosophie. Demain, nous verrons les autres lettres qui sont les consonnes.

M. Jourdain. Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses que celles-ci ?

Le maître de philosophie. Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce, en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut, DA.

M. Jourdain. DA, DA. Oui. Ah ! les belles choses ! les belles choses !

Le maître de philosophie. L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous. FA.

M. Jourdain. FA, FA. C'est la vérité. Ah ! mon père et ma mère, que je vous veux de mal !

Le maître de philosophie. Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais, de sorte qu'étant frolée par l'air qui sort avec force, elle lui cède et revient toujours au même endroit faisant une manière de tremblement, R, RA.

M. Jourdain. R, RA, R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah ! l'habile homme que vous êtes, et que j'ai perdu de temps ! R, R, R, RA.

Le maître de philosophie. Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. Jourdain. Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterois que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

Le maître de philosophie. Fort bien.

M. Jourdain. Cela sera galant, oui !

Le maître de philosophie. Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?

M. Jourdain. Non, non ; point de vers.

Le maître de philosophie. Vous ne voulez que de la prose ?

M. Jourdain. Non ; je ne veux ni prose ni vers.

Le maître de philosophie. Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. Jourdain. Pourquoi ?

Le maître de philosophie. Par la raison, monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers.

M. Jourdain. Il n'y a que la prose ou les vers ?

Le maître de philosophie. Non, monsieur : tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. Jourdain. Et comme l'on parle, qu'est-ce c'est donc que cela ?

Le maître de philosophie. De la prose.

M. Jourdain. Quoi ! quand je dis :

Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit, c'est de la prose ?

Le maître de philosophie. Oui, monsieur.

M. Jourdain. Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien, et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrois donc lui mettre dans un billet : " Belle marquise, vos " beaux yeux me font mourir d'amour". Mais je voudrois que cela fut mis d'une manière galante, que cela fut tourné gentiment,

Le maître de philosophie. Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres ; que vous souffrez nuit et jour, pour elle, les violences d'un . . . .

M. Jourdain. Non, non, non ; je ne veux point tout cela ; je ne veux que ce que je vous ai dit : " Belle marquise, " vos beaux yeux me font mourir d'a- " mour".

Le maître de philosophie. Il faut bien étendre un peu la chose.

M. Jourdain. Non, vous dis-je, je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir les diverses manières dont on les peut mettre.

Le maître de philosophie. On peut les mettre premièrement comme vous avez dit : " Belle marquise, vos beaux yeux " me font mourir d'amour" ; ou bien : " D'amour mourir me font, belle mar- " quise, vos beaux yeux" ; ou bien : " Vos beaux yeux d'amour me font, belle " marquise, mourir" ; ou bien : " Mou- " rir vos beaux yeux, belle marquise, " d'amour me font" ; ou bien : " Me " font vos beaux yeux mourir, belle " marquise, d'amour".

M. Jourdain. Mais de toutes ces façons-là laquelle est la meilleure ?

Le maître de philosophie. Celle que vous avez dite : " Belle marquise, vos " beaux yeux me font mourir d'amour".

M. Jourdain. Cependant je n'ai pas étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

Le maître de philosophie. Je n'y manquerai pas.

Molière.

§ 76. *Autre Scène du Bourgeois Gentilhomme.*

M. Jourdain, Mad. Jourdain, Nicole, *deux Laquais.*

M. Jourdain (*aux laquais*). Suivez-moi, que j'aille un peu montrer mon habit par la ville ; et surtout, ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi.

Les laquais. Oui, monsieur.

M. Jourdain. Appelez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres . . . Ne bougez, la voilà. (*à Nicole*). Nicole.

Nicole. Plaît-il ?

M. Jourdain. Ecoutez.

Nicole (*riant*). Hi, hi, hi, hi, hi.

M. Jourdain. Qu'as-tu à rire ?

Nicole. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. Jourdain. Que veut dire cette coquine-là ?

Nicole. Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti ! Hi, hi, hi.

M Jourdain. Comment donc ?

Nicole. Ah ! ah ! mon Dieu ! Hi, hi, hi, hi.

M. Jourdain. Quelle friponne est-ce là ? Te moques-tu de moi ?

Nicole. Nenni, monsieur ; j'en serois bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. Jourdain. Je te baillerai sur le nez, si tu ris davantage.

Nicole. Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. Jourdain. Tu ne t'arrêteras pas ?

Nicole. Monsieur, je vous demande pardon ; mais vous êtes si plaisant, que je ne me saurois tenir de rire. Hi, hi, hi.

M. Jourdain. Mais voyez quelle insolence !

Nicole. Vous êtes tout à fait drôle, comme cela. Hi, hi.

M. Jourdain. Je te . . .

Nicole. Je vous prie de m'excuser. Hi, hi.

M. Jourdain. Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai, sur la joue, le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

Nicole. Eh bien, monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.

M. Jourdain. Prends-y bien garde. Il faut que, pour tantôt, tu nettoies...

Nicole. Hi, hi.

M. Jourdain. Que tu nettoies comme il faut . . .

Nicole. Hi, hi.

M. Jourdain. Il faut, dis-je, que tu nettoies la sale, et . . .

Nicole. Hi, hi.

M. Jourdain. Encore ?

Nicole (tombant à force de rire). Tenez, monsieur, battez-moi plutôt, et me laissez rire tout mon soûl ; cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi.

M. Jourdain. J'enrage.

Nicole. De grâce, monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi, hi.

M. Jourdain. Si je te prends . . .

Nicole. Monsieur-eur, je creverai-ai, si je ne ris. Hi, hi, hi.

M. Jourdain. Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là, qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres ?

Nicole. Que voulez-vous que je fasse, monsieur ?

M. Jourdain. Que tu songes, coquine, à préparer ma maison, pour la compagnie qui doit venir tantôt.

Nicole (se relevant). Ah ! par ma foi, je n'ai plus envie de rire ; et toutes vos compagnies font tant de désordre céans, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

M. Jourdain. Ne dois-je point, pour toi, fermer ma porte à tout le monde ?

Nicole. Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

Mad. Jourdain (entrant). Ah ! ah ! voici une nouvelle histoire ! Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là ? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte? et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous ?

M. Jourdain. Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

Mad. Jourdain. Vraiment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure ; et il y a long-temps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

M. Jourdain. Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît ?

Mad. Jourdain. Tout ce monde-là est un monde qui a raison, et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison ; on diroit qu'il est céans carêmeprenant tous les jours ; et, dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs dont tout le voisinage se trouve incommodé.

Nicole. Madame parle bien Je ne saurois plus voir mon ménage propre, avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici ; et la pauvre Françoise est presque sur les dents, à frotter les planchers que vos beaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

M. Jourdain. Ouais ! notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une paysanne !

Mad. Jourdain. Nicole a aison, et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrois bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser à l'âge que vous avez ?

Nicole. Et d'un grand maître tireur d'armes, qui vient avec ses battemens de pieds, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les carreaux de notre salle ?

M. Jourdain. Taisez-vous, ma servante et ma femme.

Mad. Jourdain. Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes ?

Nicole. Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un ?

M. Jourdain. Taisez-vous, vous dis-je, vous êtes des ignorantes l'une et l'autre, et vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

Mad. Jourdain. Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue.

M. Jourdain. Je songerai à marier ma fille quand il se présentera un parti pour elle ; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

Nicole. J'ai encore ouï dire, madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un maître de philosophie.

M. Jourdain. Fort bien. Je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.

Mad. Jourdain. N'irez-vous pas un de ces jours au collége, vous faire donner le fouet à votre âge ?

M. Jourdain. Pourquoi non ? Plût à Dieu l'avoir tout à l'heure, le fouet, devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collége !

Nicole. Oui, ma foi, cela vous rendroit la jambe bien mieux faite !

M. Jourdain. Sans doute.

Mad. Jourdain. Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison !

M. Jourdain. Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. Par exemple, (*à Mad. Jourdain*) savez-vous ce que c'est que vous dites à cette heure ?

Mad. Jourdain. Oui ; je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

M. Jourdain. Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici ?

Mad. Jourdain. Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

M. Jourdain. Je ne parle pas de cela, vous dis-je ; je vous demande ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est ?

Mad. Jourdain. Des chansons.

M. Jourdain. Hé ! non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux ? Le langage que nous parlons à cette heure ?

Mad. Jourdain. Hé bien ?

M. Jourdain. Comment est-ce que cela s'appelle ?

Mad. Jourdain. Cela s'appelle, comme on veut l'appeler.

M. Jourdain. C'est de la prose, ignorante.

Mad. Jourdain. De la prose ?

M. Jourdain. Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers ; et tout ce qui n'est point vers est prose. Et voilà ce que c'est que d'étudier ! (*à Nicole*), Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U ?

Nicole. Comment ?

M. Jourdain. Oui ; qu'est-ce que tu fais, quand tu dis un U ?

Nicole. Quoi ?

M. Jourdain. Dis un peu U, pour voir.

Nicole. Hé bien, U.

M. Jourdain. Qu'est-ce que tu fais ?

Nicole. Je dis U.

M. Jourdain. Oui ; mais quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais ?

Nicole. Je fais ce que vous me dites.

M. Jourdain. Oh ! l'étrange chose, que d'avoir affaire à des bêtes ! Tu allonges les lèvres en dehors, et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas. U, vois-tu ? U ; je fais la moue, U.

Nicole. Oui, cela est beau !

Mad. Jourdain. Voilà qui est admirable !

M. Jourdain. C'est bien autre chose si vous aviez vu O, et Da, Da, et Fa, Fa.

Mad. Jourdain. Qu'est-ce que c'est donc que tout ce galimatias-là ?

Nicole. De quoi est-ce que cela guérit ?

M. Jourdain. J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes.

Mad. Jourdain. Allez, vous devriez envoyer promener tous ces gens-là avec leurs fariboles.

Nicole. Et surtout ce grand escogriffe de maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

M. Jourdain. Ouais ! ce maître d'armes vous tient bien au cœur ! Je te veux faire voir ton impertinence tout à l'heure. (*Après avoir fait apporter les fleurets, et en avoir donné un à Nicole*).Tiens ; raison démonstrative : la ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela ; et quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué ; et cela n'est-il pas beau, d'être assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un ? Là ; pousse-moi un peu, pour voir.

Nicole. Hé bien, quoi ? (*Nicole pousse plusieurs bottes à M. Jourdain*).

M. Jourdain. Tout beau. Holà ! ho ! doucement. Diantre soit la coquine !

Nicole. Vous me dites de pousser.

M. Jourdain. Oui, mais tu me pousses en tierce, avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.

Mad. Jourdain. Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies, et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

M. Jourdain. Lorsque je hante la noblesse, je fais paroître mon jugement ; et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

Mad. Jourdain. Camon vraiment ! Il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles ! et vous avez fort bien opéré avec ce beau monsieur le comte dont vous vous êtes embéguiné !

M. Jourdain. Paix, songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui ? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable, que l'on voie venir chez moi, si souvent, une per-

sonne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami, et me traite comme si j'étois son égal ? Il a pour moi des bontés qu'on ne devineroit jamais ; et devant tout le monde il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

Mad. Jourdain. Oui, il a des bontés pour vous et vous fait des caresses ; mais il vous emprunte votre argent.

M. Jourdain. Hé bien ! ne m'est-ce pas de l'honneur, de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là ? Et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami ?

Mad. Jourdain. Et ce seigneur, que fait-il pour vous ?

M. Jourdain. Des choses dont on seroit étonné si on les savoit.

Mad. Jourdain. Et quoi ?

M. Jourdain. Baste, je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

Mad. Jourdain. Oui, attendez-vous à cela.

M. Jourdain. Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit ?

Mad. Jourdain. Oui, oui ; il ne manquera pas d'y faillir.

M. Jourdain. Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

Mad. Jourdain. Chansons.

M. Jourdain. Vous êtes bien obstinée, ma femme. Je vous dis qu'il me tiendra sa parole, j'en suis sûr.

Mad. Jourdain. Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait, ne sont que pour vous enjôler.

M. Jourdain. Taisez-vous. Le voici.

Mad. Jourdain. Il ne faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt ; et il me semble que j'ai dîné quand je le vois.

Molière.

§ 77. *Autre Scène du Bourgeois Gentilhomme.*

CLÉONTE, M. JOURDAIN, Mad. JOURDAIN, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

Cléonte. Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a long-temps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même, et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

M. Jourdain. Avant que de vous rendre réponse, monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme ?

Cléonte. Monsieur, la plupart des gens sur cette question n'hésitent pas beaucoup : on tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre ; et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentimens, sur cette matière, un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis de parens, sans doute, qui ont tenu des charges honorables ; je me suis acquis dans les armes, l'honneur de six ans de service, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable ; mais, avec tout cela, je ne veux pas me donner un nom où d'autres en ma place croiroient pouvoir prétendre ; et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

M. Jourdain. Touchez-là, monsieur ; ma fille n'est pas pour vous.

Cléonte. Comment ?

M. Jourdain. Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez pas ma fille.

Mad. Jourdain. Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme ? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de Saint-Louis ?

M. Jourdain. Taisez-vous, ma femme ; je vous vois venir.

Mad. Jourdain. Descendons-nous, tous deux que de bonne bourgeoisie ?

M. Jourdain. Voilà pas le coup de langue !

Mad. Jourdain. Et votre père n'étoit-il pas marchand aussi-bien que le mien ?

M. Jourdain. Peste soit de la femme! elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui ; mais pour le mien, ce sont des mal-avisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

Mad. Jourdain. Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre, et il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et bien fait, qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

Nicole. Cela est vrai. Nous avons le

fils du gentilhomme de notre village, qui est le plus grand malitorne et le plus sot dadais que j'aie jamais vu.

M. Jourdain (*à Nicole*). Taisez-vous, impertinente : vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneurs, et je la veux faire marquise.

Mad. Jourdain. Marquise ?

M. Jourdain. Oui, marquise.

Mad. Jourdain. Hélas ! Dieu m'en garde !

M. Jourdain. C'est une chose que j'ai résolue.

Mad. Jourdain. C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grands que soi, sont sujettes toujours à de fâcheux inconvéniens. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parens, et qu'elle ait des enfans qui aient honte de m'appeler leur grand'maman. S'il falloit qu'elle vînt me visiter en équipage de grande dame, et qu'elle manquât, par mégarde, à saluer quelqu'un du quartier, on ne manqueroit pas aussitôt de dire cent sottises. " Voyez-vous, diroit-on, cette " madame la marquise qui fait tant la " glorieuse ? c'est la fille de M. Jour- " dain, qui étoit trop heureuse, étant " petite, de jouer à la madame avec " nous. Elle n'a pas toujours été si re- " levée que la voilà, et ses deux grands- " pères vendoient du drap auprès de la " porte St. Innocent. Ils ont amassé du " bien à leurs enfans qu'ils paient main- " tenant peut-être bien cher en l'autre " monde, et l'on ne devient guère si riche " à être honnêtes gens". Je ne veux point de tous ces caquets ; je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire, mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi.

M. Jourdain. Voilà bien les sentimens d'un petit esprit, de vouloir toujours demeurer dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage ; ma fille sera marquise en dépit de tout le monde ; et si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

Molière.

§ 78. *Scène des Fourberies de Scapin.*

ARGANTE, SCAPIN.

Scapin (*à part*). Le voilà qui rumine. *Argante (se croyant seul).* Avoir si peu de conduite et de considération ! S'aller jeter dans un engagement comme celui-là ! Ah ! ah ! jeunesse impertinente !

Scapin. Monsieur, votre serviteur.

Argante. Bon jour, Scapin.

Scapin. Vous rêvez à l'affaire de votre fils ?

Argante. Je t'avoue que cela me donne un furieux chagrin.

Scapin. Monsieur, la vie est mêlée de traverses ; il est bon de s'y tenir sans cesse préparé ; et j'ai ouï dire, il y a long-temps, une parole d'un ancien, que j'ai toujours retenue.

Argante. Quoi ?

Scapin. Que pour peu qu'un père de famille ait été absent de chez lui, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidens que son retour peut rencontrer ; se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié, sa fille subornée ; et ce qu'il trouve qui ne lui est point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philosophie, et je ne suis jamais revenu au logis, que je ne me sois tenu prêt à la colère de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux bastonnades, aux étrivières ; et ce qui a manqué à m'arriver, j'en ai rendu grâces à mon destin.

Argante. Voilà qui est bien : mais ce mariage impertinent, qui trouble celui que nous voulons faire, est une chose que je ne puis souffrir, et je viens de consulter des avocats pour le faire casser.

Scapin. Ma foi, monsieur, si vous me croyez, vous tâcherez, par quelque autre voie, d'accommoder l'affaire. Vous savez ce que c'est que les procès en ce pays-ci, et vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines

Argante. Tu as raison, je le vois bien. Mais quelle autre voie ?

Scapin. Je pense que j'en ai trouvé une. La compassion que m'a donnée tantôt votre chagrin, m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude ; car je ne saurois voir d'honnêtes pères chagrinés par leurs enfans, que cela ne m'émeuve, et de tout temps je me suis senti pour votre personne une inclination particulière.

Argante. Je te suis obligé.

Scapin. J'ai donc été trouver le frère de cette fille qui a été épousée. C'est un de ces braves de profession, de ces

gens qui sont tout coups d'épée, qui ne parlent que d'échiner, et ne font non plus de conscience de tuer un homme que d'avaler un verre de vin. Je l'ai mis sur ce mariage, lui ai fait voir quelle facilité offroit la raison de la violence pour le faire casser, vos prérogatives du nom de père, et l'appui que vous donneroient auprès de la justice et votre droit, et votre argent, et vos amis; enfin, je l'ai tant tourné de tous les côtés, qu'il a prêté l'oreille aux propositions que je lui ai faites d'ajuster l'affaire pour quelque somme; et il donnera son consentement à rompre le mariage, pourvu que vous lui donniez de l'argent.

Argante. Et qu'a-t-il demandé?

Scapin. Oh! d'abord des choses pardessus les maisons.

Argante. Hé! quoi?

Scapin. Des choses extravagantes.

Argante. Mais encore?

Scapin. Il ne parloit pas moins que de cinq ou six cents pistoles.

Argante. Cinq ou six cents fièvres quartaines qui le puissent serrer! Se moque-t-il des gens?

Scapin. C'est ce que je lui ai dit; j'ai rejeté bien loin de pareilles propositions, et je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une dupe, pour vous demander des cinq ou six cents pistoles. Enfin, après plusieurs discours, voilà où s'est réduit le résultat de notre conférence. Nous voilà au temps, m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'armée, je suis après à m'équiper, et le besoin que j'ai de quelque argent, me fait consentir malgré moi à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval de service, et je n'en saurois avoir un qui soit tant soit peu raisonnable, à moins de soixante pistoles.

Argante. Hé bien, pour soixante pistoles, je les donne.

Scapin. Il faudra les harnois et les pistolets, et cela ira bien à vingt pistoles encore.

Argante. Vingt pistoles et soixante, ce seroit quatre-vingts.

Scapin. Justement.

Argante. C'est beaucoup; mais soit, je consens à cela.

Scapin. Il me faut aussi un cheval pour monter mon valet, qui coûtera bien trente pistoles.

Argante. Comment, diantre! qu'il se promène, il n'aura rien du tout.

Scapin. Monsieur...

Argante. Non, c'est un impertinent.

Scapin. Voulez-vous que son valet aille à pied?

Argante. Qu'il aille comme il lui plaira, et le maître aussi.

Scapin. Mon Dieu, monsieur, ne vous arrêtez point à peu de chose; n'allez point plaider, je vous prie, et donnez tout pour vous sauver des mains de la justice.

Argante. Hé bien, soit, je me résous à donner encore ces trente pistoles.

Scapin. Il faut encore, m'a-t-il dit, un mulet pour porter...

Argante. Oh! qu'il aille au diable, avec son mulet, c'en est trop, et nous irons devant les juges.

Scapin. De grâce, monsieur...

Argante. Non, je n'en ferai rien.

Scapin. Monsieur, un petit mulet.

Argante. Je ne lui donnerois pas seulement un âne.

Scapin. Considérez...

Argante. Non, j'aime mieux plaider.

Scapin. Hé, monsieur! de quoi parlez-vous là, et à quoi vous résolvez-vous? Jetez les yeux sur les détours de la justice; voyez combien d'appels et de degrés de juridiction, combien de procédures embarrassantes, combien d'animaux ravissans, par les griffes desquels il vous faudra passer: sergens, procureurs, avocats, greffiers, substituts, rapporteurs, juges et leurs clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre chose, ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un sergent baillera de faux exploits sur quoi vous serez condamné sans que vous le sachiez. Votre procureur s'entendra avec votre partie, et vous vendra à beaux deniers comptant; votre avocat, gagné de même, ne se trouvera point lorsqu'on plaidera votre cause, ou dira des raisons qui ne feront que battre la campagne, et n'iront point au fait. Le greffier délivrera par contumace des sentences et arrêts contre vous. Le clerc du rapporteur soustraira des pièces, ou le rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu. Et quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez paré tout cela, vous serez ébahi que vos juges auront été sollicités contre vous par des gens dévots, ou par des femmes qu'ils aimeront. Hé, monsieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet enfer-là; c'est être damné dès ce monde que d'avoir à plaider; et la seule pensée d'un

procès seroit capable de me faire fuir jusqu'aux Indes.

Argante. A combien est-ce qu'il fait monter le mulet ?

Scapin. Monsieur, pour le mulet, pour son cheval et celui de son homme, pour les harnois et les pistolets, et pour payer quelque petite chose qu'il doit à son hôtesse, il demande en tout deux cents pistoles.

Argante. Deux cents pistoles ?

Scapin. Oui.

Argante (*se promenant en colère*). Allons, allons, nous plaiderons.

Scapin. Faites réflexion...

Argante. Je plaiderai.

Scapin. Ne vous allez point jeter...

Argante. Je veux plaider.

Scapin. Mais pour plaider, il faudra de l'argent ; il vous en faudra pour l'exploit ; il vous en faudra pour le contrôle ; il vous en faudra pour la procuration, pour la présentation, conseils, productions, et journées de procureur ; il vous en faudra pour les consultations et plaidoyers des avocats, pour le droit de retirer le sac et pour les grosses d'écritures ; il vous en faudra pour le rapport des substituts, pour les épices de conclusion, pour l'enregistrement du greffier, façon d'appointemens, sentences et arrêts, contrôles, signatures, et expéditions de leurs clercs, sans parler de tous les présens qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent-là à cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.

Argante. Comment ! deux cents pistoles ?

Scapin. Oui ; vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul, en moi-même, de tous les frais de la justice, et j'ai trouvé qu'en donnant deux cents pistoles à votre homme, vous en aurez de reste, pour le moins, cent cinquante, sans compter les soins, les pas, et les chagrins que vous épargnerez. Quand il n'y auroit à essuyer que les sottises que disent, devant tout le monde, de méchans plaisans d'avocats, j'aimerois mieux donner trois cents pistoles, que de plaider.

Argante. Je me moque de cela, et je défie les avocats de rien dire de moi.

Scapin. Vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais si j'étois que de vous, je fuirois les procès.

Argante. Je me résous à donner les deux cents pistoles.

Scapin. J'en suis ravi pour l'amour de vous.

Argante. Allons le trouver, je les ai sur moi.

Scapin. Vous n'avez qu'à me les donner.

Argante. Oui ; mais j'aurois été bien aise de voir comme je donne mon argent.

Scapin. Est-ce que vous vous défiez de moi ?

Argante. Non pas, mais...

Scapin. Parbleu, monsieur, je suis un fourbe, ou je suis un honnête homme, c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrois vous tromper, et que dans tout ceci j'ai d'autre intérêt que le vôtre et celui de mon maître, à qui vous voulez vous allier ? Si je vous suis suspect, je ne me mêle plus de rien, et vous n'avez qu'à chercher, dès cette heure, qui accommodera vos affaires.

Argante. Tiens donc.

Scapin. Non, monsieur, ne me confiez point votre argent. Je serai bien aise que vous vous serviez de quelque autre.

Argante. Mon Dieu ! tiens.

Scapin. Non, vous dis-je, ne vous fiez point à moi. Que sait-on si je ne veux point vous attraper votre argent ?

Argante. Tiens, te dis-je ; ne me fais point contester davantage. Mais songe à bien prendre tes sûretés avec lui.

Scapin. Laissez-moi faire ; il n'a pas affaire à un sot.

Argante. Je vais t'attendre chez moi.

Scapin. Je ne manquerai pas d'y aller. (*Seul*). Et d'un, je n'ai qu'à chercher l'autre.

Molière.

§ 79. *Autre Scène des Fourberies de Scapin.*

SCAPIN, GÉRONTE.

Scapin. O ciel ! ô disgrâce imprévue! ô misérable père ! pauvre Géronte, que feras-tu ?

Géronte (*à part*). Que dit-il là, de moi, avec ce visage affligé ?

Scapin. N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le seigneur Géronte ?

Géronte. Qu'y a-t-il, Scapin ?

Scapin (*courant sur le théâtre, sans vouloir entendre ni voir Géronte*). Où pourrai-je le rencontrer, pour lui dire cette infortune ?

Géronte (*courant après Scapin*). Qu'est-ce que c'est donc ?

Scapin. En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

Géronte. Me voici.

Scapin. Il faut qu'il soit caché dans quelque endroit qu'on ne puisse deviner.

Géronte (*arrêtant Scapin*). Holà! Es-tu aveugle, que tu ne me vois pas?

Scapin. Ah! monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

Géronte. Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a?

Scapin. Monsieur...

Géronte. Quoi?

Scapin. Monsieur votre fils...

Géronte. Hé bien? mon fils...

Scapin. Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.

Géronte. Et quelle?

Scapin. Je l'ai trouvé, tantôt, tout triste de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à propos; et cherchant à divertir cette tristesse, nous sommes allés nous promener sur le port. Là, entr'autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère Turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invité d'y entrer, et nous a présenté la main. Nous y avons passé. Il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé les fruits les plus excellens qui se puissent voir, et bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

Géronte. Qu'y a-t-il de si affligeant à tout cela?

Scapin. Attendez, monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer; et se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, et m'envoie vous dire que, si vous ne lui envoyez par moi tout à l'heure, cinq cents écus, il va vous emmener votre fils en Alger.

Géronte. Comment diantre! cinq cents écus!

Scapin. Oui, monsieur; et de plus, il ne m'a donné, pour cela, que deux heures.

Géronte. Ah! le pendard de Turc! m'assassiner de la façon!

Scapin. C'est à vous, monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

Géronte. Que diable alloit-il faire dans cette galère?

Scapin. Il ne songeoit pas à ce qui est arrivé.

Géronte. Va-t'en, Scapin, va-t'en vite dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.

Scapin. La justice en pleine mer! vous moquez-vous des gens?

Géronte. Que diable alloit-il faire dans cette galère?

Scapin. Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.

Géronte. Il faut, Scapin, que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

Scapin. Quoi, monsieur?

Géronte. Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, et que tu te mettes à sa place, jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande.

Scapin. Hé! monsieur, songez-vous bien à ce que vous dites? Et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens, que d'aller recevoir un misérable comme moi, à la place de votre fils?

Géronte. Que diable alloit-il faire dans cette galère?

Scapin. Il ne devinoit pas ce malheur. Songez, monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

Géronte. Tu dis qu'il demande...

Scapin. Cinq cents écus.

Géronte. Cinq cents écus! N'a-t-il point de conscience?

Scapin. Vraiment oui, de la conscience à un Turc!

Géronte. Sait-il ce que c'est que cinq cents écus?

Scapin Oui, monsieur, il sait que c'est mille cinq cents livres.

Géronte. Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval?

Scapin. Ce sont des gens qui n'entendent point de raisons.

Géronte. Mais que diable alloit-il faire dans cette galère?

Scapin. Il est vrai; mais quoi? on ne prévoyoit pas les choses. De grâce, monsieur, dépêchez.

Géronte. Tiens, voilà la clef de mon armoire.

Scapin. Bon.

Géronte. Tu l'ouvriras.

Scapin. Fort bien.

Géronte. Tu trouveras une grosse clef du côté gauche, qui est celle de mon grenier.

Scapin. Oui.

Géronte. Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne

et tu les vendras aux fripiers, pour aller racheter mon fils.

Scapin (*en lui rendant la clef*). Hé, monsieur, rêvez-vous ? Je n'aurois pas cent francs de tout ce que vous dites ; et de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.

Géronte. Mais que diable alloit-il faire dans cette galère ?

Scapin. Oh, que de paroles perdues ! Laissez là cette galère, et songez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas ! mon pauvre maître, peut-être que je ne te verrai de ma vie, et qu'à l'heure que je parle on t'emmène esclave en Alger. Mais le ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu, et que si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père.

Géronte. Attends, Scapin, je m'en vais querir cette somme.

Scapin. Dépêchez donc vite, monsieur, je tremble que l'heure ne sonne.

Géronte. N'est-ce pas quatre cents écus, que tu dis ?

Scapin. Non, cinq cents écus.

Géronte. Cinq cents écus !

Scapin. Oui.

Géronte. Que diable alloit-il faire dans cette galère ?

Scapin. Vous avez raison ; mais hâtez-vous.

Géronte. N'y avoit-il point d'autre promenade ?

Scapin. Cela est vrai ; mais faites promptement.

Géronte. Ah ! maudite galère !

Scapin (*à part*). Cette galère lui tient au cœur.

Géronte. Tiens, Scapin, je ne me souvenois pas que je viens justement de recevoir cette somme en or ; et je ne croyois pas qu'elle dût m'être sitôt ravie. (*Tirant sa bourse de sa poche et la présentant à Scapin*). Va-t'en racheter mon fils.

Scapin (*tendant la main*). Oui, monsieur.

Géronte (*tenant sa bourse qu'il fait semblant de donner à Scapin*). Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat.

Scapin (*tendant encore la main*). Oui.

Géronte (*recommençant la même action*) Un infâme.

Scapin (*tendant toujours la main*). Oui

Géronte (*de même*). Un homme sans foi, un voleur.

Scapin. Laissez-moi faire.

Géronte (*de même*). Qu'il me tire cinq cents écus contre toute sorte de droit,

Scapin. Oui.

Géronte (*de même*). Que je ne les lui donne ni à la mort ni à la vie.

Scapin. Fort bien.

Géronte (*de même*). Et que si jamais je l'attrape, je saurai me venger de lui.

Scapin. Oui.

Géronte (*remettant sa bourse dans sa poche et s'en allant*). Va, va vite requérir mon fils.

Scapin (*recourant après Géronte*). Holà, monsieur !

Géronte. Quoi ?

Scapin. Où est donc cet argent ?

Géronte. Ne te l'ai-je pas donné ?

Scapin. Non, vraiment ; vous l'avez remis dans votre poche.

Géronte. Ah ! c'est la douleur qui me trouble l'esprit.

Scapin. Je le vois bien.

Géronte. Que diable alloit-il faire dans cette galère ? Ah ! maudite galère ! Traître de Turc, à tous les diables !

Scapin (*seul*). Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache ; mais il n'est pas quitte envers moi ; et je veux qu'il me paie en une autre monnoie l'imposture qu'il m'a faite auprès de son fils.

Molière.

§ 80. *Autre Scène des Fourberies de Scapin.*

ZERBINETTE, GÉRONTE.

Zerbinette (*riant sans voir Géronte*). Ah ! ah ! je veux prendre un peu l'air.

Géronte (*à part sans voir Zerbinette*). Tu me le paieras, je te jure.

Zerbinette (*sans voir Géronte*). Ah ! ah ! ah ! la plaisante histoire ! et la bonne dupe que ce vieillard !

Géronte. Il n'y a rien de plaisant à cela, et vous n'avez que faire d'en rire.

Zerbinette. Quoi ! que voulez-vous dire, monsieur ?

Géronte. Je veux dire que vous ne devez pas vous moquer de moi.

Zerbinette. De vous ?

Géronte. Oui.

Zerbinette. Comment ? qui songe à se moquer de vous ?

Géronte. Pourquoi venez-vous ici me rire au nez ?

Zerbinette. Cela ne vous regarde pas, et je ris toute seule du conte qu'on vient de me faire, le plus plaisant qu'on puisse entendre. Je ne sais pas si c'est parce que je suis intéressée à la chose, mais je n'ai jamais trouvé rien de si drôle qu'un tour qui vient d'être joué par un fils à son père, pour en attraper de l'argent.

Géronte. Par un fils à son père pour en attraper de l'argent ?

Zerbinette. Oui ; pour peu que vous me pressiez, vous me trouverez assez disposée à vous dire l'affaire ; et j'ai une démangeaison naturelle à faire part des contes que je sais.

Géronte. Je vous prie de me dire cette histoire.

Zerbinette. Je le veux bien. Je ne risquerai pas grand'chose à vous la dire, et c'est une aventure qui n'est pas pour être long-temps secrète. La destinée a voulu que je me trouvasse parmi une bande de ces personnes qu'on appelle Egyptiens, et qui, rôdant de province en province, se mêlent de dire la bonne fortune, et quelquefois de beaucoup d'autres choses. En arrivant dans cette ville, un jeune homme me vit, et conçut pour moi de l'amour. Dès ce moment, il s'attache à mes pas ; et le voilà d'abord comme tous les jeunes gens, qui croient qu'il n'y a qu'à parler, et qu'au moindre mot qu'ils nous disent leurs affaires sont faites ; mais il trouva une fierté qui lui fit un peu corriger ses premières pensées. Il fit connoître sa passion aux gens qui me tenoient, et il les trouva disposés à me laisser à lui moyennant quelque somme. Mais le mal de l'affaire étoit que mon amant se trouvoit dans l'état où l'on voit le plus souvent la plupart des fils de famille, c'est-à-dire qu'il étoit un peu dénué d'argent. Il a un père qui, quoique riche, est un avaricieux fieffé, le plus vilain homme du monde. Attendez ; ne me saurois-je souvenir de son nom ? Ah ! aidez-moi un peu : ne pouvez-vous me nommer quelqu'un de cette ville, qui soit connu pour être avare au dernier point ?

Géronte. Non.

Zerbinette. Il y a à son nom du ron... ronte...o...oronte. Non. Gé...Géronte. Oui, Géronte, justement ; voilà mon vilain, je l'ai trouvé, c'est ce ladre-là que je dis. Pour venir à notre conte, nos gens ont voulu aujourd'hui partir de cette ville ; et mon amant m'alloit perdre faute d'argent, si, pour en tirer de son père, il n'avoit trouvé du secours dans l'industrie d'un serviteur qu'il a. Pour le nom du serviteur, je le sais à merveille : il s'appelle Scapin ; c'est un homme incomparable, et il mérite toutes les louanges que l'on peut donner.

Géronte (*à part*). Ah ! coquin que tu es !

Zerbinette. Voici le stratagème dont il s'est servi pour attraper sa dupe. Ah ! ah ! ah ! ah ! je ne saurois m'en souvenir que je ne rie de tout mon cœur. Ah ! ah ! ah ! il est allé trouver ce chien d'avare, ah ! ah ! ah ! et lui a dit qu'en se promenant sur le port avec son fils, hi ! hi ! ils avoient vu une galère Turque, où on les avoit invités d'entrer ; qu'un jeune Turc leur y avoit donné la collation ; ah ! ah ! que, tandis qu'ils mangeoient, on avoit mis la galère en mer, et que le Turc l'avoit renvoyé lui seul à terre dans un esquif, avec ordre de dire au père de son maître, qu'il emmenoit son fils en Alger, s'il ne lui envoyoit tout à l'heure cinq cents écus. Ah ! ah ! ah ! voilà mon ladre, mon vilain, dans de furieuses angoisses, et la tendresse qu'il a pour son fils fait un combat étrange avec son avarice. Cinq cents écus qu'on lui demande sont justement cinq cents coups de poignard qu'on lui donne. Ah ! ah ! ah ! il ne peut se résoudre à tirer cette somme de ses entrailles, et la peine qu'il souffre lui fait trouver cent moyens ridicules pour ravoir son fils. Ah ! ah ! ah ! il veut envoyer la justice en mer après la galère du Turc. Ah ! ah ! ah ! il sollicite son valet de s'aller offrir à tenir la place de son fils, jusqu'à ce qu'il ait amassé l'argent qu'il n'a pas envie de donner. Ah ! ah ! ah ! il abandonne, pour faire les cinq cents écus, quatre ou cinq vieux habits qui n'en valent pas trente. Ah ! ah ! ah ! le valet lui fait comprendre à tous coups l'impertinence de ses propositions, et chaque réflexion est douloureusement accompagnée d'un : " mais que " diable alloit-il faire dans cette galère ? " Ah ! maudite galère ! traître de " Turc ! " Enfin après plusieurs détours, après avoir long-temps gémi et soupiré.... Mais il me semble que vous ne riez point de mon conte. Qu'en dites-vous ?

Géronte. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera

puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Egyptienne est une mal-avisée, une impertinente de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfans de famille, et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

Molière.

§ 81. *Scène de la Comtesse d'Escarbagnas.*

LA COMTESSE, JULIE.

La Comtesse. En vérité, madame, c'est une chose étrange que les petites villes ; on n'y sait point du tout son monde ; et je viens de faire deux ou trois visites, où ils ont pensé me désespérer par le peu de respect qu'ils rendent à ma qualité.

Julie. Où auroient-ils appris à vivre ? ils n'ont point fait de voyage à Paris.

La Comtesse. Ils ne laisseroient pas de l'apprendre, s'ils vouloient écouter les personnes : mais le mal que j'y trouve, c'est qu'ils veulent en savoir autant que moi qui ai été deux mois à Paris, et vu toute la cour.

Julie. Les sottes gens que voilà !

La Comtesse. Ils sont insupportables, avec les impertinentes égalités dont ils traitent les gens. Car enfin, il faut qu'il y ait de la subordination dans les choses ; et ce qui me met hors de moi, c'est qu'un gentilhomme de ville, de deux jours ou de deux cents ans, aura l'effronterie de dire qu'il est aussi-bien gentilhomme que feu monsieur mon mari, qui demeuroit à la campagne, qui avoit meute de chiens courans, et qui prenoit la qualité de comte dans tous les contrats qu'il passoit.

Julie On sait bien mieux vivre à Paris, dans ces hôtels dont la mémoire doit être si chère. Cet hôtel de Mouhy, madame, cet hôtel de Lyon, cet hôtel de Hollande, les agréables demeures que voilà !

La Comtesse. Il est vrai qu'il y a bien de la différence de ces lieux-là à tout ceci. On y voit venir du beau monde, qui ne marchande point à vous rendre tous les respects qu'on sauroit souhaiter. On ne se lève pas, si l'on veut, de dessus son siége ; et lorsqu'on veut voir la revue ou le grand ballet de Psyché, on est servi à point nommé.

Julie. Je pense, madame, que, durant votre séjour à Paris, vous avez fait bien des conquêtes de qualité.

La Comtesse. Vous pouvez bien croire, madame, que tout ce qui s'appelle les galans de la cour n'a pas manqué de venir à ma porte, et de m'en conter ; et je garde dans ma cassette, de leurs billets qui peuvent faire voir quelles propositions j'ai refusées. Il n'est pas nécessaire de vous dire leurs noms : on sait ce qu'on veut dire par les galans de la cour.

Julie. Je m'étonne, madame, que, de tous ces grands noms que je devine, vous ayez pu redescendre à un monsieur Tibaudier, le conseiller, et à monsieur Harpin, le receveur des tailles. La chute est grande, je vous l'avoue ; car pour monsieur votre vicomte, quoique vicomte de province, c'est toujours un vicomte, et il peut faire un voyage à Paris, s'il n'en a point fait : mais un conseiller et un receveur, sont des amans un peu bien minces pour une grande comtesse comme vous.

La Comtesse. Ce sont gens qu'on ménage dans les provinces, pour le besoin qu'on peut en avoir ; ils servent au moins à remplir les vides de la galanterie, à faire nombre de soupirans.

Julie. Je vous avoue, madame, qu'il y a merveilleusement à profiter de tout ce que vous dites : c'est une école que votre conversation, et j'y viens tous les jours attraper quelque chose.

Molière.

§ 82. *Scène du Malade Imaginaire.*

ARGAN, BÉLINE, ANGÉLIQUE, CLEANTE, M. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

Argan (*mettant la main à son bonnet sans l'ôter, et s'adressant à M. Diafoirus qui entre avec son fils*). Monsieur Purgon, monsieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier, vous savez les conséquences.

M. Diafoirus. Nous sommes, dans nos visites, pour porter secours aux malades, et non pour leur porter de l'incommodité.

(*Argan et M. Diafoirus parlent en même temps*).

Argan. Je reçois, monsieur,

M. Diafoirus. Nous venons ici, monsieur,

Argan. Avec beaucoup de joie.

M. Diafoirus. Mon fils Thomas et moi,

Argan. L'honneur que vous me faites . .

M. Diafoirus. Vous témoigner, monsieur,

Argan. Et j'aurois souhaité . . .

M. Diafoirus. Le ravissement où nous sommes . . .

Argan. De pouvoir aller chez vous....

M. Diafoirus. De la grâce que vous nous faites . . .

Argan. Pour vous en assurer . . . .

M. Diafoirus. De vouloir bien nous recevoir . . .

Argan. Mais vous savez, monsieur,

M. Diafoirus. Dans l'honneur, monsieur,

Argan. Ce que c'est qu'un pauvre malade,

M. Diafoirus. De votre alliance.

Argan. Qui ne peut faire autre chose . . .

M. Diafoirus. Et vous assurer . . .

Argan. Que de vous dire ici . . .

M. Diafoirus. Que dans les choses qui dépendront de notre métier,

Argan. Qu'il cherchera toutes les occasions . . .

M. Diafoirus. De même qu'en toute autre,

Argan. De vous faire connoître, monsieur,

M. Diafoirus. Nous serons toujours prêts, monsieur,

Argan. Qu'il est tout à votre service.

M. Diafoirus. A vous témoigner notre zèle. (*à son fils*). Allons, Thomas, avancez, faites vos complimens.

Thomas Diafoirus (*à M. Diafoirus*). N'est-ce pas par le père qu'il convient de commencer ?

M. Diafoirus. Oui.

Thomas Diafoirus (*à Argan*). Monsieur, je viens saluer, reconnoître, chérir et révérer en vous un second père, auquel j'ose dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré ; mais vous m'avez choisi. Il m'a reçu par nécessité, mais vous m'avez accepté par grâce. Ce que je tiens de lui est un ouvrage de son corps; mais ce que je tiens de vous est un ouvrage de votre volonté : et d'autant plus que les facultés spirituelles sont au-dessus des corporelles, d'autant plus je vous dois, et d'autant plus je tiens précieuse cette future filiation dont je viens aujourd'hui vous rendre par avance les très-humbles et très-respectueux hommages.

Toinette. Vivent les colléges, d'où l'on sort si habile homme !

Thomas Diafoirus (*à M. Diafoirus*). Cela a-t-il bien été, mon père ?

M. Diafoirus. Optimè.

Argan (*à Angélique*). Allons, saluez monsieur.

Thomas Diafoirus (*à M. Diafoirus*). Baiserai je ?

M. Diafoirus. Oui, oui.

Thomas Diafoirus (*à Angélique*). C'est avec justice que le ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on . . .

Argan (*à Thomas Diafoirus*). Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille à qui vous parlez.

Thomas Diafoirus. Où donc est-elle ?

Argan. Elle va venir.

Thomas Diafoirus. Attendrai-je, mon père, qu'elle soit venue ?

M. Diafoirus. Faites toujours le compliment de mademoiselle.

Thomas Diafoirus. Mademoiselle, ne plus ne moins que la statue de Memnon rendoit un son harmonieux lorsqu'elle venoit à être éclairée des rayons du soleil, tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés ; et comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, ainsi mon cœur d'ores-en-avant tournera-t-il toujours vers les astres resplendissans de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez donc, mademoiselle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur, qui ne respire et n'ambitionne autre gloire que d'être toute sa vie, mademoiselle, votre très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur et mari.

Toinette. Voilà ce que c'est que d'étudier, on apprend à dire de belles choses.

Argan (*à Cléante*). Hé ! que dites-vous de cela ?

Cléante. Que monsieur fait merveilles, et que s'il est aussi bon médecin qu'il est bon orateur, il y aura plaisir à être de ses malades.

Toinette. Assurément. Ce sera quelque chose d'admirable, s'il fait d'aussi belles cures qu'il fait de beaux discours.

Argan. Allons, vite, ma chaise, et des siéges à tout le monde. (*Les laquais donnent des siéges*). Mettez-vous là, ma

fille. (*à M. Diafoirus*). Vous voyez, monsieur, que tout le monde admire monsieur votre fils ; et je vous trouve bien heureux de vous voir un garçon comme celui-là.

M. Diafoirus. Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son père, mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui, et que tous ceux qui le voient, en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns ; mais c'est par là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il étoit petit, il n'a jamais été ce qu'on appelle mièvre et éveillé : on le voyoit toujours doux, paisible et taciturne, ne disant jamais mot, et ne jouant jamais à tous ces petits jeux que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire ; et il avoit neuf ans, qu'il ne connoissoit pas encore ses lettres. Bon ! disois-je en moi-même, les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave sur le marbre bien plus mal-aisément que sur le sable ; mais les choses y sont conservées bien plus long-temps ; et cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination, est la marque d'un bon jugement à venir. Lorsque je l'envoyai au collége, il trouva de la peine, mais il se roidissoit contre les difficultés; et ses régens se louoient toujours à moi de son assiduité et de son travail. Enfin, à force de battre le fer il en est venu glorieusement à avoir ses licences ; et je puis dire, sans vanité, que, depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre école. Il s'y est rendu redoutable ; et il ne s'y passe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes, ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusques dans les derniers recoins de la logique. Mais, sur toute chose, ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle touchant la circulation du sang, et autres opinions de même farine.

Thomas Diafoirus (*tirant de sa poche une grande thèse roulée qu'il présente à Angélique*). J'ai, contre les circulateurs, soutenu une thèse, qu'avec la permission (*saluant Argan*) de monsieur, j'ose présenter à mademoiselle, comme un hommage que je lui dois des prémices de mon esprit.

Angélique. Monsieur, c'est pour moi un meuble inutile, et je ne me connois pas à ces choses-là.

Toinette (*prenant la thèse*). Donnez, donnez ; elle est toujours bonne pour l'image : cela servira à parer notre chambre.

Thomas Diafoirus (*saluant encore Argan*). Avec la permission aussi de monsieur, je vous invite à venir voir l'un de ses jours, pour vous divertir, la dissection d'une femme, sur quoi je dois raisonner.

Toinette. Le divertissement sera agréable. Il y en a qui donnent la comédie à leurs maîtresses; mais donner une dissection est quelque chose de plus galant.

Argan (*à M. Diafoirus*). N'est-ce pas votre intention, monsieur, de pousser votre fils à la cour, et d'y ménager pour lui une charge de médecin ?

M. Diafoirus. A vous parler franchement, notre métier auprès des grands ne m'a jamais paru agréable, et j'ai toujours trouvé qu'il valoit mieux pour nous autres demeurer au public. Le public est commode : vous n'avez à répondre de vos actions à personne, et pourvu que l'on suive le courant des règles de l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'est que, quand ils sont malades, ils veulent absolument que leurs médecins les guérissent.

Toinette. Cela est plaisant ! et ils sont bien impertinens, de vouloir que vous autres messieurs vous les guérissiez ! Vous n'êtes pas auprès d'eux pour cela : vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions, et leur ordonner des remèdes ; c'est à eux à guérir s'ils peuvent.

M. Diafoirus. Cela est vrai. On n'est obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

Argan (*à Béline qui entre*). M'amour, voilà le fils de M. Diafoirus.

Thomas Diafoirus. Madame, c'est avec justice que le ciel vous a concédé le

nom de belle-mère, puisque l'on voit sur votre visage . . .

Béline. Monsieur, je suis ravie d'être venue ici à propos, pour avoir l'honneur de vous voir.

Thomas Diafoirus. Puisque l'on voit sur votre visage . . . Puisque l'on voit sur votre visage . . . . Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de ma période, et cela m'a troublé la mémoire.

M. Diafoirus. Thomas, réservez cela pour une autre fois.

Argan. Je voudrois, m'amie, que vous eussiez été ici tantôt.

Toinette. Ah ! madame, vous avez bien perdu de n'avoir point été ici au second père, à la statue de Memnon, et à la fleur nommée héliotrope.

Argan. Allons, ma fille, touchez dans la main de monsieur, et lui donnez votre foi comme à votre mari.

Angélique. Mon père . . .

Argan. Hé bien ! mon père ! qu'est-ce que cela veut dire ?

Angélique. De grâce, ne précipitez pas les choses. Donnez-nous au moins le temps de nous connoître, et de voir naître en nous, l'un pour l'autre, cette inclination si nécessaire à composer une union parfaite.

Thomas Diafoirus. Quant à moi, mademoiselle, elle est déjà toute née en moi ; et je n'ai pas besoin d'attendre davantage.

Angélique. Si vous êtes si prompt, monsieur, il n'en est pas de même de moi ; et je vous avoue que votre mérite n'a pas encore fait assez d'impression dans mon âme.

Argan. Oh ! bien ! bien ! cela aura tout le loisir de se faire quand vous serez mariés ensemble.

Angélique. Hé ! mon père, donnez-moi du temps, je vous prie. Le mariage est une chaîne où l'on ne doit jamais soumettre un cœur par force ; et si monsieur est honnête homme, il ne doit point vouloir accepter une personne qui seroit à lui par contrainte.

Thomas Diafoirus. Nego consequentiam, mademoiselle ; et je puis être honnête homme, et vouloir bien vous accepter des mains de monsieur votre père.

Angélique. C'est un excellent moyen de se faire aimer de quelqu'un, que de lui faire violence.

Thomas Diafoirus. Nous lisons des anciens, mademoiselle, que leur coutume étoit d'enlever, par force, de la maison des pères, les filles qu'on menoit marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement qu'elles convoloient dans les bras d'un homme.

Angélique. Les anciens, monsieur, sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siècle ; et quand un mariage nous plaît, nous savons fort bien y aller sans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience : si vous m'aimez, vous devez vouloir tout ce que je veux.

Thomas Diafoirus. Oui, mademoiselle, jusqu'aux intérêts de mon amour exclusivement.

Angélique. Mais la grande marque d'amour, c'est d'être soumis aux volontés de celle qu'on aime.

Thomas Diafoirus. Distinguo, mademoiselle. Dans ce qui ne regarde pas sa possession, *concedo* ; mais dans ce qui la regarde, *nego.*

Toinette (à Angélique). Vous avez beau raisonner, monsieur est frais émoulu du collége, et il vous donnera toujours votre reste. Pourquoi tant résister, et refuser la gloire d'être attachée au corps de la faculté ?

Béline. Elle a peut-être quelque inclination en tête.

Angélique. Si j'en avois, madame, elle seroit telle que la raison et l'honnêteté pourroient me la permettre.

Argan. Ouais ! je joue ici un plaisant personnage.

Béline. Si j'étois que de vous, mon fils, je ne la forcerois point à se marier, et je sais bien ce que je ferois.

Angélique. Je sais, madame, ce que vous voulez dire, et les bontés que vous avez pour moi ; mais peut-être que vos conseils ne seront pas assez heureux pour être exécutés.

Béline. C'est que les filles bien sages et bien honnêtes, comme vous, se moquent d'être obéissantes et soumises aux volontés de leur père. Cela étoit bon autrefois.

Angélique. Le devoir d'une fille a des bornes, madame ; et la raison et les lois ne l'étendent point à toutes sortes de choses.

Béline. C'est-à-dire que vos pensées ne sont que pour le mariage ; mais vous voulez choisir un époux à votre fantaisie.

Angélique. Si mon père ne veut pas me donner un mari qui me plaise, je le conjurerai au moins de ne me point forcer à en épouser un que je ne puisse pas aimer.

Argan. Messieurs, je vous demande pardon de tout ceci.

Angélique. Chacun a son but en se mariant. Pour moi, qui ne veux un mari que pour l'aimer véritablement, et qui prétends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avoue que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des maris seulement pour se tirer de la contrainte de leurs parens, et se mettre en état de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres, madame, qui font du mariage un commerce de pur intérêt, qui ne se marient que pour gagner des douaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épousent, et courent sans scrupule de mari en mari pour s'approprier leurs dépouilles. Ces personnes-là, à la vérité, n'y cherchent pas tant de façons, et regardent peu à la personne.

Béline. Je vous trouve aujourd'hui bien raisonnante, et je voudrois bien savoir ce que vous voulez dire par là.

Angélique. Moi, madame ? Que voudrois-je dire que ce que je dis ?

Béline. Vous êtes si sotte, m'amie, qu'on ne sauroit plus vous souffrir.

Angélique. Vous voudriez bien, madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence ; mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.

Béline. Il n'est rien d'égal à votre insolence.

Angélique. Non, madame, vous avez beau dire.

Béline. Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente présomption, qui fait hausser les épaules à tout le monde.

Angélique. Tout cela, madame, ne servira de rien : je serai sage en dépit de vous ; et pour vous ôter l'espérance de pouvoir réussir dans ce que vous voulez, je vais m'ôter de votre vue.

Molière.

§ 83. *Autre Scène du Malade Imaginaire.*

ARGAN, LOUISON.

Louison. Qu'est-ce que vous me voulez, mon papa ? Ma belle-maman m'a dit que vous me demandiez.

Argan. Oui, venez çà ; avancez là. Tournez-vous. Levez les yeux. Regargez-moi. Hé ?

Louison. Quoi, mon papa ?

Argan. Là ?

Louison. Quoi ?

Argan. N'avez-vous rien à me dire ?

Louison. Je vous dirai, si vous voulez, pour vous désennuyer, le conte de *Peau-d'âne*, ou bien la fable du *Corbeau et du Renard*, qu'on m'a apprise depuis peu.

Argan. Ce n'est pas cela que je demande.

Louison. Quoi donc ?

Argan. Ah ! rusée, vous savez bien ce que je veux dire.

Louison. Pardonnez-moi, mon papa.

Argan. Est-ce là comme vous m'obéissez ?

Louison. Quoi ?

Argan. Ne vous ai-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez ?

Louison. Oui, mon papa.

Argan. L'avez-vous fait ?

Louison. Oui, mon papa. Je vous suis venu dire tout ce que j'ai vu.

Argan. Et n'avez-vous rien vu, aujourd'hui ?

Louison. Non, mon papa.

Argan. Non ?

Louison. Non, mon papa.

Argan. Assurément ?

Louison. Assurément.

Argan. Oh çà ! je m'en vais vous faire voir, quelque chose, moi.

Louison (*voyant une poignée de verges qu'Argan a été prendre*). Ah ! mon papa !

Argan. Ah ! ah ! petite menteuse, vous ne me dites pas que vous avez vu un homme dans la chambre de votre sœur !

Louison (*pleurant*). Mon papa !

Argan. Voici qui vous apprendra à mentir.

Louison (*se jetant à genoux*). Ah ! mon papa, je vous demande pardon. C'est que ma sœur m'avoit défendu de vous le dire : mais je m'en vais vous dire tout.

Argan. Il faut premièrement que vous ayez le fouet pour avoir menti. Puis après nous verrons au reste.

Louison. Pardon, mon papa.

Argan. Non, non.

Louison. Mon pauvre papa ! ne me donnez pas le fouet.

Argan. Vous l'aurez.

Louison. Au nom de Dieu, mon papa, que je ne l'aie pas.

Argan (*voulant la fouetter*). Allons, allons.

Louison. Ah ! mon papa, vous m'avez blessée. Attendez, je suis morte. (*Elle contrefait la morte*).

Argan. Holà ! qu'est-ce là ? Louison, Louison. Ah ! mon Dieu ! Louison ! ah ! ma fille ! Ah ! malheureux ! Ma pauvre fille est morte ! Qu'ai-je fait, misérable ? Ah ! chiennes de verges ! la peste soit des verges ! Ah ! ma pauvre fille ! ma pauvre petite Louison !

Louison. Là, là, mon papa, ne pleurez point tant : je ne suis pas morte tout à fait.

Argan. Voyez-vous la petite rusée ! Oh çà, je vous pardonne pour cette fois-ci, pourvu que vous me disiez bien tout.

Louison. Oh ! oui, mon papa.

Argan. Prenez-y bien garde, au moins : car voilà un petit doigt qui sait tout, qui me dira si vous mentez.

Louison. Mais, mon papa, ne dites pas à ma sœur que je vous l'ai dit.

Argan. Non, non.

Louison (*après avoir regardé si personne n'écoute*). C'est, mon papa, qu'il est venu un homme dans la chambre de ma sœur comme j'y étois.

Argan. Hé bien ?

Louison. Je lui ai demandé ce qu'il demandoit, et il m'a dit qu'il étoit son maître à chanter.

Argan (*à part*) Hom ! hom ! voilà l'affaire. (*à Louison*). Hé bien ?

Louison. Ma sœur est venue après.

Argan. Hé bien ?

Louison. Elle lui a dit, sortez, sortez, sortez. Mon Dieu ! sortez ; vous me mettez au désespoir.

Argan. Hé bien ?

Louison. Et lui ne vouloit pas sortir.

Argan. Qu'est-ce qu'il lui disoit ?

Louison. Il lui disoit je ne sais combien de choses.

Argan. Hé quoi encore ?

Louison. Il lui disoit tout-ci, tout-çà, qu'il l'aimoit bien, et qu'elle étoit la plus belle du monde.

Argan. Et puis après ?

Louison. Et puis après il se mettoit à genoux devant elle.

Argan. Et puis après ?

Louison. Et puis après il lui baisoit les mains.

Argan. Et puis après ?

Louison. Et puis après, ma belle-maman est venue à la porte, et il s'est enfui.

Argan. Il n'y a point autre chose ?

Louison. Non, mon papa.

Argan. Voilà mon petit doigt pourtant, qui gronde quelque chose. (*Mettant son doigt à son oreille*). Attendez. Hé ! Ah ! ah ! oui ? Oh ! oh ! voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vu et que vous ne m'avez pas dit.

Louison. Ah ! mon papa, votre petit doigt est un menteur.

Argan. Prenez garde.

Louison. Non, mon papa, ne le croyez pas : il ment, je vous assure.

Argan. Oh bien ! bien ! nous verrons cela. Allez-vous-en, et prenez bien garde à tout ; allez. (*Seul*). Ah ! il n'y a plus d'enfans ! Ah ! que d'affaires ! Je n'ai pas seulement le loisir de songer à ma maladie. En vérité, je n'en puis plus. (*Il se laisse tomber dans sa chaise*).

Molière.

§ 84. *Autre Scène du Malade Imaginaire.*

ARGAN, BÉRALDE.

Béralde. Vous voulez bien, mon frère, que je vous demande, avant toute chose, de ne vous point échauffer dans notre conversation.

Argan. Voilà qui est fait.

Béralde. De répondre, sans nulle aigreur, aux choses que je pourrai vous dire.

Argan. Oui.

Béralde. Et de raisonner ensemble, sur les affaires dont nous avons à parler, avec un esprit détaché de toute passion.

Argan. Mon Dieu ! oui : voilà bien du préambule.

Béralde. D'où vient, mon frère, qu'ayant le bien que vous avez, et n'ayant d'enfans qu'une fille, car je ne compte pas la petite ; d'où vient, dis-je, que vous parlez de la mettre dans un couvent ?

Argan. D'où vient, mon frère ? Que je suis maître dans ma famille pour faire ce que bon me semble.

Béralde. Votre femme ne manque

pas de vous conseiller de vous défaire ainsi de vos deux filles ; et je ne doute point que, par un esprit de charité, elle ne fût ravie de les voir toutes deux bonnes religieuses.

Argan. Oh çà, nous y voici. Voilà d'abord la pauvre femme en jeu : c'est elle qui fait tout le mal, et tout le monde lui en veut.

Béralde. Non, mon frère, laissons-la là : c'est une femme qui a les meilleures intentions du monde pour votre famille, et qui est détachée de toute sorte d'intérêt ; qui a pour vous une tendresse merveilleuse, et qui montre pour vos enfans une affection et une bonté qui n'est pas concevable, cela est certain. N'en parlons point, et revenons à votre fille. Sur quelle pensée, mon frère, la voulez-vous donner en mariage au fils d'un médecin ?

Argan. Sur la pensée, mon frère, de me donner un gendre tel qu'il me le faut.

Béralde. Ce n'est point là, mon frère, le fait de votre fille ; et il se présente un parti plus sortable pour elle.

Argan. Oui ; mais celui-ci, mon frère est plus sortable pour moi.

Béralde. Mais le mari qu'elle doit prendre, doit-il être, mon frère, ou pour elle, ou pour vous ?

Argan. Il doit être, mon frère, et pour elle et pour moi ; et je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai besoin.

Béralde. Par cette raison-là, si votre petite étoit grande, vous lui donneriez en mariage un apothicaire ?

Argan. Pourquoi non ?

Béralde. Est-il possible que vous serez toujours embéguiné de vos apothicaires et de vos médecins, et que vous vouliez être malade en dépit des gens et de la nature.

Argan. Comment l'entendez-vous, mon frère ?

Béralde. J'entends, mon frère, que je ne vois point d'homme qui soit moins malade que vous, et que je ne demanderois point une meilleure constitution que la vôtre. Une grande marque que vous vous portez bien, et que vous avez un corps parfaitement bien composé, c'est qu'avec tous les soins que vous avez pris, vous n'avez pu parvenir encore à gâter la bonté de votre tempéramment, et que vous n'êtes point crevé de toutes les médecines qu'on vous a fait prendre.

Argan. Mais savez-vous, mon frère, que c'est cela qui me conserve ; et que M. Purgon dit que je succomberois, s'il étoit seulement trois jours sans prendre soin de moi ?

Béralde. Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de soin de vous qu'il vous enverra dans l'autre monde.

Argan. Mais raisonnons un peu, mon frère. Vous ne croyez donc point à la médecine ?

Béralde. Non, mon frère ; et je ne vois pas que, pour son salut, il soit nécessaire d'y croire.

Argan. Quoi ! vous ne tenez pas véritable une chose établie par tout le monde, et que tous les siècles ont révérée ?

Béralde. Bien loin de la tenir véritable, je la trouve, entre nous, une des plus grandes folies qui soient parmi les hommes ; et, à regarder les choses en philosophe, je ne vois point de plus plaisante momerie, je ne vois rien de plus ridicule qu'un homme qui veut se mêler d'en guérir un autre.

Argan. Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frère, qu'un homme en puisse guérir un autre ?

Béralde. Par la raison, mon frère, que les ressorts de notre machine sont des mystères jusqu'ici où les hommes ne voient goutte, et que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connoître quelque chose.

Argan. Les médecins ne savent donc rien, à votre compte ?

Béralde. Si fait, mon frère : ils savent la plupart de fort belles humanités, savent parler en beau Latin, savent nommer en Grec toutes les maladies, les définir et les diviser ; mais pour ce qui est de les guérir, c'est ce qu'ils ne savent point du tout.

Argan. Mais toujours faut-il demeurer d'accord que, sur cette matière, les médecins en savent plus que les autres.

Béralde. Ils savent, mon frère, ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas de grand'chose ; et toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimatias, en un spécieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons, et des promesses pour des effets.

Argan. Mais enfin, mon frère, il y a des gens aussi sages et aussi habiles que vous ; et nous voyons que dans la maladie tout le monde a recours aux médecins.

Béralde. C'est une marque de la foiblesse humaine, et non pas de la vérité de leur art.

Argan. Mais il faut bien que les médecins croient leur art véritable, puisqu'ils s'en servent pour eux-mêmes.

Béralde. C'est qu'il y en a parmi eux qui sont eux-mêmes dans l'erreur populaire, dont ils profitent, et d'autres qui en profitent sans y être. Votre monsieur Purgon, par exemple, n'y fait point de finesse; c'est un homme tout médecin depuis la tête jusqu'aux pieds; un homme qui croit à ses règles plus qu'à toutes les démonstrations des mathématiques, et qui croiroit du crime à les vouloir examiner; qui ne voit rien d'obscur dans la médecine, rien de douteux, rien de difficile; et qui, avec une impétuosité de prévention, une roideur de confiance, une brutalité de sens commun et de raison, donne au travers des purgations et des saignées, et ne balance aucune chose. Il ne faut pas lui vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire; c'est de la meilleure foi du monde qu'il vous expédiera; et il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme et à ses enfans, et ce qu'en un besoin il feroit à lui-même.

Argan. C'est que vous avez, mon frère, une dent de lait contre lui. Mais enfin, venons au fait. Que faire donc, quand on est malade?

Béralde. Rien, mon frère.

Argan. Rien?

Béralde. Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature, d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâte tout; et presque tous les hommes meurent de leurs remèdes et non pas de leurs maladies.

Argan. Mais il faut demeurer d'accord, mon frère, qu'on peut aider cette nature par de certaines choses.

Béralde Mon Dieu! mon frère, ce sont pures idées dont nous aimons à nous repaître; et de tout temps il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations, que nous venons à croire parce qu'elles nous flattent, et qu'il seroit à souhaiter qu'elles fussent véritables. Lorsqu'un médecin vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit et lui donner ce qui lui manque, de la rétablir et de la remettre dans une pleine facilité de ses fonctions; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles et le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoder la poitrine, de réparer le foie, de fortifier le cœur, de rétablir et conserver la chaleur naturelle, et d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années; il vous dit justement le roman de la médecine. Mais quand vous en venez à la vérité et à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela; et il en est comme de ces beaux songes qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus.

Argan. C'est-à dire que toute la science du monde est renfermée dans votre tête; et vous voulez en savoir plus que tous les grands médecins de notre siècle.

Béralde. Dans les discours et dans les choses, ce sont deux sortes de personnes que vos grands médecins: entendez-les parler; les plus habiles gens du monde: voyez-les faire; les plus ignorans de tous les hommes.

Argan. Ouais! vous êtes un grand docteur, à ce que je vois; et je voudrois bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces messieurs, pour rembarrer vos raisonnemens, et rabaisser votre caquet.

Béralde. Moi, mon frère, je ne prends point à tâche de combattre la médecine; et chacun, à ses péril et fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous; et j'aurois souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes, et, pour vous divertir, vous mener voir, sur ce chapitre, quelqu'une des comédies de Molière.

Argan. C'est un bon impertinent que votre Molière, avec ses comédies, et je le trouve bien plaisant, d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins.

Béralde. Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine.

Argan. C'est bien à lui à faire de se mêler de contrôler la médecine! Voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations et des ordonnances, de s'attaquer au corps des médecins, et d'aller mettre sur son théâtre des personnes vénérables comme ces messieurs-là.

Béralde. Que voulez-vous qu'il y mette que les diverses professions des hommes? On y met bien tous les jours les princes et les rois, qui sont d'aussi bonne maison que les médecins.

Argan. Par la mort non de diable!

si j'étois que des médecins je me vengerois de son impertinence ; et quand il sera malade, je le laisserois mourir sans secours. Il auroit beau faire et beau dire, je ne lui ordonnerois pas la moindre petite saignée, le moindre petit remède ; et je lui dirois : crève, crève ; cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la faculté.

Béralde. Vous voilà bien en colère contre lui.

Argan. Oui ; c'est un mal-avisé ; et si les médecins sont sages, ils feront ce que je dis.

Béralde. Il sera encore plus sage que vos médecins, car il ne leur demandera point de secours.

Argan. Tant pis pour lui, s'il n'a point recours aux remèdes.

Béralde. Il a ses raisons pour n'en point vouloir, et il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes, et qui ont des forces de reste pour porter les remèdes avec la maladie; mais que, pour lui, il n'a justement de la force que pour porter son mal.

Argan. Les sottes raisons que voilà ! Tenez mon frère, ne parlons point de cet homme-là davantage, car cela m'échauffe la bile, et vous me donneriez mon mal.

Molière.

§ 85. *Scène de l'Avocat Patelin.*

M. PATELIN, M. GUILLAUME.

M. Patelin (à part). Cela est résolu; il faut aujourd'hui même, quoique je n'aie pas le sou, que je me donne un habit neuf . . . Ma foi ! on a bien raison de le dire, il vaudroit autant être ladre que d'être pauvre. Qui diantre, à me voir ainsi habillé, me prendroit pour un avocat ? Ne diroit-on pas plutôt que je suis un magister de ce bourg ? Depuis quinze jours que j'ai quitté le village où je demeurois, pour venir m'établir en ce lieu-ci, croyant d'y faire mieux mes affaires . . . elles vont de mal en pis. J'ai de ce côté-là, pour voisin, mon compère, le juge du lieu... Pas un pauvre petit procès. De cet autre côté, un riche marchand drapier... Pas de quoi m'acheter un méchant habit... Ah ! pauvre Patelin, pauvre Patelin ! Comment feras-tu pour contenter ta femme, qui veut absolument que tu maries ta fille ? Qui diantre voudra d'elle, en te voyant ainsi déguenillé ? Il te faut bien, par force, avoir recours à l'industrie . . . . Oui, tâchons adroitement à nous procurer, à crédit, un bon habit de drap dans la boutique de monsieur Guillaume notre voisin. Si je puis une fois me donner l'extérieur d'un homme riche, tel qui refuse ma fille . . . (*Apercevant M. Guillaume*). Bon ! le voilà seul ; approchons.

M. Guillaume (à part, feuilletant son livre). Compte du troupeau . . . . Six cents bêtes . . .

M. Patelin (à part, lorgnant le drap). Voilà une pièce de drap qui feroit bien mon affaire . . . . (*à M. Guillaume*). Serviteur, monsieur.

M. Guillaume (sans regarder). Est-ce le sergent que j'ai envoyé querir ? qu'il attende.

M. Patelin. Non, monsieur, je suis...

M. Guillaume (l'interrompant en le regardant). Une robe . . . le procureur donc ? . . . Serviteur.

M. Patelin. Non, monsieur, j'ai l'honneur d'être avocat.

M. Guillaume. Je n'ai pas besoin d'avocat : je suis votre serviteur.

M. Patelin. Mon nom, monsieur, ne vous est sans doute pas inconnu. Je suis Patelin l'avocat.

M. Guillaume. Je ne vous connois point, monsieur.

M. Patelin (à part). Il faut se faire connoître. (*A M. Guillaume*). J'ai trouvé, monsieur, dans les mémoires de feu mon père, une dette qui n'a pas été payée, et . . .

M. Guillaume (l'interrompant). Ce ne sont pas mes affaires ; je ne dois rien.

M. Patelin. Non, monsieur : c'est au contraire feu mon père qui devoit au vôtre trois cents écus, et comme je suis homme d'honneur, je viens vous payer.

M. Guillaume. Me payer ? Attendez, monsieur, s'il vous plaît . . . Je me remets un peu votre nom. Oui, je connois depuis long-temps votre famille. Vous demeuriez au village ici près : nous nous sommes connus autrefois. Je vous demande excuse ; je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur. (*Lui offrant sa chaise*). Asseyez-vous là, s'il vous plaît, asseyez-vous là.

M. Patelin. Monsieur !

M. Guillaume. Monsieur !

M. Patelin (s'asseyant). Si tous ceux qui me doivent étoient aussi exacts que moi à payer leurs dettes, je serois beaucoup plus riche que je ne suis; mais je ne sais point retenir le bien d'autrui.

M. Guillaume. C'est pourtant ce

qu'aujourd'hui beaucoup de gens savent fort bien faire.

M. Patelin. Je tiens que la première qualité d'un honnête homme est de bien payer ses dettes, et je viens savoir quand vous serez en commodité de recevoir vos trois cents écus.

M. Guillaume. Tout à l'heure.

M. Patelin. J'ai chez moi votre argent tout prêt, et bien compté ; mais il faut vous donner le temps de faire dresser une quittance par-devant notaire. Ce sont des charges d'une succession qui regarde ma fille Henriette, et j'en dois rendre un compte en formes.

M. Guillaume. Cela est juste. Eh ! bien, demain matin à cinq heures

M. Patelin. A cinq heures, soit. J'ai peut-être mal pris mon temps, monsieur Guillaume ? je crains de vous détourner.

M. Guillaume. Point du tout ; je ne suis que trop de loisir ; on ne vend rien.

M. Patelin. Vous faites pourtant plus d'affaires, vous seul, que tous les négocians de ce lieu.

M. Guillaume. C'est que je travaille beaucoup.

M. Patelin. C'est que vous êtes, ma foi, le plus habile homme de tout ce pays . . . (*Examinant la pièce de drap*). Voilà un assez beau drap.

M. Guillaume. Fort beau.

M. Patelin. Vous faites votre commerce avec une intelligence !

M. Guillaume. Oh ! monsieur !

M. Patelin. Avec une habileté merveilleuse !

M. Guillaume. Oh ! oh ! monsieur !

M. Patelin. Des manières nobles et franches qui gagnent le cœur de tout le monde !

M. Guillaume. Oh ! point, monsieur.

M. Patelin. Parbleu ! la couleur de ce drap fait plaisir à la vue.

M. Guillaume. Je le crois, c'est couleur de marron.

M. Patelin. De marron ? que cela est beau ! Gage, monsieur Guillaume, que vous avez imaginé cette couleur-là ?

M. Guillaume. Oui, oui, avec mon teinturier.

M. Patelin. Je l'ai toujours dit, il y a plus d'esprit dans cette tête-là, que dans toutes celles du village.

M. Guillaume. Ah ! ah ! ah !

M. Patelin (*tâtant le drap*). Cette laine me paroît assez bien conditionnée ?

M. Guillaume. C'est pure laine d'Angleterre.

M. Patelin. Je l'ai cru . . . à propos d'Angleterre, il me semble, monsieur Guillaume, que nous avons autrefois été à l'école ensemble ?

M. Guillaume. Chez monsieur Nicodème ?

M. Patelin. Justement. Vous étiez beau comme l'amour.

M. Guillaume. Je l'ai ouï dire à ma mère.

M. Patelin. Et vous appreniez tout ce qu'on vouloit.

M. Guillaume. A dix-huit ans je savois lire et écrire.

M. Patelin. Quel dommage que vous ne vous soyez pas appliqué aux grandes choses ! Savez-vous bien, monsieur Guillaume, que vous auriez gouverné un état ?

M. Guillaume. Comme un autre.

M. Patelin. Tenez, j'avois justement dans l'esprit une couleur de drap comme celle-là. Il me souvient que ma femme veut que je me fasse faire un habit. Je songe que demain matin à cinq heures, en portant vos trois cents écus, je prendrai peut-être de ce drap.

M. Guillaume. Je vous le garderai.

M. Patelin (*à part*). Le garderai . . . ce n'est pas là mon compte. (*à M. Guillaume*). Pour racheter une rente, j'avois mis à part, ce matin, douze cents livres, où je ne voulois pas toucher, mais je vois bien, M. Guillaume, que vous en aurez une partie.

M. Guillaume. Ne laissez pas de racheter votre rente ; vous aurez toujours de mon drap.

M. Patelin. Je le sais bien ; mais je n'aime point à prendre à crédit... Que je prends de plaisir à vous voir frais et gaillard ! quel air de santé et de longue vie !

M. Guillaume. Je me porte bien.

M. Patelin. Combien croyez-vous qu'il me faudra de ce drap, afin qu'avec vos trois cents écus, je porte aussi de quoi le payer.

M. Guillaume. Il vous en faudra . . Vous voulez sans doute l'habit complet ?

M. Patelin. Oui, très-complet : just-aucorps, culotte et veste doublées de même, et le tout bien long et bien large.

M. Guillaume, Pour tout cela, il vous

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

en faudra . . . . oui . . . . six aunes. Voulez-vous que je les coupe en attendant ?

M. Patelin. En attendant . . . non, monsieur, non, l'argent à la main, s'il vous plaît, l'argent à la main : c'est ma méthode.

M. Guillaume. Elle est fort bonne. (*à part*). Voici un homme très-exact.

M. Patelin. Vous souvient-il, monsieur Guillaume, d'un jour que nous soupâmes ensemble à l'Ecu de France ?

M. Guillaume. Le jour qu'on fit la fête du village ?

M. Patelin. Justement. Nous raisonnâmes, à la fin du repas, sur les affaires du temps, et je vous ouïs dire de belles choses !

M. Guillaume. Vous vous en souvenez ?

M. Patelin. Si je m'en souviens ? Vous prédîtes dès lors tout ce que nous avons vu depuis dans Nostradamus.

M. Guillaume. Je vois les choses de loin.

M. Patelin. Combien, M. Guillaume, me ferez-vous payer de l'aune de ce drap ?

M. Guillaume (*regardant la marque*). Voyons . . . Un autre en paieroit, ma foi, six écus ; mais allons . . . je vous le brillerai à cinq écus.

M. Patelin (*à part*). Le juif ! . . . (*A M. Guillaume*) Cela est trop honnête ! Six fois cinq écus, ce sera justement . . .

M. Guillaume (*l'interrompant*). Trente écus.

M. Patelin. Oui, trente écus ; le compte est bon , . . Parbleu ! pour renouveler connoissance, il faut que nous mangions demain, à dîner, une oie dont un plaideur m'a fait présent.

M. Guillaume. Une oie ! je les aime fort.

M Patelin. Tant mieux. Touchez-là ; à demain à dîner. Ma femme les apprête à miracle . . . Par ma foi ! il me tarde qu'elle me voie sur le corps un habit de ce drap. Croyez vous qu'en le prenant demain matin, il soit fait à dîner ?

M. Guillaume. Si vous ne donnez du temps au tailleur, il vous le gâtera.

M. Patelin. Ce seroit grand dommage.

M. Guillaume. Faites mieux. Vous avez, dites-vous, l'argent tout prêt ?

M. Patelin. Sans cela je n'y songerois pas.

M. Guillaume. Je vais vous le faire porter chez vous par un de mes garçons. Il me souvient qu'il y en a là de coupé justement ce qu'il vous en faut.

M. Patelin (*prenant le drap*). Cela est heureux.

M. Guillaume. Attendez. Il faut auparavant que je l'aune en votre présence.

M. Patelin. Bon ! est-ce que je ne me fie pas à vous ?

M. Guillaume. Donnez, donnez ; je vais vous le faire porter, et vous m'enverrez par le retour . . .

M. Patelin (*l'interrompant*). Le retour . . . non, non ; ne détournez pas vos gens, je n'ai que deux pas à faire d'ici chez moi . . . Comme vous dites, le tailleur aura plus de temps.

M Guillaume. Lais-ez-moi vous donner un garçon qui me rapportera l'argent.

M. Patelin. Eh ! point, point. Je ne suis pas glorieux : il est presque nuit; et sous ma robe on prendra ceci pour un sac de procès.

M. Guillaume. Mais, monsieur, je vais toujours vous donner un garçon pour me . . .

M. Patelin (*l'interrompant*). Eh ! point de façon, vous dis-je . . . A cinq heures précises, trois cents trente écus, et l'oie à dîner . . . Oh, çà, il se fait tard : adieu, mon cher voisin, serviteur.

M. Guillaume. Serviteur, monsieur, serviteur. (*M. Patelin entre chez lui*).

Palaprat.

§ 86. *Scène du Grondeur.*

M. GRICHARD, *vieux médecin*, L'OLIVE, ARISTE.

M. Grichard. Bourreau, me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte ?

L'Olive. Monsieur, je travaillois au jardin. Au premier coup de marteau j'ai couru si vite, que je suis tombé en chemin.

M. Grichard. Je voudrois que tu te fusses rompu le cou, double chien ; que ne laisses-tu la porte ouverte ?

L'Olive. Eh ! monsieur, vous me grondâtes hier, à cause qu'elle l'étoit : quand elle est ouverte, vous vous fâchez; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi ; je ne sais plus comment faire.

M. Grichard. Comment faire !

Ariste. Mon frère, voulez-vous bien . . .

M. Grichard. Oh ! donnez-vous patience. Comment faire, coquin !

Ariste. Eh ! mon frère, laissez là ce valet, et souffrez que je vous parle de...

M. Grichard. Monsieur mon frère, quand vous grondez vos valets, on vous les laisse gronder en repos.

Ariste. Il faut lui laisser passer sa fougue.

M. Grichard. Comment faire, infâme !

L'Olive. Oh çà, monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte ?

M Grichard. Non.

L'Olive. Voulez-vous que je la tienne fermée ?

M Grichard. Non.

L'Olive. Si faut-il, monsieur . . .

M. Grichard. Encore ! Tu raisonneras, ivrogne ?

Ariste. Il me semble, après tout, mon frère, qu'il ne raisonne pas mal ; et l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable

M. Grichard. Et il me semble à moi, monsieur mon frère, que vous raisonnez fort mal Oui, l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable, mais non pas un valet raisonneur.

L'Olive. Morbleu ! j'enrage d'avoir raison.

M. Grichard. Te tairas-tu ?

L'Olive. Monsieur, je me ferois hacher : il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée : choisissez, comment la voulez-vous ?

M. Grichard. Je te l'ai dit. mille fois, coquin. Je la veux . . . je la . . . . Mais voyez ce maraud là ; est-ce à un valet à me venir faire des questions. Si je te prends, traître, je te montrerai comment je la veux. Vous riez, je pense, monsieur le jurisconsulte ?

Ariste. Moi ? Point. Je sais que les valets ne font jamais les choses comme on leur dit.

M. Grichard. Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là . . .

Ariste. Je croyois bien faire.

M. Grichard. Oh ! je croyois ! . . . Sachez, monsieur le rieur, que je croyois n'est pas le langage d'un homme bien sensé.

Ariste. Et laissons cela, mon frère, et permettez que je vous parle d'une affaire plus importante, dont je serois bien aise . . .

M. Grichard. Non, je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je suis servi par ce pendard-là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche sans sujet. Vous allez voir, vous allez voir. As-tu balayé l'escalier ?

L'Olive. Oui, monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

M Grichard. Et la cour ?

L'Olive. Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

M. Grichard. Tu n'as pas fait boire la mule ?

L'Olive. Ah ! monsieur ! demandez-le aux voisins qui m'ont vu passer.

M. Grichard. Lui as-tu donné l'avoine ?

L'Olive. Oui, monsieur, Guillaume y étoit présent.

M. Grichard Mais tu n'as pas porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit ?

L'Olive. Pardonnez-moi, monsieur, et j'ai rapporté les vides.

M Grichard. Et mes lettres, les as-tu portée à la poste ?

L'Olive. Peste ! monsieur, je n'ai eu garde d'y manquer.

M. Grichard. Je t'ai défendu cent fois, de racler ton maudit violon, cependant j'ai entendu ce matin . . .

L'Olive. Ce matin ! Ne vous souvient-il pas que vous me le mîtes hier en mille pièces ?

M. Grichard Je gagerois que ces deux voies de bois sont encore . . .

L'Olive. Elles sont logées, monsieur. Vraiment, depuis cela, j'ai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin ; j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai béché trois planches, et j'achevois l'autre quand vous avez frappé.

M. Grichard. Oh ! il faut que je chasse ce coquin-là : jamais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci. Il me feroit mourir de chagrin. Hors d'ici.

L'Olive Que diable a-t-il mangé ?

Ariste (*le plaignant*). Retire-toi.

Brueys et Palaprat.

§ 87. *Scène du Port de Mer:*

LA SALINE, BRIGANTIN.

Brigantin. Au diable le chien de comite !

La Saline. Mais que vois-je ? Voici une rencontre de mauvaise augure !

Brigantin. Ah ! ah ! j'ai quelque idée d'avoir vu cette tête-là sur un autre corps.

La Saline. Je crois que c'est . . . . oui, parbleu, c'est lui-même.

Brigantin. Plus je confronte, plus... hé, c'est toi, mon cher la Saline ?

La Saline. Quoi ! c'est toi, mon cher Brigantin ? Que veut donc dire cet équipage ?

Brigantin. C'est un petit déshabillé de mer, comme tu vois, que je me suis fait faire pour mes exercices.

La Saline. Hé depuis quand donc es-tu dans la marine ?

Brigantin. J'y suis de la dernière promotion.

La Saline. J'entends, j'entends.

Brigantin. Et c'est le zèle que tu me connois pour le bien public qui m'a procuré cet emploi-là.

La Saline. Comment ?

Brigantin. Tu sais que j'ai toujours été fort amoureux des spectacles. Je m'étois dévoué de tout temps à y maintenir la paix et le silence ; et pour cela j'allois régulièrement à la comédie, où, le plus discrètement qu'il m'étoit possible, je m'emparois des épées, pour prévenir les querelles, et des tabatieres, pour empêcher les éternumens.

La Saline. Tu rendois là un vrai service au public.

Brigantin. Je m'en serois assez bien trouvé, sans un petit malheur qui m'arriva.

La Saline. Quel malheur ?

Brigantin. Le jour d'une première représentation, un maudit animal, un auteur qui avoit intérêt que ce jour-là le spectacle ne fût pas paisible, me fit interrompre dans mon exercice. La justice prit mon zèle de travers, et avec quelque autre petite chose qu'elle interpréta aussi mal, elle alla jusqu'à me soupçonner de volerie, et me fit expédier un petit ordre pour Marseille. Je n'y fus pas plutôt arrivé, qu'il me fallut prendre le collier de l'ordre, et venir faire mes caravanes sur ces côtes.

Qui l'eût dit qu'un rivage, à mes yeux si funeste,
Dût présenter d'abord Pilade aux yeux d'Oreste ?

La Saline. Je vois, vraiment, que tu t'es fort orné l'esprit.

Brigantin. O diable ! les spectacles font bien un jeune homme. Mais toi, tu brillois autrefois dans le monde. Cet équipage-là t'efface diablement. Ne me débrouilleras-tu point un peu tout cela ?

La Saline. Bon ! ai-je jamais eu de réserve pour toi ? et peux-tu douter que je ne sois pas toujours le même ? L'amitié s'altère-t-elle, quand la vertu en est le fondement ?

Brigantin. Vous vous moquez, monsieur de la Saline.

La Saline. Ah ! mon enfant, les honnêtes gens sont maudits de la fortune ! le zèle du bien public t'a perdu ; une tendresse de conscience a ruiné mes affaires.

Brigantin. Une tendresse de conscience ?

La Saline. Oui. Je tenois une caisse à Paris, dont je faisois valoir l'argent un peu vigoureusement. Cette chienne de conscience se souleva contre moi. Je luttai quelque temps contre elle, mais enfin elle m'atterra : j'eus horreur de moi-même, et pour ne point rougir devant mes compatriotes, je m'exilai généreusement de mon pays. Il est vrai que j'emportai, sans y penser, le fond de la caisse.

Brigantin. On ne peut pas songer à tout.

La Saline. Mais je ne le portai pas loin. La mer, l'avare mer l'a tout englouti, et je n'ai sauvé du naufrage que mes scrupules et mon intégrité.

Brigantin. C'est le principal. Que fais-tu donc à présent ?

La Saline. Je suis réduit à servir un jeune homme dont l'amour me taille bien de la besogne ; et cet équipage n'est qu'un déguisement pour servir sa passion.

Brigantin. A qui en veut donc ton maître ici ?

La Saline. A la fille d'un certain juif chez qui je me suis introduit.

Brigantin. Son nom ?

La Saline. Je n'en ai pu encore retenir que la moitié : Hazael . . . Raxa . . . Nimbrod... Iscarioth... Sabatin.

Brigantin. Quoi ! Benjamine ? la fille de M. Sabatin ?

La Saline. C'est cela même.

Brigantin. Diable, la jolie fille et le vilain père !

La Saline. Tu le connois ?

Brigantin. Trait pour trait. Tiens, l'usure, la dureté, la défiance, la fraude et le parjure, avec quelques règles d'arithmétique, n'est-ce pas ce qu'on appelle ici M. Sabatin ?

La Saline. Justement. Mais en récompense, la générosité, la tendresse, la franchise et la constance, avec une taille divine, le visage le plus gracieux, les yeux les plus brillans du monde, et mille autres menus attraits ; c'est ce qu'on appelle ici Benjamine.

Brigantin. La peste ! quelle pâte de fille !

La Saline. Cette fille-là, comme tu le vois, mérite assez qu'on ne s'épargne pas à la tirer des mains d'un père comme le sien ; qui, pour comble de dureté, la veut donner pour femme à un brutal d'armateur encore plus digne de notre indignation. Non, mon cher Brigantin, non ; ne souffrons point cette injuste alliance ; et que le sort ne nous ait pas rassemblés en vain.

Brigantin. Tu n'as qu'à dire.

La Saline. Me voilà déjà courtier de M. Sabatin : j'en ménage plus commodément les intérêts de mon maître, et pour peu que tu me secondes...

Brigantin. Volontiers : je suis tout à toi. Qu'y a-t-il à gagner ?

La Saline. Ta liberté. Pourquoi secouer la tête ? Si nous servons utilement mon maître, crois-tu qu'il manque de crédit, ou d'argent pour l'obtenir ?

Brigantin. Ce n'est pas cela.

La Saline. Quoi donc ?

Brigantin. Veux-tu que je te dise ? j'ai pris mon parti : je commence à me faire au service ; et d'ailleurs il y faudroit toujours revenir.

La Saline. Si bien donc que tu aimerois mieux ta liberté en argent ?

Brigantin. Sur ce pied-là, il n'y a point de danger que je n'affronte.

La Saline. Voici mon maître tout à propos.

Brigantin. Ciel ! c'est Léandre !

Brueys et Palaprat.

§ 88. DIALOGUES.—*1er Dialogue.*

DÉMOCRITE ET HÉRACLITE.

Comparaison entre ces deux Philosophes, où on donne l'Avantage au dernier, comme plus humain.

Démocrite. Je ne saurois m'accommoder d'une philosophie triste.

Héraclite. Ni moi d'une gaie. Quand on est sage, on ne voit rien dans le monde qui ne paroisse de travers et qui ne déplaise.

Démocrite. Vous prenez les choses d'un trop grand sérieux : cela vous fera mal.

Héraclite. Vous les prenez avec trop d'enjouement ; votre air moqueur est plutôt celui d'un satyre que d'un philosophe. N'êtes-vous point touché de voir le genre humain si aveugle, si corrompu, si égaré ?

Démocrite. Je suis bien plus touché de le voir si impertinent et si ridicule.

Héraclite. Mais, enfin, ce genre humain, dont vous riez, c'est le monde entier avec qui vous vivez ; c'est la société de vos amis, c'est votre famille, c'est vous-même.

Démocrite. Je ne me soucie guère de tous les fous que je vois, et je me crois sage en me moquant d'eux.

Héraclite. S'ils sont fous, vous n'êtes guère sage, ni bon, de ne les plaindre pas et d'insulter à leur folie. D'ailleurs, qui vous répond que vous ne soyez pas aussi extravagant qu'eux ?

Démocrite. Je ne puis l'être, pensant en toutes choses le contraire de ce qu'ils pensent.

Héraclite. Il y a des folies de diverses espèces. Peut-être qu'à force de contredire les folies des autres, vous vous jetez dans une extrémité contraire qui n'est pas moins folle.

Démocrite. Croyez-en ce qu'il vous plaira, et pleurez encore sur moi si vous avez des larmes de reste : pour moi, je suis content de rire des fous. Tous les hommes ne le sont-ils pas ? Répondez.

Héraclite. Hélas ! ils ne le sont que trop ; c'est ce qui m'afflige : nous convenons vous et moi en ce point, que les hommes ne suivent point la raison. Mais moi, qui ne veux pas faire comme eux, je veux suivre la raison qui m'o-

blige de les aimer ; et cette amitié me remplit de compassion pour leurs égaremens. Ai-je tort d'avoir pitié de mes semblables, de mes frères, de ce qui est pour ainsi dire une partie de moi-même? Si vous entriez dans un hôpital de blessés, ririez vous de voir leurs blessures ? Les plaies du corps ne sont rien en comparaison de celles de l'âme. Vous auriez honte de votre cruauté, si vous aviez ri d'un malheureux qui a la jambe coupée: et vous avez l'inhumanité de vous divertir du monde entier qui a perdu la raison !

Démocrite. Celui qui a perdu une jambe est à plaindre, en ce qu'il ne s'est point ôté lui-même ce membre : mais celui qui perd la raison, la perd par sa faute.

Héraclite. Hé ! c'est en quoi il est plus à plaindre. Un insensé furieux, qui s'arracheroit lui-même les yeux, seroit encore plus digne de compassion qu'un autre aveugle.

Démocrite. Accommodons-nous. Il y a de quoi nous justifier tous deux. Il y a partout de quoi rire et de quoi pleurer. Le monde est ridicule, et j'en ris ; il est déplorable, et vous en pleurez. Chacun le regarde à sa mode, et suivant son tempérament. Ce qui est de certain, c'est que le monde est de travers. Pour bien faire, pour bien penser, il faut faire, il faut penser autrement que le grand nombre. Se régler par l'autorité et par l'exemple du commun des hommes, c'est le partage des insensés.

Héraclite. Tout cela est vrai ; mais vous n'aimez rien, et le mal d'autrui vous réjouit. C'est n'aimer ni les hommes, ni la vertu qu'ils abandonnent.

Fénélon.

§ 89.—2e. *Dialogue.*

DÉMOSTHÈNE ET CICÉRON.

Parallèle de ces deux Orateurs, où l'on donne le Caractère de la véritable Eloquence.

Cicéron. Quoi ! prétends-tu que j'aie été un orateur médiocre.

Démosthène. Non pas médiocre ; car ce n'est pas sur une personne médiocre que je prétends avoir la supériorité. Tu a été sans doute un orateur célèbre. Tu avois de grandes parties ; mais souvent tu t'es écarté du point en quoi consiste la perfection.

Cicéron. Et toi, n'as-tu point eu de défauts ?

Démosthène. Je crois qu'on ne m'en peut reprocher aucun pour l'éloquence.

Cicéron. Peux-tu comparer la richesse de ton génie à la mienne ? toi qui es sec, sans ornement ; qui es toujours contraint par des bornes étroites et resserrées ; toi qui n'entends aucun sujet ; toi à qui on ne peut rien retrancher, tant la manière dont tu traites les sujets est, si j'ose me servir de ce terme, affamée ; au lieu que je donne aux miens une étendue qui fait paroître une abondance et une fertilité de génie qui a fait dire qu'on ne pouvoit rien ajouter à mes ouvrages.

Démosthène. Celui à qui on ne peut rien retrancher, n'a rien dit que de parfait.

Cicéron. Celui à qui on ne peut rien ajouter, n'a rien omis de tout ce qui pouvoit embellir son ouvrage.

Démosthène. Ne trouves-tu pas tes discours plus remplis de traits d'esprit que les miens ? Parle de bonne foi ; n'est-ce pas là la raison pour laquelle tu t'élèves au-dessus de moi ?

Cicéron. Je veux bien te l'avouer, puisque tu me parles ainsi. Mes pièces sont infiniment plus ornées que les tiennes. Elles marquent bien plus d'esprit, de tour, d'art, de facilité. Je fais paroître la même chose sous vingt manières différentes. On ne pouvoit s'empêcher, en entendant mes oraisons, d'admirer mon esprit, d'être continuellement surpris de mon art, de s'écrier sur moi, de m'interrompre pour m'applaudir et me donner des louanges. Tu devois être écouté fort tranquillement, et apparemment tes auditeurs ne t'interrompoient pas ?

Démosthène. Ce que tu dis de nous deux est vrai. Tu ne te trompes que dans la conclusion que tu en tires. Tu occupois l'assemblée de toi-même ; et moi, je ne l'occupois que des affaires dont je parlois. On t'admiroit ; et moi, j'étois oublié par mes auditeurs qui ne voyoient que le parti que je voulois leur faire prendre. Tu réjouissois par les traits de ton esprit; et moi, je frappois, j'abattois, j'atterrois par des coups de foudre. Tu faisois dire : Qu'il parle bien ! et moi, je faisois dire : Allons,

marchons contre Philippe. On te louoit ; on étoit trop hors de soi pour me louer. Quand tu haranguois, tu paroissois orné : on ne découvroit en moi aucun ornement : il n'y avoit dans mes pièces que des raisons précises, fortes, claires : ensuite des mouvemens semblables à des foudres, auxquels on ne pouvoit résister. Tu as été un orateur parfait, quand tu as été, comme moi, simple, grave, austère, sans art apparent ; en un mot, quand tu as été Démosthénique : mais lorsqu'on a senti en tes discours l'esprit, le tour et l'art ; alors tu n'étois que Cicéron, t'éloignant de la perfection, autant que tu t'éloignois de mon caractère.

Fénélon.

§ 90.—3e *Dialogue.*

Horace et Virgile.

Caractères de ces deux Poëtes.

Virgile. Que nous sommes tranquilles et heureux sur ces gazons toujours fleuris, au bord de cette onde si pure, auprès de ce bois odoriférant !

Horace. Si vous n'y prenez garde, vous allez faire une églogue. Les ombres n'en doivent point faire. Voyez Homère, Hésiode, Théocrite couronnés de lauriers : ils entendent chanter leurs vers ; mais ils n'en font plus.

Virgile. J'apprends avec joie que les vôtres sont encore, après tant de siècles, les délices des gens de lettres. Vous ne vous trompiez pas quand vous disiez dans vos odes d'un ton si assuré : Je ne mourrai pas tout entier.

Horace. Mes ouvrages ont résisté au temps, il est vrai ; mais il faut vous aimer autant que je le fais, pour n'être point jaloux de votre gloire. On vous place d'abord après Homère.

Virgile. Nos muses ne doivent point être jalouses l'une de l'autre ; leurs genres sont différens. Ce que vous avez de merveilleux, c'est la variété ; vos odes sont tendres, gracieuses, souvent véhémentes, rapides, sublimes. Vos satires sont simples, naïves, courtes, pleines de sel. On y trouve une profonde connoissance de l'homme, une philosophie très-sérieuse, avec un tour plaisant qui redresse les mœurs des hommes et qui les instruit en jouant. Votre art poétique montre que vous aviez toute l'étendue des connoissances acquises, et toute la force de génie nécessaire, pour exécuter les plus grands ouvrages, soit pour le poëme épique, soit pour la tragédie.

Horace. C'est bien à vous à parler de variété, vous qui avez mis dans vos églogues la tendresse naïve de Théocrite. Vos géorgiques sont pleines de peintures les plus riantes. Vous embellissez et vous passionnez toute la nature. Enfin, dans votre Enéide, le bel ordre, la magnificence, la force et la sublimité d'Homère éclatent partout.

Virgile. Mais je n'ai fait que le suivre pas à pas.

Horace. Vous n'avez point suivi Homère, quand vous avez traité les amours de Didon. Ce quatrième livre est tout original. On ne peut pas même vous ôter la louange d'avoir fait la descente d'Enée aux enfers plus belle que n'est l'évocation des âmes qui est dans l'Odyssée.

Virgile. Mes derniers livres sont négligés. Je ne prétendois pas les laisser si imparfaits. Vous savez que je voulus les brûler.

Horace. Quel dommage, si vous l'eussiez fait ! c'étoit une délicatesse excessive. On voit bien que l'auteur des géorgiques auroit pu finir l'Enéide avec le même soin. Je regarde moins cette dernière exactitude, que l'effort du génie, la conduite de tout l'ouvrage, la force et la hardiesse des peintures. A vous parler ingénument, si quelque chose vous empêche d'égaler Homère, c'est d'être plus poli, plus châtié, plus fini ; mais moins simple, moins fort, moins sublime : car d'un seul trait il met la nature toute nue devant les yeux.

Virgile. J'avoue que j'ai dérobé quelque chose à la simple nature, pour m'accommoder au goût d'un peuple magnifique et délicat sur toutes les choses qui ont rapport à la politesse. Homère semble avoir oublié le lecteur, pour ne songer à peindre en tout que la vraie nature. En cela je lui cède.

Horace. Vous êtes toujours ce modeste Virgile qui eut tant de peine à se produire à la cour d'Auguste. Je vous ai dit librement ce que j'ai pensé sur vos ouvrages ; dites-moi de même les défauts des miens. Quoi donc ! me croyez-vous incapable de les reconnoître ?

Virgile. Il y a, ce me semble, quelques endroits de vos odes qui pourroient être retranchés sans rien ôter au sujet.

et qui n'entrent point dans votre dessein. Je n'ignore point le transport que l'ode doit avoir : mais il y a des choses écartées, qu'un beau transport ne va point chercher. Il y a aussi quelques endroits passionnés, merveilleux, où vous remarquerez peut-être quelque chose qui y manque ou pour l'harmonie, ou pour la simplicité de la passion. Jamais homme n'a donné un tour plus heureux que vous à la parole, pour lui faire signifier un beau sens avec brièveté et délicatesse. Les mots deviennent tous nouveaux par l'usage que vous en faites : mais tout n'est pas également coulant : il y a des choses que je croirois un peu trop tournées.

Horace. Pour l'harmonie, je ne m'étonne pas que vous soyez si difficile. Rien n'est si doux et si nombreux que vos vers : leur cadence seule attendrit et fait couler les larmes des yeux...

Virgile. L'ode demande une autre harmonie, toute différente, que vous avez trouvée presque toujours, et qui est plus variée que la mienne.

Horace. Enfin, je n'ai fait que de petits ouvrages. J'ai blâmé ce qui est mal : j'ai montré les règles de ce qui est bien : mais je n'ai rien exécuté de grand, comme votre poëme héroïque.

Virgile. En vérité, mon cher Horace, il y a déjà trop long-temps que nous nous donnons des louanges pour d'honnêtes gens : j'en ai honte. Finissons.

Fénélon.

§ 91.—4e *Dialogue.*

Homère et Esope.

Amour des Hommes pour le Merveilleux.

Hom. En vérité toutes les fables que vous venez de me réciter ne peuvent être assez admirées. Il faut que vous ayez beaucoup d'art pour déguiser ainsi, en petits contes, les instructions les plus importantes que la morale puisse donner, et pour couvrir vos pensées sous des images aussi justes et aussi familières que celles-là.

Es. Il m'est bien doux d'être loué sur cet art, par vous qui l'avez si bien entendu.

Hom. Moi ! je ne m'en suis jamais piqué.

Es. Quoi ! n'avez-vous pas prétendu cacher de grands mystères dans vos ouvrages.

Hom. Hélas ! point du tout.

Es. Cependant tous les savans de mon âge le disoient. Il n'y avoit rien dans l'Iliade, ni dans l'Odyssée, à quoi ils ne donnassent les allégories les plus belles du monde. Ils soutenoient que tous les secrets de la théologie, de la physique, de la morale et des mathématiques même étoient renfermées dans ce que vous aviez écrit. Véritablement il y avoit quelque difficulté à les développer ; où l'un trouvoit un sens moral, l'autre en trouvoit un physique : mais à cela près, ils convenoient que vous aviez tout dit à qui le comprenoit bien.

Hom. Sans mentir, je m'étois bien douté que de certaines gens ne manqueroient point d'entendre finesse où je n'en avois point entendu. Comme il n'est rien tel que de prophétiser des choses éloignées, en attendant l'événement, il n'est rien tel aussi que de débiter des fables, en attendant l'allégorie.

Es. Il falloit que vous fussiez bien hardi, pour vous reposer sur vos lecteurs du soin de mettre des allégories dans vos poëmes. Où en eussiez-vous été, si on les eût pris au pied de la lettre ?

Hom Eh bien ! ce n'eût pas été un grand malheur.

Es. Quoi ! ces dieux qui s'estropient les uns les autres ; ce foudroyant Jupiter qui, dans une assemblée de divinités, menace l'auguste Junon de la battre ; ce Mars qui, étant blessé par Diomède, crie, dites-vous, comme neuf ou dix mille hommes, et n'agit pas comme un seul ; tout cela eût été bon sans allégorie ?

Hom. Pourquoi non ? vous vous imaginez que l'esprit humain ne cherche que le vrai ; détrompez-vous. L'esprit humain et le faux sympathisent extrêmement. Si vous avez la vérité à dire, vous ferez fort bien de l'envelopper dans des fables. Elle en plaira beaucoup plus. Si vous voulez dire des fables, elles pourront bien plaire sans contenir aucune vérité. Ainsi le vrai a besoin d'emprunter la figure du faux, pour être agréablement reçu dans l'esprit humain ; mais le faux y entre bien sous sa propre figure ; car c'est le lieu de sa naissance et de sa demeure ordinaire, et le vrai y est étranger. Je vous dirai bien plus ; quand je me fusse tué à imaginer des fables allégoriques, il eût bien pu arriver que la

plupart des gens auroient pris la fable, comme une chose qui n'eût point trop été hors d'apparence, et auroient laissé là l'allégorie ; et en effet vous devez savoir que mes dieux, tels qu'ils sont, et tous mystères à part, n'ont point été trouvés ridicules.

Es. Cela me fait trembler. Je crains furieusement que l'on ne croie que mes bêtes aient parlé, comme elles font dans mes apologues.

Hom. Voilà une plaisante peur.

Es. Eh quoi ! si l'on a bien cru que les dieux aient pu tenir les discours que vous leur avez prêtés ; pourquoi ne croira-t-on pas que les bêtes aient parlé de la manière dont je les ai fait parler ?

Hom. Ah ! ce n'est pas la même chose. Les hommes veulent bien que les dieux soient aussi fous qu'eux ; mais ils ne veulent pas que les bêtes soient aussi sages.

Fontenelle.

§ 92.—5e *Dialogue.*

Socrate et Montaigne.

Le Cœur de l'Homme est toujours le même.

Montaigne. C'est donc vous, divin Socrate ! que j'ai de joie de vous voir ! je suis tout fraîchement venu en ce pays-ci, et dès mon arrivée, je me suis mis à vous y chercher. Enfin, après avoir rempli mon livre de votre nom et de vos éloges, je puis m'entretenir avec vous, et apprendre comment vous possédiez cette vertu si naïve, dont les allures étoient si naturelles, et qui n'avoit point d'exemple, même dans les heureux siècles où vous viviez.

Soc. Je suis bien aise de voir un mort, qui me paroît avoir été philosophe ; mais comme vous êtes nouvellement venu de là-haut, et qu'il y a long-temps que je n'ai vu ici personne, trouvez bon que je vous demande des nouvelles. Comment va le monde ? n'est-il pas bien changé?

Mont. Extrêmement. Vous ne le reconnoîtriez pas.

Soc. J'en suis ravi. Je m'étois toujours bien douté qu'il falloit qu'il devînt meilleur, et plus sage qu'il n'étoit de mon temps.

Mont. Que voulez-vous dire ? il est plus fou et plus corrompu qu'il n'a jamais été. C'est le changement dont je voulois parler ; et je m'attendois bien à savoir de vous l'histoire du temps que vous avez vu, et où régnoit tant de probité et de droiture.

Soc. Et moi, je m'attendois au contraire à apprendre des merveilles du siècle où vous venez de vivre. Quoi ! les hommes d'à présent ne se sont point corrigés des sottises de l'antiquité ?

Mont. Je crois que c'est parce que vous êtes ancien que vous parlez de l'antiquité si familièrement ; mais sachez qu'on a grand sujet d'en regretter les mœurs, et que de jour en jour tout empire.

Soc. Cela se peut-il ? il me semble que de mon temps, les choses alloient déjà bien de travers. Je croyois qu'à la fin, elles prendroient un train plus raisonnable, et que les hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années.

Mont. Et les hommes font-ils des expériences ? ils sont faits comme les oiseaux qui se laissent toujours prendre dans les mêmes filets, où l'on a déjà pris cent mille oiseaux de leur espèce. Il n'y a personne qui n'entre tout neuf dans la vie, et les sottises des pères sont perdues pour les enfans.

Soc. Mais pourquoi ne fait-on point d'expériences ? Je croirois que le monde devroit avoir une vieillesse plus sage et plus réglée que n'a été sa jeunesse.

Mont. Les hommes de tous les siècles ont les mêmes penchans sur lesquels la raison n'a aucun pouvoir. Ainsi partout où il y a des hommes, il y a des sottises, et les mêmes sottises.

Soc. Et sur ce pied-là, comment voudriez-vous que les siècles de l'antiquité eussent mieux valu que le siècle d'aujourd'hui ?

Mont. Ah ! Socrate, je savois bien que vous aviez une manière particulière de raisonner, et d'envelopper si adroitement ceux à qui vous aviez affaire, dans les argumens dont ils ne prévoyoient pas la conclusion, que vous les ameniez où il vous plaisoit ; et c'est ce que vous appeliez être la sage-femme de leurs pensées, et les faire accoucher. J'avoue que me voilà accouché d'une proposition toute contraire à celle que j'avançois. Cependant je ne saurois encore me rendre. Il est sûr qu'il ne se trouve plus de ces âmes vigoureuses et roides de l'antiquité ; des Aristide, des Phocion, des Périclès, ni enfin des Socrate.

Soc. A quoi tiennent-ils ? Est-ce que la nature s'est épuisée ? est-ce qu'elle n'a plus la force de produire ces grandes âmes ? Et pourquoi ne se seroit-elle encore épuisée en rien, hormis en hommes raisonnables ? Aucun de ses ouvrages n'a dégénéré ; pourquoi n'y auroit-il que les hommes qui dégénérassent ?

Mont. C'est un point de fait, ils dégénèrent. Il semble que la nature nous ait autrefois montré quelques échantillons de grands hommes, pour nous persuader qu'elle en auroit su faire, si elle avoit voulu, et qu'ensuite elle ait fait tout le reste avec assez de négligence.

Soc. Prenez garde à une chose. L'antiquité est un objet d'une espèce particulière ; l'éloignement le grossit. Si vous eussiez connu Aristide, Phocion, Périclès, et moi, puisque vous voulez me mettre de ce nombre, vous eussiez trouvé dans votre siècle des gens qui nous ressembloient. Ce qui fait, d'ordinaire, qu'on est prévenu pour l'antiquité, c'est qu'on a du chagrin contre son siècle, et l'antiquité en profite. On met les anciens bien haut, pour abaisser ses contemporains. Quand nous vivions, nous estimions nos ancêtres plus qu'ils ne méritoient ; et à présent notre postérité nous estime plus que nous ne méritons ; mais, et nos ancêtres, et nous, et notre postérité, tout cela est bien égal ; et je crois que le spectacle du monde seroit bien ennuyeux pour qui le regarderoit d'un certain œil ; car c'est toujours la même chose.

Mont. J'aurois cru que tout étoit en mouvement, que tout changeoit, et que les siècles différens avoient leurs différens caractères, comme les hommes. En effet, ne voit-on pas des siècles savans, et d'autres qui sont ignorans ? N'en voit-on pas de naïfs, et d'autres qui sont plus rafinés ? N'en voit-on pas de sérieux et de badins, de polis et de grossiers ?

Soc. Il est vrai.

Mont. Et pourquoi donc n'y aura-t-il pas des siècles plus vertueux et d'autres plus méchans ?

Soc. Ce n'est pas une conséquence. Les habits changent, mais ce n'est pas à dire que la figure des corps change aussi. La politesse ou la grossièreté, la science ou l'ignorance ; le plus ou le moins d'une certaine naïveté ; le génie sérieux ou badin ; ce ne sont là que les dehors de l'homme, et tout cela change ; mais le cœur ne change point, et tout l'homme est dans le cœur. On est ignorant dans un siècle, mais la mode d'être savant peut venir ; on est intéressé, mais la mode d'être désintéressé ne viendra point. Sur ce nombre prodigieux d'hommes assez déraisonnables qui naissent en cent ans, la nature en a peut-être deux ou trois douzaines de raisonnables qu'il faut qu'elle répande par toute la terre ; et vous jugez bien qu'il ne se trouvent jamais nulle part en assez grande quantité, pour y faire une mode de vertu et de droiture.

Mont. Cette distribution d'hommes raisonnables se fait-elle également ? Il pourroit bien y avoir des siècles mieux partagés les uns que les autres.

Soc. La nature agit toujours avec beaucoup de règle ; mais nous ne jugeons pas comme elle agit.

Fontenelle.

§ 93.—6e *Dialogue.*

Sénèque et Scarron.

La vraie Sagesse consiste dans la Pratique.

Sénèque. Vous me comblez de joie en m'apprenant que les stoïciens subsistent encore, et que dans ces derniers temps vous avez fait profession de cette secte.

Scarron. J'ai été, sans vanité, plus stoïcien que vous, plus que Chrisippe et plus que Zénon votre fondateur. Vous étiez tous en état de philosopher à votre aise ; vous, en votre particulier, vous aviez des richesses immenses ; pour les autres, ou ils ne manquoient pas de bien, ou ils jouissoient d'une assez bonne santé, ou enfin ils avoient tous leurs membres ; ils alloient, ils venoient à la manière ordinaire des hommes. Mais moi, j'étois dans une très-mauvaise fortune, tout contrefait, presque sans figure humaine, immobile, attaché à un lieu comme un tronc d'arbre, souffrant continuellement ; et j'ai fait voir que tous ces maux s'arrêtoient au corps, et ne pouvoient passer jusqu'à l'âme du sage ; le chagrin a toujours eu la honte de ne pouvoir entrer chez moi par tous les chemins qu'il s'étoit faits.

Sénèque. Je suis ravi de vous entendre parler ainsi. A votre langage seul, je vous reconnoîtrois pour un grand stoï-

cien. Et n'étiez-vous pas l'admiration de votre siècle ?

Scarron. Oui, je l'étois. Je ne me contentois pas de souffrir mes maux avec patience, je leur insultois par les railleries. La fermeté eût fait honneur à un autre, mais j'allois jusqu'à la gaieté.

Sénèque. O sagesse stoïcienne ! tu n'es donc pas une chimère, comme on se le persuade ! Tu te trouves parmi les hommes, et voici un sage que tu n'avois pas rendu moins heureux que Jupiter même. Venez, que je vous présente à Zénon, et à nos autres stoïciens; je veux qu'ils voient le fruit des admirables leçons qu'ils ont données au monde.

Scarron. Vous m'obligerez beaucoup, de me faire connoître à des morts si illustres.

Sénèque. Comment vous nommerai-je à eux ?

Scarron. Scarron.

Sénèque. Scarron ? Je connois ce nom-là. N'ai-je pas ouï parler de vous à plusieurs modernes qui sont ici ?

Scarron. Cela se peut.

Sénèque. N'avez-vous pas fait quantité de vers plaisans, comiques ?

Scarron. Oui ; j'ai même été l'inventeur d'un genre de poésie qu'on appelle le *Burlesque.* C'est tout ce qu'il y a de plus outré en fait de plaisanteries.

Sénèque. Mais vous n'étiez donc pas un philosophe ?

Scarron. Pourquoi non ?

Sénèque. Ce n'est pas l'occupation d'un stoïcien, que de faire des ouvrages de plaisanterie, et de songer à faire rire.

Scarron. Oh ! je vois bien que vous n'avez pas compris les perfections de la plaisanterie. Toute sagesse y est renfermée. On peut tirer du ridicule de tout ; j'en tirerois de vos ouvrages mêmes, si je voulois, et fort aisément ; mais tout ne produit pas du sérieux, et je vous défie de tourner jamais mes ouvrages de manière qu'ils en produisent. Cela ne veut-il pas dire que le ridicule domine partout, et que les choses du monde ne sont pas faites pour être traitées sérieusement ? J'ai mis en vers burlesques la divine Enéide de votre Virgile ; et l'on ne sauroit mieux faire voir que le magnifique et le ridicule sont si voisins qu'ils se touchent. Tout ressemble à ces ouvrages de perspective, où des figures dispersées çà et là, vous forment, par exemple, un empereur, si vous le regardez d'un certain point ; changez ce point de vue, ces mêmes figures vous représente un gueux.

Sénèque. Je vous plains de ce qu'on n'a pas compris que vos vers badins fussent faits pour mener les gens à des réflexions si profondes. On vous eût respecté plus qu'on n'a fait, si l'on eût su combien vous étiez grand philosophe ; mais il n'étoit pas facile de le deviner, par les pièces qu'on dit que vous avez donnée au public.

Scarron. Si j'avois fait de gros volumes pour prouver que la pauvreté, les maladies, ne doivent donner aucune atteinte à la gaieté du sage, n'eussent-ils pas été dignes d'un stoïcien ?

Sénèque. Cela est sans difficulté.

Scarron. Et j'ai fait je ne sais combien d'ouvrages, qui prouvent que malgré la pauvreté, malgré les maladies, j'avois cette gaieté ; cela ne vaut-il pas mieux ? Vos traités de morale ne sont que des spéculations sur la sagesse ; mais mes vers en étoient une pratique continuelle.

Sénèque. Je suis certain que votre prétendue sagesse n'étoit pas un effet de votre raison, mais de votre tempérament.

Scarron. Et c'est-là la meilleure espèce de sagesse qui soit au monde.

Sénèque. Bon ! ce sont de plaisans sages, que ceux qui le sont par tempérament. S'ils ne sont pas fous, doit-on leur en tenir compte ? Le bonheur d'être vertueux peut quelquefois venir de la nature, mais le mérite de l'être ne peut jamais venir que de la raison.

Scarron. On ne fait ordinairement guère de cas de ce que vous appelez un mérite ; car si un homme a quelque vertu, et qu'on puisse démêler qu'elle ne lui soit pas naturelle, on ne la compte presque pour rien. Il sembleroit pourtant que parce qu'elle est acquise à force de soins, elle en devroit être plus estimée ; n'importe, c'est un pur effet de la raison, on ne s'y fie pas.

Sénèque. On doit encore moins se fier à l'inégalité du tempérament de vos sages. Ils ne sont sages que selon qu'il plaît à leur sang. Il faudroit savoir comment les parties intérieures de leur corps sont disposées, pour savoir jusqu'où ira leur vertu. Ne vaut-il pas mieux incomparablement ne se laisser conduire qu'à la raison, et se rendre si indépendant de la nature, qu'on soit en état de n'en craindre plus de surprises ?

Scarron. Ce seroit le meilleur, si cela

étoit possible ; mais par malheur la nature garde toujours ses droits ; elle a ses premiers mouvemens qu'on ne lui peut jamais ôter ; ils ont souvent bien fait du chemin avant que la raison en soit avertie ; et quand elle s'est mise enfin en devoir d'agir, elle trouve déjà bien du désordre : encore est-ce une grande question que de savoir si elle pourra le réparer. En vérité, je ne m'étonne pas si l'on voit tant de gens qui ne se fient pas tout à fait à la raison.

Sénèque. Il n'appartient pourtant qu'à elle de gouverner les hommes, et de régler tout dans l'univers.

Scarron. Cependant elle n'est guère en état de faire valoir son autorité. J'ai ouï dire que quelque cent ans après votre mort, un philosophe Platonicien demanda à l'empereur qui régnoit alors, une petite ville de Calabre toute ruinée, pour la rebâtir, la policer selon les lois de la république de Platon, et l'appeler Platonopolis ; mais l'empereur la refusa au philosophe, et ne se fia pas assez à la raison du divin Platon, pour lui donner le gouvernement d'une bicoque. Jugez par là combien la raison a perdu de son crédit. Si elle étoit estimable le moins du monde, il n'y auroit que les hommes qui la pussent estimer, et les hommes ne l'estiment pas.

Fontenelle.

§ 94.—7e *Dialogue.*

ARISTOPHANE ET LE PÈRE BRUMOI.

But de la Comédie chez les Grecs.

Aristophane. J'ai entendu parler ici de votre théâtre des Grecs. On dit que vous me justifiez assez bien de la mort de Socrate, à laquelle je ne contribuai pas plus qu'à la vôtre ; mais j'ai été fort étonné d'apprendre que vous ayez rendu si peu de justice à la comédie de mon temps. Selon vous, elle se sentoit encore, non-seulement de la licence, mais de la grossièreté du siècle de Thespis. Savez-vous, mon révérend père, que, pour débiter une pareille impertinence, ce n'étoit pas la peine d'avoir passé une partie de votre vie sur le théâtre des Grecs ?

Le Père Brumoi. On voit bien que vous usez du privilége des morts ; mais passons. Quoi ! vous justifierez ces personnalités cruelles qui flétrissoient l'honneur de vos premiers citoyens, cette licence odieuse qui scandalisoit la pudeur ?

Aristophane. J'excuse vos réflexions sur le scandale ; vos mœurs sont devenues si pures !

Le Père Brumoi. Aristophane, vous n'avez pas changé de caractère.

Aristophane. Mais vous me semblez d'une morale bien rigide. Apprenez, mon révérend père, que jamais la muse comique n'a joué un rôle plus brillant, plus honorable, que celui qu'elle jouoit de mon temps, que les autres nations n'ont eu que des tréteaux, et qu'Athènes seule peut se glorifier d'avoir eu un théâtre.

Le Père Brumoi. Vous n'y pensez pas, Aristophane ; et notre divin Molière ?

Aristophane. J'excepte celui-là ; il méritoit d'être né dans l'Attique.

Le Père Brumoi. Eh, comment me persuaderez-vous ces étranges paradoxes ?

Aristophane. Par les faits. La comédie telle que j'en avois donné le plan, étoit liée à la constitution même de l'état ; elle étoit un des principaux ressorts du gouvernement ; et lorsque je me donnai tant de liberté contre Cléon, et beaucoup d'autres qui avoient part à l'administration, je me conformois à l'esprit, et je suivois les ordres secrets de la république.

Le Père Brumoi. Vous me surprenez.

Aristophane. M'eût-elle décerné une couronne de l'olivier sacré, si elle n'eût pas reconnu que j'avois rempli les devoirs d'un excellent citoyen ? Mais je veux vous étonner davantage. Le genre de comédie dont je fus l'inventeur, étoit le seul qui convînt au gouvernement d'Athènes. Dans une démocratie, dont le principe est l'égalité, où l'état ne peut avoir d'autre crainte, sinon que quelque citoyen trop puissant ne donne atteinte à la liberté commune, rien n'étoit plus nécessaire qu'un poëte comique, qui dénonçât à ses concitoyens ceux dont l'ambition commençoit à devenir suspecte, et qui pouvoient abuser de leur crédit, soit pour corrompre les anciennes mœurs, soit pour amener des révolutions ; enfin, il falloit un homme qui fût autorisé à livrer au ridicule ceux qui, par une considération usurpée, étoient à portée de nuire à la tranquillité publique. Ce moyen plus doux que l'ostracisme et que

les équivalens de cette peine employés dans d'autres états, servoient en même temps de frein aux attentats de la calomnie. Cet usage de nommer, qui vous paroît si cruel, étoit un engagement que l'auteur prenoit avec la vérité. Mes pièces n'étoient point de ces satires clandestines et ténébreuses ; elles étoient représentées dans des jours solennels, le peuple et les magistrats assemblés. Enfin, elles étoient destinées à servir de châtiment à ces crimes envers la société, contre lesquels la loi n'avoit pas prononcé de peine.

Le Père Brumoi. Vous me dites le mot d'une énigme de vingt siècles. Avouez pourtant que l'abus de cette liberté comique étoit à craindre, et qu'il étoit difficile qu'elle se renfermât toujours dans les bornes du vrai. Vous-même, peut-être . . . .

Aristophane. Vous ne récuserez pas le témoignage d'un ami de Socrate, de Platon, qui m'appeloit l'historien le plus fidèle des mœurs d'Athènes : mais ce qui vous prouvera mieux encore la noble franchise de mon caractère, c'est qu'en effet, il m'arriva de me tromper une fois, et de traiter Lamachus, à peu près comme j'avois traité Socrate. Eh bien, j'osai me rétracter en public, tant une fermeté courageuse et vraie étoit l'attribut auquel je me faisois reconnoître.

Le Père Brumoi. Et pourquoi ne pas vous rétracter aussi sur Socrate ?

Aristophane. Vous pouvez tirer la conséquence.

Le Père Brumoi. La mort de ce philosophe laissera subsister contre vous un préjugé que le temps aura peine à détruire.

Aristophane. S'il eût profité de ma comédie, en gardant plus de ménagemens, il eût échappé à sa destinée. La liberté de penser est permise, sans doute, mais le gouvernement a droit d'imposer le silence.

Le Père Brumoi. Vous me donnez des idées toutes nouvelles sur un art que je croyois connoître ; j'avoue que je n'avois jamais considéré la comédie sous ces rapports.

Aristophane. Si vous aviez saisi l'esprit des miennes, vous eussiez découverts ces rapports intimes qu'elles avoient avec l'administration publique. Vous m'eussiez vu, dans la comédie des Acharnaniens, déconcerter les mesures du roi de Perse ; livrer le secret des dépêches de ses ambassadeurs à la république ; précautionner ma patrie contre leurs insinuations dangereuses ; en un mot, le prince lui-même fut forcé de reconnoître que mes conseils tendoient au bien d'Athènes, et je ne me laissai point séduire par cette louange. Les Lacédémoniens m'en donnèrent une bien plus flatteuse encore, lorsqu'ils posèrent pour préliminaires d'une paix avec les Athéniens, la restitution d'Egine, parce que mon patrimoine étoit dans cette île, et qu'ils vouloient se venger de la supériorité que ma patrie avoit conservée pendant la guerre par mes conseils. Si vous aviez rassemblé ces témoignages de mon siècle, vous auriez vu que sous le masque de Thalie, je gouvernois le peuple le plus éclairé de la Grèce, et vous n'auriez pas donné occasion à tant d'écrivains obscurs de répéter que de mon temps, la comédie étoit encore voisine du chariot de Thespis.

Le Père Brumoi. Votre liberté cependant fut condamnée, et même abrogée quelque temps après vous.

Aristophane. Oui, lorsque les lois se corrompirent, lorsque l'équilibre de la démocratie ne subsistoit plus, puisqu'il y avoit des gens assez puissans pour gêner les plaisirs du peuple.

Le Père Brumoi. Convenez, du moins, que cette licence eût été déplacée sous tout autre gouvernement.

Aristophane. Je l'avoue, et c'est pour cela que je vous ai dit que les autres nations avoient à peine eu des tréteaux, si on compare leurs théâtres à celui d'Athènes. Dans l'orient, par exemple, et sous l'empire du grand roi, toute comédie eût été contraire aux principes de son gouvernement arbitraire. Ce n'est point à des esclaves de s'amuser d'autres esclaves : le rire est incompatible avec la servitude. Les grands, d'ailleurs, sont trop puissans dans ce genre d'états, pour que l'on ose les juger. L'unique intérêt des peuples est de tâcher d'adoucir leur joug, non par des représentations libres et courageuses, qui ne peuvent se supposer dans une pareille constitution, mais en enveloppant quelques vérités du voile timide des allégories, des fables, des paraboles : aussi ce genre d'écrire est-il né dans l'orient.

Dans une monarchie tempérée par les lois et par les mœurs, votre Molière a fixé les justes bornes de la liberté comique. Il

a dû respecter le gouvernement qui pouvoit employer ses talens plus utilement encore qu'il ne l'a fait, en lui donnant sous main plus de faveur contre tout ce qui pouvoit blesser les bienséances de la société ; contre ces disputes ridicules qui finissent quelquefois par devenir sanglantes ; contre la dépravation des mœurs et la confusion des rangs ; contre les fausses notions de l'honneur, ou, ce qui ne seroit pas moins important, contre les principes qui tendroient à affoiblir ce ressort des monarchies, et les dangereux exemples qui pourroient en résulter. Enfin la comédie fut de mon temps ce qu'elle devoit être. On dit qu'elle dégénère tous les jours parmi vous, et j'en suis fâché : car votre nation avoit beaucoup de trait de ressemblance avec la mienne.

Le Père Brumoi. Vous venez de me parler de votre art en politique, et je vois bien que je n'avois lu le théâtre des Grecs qu'en scholiaste.

Aristophane. C'est qu'en général il y a bien de la témérité à vouloir juger de ce qui se passoit il y a deux mille ans, tandis que nous avions tant de peine à rencontrer juste sur les événemens qui se passoient sous nos yeux.

Palissot.

§ 95—8e *Dialogue.*

LOUIS XII ET FRANÇOIS Ier.

Il vaut mieux être Père de la Patrie, en gouvernant son Royaume en Paix, que d'être grand Conquérant.

Louis XII. Mon cher cousin, dites-moi des nouvelles de la France. J'ai toujours aimé mes sujets comme mes enfans. J'avoue que j'en suis en peine. Vous étiez bien jeune, en toute manière, quand je vous laissai la couronne. Comment avez-vous gouverné mon pauvre royaume ?

François I. J'ai eu quelques malheurs ; mais, si vous voulez que je vous parle franchement, mon règne a donné à la France bien plus d'éclat que le vôtre.

Louis XII. O mon Dieu ! c'est cet éclat que j'ai toujours craint. Je vous ai connu, dès votre enfance, d'un naturel à ruiner les finances, à hasarder tout pour la guerre, à ne rien soutenir avec patience, à renverser le bon ordre au-dedans de l'état, et à tout gâter pour faire parler de vous.

François I. C'est ainsi que les vieilles gens sont toujours préoccupés contre ceux qui doivent être leurs successeurs ; mais voici le fait. J'ai soutenu une horrible guerre contre Charles-Quint, empereur et roi d'Espagne. J'ai gagné, en Italie, les fameuses batailles de Marignan contre les Suisses, et de Cérisoles contre les Impériaux. J'ai vu le roi d'Angleterre ligué avec l'empereur contre la France ; et j'ai rendu leurs efforts inutiles. J'ai cultivé les sciences. J'ai mérité d'être immortalisé par les gens de lettres ; j'ai fait revivre le siècle d'Auguste au milieu de ma cour. J'y ai mis la magnificence, la politesse, l'érudition et la galanterie. Avant moi, tout étoit grossier, pauvre, ignorant, Gaulois. Enfin, je me suis fait nommer le Père des Lettres.

Louis XII. Cela est beau ; et je ne veux point en diminuer la gloire ; mais j'aimerois mieux encore que vous eussiez été le père du peuple, que le père des lettres. Avez-vous laissé les François dans la paix et l'abondance ?

François I. Non : mais mon fils, qui est jeune, soutiendra la guerre ; et ce sera à lui à soulager enfin les peuples épuisés. Vous les ménagiez plus que moi ; mais aussi vous faisiez foiblement la guerre.

Louis XII. Vous l'avez donc fait, sans doute, avec de grands succès ! Quelles sont vos conquêtes ? Avez-vous pris le royaume de Naples ?

François I. Non ; j'ai eu d'autres expéditions à faire.

Louis XII. Du moins, vous avez conservé le Milanois ?

François I. Il m'est arrivé bien des accidens imprévus.

Louis XII. Quoi donc ! Charles-Quint vous l'a enlevé ? Avez-vous perdu quelque bataille ? Parlez : vous n'osez tout dire ?

François I. Je fus pris dans une bataille à Pavie.

Louis XII. Comment, pris ! Hélas ! en quels abîmes s'est-il jeté par de mauvais conseils ? C'est donc ainsi que vous m'avez surpassé à la guerre ? Vous avez replongé la France dans les malheurs qu'elle souffrit sous le roi Jean. O pauvre France, que je te plains ! Je l'avois bien prévu. Hé bien, je vous entends : il a fallu rendre des provinces entières, et payer des sommes immenses. Voilà à quoi aboutit ce faste, cette hau-

teur, cette témérité, cette ambition. Et la justice . . . comment va-t-elle ?

François I. Elle m'a donné de grandes ressources. J'ai vendu les charges de magistrature.

Louis XII. Et les juges qui les ont achetées, vendront à leur tour la justice. Mais tant de sommes levées sur le peuple, ont-elles été bien employées pour lever et faire subsister les armées avec économie ?

François I. Il en a fallu une partie pour la magnificence de ma cour.

Louis XII. Je parie que vos maîtresses y ont eu une plus grande part que les meilleurs officiers de l'armée. Si bien donc que le peuple est ruiné, la guerre encore allumée, la justice vénale, la cour livrée à toutes les folies des femmes galantes, tout l'état en souffrance. Voilà ce règne si brillant qui a effacé le mien ! Un peu de modération vous auroit fait bien plus d'honneur.

François I. Mais j'ai fait plusieurs grandes choses qui m'ont fait louer comme un héros : on m'appelle le grand roi François.

Louis XII. C'est-à-dire que vous avez été flatté pour votre argent, et que vous vouliez être héros aux dépens de l'état, dont la seule prospérité devoit faire toute votre gloire.

François I. Non : les louanges qu'on m'a données étoient sincères.

Louis XII. Hé, y a-t-il quelque roi si foible et si corrompu, à qui on n'ait pas donné autant de louanges que vous en avez reçu ? Donnez-moi le plus indigne de tous les princes, on lui donnera tous les éloges qu'on vous a donnés. Après cela, achetez des louanges par tant de sang et par tant de sommes qui ruinent un royaume.

François I. Du moins j'ai eu la gloire de me soutenir avec constance dans mes malheurs.

Louis XII Vous auriez mieux fait de ne vous mettre jamais dans le besoin de faire éclater cette constance ; le peuple n'avoit que faire de cet héroïsme. Le héros ne s'est-il point ennuyé en prison ?

François I. Oui, sans doute ; et j'achetai la liberté bien chèrement.

Fénélon.

§ 96.—9e *Dialogue.*

CHARLES-QUINT *et un Jeune Moine de Saint Just.*

On cherche souvent la Solitude par Inquiétude ; et ceux qui sont accoutumés au Fracas ne sauroient s'accoutumer à la Retraite.

Charles V. Allons, mon frère, il est temps de se lever. Vous dormez trop pour un jeune novice qui doit être fervent.

Le Moine. Quand voulez-vous que je dorme, sinon pendant que je suis jeune ? Le sommeil n'est point incompatible avec la ferveur.

Charles V. Quand on aime l'office, on est bientôt éveillé.

Le Moine. Oui, quand on a l'âge de votre majesté : mais au mien, on dort tout debout.

Charles V. Hé bien, mon frère, c'est aux gens de mon âge à éveiller la jeunesse trop endormie.

Le Moine. Est-ce que vous n'avez plus rien de meilleur à faire ? Après avoir si long-temps troublé le repos du monde entier, ne sauriez-vous me laisser le mien ?

Charles V. Je trouve qu'en se levant ici de bon matin, on est encore bien en repos dans cette profonde solitude.

Le Moine. Je vous entends, sacrée majesté. Quand vous vous êtes levé ici de bon matin, vous y trouvez la journée bien longue : vous êtes accoutumé à un plus grand mouvement : avouez-le sans façon ; vous vous ennuyez de n'avoir ici qu'à prier Dieu, qu'à monter vos horloges, qu'à éveiller de pauvres novices qui ne sont pas coupables de votre ennui.

Charles V. J'ai ici douze domestiques que je me suis réservés.

Le Moine. C'est une triste conversation pour un homme qui étoit en commerce avec toutes les nations connues.

Charles V. J'ai un petit cheval pour me promener dans ce beau vallon orné d'orangers, de myrtes, de grenadiers, de lauriers, et de mille fleurs, au pied de ces belles montagnes de l'Estramadure, couvertes de troupeaux innombrables.

Le Moine. Tout cela est beau ; mais tout cela ne parle point. Vous voudriez un peu de bruit et de fracas.

Charles V. J'ai cent mille écus de pension.

Le Moine. Assez mal payés. Le roi votre fils n'en a guère de soin.

Charles V. Il est vrai qu'on oublie bientôt les gens qui se sont dépouillés et dégradés.

Le Moine. Ne comptiez-vous pas là-dessus, quand vous avez quitté vos couronnes ?

Charles V. Je vois bien que cela devoit être ainsi.

Le Moine. Si vous avez compté là-dessus, pourquoi vous étonnez-vous de le voir arriver ? Tenez-vous-en à votre premier projet : renoncez à tout ; oubliez tout ; ne désirez plus rien ; reposez-vous, et laissez reposer les autres.

Charles V. Mais je vois que mon fils, après la bataille de Saint-Quentin, n'a pas su profiter de la victoire : il devroit être déjà à Paris. Le comte d'Egmont lui a gagné une autre bataille à Gravelines, et il laisse tout perdre. Voilà Calais repris par le duc de Guise sur les Anglois : voilà ce même duc qui a pris Thionville pour couvrir Metz. Mon fils gouverne mal. Il ne suit aucun de mes conseils ; il ne me paie point ma pension ; il méprise ma conduite et les plus fidèles serviteurs dont je me suis servi. Tout cela me chagrine et m'inquiète.

Le Moine. Quoi ! n'étiez-vous venu chercher le repos dans cette retraite, qu'à condition que le roi votre fils feroit des conquêtes, croiroit tous vos conseils, et acheveroit d'exécuter tous vos projets ?

Charles V. Non : mais je croyois qu'il feroit mieux.

Le Moine. Puisque vous avez tout quitté pour être en repos, demeurez-y, quoi qu'il arrive : laissez faire le roi votre fils comme il voudra : ne faites point dépendre votre tranquillité des guerres qui agitent le monde. Vous n'en êtes sorti que pour n'en plus entendre parler. Mais dites la vérité, vous ne connoissiez guère la solitude quand vous l'avez cherchée. C'est par inquiétude que vous avez désiré le repos.

Fénélon.

§ 97—10e *Dialogue.*

Léger et Ebroïn.

La Vie solitaire et simple n'a point de Charmes pour un Ambitieux.

Ebroïn. Ma consolation, dans mes malheurs, est de vous trouver dans cette solitude.

Léger. Et moi, je suis fâché de vous y voir : car on y est sans fruit quand on y est malgré soi.

Ebroïn. Pourquoi désespérez-vous donc de ma conversion ? Peut-être que vos conseils et vos exemples me rendront meilleur que vous ne pensez. Vous qui êtes si charitable, vous devriez bien dans ce loisir prendre un peu soin de moi.

Léger. On ne m'a mis ici qu'afin que je ne me mêle de rien : je suis assez chargé d'avoir à me corriger moi-même.

Ebroïn. Quoi ! en entrant dans la solitude, on renonce à la charité ?

Léger. Point du tout. Je prierai Dieu pour vous.

Ebroïn. Oh, je le vois bien ! c'est que vous m'abandonnez comme un homme indigne de vos instructions : mais vous ne me faites pas justice. J'avoue que j'ai été fâché de venir ici ; mais maintenant je suis assez content d'y être. Voici le plus beau désert qu'on puisse voir. N'admirez-vous pas ces ruisseaux qui tombent des montagnes, ces rochers escarpés et en partie couverts de mousse ; ces vieux arbres qui paroissent aussi anciens que la terre où ils sont plantés ? La nature a ici je ne sais quoi de brut et d'affreux, qui plaît, et qui fait rêver agréablement.

Léger. Toutes ces choses sont bien fades à qui a le goût de l'ambition, et n'est point désabusé des choses vaines. Il faut avoir le cœur innocent et paisible pour être sensible à ces beautés champêtres.

Ebroïn. Mais j'étois las du monde et de ses embarras, quand on m'a mis ici.

Léger. Il paroît que vous en étiez fort las, puisque vous en êtes sorti par force.

Ebroïn. Je n'aurois pas eu le courage d'en sortir ; mais j'en étois pourtant fort dégoûté.

Léger. Dégoûté comme un homme qui y retourneroit encore avec joie, et

qui ne cherche qu'une porte pour y entrer. Je vous connois, vous avez beau dissimuler ; avouez votre inquiétude ; soyez au moins de bonne foi.

Ebroïn. Mais, saint prélat, si nous rentrions vous et moi dans les affaires, nous y ferions des biens infinis. Nous nous soutiendrions l'un et l'autre pour protéger la vertu, nous abattrions de concert tout ce qui s'opposeroit à nous.

Léger. Confiez-vous à vous-même tant qu'il vous plaira sur vos expériences passées ; cherchez des prétextes pour flatter vos passions. Pour moi, qui suis ici depuis plus de temps que vous, j'y ai eu le loisir d'apprendre à me défier de moi et du monde. Il m'a trompé une fois ce monde ingrat ; il ne me trompera plus. J'ai tâché de lui faire du bien : il ne m'a fait que du mal. J'ai voulu aider une reine bien intentionnée, on l'a décréditée et réduite à se retirer. On m'a rendu ma liberté en croyant me mettre en prison Trop heureux de n'avoir plus d'autre affaire que de mourir en paix dans ce désert.

Ebroïn. Mais, vous n'y songez pas : si nous voulons encore nous réunir, nous pouvons être les maîtres absolus.

Léger. Les maîtres de quoi ? de la mer, des vents et des flots ? Non ; je ne me rembarque plus après avoir fait naufrage. Allez chercher la fortune, tourmentez-vous, soyez malheureux dès cette vie, hasardez tout, périssez à la fleur de votre âge, damnez-vous pour troubler le monde et pour faire parler de vous : vous le méritez bien, puisque vous ne pouvez demeurer en repos.

Ebroïn. Mais, quoi ! est-il bien vrai que vous ne désirez plus la fortune ? L'ambition est-elle bien éteinte dans les derniers replis de votre cœur ?

Léger. Me croiriez-vous, si je vous le disois ?

Ebroïn. En vérité, j'en doute fort : j'aurois bien de la peine. Car, enfin....

Léger. Je ne vous le dirai donc pas. Il est inutile de vous parler, non plus qu'aux sourds. Ni les peines infinies de la prospérité, ni les adversités affreuses qui l'ont suivie n'ont pu vous corriger. Allez, retournez à la cour, gouvernez, faites le malheur du monde, et trouvez-y le vôtre.

Fénélon.

§ 98.—11e *Dialogue.*

Henri IV et Sixte-Quint.

Les grands Hommes s'estiment malgré l'Opposition de leurs Intérêts.

Sixte V. Il y a long-temps que j'étois curieux de vous voir. Pendant que nous étions tous deux en bonne santé, cela n'étoit guère possible. La mode des conférences entre les papes et les rois étoit déjà passée en notre temps. Cela étoit bon pour Léon X et François Ier. qui se virent à Bologne ; et pour Clément VII avec le même roi, à Marseille, pour le mariage de Catherine de Médicis. J'aurois été ravi d'avoir de même avec vous une conférence : mais je n'étois pas libre, et votre religion ne me le permettoit pas.

Henri IV. Vous voilà bien radouci : la mort, je le vois bien, vous a mis à la raison. Dites la vérité, vous n'étiez pas de même du temps que je n'étois encore que ce pauvre Béarnois excommunié.

Sixte V. Voulez-vous que je parle sans déguisement ? D'abord je crus qu'il n'y avoit qu'à vous pousser à toute extrémité. J'avois par là bien embarrassé votre prédécesseur. Aussi le fis-je bien repentir d'avoir osé faire massacrer un cardinal de la sainte église. S'il n'eût fait tuer que le duc de Guise, il en eût eu meilleur marché : mais attaquer la sacrée pourpre, c'étoit un crime irrémissible. Je n'avois garde de tolérer un attentat d'une si dangereuse conséquence. Il me parut capital, après la mort de votre cousin, d'user contre vous de rigueur, comme contre lui ; d'animer la ligue, et de ne laisser point monter sur le trône de France un hérétique. Mais bientôt j'aperçus que vous prévaudriez sur la ligue : et votre courage me donna bonne opinion de vous.

Il y avoit deux personnes dont je ne pouvois avec aucune bienséance être ami, et que j'aimois naturellement.

Henri IV. Qui étoient donc ces deux personnes qui avoient su vous plaire ?

Sixte V. C'étoit vous et la reine Elisabeth d'Angleterre.

Henri IV. Pour elle, je ne m'étonne pas qu'elle fût selon votre goût. Premièrement, elle étoit pape, aussi bien que vous, étant chef de l'église Anglicane ; et c'étoit un pape aussi fier que vous. Elle savoit se faire craindre, et

faire voler les têtes : voilà, sans doute, ce qui lui a mérité l'honneur de vos bonnes grâces.

Sixte V. Cela n'y a pas nui. J'aime les gens vigoureux, et qui savent se rendre maîtres des autres. Le mérite que j'ai reconnu en vous, et qui m'a gagné le cœur, c'est que vous avez battu la ligue, ménagé la noblesse, tenu la balance entre les catholiques et les huguenots. Un homme qui sait faire tout cela, est un homme ; et je ne le méprise point comme son prédécesseur, qui perdoit tout par sa mollesse, et qui ne se relevoit que par des tromperies. Si j'eusse vécu, je vous aurois reçu à l'abjuration sans vous faire languir. Vous en auriez été quitte pour quelques petits coups de baguette, et pour déclarer que vous receviez la couronne de roi très-chrétien de la libéralité du saint siége.

Henri IV. C'est ce que je n'eusse jamais accepté : j'aurois plutôt recommencé la guerre.

Sixte V. J'aime à vous voir cette fierté. Mais faute d'être assez appuyé de mes successeurs, vous avez été exposé à tant de conjurations, qu'enfin on vous a fait périr.

Henri IV. Il est vrai : mais vous, avez-vous été épargné ? La cabale Espagnole ne vous a pas mieux traité que moi ; le fer ou le poison, cela est bien égal. Mais allons voir cette bonne reine que vous aimez tant. Elle a su régner tranquillement, et plus long-temps que vous et moi.

Fénélon.

§ 99.—12e *Dialogue.*

Charles-Quint et François Ier.

La Justice et le Bonheur ne se trouvent que dans la Bonne Foi, la Droiture et le Courage.

Charles V. Maintenant que toutes nos affaires sont finies, nous ne ferions pas mal de nous éclaircir sur les déplaisirs que nous nous sommes donnés l'un à l'autre.

François I. Vous m'avez fait beaucoup d'injustices et de tromperies. Je ne vous ai jamais fait de mal, que par les lois de la guerre : mais vous m'avez arraché, pendant que j'étois en prison, l'hommage du Comté de Flandres. Le vassal s'est prévalu de sa force, pour donner la loi à son souverain.

Charles V. Vous étiez libre de ne renoncer pas.

François I. Est-on libre en prison ?

Charles V. Les hommes foibles n'y sont pas libres ; mais quand on a un vrai courage, on est libre partout. Si je vous eusse demandé votre couronne, l'ennui de votre prison vous auroit-il réduit à me la céder ?

François I. Non, sans doute, j'aurois mieux aimé mourir que de faire cette lâcheté. Mais pour la mouvance du Comté de Flandres, je vous l'abandonnai par ennui, par crainte d'être empoisonné, par le désir de retourner dans mon royaume, où tout avoit besoin de ma présence ; enfin par l'état de langueur qui me menaçoit d'une mort prochaine : et en effet, je crois que je serois mort, sans l'arrivée de ma sœur.

Charles V. Non-seulement un grand roi, mais un vrai chevalier, aime mieux mourir que de donner une parole ; à moins qu'il ne soit résolu de la tenir, à quelque prix que ce puisse être. Rien n'est si honteux que de dire qu'on a manqué de courage pour souffrir, et qu'on s'est délivré en manquant de bonne foi. Si vous étiez persuadé qu'il ne vous étoit pas permis de sacrifier la grandeur de votre état à la liberté de votre personne, il falloit savoir mourir en prison, mander à vos sujets de ne plus compter sur vous, et de couronner votre fils. Vous m'auriez bien embarrassé. Un prisonnier qui a ce courage, se met en liberté dans sa prison : il échappe à ceux qui le tiennent.

François I. Ces maximes sont vraies. J'avoue que l'ennui et l'impatience m'ont fait promettre ce qui étoit contre l'intérêt de mon état, et que je ne pouvois exécuter, ni éluder avec honneur. Mais est-ce à vous à me faire un tel reproche? Toute votre vie n'est-elle pas un continuel manquement de parole ? D'ailleurs ma foiblesse ne vous excuse point. Un homme intrépide, il est vrai, se laisse égorger plutôt que de promettre ce qu'il ne peut pas tenir : mais un homme juste n'abuse point de la foiblesse d'un autre homme pour lui arracher, dans sa captivité, une promesse qu'il ne peut ni ne doit exécuter. Qu'auriez-vous fait si je vous eusse retenu en France, quand vous y passâtes quelque temps après ma prison, pour aller dans les Pays-Bas ? J'au-

rois pu vous demander la cession des Pays-Bas, et du Milanès que vous m'aviez usurpé.

Charles V. Je passois librement en France sur votre parole. Vous n'étiez pas venu librement en Espagne sur la mienne.

François I. Il est vrai : je conviens de cette différence. Mais comme vous m'aviez fait une injustice dans ma prison, en m'arrachant un traité désavantageux, j'aurois pu réparer ce tort, en vous arrachant à mon tour un autre traité plus équitable. D'ailleurs, je pouvois vous arrêter chez moi, jusqu'à ce que vous m'eussiez restitué mon bien, qui étoit le Milanès.

Charles V. Attendez : vous joignez plusieurs choses qu'il faut que je démêle. Je ne vous ai jamais manqué de parole à Madrid ; et vous m'en auriez manqué à Paris, si vous m'eussiez arrêté sous aucun prétexte de restitution, quelque juste qu'elle pût être. C'étoit à vous à ne me permettre le passage, qu'en me demandant le préliminaire de la restitution : mais comme vous ne l'avez pas demandé, vous ne pouviez l'exiger en France, sans violer votre promesse. D'ailleurs, croyez-vous qu'il soit permis de repousser la fraude par la fraude ? Dès qu'une tromperie en attire une autre, il n'y a plus rien d'assuré parmi les hommes ; et les suites funestes de cet engagement vont à l'infini. Le plus sûr pour vous-même est de ne vous venger du trompeur, qu'en repoussant toutes ses ruses pour le tromper.

François I. Voilà une sublime philosophie, voilà Platon tout pur ! Mais je vois bien que vous avez fait vos affaires avec plus de subtilité que moi : mon tort est de m'être fié à vous. Le connétable de Montmorenci aida à me tromper : il me persuada qu'il falloit me piquer d'honneur, en vous laissant passer sans condition. Vous aviez déjà promis de donner l'investiture du duché de Milan au plus jeune de mes trois fils. Après votre passage en France, vous retirâtes votre promesse. Si je n'eusse pas cru le connétable, je vous aurois fait rendre le Milanès avant que de vous laisser passer dans les Pays-Bas. Jamais je n'ai pu pardonner ce mauvais conseil de mon favori : je le chassai de ma cour.

Charles V. Plutôt que de rendre le Milanès, j'aurois traversé la mer.

François I. Votre santé, la saison, et les périls de la navigation vous ôtoient cette ressource. Mais enfin, pourquoi me jouer aussi indignement à la face de toute l'Europe, et abuser de l'hospitalité la plus généreuse ?

Charles V. Je voulois bien donner le duché de Milan à votre troisième fils. Un duc de Milan de la maison de France ne m'auroit guère plus embarrassé que les autres princes d'Italie. Mais votre second fils, pour lequel vous demandiez cette investiture, étoit trop près de succéder à la couronne : il n'y avoit entre vous et lui que le dauphin, qui mourut. Si j'avois donné l'investiture au second, il se seroit bientôt trouvé tout ensemble roi de France et duc de Milan. Par là toute l'Italie auroit été à jamais dans la servitude : c'est ce que j'ai dû éviter.

François I. Servitude pour servitude, ne valoit-il pas mieux rendre le Milanès à son maître qui étoit moi, que de le retenir dans vos mains sans aucune apparence de droit ? Les François, qui n'avoient plus un pouce de terre en Italie, étoient moins à craindre dans le Milanès pour la liberté publique, que la maison d'Autriche revêtue du royaume de Naples et des droits de l'empire sur tous les fiefs qui relèvent de lui en ce pays-là. Pour moi, je dirai franchement, toute subtilité à part, la différence de nos deux procédés : vous aviez toujours assez d'adresse pour mettre les formes de votre côté, et pour me tromper dans le fond : mais par foiblesse, par impatience, ou par légèreté, je ne prenois pas assez de précautions ; et les formes étoient contre moi. Ainsi je n'étois trompeur qu'en apparence, et vous l'étiez dans l'essentiel. Pour moi j'ai été assez puni de mes fautes dans le temps que je les ai faites. Pour vous, j'espère que la fausse politique de votre fils me vengera assez de votre injuste ambition. Il vous a contraint de vous dépouiller pendant votre vie. Vous êtes mort dégradé et malheureux, vous qui avez prétendu mettre toute l'Europe dans les fers. Ce fils achevera son ouvrage : sa jalousie et sa défiance abattra toute vertu chez les Espagnols. Le mérite devenu suspect et odieux n'osera paroître. L'Espagne n'aura plus ni grand capitaine, ni genie élevé dans les négociations, ni discipline militaire, ni bonne police dans les peuples Ce roi toujours impraticable, comme les rois de l'Orient, abattra le dedans de l'Espagne, et sou-

levera les nations éloignées qui dépendent de cette monarchie. Ce grand corps tombera de lui-même, et ne servira plus que d'exemple de la vanité des trop grandes fortunes. Un état réuni et médiocre, quand il est bien peuplé, bien policé, et bien cultivé pour les arts et pour les sciences utiles ; quand il est d'ailleurs bien gouverné selon les lois avec modération, par un prince qui rend lui-même la justice, et qui va lui-même à la guerre, promet quelque chose de plus heureux que votre monarchie, qui n'a plus de tête pour réunir le gouvernement. Si vous ne voulez pas m'en croire, attendez un peu : nos arrières-neveux vous en diront des nouvelles.

Charles V. Hélas ! je ne prévois que trop la vérité de vos prédictions. La prévoyance de ces malheurs, qui renverseront tous mes ouvrages, m'a découragé et m'a fait quitter l'empire. Cette inquiétude troubloit mon repos dans ma solitude de Saint-Just.

Fénélon.

§ 100—13e *Dialogue.*

LE PRINCE DE GALLES ET RICHARD, *son Fils.*

Caractère d'un Prince foible.

Le P. de Galles. Hélas ! mon cher fils ! je le vois avec douleur : j'espérois pour toi une vie plus longue, et un règne plus heureux. Qu'est-ce qui a rendu ta mort si prompte ? N'as-tu point fait la même faute que moi, en ruinant ta santé par un excès de travail dans la guerre contre la France ?

Richard. Non, mon père, ma santé n'a point manqué. D'autres malheurs ont fini ma vie.

Le P. de Galles. Quoi donc ! quelque traître a-t-il trempé ses mains dans ton sang ? Si cela est, l'Angleterre, qui ne m'a pas oublié, vengera ta mort.

Richard. Hélas ! mon père, toute l'Angleterre a été de concert pour me déshonorer, pour me dégrader, pour me faire périr.

Le P. de Galles. O ciel ! qui l'auroit pu croire ! A qui se fier désormais ! Mais, qu'as-tu donc fait, mon fils ? n'as-tu point de tort ? dis la vérité à ton père.

Richard. A mon père ! Ils disent que vous ne l'êtes pas, et que je suis le fils d'un chanoine de Bordeaux.

Le P. de Galles. C'est de quoi personne ne peut répondre : mais je ne saurois le croire. Ce n'est pas la conduite de ta mère qui leur donne cette pensée : mais n'est-ce point la tienne qui leur fait tenir ce discours ?

Richard. Ils disent que je prie Dieu comme un chanoine, que je ne sais ni conserver l'autorité sur les peuples, ni exercer la justice, ni faire la guerre.

Le P. de Galles. O mon enfant ! tout cela est-il vrai ? Il auroit mieux valu pour toi, passer ta vie moine à Westminster, que d'être sur le trône avec tant de mépris.

Richard. J'ai eu de bonnes intentions, j'ai donné de bons exemples, j'ai eu même quelquefois assez de rigueur. Par exemple, je fis enlever et exécuter le duc de Glocester mon oncle, qui rallioit tous les mécontens contre moi, et qui m'auroit détrôné si je ne l'eusse prévenu.

Le P. de Galles. Ce coup étoit hardi, et peut-être nécessaire ; car je connoissois bien mon frère, qui étoit dissimulé, artificieux, entreprenant, ennemi de l'autorité légitime, propre à rallier une cabale dangereuse. Mais mon fils, ne lui avois-tu donné aucune prise sur toi ? D'ailleurs, ce coup étoit-il assez mesuré? l'as-tu bien soutenu ?

Richard. Le duc de Glocester m'accusoit d'être trop uni avec les François, ennemis de notre nation. Mon mariage avec la fille de Charles VI, roi de France, servit au duc à éloigner de moi les cœurs des Anglois.

Le P. de Galles. Quoi, mon fils ! tu t'es rendu suspect aux tiens, par une alliance avec les ennemis irréconciliables de l'Angleterre ? Et que t'ont-ils donné par ce mariage ? As-tu joint le Poitou et la Touraine à la Guienne, pour unir tous nos états de France jusqu'à la Normandie.

Richard. Nullement : mais j'ai cru qu'il étoit bon d'avoir hors de l'Angleterre un appui contre les Anglois factieux.

Le P. de Galles. O malheur de l'état ! ô déshonneur de la maison royale! Tu vas mendier le secours de tes ennemis, qui auront toujours un intérêt capital de rabaisser ta puissance. Tu veux affermir ton règne en prenant des intérêts contraires à la grandeur de ta propre nation. Tu ne te contentes pas

d'être aimé de tes sujets : tu veux en être craint comme leur ennemi, qui s'entend avec les étrangers pour les opprimer. Hélas ! que sont devenus ces beaux jours où je mis en fuite le roi de France dans les plaines de Cressy, inondées du sang de trente mille François, et où je pris un autre roi de cette nation aux portes de Poitiers ! Oh, que les temps sont changés ! Non, je ne m'étonne plus qu'on t'ait pris pour le fils d'un chanoine. Mais qui est-ce qui t'a détrôné ?

Richard. Le comte de Derby.

Le P. de Galles. Comment ? a-t-il assemblé une armée ? a-t-il gagné une bataille ?

Richard. Rien de tout cela. Il étoit en France à cause d'une querelle avec le grand maréchal, pour laquelle je l'avois chassé : l'archevêque de Canterbury y passa secrètement, pour l'inviter à entrer dans une conspiration. Il passa par la Bretagne, arriva à Londres, pendant que je n'y étois pas, et trouva le peuple prêt à se soulever. La plupart des mutins prirent les armes ; leurs troupes montèrent jusqu'à soixante mille hommes : tout m'abandonna : le comte vint me trouver dans un château où je me renfermai. Il eut l'audace d'y entrer presque seul : je pouvois alors le faire périr.

Le P. de Galles. Pourquoi ne le fis-tu pas, malheureux ?

Richard. Les peuples que je voyois de toutes parts armés dans la campagne m'auroient massacré.

Le P. de Galles. Et ne valoit-il pas mieux mourir en homme de courage.

Richard. Il y eut d'ailleurs un présage qui me découragea.

Le P. de Galles. Qu'étoit-ce ?

Richard. Ma chienne, qui n'avoit jamais voulu caresser que moi seul, me quitta d'abord pour aller caresser le comte. Je vis bien ce que cela signifioit, et je le dis au comte même.

Le P. de Galles. Voilà une belle naïveté ! Un chien a donc décidé de ton autorité et de ton honneur, de ta vie, et du sort de toute l'Angleterre. Alors que fis-tu ?

Richard. Je priai le comte de me mettre en sûreté, contre la fureur de ce peuple.

Le P. de Galles. Hélas ! il ne te manquoit plus que de demander lâchement la vie à l'usurpateur. Te la donna-t-il au moins ?

Richard. Oui, d'abord. Il me renferma dans la tour, où j'aurois vécu assez doucement : mais mes amis me firent plus de mal que mes ennemis. Ils voulurent se rallier pour me tirer de captivité, et pour renverser l'usurpateur. Alors il se défit de moi, malgré lui ; car il n'avoit pas envie de se rendre coupable de ma mort.

Le P. de Galles. Voilà un malheur complet. Mon fils est foible et inégal : sa vertu mal soutenue le rend méprisable : il s'allie avec ses ennemis, et soulève ses sujets : il ne prévoit point l'orage : il se décourage dès qu'il est attaqué : il perd les occasions de punir l'usurpateur : il demande lâchement la vie, et ne l'obtient pas. O ciel ! vous vous jouez de la gloire des princes et de la prospérité des états. Voilà le petit-fils d'Edouard, qui a vaincu Philippe et ravagé son royaume ! voilà mon fils, de moi, qui ai pris le roi Jean, et fait trembler la France et l'Espagne !

Fénélon.

§. 101.—14e *Dialogue.*

Le Cardinal de Richelieu et le Cardinal Ximénez.

La Vertu vaut mieux que la Naissance.

Le C. Ximénez. Maintenant que nous sommes ensemble, je vous conjure de me dire s'il est vrai que vous avez songé à m'imiter ?

Le C. de Richelieu. Point ; j'étois trop jaloux de la bonne gloire, pour vouloir être la copie d'un autre. J'ai toujours montré un caractère hardi et original.

Le C. Ximénez. J'avais ouï dire que vous aviez pris la Rochelle, comme moi Oran ; abattu les huguenots, comme je renversai les Maures de Grenade, pour les convertir ; protégé les lettres, abaissé l'orgueil des grands, relevé l'autorité royale, établi la Sorbonne, comme mon université d'Alcala de Henarès ; et même profité de la faveur de la reine Marie de Médicis, comme je fus élevé par celle d'Isabelle de Castille.

Le C. de Richelieu. Il est vrai qu'il y a entre nous certaines ressemblances que le hasard a faites : mais je n'ai envisagé aucun modèle. Je me suis contenté de

faire les choses que le temps et les affaires m'ont offertes pour la gloire de la France. D'ailleurs, nos conditions étoient bien différentes. J'étois né à la cour ; j'y avois été nourri dès ma plus grande jeunesse : j'étois évêque de Luçon et secrétaire d'état, attaché à la reine et au maréchal d'Ancre. Tout cela n'a rien de commun avec un moine obscur et sans appui qui n'entre dans le monde et dans les affaires qu'à 60 ans.

Le C. Ximénez. Rien ne me fait plus d'honneur que d'y être entré si tard. Je n'ai jamais eu des vues d'ambition, ni d'empressement. Je comptois d'achever dans le cloître ma vie déjà bien avancée ; le cardinal Mendoza, archevêque de Tolède, me fit confesseur de la reine, et la reine prévenue pour moi, me fit successeur de ce cardinal pour l'archevêché de Tolède, contre le désir du roi, qui vouloit y mettre son bâtard. Ensuite je devins le principal conseil de la reine dans ses peines à l'égard du roi. J'entrepris la conversion de Grenade, après que Ferdinand en eut fait la conquête. La reine mourut. Je me trouvai entre Ferdinand et son gendre Philippe d'Autriche. Je rendis de grands services à Ferdinand après la mort de Philippe. Je procurai de l'autorité au beau-père. J'administrai les affaires, malgré les grands, avec rigueur. Je fis la conquête d'Oran, où j'étois en personne, conduisant tout, et n'ayant point là de roi qui eût part à cette action, comme vous à la Rochelle, et au Pas de Suze. Après la mort de Ferdinand, je fus régent dans l'absence du jeune prince Charles. C'est moi qui empêchai les communautés d'Espagne de commencer la révolte qui arriva après ma mort : je fis changer le gouverneur et les officiers du second infant Ferdinand qui vouloient le faire roi au préjudice de son frère aîné. Enfin je mourus tranquille, ayant perdu toute autorité par l'artifice des Flammands qui avoient prévenu le roi Charles contre moi. En tout cela je n'ai jamais fait aucun pas vers la fortune. Les affaires me sont venues trouver ; et je n'y ai regardé que le bien public. Cela est plus honorable que d'être né à la cour, fils d'un grand-prévôt, chevalier de l'ordre.

Le C. de Richelieu. La naissance ne diminue jamais le mérite des grandes actions.

Le C. Ximénez. Non : mais puisque vous me poussez ; je vous dirai que le désintéressement et la modération valent mieux que peu de naissance.

Le C. de Richelieu. Prétendez-vous comparer votre gouvernement au mien ? Avez-vous changé le système du gouvernement de toute l'Europe ? J'ai abattu cette maison d'Autriche que vous avez servie, mis dans le cœur de l'Allemagne un roi de Suède victorieux, révolté la Catalogne, relevé le royaume de Portugal usurpé par les Espagnols, rempli la chrétienté de mes négociations.

Le C. Ximénez. J'avoue que je ne dois point comparer mes négociations aux vôtres : mais j'ai soutenu toutes les affaires les plus difficiles de Castille avec fermeté, sans intérêt, sans ambition, sans vanité, sans foiblesse. Dites-en autant, si vous le pouvez.

Fénélon.

§ 102.—15e *Dialogue.*

Le Cardinal de Richelieu et le Cardinal Mazarin.

Caractère de ces deux Ministres. Différence entre la vraie et la fausse Politique.

Le C. de Richelieu. Hé, vous voilà, seigneur Jules ! On dit que vous avez gouverné la France après moi. Comment avez-vous fait ? Avez-vous achevé de réunir toute l'Europe contre la maison d'Autriche ? Avez-vous renversé le parti huguenot que j'avois affoibli ? Enfin avez-vous achevé d'abaisser les grands ?

Le C. Mazarin. Vous aviez commencé tout cela : mais j'ai eu bien d'autres choses à démêler. Il m'a fallu soutenir une régence orageuse.

Le C. de Richelieu. Un roi inappliqué et jaloux du ministre même qui le sert, donne bien plus d'embarras dans le cabinet, que la foiblesse et la confusion d'une régence. Vous aviez une reine assez ferme, et sous laquelle on pouvoit plus facilement mener les affaires, que sous un roi épineux qui étoit toujours aigri contre moi par quelque favori naissant. Un tel prince ne gouverne ni ne laisse gouverner. Il faut le servir malgré lui ; et on ne le fait qu'en s'exposant chaque jour à périr. Ma vie a été

malheureuse par celui de qui je tenois toute mon autorité. Vous savez que de tous les rois qui traversèrent le siége de la Rochelle, le roi mon maître fut celui qui me donna le plus de peine. Je n'ai pas laissé de donner le coup mortel au parti huguenot, qui avoit tant de places de sûreté et tant de chefs redoutables. J'ai porté la guerre jusque dans le sein de la maison d'Autriche. On n'oubliera jamais la révolte de la Catalogne : le secret impénétrable avec lequel le Portugal s'est préparé à secouer le joug injuste des Espagnols ; la Hollande soutenue par notre alliance dans une longue guerre contre la même puissance ; tous les alliés du nord, de l'Empire et de l'Italie attachés à moi personnellement, comme à un homme incapable de leur manquer ; enfin au dedans de l'état des grands rangés à leur devoir. Je les avois trouvés intraitables, se faisant honneur de cabaler sans cesse contre tous ceux à qui le roi confioit son autorité, et ne croyant devoir obéir au roi même, qu'autant qu'il les y engageoit, en flattant leur ambition, et en leur donnant dans leurs gouvernemens un pouvoir sans bornes.

Le C. Mazarin. Pour moi, j'étois un étranger ; tout étoit contre moi : je n'avois de ressource que dans mon industrie. J'ai commencé par m'insinuer dans l'esprit de la reine ; j'ai su écarter les gens qui avoient sa confiance ; je me suis défendu contre les cabales des courtisans, contre le parlement déchaîné, contre la Fronde, parti animé par un cardinal audacieux et jaloux de ma fortune ; enfin contre un prince qui se couvroit tous les ans de nouveaux lauriers, et qui n'employoit la réputation de ses victoires qu'à me perdre avec plus d'autorité. J'ai dissipé tant d'ennemis. Deux fois chassé du royaume, j'y suis rentré deux fois triomphant. Pendant mon absence même, c'étoit moi qui gouvernois l'état. J'ai poussé jusqu'à Rome le cardinal de Retz ; j'ai réduit le prince de Condé à se sauver en Flandres ; enfin j'ai conclu une paix glorieuse ; et j'ai laissé en mourant un jeune roi en état de donner la loi à toute l'Europe. Tout cela s'est fait par mon génie fertile en expédiens, par la souplesse de mes négociations, et par l'art que j'avois de tenir toujours les hommes dans quelque nouvelle espérance. Remarquez que je n'ai pas répandu une seule goutte de sang.

Le C. de Richelieu Vous n'aviez garde d'en répandre : vous étiez trop foible et trop timide.

Le C. Mazarin. Timide ! hé, n'ai-je pas fait mettre les trois princes à Vincennes ? M. le prince eut tout le temps de s'ennuyer dans sa prison.

Le C. de Richelieu. Je parie que vous n'osiez ni le retenir en prison, ni le délivrer, et que votre embarras fut la vraie cause de la longueur de sa prison. Mais venons au fait. Pour moi j'ai répandu du sang : il l'a fallu, pour abaisser l'orgueil des grands toujours prêts à se soulever. Il n'est pas étonnant qu'un homme qui a laissé tous les courtisans et tous les officiers d'armée reprendre leur ancienne hauteur, n'ait fait mourir personne dans un gouvernement si foible.

Le C. Mazarin. Un gouvernement n'est point foible quand il mène les affaires au but par souplesse, sans cruauté. Il vaut mieux être renard, que lion ou tigre.

Le C. de Richelieu. Ce n'est point cruauté que de punir des coupables, dont les mauvais exemples en produiroient d'autres. L'impunité attirant sans cesse des guerres civiles, elle eût anéanti l'autorité du roi, eût ruiné l'état, et eût coûté le sang de je ne sais combien de milliers d'hommes : au lieu que j'ai établi la paix et l'autorité, en sacrifiant un petit nombre de têtes coupables. D'ailleurs, je n'ai jamais eu d'autres ennemis que ceux de l'état.

Le C. Mazarin. Mais vous pensiez être l'état en personne. Vous supposiez qu'on ne pouvoit être bon François sans être à vos gages.

Le C. de Richelieu. Avez-vous épargné le premier prince du sang, quand vous l'avez cru contraire à vos intérêts ? Pour être bien à la cour, ne falloit-il pas être Mazarin ? Je n'ai jamais poussé plus loin que vous les soupçons et la défiance. Nous servions tous deux l'état : en le servant nous voulions l'un et l'autre tout gouverner. Vous tâchiez de vaincre vos ennemis par la ruse et par un lâche artifice : pour moi, j'ai abattu les miens à force ouverte, et j'ai cru de bonne foi qu'ils ne cherchoient à me perdre que pour jeter encore une fois la France dans les calamités et dans

la confusion d'où je venois de la tirer avec tant de peine. Mais enfin j'ai tenu ma parole ; j'ai été ami et ennemi de bonne foi ; j'ai soutenu l'autorité de mon maître avec courage et dignité. Il n'a tenu qu'à ceux que j'ai poussés à bout d'être comblés de grâces : j'ai fait toutes sortes d'avances vers eux ; j'ai aimé, j'ai cherché le mérite dès que je l'ai reconnu. Je voulois seulement qu'ils ne traversassent pas mon gouvernement, que je croyois nécessaire au salut de la France. S'ils eussent voulu servir le roi selon leurs talens, sous mes ordres, ils eussent été mes amis.

Le C. Mazarin. Dites plutôt qu'ils eussent été vos valets ; des valets bien payés, à la vérité : mais il falloit s'accommoder d'un maître jaloux, impérieux, implacable sur tout ce qui blessoit sa jalousie.

Le C. de Richelieu. Hé bien, quand j'aurois été trop jaloux et trop impérieux ; c'est un grand défaut, il est vrai : mais combien avois-je de qualités qui marquent un génie étendu et une âme élevée ? Pour vous, Seigneur Jules, vous n'avez montré que de la finesse et de l'avarice. Vous avez bien fait pis aux François, que répandre leur sang. Vous avez corrompu le fond de leurs mœurs : vous avez rendu la probité Gauloise et ridicule. Je n'avois que réprimé l'insolence des grands : vous avez abattu leur courage, dégradé la noblesse, confondu toutes les conditions, rendu toutes les grâces vénales. Vous craigniez le mérite : on ne s'insinuoit auprès de vous qu'en vous montrant un caractère d'esprit bas, souple, et capable de mauvaises intrigues. Vous n'avez même jamais eu la vraie connoissance des hommes : vous ne pouviez rien croire que le mal, et tout le reste n'étoit pour vous qu'une belle fable. Il ne vous falloit que des esprits fourbes, qui trompassent ceux avec qui vous aviez besoin de négocier ; ou des trafiquans, qui vous fissent argent de tout. Aussi votre nom demeure avili et odieux : au contraire, on m'assure que le mien croît tous les jours en gloire dans la nation Françoise.

Le C. Mazarin. Vous aviez les inclinations plus nobles que moi, un peu plus de hauteur et de fierté : mais vous aviez je ne sais quoi de vain et de faux. Pour moi, j'ai évité cette grandeur de travers, comme une vanité ridicule. Toujours des poëtes, des orateurs, des comédiens. Vous étiez vous-même poëte, orateur, rival de Corneille. Vous faisiez des livres de dévotion sans être dévôt : vous vouliez être de tous les métiers, faire le galant, exceller en tout genre. Vous aviez l'encens de tous les auteurs. Y a-t-il en Sorbonne une porte, ou un panneau de vitre, où vous n'ayez fait mettre vos armes ?

Le C. de Richelieu. Votre satire est assez piquante : mais elle n'est pas sans fondement. Je vois bien que la bonne gloire devroit faire fuir certains honneurs que la grossière vanité cherche, et qu'on se déshonore à force de vouloir trop être honoré. Mais enfin j'aimois les lettres ; j'ai excité l'émulation pour les rétablir. Pour vous, vous n'avez jamais eu aucune attention, ni à l'église, ni aux lettres, ni aux arts, ni à la vertu. Faut-il s'étonner qu'une conduite si odieuse ait soulevé tous les grands de l'état, et tous les honnêtes gens contre un étranger ?

Le C. Mazarin. Vous ne parlez que de votre magnanimité chimérique : mais, pour bien gouverner un état, il n'est question ni de générosité, ni de bonne foi, ni de bonté de cœur. Il est question d'un esprit fécond en expédiens, qui soit impénétrable dans ses desseins, qui ne donne rien à sa passion, mais tout à l'intérêt : qui ne s'épuise jamais en ressources pour vaincre les difficultés.

Le C. de Richelieu. La vraie habileté consiste à n'avoir jamais besoin de tromper, et à réussir toujours par des moyens honnêtes. Ce n'est que par foiblesse et faute de connoître le droit chemin, qu'on prend les sentiers détournés, et qu'on a recours à la ruse. La vraie habileté consiste à ne s'occuper point de tant d'expédiens, mais à choisir d'abord par une vue nette et précise celui qui est le meilleur, en le comparant aux autres. Cette fertilité d'expédiens vient moins d'étendue et de force de génie, que de défaut de force et de justesse pour savoir choisir. La vraie habileté consiste à comprendre, qu'à la longue, la plus grande de toutes les ressources dans les affaires est la réputation universelle de probité. Vous êtes toujours en danger, quand vous ne pouvez mettre dans vos intérêts que des dupes ou des fripons :

mais quand on compte sur votre probité, les bons et les méchans même se fient à vous. Vos ennemis vous craignent bien, et vos amis vous aiment de même. Pour vous, avec tous vos personnages de Protée, vous n'avez su vous faire ni aimer, ni estimer, ni craindre. J'avoue que vous étiez un grand comédien, mais non pas un grand homme.

Le C. Mazarin. Vous parlez de moi comme si j'avois été un homme sans cœur. J'ai montré en Espagne, pendant que j'y portois les armes, que je ne craignois point la mort. On l'a encore vu dans les périls où j'ai été exposé pendant les guerres civiles de France. Pour vous, on sait que vous aviez peur de votre ombre, et que vous pensiez toujours voir sous votre lit quelque assassin prêt à vous poignarder. Mais il faut croire que vous n'aviez ces terreurs paniques que dans certaines heures.

Le C. de Richelieu. Tournez-moi en ridicule tant qu'il vous plaira. Pour moi, je vous ferai toujours justice sur vos bonnes qualités. Vous ne manquiez pas de valeur à la guerre : mais vous manquiez de courage, de fermeté, de grandeur d'âme dans les affaires. Vous n'étiez souple que par foiblesse, et faute d'avoir dans l'esprit des principes fixes. Vous n'osiez résister en face : c'est ce qui vous faisoit promettre trop facilement, et éluder ensuite toutes vos paroles par cent défaites captieuses. Ces défaites étoient pourtant grossières et inutiles : elles ne vous mettoient à couvert qu'à cause que vous aviez l'autorité; et un honnête homme auroit mieux aimé que vous lui eussiez dit nettement : J'ai eu tort de vous promettre, et je me vois dans l'impuissance d'exécuter ce que je vous ai promis ; que d'ajouter au manquement de parole des pantalonnades, pour vous jouer des malheureux. C'est peu que d'être brave dans un combat, si on est foible dans une conversation. Beaucoup de princes capables de mourir avec gloire, se sont déshonorés comme les derniers des hommes par leur mollesse dans les affaires journalières.

Le C. Mazarin. Il est bien aisé de parler ainsi : mais quand on a tant de gens à contenter, on les amuse comme on peut : on n'a pas assez de grâces pour en donner à tous. Chacun d'eux est bien loin de se faire justice. N'ayant pas autre chose à leur donner, il faut bien au moins leur laisser de vaines espérances.

Le C. de Richelieu. Je conviens qu'il faut laisser espérer beaucoup de gens : ce n'est pas les tromper ; car chacun en son rang peut trouver sa récompense, et s'avancer même en certaines occasions au-delà de ce qu'on auroit cru. Pour les espérances disproportionnées et ridicules, s'ils les prennent, tant pis pour eux. Ce n'est pas vous qui les trompez : ils se trompent eux-mêmes, et ne peuvent s'en prendre qu'à leur propre folie. Mais leur donner dans la chambre des paroles dont vous riez dans le cabinet, c'est ce qui est indigne d'un honnête homme, et pernicieux à la réputation des affaires. Pour moi, j'ai soutenu et agrandi l'autorité du roi, sans recourir à de si misérables moyens. Le fait est convaincant ; et vous disputez contre un homme qui est un exemple décisif contre vos maximes.

Fénélon.

§ 103.—16e. *Dialogue.*

Louis XI et le Cardinal Bessarion.

Un Savant n'est pas propre pour gouverner ; mais il vaut encore mieux qu'un bel Esprit, qui ne peut souffrir ni la Justice ni la bonne Foi.

Louis XI. Bon jour, monsieur le cardinal. Je vous recevrai aujourd'hui plus civilement que quand vous vîntes me voir de la part du pape. Le cérémonial ne peut plus nous brouiller : toutes les ombres sont ici pêle-mêle et *incognito* ; les rangs sont confondus.

Le C. Bessarion. J'avoue que je n'ai pas encore oublié votre injustice, quand vous me prîtes par la barbe, dès le commencement de ma harangue.

Louis XI. Cette barbe Grecque me surprit ; et je voulois couper court pour la harangue, qui eût été longue et superflue.

Le C. Bessarion. Pourquoi cela ? ma harangue étoit des plus belles : je l'avois composée sur le modèle d'Isocrate, de Lysias, d'Hypéridès, et de Périclès.

Louis XI. Je ne connois point tous ces messieurs-là. Vous aviez été voir le duc de Bourgogne mon vassal, avant que de venir chez moi. Il auroit bien mieux valu ne lire pas tant vos vieux auteurs, et savoir mieux les règles du siècle présent. Vous vous conduisîtes

comme un pédant qui n'a aucune connoissance du monde.

Le C. Bessarion. J'avois pourtant étudié à fond les lois de Dracon, celles de Lycurgue et de Solon, les lois et la république de Platon, tout ce qui nous reste des anciens orateurs qui ont gouverné les peuples, enfin les meilleurs scholiastes d'Homère, qui ont parlé de la police d'une république.

Louis XI. Et moi, je n'ai jamais rien lu de tout cel ; mais je sais qu'il ne falloit pas qu'un cardinal envoyé par le pape pour faire rentrer le duc de Bourgogne dans mes bonnes grâces, allât le voir avant que de venir chez moi.

Le C. Bessarion. J'avois cru pouvoir suivre l'*Usteron Proteron* des Grecs ; je savois même, par la philosophie, *que ce qui est le premier quant à l'intention, est le dernier quant à l'exécution.*

Louis XI Oh ! laissons-là votre philosophie : venons au fait.

Le C. Bessarion. Je vois en vous toute la barbarie des Latins, chez qui la Grèce désolée, après la prise de Constantinople, essaya en vain de défricher l'esprit et les lettres.

Louis XI. L'esprit ne consiste que dans le bon sens, et point dans le Grec: la raison est dans toutes les langues. Il falloit garder l'ordre, et mettre le seigneur avant le vassal. Les Grecs, que vous vantez tant, n'étoient que des sots, s'ils ne savoient pas ce que savent les hommes les plus grossiers. Mais je ne puis m'empêcher de rire, quand je me souviens comment vous voulûtes négocier. Dès que je ne convenois pas de vos maximes, vous ne me donniez pour toute raison que des passages de Sophocle, de Lycophron, et de Pindare. Je ne sais comment j'ai retenu ces noms, dont je n'avois jamais ouï parler qu'à vous; mais je les ai retenus à force d'être choqué de vos citations. Il étoit question des places de la Somme ; et vous me citiez un vers de Ménandre, ou de Callimaque. Je voulois demeurer uni aux Suisses et au duc de Loraine, contre le duc de Bourgogne, et vous me prouviez par Gergias et Platon, que ce n'étoit pas mon véritable intérêt. Il s'agissoit de savoir si le roi d'Angleterre seroit pour ou contre moi ; vous m'alléguiez l'exemple d'Epaminondas. Enfin, vous me consolâtes de n'avoir jamais guère étudié. Je disois en moi-même : heureux celui qui ne sait pas tout ce que les autres ont dit, et qui sait un peu ce qu'il faut dire !

Le C. Bessarion. Vous m'étonnez par votre mauvais goût : je croyois que vous aviez bien étudié. On m'avoit dit que le roi votre père vous avoit donné un assez bon précepteur, et qu'ensuite vous aviez pris plaisir en Flandres, chez le duc de Bourgogne, à faire raisonner tous les jours de la philosophie.

Louis XI. J'étois encore bien jeune quand je quittai le roi mon père et mon précepteur. Je passai à la cour de Bourgogne, où l'inquiétude et l'ennui me réduisirent à goûter un peu quelques savans : mais j'en fus bientôt dégoûté. Ils étoient pédans, imbécilles comme vous: ils n'entendoient point les affaires ; ils ne connoissoient point les différens caractères des hommes : ils ne savoient ni dissimuler, ni se taire, ni s'insinuer, ni entrer dans les passions d'autrui, ni trouver des ressources dans les difficultés, ni deviner les desseins des autres. Ils étoient vains, indiscrets, disputeurs, toujours occupés de mots et de faits inutiles, pleins de subtilités qui ne persuadent personne, incapables d'apprendre à vivre et de se contraindre. Je ne pus souffrir de tels animaux.

Le C. Bessarion. Il est vrai que les savans ne sont pas d'ordinaire trop propres à l'action, parce qu'ils aiment le repos des muses : il est vrai aussi qu'ils ne savent guère se contraindre ni dissimuler, parce qu'ils sont au-dessus des passions grossières des hommes, et de la flatterie que les tyrans demandent.

Louis XI. Allez, grande barbe, pédant hérissé de Grec : vous perdez le respect qui m'est dû.

Le C. Bessarion. Je ne vous en dois point. Le sage, suivant les stoïciens et toute la secte du portique, est plus roi que vous ne l'avez jamais été par le rang et par la puissance. Vous ne le fûtes jamais comme le sage, par un véritable empire sur vos passions : d'ailleurs, vous n'avez plus qu'une ombre de royauté : d'ombre à ombre, je ne vous cède point.

Louis XI. Voyez l'insolence de ce vieux pédant !

Le C. Bessarion. J'aime encore mieux être pédant, que fourbe et tyran du genre humain. Je n'ai pas fait mourir mon frère : je n'ai pas tenu en prison mon fils ; je n'ai employé ni le poison, ni l'assassinat pour me défaire de mes ennemis : je n'ai point eu une vieillesse

affreuse, semblable à celle des tyrans que la Grèce a tant détestés. Mais il faut vous excuser. Avec beaucoup de finesse et de vivacité, vous aviez beaucoup de chose d'une tête un peu démontée. Ce n'étoit pas pour rien que vous étiez fils d'un homme qui s'étoit laissé mourir de faim, et petit-fils d'un autre qui avoit été renfermé tant d'années. Votre fils même n'a la cervelle guère assurée ; et ce sera un grand bonheur pour la France, si la couronne passe après lui dans une branche plus sensée.

Louis XI. J'avoue que ma tête n'étoit pas tout à fait bien réglée. J'avois des foiblesses, des visions noires, des emportemens furieux ; mais j'avois de la pénétration, du courage, de la ressource dans l'esprit, des talens pour gagner les hommes, et pour accroître mon autorité ; je savois fort bien laisser à l'écart un pédant inutile à tout, et découvrir les qualités utiles dans les sujets les plus obscurs. Dans les langueurs même de ma dernière maladie, je conservai encore assez de fermeté d'esprit pour travailler à faire une paix avec Maximilien. Il attendoit ma mort, et ne cherchoit qu'à éluder la conclusion. Par mes émissaires secrets, je soulevai les Gantois contre lui: je le réduisis à faire malgré lui un traité de paix avec moi, où il me donnoit, pour mon fils, Marguerite sa fille, avec trois provinces. Voilà mon chef-d'œuvre de politique dans ces derniers jours, où l'on me croyoit fou. Allez, vieux pédant, allez chercher vos Grecs, qui n'ont jamais su autant de politique que moi : allez chercher vos savans, qui ne savent que lire, et parler de leurs livres ; qui ne savent ni agir, ni vivre avec les hommes.

Le C. Bessarion. J'aime encore mieux un savant qui n'est pas propre aux affaires, et qui ne sait ce qu'il a lu, qu'un esprit inquiet, artificieux et entreprenant, qui ne peut souffrir ni la justice ni la bonne foi, et qui renverse tout le genre humain.

Fénélon.

§ 104.—17e *Dialogue.*

LOUIS XI ET LE CARDINAL DE LA BALUE.

Un méchant Prince rend ses Sujets traîtres et infidèles.

Louis XI. Comment osez-vous, scélérat, vous présenter devant moi, après toutes vos trahisons ?

Le C. de la Balue. Où voulez-vous donc que je m'aille cacher ? ne suis-je pas assez caché dans la foule des ombres? Nous sommes tous égaux ici-bas.

Louis XI. C'est bien à vous à parler ainsi, vous qui n'étiez que le fils d'un meûnier de Verdun.

Le C. de la Balue. Hé, c'étoit un mérite auprès de vous que d'être de basse condition. Votre compère le prévôt de Tristan, votre médecin Coctier, votre barbier Olivier le Diable, étoient vos favoris et vos ministres. Jofridy avant moi avoit obtenu la pourpre par votre faveur. Ma naissance valoit à peu près celle de ces gens-là.

Louis XI. Aucun d'eux n'a fait des trahisons aussi noires que toi.

Le C. de la Balue. Je n'en crois rien. S'ils n'avoient pas été de malhonnêtes gens, vous ne les auriez ni bien traités, ni employés.

Louis XI. Pourquoi voulez-vous que je ne les aie pas choisi pour leur mérite ?

Le C. de la Balue. Parce que le mérite vous étoit toujours suspect et odieux ; parce que la vertu vous faisoit peur, et que vous n'en saviez faire aucun usage ; parce que vous ne vouliez vous servir que d'âmes basses, et prêtes à entrer dans vos intrigues, dans vos tromperies, dans vos cruautés. Un honnête homme, qui auroit eu horreur de tromper et de faire du mal, ne vous auroit été bon à rien, à vous qui ne vouliez que tromper et nuire, pour contenter votre ambition sans bornes. Puisqu'il faut parler franchement dans le pays de vérité, j'avoue que j'ai été un malhonnête homme : mais c'étoit par-là que vous m'aviez préféré à d'autres. Ne vous ai-je pas bien servi avec adresse, pour jouer les grands et les peuples ? Avez-vous trouvé un fourbe plus souple que moi pour tous les personnages ?

Louis XI. Il est vrai : mais en trompant les autres pour m'obéir, il ne falloit pas me tromper moi-même. Vous étiez d'intelligence avec le pape, pour me faire abolir la pragmatique, sans consulter si cela s'accordoit avec les véritables intérêts de la France.

Le C de la Balue. Hé, vous étiez-vous jamais soucié ni de la France, ni de ses véritables intérêts ? Vous n'avez jamais regardé que les vôtres : vous vouliez tirer

parti du pape. Je n'ai fait que vous servir à votre mode.

Louis XI. Mais c'est vous qui me portiez à ne compter pour rien tout ce qui n'étoit pas mon intérêt présent, sans m'embarrasser de celui de ma couronne même, à laquelle étoit attachée ma véritable grandeur.

Le C. de la Balue. Point : je voulois que vous vendissiez chèrement cette pancarte crasseuse à la cour de Rome. Mais allons plus loin. Quand même je vous aurois trompé, qu'auriez-vous à me dire ?

Louis XI. Comment, à vous dire ! Je vous trouve bien plaisant. Si nous étions encore vivans, je vous remettrois bien en cage.

Le C. de la Balue. Ho, j'y ai assez demeuré. Si vous me fâchez, je ne dirai plus mot. Savez-vous que je ne crains guère les mauvaises humeurs d'une ombre de roi ? Quoi donc ! vous croyez encore être au Plessis-les-Tours avec vos assassins ?

Louis XI. Non : je sais que je n'y suis pas, et bien vous en vaut : mais enfin je veux bien vous entendre, pour la rareté du fait : çà, prouvez-moi par vives raisons que vous avez dû trahir votre maître.

Le C. de la Balue Ce paradoxe vous surprend : mais je m'en vais vous le vérifier à la lettre.

Louis XI. Voyons ce qu'il va dire.

Le C. de la Balue. N'est-il pas vrai qu'un pauvre fils de meûnier, qui n'a jamais eu d'autre éducation que la cour d'un grand roi, a dû suivre les maximes qui passoient pour les plus habiles et pour les meilleures d'un commun consentement ?

Louis XI. Ce que vous dites a quelque vraisemblance.

Le C. de la Balue. Mais répondez oui ou non, sans vous fâcher.

Louis XI. Je n'ose nier une chose qui paroît si bien fondée, ni avouer ce qui peut m'embarrasser par ses conséquences.

Le C. de la Balue. Je vois bien qu'il faut que je prenne votre silence pour un aveu forcé. La maxime fondamentale de tous vos conseils, que vous avez répandue dans toute votre cour, étoit de faire tout pour vous seul. Vous ne comptiez pour rien les princes de votre sang, ni la reine que vous teniez captive et éloignée, ni le dauphin que vous éleviez dans l'ignorance et en prison, ni le royaume que vous désoliez par votre politique sûre et cruelle, aux intérêts duquel vous préfériez sans cesse la jalousie pour l'autorité tyrannique. Vous ne comptiez même pour rien les favoris et les ministres les plus affidés dont vous vous serviez pour tromper les autres. Vous n'en avez jamais aimé aucun, et ne vous êtes jamais confié à aucun d'eux, que pour le besoin : vous cherchiez à les tromper à leur tour comme le reste des hommes ; vous étiez prêt à les sacrifier sur le moindre ombrage, ou pour la moindre utilité. On n'avoit jamais un seul moment d'assuré avec vous. Vous vous jouïez de la vie des hommes ; vous n'aimiez personne ; qui vouliez-vous qui vous aimât ? Vous vouliez tromper tout le monde ; qui vouliez-vous qui se livrât à vous de bonne foi, de bonne amitié et sans intérêt ? Cette fidélité désintéressée, où l'aurions-nous apprise ? La méritiez-vous ? l'espériez-vous ? La pouvoit-on pratiquer auprès de vous et dans votre cour ? Auroit-on pu durer huit jours chez vous avec un cœur droit et sincère ? N'étoit-on pas forcé d'être un fripon, dès qu'on vous approchoit ? N'étoit-on pas déclaré scélérat, dès qu'on parvenoit à votre faveur, puisqu'on n'y parvenoit jamais que par la scélératesse ? Ne deviez-vous pas le tenir pour dit ? Si on avoit voulu conserver quelque honneur et quelque conscience, on se seroit gardé d'être connu de vous : on seroit allé au bout du monde, plutôt que de vivre à votre service. Dès qu'on est fripon, on l'est pour tout le monde. Voudriez-vous qu'une âme que vous avez gangrenée, et à qui vous n'avez inspiré que la scélératesse pour tout le genre humain, n'ait jamais que vertu pure et sans tache, que fidélité désintéressée et héroïque pour vous seul ? Etiez-vous assez dupe pour le penser ? Ne comptiez-vous pas que tous les hommes seroient pour vous, comme vous pour eux ? Quand même on auroit été bon et sincère pour tous les autres hommes, on auroit été forcé de devenir faux et méchant à votre égard. En vous trahissant, je n'ai donc fait que suivre vos leçons ; que marcher sur vos traces ; que vous rendre ce que vous donniez tous les jours ; que faire ce que vous attendiez de moi ; que prendre, pour le principe de ma conduite, le principe que vous regardiez comme le seul qui doit animer tous les hommes. Vous

auriez méprisé un homme qui auroit connu d'autre intérêt que le sien propre. Je n'ai pas voulu mériter votre mépris ; et j'ai mieux aimé vous tromper, que d'être un sot selon vos principes.

Louis XI. J'avoue que votre raisonnement me presse et m'incommode. Mais pourquoi vous entendre avec mon frère le duc de Guienne, et avec le duc de Bourgogne mon plus cruel ennemi ?

Le C. de la Balue. C'est parce qu'ils étoient vos plus dangereux ennemis que je me liai avec eux, pour avoir une ressource contre vous, si votre jalousie ombrageuse vous portoit à me perdre. Je savois que vous compteriez sur mes trahisons, et que vous pourriez les croire sans fondement : j'aimois mieux vous trahir pour me sauver de vos mains, que périr dans vos mains sur des soupçons, sans vous avoir trahi. Enfin j'étois bien aise, selon vos maximes, de me faire valoir dans les deux partis, et de tirer de vous, dans l'embarras des affaires, la récompense de mes services, que vous ne m'auriez jamais accordée de bonne grâce dans un temps de paix. Voilà ce que doit attendre de ses ministres un prince ingrat, défiant, trompeur, qui n'aime que lui.

Louis XI. Mais voici tout de même ce que doit attendre un traître qui vend son roi. On ne le fait pas mourir quand il est cardinal ; mais on le tient onze ans en prison ; on le dépouille de ses trésors.

Le C. de la Balue. J'avoue que mon unique faute fut de ne vous tromper pas avec assez de précaution, et de laisser intercepter mes lettres. Remettez-moi encore dans l'occasion : je vous tromperai encore selon vos mérites ; mais je vous tromperai plus subtilement, de peur d'être découvert.

Fénélon.

§ 105.—18e *Dialogue.*

LOUIS XI ET PHILIPPE DE COMMINES.

La Foiblesse et les Crimes des Rois ne sauroient être cachés.

Louis XI. L'on dit que vous avez écrit mon histoire.

Ph. de Commines. Il est vrai, et j'ai parlé en bon domestique.

Louis XI. Mais on assure que vous avez raconté bien des choses dont je me serois passé volontiers.

Ph. de Commines. Cela peut être: mais en gros j'ai fait de vous un portrait fort avantageux. Voudriez-vous que j'eusse été un flatteur perpétuel, au lieu d'être un historien ?

Louis XI. Vous deviez parler de moi comme un sujet comblé des grâces de son maître.

Ph. de Commines. C'est le moyen de n'être cru de personne. La reconnoissance n'est pas ce qu'on cherche dans une histoire : au contraire, c'est ce qui la rend suspecte.

Louis XI. Pourquoi faut-il qu'il y ait des gens qui aient la démangeaison d'écrire ? Il faut laisser les morts en paix, et ne flétrir point leur mémoire.

Ph. de Commines. La vôtre étoit étrangement noircie. J'ai tâché d'adoucir les impressions déjà faites. J'ai relevé toutes vos bonnes qualités : je vous ai déchargé de toutes les choses odieuses. Que pouvois-je faire de mieux ?

Louis XI. Ou vous taire, ou me défendre en tout. On dit que vous avez représenté toutes mes grimaces, toutes mes contorsions, lorsque je parlois tout seul, toutes mes intrigues avec de petites gens. On dit que vous avez parlé du crédit de mon prévôt, de mon médecin, de mon barbier, et de mon tailleur : vous avez étalé mes vieux habits. On dit que vous n'avez pas oublié mes petites dévotions, surtout à la fin de mes jours, mon empressement à ramasser des reliques, à me faire frotter depuis la tête jusqu'aux pieds de l'huile de la sainte-ampoule, et à faire des pèlerinages, par où je prétendois toujours avoir été guéri. Vous avez fait mention de ma petite Notre-Dame de plomb, que je baisois dès que je voulois faire un mauvais coup: enfin la croix de St. Lo, par laquelle je n'osois jurer sans vouloir garder mon serment, parce que j'aurois cru mourir dans l'année, si j'y avois manqué. Tout cela est fort ridicule.

Ph. de Commines. Tout cela n'est-il pas vrai ? pouvois-je le taire ?

Louis XI. Vous pouviez n'en rien dire.

Ph. de Commines. Vous pouviez n'en rien faire.

Louis XI. Mais cela étoit fait, et il ne falloit pas le dire.

Ph. de Commines. Mais cela étoit fait ; et je ne pouvois pas le cacher à la postérité.

Louis XI. Quoi ! ne peut-on pas cacher certaines choses ?

Ph. de Commines. Et croyez-vous qu'un roi puisse être caché après sa mort, comme vous cachiez certaines intrigues pendant votre vie ? Je n'aurois rien sauvé par mon silence, et je me serois déshonoré. Contentez-vous ; je pouvois bien dire pis, et être cru ; et je ne l'ai pas voulu faire.

Louis XI. Quoi ! l'histoire ne doit-elle pas respecter les rois ?

Ph. de Commines. Les rois ne doivent-ils pas respecter l'histoire et la postérité, à la censure de laquelle ils ne peuvent échapper ? Ceux qui veulent qu'on ne parle pas mal d'eux, n'ont qu'une seule ressource, qui est de bien faire.

Fontenelle.

§ 106.—19e *Dialogue.*

Milon le Crotoniate et Smindiride le Sybarite.

La Délicatesse diminue le nombre des Plaisirs.

Smindiride. Tu es donc bien glorieux, Milon, d'avoir porté un bœuf sur tes épaules aux jeux Olympiques ?

Milon. Assurément, l'action fut fort belle. Toute la Grèce y applaudit, et l'honneur s'en répandit jusque sur la ville de Crotone ma patrie, d'où sont sortis une infinité de braves athlètes. Au contraire, ta ville de Sybaris sera décriée à jamais par la mollesse de ses habitans, qui avoient banni les coqs de peur d'en être éveillés, et qui prioient les gens à manger un an avant le jour du repas, pour avoir le loisir de le faire aussi délicat qu'ils le vouloient.

Smindiride. Tu te moques des Sybarites : mais toi, Crotoniate grossier, crois-tu que se vanter de porter un bœuf, ce ne soit pas se vanter de lui ressembler beaucoup ?

Milon. Et toi, crois-tu avoir ressemblé à un homme, quand tu t'es plaint d'avoir passé une nuit sans dormir, à cause que parmi les feuilles de rose dont ton lit étoit semé il y en avoit une sous toi qui s'étoit pliée en deux ?

Smindiride. Il est vrai que j'ai eu cette délicatesse ; mais pourquoi te paroît-elle si étrange ?

Milon. Et comment se pourroit-il qu'elle ne me le parût pas ?

Smindiride. Quoi ! n'as-tu jamais entendu parler de quelque conquérant qui, au retour d'une expédition glorieuse, se trouvât peu satisfait de ses triomphes, parce que la fortune y avoit eu plus de part que sa conduite et sa valeur ?

Milon. Non, je n'en ai point entendu parler ; mais qu'en veux-tu conclure ?

Smindiride. Que ce conquérant, et généralement presque tous les hommes, quoique couchés sur des fleurs, ne sauroient dormir, s'il y a une feuille pliée en deux. Il ne faut rien pour gâter les plaisirs. Ce sont des lits de rose, où il est bien difficile que toutes les feuilles se tiennent étendues, et qu'aucune ne se plie : cependant le plis d'une suffit pour incommoder beaucoup.

Milon. Je ne suis pas fort savant sur ces matières-là ; mais il me semble que toi, et le conquérant que tu supposes, et tous tant que vous êtes, vous avez extrêmement tort. Pourquoi vous rendez-vous si délicats ?

Smindiride. Ah ! Milon ! les gens d'esprit ne sont pas des Crotoniates comme toi ; mais ce sont des Sybarytes encore plus raffinés que je n'étois.

Milon. Je vois bien ce que c'est. Les gens d'esprit ont assurément plus de plaisirs qu'il ne leur en faut ; et ils permettent à leur délicatesse d'en retrancher ce qu'ils ont de trop. Ils veulent bien être sensibles aux plus petits désagrémens, parce qu'il y a d'ailleurs assez d'agrémens pour eux : et sur ce pied-là, je trouve qu'ils ont raison.

Smindiride. Ce n'est point du tout cela. Les gens d'esprit n'ont pas plus de plaisirs qu'il ne leur en faut.

Milon. Ils sont donc fous de s'amuser à être si délicats.

Smindiride. Voilà le malheur. La délicatesse est tout à fait digne des hommes. Elle n'est produite que par les bonnes qualités de l'esprit et du cœur : on se sait bon gré d'en avoir : on tâche d'en acquérir quand on n'en a pas. Cependant la délicatesse diminue le nombre des plaisirs, et on n'en a point trop. Elle est cause qu'on les sent moins vivement, et d'eux-mêmes, ils ne sont point trop vifs. Que les hommes sont à plaindre ! leur condition naturelle leur fournit peu de choses agréables, et leur raison leur apprend à en goûter encore moins.

Fontenelle.

§ 107.—20e *Dialogue.*

ANNE DE BRETAGNE ET MARIE D'ANGLETERRE.

Les Plaisirs les plus simples sont les seuls véritables.

Anne de B. Assurément, ma mort vous fit grand plaisir. Vous passâtes aussitôt la mer pour aller épouser Louis XII, et vous saisir du trône que je laissois vide. Mais vous n'en jouîtes guère, et je fus vengée de vous par votre jeunesse même, et par votre beauté, qui vous rendoit trop aimable aux yeux du roi, et le consoloient trop aisément de ma perte; car elles hâtèrent sa mort, et vous empêchèrent d'être long-temps reine.

Marie d'An. Il est vrai que la royauté ne fit que se montrer à moi, et disparut en moins de rien.

Anne de B. Et après cela, vous devîntes duchesse de Suffolk? C'étoit une belle chute. Pour moi, grâce au ciel, j'ai eu une autre destinée. Quand Charles VIII mourut, je ne perdis point mon rang par sa mort, et j'épousai son successeur, ce qui est un exemple de bonheur fort singulier.

Marie d'An. M'en croiriez-vous, si je vous disois que je ne vous ai jamais envié ce bonheur-là?

Anne de B. Non, je conçois trop bien ce que c'est que d'être duchesse de Suffolk, après qu'on a été reine de France.

Marie d'An. Mais j'aimois le duc de Suffolk.

Anne de B. Il n'importe. Quand on a goûté les douceurs de la royauté, en peut-on goûter d'autres?

M. d'An. Oui, pourvu que ce soient celles de l'amour. Je vous assure que vous ne devez point me vouloir de mal de ce que je vous ai succédé; si j'eusse toujours pu disposer de moi, je n'eusse été que duchesse, et je retournai bien vite en Angleterre pour y prendre ce titre, dès que je fus déchargée de celui de reine.

Anne de B. Aviez-vous les sentimens si peu élevés?

Marie d'An. J'avoue que l'ambition ne me touchoit point. La nature a fait aux hommes des plaisirs simples, aisés, tranquilles, et leur imagination leur en a fait qui sont embarrassans, incertains, difficiles à acquérir; mais la nature est bien plus habile à leur faire des plaisirs, qu'ils ne le sont eux-mêmes. Que ne se reposent-ils sur elle de ce soin-là? Elle a inventé l'amour, qui est fort agréable, et ils ont inventé l'ambition dont il n'étoit point besoin.

Anne de B. Qui vous dit que les hommes aient inventé l'ambition? La nature n'inspire pas moins les désirs de l'élévation et du commandement, que le penchant de l'amour.

Marie d'An L'ambition est aisée à reconnoître pour un ouvrage de l'imagination; elle en a le caractère. Elle est inquiète, pleine de projets chimériques; elle va au-delà de ses souhaits, dès qu'ils sont accomplis; elle a un terme qu'elle n'attrape jamais.

Anne de B. Et malheureusement l'amour en a un qu'il attrape trop tôt.

Marie d'An. Ce qui en arrive, c'est qu'on peut être plusieurs fois heureux par l'amour, et qu'on ne le peut être une seule fois par l'ambition; ou s'il est possible qu'on le soit, du moins ces plaisirs-là sont faits pour trop peu de gens; et par conséquent ce n'est point la nature qui les propose aux hommes, car ses faveurs sont toujours très-générales. Voyez l'amour: il est fait pour tout le monde. Il n'y a que ceux qui cherchent leur bonheur dans une trop grande élévation, à qui il semble que la nature ait envié les douceurs de l'amour. Un roi qui peut s'assurer de cent mille bras, ne peut guère s'assurer d'un cœur. Il ne sait si on ne fait pas pour son rang tout ce qu'on auroit fait pour la personne d'un autre. Sa royauté lui coûte tous les plaisirs les plus simples et les plus doux.

Anne de B. Vous ne rendez pas les rois beaucoup plus malheureux par cette incommodité que vous trouvez à leur condition. Quand on voit ses volontés non-seulement suivies, mais prévenues, une infinité de fortunes qui dépendent d'un mot qu'on peut prononcer quand on veut, tant de soins, tant de desseins, tant d'empressemens, tant d'application à plaire, dont on est le seul objet; en vérité on se console de ne pas savoir tout à fait au juste, si on est aimé pour son rang ou pour sa personne. Les plaisirs de l'ambition sont faits, dites-vous, pour trop peu de gens; ce que vous leur reprochez est leur plus grand charme. En fait de bonheur, c'est l'exception qui flatte; et ceux qui règnent sont excep-

tés si avantageusement de la condition des autres hommes, que quand ils perdroient quelque chose des plaisirs qui sont communs à tout le monde, ils seroient récompensés du reste.

Marie d'An. Ah ! jugez de la perte qu'ils font par la sensibilité avec laquelle ils reçoivent ces plaisirs simples et communs, lorsqu'il s'en présente quelqu'un à eux. Apprenez ce que me conta ici l'autre jour une princesse de mon sang, qui a régné en Angleterre, et fort longtemps, et fort heureusement, et sans mari. Elle donnoit une première audience à des ambassadeurs Hollandois, qui avoient à leur suite un jeune homme bien fait. Dès qu'il vit la reine, il se tourna vers ceux qui étoient auprès de lui, et leur dit quelque chose assez bas, mais d'un certain air qui fit qu'elle devina à peu près ce qu'il disoit ; car les femmes ont un instinct admirable. Les trois ou quatre mots que dit ce jeune Hollandois, qu'elle n'avoit pas entendus, lui tinrent plus à l'esprit que toute la harangue des ambassadeurs ; et aussitôt qu'ils furent sortis, elle voulut s'assurer de ce qu'elle avoit pensé. Elle demanda à ceux à qui avoit parlé ce jeune homme, ce qu'il leur avoit dit. Ils lui répondirent avec beaucoup de respect, que c'étoit une chose qu'on n'osoit redire à une grande reine, et se défendirent long-temps de la répéter. Enfin, quand elle se servit de son autorité absolue, elle apprit que le Hollandois s'étoit écrié tout bas : *Ah ! voilà une femme bien faite !* et avoit ajouté quelque expression assez grossière, mais vive, pour marquer qu'il la trouvoit à son gré. On ne fit ce récit à la reine qu'en tremblant ; cependant il n'en arriva rien autre chose, sinon que quand elle congédia les ambassadeurs, elle fit au jeune Hollandois un présent fort considérable. Voyez comme au travers de tous les plaisirs de grandeur et de royauté dont elle étoit environnée, ce plaisir d'être trouvée belle alla la frapper vivement.

Anne de B. Mais enfin elle n'eût pas voulu l'acheter par la perte des autres. Tout ce qui est trop simple n'accommode point les hommes. Il ne suffit pas que les plaisirs touchent avec douceur ; on veut qu'ils agitent et qu'ils transportent. D'où vient que la vie pastorale, telle que les poëtes la dépeignent, n'a jamais été que dans leurs ouvrages, et ne réussiroit pas dans la pratique ? Elle est trop douce et trop unie.

Marie d'An. J'avoue que les hommes ont tout gâté. Mais d'où vient que la vue d'une cour la plus superbe et la plus pompeuse du monde, les flatte moins que les idées qu'ils se proposent quelquefois de cette vie pastorale ? C'est qu'ils étoient faits pour elle.

Anne de B. Ainsi, le partage de vos plaisirs simples et tranquilles, n'est plus que d'entrer dans les chimères que les hommes se forment ?

Marie d'An. Non, non. S'il est vrai que peu de gens aient le goût assez bon pour commencer par ces plaisirs-là, du moins on finit volontiers par eux, quand on le peut. L'imagination a fait sa course sur les faux objets, et elle revient aux vrais.

Fontenelle.

§ 108.—21e *Dialogue.*

Le Roi de Prusse, Gellert, et le Major G***.

Le Roi. Vous êtes le professeur Gellert ?

Gellert. Oui, Sire.

Le Roi. L'envoyé d'Angleterre m'a parlé de vous, comme d'un homme du plus grand mérite. De quel pays êtes-vous ?

Gellert. De Hanichen, proche Freyberg.

Le Roi. Quelle est la raison qui empêche que l'Allemagne ne produise de bons écrivains ?

Le Major. Votre majesté en a un devant les yeux, dont les productions ont été jugées par les François mêmes, dignes d'être traduites dans leur langue et qu'ils honorent du titre de La Fontaine d'Allemagne.

Le Roi, à Gellert. Ceci, sans doute, est une grande preuve de ce que vous valez.... Mais, dites-moi, l'avez-vous lu La Fontaine ?

Gellert. Oui, Sire, je l'ai lu, mais sans intention de l'imiter : j'ai ambitionné le mérite d'être original à ma façon.

Le Roi. Et je trouve que vous avez bien fait. Mais encore un coup, pourquoi notre Germanie n'a-t-elle pas un plus grand nombre d'aussi bons auteurs que vous ?

Gellert. Votre majesté me paroît un peu prévenue contre les Allemands.

Le Roi. Nenni, je vous le jure.

Gellert. Ou du moins contre ceux qui écrivent.

Le Roi. Il est vrai que je n'en ai pas trop bonne opinion..... car enfin, d'où vient qu'un bon historien est encore à naître dans leur pays ?

Gellert. Sire, nous en avons plusieurs: Cramer, entre autres, qui a continué Bossuet. Je pourrois encore citer à votre majesté, le savant Mascow.

Le Roi. Un Allemand continuateur de l'histoire de Bossuet !... Eh ! comment cela se peut-il ?

Gellert. Non-seulement il l'a continuée, mais il a rempli cette tâche si difficile avec le plus grand succès. L'un des plus célebres professeurs des états de votre majesté a jugé cette continuation aussi éloquente, et supérieure quant à l'exactitude, à celle qu'avoit commencée Bossuet.

Le Roi. A la bonne heure . . . . mais comment se peut-il que nous n'ayons pas encore en Allemand une bonne traduction de Tacite ?

Gellert. C'est que cet auteur est très-difficile à traduire, et que les traductions que les François même en ont données, sont absolument sans mérite.

Le Roi. Oh ! sur ce point je suis de votre avis.

Gellert. Différentes causes ont contribué jusqu'à présent à empêcher les Allemands de devenir supérieurs en différens genres de littérature. Tandis que les sciences et les arts florissoient dans la Grèce, les Romains étoient uniquement occupés de l'art pernicieux de la guerre; et ne pourroit-on pas, eu égard au siècle où nous vivons, nous comparer en ce point aux Romains ? ne pourroit-on pas même ajouter à ceci, que nos auteurs n'ont pas trouvé les encouragemens qu'ont trouvé les littérateurs dans tous les genres de la part des Auguste et des Louis XIV ?

Le Roi. La Saxe a pourtant produit deux Augustes.

Gellert. Aussi avons-nous vu naître dans ce pays d'heureux commencemens ; mais.....

Le Roi. Mais comment peut-on espérer d'en voir renaître d'autres, dans les divisions dont elle est agitée ?

Gellert. Ce n'est pas ce que je prétends ; je désirerois seulement que chaque souverain voulût, dans ses propres états, encourager les hommes d'un vrai génie.

Le Roi. Ne sortîtes-vous jamais de la Saxe ?

Gellert. J'ai été une fois à Berlin.

Le Roi. Je crois que vous devriez voyager.

Gellert. Moi, Sire, je n'ai aucune inclination pour les voyages, et dussé-je en avoir le goût, mes moyens n'y sauroient suffire.

Le Roi. Quelle est votre maladie ordinaire ? celle des érudits, sans doute.

Gellert. A la bonne heure, puisqu'il plaît à votre majesté de la nommer ainsi; je n'aurois pu, sans un excès de vanité, l'appeler ainsi moi-même.

Le Roi. J'ai senti ses atteintes ainsi que vous, et je pourrois, je crois, vous en guérir. Il vous faut beaucoup d'exercice, souvent monter à cheval, et vous purger une fois la semaine avec de la rhubarbe.

Gellert. Le remède, Sire, pourroit être pour moi plus dangereux que le mal. Si le cheval étoit fringant et plus vigoureux que moi, je ne risquerois pas de le monter ; s'il l'étoit moins j'en tirerois peu de soulagement.

Le Roi. En ce cas, prenez une voiture.

Gellert. Je ne suis pas assez riche pour cela.

Le Roi. J'entends ; voilà où le soulier blesse assez généralement les gens de lettres d'Allemagne.....Il est vrai qu'aujourd'hui les temps sont bien mauvais.

Gellert. Oui, Sire, très-mauvais !..... mais s'il plaisoit à votre majesté de rendre la paix à l'Empire ?....

Le Roi. Eh ! comment le pourrois-je ? ignorez vous que j'ai pour ennemis trois têtes couronnées ?

Gellert. Ce que j'ignore le moins, c'est l'histoire ancienne : je me suis bien moins attaché à la moderne.

Le Roi. Lequel préférez-vous, comme poëte épique, ou d'Homère ou de Virgile ?

Gellert. Homère, en qualité de génie créateur, mérite très-certainement la préférence.

Le Roi. Virgile cependant est plus châtié que l'autre

Gellert. Nous vivons dans un siècle trop éloigné de celui d'Homère, pour pouvoir prononcer, sans risque, sur le style et sur les mœurs de ces temps reculés ; c'est pourquoi je m'en tiens au jugement de Quintilien, qui donne la préférence à Homère.

Le Roi. Nous ne devons pourtant pas, ce me semble, une déférence trop servile au jugement des anciens.

Gellert. Aussi n'est-ce pas aveuglément que je m'y soumets. Je ne les adopte que dans le cas, où les temps reculés jettent (si j'ose m'exprimer ainsi) une espèce de nuage, qui m'empêche de les voir avec mes propres yeux, et me tient par conséquent en garde contre les décisions que je pourrois hasarder.

Le Roi. Vous avez fait, dit-on, des fables très-estimées?.... Voudriez-vous m'en réciter une.

Gellert. Je ne sais. en vérité, Sire, si j'oserois l'entreprendre, tant j'ai lieu de me méfier de ma mémoire.

Le Roi Tâchez-y, je vous prie; je vais passer un moment dans mon cabinet pour vous donner le temps de rappeler vos idées. . . (*Le Roi en rentrant :*) Eh bien; y avez-vous réussi ?

Gellert. Oui, Sire, en voici une : " Certain peintre Athénien, que l'amour de la gloire touchoit plus que " celui de la fortune, demandoit un jour " à un connoisseur son sentiment sur un " de ses tableaux qui représentoit le " dieu Mars Le connoisseur lui dit " franchement les défauts qu'il croyoit " trouver dans l'ouvrage, et surtout le " trop d'art qui se faisoit sentir dans la " généralité de la composition. En cet " instant, arrive un homme très-borné, " qui en parlant du premier coup d'œil " sur le tableau, s'écria avec transport : " Ah, juste ciel, quel chef-d'œuvre ! " Mars est vivant, il respire, il épouvante! regardez ce pied, ces doigts, " ces ongles! quel goût! quel air de " grandeur dans ce casque, et dans " toute l'armure de ce dieu terrible!..... " Le peintre à ce propos rougit ; et tirant à part le connoisseur : je suis " maintenant convaincu, lui dit-il, de la " solidité de votre jugement.

" Et le tableau fut effacé."

Le Roi. Voyons maintenant la morale.

Gellert. La voici : " Quand les productions d'un auteur, quel qu'il soit, " ne satisferont pas un bon juge, c'est " un grand préjugé contre elles. Mais " lorsqu'elles sont admirées par un sot, " on ne sauroit trop s'empresser de les " jeter au feu."

Le Roi. Excellent apologue, monsieur Gellert ! je sens toute la vérité et toutes les beautés de cette composition ?..... mais lorsque Gottsched me lut sa traduction de l'Iphigénie de Racine, (j'avois l'original devant les yeux) je n'entendis, je vous le jure, pas un mot de ce qu'il me lut. Si je reste encore ici quelques jours, venez me voir ; et surtout me lire quelques-unes de vos fables.

Gellert. Je ne crois pas, Sire, devoir m'y exposer..... j'ai pris l'habitude d'un espèce de chant qui ne plaît pas à tout le monde, et que j'ai contractée dans les montagnes.

Le Roi. J'entends: la déclamation des Silésiens. Il faut cependant tâcher de lire vous-même vos productions, si vous voulez qu'elles ne risquent point à perdre beaucoup de leur mérite. Mais revenez bientôt me voir.... adieu, monsieur Gellert.

Le soir même à son souper : M. Gellert, dit le monarque, est un autre homme que Gottsched : et de tous les écrivains Allemands, c'est le plus ingénieux.

Recueil de Pièces Intéressantes, par M. de la Place.

§ 109.—22e *Dialogue.*

UN SEIGNEUR ET UN VILLAGEOIS.

Le Bonheur Champêtre.

Le Seig. Dieu vous garde, bon homme! vous êtes bien gai !

Le Vil Comme de coutume.

Le Seig. J'en suis bien aise ; cela prouve que vous êtes content de votre état.

Le Vil. Jusqu'à présent j'ai lieu de l'être.

Le Seig. Etes-vous marié ?

Le Vil. Oui, grâce au ciel.

Le Seig. Avez-vous des enfans ?

Le Vil. J'en avois cinq : j'en ai perdu un, mais ce malheur peut se réparer.

Le Seig. Votre femme est jeune ?

Le Vil. Elle a vingt-cinq ans.

Le Seig. Est-elle jolie ?

Le Vil. Elle l'est pour moi ; mais elle est mieux que jolie, elle est bonne.

Le Seig. Et vous l'aimez ?

Le Vil. Si je l'aime ? eh ! qui ne l'aimeroit pas ?

Le Seig. Et vos enfans, viennent-ils bien ?

Le Vil. Ah ! c'est un plaisir. L'aîné n'a que cinq ans ; il a déjà plus d'esprit que son père! et mes deux filles ! c'est cela qui est charmant. Le dernier tette encore ; mais le petit compère sera robuste et vigoureux. Croiriez-vous bien qu'il bat ses sœurs, quand elles veulent

baiser leur mère ? il a toujours peur qu'on ne vienne le détacher du téton.

Le Seig. Tout cela est donc bien heureux ?

Le Vil. Heureux ! je le crois. Il faut voir la joie quand je reviens du labourage On diroit qu'ils ne m'ont pas vu d'un an ; je ne sais auquel entendre. Ma femme est à mon cou, mes filles dans mes bras, mon aîné me saisit les jambes; il n'y a pas jusqu'au petit Jeannot, qui se roulant sur le lit de sa mère, ne me tende ses petites mains, et moi je ris, et je pleure et je les baise, car tout cela m'attendrit.

Le Seig. Je le crois.

Le Vil. Vous devez le sentir, car sans doute vous êtes père.

Le Seig. Je n'ai pas ce bonheur.

Le Vil. Tant pis : il n'y a que cela de bon.

Le Seig. Et comment vivez-vous ?

Le Vil. Fort bien. D'excellent pain, de bon laitage et du fruit de notre verger. Ma femme, avec un peu de lard, fait une soupe aux choux, dont le roi mangeroit. Nous avons encore les œufs de nos poules, et le Dimanche nous nous régalons, et nous buvons un petit coup de vin.

Le Seig. Oui, mais quand l'année est mauvaise ?

Le Vil. On s'y est attendu, et l'on vit doucement de ce que l'on a épargné dans la bonne.

Le Seig. Il y a encore la rigueur du temps, le froid, la pluie, les chaleurs que vous avez à soutenir.

Le Vil. On s'y accoutume ; et si vous saviez quel plaisir on a de venir le soir respirer le frais après un jour d'été, ou l'hiver se dégourdir les mains au feu d'une bonne bourrée entre sa femme et ses enfans ! Et puis on soupe de bon appétit, et on se couche ; et croyez-vous qu'on se souvienne du mauvais temps ? Allez, monsieur, il y a bien du monde qui ne vit pas aussi content que nous.

Le Seig. Et les impôts ?

Le Vil. Nous les payons gaiement ; il le faut bien. Tout le pays ne peut pas être noble. Celui qui nous gouverne, et celui qui nous juge ne peuvent pas venir labourer. Ils font notre besogne, et nous faisons la leur. Chaque état, comme on dit, a ses peines.

Le Seig. Quelle équité ! qu'ils sont heureux !

Marmontel.

§ 110.—23e *Dialogue.*

Les Anciens et les Modernes, ou la Toilette de Mme. de POMPADOUR.

Mme. de Pompadour. Quelle est donc cette dame au nez aquilin, aux grands yeux noirs, à la taille si haute et si noble, à la mine si fière et en même temps si coquette, qui entre à ma toilette sans se faire annoncer, et qui fait la révérence en religieuse ?

Tullia. Je suis Tullia, née à Rome il y a environ dix-huit cents ans ; je fais la révérence à la Romaine, et non à la Françoise : je suis venue, je ne sais d'où, pour voir votre pays, votre personne et votre toilette.

Madame de Pompadour. Ah ! Madame, faites-moi l'honneur de vous asseoir. Un fauteuil à madame Tullia.

Tullia. Qui ? moi, madame, que je m'asseye sur cette espèce de petit trône incommode, pour que mes jambes pendent à terre, et deviennent toutes rouges ?

Madame de Pompadour. Comment vous asséyez-vous donc, madame ?

Tullia. Sur un bon lit, madame.

Madame de Pompadour. Ah, j'entends, vous voulez dire sur un bon canapé. En voilà un sur lequel vous pouvez vous étendre à votre aise.

Tullia J'aime à voir que les Françoises sont aussi bien meublées que nous.

Madame de Pompadour. Ah ! ah ! madame, vous n'avez point de bas; vos jambes sont nues, vraiment elles sont ornées d'un ruban fort joli en forme de brodequin.

Tullia. Nous ne connoissions point les bas ; c'est une invention agréable et commode que je préfère à nos brodequins.

Madame de Pompadour. Dieu me pardonne ! madame, je crois que vous n'avez point de chemise !

Tullia. Non, madame, nous n'en portions point de notre temps.

Madame de Pompadour. Et dans quel temps viviez-vous, madame ?

Tullia. Du temps de Sylla, de Pompée, de César, de Caton, de Catilina, de Cicéron, dont j'ai l'honneur d'être la fille ; de ce Cicéron, qu'un de vos protégés a fait parler en vers barbares. J'allai hier à la comédie de Paris ; on y jouoit Catilina, et tous les personnages de mon temps ; je n'en reconnus pas un. Mon

père m'exhortoit à faire des avances à Catilina ; je fus bien surprise. Mais, madame, il me semble que vous avez là de beaux miroirs : votre chambre en est pleine. Nos miroirs n'étoient pas la sixième partie des vôtres. Sont-ils d'acier ?

Madame de Pompadour. Non, madame ; ils sont faits avec du sable, et rien n'est si commun parmi nous.

Tullia. Voilà un bel art ; j'avoue que cet art nous manquoit. Ah ! le joli tableau que vous avez là !

Madame de Pompadour. Ce n'est point un tableau, c'est une estampe ; cela n'est fait qu'avec du noir de fumée : on en tire cent copies en un jour, et ce secret éternise les tableaux que le temps consume.

Tullia. Ce secret est admirable : nos Romains n'ont jamais eu rien de pareil.

Un Savant, *qui assistoit à la toilette, prit alors la parole, et dit à Tullia, en tirant un livre de sa poche :* Vous serez bien étonnée, madame, quand vous saurez que ce livre n'est point écrit à la main, qu'il est imprimé à peu près comme les estampes, et que cette invention éternise aussi les ouvrages de l'esprit.

Le Savant présenta son livre à Tullia ; c'étoit un recueil de vers pour madame la marquise. Tullia *en lut une page, admira les caractères, et dit à l'auteur :* Monsieur, l'impression est une belle chose ; et si elle peut immortaliser de pareils vers, cela me paroît le plus grand effort de l'art. Mais n'auriez-vous pas du moins employé cette invention à imprimer les ouvrages de mon père ?

Le Savant. Oui, madame, mais on ne les lit plus ; j'en suis fâché pour monsieur votre père ; mais aujourd'hui nous ne connoissons guère que son nom.

Alors on apporta du chocolat, du thé, du café, des glaces. Tullia fut étonnée de voir en été de la créme et des groseilles gelées. On lui dit que ces boissons figées avoient été composées en six minutes par le moyen du salpêtre dont on les avoit entourées, et que c'étoit avec du mouvement qu'on avoit produit cette fixation et ce froid glaçant. Elle demeuroit interdite d'admiration. La noirceur du chocolat et du café lui inspira quelque dégoût ; elle demanda comment ces liqueurs étoient extraites des plantes du pays. Un duc et pair *qui se trouva là lui répondit :* Les fruits dont ces boissons sont composées viennent d'un autre monde, et du fond de l'Arabie.

Tullia. Pour l'Arabie, je la connois ; mais je n'avois pas entendu parler de ce que vous appelez *café* ; et pour l'autre monde, je ne connois que celui d'où je viens, et je vous assure qu'il n'y a point de chocolat dans ce monde-là.

M. le Duc. Le monde dont on vous parle, madame, est un continent nommé l'Amérique, presque aussi grand que l'Asie, l'Europe et l'Afrique ensemble, et dont on a des nouvelles beaucoup plus certaines que de celui d'où vous venez.

Tullia. Comment ! nous qui nous appelions les maîtres de l'univers, nous n'en aurions donc possédé que la moitié ? cela est humiliant.

Le Savant, *piqué de ce que madame Tullia avoit trouvé ses vers mauvais, lui répliqua brusquement :* vos Romains, qui se vantoient d'être les maîtres de l'univers, n'en avoient pas conquis la vingtième partie : nous avons à présent au bout de l'Europe un empire qui est plus vaste lui seul que l'empire Romain ; encore est-il gouverné par une femme, qui a plus d'esprit que vous, qui est plus belle que vous, et qui porte des chemises. Si elle lisoit mes vers, je suis sûr qu'elle les trouveroit bons.

Madame la marquise fit taire le savant qui manquoit de respect à une dame Romaine, à la fille de Cicéron. M. le duc expliqua comment on avoit découvert l'Amérique, et tirant sa montre à laquelle pendoit galamment une petite boussole, il lui fit voir que c'étoit avec une aiguille qu'on étoit arrivé dans un autre hémisphère. La surprise de la Romaine redoubloit à chaque mot qu'on lui disoit, et à chaque chose qu'elle voyoit. Elle s'écria enfin : je commence à craindre que les modernes ne l'emportent sur les anciens ; j'étois venue pour m'en éclaircir, et je sens que je vais rapporter de tristes nouvelles à mon père.

Voici ce que lui répondit M. le Duc. Consolez-vous, madame ; nul homme n'approche parmi nous de votre illustre père, pas même l'auteur de la *Gazette Ecclésiastique,* ou celui du *Journal Chrétien* ; nul homme n'approche de César avec qui vous avez vécu, ni de vos Scipions qui l'avoient précédé. Il se peut que la nature forme aujourd'hui, comme autrefois, de ces âmes sublimes ;

mais ce sont de beaux germes qui ne viennent point à maturité dans un mauvais terrain.

Il n'en est pas de même des arts et des sciences ; le temps et d'heureux hasards les ont perfectionnés. Il nous est plus aisé, par exemple, d'avoir des Sophocles et des Euripides, que des personnages semblables à monsieur votre père, parce que nous avons des théâtres, et que nous ne pouvons avoir de tribune aux harangues. Vous avez sifflé la tragédie de Catilina : quand vous verrez jouer Phèdre, vous conviendrez peut-être que le rôle de Phèdre dans Racine est prodigieusement supérieur au modèle que vous connoissez dans Euripide. J'espère que vous conviendrez que notre Molière l'emporte sur votre Térence. J'aurai l'honneur, si vous le permettez de vous donner la main à l'opéra, et vous serez étonnée d'entendre chanter en parties. C'est encore là un art qui vous est inconnu.

Voici, madame, une petite lunette : ayez la bonté d'appliquer votre œil à ce verre, et regardez cette maison qui est à une lieue.

Tullia. Par les dieux immortels ! cette maison est au bout de ma lunette, et beaucoup plus grande qu'elle ne paroissoit !

M. le Duc. Eh bien, madame, c'est avec ce joujou que nous avons vu de nouveaux cieux, comme c'est avec une aiguille que nous avons connu un nouvel hémisphère. Voyez-vous cet autre instrument verni dans lequel il y a un petit tuyau de verre proprement enchassé ? C'est cette bagatelle qui nous a fait découvrir la quantité juste de la pesanteur de l'air.

Enfin, après bien des tâtonnemens, il est venu un homme qui a découvert le premier ressort de la nature, la cause de la pesanteur, et qui a démontré que les astres pèsent sur la terre, et la terre sur les astres. Il a parfilé la lumière du soleil, comme nos dames parfilent une étoffe d'or.

Tullia. Qu'est-ce que parfiler, monsieur.

M. le Duc. Madame, l'équivalent de ce mot ne se trouve pas dans les oraisons de Cicéron. C'est effiler une étoffe, la détisser fil à fil, et en séparer l'or ; c'est ce que Newton a fait des rayons du soleil ; les astres lui ont été soumis : et un nommé Locke en a fait autant de l'entendement humain.

Tullia. Vous en savez beaucoup pour un duc et pair ; vous me paroissez plus savant que ce savant qui veut que je trouve ses vers bons, et vous êtes beaucoup plus poli que lui.

M. le Duc. Madame, c'est que j'ai été mieux élevé ; mais pour ma science, elle est très-commune : les jeunes gens, en sortant des écoles, en savent plus que tous vos philosophes de l'antiquité. C'est dommage seulement que nous ayons, dans notre Europe, substitué une demi-douzaine de jargons très-imparfaits à la belle langue Latine, dont votre père fit un si admirable usage ; mais avec des instrumens grossiers, nous n'avons pas laissé de faire de très-bons ouvrages, même dans les belles-lettres.

Tullia. Il faut que les nations qui ont succédé à l'empire Romain, aient toujours vécu dans une paix profonde, et qu'il y ait eu une suite continue de grands hommes depuis mon père jusqu'à vous, pour qu'on ait pu inventer tant d'arts nouveaux, et que l'on soit parvenu à connoître si bien le ciel et la terre.

M. le Duc. Point du tout, madame, nous sommes des barbares qui sommes venus presque tous de la Scythie détruire votre empire, et les arts et les sciences. Nous avons vécu sept à huit cents ans comme des sauvages ; et pour comble de barbarie, nous avons été inondés d'une espèce d'hommes, nommés les moines, qui ont abruti dans l'Europe le genre humain que vous aviez éclairé et subjugué. Ce qui vous étonnera, c'est que, dans les derniers siècles de cette barbarie, c'est parmi ces moines mêmes, parmi ces ennemis de la raison, que la nature a suscité des hommes utiles. Les uns ont inventé l'art de secourir la vue affoiblie par l'âge ; les autres ont pétri du salpêtre avec du charbon, et cela nous a valu des instrumens de guerre, avec lesquels nous aurions exterminé les Scipion, Alexandre et César, et la phalange Macédonienne et toutes vos légions ; ce n'est pas que nous soyons plus grands capitaines que les Scipion, Alexandre et César, mais c'est que nous avons de meilleures armes.

Tullia. Je vois toujours en vous la politesse d'un grand seigneur, avec l'érudition d'un homme d'état ; vous auriez été digne d'être sénateur Romain.

M. le Duc. Ah ! madame, vous êtes bien plus digne d'être à la tête de notre cour.

Mme. de Pompadour. Madame auroit été trop dangereuse pour moi.

Tullia. Consultez vos beaux miroirs faits avec du sable, et vous verrez que vous n'auriez rien à craindre. Eh bien, monsieur, vous disiez donc le plus poliment du monde, que vous en savez beaucoup plus que nous.

M. le Duc. Je disois, madame, que les derniers siècles sont toujours plus instruits que les premiers, à moins qu'il n'y ait eu quelque révolution générale qui ait absolument détruit tous les monumens de l'antiquité. Nous avons eu des révolutions horribles, mais passagères ; et dans ces orages, on a été assez heureux pour conserver les ouvrages de votre père, et ceux de quelques autres grands hommes : ainsi le feu sacré n'a jamais été totalement éteint, et il a produit à la fin une lumière presque universelle. Nous sifflons les scholastiques barbares qui ont régné long-temps parmi nous ; mais nous respectons Cicéron et tous les anciens qui nous ont appris à penser. Si nous avons d'autres lois de physique que celles de votre temps, nous n'avons point d'autre règle d'éloquence ; et voilà peut-être de quoi terminer la querelle entre les anciens et les modernes.

Toute la compagnie fut de l'avis de M. le Duc. On alla ensuite à l'opéra de Castor et Pollux. Tullia fut très-contente des paroles et de la musique, quoi qu'on die. *Elle avoua qu'un tel spectacle valoit mieux qu'un combat de gladiateurs.*

Voltaire.

§ III. Lettres.

Lettre de Cicéron à Térentia sa Femme, à Tullia sa Fille, et à Cicéron son Fils, pendant son Exil.

J'apprends par un grand nombre de lettres, et par les récits de tout le monde, que votre vertu et votre courage sont incroyables, et que vous êtes supérieure aux fatigues de l'esprit et du corps. Que je suis malheureux d'être la cause de tant de peines, pour une femme si vertueuse, si douce, si honnête et si fidèle, et que notre chère Tulliola reçoive tant de sujets de pleurs d'un père à qui elle a fait goûter tant de plaisirs ! Que dirai-je du petit Cicéron qui a commencé à sentir la misère et la douleur aussitôt qu'il s'est trouvé capable de sentiment ? Si je pouvois attribuer, comme vous dites, mes malheurs au destin, il me seroit plus aisé de les supporter. Mais je n'en accuse que moi-même, qui me suis cru aimé de ceux qui me portoient envie, et qui n'ai pas écouté ceux qui me recherchoient Si j'avois suivi mes propres idées, je n'aurois pas laissé prendre tant d'ascendant sur moi aux discours d'une troupe d'amis insensés ou méchans. Notre vie seroit heureuse ; mais puisque nos amis veulent que j'espère, je tâcherai que ma santé du moins réponde à vos efforts. Je conçois toute la difficulté de mes affaires, et combien il étoit plus facile de ne pas sortir de Rome que d'y rentrer. Cependant si nous avons pour nous tous les tribuns du peuple ; si le zèle de Lentulus est aussi ardent qu'il le semble ; si Pompée et César même sont dans nos intérêts, il ne faut pas perdre l'espérance. Nous suivrons pour notre famille le sentiment de nos amis, tel que vous me le marquez. Mon dessein étoit de me retirer en Epire, dans quelque lieu plus désert ; mais Plancius me retient ; il se flatte même qu'il pourra retourner en Italie avec moi. Si je vois cet heureux jour ; si je me retrouve dans vos bras, et que je puisse rétablir ma fortune, je ne désire pas d'autre fruit de votre piété et de la mienne. Pison nous marque une bonté, une vertu, une générosité à laquelle on ne peut rien ajouter ; puisse-t-il en retirer de la satisfaction! pour la gloire, il en est sûr. Je ne vous ai pas fait de reproche par rapport à mon frère Quintus ; mais j'ai souhaité que vous fussiez bien unis, surtout dans le petit nombre où vous êtes. J'ai fait mes remercîmens à ceux que vous m'avez marqués, et je leur ai témoigné que je savois de vous ce que je leur dois. Vous m'écrivez, ma chère Térentia, que vous vendrez une terre : mais, hélas ! que deviendrons-nous, je vous le demande ? et si la fortune ne cesse pas de nous tenir dans l'abattement où nous sommes, que deviendra ce pauvre enfant ? L'abondance de mes larmes arrête ma main. Je ne puis écrire davantage dans la crainte de vous en faire verser aussi. J'ajoute seulement que si nos amis font leur devoir, l'argent ne manquera pas. S'ils ne le font point,

de quoi serez-vous capable avec votre argent ? Au nom de notre misérable fortune, prenez garde que nous ne perdions sans ressource un enfant déjà perdu. S'il lui reste seulement de quoi se mettre à couvert de l'indigence, il ne lui faudra qu'un bonheur et une vertu médiocre pour obtenir tout le reste. Ayez soin de votre santé, et n'épargnez pas les messagers, pour m'apprendre ce qui se passe, et ce que vous faites vous-même. Mon incertitude ne sauroit durer longtemps. J'embrasse Tulliola et Cicéron.

A Dyrrachium, le 26 Novembre.

Je suis venu à Dyrrachium, parce que cette ville est libre et bien disposée pour moi, et qu'elle est proche de l'Italie. Mais si je me trouve mal de la célébrité du lieu, je chercherai une autre retraite et je vous en donnerai avis.

§ 112. *Autre Lettre de Cicéron aux mêmes.*

Je vous écris le moins souvent qu'il m'est possible ; car il n'y a point de momens qui ne soient fort tristes pour moi; ceux que j'emploie à vous écrire ou à lire vos lettres me font verser tant de larmes, que cet état m'est insupportable. Que n'ai-je eu moins d'attachement pour la vie ! nous n'aurions rien à souffrir, ou nos malheurs seroient médiocres. Si la fortune nous réserve à quelque espérance de nous voir rétablis dans une partie de nos avantages, je suis moins coupable; mais si nos maux ne doivent pas changer, je ne souhaite plus, ma chère vie, que de vous revoir incessamment, et de mourir dans vos bras, puisque ni les dieux que vous avez servis religieusement, ni les hommes à qui je me suis attaché, ne nous récompensent pas mieux. J'ai passé treize jours à Brindes chez M. Lenius Flaccus, dont je ne puis trop louer la bonté. Le soin de mon salut lui a fait négliger ses propres périls et celui de sa fortune : sans craindre une détestable loi, il m'a rendu tous les devoirs et les services de l'hospitalité : puissé-je lui en marquer ma reconnoissance ! Le sentiment du moins vivra toujours dans mon cœur. Je suis parti de Brindes, le 28 Avril. Mon dessein est de me rendre à Cizique dans la Macédoine. Quel malheur ! quelle affliction ! vous prierai-je de me suivre ? hélas ! une femme ! malade comme vous êtes ! épuisée de forces et de courage ! faut-il aussi que je ne vous en prie pas ? je serai donc sans vous ! Voici le parti auquel je crois devoir m'arrêter. S'il me reste quelque espérance de retour, il faut que vous la confirmiez, et que vous y mettiez tous vos soins. Mais si c'en est fait, comme je le crains, venez, par quelque voie que ce soit. Soyez sûre que, si je vous ai auprès de moi, je ne me croirai pas tout à fait perdu. Mais que deviendra ma chère Tulliola ? Voyez vous-même ce qu'on en peut faire. Le conseil me manque ; mais de quelque manière que les choses tournent, il faut ménager sa réputation et son état. Que faire de mon cher Cicéron ? qu'en ferons-nous ? Ah ! pour lui, qu'il ne s'éloigne jamais de mes bras, et de mon sein. Je ne saurois écrire davantage ; la douleur m'en empêche. J'ignore où vous en êtes, c'est-à-dire, s'il vous reste quelque chose, ou si, comme je le crains, vous avez tout à fait été dépouillée. Vous m'écrivez que Pison nous sera toujours dévoué. J'ai de lui cette espérance. Il ne faut pas que vous ayez d'inquiétude pour les esclaves qui ont obtenu la liberté. On a promis aux vôtres que vous les récompenseriez suivant leur mérite. Vous m'exhortez à conserver la grandeur d'âme, et vous ne voulez pas que je désespère de notre salut. Je souhaite qu'il reste quelque fondement à nos espérances. Hélas ! quand recevrai-je à présent de vos lettres ? qui me les apportera ? j'en aurois attendu à Brindes, si les matelots l'eussent permis ; mais ils n'ont pas voulu manquer la saison. Soutenez-vous, ma chère Térentia, autant qu'il vous sera possible. Nous avons vécu avec honneur ; nous avons vu notre situation brillante ; c'est notre vertu qui nous a ruinés plus que nos fautes. L'unique reproche que nous ayons à nous faire est de n'avoir point perdu la vie avec les agrémens de notre fortune. Mais, s'il est plus avantageux pour nos enfans que nous l'ayons conservée, il faut supporter tout le reste, quelque insupportable qu'il puisse paroître. Je vous console, et je ne puis me rendre ce service à moi-même. N'épargnez rien pour conserver votre santé, et ne doutez pas que vos disgrâces ne me touchent plus que les miennes. Adieu, ma chère

Térentia, ma très-fidèle et très-aimable femme; adieu, ma très-chère fille et Cicéron, qui êtes à présent notre seule espérance.

A Brindes, le 31 Avril.

§ 113. *Lettres de Cicéron à Atticus.*

Première Lettre.

Comme vous me connoissez mieux que personne, vous jugerez aisément combien j'ai été touché de la mort de notre cousin Lucius Cicéron, qui m'étoit d'un si grand secours, et pour mes affaires particulières, et pour mes fonctions publiques. Je trouvois avec lui toute la douceur que l'on goûte dans le commerce d'un homme poli et d'un honnête homme. Je suis donc persuadé que, prenant part à tout ce qui me regarde, vous serez sensible à cette perte, qui, d'ailleurs, nous est commune : car vous perdez aussi un allié plein de mérite, très-officieux, et qui avoit pris de l'amitié pour vous, autant de lui-même que sur ce qu'il avoit entendu dire de vous. Quant à ce que vous m'écrivez touchant votre sœur, elle me rendra elle-même ce témoignage que je n'ai rien oublié pour bien disposer l'esprit de mon frère à son égard. Comme il m'a paru un peu trop piqué, j'ai joint, dans les remontrances que je lui ai faites, l'autorité d'un aîné à la douceur d'un frère, d'une manière à lui faire comprendre qu'il avoit tort, et j'ai lieu de croire, par tout ce qu'il m'a écrit depuis, qu'ils vivent ensemble comme ils doivent, et comme nous le souhaitons.

Si je ne vous ai pas encore écrit, ce n'a pas été ma faute. Quand votre sœur a eu quelque commodité, elle ne me l'a point fait savoir. Je n'ai trouvé personne qui allât en Epire, et je ne savois pas que vous fussiez à Athènes. Mais vous, qui me reprochez ma paresse, savez-vous bien que je n'ai reçu encore qu'une de vos lettres depuis votre départ, quoique vous ayez beaucoup plus de loisir que moi, et que vous trouviez plus aisément des commodités pour m'écrire ?

Je suis ravi que vous soyez content de votre acquisition d'Epire. Je vous prie de continuer à votre commodité de me chercher tout ce qui sera propre à orner ma maison de Tusculum ; c'est le seul endroit où j'oublie mes chagrins, et où je me délasse de mes travaux. J'y attends mon frère de jour à autre. Ma femme est fort tourmentée de la goutte ; elle est pleine d'amitié pour vous, pour votre sœur et pour votre mère ; elle leur fait mille complimens, aussi-bien qu'à ma chère petite Tullie. Ayez soin de votre santé, aimez-moi toujours, et soyez persuadé que je vous aime comme mon frère.

Seconde Lettre.

Comptez que rien ne me manque tant à présent, qu'une personne à qui je puisse m'ouvrir sur tout ce qui me fait de la peine, qui ait de l'amitié pour moi, et de la prudence ; avec qui j'ose m'entretenir sans contrainte, sans dissimulation et sans réserve : car je n'ai plus mon frère qui est du meilleur caractère du monde, qui m'aime si tendrement et à qui je pourrois m'ouvrir de mes plus secrètes pensées, avec autant de sûreté qu'aux rochers et aux campagnes les plus désertes. Où êtes-vous à présent ? vous dont l'entretien et les conseils ont adouci tant de fois mes peines et mes chagrins ; qui me secondez dans les affaires publiques, et à qui je ne cache pas les plus particulières ; que je consulte également sur ce que je dois faire, et sur ce que je dois dire. Je suis si dépourvu de toute société, que je ne me trouve en repos et à mon aise qu'avec ma femme, ma fille et mon petit Cicéron. Ces amitiés extérieures que l'intérêt et l'ambition concilient, ne sont bonnes que pour paroître en public avec honneur, et ne sont d'aucun usage pour le particulier. Cela est si vrai que, quoique ma maison soit remplie tous les matins d'une foule de prétendus amis, qui m'accompagnent lorsque je vais à la place, dans un si grand nombre, il ne s'en trouve pas un seul, avec qui je puisse ou rire en liberté ou gémir sans contrainte.

Jugez donc par là si je ne dois pas attendre, souhaiter, et presser votre retour. J'ai mille choses qui m'inquiètent et me chagrinent, dont une seule promenade avec vous me soulagera. Je ne vous parlerai point ici de plusieurs petits chagrins domestiques ; je n'ose les confier au papier, ni au porteur de cette lettre que je ne connois point. N'en soyez pourtant pas en peine, ils ne sont pas

considérables ; mais ils ne laissent pas de faire impression, parce qu'ils reviennent souvent, et que je n'ai personne qui m'aime véritablement, dont les conseils ou l'entretien puisse les dissiper. Songez donc, enfin, de revenir. Il est vrai que tout ce qui se passe ici n'y invite pas beaucoup ; mais si mon amitié vous est chère, le plaisir d'en jouir vous dédommagera.

Le 1er de Février.

Troisième Lettre.

Je vous avois promis dernièrement que vous verriez quelques productions de ma campagne ; mais je ne vous en réponds plus : je me suis tellement dévoué à la paresse, que je ne saurois m'en détacher. Je me divertis donc avec mes livres, car j'en ai un assez bon nombre à Antium, où je m'amuse à compter les vagues, le temps n'étant pas bon pour la pêche ; mais pour composer, je ne saurois m'y mettre. Cette géographie que j'avois projetée, est une grande entreprise. Certainement c'est une matière difficile à débrouiller, trop informe, et moins susceptible d'ornement que je ne pensois ; et, par-dessus tout cela, toute raison m'est bonne pour ne rien faire.

Je ne sais point même si je ne m'établirai point ici ou à Antium, pour y passer le reste de cette malheureuse année. Je sais bien que j'aimerois mieux du moins avoir été décemvir, que consul à Rome. Vous avez été encore plus habile de vous aller établir à Buthrote. Je vous assure néanmoins qu'Antium en approche plus que vous ne pensez. Le croiriez-vous, qu'il se trouve si près de Rome un lieu où il y a mille gens qui n'ont pas vu Vatimius, où personne ne m'importune, où tout le monde m'aime ? C'est ici un véritable endroit pour traiter de politique : à Rome, je ne le peux, ni ne le veux. Je m'en vais donc écrire des anecdotes que je ne ferai voir qu'à vous. Toute ma politique se réduit à présent à haïr les méchans ; encore n'est-ce pas une indignation qui m'inquiète et qui m'afflige : j'en tirerai meilleur parti au contraire, par le plaisir que j'aurai à écrire contre eux. Qu'ai-je encore à vous dire ? mandez-moi quand vous comptez de partir.

Quatrième Lettre.

Je vous dirai que depuis que je suis à Formies, je crois être au bout du monde. Pendant que j'étois à Antium, il n'y avoit pas de jours que je ne fusse mieux informé de tout ce qui se passoit à Rome que ceux même qui y sont. Vos lettres m'apprenoient non-seulement les nouvelles de la ville, mais ce qu'il y avoit de plus particulier dans le gouvernement. Je savois par vous, et ce qui se passoit, et ce qui devoit arriver ; à présent, nous ne pouvons savoir que ce que nous tirons de quelques passans. C'est pour cela que, quoique j'espère de vous voir bientôt, je vous envoie cet exprès qui a ordre de repartir dès qu'il aura votre réponse. Donnez-lui une lettre bien remplie, et joignez aux nouvelles vos réflexions et vos conjectures.

Marquez-moi quel jour vous partirez de Rome : je compte d'être à Formies jusqu'au seizième de Mai. Si vous ne pouvez pas y venir avant ce temps-là, vous pourrez bien être encore à Rome lorsque j'y arriverai. Je ne vous propose point de venir à Arpinum ; c'est un lieu trop sauvage, mais dont je puis dire ce qu'Ulysse disoit d'Ithaque : " C'est un " pays montueux, mais il est propre à " former une belle jeunesse, et il n'y en " a point au monde qui me plaise davan- " tage." Voilà tout ce que j'avois à vous dire. Ayez soin de votre santé.

Cinquième Lettre.

Quel meurtre, qu'on ne vous ait point remis cette lettre que je vous écrivis des Trois-Tavernes, dans le moment que je reçus les vôtres ! Vous savez que le paquet où je l'avois mise fut porté le même jour chez moi à Rome, d'où on me l'a apporté à Formies. J'ai ordonné qu'on vous renvoyât cette lettre ; vous y verrez combien les vôtres m'avoient fait de plaisir. Vous me mandez qu'on ne dit mot à Rome : je m'en doutois bien. En récompense on ne se tait pas dans ces quartiers, et les paysans même ne peuvent plus souffrir la tyrannie que vous souffrez. Si vous venez dans cette antique Lestrigonie (c'est de Formies que je veux parler), quels murmures n'entendrez-vous point ! que les esprits sont animés ! qu'on est irrité contre notre ami Pompée, dont le surnom de *grand*

s'use peu à peu aussi-bien que celui de *riche* Crassus. Je puis vous assurer que je n'ai encore trouvé personne ici qui souffre cela si doucement que moi. Ainsi, philosophons, si vous m'en croyez ; il n'est rien de tel, je vous le jure. Si vous avez les lettres que vous attendiez pour vos Syconiens, venez ici en diligence. Je compte d'en partir le sixième de Mai.

Sixième Lettre.

Vous m'exhortez toujours à composer ; mais cela n'est pas possible ici, grâces aux assiduités des gens de ce pays. Ma maison de campagne est comme un rendez-vous public. Il semble que toute leur tribu soit venue fondre ici. Passe encore pour cette foule de gens qui me viennent saluer le matin, j'en suis délivré sur les dix heures : mais malheureusement Arrius est mon plus proche voisin, ou pour mieux dire, nous logeons ensemble, car il ne me quitte point ; il dit même que c'est pour philosopher tout le jour avec moi, qu'il ne va point à Rome. Je suis assiégé d'un autre côté par Sébosus, le bon ami de Catulus. Où me sauver ? Je vous assure que, s'il n'étoit pas plus commode pour vous que je me trouve ici, je m'enfuirois à Arpinum ; mais je ne vous attendrai que jusqu'au sixième de Mai ; car vous voyez à quels gens je suis livré. La belle occasion, pendant qu'ils sont ici, d'avoir ma maison à bon marché ! Comment voulez-vous, avec cela, que j'entreprenne un ouvrage de si longue haleine, et qui demanderoit du loisir ? je tâcherai néanmoins de vous contenter, et je n'épargnerai pas ma peine.

Septième Lettre.

Je conçois, comme vous le dites, que tout est aussi incertain dans une république, que vous me le faites dans vos lettres ; cependant cette variété même de discours et de sentimens me fait plaisir. Lorsque je lis ce que vous m'écrivez, il me semble que je suis à Rome, et qu'on me dit tantôt une chose, tantôt une autre, comme il arrive dans une conjoncture aussi importante que celle-ci.

Dans le moment que j'écris ceci, on m'annonce Sébosus. Je n'avois pas achevé d'en gémir, que j'entends Arrius, qui me donne le bon jour. Autant valoit-il demeurer à Rome, je n'y essuierois pas plus de grands fâcheux. Pour m'en délivrer, il faudra que je me sauve dans le pays rude et sauvage de ma naissance. Enfin, si je ne puis être seul, j'aime mieux vivre avec de francs paysans, qu'avec tous ces beaux esprits. Cependant, comme vous ne me dites rien sur le jour de votre départ, je vous attendrai ici jusqu'au sixième de Mai.

Ma femme vous est très-obligée de l'application avec laquelle vous poursuivez son affaire contre Mulvius ; elle ne sait point qu'en la servant, vous soutenez les intérêts de tous ceux qui tiennent comme vous des terres de la république. Elle vous salue, comme fait aussi le petit Cicéron, qui est déjà un grand républicain.

Huitième Lettre.

Ce n'est point par légèreté et par inquiétude que je suis parti si brusquement de Vibone, où je vous avois donné rendez-vous ; il ne faut vous en prendre qu'à mon malheur. J'y ai reçu le décret de mon bannissement, qui est limité, par la correction que j'attendois, à quatre cents milles. Comme la Sicile, où je voulois aller, et même l'île de Malte, sont comprises dans cet espace, j'ai pris le chemin de Brindes, avant que le décret fût publié, de peur d'attirer à Sicca une mauvaise affaire. Si vous faites un peu de diligence, vous pouvez encore me joindre, pourvu toutefois que je trouve sur ma route à séjourner. On me reçoit partout fort obligeamment ; mais j'ai peur que cette bonne volonté ne dure pas toujours. Venez au plutôt, je vous en conjure.

Neuvième Lettre.

Ma femme me marque dans toutes ses lettres, qu'elle vous a mille obligations ; je vous en remercie fort. L'accablement et la tristesse dans laquelle je suis plongé me permettent à peine d'écrire, et je ne vois pas ce que je pourrois vous mander ; car si vous êtes encore à Rome, la diligence que vous feriez pour me joindre seroit inutile ; et si vous êtes en chemin, nous pourrions bientôt raisonner ensemble sur tout ce qui me regarde. Je vous

conjure seulement de me conserver cette amitié qui ne s'est jamais démentie ; de mon côté, je suis toujours le même. Mes ennemis, en changeant ma fortune, n'ont pu changer mon cœur. Ayez soin de votre santé.

§ 114. — Lettres de Pline le Jeune.

Première Lettre. A Minutius Fundanus.

C'est une chose étonnante de voir comment le temps se passe à Rome. Prenez chaque journée à part ; il n'y en a point qui ne soit remplie. Rassemblez-les toutes ; vous êtes surpris de les trouver si vides. Demandez à quelqu'un : qu'avez-vous fait aujourd'hui ? J'ai assisté, vous dira-t-il, à la cérémonie de la robe virile, qu'un tel a donnée à son fils. J'ai été prié à des fiançailles ou à des noces. L'on m'a demandé pour la signature d'un testament. Celui-ci m'a chargé de sa cause ; celui-là m'a fait appeler à une consultation. Chacune de ces choses, le jour qu'on l'a faite, a paru nécessaire ; toutes ensemble, quand vous venez à songer qu'elles ont pris tout votre temps, paroissent inutiles, et le paroissent bien davantage quand on les repasse dans une agréable solitude. Alors vous ne pouvez vous empêcher de dire : à quelles bagatelles ai-je perdu mon temps ? C'est ce que je répète sans cesse dans ma maison de Laurentin. Soit que je lise, soit que j'écrive, soit qu'à mes études je mêle les exercices du corps, dont la bonne disposition influe tant sur les opérations de l'esprit ; je n'entends, je ne dis rien que je me repente d'avoir entendu et d'avoir dit. Personne ne m'y fait d'ennemis par de mauvais discours. Je ne trouve à redire à personne, sinon à moi-même, quand ce que je compose n'est pas à mon gré. Sans désirs, sans crainte, à couvert des bruits fâcheux, rien ne m'inquiète. Je ne m'entretiens qu'avec moi et avec mes livres. O l'agréable, ô l'innocente vie ! que cette oisiveté est aimable ! qu'elle est honnête ! qu'elle est préférable même aux plus illustres emplois ! Mer, rivage, dont je fais mon vrai cabinet, que vous m'inspirez de nobles, d'heureuses pensées ! Voulez vous m'en croire, mon cher Fundanus ? fuyez les embarras de la ville ; rompez au plutôt cet enchaînement de soins frivoles qui vous y attachent ; adonnez-vous au repos, et songez que ce qu'a dit si spirituellement et si plaisamment notre ami Attilius, n'est que trop vrai : " Qu'il " vaut infiniment mieux ne rien faire, " que de faire des riens." Adieu.

Traduction de Sacy.

§ 115. — *Deuxième Lettre. A Fabius Justus.*

Depuis long-temps je n'ai reçu de vos nouvelles. Vous n'avez rien à m'écrire, dites-vous ; eh bien, écrivez-le moi, que vous n'avez rien à m'écrire. Du moins, écrivez-moi ce que vos ancêtres avoient coutume de mettre au commencement de leurs lettres : " Si vous vous por- " tez bien, j'en suis bien aise ; quant à " moi je me porte bien." Je vous quitte du reste, car cela dit tout. Vous croyez que je badine ; non, je parle très-sérieusement. Mandez-moi comment vous passez votre temps ; je souffre trop à ne pas le savoir. Adieu.

§ 116. *Troisième Lettre. A Tacite.*

Vous allez rire, et je vous le permets : riez-en tant qu'il vous plaira. Ce Pline que vous connoissez, a pris trois sangliers, mais très-grands. Quoi lui-même, dites-vous ? Lui-même. N'allez-pourtant pas croire qu'il en ait coûté beaucoup à ma paresse. J'étois assis près des toiles : je n'avois à côté de moi ni épieu ni dard, mais des tablettes et une plume. Je rêvois, j'écrivois, et je me préparois la consolation de remporter mes feuilles pleines, si je m'en retournois les mains vides. Ne méprisez pas cette manière d'étudier. Vous ne sauriez croire combien le mouvement du corps donne de vivacité à l'esprit ; sans compter que l'ombre des forêts, la solitude et ce profond silence qu'exige la chasse, sont très-propres à faire naître d'heureuses pensées. Ainsi, croyez-moi, quand vous irez chasser, portez votre pannetière et votre bouteille ; mais n'oubliez-pas vos tablettes. Vous éprouverez que Minerve se plaît autant sur les montagnes que Diane. Adieu.

§ 117. *Quatrième Lettre. A Tacite.*

Vous n'êtes pas homme à vous en faire

accroire, et moi je n'écris rien avec tant de sincérité que ce que j'écris de vous. Je ne sais si la postérité aura pour nous quelque considération : mais en vérité nous en méritons un peu ; je ne dis pas par notre esprit, il y auroit une sotte présomption à le prétendre, mais par notre application, par notre travail, par notre respect pour elle. Continuons notre route. Si par là peu de gens sont arrivés au comble de la gloire, et à l'immortalité, par là, au moins, beaucoup sont parvenus à se tirer de l'obscurité et de l'oubli. Adieu.

§ 118. *Cinquième Lettre. A Tacite.*

Vous me priez de vous apprendre au vrai comment mon oncle est mort, afin que vous en puissiez instruire la postérité. Je vous en remercie, car je conçois que sa mort sera suivie d'une gloire immortelle, si vous lui donnez place dans vos écrits. Quoiqu'il ait péri par une fatalité qui a désolé de très-beaux pays, et que sa perte, causée par un accident mémorable, et qui lui a été commun avec des villes et des peuples entiers, doive éterniser sa mémoire ; quoiqu'il ait fait bien des ouvrages qui dureront toujours, je compte pourtant que l'immortalité des vôtres contribuera beaucoup à celle qu'il doit attendre. Pour moi, j'estime heureux ceux à qui les Dieux ont accordé le don, ou de faire des choses dignes d'être écrites, ou d'en écrire dignes d'être lues ; et plus heureux encore ceux qu'ils ont favorisés de ce double avantage. Mon oncle tiendra son rang entre les derniers, et par vos écrits et par les siens ; et c'est ce qui m'engage à exécuter plus volontiers des ordres que je vous aurois demandés. Il étoit à Misène, où il commandoit la flotte. Le vingt-troisième d'Août, environ une heure après midi, ma mère l'avertit qu'il paroissoit un nuage d'une grandeur et d'une figure extraordinaire. Après avoir été quelque temps couché au soleil, selon sa coutume, et avoir bu de l'eau froide, il s'étoit jeté sur un lit où il étudioit. Il se lève et monte en un lieu d'où il pouvoit aisément observer ce prodige ; il étoit difficile de discerner de loin de quelle montagne ce nuage sortoit. L'événement a découvert depuis que c'étoit du mont Vésuve. Sa figure approchoit de celle d'un arbre, et d'un pin plus que d'aucun autre ; car après s'être élevé fort haut en forme de tronc, il étendoit une espèce de branche. Je m'imagine qu'un vent souterrain le poussoit d'abord avec impétuosité et le soutenoit ; mais soit que l'impression diminuât peu à peu, soit que ce nuage fut affaissé par son propre poids, on le voyoit se dilater et se répandre. Il paroissoit tantôt blanc, tantôt noirâtre, et tantôt de diverses couleurs, selon qu'il étoit plus chargé ou de cendre, ou de terre. Ce prodige surprit mon oncle, qui étoit très-savant, et il le crut digne d'être examiné de plus près. Il commande que l'on appareille sa frégate légère, et me laisse la liberté de le suivre. Je lui répondis que j'aimois mieux étudier ; et par hasard il m'avoit donné lui-même quelque chose à écrire. Il sortoit de chez lui, ses tablettes à la main, lorsque les troupes de la flotte, qui étoit à Rétine, effrayées par la grandeur du danger (car ce bourg est précisément sur Misène, et on ne s'en pourroit sauver que par la mer), vinrent le conjurer de vouloir bien les garantir d'un si affreux péril. Il ne changea pas de dessein, et poursuivit, avec un courage héroïque, ce qu'il n'avoit d'abord entrepris que par simple curiosité ; il fait venir des galères, monte lui-même dessus, et part dans le dessein de voir quel secours on pourroit donner, non-seulement à Rétine, mais à tous les autres bourgs de cette côte, qui sont en grand nombre à cause de sa beauté. Il se presse d'arriver au lieu d'où tout le monde fuit, et où le péril paroissoit plus grand ; mais avec une telle liberté d'esprit, qu'à mesure qu'il apercevoit quelque mouvement ou quelque figure extraordinaire dans ce prodige, il faisoit ses observations et les dictoit. Déjà sur ses vaisseaux voloit la cendre plus épaisse et plus chaude à mesure qu'ils approchoient. Déjà tomboient autour d'eux des pierres calcinées, et des cailloux tout noirs, tout brûlés, tout pulvérisés par la violence du feu. Déjà la mer sembloit refluer, et le rivage devenir inaccessible par des morceaux entiers de montagnes dont il étoit couvert ; lorsqu'après s'être arrêté quelques momens, incertain s'il retourneroit, il dit à son pilote, qui lui conseilloit de gagner la pleine mer : " La fortune favorise le

" courage ; tournez du côté de Pompo-
" nianus." Pomponianus étoit à Stabie, en un endroit séparé par un petit golfe que forme insensiblement la mer sur ces rivages qui se courbent. Là, à la vue du péril qui étoit encore éloigné, mais qui sembloit s'approcher toujours, il avoit retiré tous ses meubles dans ses vaisseaux, et n'attendoit pour s'éloigner qu'un vent moins contraire. Mon oncle, à qui ce même vent avoit été très favorable, l'aborde, le trouve tout tremblant, l'embrasse, le rassure, l'encourage ; et, pour dissiper, par sa sécurité, la crainte de son ami, il se fait porter au bain. Après s'être baigné, il se met à table, et soupe avec toute sa gaieté, ou ce qui n'est pas moins grand, avec toutes les apparences de sa gaieté ordinaire. Cependant on voyoit luire, de plusieurs endroits du mont Vésuve, de grandes flammes et des embrasemens dont les ténèbres augmentoient l'éclat. Mon oncle, pour rassurer ceux qui l'accompagnoient, leur disoit que ce qu'ils voyoient brûler, c'étoient des villages que les paysans avoient abandonnés, et qui étoient demeurés sans secours. Ensuite il se coucha, et dormit d'un profond sommeil ; car, comme il étoit puissant, on l'entendoit ronfler dans l'anti-chambre. Mais, enfin, la cour par où on entroit dans son appartement, commençoit à se remplir si fort de cendres, que pour peu qu'il eût resté plus long-temps, il ne lui auroit plus été libre de sortir. On l'éveille ; il sort, et va rejoindre Pomponianus et les autres qui avoient veillé. Ils tiennent conseil, ils délibèrent s'ils se renfermeront dans la maison, ou s'ils tiendront la campagne ; car les maisons étoient tellement ébranlées par les fréquens tremblemens de terre, que l'on auroit dit qu'elles étoient arrachées de leurs fondemens, et jetées tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et puis remises à leur place. Hors de la ville, la chute des pierres, quoique légères et desséchées par le feu, étoient à craindre. Entre ces périls, on choisit la rase campagne ; chez ceux de sa suite une crainte surmonta l'autre ; chez lui la raison la plus forte l'emporta sur la plus foible. Ils sortent donc, et se couvrent la tête d'oreillers attachés avec des mouchoirs ; ce fut toute la précaution qu'ils prirent contre ce qui tomboit d'en haut. Le jour recommençoit ailleurs ; mais, dans le lieu où ils étoient, continuoit une nuit la plus sombre et la plus affreuse de toutes les nuits, et qui n'étoit un peu dissipée que par la lueur d'un grand nombre de flambeaux et d'autres lumières. On trouva bon de s'approcher du rivage, et d'examiner de près ce que la mer permettoit de tenter ; mais on la trouva encore fort grosse et fort agitée d'un vent contraire. Là, mon oncle ayant demandé de l'eau, et bu deux fois, se coucha sur un drap qu'il fit étendre. Ensuite, des flammes qui parurent plus grandes, et une odeur de souffre qui annonçoit leur approche, mirent tout le monde en fuite. Il se lève, appuyé sur deux valets, et dans le moment tombe mort. Je m'imagine qu'une fumée très-épaisse le suffoqua d'autant plus aisément, qu'il avoit la poitrine foible, et souvent la respiration embarrassée. Lorsque l'on commença à revoir la lumière (ce qui n'arriva que trois jours après), on retrouva au même endroit son corps entier, couvert de la même robe qu'il portoit quand il mourut, et dans la posture plutôt d'un homme qui repose, que d'un homme qui est mort. Pendant ce temps, ma mère et moi nous étions à Misène : mais cela ne regarde plus votre histoire ; vous ne voulez être informé que de la mort de mon oncle. Je finis donc, et je n'ajoute plus qu'un mot, c'est que je ne vous ai rien dit ou que je n'aie vu, ou que je n'aie appris dans ces momens où la vérité de l'action qui vient de se passer n'a pu encore être altérée. C'est à vous de choisir ce qui vous paroîtra plus important. Il y a bien de la différence entre écrire une lettre, ou une histoire ; entre écrire pour un ami, ou pour la postérité.

§ 119. *Sixième Lettre. A Tacite.*

La lettre que je vous ai écrite sur la mort de mon oncle dont vous aviez voulu être instruit, vous a, dites-vous, donné beaucoup d'envie de savoir quelles alarmes et quels dangers j'essuyai à Misène, où j'étois resté ; car c'est là où j'ai quitté mon histoire.

Après que mon oncle fut parti, je continuai l'étude qui m'avoit empêché de le suivre. Je pris le bain, je soupai, je me couchai, je dormis peu, et d'un sommeil fort interrompu. Pendant plusieurs jours un tremblement de terre s'étoit fait sentir, et nous avoit d'autant moins étonnés, que les bourgades et

même les villes de la Campanie y sont fort sujettes. Il redoubla pendant cette nuit avec tant de violence, qu'on eût dit que tout étoit, non pas agité, mais renversé. Ma mère entra brusquement dans ma chambre, et trouva que je me levois, dans le dessein de l'éveiller si elle eût été endormie. Nous nous asséyons dans la cour, qui ne sépare le bâtiment d'avec la mer que par un fort petit espace. Comme je n'avois que dix-huit ans, je ne sais si je dois appeler fermeté ou imprudence ce que je fis : je demandai Tite-Live ; je me mis à le lire, et je continuai à l'extraire, ainsi que j'aurois pu faire dans le plus grand calme. Un ami de mon oncle survient : il étoit nouvellement arrivé d'Espagne pour le voir. Dès qu'il nous aperçoit, ma mère et moi assis, moi un livre à la main, il nous reproche, à elle sa tranquillité, à moi ma confiance. Je n'en levai pas les yeux de dessus mon livre. Il étoit déjà sept heures du matin, et il ne paroissoit encore qu'une lumière foible, comme une espèce de crépuscule ; alors les bâtimens furent ébranlés avec de si fortes secousses, qu'il n'y eut plus de sûreté à demeurer dans un lieu, à la vérité découvert, mais fort étroit. Nous prenons le parti de quitter la ville : le peuple épouvanté nous suit en foule, nous presse, nous pousse, et ce qui dans la frayeur tient lieu de prudence, chacun ne croit rien de plus sûr que ce qu'il voit faire aux autres. Après que nous fûmes sortis de la ville, nous nous arrêtons ; et là, nouveaux prodiges, nouvelles frayeurs, les voitures que nous avions emmenées avec nous étoient à tout moment si agitées, quoiqu'en pleine campagne, qu'on ne pouvoit, même en les appuyant avec de grosses pierres, les arrêter en une place. La mer sembloit se renverser sur elle-même, et être comme chassée du rivage par l'ébranlement de la terre. Le rivage en effet étoit devenu plus spacieux, et se trouvoit rempli de différens poissons demeurés à sec sur le sable. A l'opposite, une nuée noire et horrible, crevée par des feux qui s'élançoient en serpentant, s'ouvroit et laissoit échapper de longues fusées semblables à des éclairs, mais qui étoient beaucoup plus grandes. Alors l'ami dont je viens de parler, revint une seconde fois, et plus vivement à la charge. Si votre frère, si votre oncle est vivant, nous dit-il, il souhaite, sans doute, que vous vous sauviez ; et s'il est mort, il a souhaité que vous lui survivissiez. Qu'attendez vous donc ? pourquoi ne vous sauvez-vous pas ? Nous lui répondîmes que nous ne pourrions songer à notre sûreté, pendant que nous étions incertains du sort de mon oncle. L'Espagnol part sans tarder davantage, et cherche son salut dans une fuite précipitée. Presque aussitôt la nue tombe à terre, et couvre les mers ; elle déroboit à nos yeux l'île de Caprée qu'elle enveloppoit, et nous faisoit perdre de vue le promontoire de Misène. Ma mère me conjure, me presse, m'ordonne de me sauver, de quelque manière que ce soit ; elle me remontre que cela est facile, à mon âge, et que pour elle, chargée d'années et d'embonpoint, elle ne le pouvoit faire ; qu'elle mourroit contente, si elle n'étoit point cause de ma mort. Je lui déclare qu'il n'y avoit point de salut pour moi qu'avec elle ; je lui prends la main, et je la force de m'accompagner : elle le fait avec peine, et se reproche de me retarder. La cendre commençoit à tomber sur nous, quoiqu'en petite quantité. Je tourne la tête, et j'aperçois derrière nous une épaisse fumée qui nous suivoit en se répandant sur la terre, comme un torrent. Pendant que nous voyons encore, quittons le grand chemin, dis-je à ma mère, de peur qu'en le suivant, la foule de ceux qui marchent sur nos pas ne nous étouffe dans les ténèbres. A peine nous étions-nous écartés, qu'elles augmentèrent de telle sorte qu'on eût cru être, non pas dans une de ces nuits noires et sans lune, mais dans une chambre où toutes les lumières auroient été éteintes. Vous n'eussiez entendu que plaintes de femmes, que gémissemens d'enfans, que cris d'hommes. L'un appeloit son père, l'autre son fils, l'autre sa femme ; ils ne se reconnoissent qu'à la voix. Celui-là déplore son malheur ; celui-ci le sort de ses proches. Il s'en trouvoit à qui la crainte de la mort faisoit invoquer la mort même. Plusieurs imploroient le secours des dieux ; plusieurs croyoient qu'il n'y en avoit plus, et comptoient que cette nuit étoit la dernière et l'éternelle nuit, dans laquelle le monde devoit être enseveli : on ne manquoit pas même de gens qui augmentoient la crainte raisonnable et juste par des terreurs imaginaires et chimériques. Ils disoient qu'à Misène ceci étoit tombé, que cela brûloit, et la frayeur donnoit du poids à leurs mensonges. Il

parut une lueur qui nous annonçoit, non le retour du jour, mais l'approche du feu qui nous menaçoit. Il s'arrêta pourtant loin de nous. L'obscurité revient, et la pluie de cendre recommence, et plus forte et plus épaisse. Nous étions réduits à nous lever de temps en temps pour secouer nos habits, et sans cela, elle nous eût accablés et engloutis. Je pourrois me vanter, qu'au milieu de si affreux dangers, il ne m'échappa ni plaintes, ni foiblesse ; mais j'étois soutenu par cette consolation, peu raisonnable, quoique naturelle à l'homme, de croire que tout l'univers périssoit avec moi. Enfin cette épaisse et noire vapeur se dissipa peu à peu, et se perdit tout à fait, comme une fumée, ou comme un nuage. Bientôt après parut le jour, et le soleil même, jaunâtre pourtant, et tel qu'il a coutume de luire dans une éclipse. Tout se montroit changé à nos yeux troublés encore ; et nous ne trouvions rien qui ne fût caché sous des monceaux de cendre comme sous de la neige. On retourne à Misène : chacun s'y rétablit de son mieux, et nous y passons une nuit fort partagée entre la crainte et l'espérance, mais où la crainte eut la meilleure part, car le tremblement de terre continuoit : on ne voyoit que gens effrayés entretenir leur crainte et celle des autres par de sinistres prédictions. Il ne nous vint pourtant aucune pensée de nous retirer, jusqu'à ce que nous eussions eu des nouvelles de mon oncle, quoique nous fussions encore dans l'attente d'un péril si effroyable, et que nous avions vu de si près. Vous ne lirez pas ceci pour l'écrire ; car il ne mérite pas d'entrer dans votre histoire, et vous n'imputerez qu'à vous-même qui l'avez exigé, si vous n'y trouvez rien qui soit digne même d'une lettre. Adieu.

§ 120. *Septième Lettre. A Bebius.*

Suetone qui loge avec moi, a dessein d'acheter une petite terre, qu'un de vos amis veut vendre. Faites en sorte, je vous prie, qu'elle ne soit vendue que ce qu'elle vaut. C'est à ce prix qu'elle lui plaira. Un mauvais marché ne peut être que désagréable, mais principalement par le reproche continuel qu'il semble nous faire de notre prudence. Cette acquisition (si d'ailleurs elle n'est pas trop chère) tente mon ami par plus d'un endroit : son peu de distance de Rome, la commodité des chemins, la médiocrité des bâtimens, les dépendances plus capables d'amuser que d'occuper. En un mot il ne faut à ces messieurs les savans, absorbés comme lui dans l'étude, que le terrain nécessaire pour délasser leur esprit, et réjouir leurs yeux. Il ne leur faut qu'une allée pour se promener, qu'une vigne dont ils puissent connoître tous les ceps, que des arbres dont ils puissent savoir le nombre. Je vous mande tout ce détail pour vous apprendre quelle obligation il m'aura, et toutes celles que lui et moi nous aurons, s'il achète, à des conditions dont il n'ait jamais lieu de se repentir, une petite maison telle que je viens de la dépeindre. Adieu.

§ 121. *Huitième Lettre. A Proculus.*

Vous me priez de lire vos ouvrages dans ma retraite, et de vous dire s'ils sont dignes d'être publiés. Vous m'en pressez : vous autorisez vos prières par des exemples. Vous me conjurez même de prendre sur mes études une partie du loisir que je leur destine, et de la donner aux vôtres. Enfin, vous me citez Cicéron, qui se faisoit un plaisir de favoriser et d'animer les poëtes. Vous me faites tort. Il ne faut ni me prier, ni me presser. Je suis adorateur de la poésie, et j'ai pour vous une tendresse que rien n'égale. Ne doutez donc pas que je ne fasse avec autant d'exactitude que de joie ce que vous m'ordonnez. Je pourrois déjà vous mander que rien n'est plus beau, et ne mérite mieux de paroître ; du moins autant que j'en puis juger par les endroits que vous m'avez fait voir : si pourtant votre prononciation ne m'a point imposé ; car vous lisez d'un ton fort imposteur. Mais j'ai assez bonne opinion de moi, pour croire que le charme de l'harmonie ne va point jusqu'à m'ôter le jugement. Elle peut bien le surprendre, mais non pas le corrompre ni l'altérer. Je crois donc déjà pouvoir hasarder mon avis sur le corps de l'ouvrage. La lecture m'apprendra ce que je dois penser de chaque partie. Adieu.

§ 122. *Neuvième Lettre. A Maxime.*

Ces jours passés, la maladie d'un de

mes amis me fit faire cette réflexion, que nous sommes fort gens de bien quand nous sommes malades. Car quel est le malade que l'avarice ou l'ambition tourmente? Il n'est plus enivré d'amour, entêté d'honneurs. Il néglige le bien, et compte toujours avoir assez du peu qu'il se voit sur le point de quitter. Il croit des dieux, et il se souvient qu'il est homme. Il n'envie, il n'admire, il ne méprise la fortune de personne. Les médisances ne lui font ni impression, ni plaisir. Toute son imagination n'est occupée que de bains et de fontaines. Tout ce qu'il se propose, s'il en peut échapper, c'est de mener à l'avenir une vie douce et tranquille, une vie innocente et heureuse. Je puis donc nous faire ici à tous deux en peu de mots une leçon, dont les philosophes font des volumes entiers. Persévérons à être tels pendant la santé, que nous nous proposons de devenir quand nous sommes malades. Adieu.

§ 123. *Dixième Lettre. A Tacite.*

J'ai lu votre ouvrage, et j'ai marqué avec le plus de soin qu'il m'a été possible, ce qui m'a paru devoir être ou changé ou retranché. J'ai coutume de dire la vérité, et vous aimez à l'entendre ; car personne ne souffre plus patiemment la critique que ceux qui méritent la louange. A présent c'est votre tour, et j'attends vos remarques sur l'ouvrage que je vous ai confié. O l'honorable et le charmant commerce que cette réciprocité de lumières et de secours ! Qu'il m'est doux de penser que si la postérité s'occupe de nous, on saura à jamais combien il y a eu entre nous d'union, de confiance et de franchise ! Ce sera un exemple rare et remarquable, que deux hommes, à peu près du même âge et du même rang, et de quelque nom dans les lettres (car il faut bien que je parle modestement de vous, puisque je parle en même temps de moi) se soient aidés et soutenus mutuellement dans leurs études. Dans ma première jeunesse, et lorsque vous aviez déjà de la réputation et de la gloire, toute mon ambition étoit de suivre vos traces, de loin, il est vrai, mais du moins de plus près que tout autre. Il y avoit d'autres hommes célèbres par leur génie ; mais vous me paroissiez, par un rapport naturel entre nous deux, celui que je pouvois et que je devois imiter. C'est ce qui fait que je m'applaudis tant de ce que mon nom est cité avec le vôtre, lorsqu'il est question des gens de lettres, de ce qu'on pense à moi lorsqu'on parle de vous. Ce n'est pas qu'il n'y ait des écrivains qu'on nous préfère ; mais il m'importe peu dans quel rang on nous mette ensemble, parce qu'à mon gré, le premier de tous est celui qui vient après vous. Il y a plus ; vous devez avoir remarqué que dans les testamens on nous laisse des legs semblables, à l'un et à l'autre, à moins que le testateur n'ait été l'ami particulier de l'un des deux. Je conclus que nous devons nous en aimer davantage, puisque les études, les mœurs, la réputation, et enfin les dernières volontés des hommes nous unissent par tant de liens.

§ 124. *Onzième Lettre. A Quintilien.*

Quoique vous soyez très-simple et très-modeste dans votre manière de vivre, et que vous ayez élevé votre fille dans les vertus convenables à la fille de Quintilien et à la petite-fille de Tutilius, cependant aujourd'hui qu'elle épouse Nonius Céler, homme de distinction, et à qui ses emplois et ses charges imposent la nécessité de vivre dans un certain éclat, il faut qu'elle règle son train et ses habits sur le rang de son mari. Ces dehors n'augmentent pas notre dignité réelle, mais ils la relèvent aux yeux du public. Je sais que vous êtes très-riche des biens de l'âme, et beaucoup moins des biens de la fortune. Je prends donc sur moi une partie de vos obligations, et comme un second père, je donne à notre chère fille 50,000 sesterces. Je ne me bornerois pas là, si je n'étois persuadé que la modicité du présent sera pour vous la seule raison de le recevoir.

§ 125. *Douzième Lettre. A * *, Sur le Spectre d'Athènes.*

Le loisir dont nous jouissons vous permet d'enseigner et me permet d'apprendre. Je voudrois donc bien savoir si les fantômes ont quelque chose de réel, s'ils ont une vraie figure, si ce sont des génies, ou seulement de vaines images qui se tracent dans l'imagination troublée par la crainte. Ce qui me feroit pencher à croire qu'il y a de véritables spectres, c'est ce qu'on m'a dit être ar-

rivé à Curtius Rufus. Dans le temps qu'il étoit encore sans fortune et sans nom, il avoit suivi en Afrique celui à qui le gouvernement en étoit échu. Sur le déclin du jour, il se promenoit sous un portique, lorsqu'une femme d'une taille et d'une beauté plus qu'humaine, se présente à lui : la peur le saisit. *Je suis*, dit-elle, *l'Afrique ; je viens te prédire ce qui doit t'arriver. Tu iras à Rome, tu rempliras les plus grandes charges, et tu reviendras ensuite gouverner cette province où tu mourras.* Tout arriva comme elle l'avoit prédit. On conte même qu'abordant à Carthage, et sortant de son vaisseau, la même figure se présenta devant lui, et vint à sa rencontre sur le rivage. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il tomba malade, et jugeant de l'avenir par le passé, et du malheur qui le menaçoit par la bonne fortune qu'il avoit éprouvée, il désespéra de sa guérison, malgré la bonne opinion que tous les siens en avoient conçue. Mais voici une autre histoire qui ne vous paroîtra pas moins surprenante, et qui est bien plus horrible ; je vous la donnerai telle que je l'ai reçue. Il y avoit à Athènes une maison fort grande et fort logeable, mais décriée et déserte. Dans le plus profond silence de la nuit, on entendoit un bruit de fer qui se choquoit contre du fer, et si l'on prêtoit l'oreille avec plus d'attention, un bruit de chaînes qui paroissoit d'abord venir de loin, et ensuite s'approcher. Bientôt on voyoit un spectre fait comme un vieillard très-maigre, très-abattu, qui avoit une longue barbe, des cheveux hérissés, des fers aux pieds et aux mains, qu'il secouoit horriblement. De là des nuits affreuses et sans sommeil pour ceux qui habitoient cette maison : l'insomnie à la longue amenoit la maladie, et la maladie, en redoublant la frayeur, étoit suivie de la mort. Car pendant le jour, quoique le spectre ne parût plus, l'impression qu'il avoit faite le remettoit toujours devant les yeux, et la crainte passée en donnoit une nouvelle. A la fin la maison fut abandonnée et laissée tout entière au fantôme. On y mit pourtant un écriteau pour avertir qu'elle étoit à louer, ou à vendre, dans la pensée que quelqu'un peu instruit d'un inconvénient si terrible, pourroit y être trompé. Le philosophe Athénodore vient à Athènes : il aperçoit l'écriteau ; en demande le prix ; la modicité le met en défiance. Il s'informe : on lui dit l'histoire, et loin de lui faire rompre le marché, elle l'engage à le conclure sans remise. Il s'y loge, et sur le soir, il ordonne qu'on lui dresse son lit dans l'appartement sur le devant, qu'on lui apporte ses tablettes, sa plume et de la lumière, et que ses gens se retirent au fond de la maison. Lui, de peur que son imagination libre n'allât au gré d'une crainte frivole se figurer des fantômes, il applique son esprit, ses yeux et sa main à écrire. Au commencement de la nuit un profond silence règne dans cette maison, comme partout ailleurs ; ensuite il entend des fers s'entrechoquer, des chaînes qui se heurtent ; il ne lève pas les yeux, il ne quitte point sa plume, ne songe qu'à bien affermir son cœur, et à se garantir de l'illusion de ses sens. Le bruit s'augmente, s'approche : il semble qu'il se fasse près de la porte et bientôt dans la chambre même. Il regarde, il aperçoit le spectre, tel qu'on le lui avoit dépeint : ce spectre étoit debout et l'appeloit du doigt. Athénodore lui fait signe de la main d'attendre un peu, et continue à écrire comme si de rien n'étoit. Le spectre recommence son fracas avec ses chaînes, qu'il fait sonner aux oreilles du philosophe. Celui-ci regarde encore une fois, et voit que l'on continue à l'appeler du doigt. Alors sans tarder davantage, il se lève, prend la lumière et suit. Le fantôme marche d'un pas lent, comme si le poids des chaînes l'eût accablé. Mais après qu'il est arrivé dans la cour de la maison il disparoît tout à coup et laisse là notre philosophe, qui ramasse des feuilles et des herbes, et les place à l'endroit où il avoit été quitté, pour le pouvoir reconnoître. Le lendemain il va trouver les magistrats, et les supplie d'ordonner que l'on fouille en cet endroit. On le fait ; on y trouve des os encore enlacés dans des chaînes ; le temps avoit consumé les chairs. Après qu'on les eut soigneusement rassemblés, on les ensevelit publiquement ; et depuis que l'on eut rendu au mort les derniers devoirs, il ne troubla plus le repos de cette maison. Ce que je viens de dire, je le crois sur la foi d'autrui ; mais voici ce que je puis assurer aux autres sur la mienne. J'ai un affranchi, nommé Marcus, qui n'est point sans instruction. Il étoit couché avec son jeune frère ; il lui sembla voir quelqu'un assis sur le lit, et qui approchoit des ciseaux de sa tête, et même

lui coupoit des cheveux au-dessus du front. Quand il fut jour, on aperçut qu'il avoit le haut de la tête rasé, et ses cheveux furent trouvés répandus près de lui. Peu après, pareille aventure arrivée à un de mes gens, ne me permit plus de douter de la vérité de l'autre. Un de mes jeunes esclaves dormoit avec ses compagnons dans le lieu qui leur est destiné. Deux hommes vêtus de blanc (c'est ainsi qu'il le racontoit) vinrent par les fenêtres, lui rasèrent la tête pendant qu'il étoit couché, et s'en retournèrent comme ils étoient venus. Le lendemain lorsque le jour parut, on le trouva rasé comme on avoit trouvé l'autre, et les cheveux qu'on lui avoit coupés, épars sur le plancher. Ces aventures n'eurent aucune suite, si ce n'est peut-être que je ne fus point accusé devant Domitien, sous l'empire de qui elles arrivèrent. Je ne l'eusse pas échappé, s'il eût vécu ; car on trouva dans son portefeuille une requête donnée contre moi par Metius Carus. De là on peut conjecturer que comme la coutume des accusés est de négliger leurs cheveux et de les laisser croître, ceux que l'on avoit coupés à mes gens marquoient que j'étois hors de danger. Je vous supplie donc de mettre ici toute votre érudition en œuvre. Le sujet est digne d'une profonde méditation, et peut-être ne suis-je pas indigne que vous me fassiez part de vos lumières. Si, selon votre coutume, vous balancez les deux opinions contraires, faites pourtant que la balance penche de quelque côté pour me tirer de l'inquiétude où je suis ; car je ne vous consulte que pour n'y plus être.

§ 126. *Treizième Lettre. A Carinius. Sur l'Aventure d'un Enfant d'Hippone.*

J'ai découvert un sujet de poëme : c'est une histoire, mais qui a tout l'air d'une fable. Il mérite d'être traité par un homme comme vous, qui ait l'esprit agréable, élevé, poétique. J'en ai fait la découverte à table, où chacun contoit à l'envi son prodige. L'auteur passe pour très-fidèle, quoiqu'à vrai dire, qu'importe la fidélité à un poëte ? Cependant c'est un auteur tel que vous ne refuseriez pas de lui ajouter foi, si vous écriviez l'histoire. Près de la colonie d'Hippone, qui est en Afrique sur le bord de la mer, on voit un étang navigable, d'où sort un canal qui, comme un fleuve, entre dans la mer ou retourne à l'étang même, selon que le flux l'entraîne, ou que le reflux le repousse. La pêche, la navigation, le bain y sont des plaisirs de tous les âges, surtout des enfans, que leur inclination porte au divertissement et à l'oisiveté. Entre eux ils mettent l'honneur et le mérite à laisser le rivage bien loin derrière eux : et celui qui s'en éloigne le plus, et qui devance tous les autres, en est le vainqueur. Dans cette sorte de combat, un enfant plus hardi que ses compagnons, s'étant fort avancé, un dauphin se présente, et tantôt le précède, tantôt le suit, tantôt tourne autour de lui, enfin charge l'enfant sur son dos, puis le remet à l'eau, une autrefois le reprend et l'emporte tout tremblant, d'abord en pleine mer, mais peu après il revient à terre et le rend au rivage et à ses compagnons. Le bruit s'en répand dans la colonie ; chacun y court, chacun regarde cet enfant comme une merveille ; on ne peut se lasser de l'interroger, de l'entendre, de raconter ce qui s'est passé. Le lendemain tout le monde court à la rive ; ils ont tous les yeux sur la mer, ou sur ce qu'ils prennent pour elle ; les enfans se mettent à la nage, et parmi eux celui dont je vous parle, mais avec plus de retenue. Le dauphin revient à la même heure, et s'adresse au même enfant. Celui ci prend la fuite avec les autres : le dauphin comme s'il vouloit le rappeler et l'inviter, saute, plonge, et fait cent tours différens. Le jour suivant, celui d'après et plusieurs autres de suite, même chose arrive, jusqu'à ce que ces gens nourris sur la mer se font une honte de leur crainte. Ils approchent du dauphin, ils l'appellent, ils jouent avec lui, ils le touchent, il se laisse manier. Cette épreuve les encourage, surtout l'enfant qui le premier en avoit couru le risque ; il nage auprès du dauphin et saute sur son dos. Il est porté et rapporté ; il se croit reconnu et aimé, il aime aussi ; et ni l'un ni l'autre ne ressent ni n'inspire la frayeur. La confiance de celui-là augmente et en même temps la docilité de celui-ci ; les autres enfans l'accompagnent en nageant, et l'animent par leurs cris et par leurs discours. Avec ce dauphin on en voyoit un autre (et ceci n'est pas moins merveilleux) qui ne servoit que de compagnon et de spectateur. Il ne faisoit, il ne souffroit rien de semblable, mais il menoit et ramenoit l'autre dauphin comme les enfans menoient

et ramenoient leur camarade. L'animal de plus en plus apprivoisé par l'habitude de jouer avec l'enfant et de le porter, avoit coutume de venir à terre; et après s'être séché sur le sable, lorsqu'il venoit à sentir la chaleur, il se rejetoit à la mer. Octavius Avitus, lieutenant du proconsul, emporté par une vaine superstition, prit le temps que le dauphin étoit sur le rivage pour faire répandre sur lui des parfums : la nouveauté de cette odeur le mit en fuite et le fit sauter dans la mer. Plusieurs jours s'écoulèrent depuis sans qu'il parût. Enfin il revint, d'abord languissant et triste ; et peu après ayant repris ses premières forces, il recommença ses jeux et ses tours ordinaires. Tous les magistrats des lieux circonvoisins s'empressoient d'accourir à ce spectacle ; leur arrivée et leur séjour engageoient cette ville qui n'est pas déjà trop riche, à de nouvelles dépenses qui achevoient de l'épuiser. Ce concours de monde y troubloit d'ailleurs et y dérangeoit tout. On prit donc le parti de tuer secrètement le dauphin qu'on venoit voir. Ne pleurez-vous pas son sort ? De quelles expressions, de quelles figures vous enrichirez cette histoire, quoiqu'il ne soit pas besoin de votre art pour l'embellir, et qu'il suffise de ne rien ôter à la vérité !

§ 127. *Lettre de Voiture au Comte d'Avaux, Plénipotentiaire à Munster.*

A ce que je vois, vous autres plénipotentiaires, vous vous divertissez admirablement à Munster ; il vous y prend envie de rire en six mois une fois. Vous faites bien de prendre le temps, tandis que vous l'avez, et de jouir de la douceur de la vie que la fortune vous donne. Vous êtes là comme rats en paille, dans les papiers jusqu'aux oreilles, toujours lisant, écrivant, corrigeant, proposant, conférant, haranguant, consultant dix ou douze heures par jour, dans de bonnes chaises à bras, bien à votre aise, pendant que nous autres, pauvres diables, sommes ici marchant, courant, tracassant, jouant, causant, veillant et tourmentant notre misérable vie. Mais avec tout votre bon temps, monseigneur, dites le vrai ; ne fait-il pas plus sombre à Munster, depuis que madame de Longueville n'y est plus ? Au moins fait-il plus clair et plus beau à Paris depuis qu'elle y est. Vous nous l'avez renvoyée plus belle, plus aimable et plus habile que nous ne vous l'avions donnée. Je voudrois que vous pussiez ouïr tout ce qu'elle dit de vous, et avec quelle estime et quelle amitié elle en parle ; elle m'a commandé de vous faire de sa part mille complimens du meilleur cœur du monde. Votre Italien, au reste, et son élégance m'ont surpris. Tout de bon, monseigneur, vous m'effrayez ; mais dans quel abime avez-vous été chercher, et par quel art savez vous tirer des beautés et des grâces toutes fraîches et toutes nouvelles ? J'eus honte, en vérité, de ce que mon valet me vit éclater de rire en lisant une lettre qu'il avoit entendu que l'on me donnoit de la part de M. d'Avaux, ce monsieur d'Avaux si grave, si sérieux, si important dans l'esprit de tout le monde.

Voiture.

§ 128. *Lettre de Gui Patin à Monsieur C. S. M. D.*

Depuis ma dernière lettre, j'ai appris que le comte d'Olivarès est mort en Espagne avec grand regret du roi : car quoiqu'il semblât disgrâcié, il ne laissoit pas toujours d'avoir grand crédit dans l'esprit de son maître. Les Espagnols font courir le bruit que, le jour de sa mort, il arriva le plus grand orage qui se vit jamais ; et même qu'une petite rivière se déborda si furieusement, qu'elle pensa noyer tout Madrid. Je laisse tous ces prodiges qu'on dit arriver à la mort des grands, à Tite-Live, à quelques autres historiens, et à la superstition des Espagnols. Je crois qu'ils meurent tout à fait comme les autres, en cédant à la mort qui ne manque jamais de venir en son temps. Nous avons vu mourir ici le cardinal de Richelieu naturellement comme les autres, sans miracle, aussi-bien que sans orage, un des beaux jours de l'année, quoique ce fût le 4 Décembre. Ce seroit une belle affaire, si la terre étoit délivrée de cette engeance de tyranneaux qui ravagent tout : mais je pense que cela n'arrivera jamais ; car Dieu le permet à cause des péchés du peuple : joint que si la race en venoit à manquer, comme celle des loups en Angleterre, je crois qu'il en renaîtroit d'autres aussitôt, puisque nous voyons tous les jours cette vérité, que l'homme est un loup à l'homme même.

Gui Patin.

§ 129. *Autre Lettre de Gui Patin, au même.*

On parle fort ici de la reine de Suède qui se démet de la royauté en se réservant une pension notable : elle met en sa place un prince de Suède son cousin, de la maison Palatine. On ne sait point la véritable cause de cette abdication. Les historiens n'en ont jamais dit une bonne pour Dioclétien qui en fit de même. On dit qu'un des Andronics en fit autant, épouvanté d'un spectre qu'il vit dans son cabinet, et qui lui commanda de le faire. Charles-Quint étoit vieux et cassé, et avoit beaucoup de péchés sur le dos. Les moines disent qu'il vouloit faire pénitence : tout cela est bon à dire ; mais beaucoup de gens croient qu'il fit une folie de se dépouiller avant que de se coucher : aussi ne tarda-t-il guère à s'en repentir. La curiosité de notre siècle aura bien de la peine à découvrir la cause de celle-ci ; et quand on la sauroit, peu de gens la diront. On dit que la reine s'est mise entre les mains d'un ambassadeur du roi d'Espagne, nommé Pimentel, qui l'emmène en Italie pour lui faire voir le pays ; qu'elle veut se faire catholique : qu'elle veut aller voir la Grèce, la Thrace, l'Euphrate, le Pont-Euxin, ce que je ne crois point ; nous sommes dans un siècle de prodiges.

Gui Patin.

§ 130. *Autre Lettre de Gui Patin au même.*

L'accord du cardinal de Retz est conclu tout à fait. On sait qu'il a été en plusieurs endroits déguisé, habillé en gris, se faisant appeler le baron de la Neuville : il parloit Latin, connoissoit tout le monde, et se faisoit aimer de tout le monde. Il a été à Dunkerque, à Anvers, à la Haye, à Rotterdam, à Munster, en Westphalie, où il a demeuré trois mois entiers inconnu, mais admiré merveilleusement pour les belles qualités qu'il possède. Il étoit logé chez un savant médecin, nommé M. de Rottendort qui lui parla de moi avec affection : le cardinal lui répondit de même, et lui dit qu'il me connoissoit fort bien, et qu'il faisoit grand état de moi. Le médecin son hôte l'admiroit particulièrement pour deux choses, dont la première étoit de voir qu'il connoissoit tout le monde : la seconde qu'il savoit tout, et qu'il excelloit particulièrement en politique : il soupçonna qu'il n'étoit pas homme du commun, outre qu'en toute occasion, il parloit mieux Latin que ne font tous les gentilshommes François ; ce qui fut cause que ledit hôte en entretint M. l'évêque de Munster, prince du pays, qui témoigna de la curiosité de connoître ce gentilhomme : mais lui, sachant qu'il eût été en danger, s'en défendit prudemment, et délogea dès le lendemain de grand matin, de peur qu'il ne lui arrivât pis ; c'est qu'il n'y veut point manger, le Carême prochain, des jambons de Westphalie, que nous appelons ici jambons de Mayence, parce qu'autrefois cette grande foire de jambons étoit à Mayence ; et la grande quantité que nous en avons à Paris vers Pâques, nous vient par les marchands Hollandois. Mais vous direz que je ne vous entretiens que de jambons. J'aimerois mieux vous en faire manger ici, en dépit des Juifs, qui s'en font une loi. Que j'aurois de plaisir de vous faire faire bonne chère ! Je vous baise les mains ; et suis de toute mon âme. . .

Gui Patin.

§ 131. *Lettre de P. Corneille à M. de Saint Evremont.*

Monsieur,

L'obligation que je vous ai, est d'une nature à ne pouvoir jamais vous en remercier dignement ; et, dans la confusion où j'en suis, je m'obstinerois encore dans le silence, si je n'avois peur qu'il ne passât auprès de vous comme ingratitude. Bien que les suffrages de l'importance du vôtre nous doivent toujours être très-précieux, il y a des conjonctures qui en augmentent le prix. Vous m'honorez de votre estime, en un temps où il semble qu'il y ait un parti fait pour ne m'en laisser aucune ; vous me soutenez, quand on se persuade qu'on m'a abattu ; et vous me consolez glorieusement de la délicatesse de notre siècle, quand vous daignez m'attribuer le bon goût de l'antiquité. C'est un merveilleux avantage pour un homme qui ne peut douter que la postérité ne veuille bien s'en rapporter à vous ; aussi je vous avoue, après cela, que je pense avoir quelque droit de traiter de ridicules, ces vains trophées qu'on établit sur le débris

imaginaire des miens, et de regarder avec pitié ces opiniâtres entêtemens qu'on avoit pour les anciens héros refondus à notre mode. Me voulez-vous bien permettre d'ajouter ici, que vous m'avez pris par mon foible, et que ma Sophonisbe, pour qui vous montrez tant de tendresse, a la meilleure part de la mienne. Que vous flattez agréablement mes sentimens, quand vous confirmiez ce que j'ai avancé touchant la part que l'amour doit avoir dans les belles tragédies, et la fidélité avec laquelle nous devons conserver à ces vieux illustres, ces caractères de leur temps, de leur nation et de leur humeur ! J'ai cru jusqu'ici que l'amour étoit une passion trop chargée de foiblesse pour être la dominante dans une pièce héroïque; j'aime qu'elle y serve d'ornement, et non pas de corps, et que les grandes âmes ne la laissent agir qu'autant qu'elle est incompatible avec de plus nobles impressions. Nos doucereux et nos enjoués sont d'un contraire avis, mais vous vous déclarez du mien; n'est-ce pas assez pour vous en être redevable au dernier point, et me dire toute ma vie, monsieur ....

P. Corneille.

§ 132. *Lettre de Racine à M. le Vasseur.*

Pourquoi ne voulez-vous plus me venir voir ? et aimez-vous mieux me parler par lettres ? N'est-ce point que vous vous imaginez que vous en aurez plus d'autorité sur moi, et que vous en conserverez mieux la majesté de l'empire ? *Major è longinquo reverentia.* Croyez-moi, monsieur, il n'est pas besoin de cette politique ; vos raisons sont trop bonnes d'elle-mêmes, sans être appuyées de ces secours étrangers. Mon Ode a été montrée à M. Chapelain ; il a marqué quelques changemens à faire ; je les ai faits, et j'étois très-embarrassé pour savoir si ces changemens n'étoient point eux-mêmes à changer. Elle a été vue aussi par M. Perrault ; il a dit de fort bonnes choses, que j'ai toutes suivies à une ou deux près, et où je ne suivrois pas Apollon lui même. C'est la comparaison de Vénus et de Mars qu'il récuse, à cause que Vénus est une prostituée, Mais vous savez que quand les poëtes parlent des dieux, ils les traîtent en divinités, et, par conséquent, comme des êtres parfaits, n'ayant même jamais parlé de leurs crimes ; car aucun ne s'est avisé de reprocher à Jupiter et à Vénus leurs adultères ; et, si cela étoit, il ne faudroit plus introduire les dieux, puisqu'à regarder leurs actions, il n'y en a pas un qui ne méritât d'être brûlé, si on lui faisoit bonne justice. Bien plus, j'ai pour moi Malherbe, qui a comparé la reine Marie à Vénus, dans quatre vers aussi beaux qu'ils me sont avantageux, puisqu'il y parle de l'amour de Vénus.

Telle n'est point la Cythérée,
Quand d'un nouveau feu s'allumant,
Elle sort pompeuse et parée,
Pour la conquête d'un amant.

Ce qu'il y a eu de plus considérable à changer, ç'a été une stance entière, qui est celle des tritons ; il s'est trouvé que les tritons n'avoient jamais logé dans les fleuves, mais seulement dans la mer ; je les ai souhaités bien des fois noyés tous, tant qu'ils sont, pour la peine qu'ils m'ont donnée ; j'ai donc refait une autre stance. Au reste, je goûte ici tous les plaisirs de la vie solitaire ; je suis tout seul, et je n'entends pas le moindre bruit. Il est vrai que le vent en fait beaucoup, et même jusqu'à faire trembler la maison ; mais il y a un poëte qui dit :

O quam jucundum est, recubantem audire susurros
Ventorum, et somnos imbre juvante sequi !

Ainsi, si je voulois, je tirerois ce vent à mon avantage ; mais je vous assure qu'il m'empêche de dormir toute la nuit, et je crois que le poëte vouloit parler des zéphyrs. Je lis des vers, je tâche d'en faire : je lis des aventures d'Arioste, et je ne suis pas moi-même sans aventure. Une dame me prit hier pour un sergent. Venez me voir, on vous prendra pour un commissaire, et nous ferons trembler tout le quartier.

J. Racine.

§ 133. *Lettre de Racine à Boileau.*

Madame de Maintenon m'a dit ce matin, que le roi avoit réglé notre pension à quatre mille francs pour moi, et à deux mille francs pour vous. Cela s'entend sans y comprendre notre pension

de gens de lettres. Je l'ai fort remerciée pour vous et pour moi. Je viens aussi tout à l'heure de remercier le roi. Il m'a paru qu'il avoit quelque peine qu'il y eût de la diminution ; mais je lui ai dit que nous étions contens. J'ai plus appuyé encore sur vous que sur moi, et j'ai dit au roi que vous prendriez la liberté de lui écrire pour le remercier, n'osant pas lui venir donner la peine d'élever sa voix pour vous parler. J'ai dit en propres paroles : " Sire, il a plus " d'esprit que jamais, plus de zèle pour " Votre Majesté, et plus d'envie de tra- " vailler pour votre gloire qu'il n'en a " jamais eu." Vous voyez enfin que les choses ont été réglées comme vous l'avez souhaité vous-même. Je ne laisse pas d'avoir une vraie peine de ce qu'il semble que je gagne à cela plus que vous. Mais outre les dépenses et les fatigues des voyages dont je suis assez aise que vous soyez délivré, je vous connois si noble et si plein d'amitié, que je suis assuré que vous souhaiteriez de bon cœur que je fusse encore mieux traité. Je serai très-content si vous l'êtes en effet. J'espère vous revoir bientôt. Je demeure ici, pour voir de quelle manière la chose doit se tourner ; car on ne m'a point encore dit si c'est par un brevet, ou si c'est à l'ordinaire sur la cassette. Je suis entièrement à vous. Il n'y a rien de nouveau ici. On ne parle que du voyage, et tout le monde n'est occupé que de ses équipages. Je vous conseille d'écrire quatre lignes au roi, et autant à madame de Maintenon, qui assurément s'intéresse toujours avec beaucoup d'amitié à tout ce qui vous touche. Envoyez-moi vos lettres par la poste, ou par votre jardinier si vous le jugez à propos.

J. Racine.

Réponse.

Etes-vous fou avec vos complimens ? Ne savez-vous pas bien que c'est moi qui ai, pour ainsi dire, prescrit la chose de la manière qu'elle s'est faite ? et pouvez-vous douter que je ne sois parfaitement content d'une affaire où l'on m'accorde tout ce que je demande ? Tout va le mieux du monde, et je suis encore plus réjoui pour vous que pour moi-même. Je vous envoie deux lettres que j'écris, suivant vos conseils, l'une au roi et l'autre à madame de Maintenon. Je les ai écrites sans faire de brouillon, et je n'ai point ici de conseil ; ainsi je vous prie d'examiner si elles sont en état d'être données, afin que je les réforme si vous ne les trouvez pas bien. Je vous les envoie pour cela toutes décachetées ; et supposé que vous trouviez à propos de les présenter, prenez la peine d'y mettre votre cachet. Je verrai aujourd'hui madame Racine pour la féliciter. Je vous donne le bon jour, et suis tout à vous. Je ne reçus votre lettre qu'hier tout au soir, et je vous envoie mes trois lettres à huit heures, par la poste. Voilà, ce me semble une grande diligence pour le plus paresseux de tous les hommes.

Boileau.

§ 134. *Lettre de Racine à Madame la Marquise de Maintenon.*

Madame,

J'avois pris le parti de vous écrire au sujet de la taxe qui a si fort dérangé mes petites affaires ; mais n'étant pas content de ma lettre, j'avois simplement dressé un mémoire que M. le maréchal de.. .. s'offrit généreusement de vous remettre entre les mains, avec prière de le présenter à sa majesté.

Voilà, madame, tout naturellement comment je me suis conduit dans cette affaire ; mais j'apprens que j'en ai une bien plus considérable sur les bras.... Je vous avoue que lorsque que je faisois tant chanter dans Esther,

Rois, chassez la calomnie !

je ne m'attendois guères que je serois moi-même un jour attaqué par la calomnie. On veut me faire passer pour un homme de cabale et rebelle à l'église.

Ayez la bonté de vous souvenir, madame, combien de fois vous avez dit que la meilleure qualité que vous trouviez en moi, c'étoit une soumission d'enfant pour tout ce que l'église croit et ordonne, même dans les plus petites choses. J'ai fait, par votre ordre, près de trois mille vers sur des sujets de piété ; j'y ai parlé assurément de toute l'abondance de mon cœur, et j'y ai mis tous les sentimens dont j'étois le plus rempli. Vous est-il jamais revenu qu'on y eût trouvé un seul endroit qui approchât de l'erreur ?.....

Pour la cabale, qui est-ce qui n'en

peut être accusé, si on en accuse un homme aussi dévoué au roi que je le suis, un homme qui passe sa vie à penser au roi, à s'informer des grandes actions du roi, et à inspirer aux autres les sentimens d'amour et d'admiration qu'il a pour le roi ? J'ose dire que les grands seigneurs m'ont bien plus recherché que je ne les recherchois moi-même ; mais dans quelque compagnie que je me sois trouvé, Dieu m'a fait la grâce de ne rougir jamais ni du roi, ni de l'évangile. Il y a des témoins encore vivans qui pourroient vous dire avec quel zèle on m'a vu souvent combattre de petits chagrins qui naissent quelquefois dans l'esprit des gens que le roi a le plus comblés de ses grâces. Hé quoi ! madame, avec quelle confiance pourrai-je déposer à la postérité, que ce grand prince n'admettoit point les faux rapports contre les personnes qui lui étoient les plus inconnues, s'il faut que je fasse moi-même une si triste expérience du contraire ?

Mais je sais qui a pu donner lieu à une accusation aussi injuste. J'ai une tante, qui est supérieure de Port-Royal, et à laquelle je crois avoir des obligations infinies : c'est elle qui m'apprit à connoître Dieu dès mon enfance ; et c'est elle aussi dont Dieu s'est servi pour me tirer des égaremens et des misères où j'ai été engagé pendant quinze années de ma vie. Pouvois-je, sans être le dernier des hommes, lui refuser mes petits secours dans cette nécessité ? Mais à qui est-ce, madame, que je m'adressai pour la secourir ? J'allai trouver le P. de la Chaise, et lui représentai tout ce que je connoissois de l'état de cette maison. Je n'ose croire que je l'aie persuadé ; mais il parut très-content de ma franchise, et m'assura, en m'embrassant, qu'il seroit toute ma vie mon serviteur et mon ami. Je puis protester devant Dieu, que je ne connois ni ne fréquente aucun homme qui soit suspect de la moindre nouveauté : je passe ma vie le plus retiré que je puis, dans ma famille, et je ne suis, pour ainsi dire, dans le monde, que quand je suis à Marli.

Je vous assure, madame, que l'état où je me trouve est très-digne de la compasion que je vous ai toujours vue pour les malheureux. Je suis privé de l'honneur de vous voir ; je n'ose presque plus compter sur votre protection, qui est pourtant la seule que j'aie tâché de mériter. Je cherchois du moins ma consolation dans mon travail ; mais jugez quelle amertume doit jeter sur ce travail la pensée que ce même grand prince, dont je suis continuellement occupé, me regarde peut-être comme un homme plus digne de sa colère que de ses bontés. Je suis, etc.

J. Racine.

§ 135. *Autre Lettre de Racine à son Fils.*

Vous me rendez un très-bon compte de votre étude et de votre conversation avec M. Despréaux. Il seroit bien à souhaiter que vous pussiez être souvent en si bonne compagnie, et vous en pourriez retirer un grand avantage, pourvu qu'avec un homme tel que M. Despréaux, vous eussiez plus de soin d'écouter que de parler. Je suis assez satisfait de votre version ; mais je ne puis guère juger si elle est bien fidèle, n'ayant apporté ici que le premier tome des Lettres à Atticus, au lieu du second ; choisissez dans quelqu'un des six premiers livres la première lettre que vous voudrez traduire; mais surtout choisissez-en une qui ne soit pas sèche, comme celle que vous avez prise, où il n'est presque parlé que d'affaires d'intérêt : il y en a tant de belles sur l'état où étoit alors la république, et sur les choses de conséquence qui se passoient à Rome. Vous ne lirez guère d'ouvrage qui vous soit plus utile pour vous former l'esprit et le jugement : mais surtout je vous conseille de ne jamais traiter injurieusement un homme aussi digne d'être respecté de tous les siècles que Cicéron. Il ne vous convient point à votre âge, ni même à personne, de lui donner ce vilain nom de poltron. Ainsi vous auriez mieux fait de dire simplement, qu'il n'étoit pas aussi brave et aussi intrépide que Caton. Je vous dirai même que, si vous aviez bien lu la vie de Cicéron dans Plutarque, vous auriez vu qu'il mourut en fort brave homme. Adieu, mon cher fils.

Fontainebleau, 10 Octobre, 1692.

J. Racine.

§ 136. *Autre Lettre de Racine à son Fils.*

Je puis vous assurer que M. de Torci ne laissera échapper aucune occasion de

vous rendre de bons offices. Comme il estime extrêmement M. l'ambassadeur, il ajoutera une foi entière aux bons témoignages qu'il lui rendra de vous. Je lui ai lu votre dernière lettre, aussi bien qu'à M. le maréchal de Noailles. Ils ont été charmés, et effrayés de la description que vous y faites du grand travail et de l'application continuelle de M. l'ambassadeur. Je lisois, ou je relisois ces jours passés, pour la centième fois, les épîtres de Cicéron à ses amis. Je voudrois qu' vos heures perdues vous en pussiez lire quelques-unes avec M. l'ambassadeur : je suis persuadé qu'elles seroient extrêmement de son goût, d'autant plus que, sans le flatter, je ne vois personne qui ait mieux attrappé que lui ce genre d'écrire des lettres, également propre à parler sérieusement et solidement des grandes affaires, et à badiner agréablement sur les petites choses. Croyez que, dans ce dernier genre, Voiture est beaucoup au dessous de l'un et de l'autre. Lisez ensemble les épîtres à Trébatius, à Marius, à Pampyrius Pétus, et d'autres que je vous marquerai, quand vous voudrez. Lisez même celle de Cælius à Cicéron : vous serez étonné de voir un homme aussi vif et aussi élégant que Cicéron même ; mais il faudroit pour cela que vous eussiez pu vous familiariser avec ces lettres, par la connoissance de l'histoire de ce temps-là, à quoi les vies de Plutarque peuvent vous aider. Cette lecture est excellente pour un homme qui veut écrire des lettres, soit d'affaires, soit de choses moins sérieuses.

7 Juillet, 1698.

J. Racine.

§ 137. *Lettre de Boileau à M. le Duc de Vivone, sur son Entrée dans le Phare de Messine.*

Monseigneur,

Savez-vous bien qu'un des plus sûrs moyens pour empêcher un homme d'être plaisant, c'est de lui dire, je veux que vous le soyez ? Depuis que vous m'avez défendu le sérieux, je ne me suis jamais senti si grave, et je ne parle plus que par sentences. Et d'ailleurs, votre dernière action a quelque chose de si grand, qu'en vérité je ferois conscience de vous en écrire autrement qu'en style héroïque. Cependant je ne saurois me résoudre à ne vous pas obéir en tout ce que vous m'ordonnez. Ainsi, dans l'humeur où je me trouve, je tremble également de vous fatiguer par un sérieux fade, ou de vous ennuyer par une méchante plaisanterie. Enfin, mon Apollon m'a secouru ce matin, et, dans le temps que j'y pensois le moins, m'a fait trouver sur mon chevet deux lettres qui, au défaut de la mienne, pourront peut-être vous amuser agréablement. Elles sont datées des Champs-Elysées. L'une est de Balzac, et l'autre de Voiture, qui, tous deux, charmés du récit de votre dernier combat, vous écrivent de l'autre monde pour vous en féliciter.

Voici celle de Balzac. Vous la reconnoîtrez aisément à son style, qui ne sauroit dire simplement les choses, ni descendre de sa hauteur.

" Aux Champs-Elysées,
le 2 Juin, 1675."

" Monseigneur,

" Le bruit de vos actions ressuscite les " morts. Il réveille des gens endormis " depuis trente années, et condamnés " à un sommeil éternel. Il fait parler " le silence même. La belle, l'éclatante, " la glorieuse conquête que vous avez " faite sur les ennemis de la France ! " Vous avez redonné le pain à une ville " qui a accoutumé de le fournir à toutes " les autres. Vous avez nourri la mère " nourrice de l'Italie. Les tonnerres de " cette flotte qui vous fermoit les ave- " nues de son port n'ont fait que saluer " votre entrée. Sa résistance ne vous a " pas arrêté plus long-temps qu'une ré- " ception un peu trop civile. Bien loin " d'empêcher la rapidité de votre course, " elle n'a pas seulement interrompu l'or- " dre de votre marche. Vous avez con- " traint à sa vue le sud et le nord de " vous obéir. Sans châtier la mer " comme Xerxès, vous l'avez rendue " disciplinable. Vous avez plus fait en- " core, vous avez rendu l'Espagnol hum- " ble. Après cela, que ne peut-on point " dire de vous ? Non, la nature, je dis " la nature encore jeune, et du temps " qu'elle produisoit les Alexandre et les " César, n'a rien produit de si grand " que sous le règne de Louis XIV. Elle " a donné aux François, sur son dé- " clin, ce que Rome n'a pas obtenu " d'elle dans sa plus grande maturité. " Elle a fait voir au monde dans votre

" siècle, en corps et en âme, cette va-
" leur parfaite dont on avoit à peine en-
" trevu l'idée dans les romans et dans
" les poëmes héroïques. N'en déplaise
" à un de vos poëtes, il n'a pas raison
" d'écrire qu'au delà du Cocyte le mé-
" rite n'est plus connu. Le vôtre,
" monseigneur, est vanté ici d'une com-
" mune voix des deux côtés du Styx.
" Il fait sans cesse ressouvenir de vous
" dans le séjour même de l'oubli. Il
" trouve des partisans zélés dans le pays
" de l'indifférence. Il met l'Achéron
" dans les intérêts de la Seine. Disons
" plus, il n'y a point d'ombre parmi
" nous, si prévenue des principes du
" portique, si endurcie dans l'école de
" Zénon, si fortifiée contre la joie et
" contre la douleur, qui n'entende vos
" louanges avec plaisir, qui ne batte
" des mains, qui ne crie miracle au mo-
" ment que l'on vous nomme, et qui
" ne soit prêt de dire avec Malherbe :

" A la fin c'est trop de silence
" En si beau sujet de parler.

" Pour moi, monseigneur, qui vous
" conçois encore beaucoup mieux, je
" vous médite sans cesse dans mon re-
" pos : je m'occupe tout entier de votre
" idée dans les longues heures de notre
" loisir ; je crie continuellement, le
" grand personnage ! et si je souhaite
" de revivre, c'est moins pour revoir la
" lumière, que pour jouir de la souve-
" raine félicité de vous entretenir, et de
" vous dire de bouche avec combien de
" respect je suis de toute l'étendue de
" mon âme, Monseigneur,

" Votre très-humble et très-
" obéissant serviteur,
Balzac."

Je ne sais, monseigneur, si ces violentes exagérations vous plairont, et si vous ne trouverez point que le style de Balzac s'est un peu corrompu dans l'autre monde. Quoi qu'il en soit, jamais, à mon avis, il n'a prodigué ses hyperboles plus à propos. C'est à vous d'en juger. Mais auparavant, lisez, je vous prie, la lettre de Voiture.

" Aux Champs-Elysées,
" le 2 Juin.

" Monseigneur,

" Bien que nous autres morts ne pre-
" nions pas grand intérêt aux affaires
" des vivans, et ne soyons pas trop por-
" tés à rire, je ne saurois pourtant m'em-
" pêcher de me réjouir des grandes
" choses que vous faites au-dessus de
" notre tête. Sérieusement votre der-
" nier combat fait un bruit le diable aux
" enfers : il s'est fait entendre dans un
" lieu où l'on n'entend pas Dieu tonner,
" et a fait connoître votre gloire dans
" un pays où l'on ne connoît point le
" soleil. Il est venu ici un bon nombre
" d'Espagnols qui y étoient, et qui nous
" ont appris le détail. Je ne sais pour-
" quoi on veut faire passer les gens de
" leur nation pour fanfarons. Ce sont,
" je vous assure, de fort bonnes gens ;
" et le roi, depuis quelque temps, nous
" les envoie ici fort humbles, et fort
" honnêtes. Sans mentir, monseigneur,
" vous avez bien fait des vôtres depuis
" peu. A voir de quel air vous courez
" la mer Méditerranée, il semble qu'elle
" vous appartienne tout entière. Il n'y
" a pas à l'heure qu'il est, dans toute
" son étendue, un seul corsaire en sû-
" reté ; et, pour peu que cela dure, je
" ne vois pas de quoi vous voulez que
" Tunis et Alger subsistent. Nous
" avons ici les César, les Pompée et
" les Alexandre. Ils trouvent tous que
" vous avez attrappé leur air dans votre
" manière de combattre. Surtout Cé-
" sar vous trouve très-César. Il n'y a
" pas jusqu'aux Alaric, aux Genséric,
" aux Théodoric, et à tous ces autres
" conquérans en ic, qui ne parlent fort
" bien de votre action ; et dans le Tar-
" tare même, je ne sais si ce lieu vous
" est connu, il n'y a point de diable,
" monseigneur, qui ne confesse ingénu-
" ment qu'à la tête d'une armée vous
" êtes beaucoup plus diable que lui.
" C'est une vérité dont vos ennemis
" tombent d'accord. Néanmoins, à
" voir le bien que vous avez fait à
" Messine, j'estime pour moi que vous
" tenez plus de l'ange que du diable,
" hors que les anges ont la taille un peu
" plus légère que vous, et n'ont pas le
" bras en écharpe. Raillerie à part, l'en-
" fer est extrêmement déchaîné en votre
" faveur. On ne trouve qu'une chose
" à redire à votre conduite, c'est le peu
" de soin que vous prenez quelquefois
" de votre vie. On vous aime assez en
" ce pays-ci, pour souhaiter de ne vous
" y point voir. Croyez-moi, monsei-
" gneur, je l'ai déjà dit en l'autre mon-

" de, c'est fort peu de chose qu'un de-
" mi-dieu quand il est mort. Il n'est
" rien tel que d'être vivant. Et pour
" moi qui sais maintenant par expé-
" rience ce que c'est que de ne plus
" être, je fais ici la meilleure conte-
" nance que je puis ; mais à ne rien
" vous celer, je meurs d'envie de re-
tourner au monde, ne fût-ce que
" pour avoir le plaisir de vous y voir.
" Dans le dessein même que j'ai de
" faire ce voyage, j'ai déjà envoyé plu-
" sieurs fois chercher les parties de
" mon corps pour les rassembler ; mais
" je n'ai jamais pu ravoir mon cœur,
" que j'avois laissé en partant à ces sept
" maîtresses que je servois, comme vous
" savez, si fidèlement, toutes sept à la
" fois. Pour mon esprit, à moins que
" vous ne l'ayez, on m'a assuré qu'il
" n'étoit plus dans le monde. A vous
" dire le vrai, je vous soupçonne un
" peu d'en avoir au moins l'enjoue-
" ment ; car on m'a rapporté ici quatre
" ou cinq mots de votre façon que je
" voudrois de tout mon cœur avoir dits,
" et pour lesquels je donnerois volon-
" tiers le panégyrique de Pline, et deux
" de mes meilleures lettres. Supposez
" donc que vous l'ayez, je vous prie
" de me le renvoyer au plutôt : car, en
" vérité, vous ne sauriez croire quelle
" incommodité c'est que de n'avoir pas
" tout son esprit, surtout lorsqu'on
" écrit à un homme comme vous. C'est
" ce qui fait que mon style aujourd'hui
" est tout changé. Sans cela vous me
" verriez encore rire comme autrefois
" avec mon compère le Brochet, et je
" ne serois pas réduit à finir ma lettre
" trivialement, comme je fais en vous
" disant que je suis,

" Monseigneur,
" Votre très-humble et très-
" obéissant serviteur,
" *Voiture.*"

Voilà les deux lettres telles que je les ai reçues. Je vous les envoie écrites de ma main, parce que vous auriez eu trop de peine à lire les caractères de l'autre monde, si je vous les avois envoyées en original. N'allez donc pas vous figurer, monseigneur, que ce soit ici un pur jeu d'esprit et une imitation du style de ces deux écrivains. Vous savez bien que Balzac et Voiture sont deux hommes inimitables. Quand il seroit vrai pourtant que j'aurois eu recours à cette invention pour vous divertir, aurois-je si grand tort ? Et ne devroit-on pas au contraire m'estimer d'avoir trouvé cette adresse pour vous faire lire des louanges que vous n'auriez jamais soufferres autrement ? En un mot, pourrois-je mieux faire voir avec qu'elle sincérité et quel respect je suis,

Monseigneur,

Votre, &c.

Boileau.

§ 138. *Lettre de Boursault à son Fils.*

Je ne puis, mon fils, aller à Paris faire les honneurs de votre thèse. Quoique la langue que vous parlerez me soit inconnue, le désir que j'aurois de vous entendre dire de bonnes choses, me la rendroit sans doute intelligible ; ou du moins, mon amitié pour vous seroit assez ingénieuse, pour tâcher à découvrir dans les yeux des auditeurs tout ce qui seroit à votre avantage. Je ne doute pas que ma présence ne vous animât à bien faire, mais je suis sûr aussi, que vous ne laisserez pas de faire bien quoique je n'y sois pas. Jusqu'ici il ne s'est présenté aucune occasion d'éclat, dont vous ne soyez sorti avec honneur. Surtout, mon fils, si vous avez envie de bien réussir, soyez le premier à vous persuader que cette étude, toute dégoûtante qu'elle est, vous est nécessaire pour aller à d'autres qui sont d'une plus grande utilité. Quelque heureuses dispositions qu'on ait à devenir habile homme, ce n'est pas l'ouvrage d'un jour ni d'une année : il en coûte de la peine et des veilles : et l'assiduité que vous y avez apportée pendant votre enfance, me répond que, dans un âge plus raisonnable, vous y donnerez des soins plus importans. Quoique ce soit pour vous seul que vous travaillerez, et que l'érudition que vous aurez soit un bien attaché à votre seule personne, je regarderai comme une marque de reconnoissance de tout ce que j'ai fait pour vous, l'application que vous apporterez de me rendre le père d'un fils habile et vertueux ; et pour vous exciter par quelque chose de plus pressant, je vous assure que je vous en aurai obligation. Tâchez donc de faire en sorte que votre

père vous soit redevable, et forcez-moi à être autant par estime et par équité, que je suis par inclination et par tendresse, votre très-affectionné père,

Boursault.

§ 139. *Autre Lettre de Boursault à son Fils.*

J'ai reçu, mon fils, avec un véritable plaisir, votre dernière lettre et votre premier sermon. Vous ne pouvez m'obliger plus sensiblement qu'en travaillant comme vous faites à justifier la prévention favorable que j'ai toujours eue pour vous. Quoique la vertu la plus essentielle d'un religieux soit l'humilité, il est permis de se distinguer dans quelque profession que l'on puisse être, et plus dans la vôtre que vous ne vous l'imaginez : il n'y a presque point de milieu pour vous. Qui ne vous estime pas, vous méprise : et rien n'est plus vrai dans le fond. Prêchez donc, si vous croyez avoir assez de talent pour réussir : c'est une belle voie pour se faire distinguer, que de parler en public, quand on le fait avec succès. Quelque réputation qu'on puisse acquérir à bien écrire, on ne l'acquiert pas si promptement qu'à bien parler ; et un bon prédicateur a plus d'auditeurs dans un jour, qu'un bon écrivain n'a de lecteurs dans un an. J'ai lu le sermon que vous m'avez envoyé, avec autant d'attention que j'entendois autrefois ceux du père Bourdaloue. Je crois ne vous pouvoir mieux dire, qu'il ne m'en est pas échappé un mot. Le texte m'a paru assez heureux, le style assez pur, l'économie assez belle, les transitions assez justes, la morale assez vive ; et si j'avois quelque chose à y souhaiter, ce seroit que vous sentissiez bien ce que vous avez dessein de faire sentir aux autres. Le plus sûr moyen à un prédicateur, pour toucher, c'est d'être touché lui-même ; et puisque vous me témoignez ne vouloir rien entreprendre sans mon conseil, pesez bien celui que m'inspire la tendresse que j'ai pour vous. Un prédicateur, pénétré de ce qu'il dit, pénètre aisément le cœur de ceux qui l'écoutent ; et les conversions seroient plus fréquentes, si les prédicateurs bien persuadés de ce qu'ils disent, étoient moins rares. On a beau être éloquent et délicat, l'auditeur a une répugnance naturelle à suivre le conseil de ceux dont il n'ose suivre l'exemple. Je ne sais rien de plus extravagant, que de voir prêcher l'humilité avec une tête poudrée, un rochet magnifique, et un discours si peigné, qu'il n'y a pas une période qui ne soit accompagnée d'une vanité. Ne me répondez point une chose usée : " Faites " ce qu'ils disent, et ne faites pas ce " qu'ils font." Je ne puis me résoudre à manger des carottes et des betteraves, quand je vois le prédicateur manger des chapons et des perdrix ; ni à coucher sur la paille, pendant qu'il repose mollement sur le duvet. Ce que je vous recommande le plus, c'est d'aller dans la chaire avec une modeste présomption ; je veux dire, que vous n'ayez pas assez de bonne opinion de ce que vous aurez fait, pour en avoir de l'orgueil, ni assez mauvaise pour en avoir du dégoût : l'orgueil entête, et la timidité abat ; et ce sont deux extrémités vicieuses qu'il faut également éviter. On a tant de penchant à se flatter, qu'il n'y a point de jeune prédicateur, qui ne croie égaler Fléchier et Bourdaloue. Je ne puis souffrir qu'au commencement d'une carrière où l'on ne marche encore qu'à tâtons, on prétende avoir atteint ceux qui sont au bout. Vous ne devez pas douter que ce ne soit une joie bien sensible pour un père, que celle d'entendre un beau sermon de son fils. Mais aussi, quel chagrin aurois-je, si malheureusement vous en faisiez un semblable à celui que j'entendis l'année dernière, à S. Barthélemy, le jour de sa fête. Jamais homme n'a été plus maltraité, que ce grand saint le fut dans sa propre église. J'ai trop bonne opinion de vous, pour craindre que vous m'exposiez jamais à une si rude mortification ; et je vous crois le discernement trop juste pour jamais vous y exposer vous-même. Comme le métier de prédicateur, s'il m'est permis d'user de ce terme, est un métier divin, il le faut faire divinement : autrement la parole de Dieu que vous annoncez, ne vous met pas à couvert de la censure. L'occupation d'un prédicateur doit être d'annoncer les mystères de la religion, et non d'approfondir les mystères de la cour. Cette matière n'est point de sa juridiction, et il sied mal à un ministre de l'évangile, de vouloir faire le ministre d'état. A quelque âge que vous puissiez arriver, parlez toujours des rois avec toute la vénération qui leur est

due, et du ministère avec beaucoup de retenue et de circonspection. Souvenez-vous, surtout, que la chaire n'est pas le théâtre ; et qu'un sermon qui divertit la canaille, n'édifie guère les honnêtes gens. Quelque esprit qu'il y ait dans ce que disoit autrefois le petit père André, et après lui le père l'Enfant, qui a été son singe, ce ne sont pas des modèles à imiter : si vous avez quelqu'un à imiter, que ce soit Bourdaloue, La Rue, Girou, Hubert, La Roche, La Tour, Mascaron, Fléchier, Soanen, Anselme, &c. Mais croyez-moi, n'imitez personne : les plus belles copies ne sont jamais du prix des originaux ; et dans l'éloquence, aussi-bien que dans la peinture, il faut avoir la généreuse émulation d'égaler les maîtres, et de n'en imiter aucun. Je voudrois trouver de fréquentes occasions de vous témoigner avec combien de tendresse je suis, mon fils, votre très-affectionné père, &c.

Boursault.

§ 140. *Lettre de M. Boursault à M. le Duc de Montausier.*

Quand il y auroit moins d'inégalité entre vous et moi, et qu'il me seroit permis de donner un libre essor à ma muse, il seroit juste que je lui imposasse silence, dans une conjoncture où les marques de l'esprit sont moins de saison que les véritables sentimens du cœur. Je ne doute point que tous les gens de lettres n'aient mêlé leurs larmes à celles que vous avez répandues, et qu'ils n'aient consacré par leurs écrits la mémoire de l'illustre épouse que vous regrettez, qui durant sa vie les a mis en réputation par ses suffrages, et affranchis de la nécessité par ses bienfaits. Je sais, monseigneur, qu'elle n'a pas besoin de leur secours pour être immortalisée, et qu'elle n'a fait aucune action qui ne serve un jour d'exemple à toutes les femmes qui voudront se faire distinguer par leur vertu. Mais, monseigneur, ce n'est rien vous apprendre que vous dire tout ce que j'en sais : c'est seulement vous étaler la grandeur de la perte que vous avez faite, et renouveler votre douleur. Toute légitime qu'elle puisse être, vous n'ignorez pas, monseigneur, que le poste où vous êtes, et le soin qui vous est commis, demandent un grand homme tout entier, et que la consolation que vous vous refuseriez peut-être, si vous ne regardiez que vous seul, est un bien que vous êtes obligé de chercher vous-même pour l'intérêt du prince dont vous cultivez les jeunes ans, et des peuples sur lesquels il commandera. Les lumières que vous avez vous offriront ce que je suis sûr que vous n'avez point trouvé dans les complimens que l'on vous a faits sur un si triste sujet. Je n'ai ni assez d'esprit, ni assez de qualité, pour avoir l'audace de vous en faire. Mais, souffrez, monseigneur, que la distance qui nous sépare me laisse du moins la liberté de dire que je vous ai assez d'obligations pour prendre part à tout ce qui vous arrive, et pour être toute ma vie avec une passion très-respectueuse, monseigneur....

Boursault.

Réponse.

De quinze ou seize cents lettres qui m'ont été écrites sur la mort de madame de Montausier, je n'en ai point reçu, monsieur, qui m'ait plus donné de consolation que la vôtre. Il est vrai comme vous me le mandez, qu'elle se faisoit beaucoup de plaisir d'obliger toutes les personnes de mérite, et c'est un malheur pour vous qu'elle ne vous ait point connu plutôt. Offrez-moi, je vous prie, les moyens de le réparer, et vous verrez que je suis, monsieur, votre très-humble et affection é serviteur....

Le Duc de Montausier.

§ 141. *Lettre du Comte de Bussy au Père Rapin Jésuite.*

Je vous rend mille grâces, mon R. P., des livres que vous m'avez envoyés : le vôtre est admirable : je l'ai lu avec deux de mes bons amis : ils en sont charmés, aussi-bien que moi.

Pour la comédie des Femmes Savantes, je l'ai trouvée un des plus beaux ouvrages de Molière. La première scène des deux sœurs est plaisante et naturelle ; celle de Trissotin et des savantes ; le dialogue de Trissotin et de Vadius, le caractère de ce mari qui n'a pas la force de résister en face aux volontés de sa femme, et qui fait le méchant, quand il ne la voit pas, le personnage d'Ariste, homme de bon sens, et plein d'une droite raison, tout cela est incomparable. Cependant, comme vous remarquez fort bien, il y avoit d'autres ridi-

cules à donner à ces savantes, plus naturels que ceux que Molière leur a donné. Le personnage de Bélise est une foible copie d'une des femmes de la comédie des Visionnaires. Il y en a d'assez folles pour croire que tout le monde est amoureux d'elles ; mais il n'y en a point qui entreprennent de le persuader à quelqu'un malgré lui.

Le caractère de Philaminte, avec Martine, n'est pas naturel. Il n'est pas vraisemblable qu'une femme fasse tant de bruit, et enfin chasse une servante, parce qu'elle ne parle pas bon François ; et il l'est encore moins que cette servante, après avoir dit mille méchans mots, comme elle doit dire, en dise de fort bons et d'extraordinaires, comme quand Martine dit :

L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage ;
Les livres cadrent mal avec le mariage.

Il n'y a pas de jugement à faire dire le mot cadrer par une servante qui parle fort mal, quoiqu'elle puisse avoir du bon sens. Mais enfin, pour parler juste de cette comédie, les beautés y sont grandes et sans nombre, et les défauts rares et petits.

Le 24 Mars, 1673.

Le Comte de Bussy.

§ 142. *Lettre du Père Bouhours Jésuite au Comte de Bussy.*

A Paris, ce 6 Février, 1675.

J'ai reçu votre lettre, monsieur, avec toute la joie que donnent les lettres qu'on souhaite extrêmement, et qu'on n'attend presque plus. Je ne savois à qui me prendre de votre silence : il ne s'en est rien fallu que je ne m'en sois pris à cette résignation que le ciel vous a donnée depuis peu, et qui vous a un peu endurci. A vous parler franchement, monsieur, quelque zèle que j'aie pour votre repos et pour votre salut, je ne serois pas bien aise que vous fussiez si philosophe et si chrétien pour moi.

Je suis ravi que Dieu entre un peu dans vos réflexions, et que vous regardiez comme une faveur du ciel, ce qui est une disgrâce aux yeux du monde. Croyez-moi, monsieur, votre mauvaise fortune en est une bonne pour vous, à parler chrétiennement. La providence a des desseins de miséricorde sur nous lorsqu'elle nous afflige ; et les chemins les plus rudes sont d'ordinaire les plus sûrs pour aller où elle nous conduit. Mais parlons d'autre chose : pour peu que je continuasse sur le même ton, vous prendriez ceci pour un sermon : et je craindrois de vous endormir. Enfin nous avons un confesseur du roi ; c'est le père La Chaise, homme de mérite et de qualité, qui a de l'esprit, du savoir, un grand fonds d'honneur et une droiture des premiers siècles, surtout beaucoup de piété et une conduite très-sage. Selon toutes les apparences, il remplira dignement ce poste, que je ne lui envie pas, je vous jure. Quand on a une fois renoncé à tout, on est trop heureux de n'être rien.

Le P. Bouhours.

§ 143. *Lettre du Comte de Bussy au Père Rapin.*

A Bussy, ce 12 Déc. 1677.

Ah ! mon révérend père, quelle perte nous venons de faire ! et où trouverons-nous jamais un ami qui ait l'esprit et le cœur fait comme M. le premier président de Lamoignon ? Vous me demandez par votre dernière lettre des réflexions sur les choses du monde : hélas ! mon révérend père, je ne croyois pas en avoir de si tristes à vous faire, mais enfin je vous dirai que jamais aucun événement ne m'a plus détaché du monde que celui-ci. M. le premier président paroissoit avoir la santé d'un homme de trente ans ; il étoit dans un grand poste, et sur le point de monter plus haut ; il étoit heureux en ses enfans et en ses biens : enfin il jouissoit d'une grande fortune, qu'il devoit à sa vertu, ce qui est bien rare ; et tout cela le quitte en deux jours avec la vie. Ah ! mon révérend père, que les jugemens de Dieu sont incompréhensibles ! Combien voyons-nous de gens heureux jusqu'à l'extrême vieillesse, qui sont bien éloignés de la vertu de notre ami ? Je ne finirois point si je voulois vous dire tout ce que cette mort me fait penser. Le bon Dieu soit notre consolation ! vous en avez besoin avec toute votre sagesse ; car vous aimiez ce grand

homme autant qu'il le méritoit : pour moi je ne l'oublierai jamais.

Le Comte de Bussy.

§ 144. *Lettre de Madame de la Fayette à Madame de Sévigné.*

Hé bien, hé bien, ma belle, qu'avez-vous à crier comme un aigle ? Je vous mande que vous attendiez à juger de moi quand vous serez ici ; qu'y a-t-il de si terrible à ces paroles ? mes journées sont remplies. Il est vrai que Bayard est ici, et qu'il fait mes affaires ; mais quand il a couru tout le jour pour mon service, écrirai-je ? encore faut-il lui parler ? quand j'ai couru, moi, et que je reviens, je trouve M. de la Rochefoucault, que je n'ai point vu de tout le jour ; écrirai-je ? M. de la Rochefoucault et Gourville sont ici ; écrirai-je ? mais quand ils sont sortis? ah! quand ils sont sortis, il est onze heures, et je sors, moi. Je couche chez nos voisins à cause qu'on bâtit devant nos fenêtres. Mais l'après-dînée ? j'ai mal à la tête ; mais le matin, j'y ai mal encore, et je prends des bouillons d'herbes qui m'enivrent. Vous êtes en Provence, ma belle ; vos heures sont libres, et votre tête encore plus : le goût d'écrire vous dure encore pour tout le monde ; il m'est passé pour tout le monde : et si j'avois un amant qui voulût de mes lettres tous les matins, je romprois avec lui. Ne mesurez donc point notre amitié sur l'écriture ; je vous aimerai autant, en ne vous écrivant qu'une page en un mois, que vous en m'en écrivant dix en huit jours. Quand je suis à Saint Maur, je puis écrire, parce que j'ai plus de tête et de loisir ; mais je n'ai pas celui d'y être : je n'y ai passé que huit jours cette année. Paris me tue. Si vous saviez comme je ferois ma cour à des gens, à qui il est bon de la faire, d'écrire souvent toutes sortes de folies, et combien je leur en écris peu, vous jugeriez aisément que je ne fais pas ce que je veux là-dessus. Il y a aujourd'hui trois ans que je vis mourir Madame ; je relus hier plusieurs de ses lettres, je suis toute pleine d'elle. Adieu, ma très-chère ; votre défiance seule compose votre unique défaut, et la seule chose qui peut me déplaire en vous. M. de la Rochefoucault vous écrira.

§ 145. *Autre Lettre de Madame de la Fayette à Madame de Sévigné.*

Voici ce que j'ai fait depuis que je vous ai écrit. J'ai eu deux accès de fièvre ; il y a six mois que je n'ai été purgée. On me purge une fois ; on me purge deux ; le lendemain de la deuxième, je me mets à table.—Ah ! ah ! j'ai mal au cœur ; je ne veux point de potage. — Mangez donc un peu de viande.—Non, je n'en veux point.—Mais vous mangerez du fruit.—Je crois qu'oui.—Eh bien, mangez-en donc.—Je ne saurois, j'en mangerai tantôt ; que l'on m'ait ce soir un potage et un poulet. Voici le soir. Voilà un potage et un poulet.—Je n'en veux point; je suis dégoûtée : je m'en vais me coucher ; j'aime mieux dormir que de manger. Je me couche, je me retourne, je n'ai point de mal, mais je n'ai point de sommeil aussi : j'appelle, je prends un livre, je le referme ; le jour vient, je me lève, je vais à la fenêtre : quatre heures sonnent, cinq heures, six heures; je me recouche, je m'endors jusqu'à sept ; je me lève à huit ; je me mets à table à douze, inutilement comme la veille ; je me remets dans mon lit le soir, inutilement comme l'autre nuit. Etes vous malade ? Nenni. Je suis dans cet état trois jours et trois nuits ; je redors présentement, mais je ne mange encore que par machine, comme les chevaux, en me frottant la bouche de vinaigre : du reste je me porte bien, et je n'ai pas si mal à la tête. Je viens d'écrire des folies à M. le duc ; si je puis, j'irai Dimanche à Livri, pour un jour ou deux. Résolvez-vous, ma belle, de me voir soutenir toute ma vie, à la pointe de mon éloquence, que je vous aime plus encore que vous ne m'aimez. Adieu, je suis bien en train de jaser ; voilà ce que c'est que de ne point manger, et de ne point dormir.

§ 146. *Autre Lettre de Madame de la Fayette à Madame de Sévigné.*

Mon style sera laconique ; je n'ai point de tête ; j'ai eu la fièvre ; j'ai chargé M. Dubois de vous le mander.

Votre affaire est manquée, et sans remède : l'on y fait des merveilles de toute part ; je doute que M. de Chaulnes en

personne l'eût pu faire; le roi n'a témoigné nulle répugnance pour M. de Sévigné; mais il étoit engagé il y a long-temps, et il l'a dit à tous ceux qui pensoient à la députation. Il faut laisser nos espérances jusqu'aux états prochains. Ce n'est pas de quoi il est question présentement; il est question, ma belle, qu'il ne faut point que vous passiez l'hiver en Bretagne, à quelque prix que ce soit: vous êtes vieille; les rochers sont pleins de bois; les catarrhes et les fluxions vous accableront; vous vous ennuierez, votre esprit deviendra triste et baissera; tout cela est sûr: et les choses du monde ne sont rien en comparaison de tout ce que je vous dis: ne me parlez point d'argent ni de dettes; je vous ferme la bouche sur tout. M. de Sévigné vous donne son équipage: vous venez à Malicorne, vous y trouverez les chevaux et la calèche de M. de Chaulnes; Vous voilà à Paris; vous allez descendre à l'hôtel de Chaulnes: votre maison n'est pas prête, vous n'avez point de chevaux, c'est en attendant: à votre loisir vous vous remettrez chez vous. Venons au fait; vous payez une pension à M. de Sévigné; vous avez ici un ménage; mettez le tout ensemble, cela fait de l'argent; car votre louage de maison va toujours. Vous direz: mais je dois et je paierai avec le temps. Comptez que vous trouvez ici mille écus, dont vous payez ce qui vous presse; qu'on vous les prête sans intérêt, et que vous les rembourserez petit à petit, comme vous voudrez. Ne demandez point d'où ils viennent, ni de qui c'est: on ne vous le dira pas; mais ce sont gens qui sont bien assurés qu'ils ne les perdront pas. Point de raisonnemens là-dessus, point de paroles ni de lettres perdues; il faut venir; tout ce que vous m'écrirez, je ne le lirai seulement pas: en un mot, ma belle, il faut ou venir, ou renoncer à mon amitié, à celle de madame de Chaulnes, et à celle de madame de Lavardin; nous ne voulons point d'une amie qui veut vieillir et mourir par sa faute; il y a de la misère et de la pauvreté à votre conduite: il faut venir dès qu'il fera beau. *Me. de la Fayette.*

§ 147. *Lettre de Madame de Sévigné au Comte de Bussy.*

Bon jour et bon an, mon cher comte. Je prends mon temps de vous demander pardon après une bonne fête, et en vous souhaitant mille bonnes choses cette année suivie de plusieurs autres. Il me semble qu'en vous adoucissant ainsi l'esprit, je vous disposerai à me pardonner d'avoir été si long-temps sans vous écrire, et à cette jolie veuve que j'aime tant. Je partis de Bretagne le 20 d'Octobre, qui étoit bien plutôt que je ne pensois, pour venir à Paris, un mois après que j'eus le plaisir d'y recevoir ma fille. Je l'ai trouvée mieux que quand elle partit; et cet air de Provence qui la devoit dévorer, ne l'a point dévorée; elle est toujours aimable, et je vous défie de vous voir tous deux et de parler ensemble sans vous aimer. J'ai toujours pensé à vous et j'ai dit mille fois: Mon Dieu! je voudrois bien écrire à mon cousin de Bussy; et jamais je n'ai pu le faire. Pour moi, je crois qu'il y a de petits démons qui empêchent de faire ce qu'on veut, rien que pour se moquer de nous, et pour nous faire sentir notre foiblesse. Ils ont eu contentement, et je l'ai senti dans toute son étendue. Nous avons aussi une comète qui est bien étendue aussi; c'est la plus belle queue qu'il est possible de voir. Tous les grands personnages sont alarmés, et croient que le ciel, bien occupé de leur perte, en donne des avertissemens par cette comète. On dit que le cardinal Mazarin, étant désespéré des médecins, ses courtisans crurent qu'il falloit honorer son agonie d'un prodige, et lui dirent qu'il paroissoit une grande comète qui leur faisoit peur. Il eut la force de se moquer d'eux, et il leur dit plaisamment que la comète lui faisoit trop d'honneur.

§ 148. *Autre Lettre de Madame de Sévigné au Comte de Bussy.*

A Paris, ce 5 Avril, 1681.

J'apprends, mon cher cousin, que ma nièce ne se porte pas trop bien. C'est qu'on ne peut pas être heureux en ce monde. Ce sont des compensations de la providence, afin que tout soit égal, ou qu'au moins les plus heureux puissent comprendre par un peu de chagrin et de douleur ce qu'en souffrent les autres qui en sont accablés. Le père Bourdalone nous fit l'autre jour un sermon contre la prudence humaine, qui fit bien voir combien elle est soumise à l'ordre de la providence; et qu'il n'y a que celle du salut, que Dieu nous donne lui-

même, qui soit estimable. Cela console, et fait qu'on se soumet plus doucement à sa mauvaise fortune La vie est courte, c'est bientôt fait ; le fleuve qui nous entraîne est si rapide, qu'à peine pouvons-nous y paroître. Voilà des moralités de la semaine sainte.

§ 149. *Lettre de Madame de Sévigné à M. de Coulanges.*

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie ; enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés ; encore cet exemple n'est-il pas juste ; une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourroit-on croire à Lyon ? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde ; une chose qui comble de joie madame de Rohan et madame d'Hauterive, une chose enfin qui se fera Dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue ; une chose qui se fera Dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite Lundi. Je ne puis me résoudre à vous la dire ; devinez-la ; je vous le donne en trois ; jetez-vous votre langue aux chiens ? Hé bien, il faut donc vous le dire. M. de Lauzun épouse, Dimanche, au Louvre, devinez qui ? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en six, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit : voilà qui est bien difficile à deviner ; c'est madame de la Vallière. Point du tout, madame. C'est donc mademoiselle de Retz ? Point du tout. Vous êtes bien provinciale. Ah ! vraiment nous sommes bien bêtes, dites-vous, c'est mademoiselle Colbert. Encore moins. C'est assurément mademoiselle de Créqui. Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire : il épouse, Dimanche, au Louvre, avec la permission du roi, mademoiselle, mademoiselle de..... mademoiselle, devinez le nom ; il épouse mademoiselle, la grande mademoiselle, mademoiselle, fille de feu Monsieur, mademoiselle, petite fille de Henri IV, mademoiselle d'Eu, mademoiselle de Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans, mademoiselle, cousine-germaine du roi, mademoiselle destinée au trône, mademoiselle, le seul parti de France qui fut digne de Monsieur ; voilà un beau sujet de discourir : si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer ; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison ; nous en avons fait autant que vous. Adieu ; les lettres qui vous seront portées par cet ordinaire, vous feront voir si nous disons vrai ou non.

§ 150. *Lettre de Madame de Sévigné à Madame la Comtesse de Grignan, sa Fille.*

Il est Dimanche, 26 Avril ; cette lettre ne partira que Mercredi ; mais ce n'est pas une lettre, c'est une relation que Moreuil vient de me faire de ce qui s'est passé à Chantilly, touchant Vatel. Je vous écrivis, Vendredi, qu'il s'étoit poignardé ; voici l'affaire en détail. Le roi arriva le Jeudi au soir ; la promenade, la collation, dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa ; il y eut quelques tables où le rôti manqua à cause de plusieurs dîners, à quoi l'on ne s'étoit point attendu : cela saisit Vatel ; il dit plusieurs fois : je suis perdu d'honneur ; voici un affront que je ne supporterai pas. Il dit à Gourville : la tête me tourne, il y a douze nuits que je n'ai pas dormi : aidez-moi à donner des ordres. Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avoit manqué, non pas à la table du roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui revenoit toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le Prince, M. le Prince alla jusques dans la chambre de Vatel, et lui dit : Vatel, tout va bien, rien n'étoit si beau que le souper du roi. Il répondit : Monseigneur, votre bonté m'achève ; je sais que le rôti a manqué à deux tables.--Point du tout, dit M. le Prince, ne vous fâchez point, tout va bien. Minuit vint, le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage ; il coûtoit seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout, il trouve tout endormi ; il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportoit seulement deux charges de marée ; il lui demande : Est-ce tout ? — Oui, monsieur. Il ne savoit pas que Vatel avoit envoyé à tous

les ports de mer. Vatel attend quelque temps, les autres pourvoyeurs ne vinrent point ; sa tête s'échauffoit ; il crut qu'il n'auroit point d'autre marée ; il trouva Gourville, il lui dit : Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met l'épée contre la porte, et se la passe au travers du corps ; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étoient point mortels ; il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés ; on cherche Vatel pour la distribuer ; on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang, on court à M le Prince qui fut au désespoir. Monsieur le duc pleura ; c'étoit sur Vatel que tournoit tout son voyage de Bourgogne. Monsieur le Prince le dit au roi fort tristement : on dit que c'étoit à force d'avoir de l'honneur à sa manière ; on le loua fort, on loua et blâma son courage. Le roi dit qu'il y avoit cinq ans qu'il retardoit de venir à Chantilly, parce qu'il comprenoit l'excès de cet embarras. Il dit, à monsieur le Prince, qu'il ne devoit avoir que deux tables, et ne point se charger de tout ; il jura qu'il ne souffriroit plus que monsieur le Prince en usât ainsi ; mais c'étoit trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel : elle fut réparée, on dîna très bien, on fit collation, on se promena, on soupa, on joua, on fut à la chasse : tout étoit parfumé de jonquilles, tout étoit enchanté. Hier, qui étoit Samedi, on fit encore de même, et le soir, le roi alla à Liancourt, où il avoit commandé *Media Noche*, il doit y demeurer aujourd'hui. Voilà ce que Moreuil m'a dit, espérant que je vous le manderois. Je jette mon bonnet pardessus les moulins, et je ne sais rien du reste. M. d'Hacqueville, qui étoit à tout cela, vous fera des relations sans doute ; mais comme son écriture n'est pas aussi lisible que la mienne, j'écris toujours, et si je vous mande cette infinité de détail, c'est que je les aimerois en pareille occasion.

§ 151. *Autre Lettre de Madame de Sévigné à la même.*

Depuis que je vous ai écrit, j'ai fait un fort joli voyage. Je partis hier, assez matin, de Paris ; j'allai dîner à Pomponne ; j'y trouvai notre bon homme qui m'attendoit ; je n'aurois pas voulu manquer de lui dire adieu Je le trouvai dans une augmentation de sainteté qui m'étonne : plus il approche de la mort, plus il s'épure. Il me gronda très sérieusement ; et transporté de zèle et d'amitié pour moi, il me dit que j'étois folle de ne pas songer à me convertir ; que j'étois une jolie païenne ; que je faisois de vous une idole dans mon cœur ; que cette sorte d'idolâtrie étoit aussi dangereuse qu'une autre, quoiqu'elle ne me parût pas criminelle ; qu'enfin je songeasse à moi ; il me dit tout cela si fortement, que je n'avois pas le mot à dire. Enfin, après six heures de conversation très-agréable, quoique très-sérieuse, je le quittai, et vins ici, où je trouvai tout le triomphe du mois de Mai ; le rossignol, le coucou, la fauvette, ont ouvert le printemps dans nos forêts : je m'y suis promenée, tout le soir, toute seule ; j'y ai retrouvé toutes mes tristes pensées ; mais je ne veux plus vous en parler. J'ai destiné une partie de cette après-dînée à vous écrire dans le jardin, où je suis étourdie de trois ou quatre rossignols qui sont sur ma tête.... Madame de la Fayette craint toujours pour votre vie ; elle vous cède sans difficulté la première place auprès de moi, à cause de vos perfections ; et quand elle est douce, elle dit que ce n'est pas sans peine : mais enfin cela est réglé et approuvé ; cette justice la rend digne de la seconde, elle l'a aussi : la Troche s'en meurt ; je vais toujours mon train et mon train aussi pour la Bretagne. Il est vrai que nous ferons des vies bien différentes ; je serai troublée dans la mienne par les états, qui viendront me tourmenter à Vitré, sur la fin du mois de Juillet ; cela me déplaît fort. Votre frère n'y sera plus en ce temps-là. Ma fille, vous souhaitez que le temps marche ; vous ne savez ce que vous faites, vous y serez attrapée ; il vous obéira trop exactement ; et quand vous voudrez le retenir, vous n'en serez plus la maîtresse. J'ai fait autrefois les mêmes fautes que vous, je m'en suis repentie ; et quoique le temps ne m'ait pas fait tout le mal qu'il a fait aux autres, il n'a pas laissé, par mille petits agrémens qu'il m'a ôtés, de me faire apercevoir des marques de son passage. Vous trouvez donc que vos comédiens ont bien de l'esprit de dire des vers de Corneille ; en

vérité, ils sont bien transportans. J'en ai apporté ici un tome qui m'amusa fort hier au soir. Mais n'avez-vous pas trouvé jolies les cinq ou six fables de La Fontaine, qui sont dans un des tomes que je vous ai envoyés? Nous en étions ravis l'autre jour chez M. de la Rochefoucault ; nous apprîmes par cœur celle du *Singe* et du *Chat*.

D'animaux malfaisans c'étoit un très-bon plat.
Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté,
On ne s'en prenoit point aux gens du voisinage :
Bertrand déroboit tout ; Raton de son côté,
Etoit moins attentif aux souris qu'au fromage.

Et le reste. Cela est peint ; et la *Citrouille* et le *Rossignol*, cela est digne du premier tome. Je suis bien folle de vous écrire de telles bagatelles : c'est le loisir de Livri qui vous tue. Vous avez écrit un billet admirable à Brancas : il vous écrivit l'autre jour une main tout entière de papier : c'étoit une rapsodie assez bonne ; il nous la lut à madame de Coulanges et à moi ; je lui dis : envoyez-la-moi donc tout achevée pour Mercredi. Il me dit qu'il n'en feroit rien, qu'il ne vouloit pas que vous la vissiez ; que cela étoit trop sot et trop misérable. — Pour qui nous prenez-vous ? Vous nous l'avez bien lue. — Tant y a ; je ne veux pas qu'elle la lise. — Voilà toute la raison que j'en ai eue ; jamais il ne fut si fou. Il sollicita l'autre jour un procès à la seconde des enquêtes ; c'étoit à la première qu'on le jugeoit : cette folie a fort réjoui les sénateurs, je crois qu'elle lui a fait gagner son procès... Pensez-vous que je n'aille point vous voir cette année ! j'avois rangé tout cela d'une autre façon, et même pour l'amour de vous : mais le moyen de ne pas courir cette année, si vous le souhaitez un peu ? Hélas ! c'est bien moi, qui dois dire qu'il n'y a plus de pays fixe pour moi, que celui où vous êtes. Votre portrait triomphe sur ma cheminée ; vous êtes adorée maintenant en Provence, et à Paris, et à la cour, et à Livri : enfin, ma fille, il faut bien que vous soyez ingrate ; le moyen de rendre tout cela ? Je vous embrasse et vous aime, et vous le dirai toujours, parce que c'est toujours la même chose.

§ 152. *Autre Lettre de Madame de Sévigné à la même.*

A Paris, Mercredi, 6 Janvier 1672.

Enfin, ma chère fille, vous ne voulez pas que je pleure de vous voir à mille lieues de moi. Vous ne sauriez pourtant empêcher que cet ordre de la providence ne me soit bien dur et bien sensible : je ne m'accoutumerai de long-temps à cet éloignement. Je coupe court, parce que je ne veux point m'embarquer à vous dire les sentimens de mon cœur là-dessus ; je ne veux point vous donner un mauvais exemple, ni ébranler votre courage par le récit de mes foibiesses ; conservez toute votre raison ; jouissez de la grandeur de votre âme, pendant que je m'aiderai, comme je pourrai, de toute la tendresse de la mienne. Je fus hier à Saint Germain : la reine m'attaqua la première ; je fis ma cour à vos dépens, comme j'ai coutume. On traita à fond le chapitre de votre accouchement ; puis on parla de mon voyage de Provence, un mot sur celui de Bretagne, et sur le bonheur de madame de Chaulnes de m'y avoir trouvé, j'étois allée à Saint-Germain avec elle. Pour Monsieur, il me tira près d'une fenêtre pour me parler de vous, et m'ordonna très-sérieusement de vous faire ses complimens, et de vous dire la joie qu'il avoit de votre joli accouchement. Je trouvai Madame mieux que je ne pensois, mais d'une sincérité charmante. Je ne pus voir M. de Montausier, il étoit enfermé avec Monseigneur. Je ne finirois jamais de vous dire tous les complimens qu'on me fit, et à vous aussi ; et de tout cela autant en emporte le vent, on est ravi de revenir chez soi. Madame de Richelieu me parut abattue ; les fatigues de la cour ont rabaissé son caquet : son moulin me parut en chommage : mais qui pensez-vous qu'on trouva chez moi ? M. le président de Beauville, M. le président de Galiffet ; de quoi parle-t-on ? De madame de Grignan ; qui est-ce qui entre dans ma chambre ? votre petite : vous dites qu'elle me fait souvenir de vous, c'est bien dit, vous voulez-bien au moins que je vous réponde qu'il n'est pas besoin de cela. Je monte en ca-

rosse ; où vais-je ? chez madame de Valavoire ; pourquoi faire ? pour parler de Provence. Coulanges disoit l'autre jour : voyez-vous bien cette femme-là, elle est toujours en présence de sa fille. Vous voilà en peine de moi, vous avez peur que je ne sois ridicule ; non, ne craignez rien : on ne peut l'être avec une si agréable folie, et de plus, c'est que je me ménage selon les lieux, les temps, et les personnages avec qui je suis ; et l'on jureroit quelquefois que je ne songe guère à vous, ce n'est pas où je suis le plus en liberté. Je reçois votre lettre du 30. Ah ! que vous me déplaisez, mon enfant, en parlant comme vous faites de vos aimables lettres ! Quel plaisir prenez-vous à dire du mal de votre esprit, de votre style, à vous comparer à la princesse d'Harcourt ? Où pêchez-vous cette fausse et offensante humilité ? Elle blesse mon cœur, elle offense la justice, elle choque la vérité ; quelles manières ! changez-les, je vous en conjure, et voyez les choses comme elles sont : si cela est, vous n'aurez plus qu'à vous défendre de la vanité ; et ce sera une affaire à régler entre votre confesseur et vous... On étoit hier sur votre chapitre chez madame de Coulanges, et madame Scarron se souvint avec combien d'esprit vous aviez soutenu autrefois une mauvaise cause à la même place, et sur le même tapis où nous étions : il y avoit madame de la Fayette, madame Scarron, Ségrais, Caderousse, l'abbé Têtu, Guillerargues, Brancas. Vous n'êtes jamais oubliée, ni tout ce que vous valez : on est encore vif ; mais quand je pense où vous êtes, quoique vous soyez reine, le moyen de ne pas soupirer ! Nous soupirons encore de la vie qu'on fait ici et à Saint-Germain, tellement qu'on soupire toujours. Vous savez bien que Lauzun, en entrant en prison, dit : *in sæcula sæculorum* : et je crois qu'on eût répondu ici en certains lieux, *Amen*, et en d'autres, non.

Votre enfant est jolie : elle a un son de voix qui m'entre dans le cœur ; elle a de petites manières qui plaisent ; je m'en amuse, et je l'aime ; mais je n'ai pas encore compris que ce degré puisse jamais vous passer par-dessus la tête.

§ 153. *Autre Lettre de Madame de Sévigné à la même.*

Je ne puis songer, sans une extrême émotion, à l'état où j'apprends que vous avez été, et quoique je sache que vous en êtes quitte, il m'est impossible de tourner les yeux sur le passé, sans une horreur qui me trouble. Faut-il que cette tristesse inutile se trouve avec tant d'autres peines qui sont présentement dans mon cœur ? Le péril extrême où se trouve mon fils, la guerre qui s'échauffe tous les jours, les courriers qui n'apportent plus que la mort de quelqu'un de nos amis, ou de nos connoissances, et qui peuvent apporter pis ; la crainte qu'on a des mauvaises nouvelles, et la curiosité qu'on a de les apprendre ; la désolation de ceux qui sont outrés de douleur et avec qui je passe cette partie de ma vie, l'inconcevable état de ma tante, et l'envie que j'ai de vous voir, tout cela me déchire, me tue, et me fait mener une vie si contraire à mon humeur et à mon tempérament, qu'en vérité il faut que j'aie une bonne santé pour y résister. Vous n'avez jamais vu Paris comme il est. Tout le monde pleure ou craint de pleurer : l'esprit a tourné à la pauvre madame de Nogent. Madame de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit : je ne l'ai point vue ; mais voici ce que je sais. Mademoiselle des Vertus étoit retournée depuis deux jours à Port-Royal, où elle est presque toujours ; on est allé la querir avec M. Arnauld, pour dire cette terrible nouvelle. Mademoiselle des Vertus n'avoit qu'à se montrer ; ce retour si précipité marquoit bien quelque chose de funeste : en effet, dès qu'elle parut : Ah, mademoiselle ! comment se porte monsieur mon frère ? Sa pensée n'osa aller plus loin. Madame, il se porte bien de sa blessure : il y a eu un combat. Et mon fils ? On ne lui répondit rien. Ah ! mademoiselle ! mon fils ! mon fils ! mon cher enfant ! répondez-moi, est-il mort ? Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre. Ah ! mon cher fils ! est-il mort sur le champ ? N'a-t-il pas eu un seul moment ? Ah ! mon Dieu ! quel sacrifice ! et là-dessus elle tombe sur son lit, et tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions et par des évanouissemens, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables : elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens ; elle prend des bouillons, parce que Dieu

le veut ; elle n'a aucun repos : je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte. Il y a un homme dans le monde qui n'est guère moins touché. J'ai dans la tête que s'ils s'étoient rencontrés tous deux dans ces premiers momens, et qu'il n'y eût eu personne avec eux, tous les autres sentimens auroient fait place à des cris et à des larmes, que l'on auroit redoublées de bon cœur. Un courrier d'hier au soir, apporta la mort du comte du Plessis, qui faisoit faire un pont : un coup de canon l'a emporté. M. de Turenne assiége Arnheim : on parle aussi du fort de Skenk. Ah ! que ces beaux commencemens seront suivis d'une fin tragique pour bien des gens ! Dieu conserve mon pauvre fils ! il n'a pas été de ce passage de rivière, mais la campagne n'est point encore finie.

La description que vous me faites de madame de Colonne, et de sa sœur, est une chose divine : elle réveille maigré qu'on en ait ; c'est une peinture admirable. La comtesse de Soissons et madame de Bouillon sont en furie contre ces folles, et disent qu'il faut les enfermer ; elles se déclarent fort contre cette étrange folie. On ne croit pas que le roi veuille fâcher M. le connétable, qui est assurément le plus grand seigneur de Rome : en attendant, nous les verrons arriver, comme mademoiselle de l'Etoile : la comparaison est admirable.

Voici des relations ; il n'y en a pas de meilleures : vous y verrez que M. de Longueville est cause de sa mort et de celle des autres, et que M. le Prince a été père uniquement dans cette occasion, et point du tout général d'armée. Je disois hier, et l'on m'approuva, que si la guerre continue, M. le Duc sera cause de la mort de M. le Prince : son amour pour lui a passé toutes ses autres passions. La Marans est abîmée : elle dit qu'elle voit bien qu'on lui cache les nouvelles, et qu'avec M. de Longueville, M. le Prince et M le Duc sont morts aussi ; et qu'on le lui dise ; qu'au nom de Dieu on ne l'épargne pas ; qu'aussi-bien elle est dans un état qu'il est inutile de ménager. Si l'on pouvoit rire, l'on riroit. Hélas ! si elle savoit combien on songe peu à lui cacher quelque chose, et combien chacun est occupé de ses douleurs et de ses craintes, elle ne croiroit pas qu'on eût tant d'application à la tromper.

Les nouvelles que je vous mande sont d'original : c'est de Gourville qui étoit avec madame de Longueville, quand elle a reçu la nouvelle : tous les courriers viennent droit à lui. M. de Longueville avoit fait son testament avant que de partir ; il laisse une grande partie de son bien à un fils qu'il a, et qui, à mon avis, paroîtra sous le nom de chevalier d'Orléans, sans rien coûter à ses parens, quoiqu'ils ne soient point gueux. Savez-vous où l'on mit le corps de M. de Longueville ? Dans le même bateau où il avoit passé tout vivant, il y avoit deux heures. M. le Prince, qui étoit blessé, le fit mettre auprès de lui, couvert d'un manteau, en repassant le Rhin avec plusieurs autres blessés, pour se faire panser dans une ville en-deçà de ce fleuve ; de sorte que ce retour fut la plus triste chose du monde. On dit que le chevalier de Monchevreuil, qui étoit attaché à M. de Longueville, ne veut pas qu'on le panse d'une blessure qu'il a reçue auprès de lui.

Mon fils m'a écrit : il est sensiblement touché de la perte de M. de Longueville ; il n'étoit point à cette première expédition, mais il sera d'une autre. Peut-on trouver quelque sûreté dans un tel métier ? Je vous conseille d'écrire à M. de la Rochefoucault sur la mort de son chevalier, et sur la blessure de M. de Marsillac. J'ai vu son cœur à découvert dans cette cruelle aventure. Il est au premier rang de ce que j'ai jamais vu de courage, de mérite, de tendresse et de raison. Je compte pour rien son esprit et son agrément. Je ne m'amuserai point à vous dire aujourd'hui combien je vous aime.

§ 154. *Autre Lettre de Mde. de Sévigné à la même.*

Ma fille, il faut que je vous conte ; c'est une radoterie que je puis éviter. Je fus hier à un service de monsieur le chancelier (Séguier), à l'Oratoire ; ce sont les peintres, les sculpteurs, les musiciens et les orateurs qui en font la dépense : en un mot, les quatre arts libéraux. C'étoit la plus belle décoration qu'on puisse imaginer. Le Brun avoit fait le dessin. Le mausolée touchoit à la voûte, orné de mille lumières et de plusieurs figures convenables à celui qu'on vouloit louer. Quatre squelettes en bas étoient chargés des marques de sa

dignité, comme lui ayant ôté les honneurs avec la vie ; l'un portoit son mortier, l'autre sa couronne de duc, l'autre son ordre, l'autre les masses de chancelier. Les quatre arts étoient éplorés et désolés d'avoir perdu leur protecteur ; la peinture, la musique, l'éloquence et la sculpture. Quatre vertus soutenoient la première représentation, la force, la justice, la tempérance et la religion. Quatre anges ou quatre génies recevoient au-dessus cette belle âme. Le mausolée étoit encore orné de plusieurs anges qui soutenoient une chapelle ardente qui tenoit à la voûte. Jamais il ne s'est rien vu de si magnifique, ni de si bien imaginé ; c'est le chef-d'œuvre de le Brun. Toute l'église étoit parée de tableaux, de devises et d'emblèmes, qui avoient rapport aux armes ou à la vie du chancelier. Plusieurs actions principales y étoient peintes. Madame de Verneuil vouloit acheter toute cette décoration un prix excessif. Ils ont tous en corps résolu d'en parer une galerie, et de laisser cette marque de leur reconnoissance et de leur magnificence à l'éternité. L'assemblée étoit belle et grande ; mais sans confusion. J'étois auprès de M. de Tulle, de M. Colbert, de M. de Monmouth, beau comme du temps du Palais Royal, qui, par parenthèse, s'en va à l'armée trouver le roi. Il est venu un jeune père de l'Oratoire pour faire l'oraison funèbre. J'ai dit à M. de Tulle de le faire descendre, et de monter à sa place, et que rien ne pouvoit soutenir la beauté du spectacle et la perfection de la musique que la force de son éloquence. Ce jeune homme a commencé en tremblant ; tout le monde trembloit aussi ; il a débuté par un accent Provençal. Il est de Marseille ; il s'appelle Lené. Mais en sortant de son trouble, il est entré dans un chemin si lumineux, il a si bien établi son discours, il a donné au défunt des louanges si mesurées, il a passé dans tous les endroits délicats avec tant d'adresse, il a si bien mis dans son jour tout ce qui pouvoit être admiré, il a fait des traits d'éloquence et des coups de maître si à propos et de si bonne grâce, que tout le monde sans exception s'en est écrié ; et chacun étoit charmé d'une action aussi parfaite et aussi achevée. C'est un homme de vingt-huit ans, intime ami de M. de Tulle, et qui s'en va avec lui. Nous le voulions nommer le chevalier Mascaron, mais je crois qu'il surpassera son aîné. Pour la musique c'est une chose qu'on ne peut expliquer. Baptiste (Lully) avoit fait un dernier effort de toute la musique du roi ; ce beau *Miserere* y étoit encore augmenté ; il y a eu un *Libera*, où tous les yeux étoient pleins de larmes ; je ne crois point qu'il y ait une autre musique dans le ciel. Il y avoit beaucoup de prélats. J'ai dit à Guittaut : " Cherchons un peu notre " ami Marseille ; nous ne l'avons point " vu." Je lui ai dit tout bas : " Si c'é- " toit l'oraison funèbre de quelqu'un " qui fût vivant, il n'y manqueroit pas." Cette folie a fait rire M. de Guittaut sans aucun respect de la pompe funèbre. Ma chère enfant, quelle espèce de lettre est-ce ici ? Je pense que je suis folle. A quoi peut servir une si grande narration ? Vraiment j'ai bien satisfait le désir que j'avois de conter.

Le roi est à Charleroi, et y fera un assez long séjour. Il n'y a point encore de fourrages ; les équipages portent la famine avec eux. On est assez embarrassé dès le premier pas de cette campagne. Guittaut m'a montré votre lettre et à l'abbé. " Envoyez-moi ma " mère." Ma fille, que vous êtes aimable, et que vous justifiez agréablement l'excessive tendresse qu'on voit que j'ai pour vous ! Hélas ! je ne songe qu'à partir ; laissez-m'en le soin, je conduis des yeux toutes choses ; et si ma tante prenoit le chemin de languir, en vérité je partirois. Vous seule au monde me pouvez faire résoudre à la quitter dans un si pitoyable état ; nous verrons. Je vis au jour la journée, et n'ai pas le courage de rien décider ; un jour je pars, le lendemain je n'ose. Enfin, vous dites vrai ; il y a des choses bien désobligeantes dans la vie. Vous me priez de ne point songer à vous en changeant de maison ; et moi, je vous prie de croire que je ne songe qu'à vous, et que vous m'êtes si extrêmement chère, que vous faites toute l'occupation de mon cœur. J'irai demain coucher dans ce joli appartement où vous serez placée sans me déplacer. Adieu, ma belle petite, vous êtes au bout du monde, vous voyagez ; je crains votre humeur hasardeuse ; je ne me fie ni à vous, ni à M. de Grignan. Il est vrai que c'est une chose étrange, comme vous dites, de se trouver à Aix, après avoir fait deux cents lieues ; et au Saint-Pilon, après avoir grimpé si haut. Il y a quelquefois des endroits de

vos lettres qui sont très-plaisans; il vous échappe des périodes; comme dans Tacite; j'ai trouvé cette comparaison; il n'y a rien de plus vrai.

§ 155. *Autre Lettre de Mde. de Sévigné à la même.*

Me voilà toute soulagée de n'avoir plus Orange sur le cœur : c'étoit une augmentation par dessus ce que j'ai accoutumé de penser, qui m'importunoit. Il n'est plus question maintenant que de la guerre du Syndicat; je voudrois qu'elle fut déjà finie. J'embrasse le vainqueur d'Orange, et je ne lui ferai point d'autre compliment que de l'assurer ici que j'ai une véritable joie, que cette petite aventure ait pris un tour aussi heureux; je désire le même succès à tous ses desseins. C'est une chose agréable que l'attachement et l'amour de toute la noblesse pour lui : il y a très-peu de gens qui puissent faire voir une si belle suite pour une si légère semonce.

Nous soupâmes encore hier avec Mde. Scarron et l'abbé Têtu chez Mde. de Coulanges. Nous causâmes fort, vous n'êtes jamais oubliée. Nous trouvâmes plaisant d'aller amener Mde. Scarron à minuit, au fin fond du faubourg St. Germain, fort au-delà de Mde. de la Fayette, quasi auprès de Vaugirard, dans la campagne, à une belle et grande maison où l'on n'entre point; il y a un grand jardin, de beaux et grands appartemens. Elle a un carosse, des gens et des chevaux; elle est habillée modestement et magnifiquement, comme une personne qui passe sa vie avec des personnes de qualité; elle est aimable, belle, bonne et négligée; on cause fort bien avec elle. Nous revînmes gaîment à la faveur des lanternes et dans la sûreté des voleurs. Mde. d'Heudicourt est allée rendre ses devoirs : il y a longtemps qu'elle n'avoit paru en ce pays-là. On est persuadé que si elle n'étoit point grosse, elle rentreroit dans ses premières familiarités : on juge par là que Mde. Scarron n'a plus de vif ressentiment contre elle; son retour a pourtant été ménagé par d'autres, et ce n'est qu'une tolérance. La petite d'Heudicourt est jolie comme un ange; elle a été de son chef huit ou dix jours à la cour, toujours pendue au cou du roi; c'est la plus belle vocation pour la coquetterie que vous ayez jamais vue : elle fait mieux la cour que les vieux courtisans

On disoit l'autre jour à M. le Dauphin qu'il y avoit un homme à Paris, qui avoit fait pour chef-d'œuvre un petit chariot traîné par des puces. M le Dauphin dit à M. le prince de Conti : mon cousin, qui est-ce qui a fait les harnois ?— Quelque araignée du voisinage, répondit le prince. Cela n'est-il pas joli ?

Mde. de Coulanges vous embrasse : elle vouloit vous écrire aujourd'hui; elle ne perd pas une occasion de vous rendre service, elle y est appliquée, et tout ce qu'elle dit est d'un style qui plaît infiniment; elle se réjouit de la prise d'Orange; elle va quelquefois à la cour, et jamais sans avoir dit quelque chose d'agréable pour nous.

§ 156. *Autre Lettre de Mde. de Sévigné à la même.*

J'allai dîner Samedi chez M. de Pomponne; et puis jusqu'à cinq heures : il fut enchanté, enlevé, transporté de la perfection des vers de la poétique de Despréaux; d'Hacqueville y étoit; nous parlâmes deux ou trois fois du plaisir que j'aurois de vous la voir entendre. M. de Pomponne se souvient d'un jour que vous étiez petite fille chez mon oncle de Sévigné; vous étiez derrière une vitre avec votre frère, plus belle, dit-il, qu'un ange : vous disiez que vous étiez prisonnière, que vous étiez une princesse chassée de chez son père. Votre frère étoit beau comme vous, vous aviez neuf ans : il me fit souvenir de cette journée.

Il n'a jamais oublié aucun moment où il vous ait vue; il se fait un plaisir de vous revoir, qui me paroît le plus obligeant du monde. Je vous avoue, ma très-aimable chère, que je couve une grande joie; mais elle n'éclatera point que je ne sache votre résolution.

M. de Villars est arrivé d'Espagne; il nous a conté mille choses très-amusantes des Espagnoles. J'ai vu enfin la Marans dans sa cellule; je disois autrefois dans sa loge. Je la trouvai fort négligée, pas un cheveu, une cornette de vieux point de Venise, un mouchoir noir, un manteau gris effacé, une vieille jupe : elle fut aise de me voir; nous nous embrassâmes tendrement; elle n'est pas fort changée; nous parlâmes de vous d'abord; elle vous aime autant que jamais, et me paroît si humiliée, qu'il n'y

a pas moyen de ne pas l'aimer. Il fut question ensuite de dévotion ; elle me dit qu'il étoit vrai que Dieu lui avoit fait des grâces dont elle a une sensible reconnoissance. Ces grâces ne sont rien du tout qu'une grande foi, un tendre amour de Dieu, et une horreur pour le monde ; tout cela joint à une si grande défiance d'elle-même et de ses foiblesses, qu'elle est persuadée que si elle prenoit l'air un moment, cette grâce si divine s'évaporeroit ; je trouvai que c'étoit une fiole d'essence qu'elle conservoit chèrement dans la solitude : elle croit que le monde lui feroit perdre cette liqueur précieuse, et même elle craint le tracas de la dévotion. Mde. de Schomberg dit qu'elle est une vagabonde au prix de Mde. de Marans : cette humeur sauvage que vous connoissez s'est tournée en passion pour la retraite. Le tempérament ne se change pas ; elle va à pied à sa paroisse, et lit tous nos bons livres ; elle travaille ; elle prie Dieu ; ses heures sont réglées ; elle mange quasi toujours à sa chambre ; elle voit Mde. de Schomberg à certaines heures ; elle hait autant les nouvelles du monde qu'elle les aimoit : elle excuse autant le prochain qu'elle l'accusoit ; elle aime autant le créateur, qu'elle aimoit la créature ; nous rîmes fort de ses manières passées, nous les tournâmes en ridicule. Elle n'a point le style des sœurs Colettes ; elle parle fort sincèrement et fort agréablement de son état ; j'y fus deux heures ; on ne s'ennuie point avec elle ; elle se mortifie de ce plaisir, mais c'est sans affectation : enfin, elle est bien plus aimable qu'elle n'étoit.

Je reçois tout présentement votre lettre du 7. Je vous avoue, ma très-chère, qu'elle me comble d'une joie si vive, qu'à peine mon cœur, que vous connoissez, la peut contenir ; il est sensible à tout, et je le haïrois, s'il étoit pour mes intérêts, comme il est pour les vôtres. Enfin, ma fille, vous venez, c'est tout ce qui peut m'être le plus agréable : mais je m'en vais vous dire une chose à quoi vous ne vous attendez point ; c'est que je vous jure et vous proteste devant Dieu, que si M. de la Garde n'avoit trouvé votre voyage nécessaire, et qu'en effet il ne le fût pas pour vos affaires, jamais je n'aurois mis en compte, au moins pour cette année, le désir de vous voir, ni ce que vous devez à la tendresse infinie que j'ai pour vous. Je sais la réduire à la droite raison, quoi qu'il m'en coûte, et j'ai quelquefois de la force dans ma foiblesse, comme ceux qui sont les plus philosophes. Après cette déclaration sincère, je ne vous cache point que je suis pénétrée de joie, et que la raison se rencontrant avec mes désirs, je suis, à l'heure que je vous écris, parfaitement contente, en sorte que je ne vais être occupée qu'à vous bien recevoir. Savez-vous bien que la chose la plus nécessaire, après vous et M. de Grignan, ce seroit d'amener M. le coadjuteur ? Peut-être n'aurez vous pas toujours la Garde; et s'il vous manque, vous savez que M. de Grignan n'est pas sur ses intérêts, comme sur ceux du roi, son maître : il a une religion et un zèle pour ceux-ci, et qui ne peut se comparer qu'à la négligence qu'il a pour les siens. Quand il veut prendre la peine de parler, il fait très-bien ; personne ne peut tenir sa place, c'est ce qui fait que nous le souhaitons. Vous n'êtes pas sur le pied de madame de Cavisson, pour agir toute seule ; il vous faut encore huit ou dix années ; mais M. de Grignan, vous et M. le coadjuteur, voilà ce qui seroit d'une utilité admirable. Le cardinal de Retz arrive; il sera ravi de vous voir. Ma fille, quelle joie ! Mais sur toutes choses venez sagement ; c'est lui qui m'en répondra. J'écris à M. le coadjuteur, pour le conjurer de venir ; il vous facilitera l'audience des deux ministres, il soutiendra l'intérêt de son frère. M. le coadjuteur est hardi, il est heureux ; vous vous donnez de la considération les uns aux autres. Gagnez cela sur le coadjuteur et faites-lui tenir ma lettre.

§ 157. *Autre Lettre de Madame de Sévigné à la même.*

Il y a aujourd'hui bien des années, ma fille, qu'il vint au monde une créature destinée à vous aimer préférablement à toutes choses : je prie votre imagination de n'aller ni à droite ni à gauche : " *Cet homme-là, Sire, c'étoit moi-même.*" Il y eut hier trois ans que j'eus une des plus sensibles douleurs de ma vie ; vous partîtes pour la Provence, où vous êtes encore : ma lettre seroit toujours longue si je voulois vous expliquer toutes les amertumes que je sentis, et que j'ai senties depuis en conséquence de cette pre-

mière. Mais revenons : je n'ai point reçu de vos lettres aujourd'hui ; je ne sais s'il m'en viendra, je ne le crois pas, il est trop tard : j'en attendois cependant avec impatience ; je voulois apprendre votre départ d'Aix, afin de pouvoir supputer un peu juste votre retour ; tout le monde m'en assassine, et je ne sais que répondre. Je ne pense qu'à vous et à votre voyage. Si je reçois de vos lettres, après avoir envoyé celle-ci, soyez en repos, je ferai assurément tout ce que vous manderez. Je vous écris aujourd'hui un peu plutôt qu'à l'ordinaire. Je m'en vais à un petit opéra de Molière, *Beau-Père d'Ilier*, qui se chante chez Pélissari ; c'est une musique très-parfaite ; M. le Prince, M. le Duc et madame la Duchesse y seront. Je m'en irai peut-être de là souper chez Gourville avec madame de la Fayette, M. le Duc, madame de Thianges, M. de Vivonne, à qui l'on dit adieu, et qui s'en va demain. Si cette partie est rompue, j'irai chez madame de Chaulnes : j'en suis extrêmement priée par la maîtresse du logis et par les cardinaux de Retz et de Bouillon, qui me l'avoient fait promettre ; ce premier est dans une extrême impatience de vous voir, il vous aime chèrement ...

On avoit cru que mademoiselle de Blois avoit la petite-vérole, mais cela n'étoit pas. Il n'y a eu qu'un bal ou deux à Paris dans tout ce carnaval ; on y a vu quelques masques, mais peu. La tristesse est grande ; les assemblées de Saint-Germain sont des mortifications pour le roi, et seulement pour marquer la cadence du carnaval.

Le père Bourdaloue fit un sermon le jour de Notre-Dame, qui transporta tout le monde ; il étoit d'une force à faire trembler les courtisans ; jamais un prédicateur évangélique n'a prêché si hautement, ni si généreusement les vérités chrétiennes : il étoit question de faire voir que toute puissance doit être soumise à la loi, à l'exemple de Notre Seigneur qui fut présenté au temple ; enfin, ma fille, cela fut porté au point de la plus haute perfection, et certains endroits furent poussés comme les auroit poussé l'apôtre Saint Paul.

L'archevêque de Rheims revenoit, hier, fort vite de Saint-Germain, c'étoit comme un tourbillon : il croit bien être grand seigneur, mais ses gens le croient encore plus que lui. Ils passoient au-travers de Nanterre, *tra, tra, tra* ; ils rencontrent un homme à cheval, *gare, gare :* le pauvre homme veut se ranger, son cheval ne le veut pas ; et enfin le carosse et les six chevaux renversent, cul par-dessus tête, le pauvre homme et le cheval, et passent par-dessus, et si bien par-dessus, que le carosse en fut versé et renversé : en même temps l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, et s'enfuient, et courent encore, pendant que les laquais de l'archevêque, et le cocher et l'archevêque même se mettent à crier : *Arrête, arrête ce coquin qu'on lui donne cent coups.* L'archevêque, en racontant ceci, disoit : Si j'avois tenu ce maraud-là, je lui aurois rompu les bras et coupé les oreilles.

Je dînai hier encore chez Gourville, avec madame de Langeron, madame de la Fayette, madame de Coulanges, Corbinelli, l'abbé Têtu, Briole et mon fils ; votre santé y fut célébrée, et un jour pris pour vous y donner à dîner. Adieu ma très-chère et très-aimable ; je ne puis vous dire à quel point je vous souhaite.

§ 158. *Lettre de Madame de Sévigné à M. le Comte de Grignan.*

C'est à vous que je m'adresse, mon cher comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût arriver en France : c'est la mort de M. de Turenne. Si c'est moi qui vous l'apprends, je suis assurée que vous serez aussi touché que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva Lundi à Versailles. Le roi en a été affligé, comme on doit l'être de la perte du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde. Toute la cour fut en larmes ; et M. de Condom pensa s'évanouir. On étoit prêt d'aller se divertir à Fontainebleau : tout a été rompu. Jamais un homme n'a été regretté si sincèrement : tout Paris et tout le peuple étoit dans le trouble et l'émotion. Chacun parloit, et s'attroupoit pour regretter ce héros. Je vous envoie une très-bonne relation de ce qu'il a fait les derniers jours de sa vie : c'est après trois mois d'une conduite toute miraculeuse, et que les gens du métier ne se lassent pas d'admirer, qu'arrive le dernier jour de sa gloire et de sa vie. Il avoit le plaisir de voir décamper l'armée ennemie

devant lui, et le 27, qui étoit Samedi, il alla sur une petite hauteur pour observer leur marche. Il avoit dessein de donner sur l'arrière-garde, et mandoit au roi, à midi, que dans cette pensée il avoit envoyé dire à Brissac qu'on fît les prieres de quarante heures : il mande la mort du jeune d'Hocquincourt, et qu'il enverra un courrier apprendre au roi la suite de cette entreprise. Il cachette sa lettre et l'envoie à deux heures; il va sur cette petite colline avec huit ou dix personnes ; on tire de loin à l'aventure un malheureux coup de canon, qui le coupe par le milieu du corps, et vous pouvez penser les cris et les pleurs de cette armée : le courrier part à l'instant ; il arriva Lundi, comme je vous ai dit ; de sorte qu'à une heure l'une de l'autre, le roi eut une lettre de M. de Turenne, et la nouvelle de sa mort. Il est arrivé depuis un gentilhomme de M. de Turenne, qui dit que les armées sont assez près l'une de l'autre, que M. de Lorges commande à la place de son oncle, et que rien ne peut être comparable à la violente affliction de toute cette armée. Le roi a ordonné en même temps à M. le Duc d'y courir en poste, en attendant M. le Prince qui doit y aller; mais comme sa santé est assez mauvaise, et que le chemin est long, tout est à craindre dans cet entre-temps. C'est une cruelle chose que d'imaginer cette fatigue à M. le Prince M. de Luxembourg demeure en Flandres, pour y commander en chef. Les lieutenans généraux de M. le Prince sont messieurs de Duras et de la Feuillade. M le maréchal de Créquy demeure où il est. Dès le lendemain de cette nouvelle, M. de Louvois proposa au roi de réparer cette perte, et au lieu d'un général d'en faire huit (c'est y gagner) En même temps on fit huit maréchaux de France, savoir M. de Rochefort à qui les autres doivent un remercîment, messieurs de Luxembourg, Duras, la Feuillade, D'Estrade, Navailles, Schomberg et Vivonne: en voilà huit bien comptés. Je vous laisse méditer sur cet endroit. Le grand maître étoit au désespoir, on l'a fait duc; mais que lui donne cette dignité ? Il a les honneurs du Louvre par sa charge ; il ne passera pas au parlement à cause des conséquences, et sa femme ne veut de tabouret qu'à Bouillé : cependant c'est une grâce, et s'il étoit veuf, il pourroit épouser quelque jeune veuve.

Il y a un almanach que j'ai vu (c'est de Milan). Il y a au mois de Juillet : *Mort subite d'un grand* , et au mois d'Août : *Ah! que vois-je?* On est ici dans des craintes continuelles ; cependant nos six mille hommes sont partis pour abîmer notre Bretagne : ce sont deux Provençaux qui ont cette commission : c'est Fourbin et Vins. M de Pomponne a recommandé nos pauvres terres. Si jamais vous faites le fous, je ne souhaite pas qu'on vous envoie des Bretons pour vous corriger Admirez combien mon cœur est éloigné de toute vengeance; voilà M le comte, ce que nous savons jusqu'ici. En récompense d'une très-aimable lettre, je vous en écris une qui vous donnera du déplaisir : j'en suis en vérité aussi fâchée que vous. Nous avons passé tout l'hiver à entendre conter les divines perfections de ce héros : jamais un homme n'a été si près d'être parfait ; et plus on le connoissoit, plus on l'aimoit, et plus on le regrette. Adieu, monsieur et madame je vous embrasse mille fois. Je vous plains de n'avoir personne à qui parler de cette grande nouvelle. Il est naturel de communiquer tout ce qu'on pense là-dessus. Si vous êtes fâchés, vous êtes comme nous sommes ici.

Paris, 31 Juillet 1675.

§ 159. *Lettre de Madame de Sévigné à Madame la Comtesse de Grignan.*

Je voudrois mettre tout ce que vous m'écrivez de M. de Turenne dans une oraison funèbre : vraiment votre style est d'une énergie et d'une beauté extraordinaire ; vous étiez dans les bouffées d'éloquence que donne l'émotion de la douleur. Ne croyez pas, ma fille, que ce souverain soit déjà fini dans ce pays ci : ce fleuve qui entraîne tout, n'entraîne pas sitôt une telle mémoire ; elle est consacrée à l'immortalité. J'étois l'autre jour chez M. de la Rochefoucault avec madame de Lavardin, madame de la Fayette et M. de Marsillac. Monsieur le premier y vint ; la conversation dura deux heures, sur les divines qualités de ce véritable héros Tous les yeux étoient baignés de larmes, et vous ne sauriez croire comme la douleur de sa perte est profondément gravée dans les cœurs : vous n'avez rien pardessus nous que le soulagement de soupirer tout haut, et d'écrire son panégy-

rique. Nous remarquions une chose, c'est que ce n'est que depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumières et l'élévation de son âme ; tout le monde en étoit plein pendant sa vie, et vous pouvez penser ce que fait sa perte par-dessus ce qu'on étoit déjà : enfin ne croyez pas que cette mort soit ici comme celle des autres. Vous pouvez en parler tant qu'il vous plaira, sans croire que la dose de votre douleur l'emporte sur la nôtre. Pour son âme, c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avoit pour lui ; il n'est pas tombé dans la tête d'aucun dévot, qu'elle ne fût pas en bon état ; on ne sauroit comprendre que le mal et le péché pussent être dans son cœur : sa conversion si sincère nous a paru comme un baptême : chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de toute affectation, la solide gloire dont il étoit plein, sans faste et sans ostentation ; aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes ; une charité généreuse et chrétienne. Vous ai-je dit comme il rhabilla ce régiment Anglois ? Il lui en coûta quatorze mille francs, et resta sans argent. Les Anglois ont dit à M. de Lorges, qu'ils acheveroient de finir cette campagne pour venger la mort de M. de Turenne ; mais qu'après cela ils se retireroient, ne pouvant obéir à d'autres que lui. Il y avoit de jeunes soldats qui s'impatientoient un peu dans les marais où ils étoient dans l'eau jusqu'aux genoux ; et les vieux soldats leur disoient : " Quoi ! " vous vous plaignez ? On voit bien " que vous ne connoissez pas M. de " Turenne ; il est plus fâché que nous " quand nous sommes mal ; il ne songe, " à l'heure qu'il est, qu'à nous tirer d'ici ; " il veille quand nous dormons ; c'est " notre père : on voit bien que vous " êtes jeunes." Et c'est ainsi qu'ils les rassuroient.

Tout ce que je vous mande est vrai ; je ne me charge point de fadaises dont on croit faire plaisir aux gens éloignés, c'est abuser d'eux, et je choisis bien plus ce que je vous écris, que ce que je vous dirois si j'étois ici. Je reviens à son âme : c'est donc une chose à remarquer, que nul dévot ne s'est avisé de douter que Dieu ne l'ait reçue à bras ouverts, comme une des plus belles et des meilleures qui soient jamais sorties de ses mains. Méditez sur cette confiance générale de son salut, et vous trouverez que c'est une espèce de miracle qui n'est que pour lui. Vous verrez dans les nouvelles les effets de cette grande perte.

M. de Turenne avoit fait connoissance avec un berger qui savoit très-bien les chemins et le pays ; il alloit seul avec lui, et faisoit poster ses troupes selon le récit que cet homme lui faisoit ; il aimoit ce berger, et le trouvoit d'un sens admirable : il disoit que le colonel Bec étoit venu comme cela, et qu'il croyoit que ce berger feroit sa fortune comme lui. Quand il eut fait passer ses troupes à loisir, il se trouva content, et dit à M. de Roye : " Tout de bon il me sem- " ble que tout cela n'est pas trop mal ; " et je crois que M. de Montécuculli " trouveroit assez bien ce que l'on vient " de faire." Il est vrai que c'étoit un chef-d'œuvre d'habileté. Il aimoit tendrement le fils de M. d'Elbeuf : c'est un prodige de valeur à quatorze ans. Il l'envoya l'année dernière saluer M. de Lorraine, qui lui dit : " Mon petit " cousin, vous êtes trop heureux de " voir et d'entendre tous les jours M. " de Turenne : vous n'avez que lui de " parent, de père, baisez les pas par où " il passe, et faites-vous tuer à ses pieds." Ce pauvre enfant se meurt de douleur ; c'est une affliction de raison et d'enfance, à quoi l'on craint qu'il ne résiste pas. M. le comte d'Auvergne l'a pris avec lui, car il n'y a rien à attendre de son père. Carvoye est affligé pour les formes. Le duc de Villeroi a écrit ici des lettres dans le transport de sa douleur, qui sont d'une telle force, qu'il faut les cacher : il ne voit rien dans sa fortune au-dessus d'avoir été aimé de ce héros, et déclare qu'il méprise toute autre sorte d'estime après celle-là, sauve qui peut.

M. de Turenne, en disant adieu à M. le cardinal de Retz, lui dit : " Mon- " sieur, je ne suis point un *diseur*, mais " je vous prie de croire sérieusement que " sans ces affaires-ci, où peut-être on " a besoin de moi, je me retirerois " comme vous ; et je vous donne ma " parole que si j'en reviens, je ne mour- " rai pas sur le coffre, et je mettrai, à " votre exemple, quelque temps entre " la vie et la mort." Je tiens cela de d'Hacqueville qui ne l'a dit que depuis deux jours.

Madame de Villars a vu une autre re-

lation depuis le jour du combat, où l'on lui dit que dans le passage du Rhin, le chevalier de Grignan fit encore des merveilles de valeur et de prudence. Dieu le conserve, car le courage de M. de Turenne, semble être passé à nos ennemis : ils ne trouvent rien d'impossible.

Depuis la défaite du maréchal de Créqui, M. de la Feuillade a pris la poste, et s'en est venu droit à Versailles, où il surprit le roi, et lui dit : " Sire, les uns " font venir leurs femmes ; *c'est Roche-* " *fort* ; les autres viennent les voir : " pour moi, je viens voir une heure " votre majesté, et la remercier mille " et mille fois ; je ne verrai que votre " majesté, car ce n'est qu'à elle à " qui je dois tout." Il causa assez longtemps et puis prit congé et dit : " Sire, " je m'en vais ; je vous supplie de faire " mes complimens à la reine, à M. le " dauphin, à ma femme et à mes en- " fans" ; et s'en alla remonter à cheval ; et en effet, il n'a vu âme vivante. Cette petite équipée a fort plu au roi, qui a raconté, en riant, comme il étoit chargé des complimens de M. de la Feuillade. Il n'y a qu'à être heureux, tout réussit.

§ 160. *Autre Lettre de Madame de Sévigné à la même.*

Si je pouvois écrire tous les jours, je m'en accommoderois fort bien. Je trouve même quelquefois le moyen de le faire, quoique mes lettres ne partent pas : mais le plaisir d'écrire est uniquement pour vous ; car à tout le reste du monde on voudroit avoir écrit, et c'est parce qu'on le doit. Vraiment, ma fille, je m'en vais bien vous parler encore de M. de Turenne. Madame d'Elbeuf, qui demeure pour quelques jours chez le cardinal de Bouillon (son frère), me pria hier de dîner avec eux, afin de parler de leur affliction ; madame de la Fayette y étoit : nous fîmes bien précisément ce que nous avions résolu : les yeux ne nous séchèrent pas. Madame d'Elbeuf avoit un portrait divinement bien fait de ce héros, dont tout le train étoit arrivé à onze heures ; ces pauvres gens, déjà tout habillés de deuil, ne faisoient que pleurer ; il vint trois gentilshommes, qui pensèrent mourir de voir ce portrait ; c'étoient des cris qui faisoient fendre le cœur ; ils ne pouvoient prononcer une parole. Ses valets-de-chambre, ses laquais, ses pages, ses trompettes, tout étoit fondu en larmes, et faisoient fondre les autres. Le premier qui fut en état de parler, répondit à nos tristes questions ; nous nous fîmes raconter sa mort. Il vouloit se confesser, et en se cachottant il avoit donné les ordres pour le soir, et devoit communier le lendemain Dimanche, qui étoit le jour qu'il croyoit donner la bataille. Il monta à cheval le Samedi à onze heures, après avoir mangé ; et comme il avoit bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il vouloit aller, et dit au petit d'Elbeuf : " Mon neveu, demeurez-là : " vous ne faites que tourner autour de " moi, vous me feriez reconnoître." M. d'Hamilton, qui se trouvoit près de l'endroit où il alloit, lui dit : " Monsieur, " venez par ici, on tirera du côté où vous " allez."—" Monsieur, lui dit-il, vous " avez raison : je ne veux point du tout " être tué aujourd'hui, cela sera le " mieux du monde." Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : " Monsieur, jetez les yeux sur cette " batterie que je viens de faire placer là". M. de Turenne revint, et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenoit le chapeau de Saint Hilaire. Ce gentilhomme qui le regardoit toujours, ne le voit point tomber ; le cheval l'emporte où il avoit laissé le petit d'Elbeuf ; il étoit penché le nez sur l'arçon : dans ce moment le cheval s'arrête : le héros tombe entre les bras de ses gens ; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il étoit mort, et qu'il avoit une partie du cœur emportée. On crie, on pleure ; M. d'Hamilton fait cesser ce bruit, et ôter le petit d'Elbeuf qui étoit jeté sur ce corps, qui ne vouloit pas le quitter, et qui se pâmoit de crier. On couvre le corps d'un manteau ; on le porte dans une haie, on le garde à petit bruit ; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente. Ce fut là où M. de Lorges, M. de Roye et beaucoup d'autres pensèrent mourir de douleur : mais il fallut se faire violence et songer aux grandes affaires qu'on avoit sur les bras.

On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisoient le véritable deuil : tous les officiers avoient pourtant des écharpes de crêpe ; tous les tambours en étoient couverts ; ils ne

battoient qu'un coup ; les piques traînantes et les mousquets renversés ; mais ces cris de toute une armée ne peuvent pas se représenter, sans que l'on en soit ému. Ses deux neveux étoient à cette pompe dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye tout blessé s'y fit porter. Quand ce corps a quitté son armée ça encore été une désolation ; et partout où il a passé, on n'entendoit que des clameurs : mais à Langres ils se sont surpassés ; ils allèrent au devant de lui en habit de deuil, au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple ; tout le clergé en cérémonie ; il y eut un service solennel dans la ville ; et en un moment ils se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monte à cinq mille francs, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affliction fondée sur un mérite extraordinaire ? Il arriva à Saint-Denis le soir ; tous ses gens l'allèrent reprendre à deux lieues d'ici ; il sera dans une chapelle en dépôt ; on lui fera un service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel. Voilà quel fut le divertissement que nous eûmes ; nous dînâmes comme vous pouvez penser, et jusqu'à quatre heures nous ne fîmes que soupirer. Le cardinal de Bouillon parla de vous, et répondit que vous n'auriez point évité cette triste partie, si vous aviez été ici ; je l'assurai fort de votre douleur ; il vous fera réponse et à M. de Grignan ; il me pria de vous dire mille amitiés, et la bonne d'Elbeuf, qui perd tout, aussi-bien que son fils. Voilà une belle chose que de m'être embarquée à vous conter ce que vous saviez déjà : mais ces originaux m'ont frappée, et j'ai été bien aise de vous faire voir que voilà comme on oublie M. de Turenne en ce pays-ci.

Au reste, ma fille, l'abbé croit mon voyage si nécessaire, que je ne puis m'y opposer ; je ne l'aurai pas toujours, ainsi je dois profiter de sa bonne volonté. C'est une course de deux mois ; car le bon abbé ne se porte pas assez bien pour aimer à passer là l'hiver ; il m'en parle d'un air sincère, dont je fais vœu d'être toujours la dupe : tant pis pour ceux qui me trompent. Je comprends que l'ennui seroit grand pendant l'hiver ; les longues soirées peuvent être comparées aux longues marches pour être fastidieuses. Je ne m'ennuyois point cet hiver que je vous avois ; vous pouviez fort bien vous ennuyer, vous qui êtes jeune ; mais vous souvient-il de nos lectures ? Il est vrai qu'en retranchant tout ce qui est autour de cette petite table, et le livre même, il ne seroit pas impossible de ne savoir que devenir ; la providence en ordonnera. Je retiens toujours ce que vous m'avez mandé ; on se tire de l'ennui comme des mauvais chemins ; on ne voit personne demeurer au milieu d'un mois, parce qu'il n'a pas le courage de l'achever : c'est comme de mourir, vous ne voyez personne qui ne sache se tirer de ce dernier rôle. Il y a des choses dans vos lettres qu'on ne peut, ni qu'on ne veut oublier. Avez-vous mon ami Corbinelli et M. de Vardes ? Je le souhaite : vous aurez bien raisonné ; et si vous avez parlé sans cesse des affaires présentes et de M. de Turenne, et que vous ne puissiez comprendre ce que tout ceci deviendra ; en vérité, vous êtes comme nous, et ce n'est point du tout que vous ne soyez en proviuce. M. de Barillon soupa hier ici : on ne parla que de M. de Turenne ; il en est véritablement très affligé. Il nous conioit la solidité de ses vertus, combien il étoit vrai, combien il aimoit la vertu pour elle-même, combien par elle seule il se trouvoit récompensé ; et puis finit par dire qu'on ne pouvoit pas l'aimer, ni être touché de son mérite, sans être plus honnête homme. Sa société communiquoit une horreur pour la friponnerie et pour la duplicité, qui mettoit tous ses amis au-dessus des autres hommes. Dans ce nombre on distingue fort le chevalier (de Grignan), comme un de ceux que ce grand homme aimoit et estimoit le plus, et aussi comme un de ses adorateurs. Bien des siècles n'en donneront pas un pareil ; je ne trouve pas qu'on soit tout à fait aveugle en celui-ci, au moins les gens que je vois : je crois que c'est se vanter d'être en bonne compagnie. Mais disons encore un mot de M. de Turenne. Voici ce qui me fut conté hier : vous connoissez bien Pertuis, et son adoration et son attachement pour M. de Turenne ; dès qu'il eut appris sa mort, il écrivit au roi et lui manda : " Sire, j'ai perdu " M. de Turenne ; je sens que mon " esprit n'est point capable de soute- " nir ce malheur ; ainsi n'étant plus " en état de servir votre majesté, je " lui demande la permission de me " démettre du gouvernement de Cour-

" trai." Le cardinal de Bouillon empêcha qu'on ne remît cette lettre ; mais craignant qu'il ne vînt lui-même, il dit au roi l'effet du désespoir de Pertuis. Le roi entra fort bien dans cette douleur, et dit au cardinal de Bouillon, qu'il en estimoit davantage Pertuis, et qu'il ne vouloit pas que Pertuis songeât à se retirer, le croyant trop honnête homme pour ne pas toujours faire son devoir en quelque état qu'il pût être. Voilà comme sont ceux qui regrettent ce héros. Au reste, il avoit quarante mille livres de rente de partage, et M. Boucherat a trouvé que, toutes ses dettes et ses legs payés, il ne lui restoit que dix mille francs de rente ; c'est deux cents mille francs pour tous ses héritiers, pourvu que la chicane n'y mette pas son nez. Voilà comme il s'est enrichi en cinquante années de service. Adieu, ma chère enfant, je vous embrasse mille fois avec une tendresse qui ne peut se représenter.

§ 161. *Autre Lettre de Madame de Sévigné à la même.*

Je fus hier au Buron ; j'en revins le soir ; je pensai pleurer en voyant la dégradation de cette terre : il y avoit les plus vieux bois du monde. Mon fils, dans son dernier voyage, y a fait donner les derniers coups de coignée : il a encore voulu vendre un petit bouquet qui faisoit une assez grande beauté, tout cela est pitoyable. Toutes ces dryades affligées que je vis hier, tous ces vieux sylvains qui ne savent plus où se retirer, tous ces anciens corbeaux établis depuis deux cents ans dans l'horreur de ces bois ; ces chouettes, qui dans cette obscurité annonçoient par leurs funestes cris les malheurs de tous les hommes, tout cela me fit hier des plaintes, qui me touchèrent sensiblement le cœur ; et que sait-on même si plusieurs de ces vieux chênes n'ont point parlé, comme ceux de Dodone, ou comme celui où étoit Clorinde. J'en revins donc toute triste. Le souper que me donna le premier président, ne fut point capable de me réjouir. Il faut que je vous conte ce que c'est que ce premier président. Vous croyez que c'est une barbe sale et un vieux fleuve, comme votre R..... point du tout ; c'est un jeune homme de vingt-sept ans, neveu de monsieur N.... fort joli, que j'ai vu mille fois, sans jamais imaginer que ce pût être un magistrat : cependant il l'est devenu par son crédit, et moyennant quarante mille francs, il a acheté toute l'expérience nécessaire pour être à la tête d'une compagnie supérieure : il a, de plus, épousé une fille que je connois fort, que j'ai vue pendant cinq semaines, tous les jours aux états de Vitré : de sorte que le mari et la femme sont pour moi un jeune petit garçon que je ne puis respecter, et une jeune petite demoiselle que je ne puis honorer. Ils sont pour moi revenus de la campagne où ils étoient : ils ne me quittent point ; mais je me hâte de m'en aller dans mes bois ; j'espère au moins en trouver aux rochers qui ne sont point abattus. Voilà toutes les inutilités que je puis vous mander aujourd'hui.

§ 162. *Autre Lettre de Madame de Sévigné à la même.*

Vous me demandez ce qui a fait cette solution de continuité, entre la Fare et madame de la Sablière : c'est la bassette ; l'eussiez-vous cru ? C'est sous ce nom que l'infidélité s'est déclarée. C'est pour cette prostituée de bassette, qu'il a quitté cette religieuse adoration : le moment étoit venu, que cette passion devoit cesser, et passer même à un autre objet. Croiroit-on que ce fût un chemin pour le salut de quelqu'un, que la bassette ? Ah ! c'est bien dit : il y a cinq cents mille routes qui nous y mènent. Madame de la Sablière regarda d'abord cette distraction, cette désertion : elle examina les mauvaises excuses, les raisons peu sincères, les prétextes, les justifications embarrassées, les conversations peu naturelles, les impatiences de sortir de chez elle ; les voyages à Saint-Germain, les ennuis, les ne savoir plus que dire : enfin, quand elle eut bien observé cette éclipse qui se faisoit, et le corps étranger qui cachoit peu à peu cet amour si brillant, elle prit sa résolution. Je ne sais ce qu'elle lui a coûté, mais enfin, sans querelle, sans reproche, sans éclat, sans le chasser, sans éclaircissement, sans vouloir le confondre, elle s'est éclipsée elle-même, et sans avoir quitté sa maison, où elle retourne encore quelquefois, sans avoir dit qu'elle renonçoit à tout. Elle se trouve si bien aux incurables, qu'elle y passe quasi

toute sa vie, sentant avec plaisir que son mal n'étoit pas de l'espèce de celui des malades qu'elle sert. Ses amis vont la voir : elle est toujours de très-bonne compagnie. La Fare joue à la bassette. Voilà la fin de cette grande affaire qui attiroit l'attention de tout le monde : voilà la route que Dieu avoit marquée à cette jolie femme : elle n'a point dit les bras croisés : " J'attends la grâce." Mon Dieu, que ce discours me fatigue ! eh ! la grâce saura bien vous préparer les chemins ; les tours, les détours, les bassettes, les laideurs, les chagrins, les malheurs, tout sert, tout est mis en œuvre par ce grand ouvrier, qui fait toujours infailliblement tout ce qu'il lui plaît.

§ 163. *Autre Lettre de Mde. de Sévigné à la même.*

Dîner, souper en festin chez monsieur et madame de Chaulnes, avoir fait mille visites de devoirs et de couvens, aller, venir, complimenter, s'épuiser, devenir tout aliénée, comme une dame d'honneur, c'est ce que nous fîmes hier. Je souhaite avec grande passion d'être hors d'ici, où l'on m'honore trop : je suis extêmement affamée de jeûne et de silence. Je n'ai pas beaucoup d'esprit, mais il me semble que je dépense ici ce que j'en ai, en pièces de quatre sous, que je jette à tort et à travers. Et cela ne laisse pas de me ruiner. Je vis hier danser des hommes et des femmes fort bien : justement comme je pensois à vous, j'entends, derrière moi, un homme qui dit assez haut : " Je n'ai jamais vu si bien " danser, que madame la comtesse de " Grignan." Je me tourne, et je trouve un visage inconnu : je lui demande où il a vu cette madame de Grignan. C'est un chevalier de Cissé, frère de madame Martel, qui vous a vue à Toulon. Monsieur Martel vous donna une fête dans son vaisseau : vous dansâtes, vous étiez belle comme un ange. Me voilà ravie de trouver cet homme ; mais je voudrois que vous pussiez comprendre l'émotion que me donna votre nom, qu'on venoit me découvrir dans le secret de mon cœur, lorsque je m'y attendois le moins.

§ 164. *Autre Lettre de Mde. de Sévigné à la même.*

Il me semble, ma chère enfant, que j'ai été traînée malgré moi à ce point fatal où il faut souffrir la vieillesse ; je la vois, m'y voilà : et je voudrois bien au moins ménager de ne pas aller plus loin, de ne point avancer dans ce chemin des infirmités, des douleurs, des pertes de mémoire, des défigurements qui sont près de m'outrager ; mais j'entends une voix qui dit : il faut marcher malgré vous ; ou bien, si vous ne voulez pas, il faut mourir, qui est une autre extrémité à quoi la nature répugne. Voilà pourtant le sort de tout ce qui avance un peu trop ; mais un retour à la volonté de Dieu, et à cette loi universelle qui nous est imposée, remet la raison à la place, et fait prendre patience. Prenez-la donc aussi, ma très-chère ; et que votre amitié trop tendre ne vous fasse point jeter des larmes que votre raison doit condamner.

§ 165. *Lettre de Mde. de Sévigné à M. de Coulanges.*

Mon cher Coulanges, hélas ! vous avez la goutte au pied, au genou, au coude. Cette douleur n'aura pas grand chemin à faire pour tenir toute votre petite personne. Quoi ! vous criez ! vous vous plaignez ! vous ne dormez plus ! vous ne mangez plus ! vous ne buvez plus ! vous ne chantez plus ! vous ne riez plus ! quoi, la joie et vous, ce n'est plus la même chose ! cette pensée me fait pleurer ; mais pendant que je pleure, vous êtes guéri. Je l'espère et je le souhaite. Ces jolis couplets que vous avez envoyés à madame de Nevers malgré votre goutte ne sont point assurément les derniers que vous aurez faits ; ils sont très-dignes de vous en attirer d'autres. Vous devez avoir reçu nos lettres du 15 Mai, qui vous auront fait voir qu'enfin, enfin, nous avons reçu toutes les vôtres, et même celle-ci répond à deux ; car nous vous devons la réponse du vingt Mai et du douze Juin. Voilà donc notre compte ; je serois bien fâchée d'en avoir perdu aucune des vôtres : outre leur prix que vous savez que j'estime, elles ont toujours été accompagnées des ouvrages de M. de Nevers, dont j'ai fait un petit recueil, que je ne

donnerois pas pour bien de l'argent. Je ne sais pourquoi vous ne recevez point nos lettres, et encore moins pourquoi vous ne faites point un pape. A voir comme vous vous y êtes pris d'abord, je croyois qu'il n'y eût rien au monde de si aisé ; mais nous voyons au contraire qu'il n'y a rien de si difficile ; je crois qu'à la fin il faudra que le Saint-Esprit s'en mêle : oh, dépêchez-vous donc de l'en prier ; car nous avons une extrême envie de vous voir. M. de Chaulnes mande à ma fille que la chose du monde à quoi l'on songe le moins dans le conclave, c'est à faire un pape, et qu'il lui en mande par là tout le secret. Toute sa lettre est parfaitement agréable. Mon fils avoit une si forte envie d'obéir à ce duc, que, sans ma fille, je crois qu'il auroit péri dans cette entreprise ; non point pour Rome, mais pour voir cet illustre ambassadeur, et vous aussi, mon cher cousin ; mais madame de Grignan a décidé en maîtresse de la maison et en Provençale, qui connoît mieux que nous la force du soleil d'Italie en ce temps-ci. Revenez donc nous voir, mon cher voisin ; venez nous embrasser. Je consens à tout ce que fait madame de Coulanges pour son temple ; elle n'en aura pas si souvent notre encens ; mais elle l'estimera peut-être davantage. Vous dites tant que vous n'êtes pas le fait de votre jeune maîtresse, que si elle trouvoit un autre mari, je crois qu'elle le prendroit. Dites à M. l'ambassadeur qu'il vous lise ce que je lui mande du charmant voyage que notre duchesse de Chaulnes a fait à Marli. Faites tous mes complimens. Vous savez mieux que moi où il les faut faire.

§ 166. *Lettre de Mde. de Sévigné à M. de Coulanges.*

Je suis tellement éperdue de la nouvelle de la mort très-subite de M. de Louvois, que je ne sais par où commencer pour vous en parler. Le voilà donc mort ce grand ministre, cet homme si considérable, qui tenoit une si grande place, dont le moi, comme dit M. de Nicole, étoit si étendu ; qui étoit le centre de tant de choses. Que d'affaires, que de desseins, que de projets, que de secrets, que d'intérêts à démêler, que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échecs à faire et à conduire ! Ah ! mon Dieu, donnez-moi un peu de temps ; je voudrois bien donner un échec au duc de Savoie, un mat au prince d'Orange ; non, vous n'aurez pas un seul moment. Faut-il raisonner sur cette étrange aventure ? Non, en vérité, il faut y réfléchir dans son cabinet. Voilà le second ministre que vous voyez mourir depuis que vous êtes à Rome. Rien n'est plus différent que leur mort ; mais rien n'est plus égal que leur fortune, et les cent millions de chaînes qui les attachoient tous deux à la terre. Quant aux grands objets qui doivent porter à Dieu, vous vous trouvez embarrassé dans votre religion sur ce qui se passe à Rome et au conclave. Mon pauvre cousin, vous vous méprenez : j'ai ouï dire qu'un homme d'un très-bon esprit tira une conséquence toute contraire au sujet de ce qu'il voyoit dans cette grande ville. Il en conclut qu'il falloit que la religion chrétienne fût toute sainte et toute miraculeuse, de subsister ainsi par elle-même au milieu de tant de désordres et de profanations : faites donc comme lui ; tirez les mêmes conséquences, et songez que cette même ville a été autrefois baignée du sang d'un nombre infini de martyrs ; qu'au premier siècle toutes les intrigues du conclave se terminoient à choisir entre les prêtres celui qui paroissoit avoir le plus de zèle et de force pour soutenir le martyre ; qu'il y eut trente-sept papes qui le souffrirent l'un après l'autre, sans que la certitude de cette fin leur fît fuir, ni refuser une place où la mort étoit attachée : et quelle mort ! Vous n'avez qu'à lire cette histoire, pour vous persuader qu'une religion subsistante par un miracle continuel, et dans son établissement et dans sa durée, ne peut être une imagination des hommes. Les hommes ne pensent pas ainsi. Lisez St. Augustin dans sa Vérité de la Religion ; lisez Abbadie, bien différent de ce grand saint, mais très-digne de lui être comparé, quand il parle de la religion chrétienne : demandez à l'abbé de Polignac s'il estime ce livre. Ramassez donc toutes ces idées, et ne jugez point si légèrement. Dieu fait tout, il est le maître de tout, et voici comme nous devrions penser : j'ai lu ceci en bon lieu : quel mal peut-il arriver à une personne qui sait que Dieu fait tout, et qui aime tout ce que Dieu fait ? Voilà sur quoi je vous laisse, mon cher cousin.

§ 167. *Autre Lettre de Mde. de Sevigné à M. de Coulanges.*

Les bons comptes font les bons amis. J'ai reçu toutes vos lettres, mon cher cousin, celle du 20 Mai, celle du 4 Juin dont vous étiez en peine, et celle dernière du 4 Juillet avec l'épître que M de Nevers vous a envoyée de Gênes ; et enfin, tout ce qu'a fait ce duc, vrai fils d'Apollon et des muses Vous me demandez si je ne garde pas toutes ses œuvres? vraiment oui, je n'en ai perdu aucune. Elles ont fait notre divertissement, et tout celui des personnes qui passent ici, et qui en sont dignes. Cette dernière épître est d'une force que Pauline n'y entendoit presque rien : mais nous avons eu le plaisir de nous trouver capables de lui expliquer ce qu'elle n'entendoit pas. Pour la description du dîner, elle est à la portée de tous les bons convives, et l'eau en est venue à la bouche de M. de Grignan, du chevalier de St. André, de mon fils, et de nous aussi : car je n'ai jamais vu un si bon repas. Je viens de le mettre parmi les autres merveilles de ce duc. Pour finir l'article des lettres, quand vous aurez reçu celle du 23 Juin et celle-ci, vous les aurez toutes. Venons maintenant à la vôtre dont le commencement m'a pensé faire pleurer ; et le moyen de se représenter que vous êtes au lit affligé de toutes les parties et les jointures de votre petit corps ; que vos nerfs sont affligés, que vous ne remuez ni pied, ni patte? C'est pour nous faire mourir. Mais voir aussi qu'il sorte de tout cela un couplet de chanson sur ce triste état, accompagné d'un autre couplet le plus plaisant et le plus joli du monde, et sur une chose que vous voyez tous les jours, mon pauvre cousin, vous jugez bien que cela nous soutient le cœur, et nous fait voir que le principe de la vie n'est point attaqué. Cette goutte vous a donné seulement quelques pensées noires, et vous a fait entrer dans l'avenir par le côté le plus triste qui pût se présenter à vous ; mais cet état si violent et si contraire à votre humeur n'a pas eu le loisir de faire aucune impression.

Malgré la S. Pierre passée et la prédiction des médecins, voilà donc un pape fait, et les cardinaux sortiront du conclave sans qu'il leur en coûte la vie : au contraire, ils retrouveront leur santé et leur liberté. Ce n'est pas la première fois que messieurs de la faculté se sont trompés. M. le duc de Chaulnes nous écrit une lettre du 15 par le courrier qui porte la nouvelle de l'exaltation ; il ne songe qu'à nous venir voir ; il sera 15 jours avec nous ; et quoique le Pape soit Napolitain, il prétend que l'affaire des bulles est si bien disposée, que ce sera le coup de partance et le bouteselle pour venir à Grignan. Cette espérance nous donne bien de la joie, et abrége fort la part que je voulois prendre à tous vos tristes almanachs ; voilà qui est fait, mon cousin, vous êtes guéri, vous êtes parti, vous arrivez ici, je vous embrasse mille fois. Parlons un peu de la table du cabinet de M. l'ambassadeur, de ce chaos de lettres, de ces abîmes de poches, de cette confusion de papiers, qui fait que, comme dans l'enfer, quand une pauvre lettre y est une fois jetée, jamais elle n'en sort. Ce fut un beau miracle de retrouver la mienne ; mais c'étoit celle de ma fille dans laquelle j'avois écrit : elle a voulu s'offenser d'être ainsi perdue et confondue, mais je l'ai apaisée le mieux que j'ai pu, en l'assurant que M. l'ambassadeur avoit lu ce qu'elle lui mandoit avec la dernière attention, et c'étoit sur mon écriture qu'il n'avoit pas daigné jeter les yeux ; et cela est vrai, puisqu'il disoit que je ne lui avois point écrit ; elle répond : mais puisque c'étoit ma lettre, pourquoi la jeter dans ce chaos? A cela je ne sais que répondre, monsieur l'ambassadeur y pensera, s'il lui plaît. Il est vrai que mes pauvres lettres n'ont de prix que celui que vous y donnez, en les lisant comme vous faites ; car elles ont des tons, et ne sont pas supportables, quand elles sont ânonnées ou épelées. Quoiqu'il en soit, mon cher cousin, vous leur faites cent fois plus d'honneur qu'elles ne méritent.

§ 168. *Lettre de Scarron à Mlle. d'Aubigné.*

Mademoiselle, je m'étois toujours bien douté que cette petite fille, que je vis entrer il y a six mois, dans ma chambre, avec une robe trop courte, et qui se mit à pleurer je ne sais pas bien pourquoi, étoit aussi spirituelle qu'elle en avoit la mine. La lettre que vous avez écrite à Mademoiselle de Saint-Hermant, est

si pleine d'esprit, que je suis mécontent du mien, de n'avoir pas fait connoître assez tôt tout le mérite du vôtre. Pour vous dire vrai, je n'aurois jamais cru que dans les îles de l'Amérique, ou chez les religieuses du nord, on apprit à faire de belles lettres; et je ne puis bien m'imaginer pour quelle raison vous avez apporté autant de soin à cacher votre esprit, que chacun en a de montrer le sien. A cette heure que vous êtes découverte, vous ne devez point faire difficulté de m'écrire, aussi-bien qu'à mademoiselle de Saint-Hermant. Je ferai tout ce que je pourrai pour vous faire une aussi bonne lettre que la vôtre; et vous aurez le plaisir de voir, qu'il s'en faut beaucoup que j'aie autant d'esprit que vous. Tel que je suis, je serai toute ma vie, &c.

§ 169. *Lettre du Maréchal de Luxembourg à Louis XIV.*

Sire,

Vos ennemis ont fait des merveilles, vos troupes encore mieux. Pour moi, je n'ai d'autre mérite que d'avoir exécuté vos ordres. Vous m'avez dit de prendre une ville et de gagner une bataille; je l'ai prise, et je l'ai gagnée.

§ 170. *Lettre du Marquis de Feuquières, mourant, au Roi, en faveur de son Fils.*

Après avoir mis devant les yeux de Dieu toute ma vie, que je vais lui rendre, il ne me reste plus à rien faire, avant de la quitter, que de me jeter aux pieds de votre majesté. Si je croyois avoir plus de vingt-quatre heures à passer encore en ce monde, je n'oserois prendre la liberté que je prends. Je sais que j'ai déplu à votre majesté; et quoique je ne sache pas précisément en quoi, je ne m'en crois pas moins coupable. J'espère, Sire, que Dieu me pardonnera mes péchés, parce que j'en ressens en moi un repentir bien sincère. Vous êtes l'image de Dieu, et j'ose vous supplier de pardonner au moins à mon fils des fautes que je voudrois avoir expiées de mon sang. Ce sont elles, Sire, qui ont donné à votre majesté de l'éloignement pour moi et qui sont cause que je meurs dans mon lit, au lieu d'employer à votre service les derniers momens de ma vie, et la dernière goutte de mon sang, comme je l'ai toujours souhaité. Sire, au nom de ce roi des rois devant qui je vais paroître, daignez jeter des yeux de compassion sur un fils unique que je laisse en ce monde, sans appui et sans bien : il est innocent de mes malheurs : il l'est d'un sang qui a toujours bien servi votre majesté. Je prends confiance en la bonté de votre cœur; et après vous avoir encore une fois demandé pardon, je vais me remettre entre les mains de Dieu, à qui je demande, pour votre majesté, toutes les prospérités que méritent vos vertus.

§ 171. *Lettre de Henriette Marie de France, Reine d'Angleterre, à Louis XIV.*

Sire,

Une pauvre Reine fugitive et baignée dans ses larmes, n'a pas eu de peine à s'exposer aux plus grands périls de la mer, pour venir chercher de la consolation et un asile auprès du plus grand et du plus généreux monarque du monde.

Sa mauvaise fortune lui procure un bonheur que les nations les plus éloignées ont ambitionné. La nécessité n'en diminue rien, puisqu'elle en a fait le choix, et que c'est par une estime toute particulière qu'elle vient lui confier tout ce qu'elle a de plus précieux, dans la personne du Prince de Galles, son fils. Il est encore trop jeune pour sentir et partager avec sa mère sa juste reconnoissance. Elle est tout entière dans mon cœur, Sire; et je me fais un plaisir, au milieu de mes chagrins, de vivre à l'ombre de votre protection.

§ 172. *Lettre de M. le Duc de Montausier, à Monseigneur le Dauphin, sur la Prise de Philisbourg.*

Monseigneur,

Je ne vous fais point de compliment sur la prise de Philisbourg; vous aviez une bonne armée, du canon et Vauban. Je ne vous en fais point aussi sur ce que vous êtes brave; c'est une vertu héréditaire dans votre maison. Mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral, généreux, humain, et faisant valoir les services de ceux qui font bien. Voilà sur quoi je vous fais mon compliment.

§ 173. *Lettre de Mde. de Maintenon à Mde. de Chantelou.*

Me voilà, madame, bien éloignée de la grandeur prédite. Je me soumets à la providence : et que gagnerois-je à murmurer contre Dieu ? Mes amis m'ont conseillé de m'adresser à M***, comme s'ils avoient oublié les raisons que j'ai de n'en rien espérer : irai-je le regagner par mes soumissions, et briguer l'honneur d'être à ses gages ? On m'a envoyée à M. Colbert, mais sans fruit. J'ai fait présenter deux placets au roi, où l'abbé Tétu a mis toute son éloquence : ils n'ont pas seulement été lus. Oh ! si j'étois dans la faveur, que je traiterois différemment les malheureux ! Qu'on doit peu compter sur les hommes! Quand je n'avois besoin de rien j'aurois obtenu un évêché. Quand j'ai besoin de tout, tout m'est refusé. Mde. de Chalais m'a offert sa protection, mais du bout des lèvres. Mde. de Lyonne m'a dit, *je verrai, je parlerai,* mais du ton dont on dit tout le contraire. Tout le monde m'a offert ses services, et personne ne m'en a rendu. Le duc est sans crédit, le maréchal occupé à demander pour lui-même. Enfin, madame, il est très-sûr que ma pension ne sera point rétablie. Je crois que Dieu m'appelle à lui par ces épreuves : il appelle ses enfans par les adversités. Qu'il m'appelle, je le suivrai dans la règle la plus austère. Je suis aussi lasse du monde que les gens de la cour le sont de moi. Je vous remercie, madame, des consolations chrétiennes que vous m'offrez, et des bontés que mon frère m'écrit que vous daignez lui témoigner.

§ 174. *Lettre de Madame de Maintenon à Mademoiselle de Lenclos.*

Votre approbation me console de la cruauté de mes amis : dans l'état où je suis, je ne saurois me dire trop souvent que vous approuvez le courage que j'ai eu de m'y mettre. A la Place Royale on me blâme ; à Saint-Germain on me loue ; et nulle part on ne songe à me plaindre, ni à me servir. Que pensez-vous de la comparaison qu'on a osé me faire de cet homme à M. Scarron ? O Dieu ! quelle différence ! Sans fortune, sans plaisir, il attiroit chez moi la bonne compagnie ; celui-ci l'auroit haïe et éloignée : M. Scarron avoit cet enjouement que tout le monde sait, et cette solidité d'esprit que presque personne ne lui a connue ; celui-ci ne l'a ni brillant, ni badin, ni solide ; s'il parle, il est ridicule ; mon mari avoit le fonds excellent : je l'avois corrigé de ses libertés, il n'étoit ni fou ni vicieux par le cœur ; d'une probité reconnue, d'un désintéressement sans exemple ; C..... n'aime que ses plaisirs, et n'est estimé que d'une jeunesse perdue ; livré aux femmes, dupe de ses amis, haut, emporté, avare et prodigue : au moins m'a-t-il paru tout cela. Je vous sais bon gré de ne l'avoir pas reçu, malgré les recommandations de la Châtre : il n'auroit pas senti que la première fois devoit être la dernière. Assurez ceux qui attribuent mon refus à un engagement, que mon cœur est parfaitement libre, veut toujours l'être, et le sera toujours ; je l'ai trop éprouvé, que le plus heureux mariage ne sauroit être délicieux ; et je trouve que la liberté l'est. Faites, je vous prie, mes complimens à M. de la Rochefoucault, dites-lui que le livre de *Job* et le livre des *Maximes* sont mes seules lectures. Vous ne serez pas remerciée, puisque vous ne voulez pas l'être ; mais la reconnoissance ne perd rien au silence que vous m'imposez. Que je vous dois de choses, ma très-aimable !

8 Mars, 1668.

§ 175. *Lettre de Madame de Maintenon à M. d'Aubigné son Frère.*

On n'est malheureux que par sa faute. Ce sera toujours mon texte, et ma réponse à vos lamentations. Songez, mon cher frère, au voyage d'Amérique, aux malheurs de notre père, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeunesse, et vous bénirez la providence, au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un et l'autre du point où nous sommes aujourd'hui. Nos espérances étoient si peu de chose, que nous bornions nos vues à trois mille livres de rente. Nous en avons à présent quatre fois plus, et nos souhaits ne seroient pas encore remplis ! Nous jouissons de cette heureuse médiocrité que vous vantiez si fort. Soyons contens. Si les biens nous viennent, recevons-les de la main de Dieu ; mais n'ayons pas des vues trop vastes. Nous

avons le nécessaire et le commode ; tout le reste n'est que cupidité. Tous ces désirs de grandeur partent du vide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes sont payées ; vous pouvez vivre délicieusement, sans en faire de nouvelles. Que désirez-vous de plus ? Faut-il que des projets de richesse et d'ambition vous coûtent la perte de votre repos et de votre santé ? Lisez la vie de Saint Louis, vous verrez combien les grandeurs de ce monde sont au-dessous des désirs du cœur de l'homme. Il n'y a que Dieu qui puisse le rassasier. Je vous le répète, vous n'êtes malheureux que par votre faute. Vos inquiétudes détruisent votre santé, que vous devriez conserver, quand ce ne seroit que parce que je vous aime. Travaillez sur votre humeur : si vous pouvez la rendre moins bilieuse et moins sombre, ce sera un grand point de gagné. Ce n'est point l'ouvrage des réflexions seules ; il y faut de l'exercice, de la dissipation, une vie unie et réglée. Vous ne penserez pas bien, tant que vous vous porterez mal ; dès que le corps est dans l'abattement, l'âme est sans vigueur. Adieu. Ecrivez-moi plus souvent, et sur un ton moins lugubre.

§ 176. *Lettre de Madame de Maintenon à Madame Fouquet, sur la Mort de son Fils.*

La perte que vous venez de faire, est une perte publique par la part que la cour et la ville y prennent. Si quelque chose pouvoit en adoucir l'amertume, ce seroit, sans doute, la preuve que ce triste événement vous donne de l'estime que toute la France a pour vous et pour monseigneur le surintendant. La mort du duc d'Anjou n'auroit pas été plus pleurée. Pour moi, madame, qui suis votre redevable par tant de titres, j'ai bien plus besoin de consolation que je ne suis en état d'en donner. J'aimois cet enfant avec des tendresses infinies. J'avois lu dans ses yeux une félicité et une gloire à laquelle Dieu n'a pas voulu qu'il parvînt. Que son saint nom soit béni ! le ciel vous l'a ravi, madame, il ne vous l'a ravi que pour le rendre plus heureux.

Je suis, etc.

§ 177. *Lettre de Madame de Maintenon à l'Abbé Têtu.*

Ne vous alarmez pas de ma dévotion, mon cher abbé. Rassurez l'hôtel de Richelieu : on n'oublie pas dans la solitude des amis à qui l'on en doit tous les agrémens. Ma vie, dites-vous, n'a pas besoin de réforme ; le père Bourdaloue ne parleroit pas sur ce ton : vous êtes aujourd'hui mondain, vous ne le serez pas toujours : viendra un jour que vous préférerez le ciel à la terre ; vous êtes fait pour Dieu. Ceux qui attribuent ma retraite à un dépit, sans doute ne me connoissent pas : ai-je jamais donné lieu à de pareils soupçons ? elle est le fruit de réflexions sérieuses ; je fuis le monde parce que je l'ai trop aimé, parce que je l'aime trop. Vous me dites qu'on y peut faire son salut ; vous devez sentir vous-même combien cela est difficile ; j'aime bien cette maxime du père Joseph ; pour être vertueux à Paris, il ne suffit pas de le vouloir. Je ne veux pourtant pas en sortir encore ; trop de chaînes m'y attachent ; et à ma foiblesse, je sens que je ferois des efforts inutiles. On vous a dit vrai, si on vous a dépeint mon directeur (l'abbé Gobelin) comme un homme rigide : mais vous ne devriez pas vous le figurer ridicule. Il ne défend point les plaisirs innocens ; mais il ne permet pas de traiter d'innocens ceux qui sont criminels ; sa piété est douce, gaie, point fastueuse : il n'exige pas une vie toujours mortifiée, mais il veut une vie chrétienne et active : c'est un homme admirable ; je vous l'enverrai, si vous souhaitez, à vous et à Guébriant. Il commence par s'emparer des passions ; il s'en rend maître, et il substitue des mouvemens contraires. Il m'a ordonné de me rendre ennuyeuse en compagnie, pour mortifier la passion qu'il a aperçue en moi de plaire par mon esprit : j'obéis, mais voyant que je bâille, et que je fais bâiller les autres, je suis quelquefois prête à renoncer à la dévotion.

§ 178. *Lettre de Madame de Maintenon à Madame de Saint Géran.*

Vous voulez savoir, madame, ce qui m'a attiré un si beau présent. La chose du monde la plus simple. On croit dans le monde que je le dois à madame de

Montespan, on se trompe : je le dois au petit duc. Le roi s'amusant avec lui, et content de la manière dont il répondit à ses questions, lui dit : " Vous êtes bien " raisonnable."—" Il faut que je le sois, " répondit l'enfant ; j'ai une gouver- " nante qui est la raison même."—" Al- " lez lui dire, reprit le roi, que vous " lui donnerez ce soir cent mille francs " pour vos dragées." La mère me brouille avec le roi ; son fils me réconcilie avec lui : je ne suis pas deux jours de suite dans la même situation ; je ne me fais point à cette vie, moi qui me croyois capable de me faire à tout. On ne m'envieroit pas ma condition, si l'on savoit de combien de peines elle est environnée, combien de chagrin elle me coûte. C'est un assujettissement qui n'a point d'exemple ; je n'ai ni le temps d'écrire, ni de faire mes prières ; c'est un véritable esclavage. Tous mes amis s'adressent à moi, et ne voient pas que je ne puis rien, même pour mes parens. On ne m'accordera point le régiment que je demande depuis quinze jours : on ne m'écoute que quand on n'a personne à écouter. J'ai parlé trois fois à M. Colbert ; je lui ai représenté la justice de vos prétentions : il a fait mille difficultés, et m'a dit que le roi seul pouvoit les résoudre. J'intéresserai madame de Montespan, mais il faut un moment favorable, et qui sait s'il se présentera ? S'il ne s'offre point, je chargerai notre ami de votre affaire, et il parlera au roi : je compte beaucoup sur lui.

§ 179. *Lettre de Madame de Maintenon au Roi.*

Sire,

La reine n'est pas à plaindre : elle a vécu, elle est morte comme une sainte : c'est une grande consolation que l'assurance de son salut. Vous avez, Sire, dans le ciel, une amie qui demandera à Dieu le pardon de vos péchés et les grâces des justes. Que votre majesté se nourrisse de ces sentimens : madame la dauphine se porte mieux. Soyez, Sire, aussi bon chrétien que vous êtes grand roi.

§ 180. *Lettre de Madame de Maintenon à Madame de la Maison-Fort.*

Il ne vous est pas mauvais de vous trouver dans des troubles d'esprit : vous en serez plus humble, et vous sentirez par votre expérience, que nous ne trouvons nulle ressource en nous, quelque esprit que nous ayons. Vous ne serez jamais contente, ma chère fille, que lorsque vous aimerez Dieu de tout votre cœur : ce que je ne dis pas, par rapport à la profession où vous vous êtes engagée. Salomon vous a dit il y a long-temps, qu'après avoir cherché, trouvé et goûté de tous les plaisirs, il confessoit que tout n'est que vanité et affliction d'esprit, hors aimer Dieu et le servir. Que ne puis-je vous donner toute mon expérience ! Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands, et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on auroit eu peine à imaginer, et qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'empêche d'y succomber ? J'ai été jeune et jolie, j'ai goûté des plaisirs, j'ai été aimée partout ; dans un âge un peu avancé, j'ai passé des années dans le commerce de l'esprit, je suis venue à la faveur ; et je vous proteste, ma chère fille, que tous les états laissent un vide affreux, une inquiétude, une lassitude, une envie de connoître autre chose, parce qu'en tout cela rien ne satisfait entièrement. On n'est en repos que lorsqu'on s'est donné à Dieu, mais avec cette volonté déterminée dont je vous parle quelquefois : alors on sent qu'il n'y a plus rien à chercher, qu'on est arrivé à ce qui seul est bon sur la terre : on a des chagrins, mais on a aussi une solide consolation, et la paix au fond du cœur au milieu des plus grandes peines.

§ 181. *Lettre de Madame de Maintenon à Madame de N***.*

Notre ami est à présent fort à son aise. M. Desmarais l'a déchargé d'un fardeau bien pesant. La guerre en ira mieux. Le M. d'Olonne auroit refusé ce poste, si le roi le lui avoit offert. Ceux qui ne savent pas combien il est ferme dans ses paroles, et combien il est difficile de trouver de bons sujets, ont tort d'être surpris qu'on continue Chamillard, qui est fort prudent, laborieux et entendu. Les troubles des Cévennes sont peu de chose ; ce sont des huguenots montagnards qu'il est facile de réduire. Il est inutile que le roi entre dans toutes les circonstances de cette révolte ; cela ne guériroit pas le mal, et lui en feroit beaucoup. Vauban écrit que M. le duc

de Bourgogne acquerra beaucoup de gloire dans ce siége de Brisac. C'est lui qui l'a fortifié ; il saura bien le prendre. L'armée est très-belle ; et Chamillard a si bien pourvu à tout, qu'il n'y aura aucune plainte cette année. La duchesse s'étoit mis en tête d'accompagner son mari dans cette expédition.

Le roi en a ri, j'en ai ri de même, et elle en a été piquée. Nous sommes raccommodées ; ainsi vous pouvez désabuser ceux qui nous disent brouillées irréconciliablement.

§ 182. *Lettre de Madame Maintenon a Madame la Marquise d'Havrincourt.*

Vous n'avez à présent, ma chère fille, que deux choses à faire, servir Dieu et plaire à votre mari. Prodiguez-lui vos complaisances, entrez dans toutes ses fantaisies, souffrez toujours ses bizarreries, et qu'il n'ait jamais à souffrir des vôtres. S'il est jaloux, ne voyez personne ; s'il vous veut dans le grand monde, mettez-vous y toujours avec la modération que la vertu demande.

Vous allez être gouvernante : comprenez, et faites tout le bien que peut faire la première personne d'une ville. Ayez toujours quelque honnête femme en votre compagnie. Vous êtes trop jeune pour vous livrer au monde, sans avoir un témoin irréprochable de votre conduite. Votre mari vous en saura gré, tel qu'il soit. Soyez circonspecte dans vos liaisons avec les femmes : il vaut mieux être vue à l'opéra avec tel homme, qu'avec telle femme au sermon.

Aimez la présence de votre mari : jamais de mystère avec lui. Obéir à ses volontés est le premier devoir du mariage : élever vos enfans, le second. Ayez soin d'eux avant leur naissance, et ne hasardez point leur vie et leur salut par des indiscrétions. N'oubliez rien pour en faire de véritables chrétiens. Rendez-leur l'éducation que vous avez reçue : préparez-vous aux chagrins qu'ils vous donneront. J'espère qu'ils seront dignes de vous ; cependant ne vous dépouillez jamais de votre bien en leur faveur : le monde est si dangereux ! Peut-être iront-ils au bal, le jour qu'on vous donnera l'extrême-onction.

Retenez-vous sur le jeu : vous avez été souvent témoin des malheurs que l'amour du jeu attire.

Aimez l'ouvrage, la solitude, et ces réflexions qu'on fait sur soi-même pour se connoître et se corriger. Point de hauteur. Soyez ferme et douce dans votre domestique. Ne donnez jamais dans le ridicule excès des modes. La bienséance veut que vous les suiviez, et la modestie veut que vous ne les suiviez que de loin. Que je n'entende pas dire de vous, ma chère d'Osmond, que vous êtes une femme magnifique ! On croit que c'est une louange : n'en tâtez jamais.

Vous avez été élevée dans la plus pure doctrine : vous savez fort bien votre religion : vous avez même de la piété : abhorrez toute nouvelle opinion : taisez-vous sur cet article, ou ne parlez qu'avec une extrême retenue.

Je ne vous dirai rien de votre devoir de bonne Françoise. Vous avez trop d'obligations au roi, pour vous départir jamais du respect et de l'amour que ses sujets lui doivent : la reconnoissance vous oblige encore plus étroitement de prier toute votre vie pour sa personne sacrée. On se donne aujourd'hui une grande liberté de parler des défauts des princes : ne souffrez jamais qu'on parle librement du nôtre devant vous, vous qui le connoissez mieux que personne.

Enfin, ma chère fille, soyez une bonne chrétienne, une bonne femme, une bonne mère ; et vos devoirs seront remplis, votre réputation bien établie, et votre salut assuré.

§ 183. *Lettre de Madame de Maintenon à Madame de Veilhant.*

Imaginez-vous, madame, qu'hier, après avoir marché six heures dans un assez beau chemin, nous vîmes un château bâti sur un roc, qui ne nous parut pas fort logeable, quand même on nous y auroit guindés. Nous en approchâmes sans trouver de chemin pour y aborder ; nous vîmes, enfin, au pied de ce château, dans un abîme, et comme dans un puits fort profond, les toîts d'un nombre de petites maisons qui nous parurent des poupées, environnées de tous côtés de rochers affreux par leur hauteur ; ils paroissent de fer et sont tout à fait escarpés : il fallut descendre dans cette horrible habitation par un chemin non moins horrible : les carrosses faisoient des sauts à rompre tous les ressorts ; les dames

se prenoient à tout ce qu'elles pouvoient attraper : nous descendîmes après un quart d'heure d'effroi, et nous tombâmes dans une ville composée d'une rue, qui s'appelle la grande, quoique deux carrosses n'y puissent passer de front ; en plein midi, on n'y voit goutte ; les maisons sont effroyables; l'eau y est mauvaise et le vin rare. Les boulangers ont ordre de ne cuire que pour l'armée, et de laisser mourir de faim tout le reste. On porte tout au camp ; il y pleut à verse depuis que nous y sommes. Je n'ai encore vu que deux églises : elles sont au premier étage, et l'on n'y sauroit entrer que par civilité : on nous dit un salut avec une fort mauvaise musique, et un encens si parfumé, si abondant et si continuel, que nous ne nous vîmes plus les uns les autres. Je ne vous dis rien de la saleté des rues ; mais en vérité le roi a grand tort de prendre de pareilles villes. Le siége de Namur va fort bien ; on avance, et jusqu'à présent on nous tue très-peu de monde. La ville sera prise vers le 4 ou le 5 de ce mois ; le château tiendra apparemment davantage. M. le prince d'Orange assure qu'il viendra secourir la place ; mais il viendra trop tard. Un boulet rouge des ennemis est tombé au quartier de M. de Boufflers, et a fait sauter sept milliers : cette belle ville-ci fut ébranlée du bruit ; car pour comble d'agrément, nous entendons le canon du siége, et nous craignons que chaque coup n'emporte quelqu'un de nos amis. A cela près, je suis contente ; je suis des mieux logée, très-bien servie et voulant bien être où Dieu me met. Il y a ici quatre cents degrés pour monter au château dont je vous ai parlé.

§ 184. *Lettre de Madame de Maintenon à Madame la Duchesse de Ventadour.*

Comptez, ma chère duchesse, qu'il n'y aura jamais de paix pour ceux qui résistent à Dieu. S'il y a quelque joie au monde, elle est réservée à la conscience pure : la mauvaise conscience trouve un enfer au milieu des plaisirs. Que la paix qui vient de Dieu est différente des fausses joies du siècle ! Elle calme les passions : elle nourrit la pureté des mœurs : elle est inséparable de la justice : elle unit au plus grand et au plus aimable des êtres : elle fortifie contre les tentations.

Mais comment acquérir cette paix ? par une bonne confession générale, suivie de l'usage fréquent des sacremens, et d'une véritable aversion pour le mal. Dans cet état de piété on a souvent des troubles ; mais Dieu ne nous fait sentir notre foiblesse, que pour nous redonner de nouvelles forces, que nous tirons de la connoissance de cette foiblesse même. L'essentiel est de ne jamais agir contre la lumière intérieure, et de suivre Dieu partout où il veut nous conduire.

Ce qui vous rebute, ma chère duchesse, c'est que vous ne voyez que ce que la religion vous demande, sans voir ce qu'elle vous donne. Vous frémissez en considérant ce qu'elle fait faire : que vous seriez ravie si vous saviez ce qu'elle fait aimer ! N'attachez point les yeux sur les croix qu'elle vous présente : vous ignorez encore combien elle les rend légères. Point de joug plus doux que celui du Seigneur : ceux qui sont à lui sont toujours contens : et s'il est pour eux quelques momens d'inquiétude ou d'ennui, c'est dans les instans où ils n'en sont pas occupés.

Laissez faire Dieu en vous : livrez-vous à la grâce, mais sans mesure et sans condition. Malheur à ces âmes lâches et timides qui osent composer avec Dieu et qui se partagent entre le monde et lui ! Pourquoi la piété vous effraieroit-elle ? La religion n'a rien de dur : elle ne vous demande rien, sans vous donner en même temps la force pour l'exécuter.

Il n'est point nécessaire de quitter le monde, mais il faut que le cœur y renonce : paroles amères, si vous ne vous rappeliez le vœu de votre baptême : vous n'êtes chrétienne qu'à ces conditions.

Voilà, madame, ces conseils que vous trouvez si bons : recevez-les comme une preuve bien sûre de l'intérêt que je prends à vous : et pour m'en récompenser, gardez-m'en le secret et brûlez ma lettre. Je connois le ridicule qu'on y trouveroit : mais je vous assure que je hasarderois pour vous quelque chose de plus que la raillerie du public.

§ 185. *Lettre de Madame de Maintenon à Madame de Langeau.*

Je ne sais, madame, si l'on vous rend compte de nos journées. On s'adonne dans la ruelle de madame la duchesse

de Bourgogne à faire de l'esprit ; on y a des conversations dont elle est très-contente. On y parle de logique, de rhétorique, de physique, et l'on y approfondit tout ce dont il seroit à souhaiter que nous ne sussions pas même le nom : la princesse apprenoit hier à faire des argumens. On projette une académie de femmes : elle sera de quarante ; il y en a déjà vingt sur la liste. Oserai-je vous le dire ? Vous n'en êtes point : je n'en suis pas ; mais deux de mes nièces y sont pour moi, et des premières.

J'ai lu votre lettre au roi, qui l'a entenduc au premier mot : il connoît le zèle de M. de Dangeau, et il compte aussi sur le vôtre. Il est vrai qu'il acceptera la vaisselle de ceux qui la donneront de plein gré ; mais il faut mettre tout cela en règle, ce qui n'est pas encore.

Donnez à madame de Br.... les trente louis que vous avez à moi. Je voudrois adoucir son état, et j'admire ce que vous faites, et la manière dont vous le faites. Il est cruel de vous savoir si près de nous sans pouvoir en jouir ; c'est être véritablement *tantalisée*. Je ne vois nul inconvénient d'amener madame de Courcillon ; vous n'avez plus rien à ménager, et l'on commence à s'y faire. Amusez-vous, madame ; ayez la santé d'une déesse comme vous en avez la figure : Flore est très-enjouée, et Zéphyre ne l'est pas tant.

§ 186. *Lettre de Madame de Maintenon à M. le Duc de Beauvilliers.*

Je voulois vous envoyer tout ce qui s'est trouvé de M. de Cambray dans la cassette de M. le Dauphin ; mais le roi a voulu brûler lui-même ces papiers. Je vous avoue que j'en ai un grand regret ; jamais on ne peut rien écrire de si beau et de si bon. Si le prince que nous pleurons a eu quelques défauts, ce n'est pas pour avoir reçu des conseils trop timides, ni pour avoir été flatté ; on peut dire que ceux qui vont droit n'ont jamais été confondus.

§ 187. *Lettre de Madame de Maintenon à Madame de Caylus.*

De quoi vous plaignez-vous, ma chère nièce ? de ce que je ne vous ai pas écrit sur la mort de M. de Caylus ? Vous savez si je m'y suis intéressée ; et nous ne devons pas en être aux complimens : je suis si malade et si vieille, que je me réduis aux lettres nécessaires. Qu'est-ce que cette dépendance que vous voulez avoir de moi ? Vous êtes en âge et en possession de vous bien conduire : que voulez-vous changer à la veille de ma mort ? Vous ne serez pas assez folle pour vous remarier. Vivez en bonne mère, ne rentrez pas dans le monde ; choisissez un certain nombre d'amies : voyez peu d'hommes, et que ce soient d'honnêtes gens : vivez à la vieille mode ; ayez toujours une fille qui travaille dans votre chambre quand vous êtes avec un homme. Défiez-vous des plus sages, défiez-vous de vous-même ; croyez-en une personne qui a de l'expérience et qui vous aime : vous êtes encore jeune et belle, au nom de Dieu ne vous commettez point : occupez-vous de vos enfans : servez Dieu sans cabale ; ne méprisez personne, et ne vous entêtez de rien : suivez la vie commune ; soyez simple, et pardonnez à ma tendresse cette petite instruction, elle vaut bien un compliment.

§ 188. *Lettre de Mde. de Maintenon à Mde. la Duchesse de Ventadour.*

Je me cache le plus qu'il m'est possible. Je suis trop honteuse de vivre si long-temps : mais je conserve dans ma solitude les sentimens d'estime que j'ai pour un petit nombre de personnes. Vous savez, madame, que vous en avez toujours été : vous avez connu aussi comme madame la princesse de Soubise étoit pour moi : je connois le mérite de M. le prince et de M. le cardinal de Rohan, et vous savez encore que j'ai plus de commerce avec madame la princesse d'Epinoi que nous n'en avons montré. Après tout cela, jugez, ma chère duchesse, si le mariage que vous venez de faire m'a été indifférent, et si je ne prendrai pas intérêt à madame la princesse de Soubise, au moins jusqu'à ce qu'elle soit gâtée, ce qui est, ce me semble, infaillible dans ce temps-ci : elle est en bonnes mains, madame, et tout ira bien, tant qu'on ne la révoltera point contre sa mère : quant à vous, je sais qu'il ne faut point vous compter, et qu'il n'est question pour vous que de votre dauphin. La santé du roi est à souhait : il arrive à six heures de la chasse où il a couru deux cerfs, et il

travaille avec M. de Ponchartrain. Notre nouveau ministre est content; mais il le sera encore davantage, quand il vous aura communiqué sa joie. Je suis inquiète de madame de Caylus : j'ignore ce qui se passe ailleurs, même dans le jardin de Diane, qui est présentement un endroit fort vif nuit et jour. Je passe une partie des miens dans ma maison de ville, qui est un assez vilain cabaret : le repos que j'y trouve me fait vivre. Voilà vous entretenir de bien des inutilités ; mais vos bontés pour moi me font tout oser. Le roi vous donne une grande marque de confiance, en vous mettant entre les mains ce que la France, le monde et lui ont de plus précieux : il vous en coûte cher, mais vous faites ce que personne ne feroit comme vous. Vous travaillez pour le bien public; tandis que tant de gens sont inutiles sur la terre : vos soins sont grands et par conséquent vos inquiétudes ; mais, madame, c'est le sort des grandes places. Le couvent étoit bien plus tranquille, et nous étions fort à notre aise aux Cordelières de Noisy et dans les promenades que nous faisions ensuite. Je n'entends point ce que vous dites, que l'on se prend de tout à la première. J'ai demandé au roi s'il lui étoit revenu quelque chose de chez vous : il m'a dit que non ; et jamais chambre de la nature de la vôtre n'a été si paisible. Vous y êtes, ce me semble, aussi absolue que vous y devez être. Parlez-moi donc plus clairement, ma chère duchesse, et ne doutez point que vous ne trouviez en moi l'amitié, la considération, l'appui, l'attention que j'ai toujours eu pour vous. Si je suis sans commerce, c'est mon état qui m'y force. Je suis honteuse de vivre encore, et de montrer partout un visage mourant de vieillesse, et qui devroit être mort il y a long-temps. Réjouissez-vous, madame, avec le précieux dépôt qui vous est confié, et qui devient la plus aimable créature.

§ 189. *Réponse de Madame de Ventadour à Madame de Maintenon.*

Je préférerois bien le vilain cabaret que vous habitez, madame, aux délices du jardin de Diane, et je comprends à merveille la nécessité de cette retraite, pour n'être pas accablée dans votre appartement : je me ressouviens de Fontainebleau, et du bruit qu'il y avoit dans votre cage, c'est ainsi que vous la nommiez : il est vrai qu'on n'y pouvoit résister. Je suis très-inquiète de madame de Caylus : c'est de ces favorites qui se font aimer de tout le monde, et à qui on souhaiteroit tous les bonheurs, qu'on leur envie ordinairement et qu'elle n'a point. Son attachement pour vous, madame, dans tous les temps de sa vie, m'a donné l'opinion de son cœur, telle qu'on la doit avoir, et votre amitié pour elle n'y gâte rien. Notre nouvelle alliance de madame d'Epinoi ne m'en dédira pas, et depuis la mort de monseigneur, elles ont reçu des marques d'amitié de madame de Caylus, qui prouvent tout ce que j'en pense et qui ne ressemble guère au jeu de la cour. Nous fûmes hier à Meudon. M. le dauphin dit qu'il ne veut jamais avoir que cela ; nous y consentons tous de bon cœur, et la merveilleuse santé du roi nous fait espérer que ses souhaits s'accompliront : cette pauvre maison magnifique, qui lasse par sa grandeur, et dans laquelle on ne peut trouver un siége, fait faire de tristes réflexions. Notre enfant est à merveille : il a joué le boiteux en perfection vingt-quatre heures, en m'assurant que le lendemain à sept heures il seroit guéri : il croît fort : très-joli tout seul, devant le monde sérieux. Je veux l'accoutumer à parler, mais on y a bien de la peine : il est question qu'il vive.

§ 190. *Lettre de Madame la Marquise de Lambert, à Madame de Saint Hyacinthe, en lui envoyant les* Avis d'une Mère à sa Fille.

Vous n'êtes pas faite, madame, pour demander une chose deux fois. C'est assez de savoir que vous la souhaitez : on est payé d'avance et avec usure, par le plaisir de vous la donner. Je n'en reconnoîtrois point de plus grand, si ce n'est celui de vous prévenir, mais ce que vous demandez de moi est si peu de chose, que je croyois que la lecture que vous avez souffert qu'on vous en fît, devoit vous suffire. Je vous envoie donc, madame, ce petit écrit, que je fis pour madame de Beuvron, lorsqu'elle étoit encore enfant dans la " Magdeleine de Tresnel." Vous y verrez une grand-mère qui use de ses droits. J'espère qu'en exerçant les vôtres sur mademoiselle votre fille, elle y répondra si bien, qu'elle se rendra digne de vous. Je ne

puis faire un meilleur souhait pour elle, ni qui marque mieux ce que je pense de vous, et ce que je pense pour vous,

Madame, etc.

§ 191. *Lettre de Madame de Lambert à Madame de N***.*

Vous écrivez, madame, le langage des dieux, et je vous répondrai le langage des hommes. Je suis chagrine ; je me jette dans la morale. Je vais vous rendre quelques-unes de mes réflexions de ce matin.

Pour tirer parti d'une retraite forcée, j'ai voulu me consoler en pensant aux avantages de la solitude. Vous me mandez que vous rentrez dans la vôtre. Le monde n'a-t-il pas affoibli le goût que vous aviez pour elle ? N'avez-vous point trouvé votre manière de penser et vos sentimens un peu dérangés ? Quelque préparé qu'on soit, quand on se présente aux objets, ils font malgré nous leur impression. M'est-il permis de citer ? Un philosophe assuroit " qu'il ne " rentroit jamais chez lui tel qu'il en " étoit sorti ; qu'il y avoit toujours " quelques sentimens qu'il avoit affoi- " blis, qui se réveilloient ; que plus il " avoit vu de monde, plus les passions " acquéroient d'autorité ; qu'il est dif- " ficile de résister à leurs efforts quand " elles viennent si fort accompagnées : " enfin, qu'il revenoit toujours plus im- " parfait, pour avoir été parmi les " hommes." Ces dangers ne sont pas pour vous, madame.

Comme j'ai vu que le temps n'étoit pas d'accord avec mes désirs, j'ai essayé d'accommoder mes désirs au temps, et pour me venger de sa malice, j'ai résolu non-seulement de supporter ma situation, mais même d'en jouir : cela est téméraire. Pour m'aider, j'ai lu une lettre de Pline étant à sa maison de campagne, dont il fait une très-aimable description : ensuite il fait passer en revue toutes les occupations de la ville, qui, lorsqu'il y est, lui paroissent si importantes ; (ces grands riens, qui tiennent une si grande place dans notre imagination, perdent bien de leur prix quand on les voit de loin :) après avoir rendu compte à son ami, de l'emploi de son temps, il s'écrie : " O innocente vie ! " que cette oisiveté est aimable ! qu'elle " est honnête et préférable aux plus illus- " tres emplois ! mer, rivages, dont je fais " mon vrai cabinet, que ne m'inspirez- " vous pas ? et ne vaut-il pas mieux " passer ici sa vie à ne rien faire, que " de songer sérieusement dans la ville à " faire des riens ?" Je voudrois bien pouvoir illustrer mon loisir comme Pline ; mais il ne m'en restera que l'ennui et l'inutilité.

Avec vous, madame, je prends de la hardiesse, et je vais vous citer une autorité respectable pour vous ; c'est la sagesse, qui dit : " Je la mènerai dans la " solitude, et là, je parlerai à son cœur." C'est là où la vérité donne ses leçons ; où les préjugés s'évanouissent ; où la prévention s'affoiblit ; où l'opinion qui gouverne tout, commence à perdre ses droits ; où nous apprenons à rabattre du prix des choses que notre imagination sait nous surfaire : enfin, il me semble que dans la solitude, nous n'avons que les besoins de la nature, qui après tout sont très-bornés ; et que dans la ville, nous avons ceux de l'opinion qui sont immenses. Je voudrois bien déranger des idées qui occupent une si grande place dans mon esprit, et rendre, s'il est possible, mon bonheur indépendant : il ne devroit presque dépendre que de nous ; c'est par une espèce d'usurpation que les objets extérieurs se sont mis en possession d'en disposer. Je voudrois bien me ressaisir d'un droit si important. Eh ! qu'il est dangereux de se confier à ce qui est hors de nous ! Tout, en éloignement, me paroît diminuer de prix et de valeur, hors vous, madame, qui êtes toujours pour moi dans le même point de vue.

Voilà ce que mon esprit a pensé, mais ce que mon cœur n'a pas senti : il ne recevra jamais des vérités qui pourroient le conduire à s'éloigner de vous. L'un et l'autre s'accordent sur votre compte, madame ; car mon esprit a toujours trouvé parfait ce que mon cœur lui a montré aimable ; et ma retraite m'a appris, que la solitude est amie des sentimens, puisque les miens, madame, ont infiniment augmenté pour vous.

Je change de ton, et je vous assure, madame, que dès que les eaux seront retirées, ma morale ne me retiendra pas un moment ; et que je serai très-pressée d'avoir l'honneur de vous aller trouver.

§ 192. *Lettre de M. de Fénélon à M. de Sacy, au sujet de Madame la Marquise de Lambert.*

Madame la comtesse d'Oisy vous expliquera mieux que moi, monsieur, ce qui m'a empêché de lire le manuscrit de madame la marquise de Lambert, que vous m'avez confié. (*Avis d'une Mère à son Fils*, Liv. I page 233.) Je viens de faire aujourd'hui cette lecture avec un grand plaisir. Tout m'y paroît exprimé noblement et avec beaucoup de délicatesse Ce qu'on nomme esprit y brille partout ; mais ce n'est pas ce qui me touche le plus. On y trouve du sentiment avec des principes. J'y vois le cœur de mère sans foiblesse. L'honneur, la probité la plus pure la connoissance du cœur des hommes règnent dans ce discours. Je savois déjà par les anciens officiers l'histoire de la querelle des deux maréchaux, arrêtée avec tant de force. En lisant cette instruction, je me suis souvenu du panégyrique de Trajan, que vous m'avez fait relire avec tant de plaisir en François. Les louanges que Pline donne à cet empereur ne permettent pas de douter que Trajan ne fût beaucoup meilleur que ceux qui l'avoient précédé ; de même les paroles de la mère nous persuadent que le fils à qui elle parle de la sorte doit avoir un fonds d'esprit et de mérite Je ne serois peut-être pas d'accord avec elle, sur toute l'ambition qu'elle demande de lui ; mais nous nous raccommoderions bientôt sur toutes les vertus par lesquelles elle veut que cette ambition soit soutenue et modérée. Le fils doit sans doute beaucoup aux exemples de valeur, de probité, de fidélité, de capacité militaire qu'il trouve sans sortir de chez lui ; mais il ne doit pas moins à la tendresse et au génie d'une mère, qui met si bien dans leur jour ces exemples, et qui a pris tant de soins pour poser les fondemens du mérite et de la fortune de son fils. Jugez, monsieur, par l'impression que cet ouvrage fait sur moi, de ce que je pense de cette digne mère.

Je vous serai très-obligé, si vous voulez lui dire combien je suis reconnoissant de la bonté qu'elle a eue d'agréer que vous me confiassiez cet écrit. Peut-on vous demander ce que vous faites maintenant aux heures que vous dérobez à vos occupations publiques ?

Quid nunc te dicam facere in regione pedana ?
Scribere quod Cassi parmensis opuscula vincat ?

Personne ne peut être avec plus d'estime et de vivacité que moi, tout à vous, monsieur, pour toute la vie.

§ 193. *Lettre de Madame de Lambert à M. de Fénélon.*

Je n'aurois jamais consenti, monseigneur, que M. de Saci vous eût montré les occupations de mon loisir, si ce n'étoit vous mettre sous les yeux vos principes et les sentimens que j'ai pris dans vos ouvrages : personne ne s'en est plus occupé, et n'a pris plus de soin de se les rendre propres. Pardonnez-moi ce larcin, monseigneur : voilà l'usage que j'en ai su faire. Vous m'avez appris que mes premiers devoirs étoient de travailler à former l'esprit et le cœur de mes enfans : j'ai trouvé dans Télémaque les préceptes que j'ai donnés à mon fils ; et dans l'éducation des filles, les conseils que j'ai donnés à la mienne. Je n'ai de mérite que d'avoir choisi mon maître et mes modèles. J'ai la hardiesse de croire que je penserois comme vous sur l'ambition ; mais les mœurs des jeunes gens d'à présent, nous mettent dans la nécessité de leur conseiller, non pas ce qui est le meilleur, mais ce qui a le moins d'inconvéniens, et ils nous forcent à croire qu'il vaut mieux occuper leur cœur et leur courage d'ambition et d'honneur, que de hasarder que la débauche s'en empare. Quel danger, monseigneur, pour l'amour-propre, que des louanges qui viennent de vous ! Je les tournerai en préceptes. Elles m'apprennent ce que je dois être, pour mériter une estime qui feroit la récompense des plus grandes vertus. Nous sommes ici dans une société très-unie, sur la sorte d'admiration que nous avons pour vous. Combien de fois, dans nos projets de plaisir, nous sommes-nous promis de vous aller porter nos respects ! Pour moi, je n'aurois pas de plus grande joie que de pouvoir vous assurer moi-même combien je vous honore, et à quel point je suis, etc.

Réponse de M. de Fénélon.

Je devois déjà beaucoup, madame, à M. de Saci, puisqu'il m'avoit procuré la lecture d'un excellent écrit, mais la dette est bien augmentée, depuis qu'il m'a attiré la très-obligeante lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Ne pourrois-je point enfin, madame, vous devoir à vous-même la lecture du second ouvrage? (*Avis d'une Mère à sa Fille*, Liv. I. page 246). Outre que le premier le fait désirer fortement, je serois ravi de recevoir cette marque des bontés que vous voulez bien me promettre. Je n'oserois me flatter d'aucune espérance d'avoir l'honneur de vous voir en ce pays, dans un malheureux temps où il est le théâtre de la guerre ; mais dans un temps plus heureux, une belle saison pourroit vous tenter de curiosité pour cette frontière. Vous trouveriez ici l'homme le plus touché de cette occasion, et le plus empressé à en profiter. C'est avec le respect le plus sincère, que je suis parfaitement et pour toujours, madame, etc.

§ 194. *Autre Lettre de Madame de Lambert à M. de Fénélon.*

M. de Sacy, monseigneur, m'a traité en personne foible. Il a cru que, pour me soutenir, j'avois besoin de louanges, et qu'en me montrant celles que vous me prodiguez, c'étoit un engagement à me les faire mériter. Le reproche que Pline fait à son siècle, et qu'on pourroit avec assez de justice faire au nôtre, ne tombera pas sur moi : il dit que *depuis qu'on méprise la vertu, on néglige la louange.* Je suis très-sensible, monseigneur, à celle qui vient de vous. En est-il de plus délicate et de plus flatteuse, et même, de plus dangereuse ? Mais comme ce qui part de vous ne peut être un piége, loin de me gâter, elle m'a fait un effet tout contraire : elle m'a très-sincèrement humiliée, et je sais que vous louez en moi, non ce qui y est, mais ce qui devroit y être. Rien de si aisé que de donner des préceptes ; mais s'ils ne sont soutenus de l'exemple, ils tournent contre la personne qui les donne. Si j'avois quelque chose de bon, quelque tour dans l'esprit, quelque sentiment dans le cœur, c'est à vous, monseigneur, que je le devrois ; c'est vous qui m'avez montré la vertu aimable, et qui m'avez appris à l'aimer, pénétrée de vos bontés, et d'admiration pour vos vertus. Combien de fois, dans la calamité publique, de si grands malheurs si bien sentis, et d'autres si justement appréhendés, avons-nous dit à un de nos amis : Nous avons un sage dont les conseils pourroient nous aider ! Pourquoi faut-il que tant de mérite et tant de talens soient inutiles à sa patrie ! Ce ne sont point des louanges, monseigneur, c'est un sentiment ; ce sont les expressions d'un cœur, qui vous est respectueusement dévoué. C'est ainsi que je suis, monseigneur, etc.

Réponse.

Je suis vivement touché, madame, de l'honneur que vous me faites, en me prévenant si obligeamment. Pour moi, je n'ai aucun mérite à être occupé de ce qui vous regarde ; car une dame de votre voisinage m'a fait depuis peu une grande impression dans le cœur, en me mandant avec quelle générosité vous l'avez soulagée dans ses embarras. Je vois bien que les vertus les plus nobles et les plus estimables de la société ne sont point pour vous de belles idées, et que vous les mettez fort sérieusement en pratique dans les occasions. Puisque vous aimez à faire du bien, et que vous savez le faire si à propos, je souhaite de tout mon cœur, madame, que vous ayez le plaisir et le mérite d'en faire long-temps. On ne peut vous désirer plus de prospérité et de bénédictions que je vous en désire; et le souhait que je fais pour moi dans cette nouvelle année, c'est que vous m'y honoriez de la continuation de vos bontés, et que vous ne doutiez point du respect avec lequel je suis très-fortement et pour toute ma vie, madame,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

François, Archevêque Duc de Cambray.

§ 195. *Lettre de Madame de Lambert à M. de Saint Hyacinthe, à Londres.*

J'aurois répondu plutôt, monsieur, à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, si ma santé avoit pu me le permettre.

Quant aux livres que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et dont je vous remercie, j'eus un cruel chagrin lorsqu'on les imprima. Je crus les anéantir en

achetant toute l'édition ; cela n'a fait qu'augmenter la curiosité. Le manuscrit sur les femmes est si défiguré qu'on ne sait ce que c'est : on a ôté le commencement et la fin, qui apprenoient pourquoi il avoit été fait. Si j'avois su que messieurs les Anglois eussent honoré un si médiocre écrit de l'impression, je vous l'aurois envoyé tel qu'il est, craignant moins ce qui se peut dire dans un pays étranger que le bruit qui se fait autour de moi. Je n'ai jamais pensé, monsieur, qu'à être ignorée, et à demeurer dans le néant où les hommes ont voulu nous réduire. Renvoyée à moi-même, j'ai pensé à tirer de moi seule toute ma force, mes appuis et mes amusemens. Les avis que l'on a fait imprimer, je les avois faits pour moi avant que de les faire passer à mes enfans. J'ai cru qu'il falloit songer à ma propre réformation, avant que de penser à celle des autres. Je suis très-fâchée que ces amusemens de mon loisir aient été connus par l'infidélité d'un ami, à qui je les avois confiés. Vous voulez bien, monsieur, que je vous prie de faire mes remercîmens au traducteur M. Lokman. Quoique je sois très-fâchée que cela soit connu, je ne puis m'empêcher de lui savoir bon gré du cas qu'il paroît faire d'un si médiocre ouvrage. Il dit dans sa préface que ce que j'ai écrit sur les femmes est mon apologie ; je n'ai jamais eu besoin d'en faire. Il m'accuse d'avoir l'âme tendre et sensible ; je ne m'en défends pas ; il n'est plus question que de savoir l'usage que j'en ai su faire.

Je n'ai vu qu'une fois le gentilhomme que vous me recommandez : il a toujours été à Versailles, et moi malade ou à la campagne. Tout ce qu'il nous montre ici est trouvé extrêmement beau. Je lui rendrai tous les services qui dépendront de moi : il me paroît très-honnête homme.

Je suis, monsieur, avec.....

§ 196. *Lettre de M. de Fénélon à Madame de Lambert, sur la Mort de M. le Duc de Bourgogne.*

Dieu pense, madame, tout autrement que les hommes. Il détruit tout ce qu'il sembloit avoir formé exprès pour sa gloire. Il nous punit, nous le méritons. Je serai le reste de ma vie avec le zele et le respect le plus sincère, madame, etc.

§ 197. *Lettre de M. de Fénélon à M. de N***, sur la Vérité et la Pratique de la Religion.*

Je crois, monsieur, que vous avez trois choses principales à faire. La première, est d'éclaircir les points fondamentaux de la religion, si par hasard vous aviez là-dessus quelques doutes, ou quelque défaut de persuasion vif et distinct. La seconde est d'examiner votre conscience sur le passé. La troisième est de vous faire un plan de vie chrétienne pour l'avenir.

On n'a rien de solide à opposer aux vérités de la religion. Il y en a un grand nombre des plus fondamentales, qui sont conformes à la raison. On ne les rejète que par orgueil, que par un libertinage d'esprit, que par le goût des passions, et par la crainte de subir un joug trop gênant. Par exemple, il est facile de voir que nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes, que nous avons commencé à être ce que nous n'étions pas il y a cent ans : que notre corps dont la matière est pleine de ressorts si bien concertés, ne peut être que l'ouvrage d'une puissance et d'une industrie merveilleuse ; que l'univers découvre dans toutes ses parties l'art de l'ouvrier suprême qui l'a formé ; que notre foible raison est à tout moment redressée au-dedans de nous par une autre raison supérieure que nous consultons et qui nous corrige ; que nous ne pouvons changer, parce qu'elle est immuable, et qui nous change, parce que nous en avons besoin : tous la consultent en tout lieu. Elle répond à la Chine comme en France, et dans l'Amérique. Elle ne se divise point en se communiquant : ce qu'elle me donne de sa lumière n'ôte rien à ceux qui en étoient déjà remplis. Elle se prête à tout moment sans mesure, et ne s'épuise jamais. C'est un soleil dont la lumière éclaire les esprit, comme le soleil éclaire les corps. Cette lumière est éternelle et immense : elle comprend tous les temps comme tous les lieux. Elle n'est point moi, puisqu'elle me reprend et me corrige malgré moi-même. Elle est donc au-dessus de moi et au-dessus de tous les hommes foibles et imparfaits, comme je le suis. Cette raison suprême qui est la règle de la mienne, cette sagesse de laquelle tout sage reçoit ce qu'il a, cette source supérieure de lumière où nous puisons tout, est le Dieu que nous cher-

chons. Il est par lui-même, et nous ne sommes que par lui. Il nous a faits semblables à lui, c'est-à dire raisonnables, afin que nous puissions le connoître comme la vérité infinie, et l'aimer comme l'immense bonté. Voilà la religion, car la religion est l'amour. Aimer Dieu est en communiquer l'amour aux autres hommes, c'est exercer le culte parfait. Dieu est notre père, nous sommes ses enfans. Les pères de la terre ne sont point pères comme lui, ils n'en sont que l'ombre. Nous lui devons la connoissance, la vie, l'être, et tout ce que nous sommes. Faut-il que nous, qui avons tant d'horreur de l'ingratitude d'homme à homme sur les moindres bienfaits, nous fassions gloire d'une ingratitude monstrueuse à l'égard du père de qui nous avons reçu le fond de notre être ? Faut-il que nous usions sans cesse des dons de son amour, pour violer sa loi et pour l'outrager. Voilà les vérités fondamentales de la religion, que la raison même renferme. La religion n'ajoute à la probité mondaine que la consolation de faire par amour et par reconnoissance pour notre père céleste, ce que la raison nous demande elle-même en faveur des vertus.

Il est vrai que la religion nous propose d'autres vérités qu'on nomme des mystères, et qui sont incompréhensibles. Mais faut-il s'étonner que l'homme qui ne connoît ni les ressorts de son propre corps dont il se sert à toute heure, ni les pensées de son esprit, qu'il ne peut se développer à soi-même, ne puisse comprendre les secrets de Dieu. Faut-il s'étonner que le fini ne puisse pas égaler, ni épuiser l'infini. On peut dire que la religion n'auroit pas le caractère de l'infini d'où elle vient, si elle ne surmontoit pas notre courte et foible intelligence. Il est digne de Dieu, et conforme à notre besoin, que notre raison soit humiliée, et confondue par cette autorité acablante des mystères que nous ne pouvons pénétrer.

D'ailleurs la religion ne nous présente rien que de conforme à la raison, que d'aimable, que de touchant, que de digne d'être admiré dans tout ce qui regarde les sentimens qu'elle nous inspire, et les mœurs qu'elle exige de nous. L'unique point qui puisse révolter notre cœur, est l'obligation d'aimer Dieu plus que nous-même, et de nous rapporter entièrement à lui. Mais qu'y a-t-il de plus juste que de rendre tout à celui de qui tout nous vient, et que de lui rapporter ce moi, que nous tenons de lui seul ? Qu'y a-t-il au contraire de plus injuste, que d'avoir tant de peine à entrer dans un sentiment si juste et si raisonnable ? Il faut que nous soyons bien égarés de notre voie, et bien dénaturés pour être si révoltés contre une subordination si légitime. C'est l'amour-propre, aveugle, effréné, insatiable, tyrannique, qui veut tout pour lui seul, qui nous rend idolâtres de nous-mêmes, qui fait que nous voudrions être le centre du monde entier, et que Dieu même ne servit qu'à flatter tous nos vains désirs ; c'est lui qui est l'ennemi de l'amour de Dieu. Voilà la plaie profonde de notre cœur. Voilà le grand principe de l'irréligion. Quand est-ce que l'homme se fera justice ? Quand est-ce qu'il se mettra dans sa vraie place ? Quand est-ce qu'il ne s'aimera que par raison, à proportion de ce qu'il est aimable, et qu'il préférera à soi non-seulement Dieu, qui ne souffre nulle comparaison, mais encore tout le bien public de la société des autres hommes imparfaits comme lui ? Encore une fois, voilà la religion : connoître, aimer Dieu. *C'est là tout l'homme*, comme dit le sage ; tout le reste n'est point le vrai homme. Ce n'est que l'homme dénaturé, l'homme corrompu et dégradé, l'homme qui perd tout en voulant follement se donner tout, et qui va mendier un faux bonheur chez les créatures, en méprisant le vrai bonheur que Dieu lui promet. Que met-on à la place de ce bien infini ? Un plaisir honteux, un fantôme d'honneur, l'estime des hommes qu'on méprise : quand vous aurez bien affermi les principes de la religion dans votre cœur, il faudra entrer dans l'examen de votre conscience, pour réparer les fautes de la vie passée.

Le premier pas pour cet examen, est de vous mettre dans les dispositions que vous devez à Dieu. Voulez-vous qu'un homme de condition sente les fautes qu'il a faites dans le monde contre l'honneur, d'une façon indigne de sa naissance, commencez par le faire entrer dans les sentimens nobles et vertueux que la probité et l'honneur doivent lui inspirer ; alors il sentira très-vivement jusqu'aux moindres fautes qu'il aura commises en ce genre, il se les reprochera en toute rigueur, il en sera honteux et inconsolable. Pour nous affliger de nos fautes, il faut que nous ayons dans le cœur l'amour de

la vertu qui est opposée à ces fautes-là. Voulez-vous discerner exactement toutes les fautes que vous avez commises contre Dieu, commencez à l'aimer. C'est l'amour de Dieu qui vous éclairera, et qui vous donnera un vif repentir de vos ingratitudes à l'égard de cette bonté infinie. Demandez à un homme qui ne connoît point Dieu, et qui est indifférent pour lui, en quoi il l'a offensé, vous le trouverez grossier sur ses fautes : il ne connoît ni ce que Dieu demande, ni en quoi on peut lui manquer. Il n'y a que l'amour qui nous donne une vraie délicatesse sur nos péchés. Ouvrez les yeux dans un lieu sombre, vous n'apercevrez rien dans l'air ; mais ouvrez-les près d'une fenêtre, aux rayons du soleil, vous y découvrirez jusqu'aux moindres atomes. Apprenez donc à connoître la bonté de Dieu et tout ce qui lui est dû. Commencez par l'aimer, et l'amour fera votre examen de conscience mieux que vous ne sauriez le faire. Aimez, et l'amour vous servira de mémoire pour vous reprocher, par un reproche tendre et qui porte sa consolation avec lui, tout ce que vous avez jamais fait contre l'amour de vous-même. Voyez un retour d'amitié vive et sincère, entre deux personnes qui s'étoient brouillées, rien ne leur échappe par rapport à tout ce qui peut avoir blessé les cœurs et rompu l'union. Vous me demanderez comment est-ce qu'on peut se donner à soi-même cet amour qu'on ne sent point, surtout lorsqu'il s'agit d'un objet qu'on ne voit pas, et dont on n'a jamais été occupé : je vous réponds, monsieur, que vous aimez tous les jours des choses que vous ne voyez point. Voyez-vous la sagesse de votre ami ? voyez-vous sa sincérité, son courage, son désintéressement, sa vertu ? Vous ne sauriez voir ces objets des yeux du corps ; vous les estimez néanmoins, et vous les aimez jusqu'au point de les préférer en lui aux richesses, aux grâces extérieures, et à tout ce qui pourroit éblouir les yeux. Aimez la sagesse et la bonté suprême de Dieu, comme vous aimez la sagesse et la bonté imparfaite de votre ami : si vous ne pouvez pas avoir un amour de sentiment, au moins vous aurez un amour de préférence dans la volonté, qui est le point essentiel.

Mais cet amour même n'est point en votre pouvoir ; il ne dépend point de vous de vous le donner ; il faut le désirer, le demander, l'attendre, travailler à le mériter, et sentir le malheur d'en être privé. Il faut dire à Dieu, d'un cœur humble, avec Saint Augustin : *ô beauté ancienne et toujours nouvelle, je vous ai connue, je vous ai aimée bien tard !* ô que d'années perdues, hélas ! pourquoi ai-je vécu, n'ayant pas vécu pour vous ? Moins vous sentirez cet amour, plus il faut demander à Dieu qu'il daigne l'allumer dans votre cœur. Dites-lui, je vous le demande, comme les pauvres demandent du pain. O que mon cœur est pauvre ! qu'il est réduit à la mendicité ! ô vous qui êtes si aimable et si mal aimé, faites que je vous aime ! Rappelez à son centre mon amour égaré : accoutumez-moi à me familiariser avec vous : attirez-moi tout à vous, afin que j'entre dans une société de cœur à cœur avec vous, qui êtes le seul ami fidèle. O dieu, que n'ai-je point aimé hors de vous ! Mon cœur s'est usé dans les affections les plus dépravées. J'ai honte de ce que j'ai aimé ; j'ai encore plus de honte de ce que je n'ai point aimé. Jusqu'ici je me suis nourri d'ordure et de poison, j'ai rejeté dédaigneusement le pain céleste, j'ai méprisé la fontaine d'eaux vives, je me suis creusé des citernes entr'ouvertes et bourbenses, j'ai couru follement après le mensonge, j'ai fermé les yeux à la vérité, je n'ai point voulu voir l'abîme ouvert sous mes pas. O mon Dieu ! vous n'avez point oublié celui qui vous oublioit ! Vous m'avez aimé, quoique je ne vous aimasse point ; et vous avez eu pitié de mes égaremens ; vous cherchez celui qui vous a fui.

Dès que vous serez véritablement touché, tout vous deviendra facile pour l'examen que vous voulez faire. Les écailles, pour ainsi dire, tomberont tout à coup de vos yeux ; vous verrez par les yeux pénétrans de l'amour tout ce que les autres yeux ne discernent jamais : alors il faudra vous retenir loin de vous presser : jusque-là on auroit beau vous presser, l'amour-propre vous retiendroit par mille réflexions indignes du culte de Dieu.

Pour le détail de votre examen, il ne sera pas difficile. Examinez vos devoirs d'état et de profession, comme seigneur de terres, comme général dans les armées, comme maître de ses domestiques, comme homme d'une condition distinguée dans le monde. Puis considérez en quoi vous avez manqué à la religion, par des discours trop hardis ; à la charité,

par des paroles désavantageuses au prochain ; à la modestie, par des termes trop libres ; à la justice, par le défaut d'ordre pour payer vos dettes. Souvenez-vous de vos passions grossières qui ont pu vous entraîner ; du prochain qui a suivi votre mauvais exemple, et du scandale que vous avez donné. Quand on a vécu long-temps au gré de ses passions hors de Dieu, on ne sauroit rappeler exactement tout le détail ; mais sans le marquer, on le fait assez entendre en gros, en s'accusant de tels vices qui ont été habituels pendant un tel nombre d'années.

A l'égard de l'avenir, il s'agit de régler le fond de votre cœur pour régler votre vie. Chacun vit selon son cœur ; c'est l'amour d'un chacun qui décide de toute sa conduite. Quand vous n'avez aimé que vous et votre plaisir, vous avez foulé Dieu aux pieds ; la volupté est devenue votre Dieu ; vous avez poussé le plaisir, comme parle Saint Paul, *jusqu'à l'avarice*, vous avez été insatiable de sensualité, comme les avares le sont d'argent, en voulant vous posséder indépendamment de Dieu; pour jouir de tout sans mesure, vous avez tout perdu ; vous ne vous êtes point possédé ; vous vous êtes livré à vos passions tyranniques, et vous vous êtes presque détruit vous-même. Quelle frénésie d'amour-propre ! Revenez donc, revenez à Dieu, il vous attend, il vous invite, il vous tend les bras : il vous aime bien plus que vous n'avez su vous aimer vous-même. Consultez-le dans une humble prière, pour apprendre de lui ce qu'il veut de vous. Dites-lui, comme Saint Paul, abattu et converti, *que voulez-vous que je fasse?*

Quand vous serez accoutumé à prier, faites avec un sage et pieux conseil un plan de vie simple, que vous puissiez soutenir à la longue, et qui vous mette à l'abri des rechutes. Choisissez quelque compagnie qui marque le changement de votre cœur. Jamais un vrai ami de Dieu ne cherchera à vivre avec ses ennemis. Plus il sentira dans son cœur le goût des libertins, plus il s'en éloignera, de peur de retomber avec eux dans le libertinage. Le moins qu'on puisse donner à Dieu, c'est de sentir sa fragilité, c'est de se défier de soi après tant de funestes expériences ; c'est de fuir le péril qu'on ne doit pas se croire capable de vaincre ; c'est de compter qu'on mérite d'être vaincu, dès qu'on le cherche. Choisissez donc des amis avec lesquels vous puissiez aimer Dieu, vous détacher du monde, et trouver votre consolation solide dans la vertu. Point de grimaces, point de singularités affectées : une piété simple, toute tournée vers vos devoirs, et toute nourrie du courage de la confiance et de la paix, que donnent la bonne conscience et l'union sincère avec Dieu.

Réglez votre dépense ; prenez toutes les mesures qui dépendent de vous pour soulager vos créanciers, voyez le bien que vous pouvez faire dans vos terres, pour y diminuer les désordres et les abus, pour y appuyer la justice et la religion.

Choisissez des occupations utiles qui remplissent vos heures vides. Vous aimez la lecture, faites-en de bonnes. Lisez des livres de piété solide, pour nourrir votre cœur, avec des livres d'histoire qui vous donneront un plaisir innocent.

Mais ce que je vous demande au-dessus de tout, c'est de prendre tous les jours, par préférence à tout le reste, un demi-quart-d'heure le matin, et autant le soir, pour être en société familière et de cœur avec Dieu. Vous me demanderez comment vous pourrez faire cette prière ? Je vous réponds que vous la ferez excellemment, si c'est votre cœur qui la fait. Eh ! comment est-ce qu'on parle aux gens qu'on aime ? Un demi-quart-d'heure est-il si long avec un bon ami ? Le voilà, l'ami fidèle qui ne se lasse point de vos refus, pendant que tous les autres amis vous négligent, à cause que vous ne pouvez plus être avec eux en commerce de plaisir. Dites-lui tout ; écoutez-le sur tout ; rentrez souvent au-dedans de vous-même pour l'y trouver. *Le royaume de Dieu est au-dedans de vous*, dit Jésus-Christ. Il ne faut pas l'aller chercher bien loin, puisqu'il est aussi près de nous que nous-mêmes. Il s'accommodera de tout, il ne veut que notre cœur ; il n'a que faire de vos complimens, ni de vos protestations étudiées avec effort. Si votre imagination s'égare, revenez doucement à la présence de votre Dieu ; ne vous gênez point ; ne faites point de la prière une contention d'esprit ; ne regardez point Dieu comme un maître qu'on n'aborde qu'en se composant avec cérémonie et

embarras. La liberté et la familiarité de l'amour ne diminueront jamais le vrai respect et l'obéissance. Votre prière ne sera parfaite que quand vous serez plus au large avec le vrai ami du cœur, qu'avec tous les amis imparfaits du monde. Vous me demanderez quelle pénitence vous devez faire de vos péchés : je vous réponds comme Jésus-Christ à la femme adultère : *Je ne vous condamnerai point ; gardez-vous de pécher encore.* Votre grande pénitence sera de supporter patiemment vos maux, d'être attaché sur la croix avec Jésus-Christ, de vous détacher de la vie dans un état triste et pénible, où elle devient si fragile, et d'en faire le sacrifice à Dieu, s'il le faut, avec un humble courage. O la bonne pénitence, que celle de se tenir sous la main de Dieu entre la vie et la mort ! N'est-ce pas réparer toutes les fautes de la vie, que d'être patient dans les douleurs, et prêt à perdre, quand il plaira à Dieu, cette vie dont on a fait un si mauvais usage.

Voilà, monsieur, les principales choses qui me viennent au cœur pour vous : recevez-les, je vous supplie, comme les marques, etc. *Fénélon.*

§ 198. *Lettre de J. B. Rousseau à M. Brossette.*

Tout ce que vous m'avez mandé, touchant la mort du feu roi, nous a été confirmé par une foule de lettres, qui ont représenté ce prince comme un parfait modèle de piété, de constance et de raison, et pour tout dire en un mot, comme un véritable successeur de Saint-Louis. Jamais une vie plus illustre ne fut couronnée par une plus belle mort ; et si un païen comme Solon a reconnu que la félicité des hommes consistoit uniquement dans la science de mourir, que ne devons-nous pas augurer du bonheur d'un roi qui a su finir si glorieusement la plus glorieuse carrière qui fut jamais ? Que les justes applaudissemens que nous donnons aux vivans ne nous fassent point oublier ceux que nous devons aux morts, et que notre nation apprenne des étrangers, et de ses ennemis mêmes, à respecter la mémoire du plus grand prince qui ait gouverné la monarchie depuis Charlemagne. Notre légèreté est le principal de tous nos vices ; et ceux que le feu roi a le plus élevés ne peuvent mieux attaquer sa gloire, qu'en témoignant, comme ils font, par leur ingratitude, combien ils étoient indignes de ses grâces.

Il importe fort peu aux détracteurs des anciens, que les Grecs soient mis au-dessus des François, ou les François au-dessus des Grecs, pourvu qu'on veuille les mettre au-dessus des uns et des autres ; et ils commencent par combattre ceux-ci, persuadés que, s'ils en venoient à bout, le reste ne leur coûteroit guère. Pour cela, il faut mettre les ignorans dans son parti, travestir les anciens, les habiller en masque, et les représenter aux yeux de ceux qui ne les connoissent point sous des traits faux et supposés, tels que ceux qu'ils prêtent à Homère et à Pindare.

Il faut qu'ils n'aient jamais lu ce dernier, ou qu'ils se persuadent que personne ne le lira jamais, pour lui reprocher ses *écarts* (puisque écarts y a), comme une marque de la stérilité de sa matière ; puisque jamais auteur ne s'est moins éloigné de son sujet ; toutes les circonstances sur lesquelles il promène ses lecteurs y étant toujours relatives et indispensablement attachées. Bien plus scrupuleux en cela qu'Horace qui en sort presque toujours, quoique avec un art admirable, ne savent-ils pas que toutes les odes de Pindare ne sont que des odes panégyriques des rois, et des plus illustres personnages de son temps? Ignorent-ils que la première règle, je ne dis pas de la poésie, mais de la rhétorique la plus sévère, est de louer ceux dont on fait l'éloge, par ce que leurs ancêtres ont de plus recommandable ? C'est ce que fait Pindare, et ce qui lui donne lieu de dire tant de choses également curieuses et sublimes à propos des héros qu'il entreprend de célébrer. Par là, sans sortir de sa matière, il trouve moyen de la varier, et de la rendre toujours nouvelle ; en sorte que, sans perdre son héros de vue, il fait à tout moment passer devant nos yeux quelque nouvel acteur, qui orne son théâtre, et qui a du rapport à son action. C'est ce qu'il faudroit que les censeurs eussent appris, avant que d'entreprendre la critique de Pindare, qu'ils ne connoissoient certainement point. S'ils avoient seulement lu les titres de ses odes, ils verroient, par l'importance des noms de ceux à qui elles s'adressent pour la plupart, que la matière n'étoit pas plus sté-

rile que son génie, s'agissant d'ailleurs de célébrer des victoires qui alloient de pair, chez les Grecs, avec toutes celles que leurs concitoyens pouvoient remporter à la guerre.

Vienne, 15 Octobre, 1715.

§ 199. *Lettre de J. B. Rousseau au même.*

Je n'ai jamais ouï parler du nouveau traducteur de Quintilien : il entre dans la carrière par une entreprise bien difficile. Il n'y a point dans l'antiquité d'ouvrage didactique plus plein, ni plus éloquent que les livres des institutions ; je voudrois qu'un Patru nous en eût donné la traduction. Je réponds à M. l'abbé Gédoyn d'un succès universel, si la sienne répond à l'original. Le public y verra la raison dans toute sa pompe et dans toute sa majesté, prononcer du haut de son trône la condamnation des critiques modernes ; il y verra toutes les véritables regles de l'éloquence appliquée, je ne dis point à Homère, mais au seul Homère, et ce divin poëte proposé non seulement aux poëtes, mais à tous les orateurs, comme l'unique modèle accompli de tous les genres où l'éloquence se puisse exercer. Je ne pense pas que personne ose s'aviser de décliner l'autorité d'un juge comme Quintilien. Les beautés d'Homère peuvent n'être pas sensibles à tout le monde ; mais les esprits les plus malfaits sentiront le poids des raisons de Quintilien. Les autres ont plaidé ; c'est à lui à prononcer.

A l'égard de l'Epictète de M. Dacier, je ne l'avois point vu, et je ne savois pas même qu'il y travaillât. Quand je fis, il y a dix ans, les vers dont vous me faites l'honneur de vous souvenir, c'est à l'original que j'en voulois et que j'en veux encore, comme au plus triste ouvrage de morale qu'il y ait dans le monde. Je ne parle que de son Manuel, qu'il n'est pas possible de lire, sans avoir envie de se noyer après l'avoir lu ; car pour ses discours recueillis par Arrien, on dit qu'ils sont moins lugubres ; je m'en rapporte à ceux qui les ont lus.

Vous me demandez des nouvelles de la bibliothèque du prince Eugène ; elle est assez ample, composée de fort bons livres, parfaitement bien reliés ; mais ce qui doit vous surprendre, c'est qu'il n'y en a presque point que ce prince n'ait lu, ou du moins parcouru, avant que de les envoyer au relieur. Croiriez-vous qu'un homme chargé presque seul de toutes les affaires de l'Europe, lieutenant-général de l'Empire, et premier ministre de l'empereur, pût trouver du temps pour lire autant que qui n'auroit autre chose à faire ? Ce prince est instruit de tout ; mais il n'affecte aucun genre d'érudition en particulier ; il ne lit que pour se délasser, et met ses délassemens à profit, aussi-bien que ses occupations. Il a l'esprit d'une justesse admirable, et une simplicité charmante dans toutes ses manières ; c'est un philosophe guerrier, qui regarde ses dignités et sa gloire avec indifférence, qui raconte les fautes qu'il a faites avec la même naïveté que s'il parloit d'un autre ; assez froid dans l'abord, très-familier dans le commerce, et beaucoup plus touché des vertus d'autrui que des siennes. Il part dans peu de jours pour la Hongrie, d'où l'on apprend que les Turcs commencent à s'assembler sous Belgrade.

Vienne, 30 Juin, 1716.

§ 200. *Lettre de J. B. Rousseau au même.*

Je vous dois de nouveaux remercîmens pour les mémoires du cardinal de Retz : je vous supplie de m'en écrire le prix, afin que je l'ajoute à la lettre de change que je vous enverrai pour le livre des Antiquités. Je serai très-aise d'avoir ces Mémoires, que l'on m'a prêtés il y a quinze jours et que j'ai lus d'un bout à l'autre, avec plus de curiosité, je vous l'avoue, que de satisfaction. C'est un salmigondis de bonnes et de mauvaises choses, écrites tantôt bien, tantôt mal, entremêlées de beaucoup de particularités curieuses, mais d'un bien plus grand nombre de détails peu intéressans et fort ennuyeux. Le premier tome est semé de quantité de traits fort jolis, et de pensées très-solides, à propos de bagatelles ; et les autres ne sont presque rien que du verbiage, à propos de choses sérieuses. Ce qui m'étonne le plus, c'est de voir qu'un cardinal, prêtre, archevêque, homme de qualité et assez âgé, puisse se représenter lui-même, comme il le fait dans le premier volume, duelliste, concubinaire, et qui pis est, hypocrite de dessein formé, ayant pris la résolution, dans une retraite faite au sémi-

naire, d'être méchant devant Dieu et honnête homme devant le monde. C'est ce qu'il semble avoir oublié dans le reste du livre, où je lui vois des scrupules d'honneur, qui gâtent souvent ses affaires. En un mot, il me paroît que cet homme n'étoit ni assez bon pour un citoyen, ni assez méchant pour un factieux. On diroit que les derniers volumes ne sont pas de la même main que le premier. Avec tout cela, je suis persuadé qu'ils sont effectivement du cardinal de Retz. Tels qu'ils sont, c'est un livre à voir, et je vous suis très-obligé, monsieur, de l'exactitude que vous avez eue à me l'envoyer.

Vienne, 26 Mars, 1718.

§ 201. *Lettre de J. B. Rousseau à M. de Voltaire.*

Malgré l'éloignement qui nous sépare, monsieur, je ne vous ai jamais perdu de vue. Il y a long-temps que je vous regarde comme un homme destiné à faire un jour la gloire de son siècle, et j'ai eu la satisfaction de voir que toutes les personnes qui me font l'honneur de m'écouter, en ont fait le même jugement que moi, sur les divers ouvrages qui ont paru de vous. Dans le temps que je jouissois du plaisir de voir croître une réputation qui m'est si chère, j'ai eu la douleur d'apprendre les traverses dont vos succès ont été interrompus. Une chose cependant me console pour vous, c'est l'opinion où j'ai toujours été que les malheurs sont nécessaires aux hommes, et que rien ne purifie tant leur vertu que les adversités. Nous naissons tous tributaires de la mauvaise fortune, et les plus heureux sont ceux qui ont payé leurs dettes de bonne heure.

Je n'ai reçu qu'hier le présent que vous avez eu la bonté de me faire de la tragédie dans laquelle vous avez lutté si avantageusement contre le fameux Corneille; mais je ne m'attendois pas que vous sortissiez si glorieusement du combat contre Sophocle. Ce qui m'a le plus surpris dans un auteur de vingt-quatre ans, c'est l'économie admirable de votre pièce, et la manière judicieuse et adroite avec laquelle vous avez évité les écueils presque inévitables d'une action aussi difficile à traiter que celle que vous avez choisie. Vous n'étiez pas obligé, non plus que Sophocle, de les éviter tous; mais vous avez parfaitement rempli, aussi-bien que lui, l'indispensable obligation d'attacher la curiosité de l'auditeur, et de mouvoir ses passions, règle à laquelle les autres règles du théâtre sont tellement subordonnées, que sans elle une pièce sans défaut est une pièce détestable. Vos caractères ne sont pas moins justes que votre disposition, et je ne saurois approuver la critique que vous faites vous-même de celui de Philoctète : la modestie qui sied bien aux grands hommes, n'étant point une vertu du caractère des héros fabuleux, et étant même contraire à la simplicité des premiers temps, comme la vanité le seroit à la politesse du nôtre. Vous dirai-je un avantage que j'ai remarqué dans votre pièce sur celle de Sophocle même et dont ceux qui connoissent véritablement l'antiquité vous doivent des complimens ? Les interprètes de cet ancien poëte, n'ont point connu, à mon avis, le véritable esprit de sa tragédie. Ils se sont imaginé que le dessein de l'auteur étoit de purger la colère et la curiosité, parce que ce sont les défauts qu'il y donne au malheureux Œdipe, et ils n'ont pas fait réflexion que Jocaste, qui est aussi malheureuse que lui, puisqu'elle est souillée du même inceste, n'est point représentée avec les mêmes imperfections. Pour moi, je suis très-persuadé que Sophocle n'a rien voulu marquer, sinon que les hommes ne sauroient éviter leur destinée, et que, sans l'assistance des dieux, toute leur vertu ne leur sert de rien. Il n'y a rien de mieux marqué dans tous les ouvrages des anciens que ce dogme de leur théologie. L'Iliade et l'Odyssée, l'Enéide, presque toutes les tragédies Grecques, Phèdre entre autres, et votre Œdipe ne roulent que sur ce principe, et il ne faut point croire qu'ils aient fait tort en cela à l'idée qu'on doit avoir de la justice des dieux, puisque tous les hommes, quelque vertueux qu'ils paroissent, ne peuvent l'être aux yeux de la divinité qui voit ce que nous ne voyons pas, et que les crimes ne sont pas moins crimes, quoiqu'ils nous soient souvent cachés à nous-mêmes. La conclusion de tout ceci, est que vous avez très-bien fait de représenter votre Œdipe exempt des défauts que Sophocle lui a donnés, et que vous avez très-bien marqué par là le néant des vertus humaines.

Vienne, 25 Mars, 1719.

§ 202. *Lettre de J. B. Rousseau à M. Brossette.*

Je vous avouerai sans prévention que j'ai trouvé la tragédie d'Œdipe encore plus belle que je ne me l'étois figurée, et que je ne m'attendois pas à trouver si peu de fautes dans la conduite d'un ouvrage où Corneille lui-même a échoué. Il n'y a peut-être point de sujet dans l'antiquité qui soit plus difficile à amener aux termes d'une juste vraisemblance. Sophocle en a fait un chef-d'œuvre, mais il n'a pas laissé de donner contre plusieurs écueils, et il y auroit de l'injustice à exiger d'un jeune homme de vingt-quatre ans une perfection où le plus grand des poëtes tragiques n'a pu atteindre. Le caractère d'Œdipe, par exemple, m'a toujours choqué, je vous l'avoue, dans le poëte Grec. Son emportement outré, sa curiosité déréglée, ne conviennent point à un homme aussi sage, et aussi avisé qu'il devoit l'être, pour deviner l'énigme du Sphinx dans un âge encore peu avancé ; et l'intention de Sophocle étoit, comme je n'en doute point, de faire voir que les hommes ne peuvent échapper à leur destinée. Il falloit, ce me semble, le faire tomber dans le malheur, comme Félix dans Polyeucte, par cette même prudence qui fait son caractère. Le jeune poëte a fort bien evité cet inconvénient, son Œdipe est malheureux, mais il est toujours Œdipe, et rien n'affoiblit la pitié que son infortune doit inspirer aux spectateurs. Je ne sais quelle idée auront eue les critiques, du caractère de Philoctète. Ceux qui veulent tout rapporter à nos mœurs auront pu trouver ce héros un peu fanfaron ; et j'avoue qu'on se moqueroit aujourd'hui du guerrier qui n'auroit que ses louanges à la bouche. Mais pour moi, qui suis persuadé que, dans les personnages de l'antiquité, on doit peindre les mœurs anciennes, et non les mœurs modernes, je ne suis pas plus choqué de voir le compagnon d'Hercule affronter un Roi de Thèbes, que je le suis de voir Hercule lui-même tuer Diomède au milieu même de sa cour. Et ceux qui ont tant critiqué Homère sur le caractère et les coutumes qu'il donne à ses héros, n'ont pas songé que ces héros vivoient dans des siècles fort différens du nôtre, et que ce qui les choque est le monument le plus précieux qui nous reste des mœurs antiques. Je ne vous dirai rien du reste de la tragédie de monsieur Aronet, parce que je ne veux point faire une dissertation. Elle a des défauts ; mais elle en auroit peut-être d'autres plus considérables, s'il avoit voulu les éviter trop scrupuleusement. Je voudrois seulement que les dissertations qu'il a jointes à sa pièce fussent écrites d'un air moins décisif. Il a déjà beaucoup médité pour un jeune homme, mais quand il aura médité davantage, il apprendra à douter un peu plus qu'il ne fait. Pour la versification, elle est très belle en général, mais je l'ai trouvée négligée en beaucoup d'endroits ; et je voudrois que dans une seconde édition il changeât plusieurs vers.

Quos aut incuria fudit
Aut humana parum cavit natura.

J'ai été surtout scandalisé de le voir tourner sa paresse en principe, dans ce qu'il nous dit touchant les rimes. C'est comme si un poëte Latin se piquoit de secouer le joug de la mesure. On n'est point obligé d'écrire en vers ; mais lorsqu'on veut bien s'y assujettir, il faut se résoudre à en surmonter toutes les difficultés, et c'est de ces difficultés mêmes que naît toute la richesse et toute la beauté d'un langage qui n'a d'autre avantage sur la prose que celui de l'harmonie et de la proportion exacte des sons.

Vienne, 29 Avril, 1719.

§ 203. *Lettre de J. B. Rousseau à M. Racine le Fils.*

Les ouvrages de monsieur votre père, monsieur, sont les premiers que j'aie lu depuis que je sais lire, et c'est l'admiration dont ils m'ont rempli qui a excité en moi le premier enthousiasme que j'ai senti de ma vie. Le plus ou le moins de conformité que j'ai trouvé entre sa manière d'écrire, et celle des auteurs anciens et modernes que j'ai lus dans la suite, a déterminé le plus ou le moins de goût que j'ai pris à leur lecture, et il m'est arrivé la même chose qu'à l'Ion de Platon, qui, quoiqu'il convînt du mérite de quantité de poëtes estimés de son temps, ne se sentoit véritablement échauffé que par le seul Homère. Voilà, monsieur, le sentiment qu'a réveillé en moi, il y a environ dix ans, la lecture de votre poëme de la Grâce, qui,

à vous dire les choses comme elles sont, est le seul depuis vingt ans que j'aie lu avec plaisir, et avec envie de le relire une seconde fois. J'ai senti toute la maturité du père dans la jeunesse du fils, et je vous avouerai même que, ne pouvant alors me persuader que ce fût l'ouvrage d'un jeune homme, il ne tint pas à moi, lorsque je passai en Angleterre, m'y trouvant lorsqu'on travailloit à l'édition des Œuvres de M. Racine, que ce poëme n'y fût associé comme partant, sinon de lui, du moins d'un successeur qui avoit hérité de toutes ses richesses. Vous pouvez juger, monsieur, par cet exposé très-sincère, de la joie que j'ai eue en apprenant par M. Brossette, que vous n'aviez point abandonné une carrière où vous aviez triomphé de si bonne heure. Cette joie s'est encore augmentée à la lecture des morceaux admirables qu'il a bien voulu joindre à sa lettre ; mais la vôtre y a mis le comble, et le digne usage que vous avez fait de vos talens me rendra votre amitié encore plus précieuse que vos talens même. J'ai regardé ce témoignage de votre bienveillance, comme le plus glorieux et le plus flatteur que je puisse recevoir. Ce motif de reconnoissance, ajouté à la plus profonde estime, vous met en droit, monsieur, de me regarder comme l'homme du monde qui vous est le plus inviolablement acquis, et autorise aussi en quelque sorte la liberté que je prends de vous exhorter à travailler toujours sur les mêmes modèles qui vous ont servi dans la composition de votre premier ouvrage, et à vous éloigner de plus en plus de la fausse route que de petits écoliers présomptueux s'efforcent aujourd'hui de tracer à ceux qui s'en laissent guider. Il y en a plusieurs mauvaises, mais il n'y en a qu'une bonne, qui est celle que vous avez suivie, et dont je suis bien assuré que vous ne vous écarterez jamais.

Je suis bien persuadé que vous êtes financier malgré vous, et même je crains bien que vous ne le soyez jamais que de nom, c'est-à-dire, que vous n'en ayez que les occupations, sans en avoir la fortune. Permettez-moi de vous demander par quelle fatalité le fils de M. Racine, c'est-à-dire, l'enfant des muses, se trouve dans cette carrière ?

Octobre, 1731.

§ 204. *Lettre de J. B. Rousseau au Père Brumoy, Jésuite.*

Parmi les phénomènes littéraires que vous m'indiquez, mon révérend père, vous n'avez point voulu m'en citer un qui a été élevé parmi vous, et que vous venez de rendre au monde ; vous voyez bien que je veux parler du jeune auteur des poëmes du *Perroquet* et de la *Chartreuse*. Je n'ai vu de lui que ces deux ouvrages ; mais en vérité je les aurois admirés, quand ils m'auroient été donnés, comme le fruit d'une étude consommée du monde et de la langue Françoise. Je ne crois pas qu'on puisse trouver nulle part plus de richesses, jointes à une plus libérale facilité à les prodiguer. Quel prodige dans un homme de vingt-six ans, et quel désespoir pour tous nos prétendus beaux esprits modernes ! J'ai toujours trouvé Chapelle très-estimable ; mais beaucoup moins, à dire le vrai, qu'il n'étoit estimé ; ici c'est le naturel de Chapelle, mais son naturel épuré, embelli, orné, étalé enfin dans toute sa perfection. Si jamais il peut parvenir à faire des vers un peu plus difficilement, je prévois qu'il nous effacera tous tant que nous sommes.

Bruxelles, 17 Décembre, 1735.

§ 205. *Lettre de J. B. Rousseau à M. Rollin.*

J'ai bien des grâces à vous rendre, monsieur, de l'agréable présent que vous m'avez fait du quatrième volume de votre histoire. Je l'ai lu, pour ainsi dire, tout d'une haleine, et avec une satisfaction qui n'a été interrompue en aucun endroit. Si le sentiment peut passer pour bon juge en ces matières, je puis dire qu'il n'y eut jamais difficulté plus mal fondée que celle que vous dites vous avoir été objectée sur la prétendue longueur des réflexions dont votre narration est quelquefois accompagnée, ni de plus mauvais conseil que celui qu'on vous a donné de les abréger. C'est vouloir retrancher de votre livre ce qui le distingue le plus utilement, et même le plus agréablement, de tant d'autres histoires dont le public se trouve inondé, et qui, dépouillées de l'instruction, qui doit être le but de l'écrivain et le fruit de sa lecture, méritent plutôt le nom de gazettes savantes que celui d'histoires.

Quelque nécessaires que ces réflexions soient aux jeunes gens, vous connoissez trop bien les hommes pour ne pas sentir combien elles le sont aux personnes avancées en âge, et qui passent même pour les plus raisonnables. La plupart lisent pour satisfaire leur curiosité, et pour pouvoir dire qu'ils ont lu. Trouverez-vous, même parmi les plus sensés, une demi-douzaine de lecteurs qui veuillent se donner le temps et la peine de méditer sur leur lecture ; et quand ils se la donneroient, est-il sûr qu'ils soient capables de méditer, comme il faut, et où il faut ? Les uns s'attacheront à un mot, ou à une expression qui ne leur aura pas plu. D'autres s'arrêteront à quelque point de chronologie, ou à quelque fait contesté par d'autres auteurs : et à peine dans le grand nombre, s'en trouve-t-il quelqu'un qui se mette en peine d'y chercher le véritable et l'unique objet de toute lecture sensée, qui est l'instruction. C'est pourtant pour le plus grand nombre que vous travaillez. Votre but n'est pas d'instruire ceux qui sont déjà instruits : et quand cela seroit, quelle satisfaction n'est-ce pas pour eux de se retrouver, pour ainsi dire, dans les réflexions d'un homme comme vous, et de s'assurer par cette conformité de la vérité des leurs ? Ne faites donc point de difficulté, monsieur, de continuer comme vous avez commencé. La fonction du philosophe et celle de l'historien sont les mêmes : l'un cherche à s'instruire par les préceptes, l'autre par les exemples. Mais si ces exemples ne sont accompagnés de préceptes à propos, ils deviennent la plupart du temps inutiles, soit par la paresse, soit par l'incapacité, soit par le peu de loisir des lecteurs. C'est à vous de leur lever ces obstacles ; et ils vous en seront d'autant plus obligés, que cette partie de votre ouvrage, qui est la plus utile, est en même temps la plus agréable et celle qui satisfait plus l'esprit : les réflexions mêlées et comme incorporées aux faits d'une manière si naturelle sont si éloignées de toute affectation, que, si on les en détachoit, il semble qu'elles laisseroient un vide dans votre narration. Ne croyez pas pourtant que mon intention, en vous écrivant ceci, soit de m'ériger avec vous en donneur de conseils. Je n'ai pas assez de témérité pour m'en croire capable ; mais plein comme je le suis de la lecture que je viens d'achever, j'aurois cru me faire tort à moi-même, si je vous avois caché ma pensée sur ce qui m'a paru de plus important dans le plan que vous vous êtes fait, et sur ce qui m'a le plus charmé dans la manière dont vous l'avez exécuté. Je suis avec beaucoup de respect.

Bruxelles, 27 Août, 1732.

§ 206. *Lettre de J. B. Rousseau à M. du Lignon.*

Je ne vous ferai pas, monsieur, une longue dissertation sur les œuvres de La Motte, parce que, selon moi, elles n'en valent pas la peine. C'est un homme qui a assez de talent pour dire en rimes des choses médiocres et peu importantes; mais qui ne mérita jamais le nom de poëte, au jugement de ceux qui connoissent ce que c'est que la poésie, dont l'unique but est d'émouvoir, et de remuer le cœur. La route nouvelle dont votre ami lui fait un mérite, est justement celle de tous les auteurs qui n'ont point de génie ; car si les anciens ont trouvé l'art d'exciter nos passions, de nous élever l'âme, de nous attacher et de nous lier, pour ainsi dire, avec les chaînes invisibles de la persuasion, pouvons-nous disconvenir que leur route ne soit pas la meilleure ? Et lorsqu'un auteur, en suivant une route différente, ne fait que nous attiédir par une morale triviale, sèche et inanimée, ou par des dénombremens stériles et semblables à ceux d'un inventaire, il faut dire nécessairement que c'est lui qui s'est trompé, et qu'il a fait comme un voyageur qui, au lieu de suivre le chemin le plus sûr, en cherche un que personne ne connoît, et qui le mène directement à l'endroit opposé à celui où il vouloit aller. Si votre ami veut parler de bonne foi, je parie qu'il conviendra que l'on ne peut pas lire dix pages de suite du livre de la Motte, sans avoir envie de le quitter, et la raison de cela est que cet auteur n'a ni chaleur ni élévation, qu'il dit toujours les choses du même ton ; qu'il n'y a aucune variété dans ses transitions, ni dans ses figures, et qu'enfin, quiconque a lu une de ses odes, les a toutes lues. Au reste, monsieur, quand je vous dis que les anciens sont nos véritables modèles, je ne prétends pas parler de tous les anciens, y en ayant parmi eux un très-grande quantité qui ne méritent aucune

louange, au lieu que, parmi nos modernes, nous pouvons en compter plusieurs qui sont en effet dignes de l'admiration qu'on a pour eux. Vous avez vu, par mes ouvrages, que je fais une grande différence entre Virgile et Lucain, et je conviens qu'un moderne qui se proposeroit d'imiter le dernier, en faisant un poëme épique, seroit aussi ridicule que celui qui voudroit faire des odes sur le modele de celles de la Motte, qui, quoiqu'il se pique de n'imiter personne, est le plus grand plagiaire peut-être que nous ayons, la plupart de ses expressions étant pillées ou de Racine, ou de M. Despréaux, ce qu'il me seroit aisé de vous faire voir, si nous lisions son livre ensemble ; et des pièces entières, comme sa cantate d'Ester, étant grossièrement copiées d'après les modernes ; ce que vous vérifierez vous-même, si vous jetez les yeux sur le chœur du troisième acte de la tragédie qui porte ce titre.

Je recevrai avec un sensible plaisir le Traité du Beau, et je vous promets de vous en dire mon petit sentiment sans vanité pour moi, sans flatterie pour l'auteur, et avec cette ingénuité que les honnêtes gens se doivent l'un à l'autre. Je suis avec toute la tendresse et toute la reconnoissance possible, mon cher monsieur....

Soleure, 5 Mars, 1712.

§ 207. *Lettre de J. B. Rousseau à M. Rollin.*

Je ne sais si je ne vous l'ai pas déjà dit, monsieur, mais je ne puis trop le redire : je regarde votre ouvrage non-seulement comme le meilleur modèle que nous ayons dans le genre historique, mais comme un corps de politique et de morale complet, et l'école la plus instructive où les princes et les particuliers puissent apprendre leurs devoirs. Que penseriez-vous de moi, après un témoignage, que vous ne sauriez, malgré toute votre modestie, vous refuser à vous-même, si je vous rendois le compte que vous me demandez de l'usage que je fais de ma solitude, et si je vous mettois à portée de comparer le frivole de mes occupations avec la solidité des vôtres ? il ne s'en est pourtant rien fallu que je n'aie succombé de moi-même à la tentation de vous en faire voir un essai, en vous envoyant une ode que j'ai composée depuis quelques mois sur la paix : mais un petit sentiment de vanité, dont je ne suis pas encore absolument guéri, m'a fait craindre, je vous l'avoue, de l'exposer à des yeux comme les vôtres ; et la lecture de votre dernier volume achève de m'en ôter le courage.

J'ai mille fois éprouvé qu'une même lecture faisoit en moi deux effets contraires, celui d'échauffer mon génie, et de me faire en même temps tomber la plume des mains. Mais des mouvemens si opposés n'affectent que mon esprit : mon cœur n'en connoît qu'un seul pour ceux qui me les inspirent : c'est celui d'une affectueuse et inviolable estime, jointe à la vénération la plus parfaite ; et c'est avec ces sentimens que je suis pour toute ma vie.....

Bruxelles, 16 Novembre, 1735.

§ 208. *Lettre de Madame du Montier à sa Mère.*

Ma chère mère, j'avois dessein de vous écrire avant mon départ de Chambéry ; mais depuis l'arrivée de la reine il ne m'a pas été possible de disposer d'une heure. Cette princesse a pour moi mille bontés, et n'a pas voulu que je la quittasse d'un moment. La princesse de Loraine, aujourd'hui reine de Sardaigne, est grande et bien faite : sans être belle, elle est extrêmement aimable. Un air de bonté répandu sur toute sa personne lui gagne le cœur de ceux qui l'approchent : elle paroît oublier son rang avec les personnes qu'elle admet à sa confidence ; et déjà je suis avec elle avec une aisance qui diminue de beaucoup le chagrin que me cause l'élévation à un poste qui me fait mille jalouses.

Nous partîmes Jeudi dernier, par un assez beau temps pour la saison. Nous couchâmes dans un village appelé Aiguebelle : il fit le soir une petite pluie, et les gens du pays nous assurèrent qu'il neigeoit sur les montagnes. Pour arriver à Saint-Michel, nous passâmes par des chemins que je trouvois horribles, et que l'on m'assuroit être magnifiques en comparaison de ceux qui devoient suivre: mais ce qui me surprit, ce fut de voir que la plupart des gens de la campagne avoient une grosseur à la gorge, qu'ils appellent goître. Depuis St. Jean de Maurienne jusqu'à Saint-Michel, on ne voit rien que des montagnes couvertes de neige. Nous étions dans des chemins

étroits, bordés de précipices et de cyprès. Il fallut monter une montagne pavée, faite en pain de sucre, qui étoit environnée de précipices. La reine me dit, en me serrant la main : " Ah ! ma " chère, le vilain pays." Elle trembloit de toutes ses forces, et je n'étois pas trop rassurée. Un faux pas de nos chevaux, ou plutôt de nos mulets, nous eût envoyées à l'autre monde. Nous avions, pour nous rassurer, la vue d'une rivière dont les eaux font un bruit épouvantable et sont noires comme de l'encre, parce qu'elles entraînent des ardoises pulvérisées, à ce que me dit le marquis. Au milieu de ces horreurs, nous admirâmes une cascade naturelle de plus de deux cents pieds de hauteur, dont nous fûmes mouillées ; car il en faut passer fort proche. Elle geloit en partie en tombant, ce qui produisoit mille figures qui, pénétrées des rayons du soleil, paroissoient peintes des couleurs les plus vives. Nous arrivâmes à Lunebourg, village situé au pied du mont Cénis, pénétrées de froid. Je ne puis vous exprimer la compassion dont je fus saisie à la vue de ces pauvres gens ensevelis sous un habit et des bonnets de bure : ils ont à peine la figure de créatures raisonnables.

Le lendemain, il fallut passer le mont Cénis, dont je ne puis prononcer le nom sans frémir. Représentez-vous une montagne dont on n'aperçoit point le sommet, et qui paroît presque droite en quelques endroits : elle est toute couverte d'une neige, dans l'épaisseur de laquelle les voyageurs trouvent souvent leur tombeau. Un chemin fort étroit conduit au haut de la montagne : des croix plantées d'espace en espace, indiquent cette route périlleuse dont on ne pourroit s'écarter sans risquer de tomber dans des précipices que la neige couvre. Nous étions portées, par des hommes, dans des espèces de chaises de bois, et comme on ne peut aller deux de front, il n'y a pas moyen de tromper la frayeur et l'ennui par la conversation. Cette route me parut bien longue, aussi-bien que la plaine. Nous nous réchauffâmes dans un hôpital qui est au milieu, et où l'on est obligé de garder les passans quand ils sont surpris de l'orage. Je croyois toucher à la fin de mes peines ; mais le plus difficile restoit à passer. Je ne trouve point de termes pour vous exprimer l'horreur de cette descente : le soleil s'y faisoit sentir avec une ardeur étonnante, et les femmes de notre suite qui n'avoient point de masque, en eurent le visage tout pelé. Ce soleil fond la neige tout le jour, et comme elle gêle pendant la nuit, on marche sur un miroir dans un sentier qui souvent n'a pas quatre pieds de large : à droite, vous avez sur la tête des rochers que je serois tentée de croire plus vieux que le monde ; ils paroissent suspendus et prêts à vous écraser à chaque instant : à gauche, ce sont des précipices qu'on ne peut envisager sans frémir. Les torrens qui du haut des rochers se précipitent dans les abîmes, font un si terrible bruit, qu'on ne peut s'entendre parler. Enfin nous sortîmes de ce terrible lieu, et arrivées au pied du mont dans un endroit qu'on nomme la Novalaise, nous trouvâmes le plus beau pays du monde. C'étoit un pays qui faisoit oublier l'hiver affreux qu'on venoit d'éprouver. Il ne se passa rien de remarquable jusqu'à la rencontre du roi. La reine voulut fléchir un genou, et lui baiser la main ; mais il l'en empêcha et l'embrassa. On servit des rafraîchissemens, et la reine dit au roi, que la première grâce qu'elle lui demandoit, étoit l'assurance de ne plus repasser par le chemin qu'elle venoit de faire : le roi le lui promit en riant. Ce prince a la conversation fort amusante, et il sait se dépouiller à propos de sa grandeur. Enfin, nous venons d'arriver à Turin, et malgré ma fatigue, je n'ai pu m'empêcher d'admirer cette ville, où l'on entre par une allée droite, bordée de grands arbres, qui a plus de six milles d'Italie, et qui est terminée d'un côté par la ville, et de l'autre par le château. Je ne vous parle point de la cérémonie du mariage et des fêtes à cette occasion. Je suis encore éblouie de toutes ces magnificences, qui me paroissent d'autant plus grandes, que je n'ai jamais rien vu.

Madame le Prince de Beaumont.

§ 209. *Lettre de Madame du Montier à la même.*

Je me trouvai l'année passée à la campagne, avec un bon religieux qui a plus de quatre-vingts ans : et voici ce qu'il me raconta.

Il fut mandé, il y a quarante ans, pour disposer à la mort un voleur de grand chemin : on l'enferma, avec le patient, dans une petite chapelle. Pendant qu'il

faisoit ses efforts pour l'exciter au repentir de son crime, il s'aperçut que cet homme étoit distrait et l'écoutoit à peine. Mon cher ami, lui dit-il, pensez-vous que dans quelques heures il faudra paroître devant Dieu ? Et qui peut vous distraire d'une affaire, pour vous, de si grande importence ? Vous avez raison, mon père, lui dit le patient ; mais je ne puis m'ôter de l'esprit qu'il ne tiendroit qu'à vous de me sauver la vie ; et une telle pensée est bien capable de me donner des distractions. Comment m'y prendrois-je pour vous sauver la vie, répondit le religieux ? Et quand cela seroit en mon pouvoir, pourrois-je hasarder de le faire, et vous donner par-là occasion d'accumuler vos crimes ? S'il n'y a que cela qui vous arrête, répondit le patient, vous pouvez compter sur ma parole : j'ai vu le supplice de trop près pour m'y exposer de nouveau.

Le religieux fit ce que nous eussions fait, vous et moi en pareille occasion, il se laissa attendrir, et il ne fut plus question que de savoir comment il faudroit s'y prendre. La chapelle où ils étoient, n'étoit éclairée que par une fenêtre qui étoit proche du toit, et élevée de plus de quinze pieds. Vous n'avez, dit le criminel, qu'à mettre votre chaise sur l'autel, que nous pouvons transporter au pied du mur ; vous monterez sur la chaise, et moi sur vos épaules, d'où je pourrai gagner le toit. Le religieux se prêta à cette manœuvre, et resta ensuite tranquillement sur sa chaise, après avoir remis à sa place l'autel qui étoit portatif. Au bout de trois heures, le bourreau, qui s'impatientoit, frappa à la porte et demanda au religieux ce qu'étoit devenu le criminel. Il faut que ce soit un ange, répondit froidement le religieux, car, foi de prêtre, il est sorti par cette fenêtre. Le bourreau, qui perdoit à ce compte, après avoir demandé au religieux s'il se mocquoit de lui, courut avertir les juges : ils se transportèrent à la chapelle, où notre homme assis, leur montrant la fenêtre, les assura en conscience que le patient s'étoit envolé par là, et que peu s'en étoit fallu qu'il ne se recommandât à lui, le prenant pour un ange ; qu'au surplus si c'étoit un criminel, ce qu'il ne comprenoit pas après ce qu'il lui avoit vu faire, il n'étoit pas fait pour en être le gardien. Les magistrats ne purent conserver leur gravité devant le sang-froid de ce bon homme : et ayant souhaité un bon voyage au patient, se retirèrent. Vingt ans après, ce religieux passsant par les Ardennes, se trouva égaré dans le temps que le jour finissoit. Une façon de paysan l'ayant examiné fort attentivement, lui demanda où il vouloit aller, et l'assura que la route qu'il alloit prendre étoit fort dangereuse ; il ajouta que s'il vouloit le suivre, il le mèneroit dans une ferme qui n'étoit pas fort éloignée, où il pourroit passer tranquillement la nuit. Le religieux se trouva fort embarrassé ; la curiosité avec laquelle cet homme l'avoit regardé lui donnoit des soupçons : mais considérant que s'il avoit quelque mauvais dessein, il ne lui seroit pas possible d'échapper de ses mains, il le suivit en tremblant. Sa peur ne fut pas de longue durée, il aperçut la ferme dont le paysan lui avoit parlé ; et cet homme, qui en étoit le maître, dit, en entrant, à sa femme, de tuer un chapon avec les meilleurs poulets de la basse-cour, et de bien régaler son hôte. Pendant qu'on préparoit le souper, le paysan rentra suivi de huit enfans, à qui il dit : mes enfans, remerciez ce bon religieux : sans lui vous ne seriez pas au monde, ni moi non plus : il m'a sauvé la vie. Le religieux se rappela alors tous les traits de cet homme, et reconnut le voleur duquel il avoit favorisé l'évasion. Il fut accablé des caresses et des actions de grâces de la famille ; et lorsqu'il fut seul avec cet homme, il lui demanda par quel hasard il se trouvoit si bien établi. Je vous ai tenu ma parole, lui dit le voleur ; et déterminé à vivre en honnête homme, je vins, en demandant l'aumône, jusqu'à ce lieu, qui est celui de ma naissance ; j'entrai au service du maître de cette ferme, et ayant gagné les bonnes grâces de mon maître, par ma fidélité et mon attachement, il me fit épouser sa fille qui étoit unique. Dieu a béni les efforts que j'ai faits pour être homme de bien : j'ai amassé quelque chose : vous pouvez disposer de moi et de tout ce qui m'appartient, et je mourrai content à présent que je vous ai vu, et que je puis vous prouver ma reconnoissance. Le religieux lui dit qu'il étoit trop payé du service qu'il lui avoit rendu, puisqu'il faisoit un si bon usage de la vie qu'il lui avoit conservée ; il ne voulut rien accepter de ce qu'on lui offroit ; mais il ne put jamais refuser au paysan de rester quelques jours chez lui, où il fut traité comme un prince ; ensuite ce bon homme

le força de se servir au moins d'un de ses chevaux pour achever sa route, et ne voulut point le quitter qu'il ne fût sorti des chemins dangereux, qui sont en grand nombre dans ces quartiers.

Madame le Prince de Beaumont.

§ 210. *Lettre d'Usbek à Rica. Comparaison des Mœurs Asiatiques et des Mœurs Françoises.*

Les femmes de Perse sont plus belles que celles de France ; mais celles de France sont plus jolies. Il est difficile de ne point aimer les premières, et de ne se point plaire avec les secondes : les unes sont plus tendres et plus modestes, les autres sont plus gaies et plus enjouées.

Ce qui rend le sang si beau en Perse, c'est la vie réglée que les femmes y mènent : elles ne jouent ni ne veillent ; elles ne boivent point de vin, et ne s'exposent presque jamais à l'air. Il faut avouer que le sérail est plutôt fait pour la santé que pour les plaisirs : c'est une vie unie qui ne pique point ; tout s'y ressent de la subordination et du devoir : les plaisirs mêmes y sont graves et les joies sévères, et on ne les goûte presque jamais que comme des marques d'autorité et de dépendance.

Les hommes même n'ont pas en Perse la gaîté qu'ont les François ; on ne leur voit point cette liberté d'esprit et cet air content que je trouve ici dans tous les états et dans toutes les conditions.

C'est bien pis en Turquie, où l'on pourroit trouver des familles où, de père en fils, personne n'a ri depuis la fondation de la monarchie.

Cette gravité des Asiatiques vient du peu de commerce qu'il y a entre eux ; ils ne se voient que lorsqu'ils y sont forcés par la cérémonie. L'amitié, ce doux engagement du cœur, qui fait ici la douceur de la vie, leur est presque inconnue : ils se retirent dans leurs maisons où ils trouvent toujours une compagnie qui les attend ; de manière que chaque famille est pour ainsi dire isolée.

Un jour que je m'entretenois là-dessus avec un homme de ce pays-ci, il me dit : ce qui me choque le plus dans vos mœurs, c'est que vous êtes obligés de vivre avec des esclaves dont le cœur et l'esprit se sentent toujours de la bassesse de leur condition ; ces gens lâches affoiblissent en vous les sentimens de la vertu, que l'on tient de la nature, et ils les ruinent depuis l'enfance qu'ils vous obsèdent.

Car enfin, défaites-vous des préjugés : que peut-on attendre de l'éducation qu'on reçoit d'un misérable, qui fait consister son honneur à garder les femmes d'un autre, et s'enorgueillit du plus vil emploi qui soit parmi les hommes ; qui est méprisable par sa fidélité même, qui est la seule de ses vertus, parce qu'il y est porté par envie, par jalousie et par désespoir ; qui brûlant de se venger des deux sexes dont il est le rebut, consent à être tyrannisé par le plus fort, pourvu qu'il puisse désoler le plus foible ; qui tirant de son imperfection, de sa laideur et de sa difformité, tout l'éclat de sa condition, n'est estimé que parce qu'il est indigne de l'être ; qui enfin, rivé pour jamais à la porte où il est attaché, plus dur que les gonds et les verroux qui le tiennent, se vante de cinquante ans de vie dans ce poste indigne, où chargé de la jalousie de son maître, il a exercé toute sa bassesse.

Montesquieu.

§ 211. *Lettre d'Usbek à Rhédi. Dispute sur Homère.*

Le café est très en usage à Paris ; il y a un grand nombre de maisons publiques où on le distribue. Dans quelques-unes de ces maisons on dit des nouvelles, dans d'autres on joue aux échecs. Il y en a une où l'on apprête le café de telle manière, qu'il donne de l'esprit à ceux qui en prennent : au moins, de tous ceux qui en sortent, il n'y a personne qui ne croie qu'il en a quatre fois plus que lorsqu'il y est entré.

Mais ce qui me choque de ces beaux esprits, c'est qu'ils ne se rendent pas utiles à leur patrie, et qu'ils amusent leurs talens à des choses puériles. Par exemple, lorsque j'arrivai à Paris, je les trouvai échauffés sur une dispute la plus mince qui se puisse imaginer ; il s'agissoit de la réputation d'un vieux poëte Grec, dont, depuis deux mille ans, on ignore la patrie, aussi-bien que le temps de sa mort. Les deux partis avouoient que c'étoit un poëte excellent : il n'étoit question que du plus ou du moins de mérite qu'il falloit lui attribuer. Chacun en vouloit donner le taux. Mais parmi ces distributeurs de réputation, les uns faisoient meilleur poids que les au-

tres : voilà la querelle. Elle étoit bien vive ; car on se disoit cordialement de part et d'autre des injures si grossières, on faisoit des plaisanteries si amères, que je n'admirois pas moins la manière de disputer que le sujet de la dispute. Si quelqu'un, disois-je en moi-même, étoit assez étourdi pour aller devant un de ces défenseurs du poëte Grec, attaquer la réputation de quelque honnête citoyen, il ne seroit pas mal relevé ; et je crois que ce zèle si délicat sur la réputation des morts, s'embraseroit bien pour défendre celle des vivans. Mais, quoi qu'il en soit, ajoutois-je, Dieu me garde de m'attirer jamais l'inimitié des censeurs de ce poëte, que le séjour de deux mille ans dans le tombeau n'a pu garantir d'une haine si implacable ! Ils frappent à présent des coups en l'air ; mais que seroit-ce si la fureur étoit animée par la présence de l'ennemi !

Ceux dont je viens de parler disputent en langue vulgaire ; et il faut les distinguer d'une autre sorte de disputeurs, qui se servent d'une langue barbare qui semble ajouter quelque chose à la fureur et à l'opiniâtreté des combattans. Il y a des quartiers où l'on voit une mêlée noire et épaisse de ces sortes de gens : ils se nourrissent de distinctions ; ils vivent de raisonnemens obscurs et de fausses conséquences. Ce métier où l'on devroit mourir de faim, ne laisse pas de rendre. On a vu une nation entière chassée de son pays, traverser les mers pour s'établir en France, n'apportant avec elle pour parer aux nécessités de la vie, qu'un redoutable talent pour la dispute. Adieu.

Montesquieu.

§ 212. *Lettre d'Usbek au même. Sotte Vanité des Hommes.*

Il y a en France trois sorte d'états, l'église, l'épée et la robe. Chacun a un mépris souverain pour les deux autres : tel, par exemple, que l'on devroit mépriser, parce qu'il est un sot, ne l'est souvent que parce qu'il est homme de robe.

Il n'y a pas jusqu'aux plus vils artisans qui ne disputent sur l'excellence de l'art qu'ils ont choisi : chacun s'élève au-dessus de celui qui est d'une condition différente, à proportion de l'idée qu'il s'est faite de la supériorité de la sienne.

Les hommes ressemblent tous, plus ou moins, à cette femme de la province d'Erivan, qui ayant reçu quelque grâce d'un de nos monarques, lui souhaita mille fois, dans les bénédictions qu'elle lui donna, que le ciel le fit gouverneur d'Erivan.

J'ai lu dans une relation, qu'un vaisseau François ayant relâché à la côte de Guinée, quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques moutons. On les mena au roi, qui rendoit la justice à ses sujets sous un arbre ; il étoit sur son trône, c'est-à-dire sur un morceau de bois, aussi fier que s'il eût été assis sur celui du grand Mogol ; il avoit trois ou quatre gardes avec des piques de bois ; un parasol, en forme de dais, le couvroit de l'ardeur du soleil ; tous ses ornemens, et ceux de la reine sa femme, consistoient en leur peau noire et quelques bagues. Ce prince, plus vain encore que misérable, demanda à ces étrangers si on parloit beaucoup de lui en France. Il croyoit que son nom devoit être porté d'un pôle à l'autre ; et à la différence de ce conquérant de qui on a dit qu'il avoit fait taire toute la terre, il croyoit, lui, qu'il devoit faire parler tout l'univers.

Quand le Kan de Tartarie a dîné, un héraut crie que tous les princes de la terre peuvent aller dîner, si bon leur semble ; et ce barbare, qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maison, qui ne vit que de brigandage, regarde tous les rois du monde comme ses esclaves, et les insulte régulièrement deux fois par jour.

Paris, 1713.

Montesquieu.

§ 213. *Lettre de Rica à Usbek. L'Alchimiste.*

Hier matin, comme j'étois au lit, j'entendis frapper rudement à ma porte, qui fut soudain ouverte ou enfoncée, par un homme avec qui j'avois lié quelque société, et qui me parut tout hors de lui-même.

Son habillement étoit beaucoup plus que modeste ; sa perruque de travers n'avoit pas même été peignée ; il n'avoit pas eu le temps de faire recoudre son pourpoint noir ; et il avoit renoncé pour ce jour-là aux sages précautions avec lesquelles il avoit coutume de déguiser le délabrement de son équipage.

Levez-vous, me dit-il, j'ai besoin de vous tout aujourd'hui, j'ai mille emplètes

à faire, et je serai bien aise que ce soit avec vous : il faut premièrement que nous allions rue Saint-Honoré, parler à un notaire qui est chargé de vendre une terre de cinq mille livres ; je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici, je me suis arrêté un moment au faubourg Saint-Germain, où j'ai loué un hôtel deux mille écus, et j'espère passer le contrat aujourd'hui.

Dès que je fus habillé, ou peu s'en fallut, mon homme me fit précipitamment descendre. Commençons, dit-il, par acheter un carrosse, et établissons l'équipage. En effet, nous achetâmes non-seulement un carrosse, mais encore pour cent mille francs de marchandises en moins d'une heure : tout cela se fit promptement, parce que mon homme ne marchandoit rien et ne compta jamais ; aussi ne déplaça-t-il pas. Je rêvois sur tout ceci ; et quand j'examinois cet homme, je trouvois en lui une complication singulière de richesse et de pauvreté ; de manière que je ne savois que croire. Mais enfin je rompis le silence, et le tirant à part, je lui dis : Monsieur, qui est-ce qui paiera tout cela ? Moi, dit-il : venez dans ma chambre, je vous montrerai des trésors immenses, et des richesses enviées des plus grands monarques ; mais elles ne le seront pas de vous qui les partagerez toujours avec moi. Je le suis. Nous grimpons à son cinquième étage, et, par une échelle que nous guindons, à un sixième, qui étoit un cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avoit que deux ou trois douzaines de bassins de terre remplis de diverses liqueurs. Je me suis levé de grand matin, me dit-il, et j'ai fait d'abord ce que j'ai fait depuis vingt-cinq ans, qui est d'aller visiter mon œuvre : j'ai vu que le grand jour étoit venu, qui devoit me rendre plus riche qu'homme qui soit sur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille ? elle a à présent toutes les qualités que les philosophes demandent pour faire la transmutation des métaux. J'en ai tiré ces grains que vous voyez, qui sont de vrai or par leur couleur, quoique un peu imparfaits par leur pesanteur. Ce secret que Nicolas Flamel trouva, mais que Raimond Lulle et un million d'autres, cherchèrent toujours, est venu jusqu'à moi, et je me trouve aujourd'hui un heureux adepte. Fasse le ciel que je ne me serve de tant de trésors qu'il m'a communiqués, que pour sa gloire.

Je sortis et je descendis, ou plutôt je me précipitai par cet escalier, transporté de colère, et laissai cet homme si riche dans son hôpital. Adieu, mon cher Usbec, j'irai te voir demain, et si tu veux, nous reviendrons ensemble à Paris.

Montesquieu.

§ 214. *Lettre d'Usbek à Rhédi. Agrémens et Utilité de l'Etude du Monde.*

Ceux qui aiment à s'instruire, ne sont jamais oisifs. Quoique je ne sois chargé d'aucune affaire importante, je suis cependant dans une occupation continuelle. Je passe ma vie à examiner : j'écris le soir ce que j'ai remarqué, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu dans la journée : tout m'intéresse, tout m'étonne : je suis comme un enfant, dont les organes encore tendres sont vivement frappés par les moindres objets.

Tu ne le croiras pas peut-être : nous sommes reçus agréablement dans toutes les compagnies et dans toutes les sociétés. Je crois devoir beaucoup à l'esprit vif et à la gaîté naturelle de Rica, qui fait qu'il recherche tout le monde, et qu'il en est également recherché. Notre air étranger n'offense plus personne ; nous jouissons même de la surprise où l'on est de nous trouver quelque politesse ; car les François n'imaginent pas que notre climat produise des hommes. Cependant, il faut l'avouer, ils valent la peine qu'on les détrompe.

J'ai passé quelques jours dans une maison de campagne auprès de Paris, chez un homme de considération, qui est ravi d'avoir de la compagnie chez lui. Il a une femme fort aimable, et qui joint à une grande modestie une gaîté que la vie retirée ôte toujours à nos dames de Perse.

Etranger que j'étois, je n'avois rien de mieux à faire que d'étudier cette foule de gens qui y abordoient sans cesse, et qui me présentoient toujours quelque chose de nouveau. J'y remarquai d'abord un homme dont la simplicité me plut ; je m'attachai à lui, il s'attacha à moi ; de sorte que nous nous trouvions toujours l'un auprès de l'autre.

Un jour que dans un grand cercle nous nous entretenions en particulier, laissant les conversations à elles-mêmes : vous trouverez peut-être en moi, lui dis-je, plus de curiosité que de politesse ;

mais je vous supplie d'agréer que je vous fasse quelques questions ; car je m'ennuie de n'être au fait de rien, et de vivre avec des gens que je ne saurois démêler. Mon esprit travaille depuis deux jours : il n'y a pas un seul de ces hommes qui ne m'ait donné deux cents fois la torture, et je ne les devinerois de mille ans : ils me sont plus invisibles que les femmes de notre grand monarque. Vous n'avez qu'à dire, me répondit-il, et je vous instruirai de tout ce que vous souhaiterez ; d'autant mieux que je vous crois homme discret, et que vous n'abuserez pas de ma confiance.

Qui est cet homme, lui dis-je, qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnés aux grands, qui est si familier avec vos ducs, et qui parle si souvent à vos ministres, qu'on me dit être d'un accès si difficile ? Il faut bien que ce soit un homme de qualité ; mais il a la physionomie si basse, qu'il ne fait guère honneur aux gens de qualité ; et d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je suis étranger ; mais il me semble qu'il y a en général une certaine politesse commune à toutes les nations ; je ne lui trouve point de celle-là. Est-ce que vos gens de qualité sont plus mal élevés que les autres ? Cet homme, me répondit-il en riant, est un fermier : il est autant au-dessus des autres par ses richesses, qu'il est au-dessous de tout le monde par sa naissance ; il auroit la meilleure table de Paris, s'il pouvoit se résoudre à ne jamais manger chez lui. Il est bien impertinent, comme vous voyez ; mais il excelle par son cuisinier : aussi n'en est-il pas ingrat, car vous avez entendu qu'il l'a loué tout aujourd'hui.

Et ce gros homme vêtu de noir, lui dis-je, que cette dame a fait placer auprès d'elle, comment a-t-il un habit si lugubre avec un air si gai et un teint si fleuri ? Il sourit gracieusement dès qu'on lui parle ; sa parure est plus modeste, mais plus arrangée que celle de vos femmes. C'est, me répondit-il, un prédicateur, et de plus un directeur. Tel que vous le voyez, il en sait plus que les maris : il connoît le foible des femmes : elles savent aussi qu'il a le sien. Il me semble, dis-je, qu'on le distingue beaucoup, et qu'on a de grands égards pour lui. Comment ! si on le distingue ! C'est un homme nécessaire : Il fait la douceur de la vie retirée : petit conseils, soins officieux, visites marquées : il dissipe un mal de tête mieux qu'homme du monde, il est excellent.

Mais, si je ne vous importune pas, dites-moi qui est celui qui est vis-à-vis de nous, qui est si mal habillé, qui fait quelquefois des grimaces et a un langage différent des autres ; qui n'a pas d'esprit pour parler, mais qui parle pour avoir de l'esprit ? C'est, me répondit-il, un poëte, et le grotesque du genre humain. Ces gens-là disent qu'ils sont nés ce qu'ils sont ; cela est vrai, et aussi ce qu'ils seront toute leur vie, c'est-à-dire, presque toujours les plus ridicules de tous les hommes ; aussi ne les épargne-t-on point ; on verse sur eux le mépris à pleines mains. La famine a fait entrer celui-ci dans cette maison ; il y est bien reçu du maître et de la maîtresse, dont la bonté et la politesse ne se démentut à l'égard de personne. Il fit leur épithalame lorsqu'ils se marièrent : c'est ce qu'il a fait de mieux en sa vie ; car il s'est trouvé que le mariage a été aussi heureux qu'il l'a prédit.

Vous ne le croiriez pas peut-être, ajouta-t-il, entêté comme vous êtes des préjugés de l'orient : il y a parmi nous des mariages heureux, et des femmes dont la vertu est un gardien sévère. Les gens dont nous parlons, goûtent entre eux une paix qui ne peut être troublée ; ils sont aimés et estimés de tout le monde : il n'y a qu'une chose, c'est que leur bonté naturelle leur fait recevoir chez eux toute sorte de monde ; ce qui fait qu'ils ont quelquefois mauvaise compagnie. Ce n'est pas que je les désapprouve ; il faut vivre avec les hommes tels qu'ils sont : les gens qu'on dit être de si bonne compagnie, ne sont souvent que ceux dont les vices sont plus rafinés ; et peut-être en est-il comme des poisons dont les plus subtils sont aussi les plus dangereux.

Et ce vieux homme, lui dis-je tout bas, qui a l'air si chagrin ? je l'ai pris d'abord pour un étranger : car outre qu'il est habillé autrement que les autres, il censure tout ce qui se fait en France, et n'approuve pas votre gouvernement. C'est un vieux guerrier, me dit-il, qui se rend mémorable à tous ses auditeurs, par la longueur de ses exploits. Il ne peut souffrir que la France ait gagné de batailles où il ne se soit pas trouvé, ou qu'on vante un siége où il n'ait pas monté à la tranchée ; il se croit si nécessaire à notre histoire, qu'il s'imagine

qu'elle finit où il a fini ; il regarde quelques blessures qu'il a reçues, comme la dissolution de la monarchie; et, à la différence de ces philosophes qui disent qu'on ne jouit que du présent, et que le passé n'est rien, il ne jouit au contraire que du passé, et n'existe que dans les campagnes qu'il a faites ; il respire dans les temps qui se sont écoulés, comme les héros doivent vivre dans ceux qui passeront après eux. Mais pourquoi, dis je, a-t-il quitté le service ? Il ne l'a point quitté, me répondit-il, mais le service l'a quité : on l'a employé dans une petite place, où il racontera ses aventures le reste de ses jours ; mais il n'ira jamais plus loin, le chemin des honneurs lui est fermé. Et pourquoi, lui dis-je ? Nous avons une maxime en France, me répondit-il, c'est de n'élever jamais les officiers dont la patience a langui dans les emplois subalternes : nous les regardons comme des gens dont l'esprit est retréci dans les détails, et qui par l'habitude des petites choses, sont devenus incapables des plus grandes. Nous croyons qu'un homme qui n'a pas les qualités d'un général à trente ans, ne les aura jamais ; que celui qui n'a pas ce coup d'œil qui montre tout d'un coup un terrain de plusieurs lieues dans toutes ses situations différentes, cette présence d'esprit qui fait que dans une victoire l'on se sert de tous ses avantages, et dans un échec de de toutes ses ressources, n'acquerra jamais ces talens. C'est pour cela que nous avons des emplois brillans pour ces hommes grands et sublimes, que le ciel a partagés non-seulement d'un cœur, mais aussi d'un génie héroïque ; et des emplois subalternes pour ceux dont les talens le sont aussi. De ce nombre sont ces gens qui ont vieilli dans une guerre obscure : ils ne réussissent tout au plus qu'à faire ce qu'ils ont fait toute leur vie; et il ne faut point commencer à les charger dans le temps qu'ils s'affoiblissent.

Un moment après la curiosité me reprit, et je lui dis : Je m'engage à ne plus vous faire de questions, si vous voulez encore souffrir celle-ci. Qui est ce grand jeune homme qui a des cheveux, peu d'esprit et tant d'impertinence ? D'où vient qu'il parle plus haut que les autres, et se sait si bon gré d'être au monde ? C'est un homme à bonnes fortunes, me répondit-il. A ces mots des gens entrèrent, d'autres sortirent ; on se leva ; quelqu'un vint parler à mon gentilhomme et je restai aussi peu instruit qu'auparavant. Mais un moment après, je ne sais par quel hasard, ce jeune homme se trouva auprès de moi, et m'adressant la parole : il fait beau, voudriez-vous, monsieur, faire un tour dans le parterre ? Je lui répondis le plus civilement qu'il me fut possible, et nous sortîmes ensemble. Je suis venu à la campagne, me dit il, pour faire plaisir à la maîtresse de la maison, avec laquelle je ne suis pas mal. Il y a bien certaine femme dans le monde qui ne sera pas de bonne humeur, mais qu'y faire ? Je vois les plus jolies femmes de Paris, mais je ne me fixe pas à une, et je leur en donne bien à garder : car entre vous et moi je ne vaux pas grand'chose. Apparemment, monsieur, lui dis-je, que vous avez quelque charge ou quelque emploi qui vous empêche d'être plus assidu auprès d'elles. Non, monsieur, je n'ai d'autre emploi que de faire enrager un mari, ou désespérer un père : j'aime à alarmer une femme qui croit me tenir, et la mettre à deux doigts de sa perte. Nous sommes quelques jeunes gens qui partageons ainsi Paris, et l'intéressons à nos moindres démarches. A ce que je comprends, lui dis-je, vous faites plus de bruit que le guerrier le plus valeureux, et vous êtes plus considéré qu'un grave magistrat. Si vous étiez en Perse, vous ne jouiriez pas de tous ces avantages ; vous deviendriez plus propre à garder nos dames qu'à leur plaire. Le feu me monta au visage ; et je crois que, pour peu que j'eusse parlé, je n'aurois pu m'empêcher de le brusquer.

Que dis-tu d'un pays où l'on tolère de pareilles gens, et où l'on laisse vivre un homme qui fait un tel métier ? où l'infidélité, la trahison, le rapt, la perfidie et l'injustice conduisent à la considération ? où l'on estime un homme parce qu'il ôte une fille à son père, une femme à son mari, et trouble les sociétés les plus douces et les plus saintes ? Heureux les enfans d'Hali, qui défendent leurs familles de l'opprobre et de la séduction ! La lumière du jour n'est pas plus pure que le feu qui brûle dans le cœur de nos femmes : nos filles ne pensent qu'en tremblant au jour qui doit les priver de cette vertu qui les rend semblables aux anges et aux puissances incorporelles. Terre natale et chérie, sur qui le soleil jette ses premiers regards, tu n'es point souillée par les crimes hor-

ribles qui obligent cet astre à se cacher, dès qu'il paroît, dans le noir occident.

Montesquieu.

§ 215. *Lettre de Rica à Usbek. Ridicule de quelques Femmes.*

J'étois l'autre jour dans une société où je me divertis assez bien. Il y avoit là des femmes de tous les âges : une de quatre-vingts ans, une de soixante, une de quarante, qui avoit une nièce de vingt à vingt-deux. Un certain instinct me fit approcher de cette dernière, et elle me dit à l'oreille : que dites-vous de ma tante, qui à son âge veut avoir des amans, et fait encore la jolie ? Elle a tort, lui dis-je, c'est un dessein qui ne convient qu'à vous. Un moment après je me trouvai auprès de sa tante, qui me dit : que dites-vous de cette femme, qui a pour le moins soixante ans, qui a passé aujourd'ui plus d'une heure à sa toilette ? C'est du temps perdu, lui dis-je, et il faut avoir vos charmes pour devoir y songer. J'allai à cette malheureuse femme de soixante ans, et la plaignois dans mon âme, lorsqu'elle me dit à l'oreille : y a-t-il rien de si ridicule ? voyez cette femme qui a quatre-vingts ans, et qui met des rubans couleur de feu : elle veut faire la jeune, et elle y réussit, car cela approche de l'enfance. Ah ! bon Dieu ! dis-je en moi-même, ne sentirons-nous jamais que le ridicule des autres ? C'est peut-être un bonheur, disois-je ensuite, que nous trouvions des consolations dans les foiblesses d'autrui. Cependant, j'étois en train de me divertir, et je dis : nous avous assez monté, descendons à présent, et commençons par la vieille qui est au sommet. Madame, vous ressemblez si fort à cette dame à qui je viens de parler de vous, qu'il semble que vous soyez deux sœurs ; je vous crois à peu près du même âge. Vraiment, monsieur, me dit-elle, lorsque l'une mourra, l'autre devra avoir grand'peur : je ne crois pas qu'il y ait d'elle à moi deux jours de différence. Quand je tins cette femme décrépite, j'allai à celle de soixante ans. Il faut madame, que vous décidiez un pari que j'ai fait : j'ai gagé que cette dame et vous, lui montrant la femme de quarante ans, étiez de même âge. Ma foi, dit-elle, je ne crois pas qu'il y ait six mois de différence. Bon ! m'y voilà ; continuons. Je descendis encore, et j'allai à la femme de quarante ans. Madame, faites-moi la grâce de me dire si c'est pour rire que vous appelez cette demoiselle qui est à l'autre table, votre nièce ? Vous êtes aussi jeune qu'elle ; elle a même dans le visage quelque chose de passé, que vous n'avez certainement pas ; et ces couleurs vives qui paroissent sur votre teint..... Attendez, me dit-elle, je suis sa tante ; mais sa mère avoit pour le moins vingt-cinq ans plus que moi, nous n'étions pas du même lit : j'ai ouï dire à feu ma sœur que sa fille et moi naquîmes la même année. Je le disois bien, madame, et je n'avois pas tort d'être étonné.

Mon cher Usbek, les femmes qui se sentent finir d'avance, par la perte de leurs agrémens, voudroient reculer vers la jeunesse. Eh ! comment ne chercheroient-elles pas à tromper les autres? Elles font tous leurs efforts pour se tromper elles-mêmes, et se dérober à la plus affligeante de toutes les idées.

Montesquieu.

§ 216. *Lettre de Rica à Usbek. Moyen pour suppléer à l'Esprit qu'on n'a pas.*

J'étois ce matin dans ma chambre qui, comme tu sais, n'est séparée des autres que par une cloison fort mince, et percée en plusieurs endroits, en sorte qu'on entend tout ce qui se dit dans la chambre voisine. Un homme qui se promenoit à grands pas, disoit à un autre : je ne sais ce que c'est ; mais tout se tourne contre moi : il y a plus de trois jours que je n'ai rien dit qui m'ait fait honneur ; et je me suis trouvé confondu pêle-mêle dans toutes les conversations, sans qu'on ait fait la moindre attention à moi, et qu'on m'ait deux fois adressé la parole. J'avois préparé quelques saillies pour relever mon discours ; jamais on n'a voulu souffrir que je les fisse venir ; j'avois un conte fort joli à faire, mais à mesure que j'ai voulu l'approcher, on l'a esquivé comme si on l'avoit fait exprès ; j'ai quelques bons mots, qui depuis quatre jours vieillissent dans ma tête, sans que j'en aie pu faire le moindre usage. Si cela continue, je crois qu'à la fin je serai un sot ; il semble que ce soit mon étoile, et que je ne puisse m'en dispenser. Hier, j'avois espéré de briller avec trois ou quatre vieilles femmes qui certainement ne m'en imposent point, et je voulois dire les plus jolies choses du monde; je fus plus d'un quart-d'heure à diriger

ma conversation ; mais elles ne tinrent jamais un propos suivi, et elles coupèrent, comme des parques fatales, le fil de tous mes discours. Veux-tu que je te dise ? la réputation de bel esprit coûte bien à soutenir. Je ne sais comment tu as fait pour y parvenir. Il me vient une pensée, reprit l'autre : travaillons de concert à nous donner de l'esprit ; associons-nous pour cela. Chaque jour nous nous dirons de quoi nous devons parler ; et nous nous secourrons si bien, que si quelqu'un vient nous interrompre au milieu de nos idées, nous l'attirerons nous mêmes ; et s'il ne veut pas venir de bon gré, nous lui ferons violence. Nous conviendrons des endroits où il faudra approuver, de ceux où il faudra sourire, des autres où il faudra rire tout à fait et à gorge déployée. Tu verras que nous donnerons le ton à toutes les conversations, et qu'on admirera la vivacité de notre esprit et le bonheur de nos reparties. Nous nous protégerons par des signes de tête mutuels. Tu brilleras aujourd'hui, demain tu seras mon second. J'entrerai avec toi dans une maison, et je m'écrierai, en te montrant : il faut que je vous dise une réponse bien plaisante que monsieur vient de faire à un homme que nous avons trouvé dans la rue. Et je me tournerai vers toi : il ne s'y attendoit pas, il a été bien étonné. Je réciterai quelques-uns de mes vers et tu diras : j'y étois quand il les fit : c'étoit dans un souper, et il ne rêva pas un moment. Souvent même nous nous raillerons toi et moi, et l'on dira : Voyez comme ils s'attaquent, comme ils se défendent : ils ne s'épargnent pas ; voyons comme il sortira de là ; à merveilles ; quelle présence d'esprit ! voilà une véritable bataille. Mais on ne dira pas que nous nous étions escarmouchés la veille. Il faudra acheter de certains livres, qui sont des recueils de bons mots, composés à l'usage de ceux qui n'ont point d'esprit et qui en veulent contrefaire ; tout dépend d'avoir des modèles. Je veux qu'avant six mois nous soyons en état de tenir une conversation d'une heure, toute remplie de bons mots. Mais il faudra avoir une attention, c'est de soutenir leur fortune : ce n'est pas assez de dire un bon mot, il faut le répandre et le semer partout, sans cela autant de perdu ; et je t'avoue qu'il n'y a rien de si désolant que de voir une jolie chose qu'on a dite, mourir dans l'oreille d'un sot qui l'entend. Il est vrai que souvent il y a une compensation, et que nous disons aussi bien des sottises qui paroissent incognito, et c'est la seule chose qui peut nous consoler dans cette occasion. Voilà, mon cher, le parti qu'il nous faut prendre. Fais ce que je te dirai, et je te promets avant six mois une place à l'académie ; c'est pour te dire que le travail ne sera pas long ; car pour lors tu pourras renoncer à ton art ; tu seras homme d'esprit malgré que tu en aies. On remarque en France, que dès qu'un homme entre dans une compagnie, il prend d'abord ce qu'on appelle l'esprit du corps : tu feras de même, et je ne crains pour toi que l'embarras des applaudissemens.

Montesquieu.

§ 217. *Lettre de Rica à Usbek. Manie qu'ont les Hommes de toujours louer le Temps passé.*

J'étois l'autre jour dans une maison, où il y avoit un cercle de gens de toute espèce : je trouvai la conversation occupée par deux vieilles femmes qui avoient en vain travaillé tout le matin à se rajeunir. Il faut avouer, disoit une d'entre elles, que les hommes d'aujourd'hui sont bien différens de ceux que nous voyions dans notre jeunesse : ils étoient polis, gracieux, complaisans ; mais à présent je les trouve d'une brutalité insupportable. Tout est changé, dit alors un homme qui paroissoit accablé de goutte : le temps n'est plus comme il étoit : il y a quarante ans tout le monde se portoit bien, on marchoit, on étoit gai, on ne demandoit qu'à rire et à danser : à présent, tout le monde est d'une tristesse insupportable. Un moment après, la conversation tourna du côté de la politique. Morbleu, dit un seigneur, l'état n'est plus gouverné : trouvez-moi à présent un ministre comme M. Colbert ; je le connoissois beaucoup ce monsieur Colbert ; il étoit de mes amis ; il me faisoit toujours payer de mes pensions avant qui que ce fût : le bel ordre qui régnoit alors dans les finances ! Tout le monde étoit à son aise, mais aujourd'hui je suis ruiné. Monsieur, dit pour lors un ecclésiastique, vous parlez là du temps le plus miraculeux de notre invincible monarque : et y a-t-il rien de si grand que ce qu'il faisoit alors pour détruire l'hérésie ? Et

comptez-vous pour rien l'abolition des duels? dit d'un air content un autre homme qui n'avoit pas encore parlé. La remarque est judicieuse, me dit quelqu'un à l'oreille : cet homme est charmé de l'édit ; et il l'observe si bien, qu'il y a six mois qu'il reçut cent coups de bâton pour ne pas le violer.

Il me semble, Usbek, que nous ne jugeons jamais des choses que par un retour secret que nous faisons sur nous-mêmes. Je ne suis pas surpris que les nègres peignent le diable d'une blancheur éblouissante et leurs dieux noirs comme du charbon.

Mon cher Usbek, quand je vois des hommes qui rampent sur un atôme, c'est à dire la terre, qui n'est qu'un point dans l'univers, se proposer directement pour modèles de la providence, je ne sais comment accorder tant d'extravagance avec tant de petitesse.

Montesquieu.

§ 218. *Lettre de Rica à N***. L'Académie Françoise.*

J'ai ouï parler d'une espèce de tribunal, qu'on appelle l'académie Françoise. Il n'y en a point de moins respecté dans le monde ; car on dit qu'aussitôt qu'il a décidé, le peuple casse ses arrêts et lui impose des lois qu'il est obligé de suivre.

Il y a quelque temps que, pour fixer son autorité, il donna un code de ses jugemens. Cet enfant de tant de pères étoit presque vieux quand il naquit ; et quoiqu'il fût légitime, un bâtard qui avoit déjà paru l'avoit presque étouffé dans sa naissance.

Ceux qui le composent n'ont d'autres fonctions que de jaser sans cesse : l'éloge va se placer comme de lui-même dans leur babil éternel ; et sitôt qu'ils sont initiés dans ses mystères, la fureur du panégyrique vient les saisir et ne les quitte plus. Ce corps a quarante têtes, toutes remplies de figures, de métaphores et d'antitheses : tant de bouches ne parlent presque que par exclamation ; ses oreilles veulent toujours être frappées par la cadence et l'harmonie. Pour les yeux il n'en est pas question ; il semble qu'il soit fait pour parler et non pas pour voir. Il n'est point ferme sur ses pieds ; car le temps, qui est son fléau, l'ébranle à tous les instans et détruit tout ce qu'il a fait. On a dit autrefois que ses mains étoient avides : je ne t'en dirai rien ; et je laisse décider cela à ceux qui le savent mieux que moi.

Voilà des bizarreries que l'on ne voit point dans notre Perse. Nous n'avons pas l'esprit porté à ces établissemens singuliers et bizarres ; nous cherchons toujours la nature dans nos coutumes simples et nos manières naïves.

Montesquieu.

§ 219. *Lettre d'Usbek à Rica. Fausses Idées de Grandeur.*

Il y a quelques jours qu'un homme de ma connoissance me dit : Je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maisons de Paris, je vous mène à présent chez un grand seigneur qui est un des hommes du royaume qui représente le mieux.

Que veut dire cela, monsieur? Est-ce qu'il est plus poli, plus affable que les autres? Non, me dit-il. Ah! j'entends : il fait sentir à tous les instans la supériorité qu'il a sur tous ceux qui l'approchent. Si cela est, je n'ai que faire d'y aller : je la lui passe tout entière, et je prends condamnation.

Il fallut pourtant marcher : et je vis un petit homme si fier ; il prit une prise de tabac avec tant de hauteur, il se mouche si impitoyablement, il cracha avec tant de flegme, il caressa ses chiens d'une manière si offensante pour les hommes, que je ne pouvois me lasser de l'admirer. Ah! bon Dieu! dis-je en moi-même, si lorsque j'étois à la cour de Perse, je représentois ainsi, je représentois un grand sot! Il auroit fallu, Rica, que nous eussions eu un bien mauvais naturel, pour aller faire cent petites insultes à des gens qui venoient tous les jours chez nous nous témoigner leur bienveillance. Ils savoient bien que nous étions au-dessus d'eux ; et s'ils l'avoient ignoré, nos bienfaits le leur auroient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire respecter, nous faisions tout pour nous rendre aimables : nous nous communiquions aux plus petits; au milieu des grandeurs, qui endurcissent toujours, ils nous trouvoient sensibles ; ils ne voyoient que notre cœur au-dessus d'eux ; nous descendions jusqu'à leurs besoins. Mais lorsqu'il falloit soutenir la majesté du prince dans les cérémonies publiques, lorsqu'il falloit faire respecter la nation aux étrangers, lorsqu'enfin dans

les occasions périlleuses il falloit animer les soldats, nous remontions cent fois plus haut que nous n'étions descendus, nous ramenions la fierté sur notre visage, et l'on trouvoit quelquefois que nous représentions assez bien.

Montesquieu.

§ 220. *Lettre de Rica à Usbek. Mœurs des Espagnols.*

Je t'envoie la copie d'une lettre qu'un François, qui est en Espagne, a écrite ici : je crois que tu seras bien aise de la voir.

Je parcours depuis six mois l'Espagne et le Portugal ; et je vis parmi des peuples qui, méprisant tous les autres, font aux seuls François l'honneur de les haïr.

La gravité est le caractère brillant des deux nations : elle se manifeste principalement de deux manières : par les lunettes et par la moustache.

Les lunettes font voir démonstrativement que celui qui les porte est un homme consommé dans les sciences, et enseveli dans de profondes lectures, à un tel point, que sa vue en est affoiblie : et tout nez qui en est orné ou chargé, peut passer, sans contredit, pour le nez d'un savant.

Quant à la moustache, elle est respectable par elle-même, et indépendamment des conséquences ; quoiqu'on ne laisse pas d'en tirer quelquefois de grandes utilités pour le service du prince et l'honneur de la nation, comme le fit bien voir un fameux général Portugais dans les Indes (*Jean de Castro*) ; car, se trouvant avoir besoin d'argent, il se coupa une de ses moustaches, et envoya demander aux habitans de Goa vingt mille pistoles sur ce gage ; elles lui furent prêtées d'abord ; et dans la suite il retira sa moustache avec honneur.

On conçoit aisément que des peuples graves et flegmatiques, comme ceux-là, peuvent avoir de l'orgueil : aussi en ont-ils. Ils le fondent ordinairement sur deux choses bien considérables. Ceux qui vivent dans le continent de l'Espagne et du Portugal se sentent le cœur extrêmement élevé, lorsqu'ils sont ce qu'ils appellent de vieux chrétiens ; c'est-à-dire, de ceux qui, dans ces derniers siècles, ont embrassé la religion chrétienne. Ceux qui sont dans les Indes ne sont pas moins flattés, lorsqu'ils considèrent qu'ils ont le sublime mérite d'être, comme ils le disent, hommes de chair blanche. Il n'y a jamais eu dans le sérail du Grand-Seigneur, de Sultane si orgueilleuse de sa beauté, que le plus vieux et le plus vilain mâtin ne l'est de la blancheur olivâtre de son teint, lorsqu'il est dans une ville du Mexique, assis sur sa porte, les bras croisés. Un homme de cette conséquence, une créature si parfaite ne travailleroit pas pour tous les trésors du monde, et ne se résoudroit jamais, par une vile et mécanique industrie, de compromettre l'honneur et la dignité de sa peau.

Car il faut savoir que lorsqu'un homme a un certain mérite en Espagne, comme, par exemple, quand il peut ajouter aux qualités dont je viens de parler, celle d'être le propriétaire d'une grande épée, ou d'avoir appris de son père l'art de faire jurer une discordante guitare, il ne travaille plus : son honneur s'intéresse au repos de ses membres. Celui qui reste assis dix heures par jour obtient précisément la moitié plus de considération qu'un autre qui n'en reste que cinq, parce que c'est sur les chaises que la noblesse s'acquiert.

Mais, quoique ces invincibles ennemis du travail fassent parade d'une tranquillité philosophique, ils ne l'ont pourtant pas dans le cœur ; car ils sont toujours amoureux. Ils sont les premiers hommes du monde pour mourir de langueur sous la fenêtre de leurs maîtresses ; et tout Espagnol qui n'est pas enrhumé ne sauroit passer pour galant.

Ils sont premièrement dévots et secondement jaloux. Ils se garderont bien d'exposer leurs femmes aux entreprises d'un soldat criblé de coups, ou d'un magistrat décrépit ; mais ils les enfermeront avec un gros moine.

Ils permettent à leurs femmes de paroître avec le sein découvert ; mais ils ne veulent pas qu'on leur voie le talon, et qu'on les surprenne par le bout du pied.

Ils ont de petites politesses, qui, en France, paroîtroient mal placées ; par exemple, un capitaine ne bat jamais son soldat sans lui en demander la permission, et l'inquisition ne fait jamais brûler un juif, sans lui faire ses excuses.

Vous pourrez trouver de l'esprit et du bon sens chez les Espagnols, mais n'en

cherchez point dans leurs livres. Voyez une de leurs bibliothèques, les romans d'un côté et les scholastiques de l'autre : vous diriez que les parties en ont été faites, et le tout rassemblé par quelque ennemi secret de la raison humaine.

Le seul de leurs livres qui soit bon, est celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres.

Ils ont fait des découvertes immenses dans le nouveau monde, et il ne connoissent pas encore leur propre continent : il y a sur leurs rivières tel pont qui n'a pas encore été découvert, et dans leurs montagnes des nations qui leur sont inconnues.

Ils disent que le soleil se lève et se couche dans leur pays ; mais il faut dire aussi qu'en faisant sa course, il ne rencontre que des campagnes ruinées et des contrées désertes.

Je ne serois pas fâché, Usbek, de voir une lettre écrite à Madrid, par un Espagnol qui voyageroit en France ; je crois qu'il vengeroit bien sa nation. Quel vaste champ pour un homme flegmatique et pensif ; je m'imagine qu'il commenceroit ainsi la description de Paris.

Il y a ici une maison où l'on met les fous ; on croiroit d'abord qu'elle est la plus grande de la ville ; non : le remède est bien petit pour le mal. Sans doute que les François, extrêmement décriés chez leurs voisins, enferment quelques fous dans une maison, pour persuader que ceux qui sont dehors ne le sont pas.

Je laisse là mon Espagnol. Adieu, mon cher Usbek.

Montesquieu.

§ 221. *Lettre d'Usbek à Rhédi. Egalité apparente qui règne dans les grandes Villes.*

A Paris, règne la liberté et l'égalité. La naissance, la vertu, le mérite même de la guerre, quelque brillant qu'il soit, ne sauve pas un homme de la foule dans laquelle il est confondu. La jalousie des rangs y est inconnue. On dit que le premier de Paris est celui qui a les meilleurs chevaux à son carrosse.

Un grand seigneur est un homme qui voit le roi, qui parle aux ministres, qui a des ancêtres, des dettes et des pensions. S'il peut avec cela cacher son oisiveté par un air empressé, ou par un feint attachement pour les plaisirs, il croit être le plus heureux de tous les hommes.

En Perse, il n'y a de grand que ceux à qui le monarque donne quelque part au gouvernement. Ici il y a des gens qui sont grands par leur naissance ; mais ils sont sans crédit. Les rois sont comme ces ouvriers habiles, qui pour exécuter leurs ouvrages se servent toujours des machines les plus simples.

La faveur est la grande divinité des François. Le ministre est le grand prêtre, qui lui offre bien des victimes. Ceux qui l'entourent ne sont pas habillés en blanc : tantôt sacrificateurs et tantôt sacrifiés, ils se dévouent eux-mêmes à leur idole avec tout le peuple.

Montesquieu.

§ 222. *Lettre d'Usbek à N***. Les Journaux.*

Il y a une espèce de livres que nous ne connoissons point en Perse, et qui me paroissent ici fort à la mode : ce sont les journaux. La paresse se sent flattée en les lisant : on est ravi de pouvoir parcourir trente volumes en un quart-d'heure.

Dans la plupart des livres, l'auteur n'a pas fait les complimens ordinaires, que les lecteurs sont aux abois ; il les fait entrer à demi-morts dans une matière noyée au milieu d'une mer de paroles. Celui-ci veut s'immortaliser par un *in-douze*, celui-là par un *in-quarto* ; un autre, qui a de plus belles inclinations, vise à l'*in-folio* ; il faut donc qu'il étende son sujet en proportion : ce qu'il fait sans pitié, comptant pour rien la peine du pauvre lecteur, qui se tue à réduire ce que l'auteur a pris tant de peine à amplifier.

Je ne sais quel mérite il y a à faire de pareils ouvrages : j'en ferois bien autant si je voulois ruiner ma santé et un libraire.

Le grand tort qu'ont les journalistes, c'est qu'ils ne parlent que des livres nouveaux ; comme si la vérité étoit jamais nouvelle. Il me semble que jusqu'à ce qu'un homme ait lu tous les livres anciens, il n'a aucune raison de leur préférer les nouveaux.

Mais lorsqu'ils s'imposent la loi de ne parler que des ouvrages encore tout chauds de la forge, ils s'en imposent une autre, qui est d'être très-ennuyeux. Ils

n'ont garde de critiquer les livres dont ils font les extraits, quelque raison qu'ils en aient ; et en effet quel est l'homme assez hardi, pour vouloir se faire dix ou douze ennemis tous les mois.

La plupart des auteurs ressemblent aux poëtes qui souffriront une volée de coups de bâton sans se plaindre ; mais qui peu jaloux de leurs épaules, le sont si fort de leurs ouvrages, qu'ils ne sauroient soutenir la moindre critique. Il faut donc bien se donner de garde de les attaquer par un endroit si sensible, et les journalistes le savent bien. Ils font donc le contraire ; ils commencent par louer la matière qui est traitée ; première fadeur : de là ils passent aux louanges de l'auteur ; louanges forcées : car ils ont affaire à des gens qui sont encore en haleine, tout prêts à se faire faire raison et à foudroyer à coups de plume un téméraire journaliste.

Montesquieu.

§ 223. *Lettre de Rica à N***. Rôle d'une jolie Femme.*

Le rôle d'une jolie femme est beaucoup plus grave que l'on ne pense. Il n'y a rien de plus sérieux que ce qui se passe le matin à sa toilette, au milieu de ses domestiques : un général d'armée n'emploie pas plus d'attention à placer sa droite, ou son corps de réserve, qu'elle en met à poster une mouche qui peut manquer, mais dont elle espère ou prévoit le succès.

Quelle gêne d'esprit, quelle attention, pour concilier sans cesse les intérêts de deux rivaux ; pour paroître neutre à tous les deux, pendant qu'elle est livrée à l'un et à l'autre, et se rendre médiatrice sur tous les sujets de plainte qu'elle leur donne !

Quelle occupation pour faire succéder et renaître les parties de plaisirs, et prévenir tous les accidens qui pourroient les rompre !

Avec tout cela la plus grande peine n'est pas de se divertir ; c'est de le paroître. Ennuyez-les tant que vous voudrez ; elles vous le pardonneront, pourvu que l'on puisse croire qu'elles se sont réjouies.

Je us, il y a quelque jours d'un souper que des femmes firent à la campagne. Dans le chemin elles d oient s ns cesse : au moins il faudra bien nous divertir.

Nous nous trouvâmes assez mal assortis et par conséquent assez sérieux. Il faut avouer, dit une de ces femmes, que nous nous divertissons bien ; il n'y a pas aujourd hui dans Paris une partie aussi gaie que la nôtre. Comme l'ennui me gagnoit, une femme me secoua, et me dit : Hé bien, ne sommes-nous pas de bonne humeur ? Oui, lui répondis-je en bâillant ; je crois que je crèverai à force de rire. Cependant la tristesse triomphoit ; et quant à moi, je me sentis conduit de bâillement en bâillement dans un sommeil léthargique, qui finit tous mes plaisirs.

Montesquieu.

§ 224. *Lettre de Rica à Usbek. Le Géomètre.*

Je passai l'autre jour sur le Pont-Neuf avec un de mes amis : il rencontra un homme de sa connoissance, qu'il me dit être un géomètre ; et il n'y avoit rien qui n'y parût, car il étoit dans une rêverie profonde : il fallut que mon ami le tirât long-temps par la manche, et le secouât pour le faire descendre jusqu'à lui, tant il étoit occupé d'une courbe, qui le tourmentoit peut-être depuis plus de huit jours. Ils se firent tous deux beaucoup d'honnêtetés, et s'apprirent réciproquement quelques nouvelles littéraires. Ces discours les menèrent jusques sur la porte d'un café où j'entrai avec eux.

Je remarquai que notre géomètre y fut reçu de tout le monde avec empressement, et que les garçons du café en faisoient beaucoup plus de cas que de deux mousquetaires qui étoient dans un coin. Pour lui, il parut qu'il se trouvoit dans un lieu agréable ; car il dérida un peu son visage, et se mit à rire comme s'il n'avoit pas eu la moindre teinture de géométrie.

Cependant son esprit régulier toisoit tout ce qui se disoit dans la conversation. Il ressembloit à celui qui dans un jardin coupoit avec son épée la tête des fleurs qui s'élevoient au-dessus des autres. Martyr de sa justesse, il étoit offensé d'une saillie, comme une vue délicate est offensée par une lumière trop vive. Rien pour lui n'étoit indifférent, pourvu qu'il fût vrai. Aussi sa conversation étoit-elle singulière. Il étoit arrivé ce jour-là de la campagne, avec un homme qui avoit vu un château superbe, et des jardins magnifiques ; et il n'avoit vu, lui, qu'un bâtiment de soixante pieds de long sur trente-cinq de large, et un bos-

quet barlong de dix arpens : il auroit fort souhaité que les règles de la perspective eussent été tellement observées, que les allées des avenues eussent paru partout de même largeur ; et il auroit donné pour cela une méthode infaillible. Il parut fort satisfait d'un cadran qu'il y avoit démêlé, d'une structure fort singulière, il s'échauffa fort contre un savant qui étoit auprès de moi, qui malheureusement lui demanda si ce cadran marquoit les heures babyloniennes. Un nouvelliste parla du bombardement du château de Fontarabie ; et il nous donna soudain les propriétés de la ligne que les bombes avoient décrites en l'air ; et charmé de savoir cela, il voulut en ignorer entièrement le succès. Un homme se plaignoit d'avoir été ruiné l'hiver d'auparavant par une inondation. Ce que vous me dites-là m'est fort agréable, dit alors le géomètre ; je vois que je ne me suis pas trompé dans l'observation que j'ai faite, et qu'il est au moins tombé sur la terre deux pouces d'eau plus que l'année passée.

Un moment après il sortit, et nous le suivîmes. Comme il alloit assez vite, et qu'il négligeoit de regarder devant lui, il fut rencontré directement par un autre homme ; ils se choquèrent rudement ; et de ce coup ils rejaillirent chacun de leur côté, en raison réciproque de leur vitesse et de leurs masses. Quand ils furent un peu revenus de leur étourdissement, cet homme, portant la main sur le front, dit au géomètre : Je suis bien aise que vous m'ayez heurté, car j'ai une grande nouvelle à vous apprendre. Je viens de donner mon Horace au public. Comment, dit le géomètre, il y a deux mille ans qu'il y est. Vous ne m'entendez pas, reprit l'autre, c'est une traduction de cet ancien auteur que je viens de mettre au jour. Il y a vingt ans que je m'occupe à faire des traductions.

Quoi ! monsieur, dit le géomètre, il y a vingt ans que vous ne pensez pas ? Vous parlez pour les autres, et ils pensent pour vous ? Monsieur, dit le savant, croyez-vous que je n'aie pas rendu un grand service au public, de lui rendre la lecture des bons auteurs familière ? Je ne dis pas tout à fait cela, ; j'estime autant qu'un autre les sublimes génies que vous travestissez, mais vous ne leur ressemblerez point, car si vous traduisez toujours, on ne vous traduira jamais.

Les traductions sont comme ces monnoies de cuivre, qui ont bien la même valeur qu'une pièce d'or, et même sont d'un plus grand usage pour le peuple ; mais elles sont toujours foibles et d'un mauvais aloi.

Vous voulez, dites-vous, faire renaître parmi nous ces illustres morts ; et j'avoue que vous leur donnez bien un corps, mais vous ne leur rendez pas la vie ; il y manque toujours un esprit pour les animer.

Que ne vous appliquez-vous plutôt à la recherche de tant de belles vérités, qu'un calcul facile nous fait découvrir tous les jours ? Après ce petit conseil, ils se séparèrent, je crois très-mécontens l'un de l'autre.

Montesquieu.

§ 225. *Lettre de Rica N***. Les Nouvellistes.*

Je te parlerai dans cette lettre, d'une certaine nation qu'on appelle les Nouvellistes, qui s'assemblent dans un jardin magnifique, où leur oisiveté est toujours occupée. Ils sont très-inutiles à l'état, et leurs discours de cinquante ans, n'ont pas un effet différent de celui qu'auroit pu produire un silence aussi long : cependant ils se croient considérables, parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques, et traitent de grands intérêts.

La base de leurs conversations est une curiosité frivole et ridicule : il n'y a point de cabinet si mystérieux qu'ils ne prétendent pénétrer : ils ne sauroient consentir à ignorer quelque chose ; ils savent combien notre auguste sultan a de femmes, combien il fait d'enfans toutes les années ; et quoiqu'ils ne fassent aucune dépense en espions, ils sont instruits des mesures qu'il prend pour humilier l'empereur des Turcs et celui des Mogols.

A peine ont-ils épuisé le présent, qu'ils se précipitent dans l'avenir, et marchant au-devant de la providence, ils la préviennent sur toutes les démarches des hommes. Ils conduisent un général par la main ; et après l'avoir loué de mille sottises, qu'il n'a pas faites, ils lui en préparent mille autres qu'ils ne fera pas. Ils font voler les armées comme les grues, et tomber les murailles comme des cartons : ils ont des ponts sur toutes les rivières, des routes secrètes dans toutes les montagnes, des magasins im-

menses dans les sables brûlans : il ne leur manque que le bon sens.

Montesquieu.

§ 226. *Lettre d'Usbek à Rica. Défaut des Savans.*

Je trouvai, il y a quelques jours, dans une maison de campagne où j'étois allé, deux savans qui ont ici une grande célébrité. Leur caractère me parut admirable. La conversation du premier, bien appréciée, se réduisoit à ceci : Ce que j'ai dit est vrai, parce que je l'ai dit. La conversation du second portoit sur autre chose : Ce que je n'ai pas dit n'est pas vrai, parce que je ne l'ai pas dit.

J'aimois assez le premier ; car qu'un homme soit opiniâtre, cela ne me fait absolument rien ; mais qu'il soit impertinent, cela me fait beaucoup. Le premier défend ses opinions, c'est son bien ; le second attaque les opinions des autres, et c'est le bien de tout le monde.

O mon cher ami ! que la vanité sert mal ceux qui en ont une dose plus forte que celle qui est nécessaire pour la conservation de la nature ! Ces gens-là veulent être admirés à force de déplaire. Ils cherchent à être supérieurs, et ils ne sont pas seulement égaux.

Hommes modestes, venez que je vous embrasse. Vous faites la douceur et le charme de la vie. Vous croyez que vous n'avez rien ; et moi je vous dis que vous avez tout. Vous pensez que vous n'humiliez personne, et vous humiliez tout le monde. Et, quand je vous compare dans mon idée avec ces hommes absolus que je vois partout, je les précipite de leur tribunal, et je les mets à vos pieds.

Montesquieu.

§ 227. Ire. *Lettre de Zilia à Aza. Sur Paris et les Mœurs Françoises.*

Je n'ai pu résister aux instances de Céline : il a fallu la suivre, et nous sommes depuis deux jours à sa maison de campagne, où son mariage fut célébré en arrivant.

Avec quelle violence et quels regrets, ne me suis-je pas arrachée à ma solitude ! à peine ai-je eu le temps de jouir de la vue des ornemens précieux qui me la rendoient si chère, que j'ai été forcé de les abandonner, et pour combien de temps, je l'ignore.

La joie et les plaisirs dont tout le monde paroît enivré, me rappellent avec plus de regret les jours paisibles que je passois à t'écrire, ou du moins à penser à toi. Cependant je ne vis jamais des objets si nouveaux pour moi, si merveilleux, et si propres à me distraire ; et avec l'usage passable que j'ai à présent de la langue du pays, je pourrois tirer des éclaircissemens aussi amusans qu'utiles sur tout ce qui se passe sous mes yeux, si le bruit et le tumulte laissoient à quelqu'un assez de sang-froid pour répondre à mes questions ; mais jusqu'ici je n'ai trouvé personne qui en eût la complaisance, et je ne suis guère moins embarrassée que je l'étois en arrivant en France.

La parure des hommes et des femmes est si brillante, si chargée d'ornemens inutiles ; les uns et les autres prononcent si rapidement ce qu'ils disent, que mon attention à les écouter m'empêche de les voir, et celle que j'emploie à les regarder, m'empêche de les entendre. Je reste dans une espèce de stupidité qui fourniroit sans doute beaucoup à leurs plaisanteries, s'ils avoient le loisir de s'en apercevoir ; mais ils sont si occupés d'eux-mêmes, que mon étonnement leur échappe. Il n'est que trop fondé : je vois ici des prodiges dont les ressorts sont impénétrables à mon imagination.

Je ne te parlerai pas de la beauté de cette maison, presque aussi grande qu'une ville, ornée comme un temple, et remplie d'un grand nombre de bagatelles agréables, dont je vois faire si peu d'usage, que je ne puis me défendre de penser que les François ont choisi le superflu pour l'objet de leur culte : on lui consacre les arts, qui sont ici tant au-dessus de la nature ; ils semblent ne vouloir que l'imiter, ils la surpassent ; et la manière dont ils font usage de ses productions, paroît souvent supérieure à la sienne. Ils rassemblent dans les jardins, et presque dans un point de vue, les beautés qu'elle distribue avec économie sur la surface de la terre, et les élémens soumis, semblent n'apporter d'obstacles à leurs entreprises que pour rendre leurs triomphes plus éclatans.

On voit la terre étonnée, nourrir et élever dans son sein les plantes des climats les plus éloignés, sans besoin, sans

nécessité apparente que celle d'obéir aux arts et d'orner l'idole du superflu. L'eau si facile à diviser, qui semble n'avoir de consistance que par les vaisseaux qui la contiennent, et dont la direction naturelle est de suivre toutes sortes de pentes, se trouve forcée ici à s'élancer rapidement dans les airs, sans guide, sans soutien, par sa propre force, et sans autre utilité que le plaisir des yeux.

Le feu, ce terrible élement, je l'ai vu renonçant à son pouvoir destructeur, dirigé docilement par une puissance supérieure, prendre toutes les formes qu'on lui prescrit ; tantôt dessinant un vaste tableau de lumières sur un ciel obscurci par l'absence du soleil, et tantôt nous montrant cet astre divin descendu sur la terre avec ses feux, son activité, sa lumière éblouissante, enfin dans un éclat qui trompe les yeux et le jugement. Quel art ! quels hommes ! quel génie ! j'oublie tout ce que j'ai entendu, tout ce que j'ai vu de leur petitesse, je retombe malgré moi dans mon ancienne admiration.

Mde. de Graffigny.

§ 228. 2e *Lettre de Zilia à Asa, sur les Mœurs Françoises.*

Ce n'est pas sans un véritable regret, que je passe de l'admiration du génie des François au mépris de l'usage qu'ils en font. Je me plaisois de bonne foi à admirer cette nation charmante ; mais je ne puis me refuser à l'évidence de ses défauts.

Le tumulte est enfin apaisé ; j'ai pu faire des questions ; on m'a répondu : il n'en faut pas davantage ici pour être instruit au-delà même de ce qu'on veut savoir. C'est avec une bonne foi et une légèreté hors de toute croyance, que les François dévoilent les secrets de la perversité de leurs mœurs. Pour peu qu'on les interroge, il ne faut ni finesse, ni pénétration pour démêler que leur goût effréné pour le superflu a corrompu leur raison, leur cœur et leur esprit ; qu'il a établi des richesses chimériques sur les ruines du nécessaire ; qu'il a substitué une politesse superficielle aux bonnes mœurs, et qu'il remplace le bon sens et la raison, par le faux brillant et l'esprit.

La vanité dominante des François est de paroître opulens. Le génie, les arts et peut-être les sciences, tout se rapporte au faste, tout concourt à la ruine des fortunes ; et comme si la fécondité de leur génie ne suffisoit pas pour multiplier les objets, je sais d'eux-mêmes qu'aux mépris des biens solides et agréables que la France produit en abondance, ils tirent à grands frais, de toutes les parties du monde, les meubles fragiles et sans usage, qui font l'ornement de leurs maisons, les parures éblouissantes dont ils sont couverts, et jusqu'aux mets et aux liqueurs qui composent leurs repas.

Peut-être ne trouverois-je rien de condamnable dans l'excès de ces superfluités, si les François avoient des trésors pour y satisfaire, ou qu'ils n'employassent à contenter leur goût que ce qui leur resteroit, après avoir établi leurs maisons sur une aisance honnête.

Nos lois, les plus sages qui aient été données aux hommes, permettent de certaines décorations dans chaque état, qui caractérisent la naissance ou les richesses, et qu'à la rigueur on pourroit nommer du superflu ; aussi n'est-ce que celui qui naît du déréglement de l'imagination, celui qu'on peut soutenir sans manquer à l'humanité et à la justice, qui me paroît un crime ; en un mot, c'est celui dont les François sont idolâtres, et auquel ils sacrifient leur repos et leur honneur.

Il n'y a parmi eux qu'une classe de citoyens en état de porter le culte de l'idole à son plus haut degré de splendeur, sans manquer au devoir du nécessaire. Les grands ont voulu les imiter ; mais ils ne sont que les martyrs de cette religion. Quelle peine, quel embarras, quel travail, pour soutenir leur dépense au-delà de leurs revenus ! il y a peu de seigneurs qui ne mettent en usage plus d'industrie, de finesse, et de supercherie pour se distinguer par de frivoles somptuosités, que leurs ancêtres n'ont employé de prudence, de valeur et de talens utiles à l'état pour illustrer leur propre nom. Et ne crois pas que je t'en impose ; j'entends tous les jours, avec indignation, des jeunes gens se disputer entre eux la gloire d'avoir mis le plus de subtilité et d'adresse, dans les manœuvres qu'ils emploient pour tirer les somptuosités dont ils se parent des mains de ceux qui ne travaillent que pour ne pas manquer du nécessaire.

Quel mépris de tels hommes ne m'ins-

pireroient-ils pas pour toute la nation, si je ne savois d'ailleurs, que les François pèchent plus communément faute d'avoir une idée juste des choses, que faute de droiture. Leur légèreté exclut presque toujours le raisonnement. Parmi eux, rien n'est grave, rien n'a de poids ; peut-être aucun n'a jamais réfléchi sur les conséquences déshonorantes de sa conduite. Il faut paroître riche ; c'est une mode, une habitude, où la suit ; un inconvénient se présente, on le surmonte par une injustice : on ne croit que triompher d'une difficulté, mais l'illusion va plus loin.

Dans la plupart des maisons, l'indigence et le superflu ne sont séparés que par un appartement ; l'un et l'autre partagent les occupations de la journée, mais d'une manière bien différente. Le matin dans l'intérieur du cabinet, la voix de la pauvreté se fait entendre par la bouche d'un homme payé pour trouver les moyens de la concilier avec la fausse opulence. Le chagrin et l'humeur président à ces entretiens, qui finissent ordinairement par le sacrifice du nécessaire, que l'on immole au superflu. Le reste du jour, après avoir pris un autre habit, un autre appartement, et presque un autre être, ébloui de sa propre magnificence, on est gai, on se dit heureux, on va même jusqu'à se croire riche.

J'ai cependant remarqué que quelques-uns de ceux qui étalent leur faste avec plus d'affectation, n'osent pas toujours croire qu'ils en imposent. Alors ils se plaisantent eux-mêmes sur leur propre indigence ; ils insultent gaîment à la mémoire de leurs ancêtres, dont la sage économie se contentoit de vêtemens commodes, de parures et d'ameublemens proportionnés à leurs revenus plus qu'à leur naissance.

Leur famille, dit-on, et leurs domestiques jouissoient d'une abondance frugale et honnête. Ils dotoient leurs filles, et ils établissoient sur des fondemens solides la fortune du successeur de leur nom, et tenoient en réserve de quoi réparer l'infortune d'un ami ou d'un malheureux.

Te le dirai-je ? Malgré l'aspect ridicule sous lequel on me présentoit les mœurs de ces temps reculés, elles me plaisoient tellement, que, me laissant entraîner à l'illusion, mon cœur tressailloit à chaque circonstance ; mais aux premiers applaudissemens que j'ai donnés à ces coutumes si sages, les éclats de rire que je me suis attirés, ont dissipé mon erreur, et je n'ai trouvé autour de moi, que les François insensés de ces temps-ci qui font gloire du déréglement de leur imagination.

La même dépravation qui a transformé les biens solides des François en bagatelles inutiles, n'a pas rendu moins superficiels les liens de leur société. Les plus sensés d'entre eux, qui gémissent de cette dépravation, m'ont assuré qu'autrefois l'honnêteté étoit dans l'âme et l'humanité dans le cœur : cela peut être ; mais, à présent, ce qu'ils appellent politesse leur tient lieu de sentiment ; elle consiste dans une infinité de paroles sans signification, d'égards sans estime, et de soins sans affection.

Dans les grandes maisons, un domestique est chargé de remplir les devoirs de la société. Il fait chaque jour un chemin considérable pour aller dire à l'un que l'on est en peine de sa santé ; à l'autre que l'on s'afflige de son chagrin, ou que l'on se réjouit de son plaisir. A son retour on n'écoute point les réponses qu'il rapporte. On est convenu réciproquement de s'en tenir à la forme, de n'y mettre aucun intérêt ; et ces attentions tiennent lieu d'intérêt.

Les égards se rendent personnellement ; on les pousse jusqu'à la puérilité : j'aurois honte à t'en rapporter quelques-uns, s'il ne falloit tout savoir d'une nation si singulière. On manqueroit d'égards pour ses supérieurs, et même pour ses égaux, si, après l'heure du repas que l'on vient de prendre familièrement avec eux, on satisfaisoit aux besoins d'une soif pressante, sans avoir demandé autant d'excuses que de permissions. On ne doit pas non plus laisser toucher son habit à celui d'une personne considérable ; et ce seroit lui manquer que de la regarder attentivement ; mais ce seroit bien pis, si on manquoit à la voir. Il me faudroit plus d'intelligence et plus de mémoire que je n'en ai, pour te rapporter toutes les frivolités que l'on donne et que l'on reçoit pour des marques de considération, qui veut presque dire de l'estime.

A l'égard de l'abondance des paroles, l'exagération, aussitôt désavouée que prononcée, est le fonds inépuisable de la conversation des François. Ils man-

quent rarement d'ajouter un compliment superflu à celui qui l'étoit déjà, dans l'intention de persuader qu'ils n'en font point. C'est avec des flatteries outrées qu'ils protestent de la sincérité des louanges qu'ils prodiguent, et ils appuient leurs protestations d'amour et d'amitié de tant de termes inutiles, que l'on n'y reconnoît point le sentiment.

Que mon peu d'empressement à parler, que la simplicité de mes expressions, doivent leur paroître insipides ! Je ne crois pas que mon esprit leur inspire plus d'estime. Pour mériter quelque réputation à cet égard, il faut avoir fait preuve d'une grande sagacité à saisir les différentes significations des mots et à déplacer leurs usages. Il faut exercer l'attention de ceux qui écoutent, par la subtilité des pensées souvent impénétrables, ou bien en dérober l'obscurité sous l'abondance des expressions frivoles. J'ai lu, dans un de leurs meilleurs livres, " Que l'esprit du beau monde " consiste à dire agréablement des riens, " à ne se pas permettre le moindre pro- " pos sensé, si on ne le fait excuser par " les grâces du discours ; à voiler enfin " la raison, quand on est obligé de la " produire."

Que pourrois-je te dire qui pût te prouver mieux, que le bon sens et la raison, qui sont regardés comme le nécessaire de l'esprit, sont méprisés ici, comme tout ce qui est utile. Enfin, sois assuré que le superflu domine si souverainement en France, que qui n'a qu'une fortune honnête, est pauvre ; qui n'a que des vertus, est plat ; et qui n'a que du bon sens, est sot.

Mde. de Graffigny.

§ 229. 3e *Lettre de Zélia à Asa, sur le même sujet.*

Nous sommes à Paris depuis quinze jours : je demeure avec Céline dans la maison de son mari, assez éloignée de celle de son frère, pour n'être point obligée à le voir à toute heure.

Depuis notre retour, nous employons une partie de la journée au travail pénible de notre ajustement, et le reste à ce qu'on appelle rendre des devoirs.

Ces deux occupations me paroîtroient aussi infructueuses qu'elles sont fatigantes, si la dernière ne me procuroit les moyens de m'instruire encore plus particulièrement des mœurs du pays. A mon arrivée en France, n'ayant aucune connoissance de la langue, je ne jugeois que sur les apparences. Lorsque je commençai à en faire usage, j'étois dans la maison religieuse, tu sais que j'y trouvois peu de secours pour mon instruction ; je n'ai vu à la campagne qu'une espèce de société particulière ; c'est à présent que, répandue dans ce qu'on appelle le grand monde, je vois la nation entière, et que je puis l'examiner sans obstacle.

Les devoirs que nous rendons consistent à entrer en un jour dans le plus grand nombre de maisons qu'il est possible, pour y rendre et y recevoir un tribut de louanges réciproques sur la beauté du visage et de la taille, sur l'excellence du goût et du choix des parures, et jamais sur les qualités de l'âme.

Je n'ai pas été long-temps sans m'apercevoir de la raison qui fait prendre tant de peine pour acquérir cet hommage frivole ; c'est qu'il faut nécessairement le recevoir en personne, encore n'est-il que bien momentané. Dès qu'on disparoît, il prend une autre forme. Les agrémens que l'on trouvoit à celle qui sort, ne servent plus que de comparaison méprisante pour établir les perfections de celle qui arrive.

La censure est le goût dominant des François, comme l'inconséquence est le caractère de la nation. Leurs livres font la critique générale des mœurs, et leur conversation celle de chaque particulier, pourvu néanmoins qu'il soit absent ; alors on dit librement tout le mal que l'on en pense, et quelquefois celui qu'on ne pense pas Les plus gens de bien suivent la coutume ; on les distingue seulement à une certaine formule d'apologie de leur franchise et de leur amour pour la vérité, au moyen de laquelle ils révèlent sans scrupule les défauts, les ridicules, et jusqu'aux vices de leurs amis.

Si la sincérité, dont les François font usage les uns contre les autres, n'a point d'exception, de même leur confiance réciproque est sans bornes. Il ne faut ni éloquence pour se faire écouter, ni probité pour se faire croire. Tout est dit, tout est reçu avec la même légèreté.

Ne crois pas pour cela, qu'en général les François soient nés méchans ; je serois plus injuste qu'eux, si je te laissois dans l'erreur.

Naturellement sensibles, touchés de la vertu, je n'en ai point vu qui écoutât, sans attendrissement, le récit que l'on m'oblige souvent à faire de la droiture de nos cœurs, de la candeur de nos sentimens, et de la simplicité de nos mœurs: s'ils vivoient parmi nous, ils deviendroient vertueux : l'exemple et la coutume sont les tyrans de leur conduite.

Tel qui pense bien d'un absent, en médit pour n'être pas méprisé de ceux qui l'écoutent. Tel autre seroit bon, humain, sans orgueil, s'il ne craignoit d'être ridicule ; et tel est ridicule par état, qui seroit un modèle de perfection, s'il osoit hautement avoir du mérite. Enfin, dans la plupart d'entre eux les vices sont artificiels comme les vertus, et la frivolité de leur caractère ne leur permet d'être qu'imparfaitement ce qu'ils sont. Tels à peu près que certains jouets de leur enfance, imitation informe des êtres pensans, ils ont du poids aux yeux, de la légèreté au tact ; la surface colorée, un intérieur informe ; un prix apparent, aucune valeur réelle. Aussi ne sont-ils guère estimés par les autres nations, que comme les jolies bagatelles le sont dans la société. Le bon sens sourit à leurs gentillesses et les remet froidement à leur place.

Heureuse la nation qui n'a que la nature pour guide, la vérité pour principe, et la vertu pour premier mobile.

Md . de Graffigny.

§ 230. 4e *Lettre de Zilia à Asa, sur le même Sujet.*

Il n'est pas surprenant que l'inconséquence soit une suite du caractère léger des François ; mais je ne puis assez m'étonner de ce qu'avec autant et plus de lumières qu'aucune autre nation, ils semblent ne pas apercevoir les contradictions choquantes que les étrangers remarquent en eux dès la première vue.

Parmi le grand nombre de celles qui me frappent tous les jours, je n'en vois point de plus déshonorante pour leur esprit, que leur façon de penser sur les femmes. Ils les respectent, et en même temps ils les méprisent avec un égal excès.

La première loi de leur politesse, ou, si tu veux, de leur vertu, car jusqu'ici je ne leur en ai guère découvert d'autres, regarde les femmes.

L'homme du plus haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition ; il se couvriroit de honte, et de ce qu'on appelle ridicule, s'il lui faisoit quelque insulte personnelle. Et cependant l'homme le moins considérable, le moins estimé, peut tromper, trahir une femme de mérite, noircir sa réputation par des calomnies, sans craindre ni blâme, ni punition.

Si je n'étois assurée que bientôt tu pourras en juger par toi-même, oserois-je te peindre des contrastes que la simplicité de nos esprits peut à peine concevoir ? Docile aux notions de la nature, notre génie ne va pas au-delà ; nous avons trouvé que la force et le courage dans un sexe, indiquoit qu'il devoit être le soutien et le défenseur de l'autre ; nos lois y sont conformes. Ici, loin de compatir à la foiblesse des femmes, celles du peuple, accablées de travail, n'en sont soulagées ni par les lois, ni par leurs maris ; celles d'un rang plus élevé, jouet de la séduction ou de la méchanceté des hommes, n'ont, pour se dédommager de leurs perfidies, que les dehors d'un respect purement imaginaire, toujours suivi de la plus mordante satire.

Je m'étois bien aperçue, en entrant dans le monde, que la censure habituelle de la nation tomboit principalement sur les femmes, et que les hommes, entre eux, ne se méprisoient qu'avec ménagement ; j'en cherchois la cause dans leurs bonnes qualités, lorsqu'un accident me l'a fait découvrir parmi leurs défauts.

Dans toutes les maisons où nous sommes entrées depuis deux jours, on a raconté la mort d'un jeune homme tué par un de ses amis, et l'on approuvoit cette action barbare, par la seule raison que le mort avoit parlé au désavantage du vivant ; cette nouvelle extravagance me parut d'un caractère assez sérieux pour être approfondie. Je m'informai, et j'appris qu'un homme est obligé d'exposer sa vie pour la ravir à un autre, s'il apprend que cet autre a tenu quelques discours contre lui ; ou à se bannir de la société, s'il refuse de prendre une vengeance si cruelle. Il ne m'en fallut pas davantage pour m'ouvrir les yeux sur ce que je cherchois. Il est clair que les hommes, naturellement lâches, sans honte et sans remords, ne craignent que les punitions corporelles ; et que si les femmes étoient autorisées à punir les outrages qu'on leur fait, de la

même manière dont ils sont obligés de se venger de la plus légère insulte, tel que l'on voit reçu et accueilli dans la société, n'y seroit plus ; ou, retiré dans un désert, il y cacheroit sa honte et sa mauvaise foi. L'impudence et l'effronterie dominent entièrement les jeunes hommes, surtout quand ils ne risquent rien. Le motif de leur conduite avec les femmes, n'a pas besoin d'autre éclaircissement ; mais je ne vois pas encore le fondement du mépris intérieur que je remarque pour elles presque dans tous les esprits ; je ferai mes efforts pour le découvrir, mon propre intérêt m'y engage, quelle seroit ma douleur, si, à ton arrivée, on te parloit de moi, comme j'entends parler des autres.

Mde. de Graffigny.

§ 231. *Lettre de Rollin au Roi de Prusse, sur son Avénement à la Couronne.*

Sire,

Quand ma vive reconnoissance pour toutes vos bontés, ne m'engageroit pas à témoigner à votre majesté, la part que je prends, avec toute l'Europe, à son avénement à la couronne, je me croirois obligé de le faire, pour l'intérêt, et comme au nom des belles-lettres et des sciences, que vous avez non-seulement protégées jusqu'ici, mais cultivées d'une manière si éclatante. Il me semble qu'elles sont montées, en quelque sorte, avec vous sur le trône, et je ne doute point que votre majesté ne se propose de les faire régner avec elles dans ses états, en les y mettant en honneur et en crédit. Mais, Sire, un autre objet bien plus important, m'occupe dans ce grand événement : c'est la joie que je sais qu'aura votre majesté, de faire le bonheur des peuples que la providence vient de confier à ses soins. Permettez-moi de le dire, les lettres dont votre majesté m'a honoré, m'ont fait connoître le fond de son cœur, entièrement éloigné de tout faste, plein de nobles sentimens, qui sait en quoi consiste la vraie grandeur d'un prince, et qui a appris par sa propre expérience à compatir au malheur des autres. C'est un grand avantage pour votre majesté d'être bien convaincue qu'elle n'est placée sur le trône, que pour veiller, de là, sur toutes les parties de son royaume, pour y établir l'ordre et y procurer l'abondance ; surtout pour employer son autorité, à y faire respecter celui de qui seul elle la tient. Qu'il plaise au Seigneur, Sire, de vous combler, vous et votre royaume, de ses plus précieuses bénédictions ; et pour les renfermer toutes en un mot, qu'il lui plaise de vous rendre un roi selon son cœur ! C'est ce que je ne cesserai de lui demander pour vous, persuadé que je ne puis mieux vous témoigner avec quel profond respect et quel parfait dévouement,

Je suis, &c.

Paris, 17 Juin, 1740.

Réponse du Roi de Prusse.

De Konisberg, 17 Juillet, 1740.

Monsieur Rollin,

J'ai trouvé dans votre lettre les conseils d'un sage, la tendresse d'une nourrice, et l'empressement d'un ami. Je vous assure, mon cher, mon vénérable Rollin, que je vous en ai une sincère obligation, et que les marques d'amitié que vous me témoignez, me sont plus agréables que tous les complimens, très-souvent faux, ou insipides, que je ne dois qu'à mon rang. Je ne cesserai point de faire des vœux pour votre conservation. Je vous prie de m'aimer toujours, et de vous persuader que je serai, tant que je vivrai, plein de considération pour vous, et d'estime pour votre mémoire. *Vale.*

Frédéric.

§ 232. *Lettre du Maréchal de Noailles à Louis XV, pour lui demander sa Retraite.*

Sire,

Après avoir vieilli au service de votre majesté, et à celui du feu roi, votre auguste bisaïeul, je crains de succomber bientôt sous le poids des années et des infirmités. Peut-être n'aurai-je plus dans peu la force de sentir mon état, moins encore le courage d'en faire le triste aveu, et de prendre, en conséquence, le parti le plus convenable.

Depuis long-temps, Sire, je me sens combattre par deux sentimens opposés. A ne consulter que les mouvemens de mon cœur, ainsi que le zèle et l'attachement que j'ai voués à votre majesté dès l'instant de sa naissance, tout me porteroit à ne m'éloigner jamais de sa personne.

Mais la raison et les plus sérieuses réflexions me font sentir que l'heure de la retraite est enfin arrivée. Mes forces ne répondent plus à mon zèle. Votre majesté est témoin elle-même d'une surdité qui augmente chaque jour ; ma vue s'affoiblit ; j'ai beaucoup de peine à écrire, et même à lire. Mes jambes fléchissent et ne supportent qu'avec peine le poids de mon corps. Ma mémoire se perd : j'ai souvent peine à rappeler les noms propres les plus ordinaires : je n'ai plus l'esprit aussi présent : les idées sont lentes à s'offrir, et plus difficiles à se mûrir et à se combiner. En un mot, Sire, je sens tous les avant-coureurs de la décrépitude, qui m'annoncent que je ne dois plus m'occuper que du dernier avenir et du soin de m'y préparer.

Voilà, Sire, dans la plus exacte vérité, l'état où je me trouve. Je tremble de végéter au milieu de votre cour, d'y faire un personnage indécent, d'y devenir à charge ; et je n'envisage rien de plus humiliant que de se survivre à soi-même, et de ternir ainsi la fin d'une longue carrière.

Tous ces motifs m'engagent, Sire, à supplier votre majesté de me permettre de passer dans la retraite et le repos les restes d'une vie, qui a été uniquement consacrée à son service, à celui de son état.

J'ose cependant, Sire, demander à votre majesté de me conserver mon appartement, afin que j'aie la consolation de pouvoir plusieurs fois dans l'année lui offrir mes hommages ; et qu'elle daigne permettre au plus vieux de ses serviteurs d'approcher de sa personne, et de compter, au nombre de ses jours heureux, ceux auxquels il aura la satisfaction de voir un maître, qu'il a toujours également chéri et respecté.

Du fond de ma retraite, je ne cesserai, Sire, d'offrir mes vœux pour la gloire, le bonheur et la tranquillité de votre majesté.

Conservez-moi, Sire, vos précieuses bontés. Ne doutez jamais de ma parfaite reconnoissance de celles dont je vous suis redevable, ainsi que de toutes les grâces que j'ai reçues de votre majesté. Je la conjure de rendre justice à l'attachement sincère, au zèle ardent que j'ai toujours pour son service, que l'âge ne peut éteindre ni amortir, et qui sera toujours profondément gravé au fond de mon cœur jusqu'à à mon dernier soupir.

28 Mai, 1756.

Réponse de la main du Roi.

Mon cousin, quelque peine que je ressente d'être privé des conseils et des marques d'un attachement qui m'étoit aussi agréable qu'utile, je ne puis qu'applaudir au parti que votre sagesse vous fait prendre, et je vous accorde la permission que vous me demandez de vous retirer. Je vous accorde aussi celle de garder votre appartement ici, et désire que vous en fassiez usage long-temps, et que vous jouissiez encore bien du temps de la justice que je rends à vos anciens services, à votre attachement à ma personne depuis le jour de ma naissance ; mes bontés et ma bienveillance en seront toujours le prix. Sur ce je prie Dieu.....

A Versailles, le 13 Avril, 1756.

§ 233. *Lettre de Mde. du Boccage à sa Sœur. Sur l'Angleterre.*

Je vous ai promis, ma chère sœur, d'amuser la solitude de votre château du récit de mes actions. Notre amitié vous les rend importantes. Les visites m'occupent sans cesse. Quinze ou vingt dames des plus qualifiées m'ont fait la grâce de me prévenir. L'usage est ici que celles à qui l'on est recommandé prient leurs amies d'aller voir l'étrangère, avant qu'elle leur soit présentée. Des assemblées de jeu brillantes, qui commencent à sept heures et finissent à onze, y remplissent la soirée. Les Anglois ont pris nouvellement cet usage d'Italie, mais ils n'en ont point les grands palais : ce qui met fort à l'étroit leurs cercles nombreux. Le matin, des déjeûnés charmans pour la propreté, l'élégance des mets et des ustensiles qui servent à les apprêter, rassemblent agréablement les gens du pays et les étrangers. Nous en avons fait un aujourd'hui, chez milady Montaigu, dans un cabinet tapissé de pékins peints, et garni des plus jolis meubles de la Chine. Une longue table couverte d'un linge transparent ; mille vases brillans y présentoient café, chocolat, biscuits, crême, beurre, pain rôti de cent façons, et du thé exquis. La maîtresse du logis, très-digne d'être servie à la table des dieux, le versoit elle-

même : c'est l'usage ; et pour le remplir, l'habit des dames Angloises, juste à leur taille, le tablier blanc, le joli petit chapeau de paille, leur sied à merveille, non-seulement en chambre, mais au mail à midi, au parc de St. James, où elles marchent comme des nymphes. Elles brillent moins le soir aux assemblées, et le matin à la cour, habillées à la Françoise. Je ne sais pourquoi toute l'Europe a la bonté de prendre nos modes, dont on ne peut suivre la vicissitude, même dans nos provinces, et que les étrangers ne reçoivent jamais de la même façon qu'on les a portées à Paris. Chaque pays a sa langue, ses mœurs, ses idées, et devroit avoir sa manière de se vêtir, toujours plus convenable à la taille qu'une parure d'emprunt. On doit me mener aux spectacles, et voir les monumens publics ; je vous en entretiendrai incessamment.

§ 234. 2e *Lettre de Mde. du Bocage, sur le même Sujet.*

De Londres, le 15 Avril, 1750.

La bienveillance dont on nous honore ici, ma chère sœur, nous en rend le séjour fort agréable. Hier je déjeûnois chez milady Shaub : le prince de Galles y vint sous un autre nom ; j'étois avertie, et lui donnai le plaisir de me croire trompée. Il me fit la grâce de me questionner obligeamment sur différens objets ; de me demander mes ouvrages ; j'avois aperçu qu'il est fort instruit de la littérature Françoise. Je me suis rendue ce matin à la cour de la princesse. Les bontés de son altesse royale m'auroient rassurée, si on pouvoit l'être vis-à-vis de deux cents spectateurs. Que nos têtes sont foibles ! Hier un fils de roi déguisé ne m'intimidoit point, aujourd'hui il en badinoit avec moi et m'en imposoit : je vois que ce ne sont pas les rois qu'on craint, mais la foule qui les environne. La salle des spectacles est belle. Dans leurs tragédies, la déclamation nous paroît chantée : ils rendent les rôles subalternes, plus naturellement que les François. Chez eux, un artisan, une soubrette en ont réellement les propos et l'habit. Ils se plaisent dans les petites pièces, à mettre sur la scène un François ridicule. D'abord sa poudre excessive, ses tabatières, montres, boîtes à mouche toujours en main, ses révérences sans nombre, nous parurent une caricature ; peu à peu nous nous aperçûmes avec chagrin qu'elle n'a encore que trop de ressemblance. Nos actrices l'emportent sur les étrangères, dans les rôles nobles et dans la manière de se mettre. Il est ici des spectacles dont nous n'avons nulle idée : je ne vous parle point des courses de chevaux, des combats de coqs et de gladiateurs : je laisse aux hommes à décrire ces terribles plaisirs et m'arrête sur des objets plus rians, tels que les jardins de Vauxhall et de Ranelagh, que présentent les bords charmans de la Tamise. Là le matin pour un shelling, un entrepreneur fournit musique, pain, beurre, lait, café, thé, chocolat ; le soir illumination, concert, et tout ce qu'on peut désirer en le payant au-delà du shelling. Chaque jour des personnes de tout âge, de tout rang, dans un joli négligé et rarement parées, y viennent de toutes parts charmer leurs ennuis : ce qui y paroît un phénomène aux yeux François, est l'ordre, le silence, au milieu de la multitude.

Vous connoissez les rumeurs que nos cochers font, quand ils s'accrochent ; ces rencontres nous sont arrivées dans les plus petites rues de Londres, avec des chariots énormes ; là chacun descend de son siége, porte les roues, les dégage avec des peines incroyables, sans prononcer une parole inutile.

§ 235. 3e *Lettre de Mde. du Bocage à sa Sœur, sur le même Sujet.*

Londres, 25 Avril, 1750.

Je ne vous ai encore rien dit des monumens de Londres, ma chère sœur : commençons par St. Paul. Cet édifice bâti en pierre de Portland qui résiste à la fumée de charbon de terre, a cinq cents pieds de longueur, cent de large à l'entrée, deux cents vingt-trois à la croix. On y monte par un perron de douze marches, sous un péristyle de six colonnes de quarante pieds. Le second ordre touche la corniche du temple ; et du rez de chaussée au haut du dôme, on compte trois cents quarante pieds. Cette vaste architecture quoique moins immense que St. Pierre de Rome, est pourtant moins belle et plus pesante.

Au-delà de cette cathédrale, est la fameuse Tour bâtie par Guillaume le Conquérant : cette forteresse a un mille de circuit, et renferme les prisonniers d'état, les archives, la monnoie, la mé-

nagerie des bêtes féroces, et l'arsenal, où les armes artistement rangées, forment sur les murs des soleils, serpens, têtes de Méduse et autres formes bizarres. Dans la salle, sont, en grandeur naturelle, les figures ressemblantes de trente ou quarante rois à cheval, armés de pied en cap. On voit encore les débris du palais gothique de Westminster, habité autrefois par les rois, et qui fut brûlé dans le quinzième siècle. L'église qui en reste contient les tombeaux des rois et des hommes de la nation célèbres en tout genre.

Les honneurs donnent ici plus d'émulation que les pensions. Les Anglois, moins riches en fondations pécuniaires pour les gens de lettres que nous, savent mieux les flatter. On fait plus naître de talens en les distinguant, qu'en les nourrissant : trop d'alimens les appesantit ; l'encens est une substance légère et spiritueuse qui les anime et les fortifie : l'espoir d'un tombeau à Westminster, excite vivement à se distinguer de son vivant.

La ville est sale et mal pavée, par la disette du grès, et parce qu'un peuple libre pave comme il lui plaît, chacun devant sa porte : il faut souvent dépaver, pour rajuster les tuyaux des fontaines ; toutes les maisons en sont fournies, par les eaux de la Tamise qu'une pompe élève. Les dames vont en chaises à porteur, entre des bornes et les murailles où marchent les gens de pied. Le soir, deux rangs de lanternes attachées à des poteaux aux deux côtés de ces trottoirs, éclairent les rues, et leur donnent un air de fête. Les maisons ont un étage à moitié sous terre, qui oblige à monter quelques degrés pour arriver aux portes étroites, ainsi que les cours où les carrosses ne peuvent entrer, et remisent par des rues de derrière. Les laquais restent dans un poêle au bas de l'escalier, de peur de le salir, et une bande de toile ou d'étoffe, empêche que les maîtres n'ôtent le poli des marches. Nulle antichambre ne précède le salon d'assemblée, orné de petites glaces, et souvent suivi d'un seul cabinet. Une douzaine de prétendus palais, qui ne feroient à Paris que de grandes maisons où nos opulens trouveroient bien à refaire, sont à citer dans Londres : mais il y a plusieurs places carrées assez vastes. A tout prendre, quoique le luxe soit grand chez les Anglois, ils sont encore à cent ans du nôtre qu'ils imitent, et qui perd toute l'Europe. Leurs chambres n'ont presque point de fauteuils : des chaises hautes peu rembourrées leur suffisent. Les femmes, sans rouge, et toujours lacées comme jadis en France, aiment les siéges, et ressemblent, dans leurs habits de cour troussés, aux portraits de nos grand'mères : elles en ont aussi l'accueil affable et les bonnes mœurs : si ces belles ne nous paroissent pas quelquefois assez maniérées, les nôtres le sont souvent à l'excès.

§ 236. 4e. *Lettre de Madame du Bocage à sa Sœur, sur le même Sujet.*

Londres, 12 Mai, 1750.

On nous montra hier le plan de Londres, et on nous fit voir que cette capitale est, pied par pied, de la grandeur de Paris ; on prétend même que le nombre des habitans est égal. Je m'accoutume aux mets des Anglois et à leur cuisine simple dont nous avons si mauvaise opinion : leur grosse viande, leur pudding en gâteau, leur poisson moins cher qu'à Paris, leurs poulets à la sauce au beurre, sont excellens. Le matin est long, on ne se met à table qu'à quatre heures. Les hommes sortent le matin, en frac, à pied ou à cheval, et dînent au retour, souvent à la taverne : il n'est nécessaire de se parer que pour l'opéra, et pour les dîners où l'on est invité.

Les femmes des pairs ont des siéges et des ornemens distinctifs dans les grandes cérémonies : les nôtres, quoique chez un peuple renommé pour la galanterie, n'y ont aucun rang marqué, ni aucune place dans les académies. Nous plions en France chez les grands, les Anglois devant le peuple ; mais les subalternes ont besoin de la protection des lords, et leur rendent ici un hommage volontaire.

§ 237. 5e *Lettre de Madame du Bocage à sa Sœur, sur le même Sujet.*

30 Mai, 1750.

Nous avons passé par Windsor : depuis Guillaume le Conquérant, les rois n'ont cessé d'embellir ce séjour favorisé de la nature. Edouart III y bâtit le château, d'un goût ancien, fort agréable à l'œil. Apprenez mon foible pour le beau gothique, tel que notre Saint Ouen de Rouen : mon goût a pour appui des gens dont le seul avis est préférable à la

multitude. La chapelle de Windsor, où furent enterrés Henri VIII et Charles I, est de cette romanesque architecture : la hardiesse de la voûte plate surprend les connoisseurs. Nous partîmes le lendemain pour Oxford, et nous y arrivâmes de bonne heure. Cette ville, consacrée par le grand Alfred à l'éducation de la jeunesse, ne montre aux regards que superbes colléges, bibliothèques, jardins; docteurs en bonnet carré, écoliers en robe; boutiques et marchés pour fournir à leurs nécessités. On respire une morale pure dans l'air sain du pays : tout y enseigne les sciences et la vertu. Le théâtre en dôme, bâti par Sheldon, archevêque de Cantorbery, où se font les exercices publics de l'université, en est un des plus beaux édifices. Près de là s'élève un riche bâtiment, où se trouvent des cabinets de chymie, d'histoire naturelle : on y voit les marbres antiques d'Arundel, l'exacte imprimerie de Clarendon, et un théâtre d'anatomie. Je ne puis m'empêcher de blâmer leur manière de distinguer, par une robe plus ou moins riche, la naissance des écoliers. Chez les muses les rangs doivent être égaux; esprit, beauté, force, richesse et santé, sont des biens dont il est plus permis de se vanter, que de la noblesse, parce qu'ils peuvent être utiles aux autres : mais que leur sert l'antiquité d'une race sans mérite ?

§238. *Lettre de Madame du Bocage à Milord Chesterfield.*

J'attendois mon retour ici, milord, pour vous rendre grâces des dons précieux que vous eûtes la bonté de m'annoncer en Hollande. La solitude, dis-je, me fournira des expressions dignes du sujet. J'espérois que vos grands hommes m'apprendroient à répondre à un de ceux qui les apprécie le mieux, et qui joint à leur mérite littéraire, celui d'homme d'état et de citoyen de toutes les nations. Dans cette idée je reprochai vivement à ces bustes célèbres, d'avoir passé la mer sans le vôtre. Je préférois, leur dis-je, à la représentation de vos autres morts fameux, l'image de l'illustre vivant qui vous envoie. Ses traits me rappelleroient sans cesse ses marques de bienveillance, et l'espoir de jouir encore un jour des charmes de sa conversation. Milton, avec des yeux éteints qu'anime toujours une âme instruite du passé et de l'avenir (comme le sont ordinairement ces inspirés jusque dans l'empire des ombres), me répondit ainsi :

Vous qui ternîtes mes merveilles;
De vos désirs immodérés,
Ne fatiguez plus mes oreilles :
Les grands sous des lambris dorés,
De Chesterfield ont la peinture :
Mais ses traits partout révérés,
Ne sont point faits pour la parure,
Du toit simple où vous demeurez.

Je crus, sur sa parole, que de demander votre portrait étoit trop oser. Je me borne donc à vous faire mes très-humbles remercîmens; et pour publier ma vénération pour vos présens, et pour les grands auteurs qu'ils représentent, je les destine à l'ornement de ma petite bibliothèque de Paris.

§ 239. *Lettre de Madame du Bocage à sa Sœur, sur Rome.*

De Rome, 5 Juillet, 1757.

Nous voici dans le pays des miracles et des merveilles. On nous a menés voir les feux de la Saint Pierre. Ce spectacle bruyant recommence le lendemain : on y joint l'illumination de la coupole et de la colonnade de St. Pierre, dont l'effet merveilleux ne peut s'imiter : il n'est point d'autres lieux au monde où un dôme qui touche aux cieux, voie à ses pieds trois cents colonnes sur quatre rangs assez espacés, pour laisser au milieu passer les carrosses : le vaste cercle qu'enferme ces portiques, est orné de deux fontaines jaillissantes aux nues par un large tuyau : des bassins de granit à double rang, les reçoivent en mousse dans leur chute, et ces cascades vont ainsi jour et nuit : un obélisque d'une seule pièce de granit, et de cent vingt pieds de hauteur, les sépare à distance égale, et marque le milieu de la place. Ce monument, fait sous Sésostris, apporté d'Egypte sous Caligula, se conserve entier depuis quatre mille ans. La colonnade de Saint Pierre est si vaste que la voix ne peut porter d'un côté à l'autre, et elle est couverte d'une balustrade sur laquelle règnent cent trente-huit statues. Cet aspect m'étonna encore plus que la façade du temple, haut et large d'environ quatre cents pieds. Le portique qui le précède, soutenu sur d'immenses colonnes de marbre antique, feroit seul

la plus longue et la plus magnifique église de Paris. Je vous omets la description faite et refaite de cette basilique établie par Constantin, sur les fondemens du cirque de Néron, rebâtie par le Bramante sous Jules II, et par Michel Ange sous Paul III. Dorures, bronzes, marbres, peintures et sculptures, y sont prodigués avec art.

Nous avons été voir une maison de plaisance des Farnèse : de ce lieu Rome se découvre de la manière la plus enchanteresse. Le superbe salon où nous étions forme un angle d'où les fenêtres présentent divers aspects rendus dans les glaces. On voit d'un côté la campagne et les Appennins, dont quelques cimes conservent en été leurs frimats. De l'autre la ville est sous les yeux, au point d'y distinguer les passans. Nulle situation ne présente une vue si merveilleuse, non-seulement par la magnificence des dômes, obélisques, colonnes, palais, mais par la manière dont les édifices sont distribués. Les sept ou neuf monticules qui les soutiennent, en les déployant par amphithéâtre, en accroissent l'étendue. Les puits des jardins d'une maison semblent sortir des toits de l'autre. Tout se voit, rien ne se nuit, la variété en fait le charme.

§ 240. *Lettre de Voltaire à Madame la Présidente de Bernière.*

La mort malheureuse de M. le duc de Melun vient de changer toutes nos résolutions ; M. le duc de Richelieu, qui l'aimoit tendrement, en a été dans une douleur qui a fait connoître la bonté de son cœur, mais qui a dérangé sa santé. Il a été obligé de discontinuer ses eaux, et il va recommencer dans quelques jours sur nouveaux frais. Je resterai avec lui encore une quinzaine ; ainsi ne comptez plus sur nous pour Vendredi prochain ; pour moi, je commence à craindre que les eaux ne me fassent du mal, après m'avoir fait assez de bien. Si j'ai de la santé, je reviendrai à la rivière gaîment ; si je n'en ai point, j'irai tristement à Paris ; car en vérité, je suis honteux de ne me présenter devant mes amis qu'avec un estomac foible et un esprit chagrin. Je ne veux vous donner que mes beaux jours, et ne souffrir qu'incognito.

Si vous ne savez rien du détail de la mort de M. de Melun, en voici quelques particularités.

Samedi dernier, il couroit le cerf avec M. le duc ; ils en avoient déjà pris un, et en couroient un second : M. le duc et M. de Melun trouvèrent, dans une voie étroite, le cerf qui venoit droit à eux ; M. le duc eut le temps de se ranger ; M de Melun crut qu'il auroit le temps de croiser le cerf et poussa son cheval. Dans le moment le cerf l'atteignit d'un coup d'andouiller si furieux, que le cheval, l'homme et le cerf en tombèrent tous trois. M. de Melun avoit la rate coupée, le diaphragme percé, et la poitrine refoulée ; M. le duc, qui étoit seul auprès de lui, banda sa plaie avec son mouchoir, et y tint la main pendant trois quarts d'heure. Le blessé vécut jusqu'au Lundi suivant, qu'il expira à six heures et demie du matin, entre les bras de M. le duc et à la vue de toute la cour, qui étoit consternée et attendrie d'un spectacle si tragique, mais qui l'oubliera bientôt. Dès qu'il fut mort, le roi partit pour Versailles, et donna au comte de Melun le régiment du défunt. Il est plus regretté qu'il n'étoit aimé ; c'étoit un homme qui avoit peu d'agrémens, mais beaucoup de vertu, et qu'on étoit forcé d'estimer

On nous mande de Paris que Madame de Villette a gagné son procès en Angleterre, et a déclaré son mariage. Voilà toutes les nouvelles que je sais. La plume me tombe des mains. Je vous prie de dire à Thiriot que, dès que j'aurai la tête nette, je lui écrirai des volumes,

1722.

§ 241. *Lettre de Voltaire à M. le Comte de Tressan.*

Je n'ose vous supplier de m'envoyer quelques belles anecdotes héroïques ; cependant il seroit bien beau à vous de contribuer à faire durer mon petit monument (*Poëme sur la Bataille de Fontenoi*), vous qui en élevez de si beaux. On va faire une septième édition à Paris, et peut-être la fera-t-on au Louvre ; elle est dédiée au roi, et la bonté qu'il a d'accepter cet hommage met le sceau à l'authenticité de la pièce. Je voudrois en faire un ouvrage qui passât à la postérité, et dans lequel ceux qui seront nommés pussent dès à présent trou-

ver quelque avant-goût de l'immortalité. Je voudrois des notes plus instructives pour les vivans et pour les morts.

Ne pourrois-je point citer quelques services de M. de Luttaux, dans mon *De Profundis?* N'y a-t-il rien à dire sur le poste d'Antoin ? Ne s'est-il pas fait de belles et d'inconnues prouesses qui sont perdues, *carent quia vate sacro?* Que Bellone, s'il vous plaît, instruise un peu les muses. Je vous serois tendrement obligé.

Adieu, Pollion et Tibulle. Je baise votre myrte et vos lauriers.

Et quorum pars magna fuisti : vous avez vaincu et vous chantez la victoire. M. de Pollion, vous ne laissez rien faire à ceux qui ne sont que vos trompettes. Madame du Châtelet est enchantée de vos vers aimables et de votre souvenir. Je fais plus que d'être enchanté ; vous m'avez donné de l'enthousiasme. J'ai entièrement refondu mon petit poëme. Je fais ce que je peux, pour qu'il soit moins indigne du héros. On l'imprime à Lille, avec un discours préliminaire ; j'ai donné ordre qu'on eût l'honneur de vous en envoyer des premiers, car c'est à vous que je veux plaire. Seriez-vous assez bon pour dire à M. le maréchal de Noailles, qu'il m'a écrit une lettre charmante dont je sens tout le prix, et pour faire ma cour à M. le duc d'Ayen qui doit m'aimer ; car il m'a fait du bien auprès du roi, et on s'attache à ses bienfaits.

Adieu, aimable Horace ; aimez et protégez Varius, et sifflez les Vadius.

1745.

§ 242. *Lettre de Voltaire à Madame du Bocage.*

Madame du Châtelet, madame, a reçu votre présent. Vous êtes deux amazonnes qui, dans des genres différens, êtes au-dessus des hommes. *Orithie* fait mille remercîmens à *Antiope*. Pour moi qui ne suis qu'un homme, et un assez pauvre homme, je suis fier de vos bontés, comme si j'étois un Thésée. Vous devez être excédée d'éloges, madame, et les miens sont bien foibles après tous ceux que vous avez reçus. Vous avez mis la fontaine d'Hippocrène au Thermodon. Vous vous êtes couronnée de roses, de myrtes, de lauriers : vous joignez l'empire de la beauté à celui de l'esprit et des talens. Les femmes n'osent pas être jalouses de vous, les hommes vous aiment et vous admirent. Vous devez entendre ce langage-là soir et matin ; et si vous n'en êtes pas excédée, si vous voulez que ma voix se mette de concert, vous essuierez de moi quelque grande diable d'ode fort ennuyeuse, où je mettrai à vos pieds les Sapho, les Milton et les Amours. C'est une terrible affaire qu'une ode ; mais on m'avouera que le sujet est beau, et que ce sera bien ma faute si elle ne vaut rien. Je suis actuellement à courir comme un fou dans la carrière que vous venez d'embellir. Je me suis avisé, madame, de faire une tragédie de Catilina, et même de l'avoir faite prodigieusement vite ; ce qui m'obligera à la corriger long-temps. Ce n'est pas que j'aie voulu rien disputer à mon confrère et à mon maître M. de Crébillon, mais sa tragédie étant toute de fiction, j'ai fait la mienne en qualité d'historiographe. J'ai voulu rendre Cicéron tel qu'il étoit en effet. Figurez-vous le François II de M. le président Hénault, voilà à peu près mon Catilina. J'ai suivi l'histoire autant que je l'ai pu, du moins quant aux mœurs.

Je laisse à mon confrère les idées audacieuses, les jalousies de l'amour, l'heureuse invention de rendre la fille de Cicéron amoureuse de Catilina, enfin tout ce qui est en possession d'orner notre scène ; ainsi nous ne nous rencontrons en rien. Dès que j'aurai achevé de limer un peu cet ouvrage, et que j'aurai vaincu cette prodigieuse difficulté de parler François en vers, difficulté que vous avez si bien surmontée ; je remonterai ma lyre pour vous, et je vous en consacrerai les fredons ; mais je vous supplie, en attendant, de croire que je suis en prose un de vos plus sincères admirateurs. Je vous remercie très-sérieusement de l'honneur que vous faites aux lettres. Permettez-moi de faire mes complimens à M. du Bocage. J'ai l'honneur d'être, madame, avec une reconnoissance respectueuse, etc.

1742.

§ 243. *Autre Lettre de Voltaire à Madame du Bocage.*

J'arrive à Paris, madame ; l'excès de ma douleur et de ma mauvaise santé ne m'empêche pas de vous dire à quel point

je suis sensible à vos bontés. Il est d'une âme aussi belle que la vôtre de regretter une femme telle que madame du Châtelet. Elle faisoit, comme vous, la gloire de son sexe et de la France. Elle étoit en philosophie ce que vous êtes dans les belles-lettres; et cette même personne qui venoit de traduire et d'éclaircir Newton, c'est-à-dire de faire ce que trois ou quatre hommes au plus, en France, auroient pu entreprendre, cultivoit sans cesse, par la lecture des ouvrages de goût, cet esprit sublime que la nature lui avoit donné. Hélas! madame, il n'y avoit pas quatre jours que j'avois relu votre tragédie avec elle. Nous avions lu ensemble votre Milton avec l'Anglois. Vous la regretteriez bien davantage, si vous aviez été témoin de cette lecture. Elle vous rendoit bien justice; vous n'aviez point de *partisanne* plus sincère. Il a couru, après sa mort, quatre vers assez médiocres à sa louange. Des gens qui n'ont ni goût ni âme, me les ont attribués. Il faut être bien indigne de l'amitié, et avoir un cœur bien frivole, pour penser que, dans l'état où je suis, mon esprit eût la malheureuse liberté de faire des vers pour elle; mais ce qu'il y a d'affreux et de punissable, c'est que ce monstre, nommé Roi, en a fait contre sa mémoire.

Je ne vous connois, madame, qu'une tache dans votre vie, c'est d'avoir été louée par ce misérable que la société devroit exterminer à frais communs.

Faut-il qu'une telle horreur soit ajoutée à mon affliction! Adieu, madame, si je peux avoir quelque consolation sur la terre, ce sera de vous faire ma cour à Paris, et de vous dire à quel point je vous respecte et vous admire. Ce ne sont pas là les sentimens où l'on se borne quand on a le bonheur de vous connoître. Permettez mes complimens à M. du Bocage.

§ 244. *Lettre de Voltaire à M. Marmontel.*

Il n'entre, Dieu merci, dans ma maison, mon cher ami, aucune brochure satirique; mais je n'ai pu empêcher qu'on fît ailleurs, devant moi, la lecture d'une feuille qu'on dit qui paroît toutes les semaines, dans laquelle votre tragédie d'Aristomène est déchirée d'un bout à l'autre. Je vous assure que cette feuille excita l'indignation de l'assemblée, comme la mienne. Les critiques que l'auteur fait par ses seules lumières ne valent rien; le public avoit fait les autres. S'il y a des défauts dans votre pièce, ils n'avoient pas échappé; (et quel est celui de nos ouvrages qui soit sans défaut?) mais ce public, qui est toujours juste, avoit senti encore mieux les beautés dont votre pièce est pleine, et les ressources de génie avec lesquelles vous avez vaincu la difficulté du sujet. Il y a bien de l'injustice et de la maladresse à n'en point parler; tout homme qui s'érige en critique, entend mal son métier, quand il ne découvre pas, dans un ouvrage qu'il examine, les raisons de son succès. L'abbé Desfontaines, de très-odieuse mémoire, fit dix feuilles d'observations sur l'Inès de M. de la Motte; mais dans aucune il ne s'aperçut du véritable et tendre intérêt qui règne dans cette pièce. La satire est sans yeux pour tout ce qui est bon. Qu'arrive-t-il? Les satires passent, comme dit le grand Racine, et les bons écrits qu'elles attaquent demeurent; mais il demeure aussi quelque chose de ces satyres, c'est la haine et le mépris que les auteurs accumulent sur leurs personnes. Quel indigne métier, mon cher ami! Il me semble que ce sont des malheureux condamnés aux mines, qui rapportent de leur travail un peu de terre et de cailloux, sans découvrir l'or qu'il falloit chercher.

N'y a-t-il pas d'ailleurs une cruauté révoltante à vouloir décourager un jeune homme qui consacre ses talens, et de très-grands talens, au public, et qui n'attend sa fortune que d'un travail très-pénible et souvent très-mal récompensé? C'est vouloir lui ôter ses ressources, c'est vouloir le perdre; c'est un procédé lâche et méchant que les magistrats devroient réprimer. Consolez-vous avec les honnêtes gens qui vous estiment; méprisons, vous et moi, ces mercenaires barbouilleurs de papier, qui s'érigent en juges avec autant d'impudence que d'insuffisance, qui louent à tort et à travers quiconque passe pour avoir un peu de crédit, et qui aboient contre ceux qui passent pour n'en avoir point. Ils donnent au monde un spectacle déshonorant pour l'humanité; mais il est un spectacle plus noble encore que le leur n'est avilissant; c'est celui des gens de lettres qui, en courant la même carrière, s'aiment et s'estiment réciproquement, qui sont rivaux et qui vivent en frères;

c'est ce que vous avez dit dans des vers admirables, et c'est un exemple que j'espère donner long-temps avec vous.

Votre véritable ami, etc.

1749.

§ 245. *Lettre de Voltaire à M. de la Noue.*

Votre tragédie, monsieur, est arrivée à Cirey, comme les *Koënig*, les *Bernouilli* en partoient. Les grandes vérités nous quittent ; mais à leur place les grands sentimens et de beaux vers, qui valent bien des vérités, nous arrivent. Je crois que vous êtes le premier parmi les modernes, qui ayez été à la fois acteur et auteur tragique ; car La Tuillerie qui donna Hercule et Soliman sous son nom, n'en étoit pas l'auteur, et d'ailleurs ces deux pièces sont comme si elles n'avoient point été Connoissez-vous l'épitaphe de ce *La Tuillerie ?*

Ci gît un fiacre nommé Jean,
Qui croyoit avoir fait Hercule et Soliman.

Le double mérite d'être (si on ose le dire) peintre et tableau tout à la fois, n'a été en honneur que chez les anciens Grecs, chez cette nation heureuse de qui nous tenons tous les arts, qui savoit récompenser et honorer tous les talens, que nous n'estimons et n'imitons pas assez. Votre ouvrage étincelle de vers de génie, et de traits d'imagination : c'est presque un nouveau genre. Il ne faut, sans doute, rien de trop hardi dans les vers d'une tragédie ; mais aussi les François n'ont-ils pas souvent été un peu trop timides ? A la bonne heure qu'un courtisan poli, qu'une jeune princesse ne mettent dans leurs discours que de la simplicité et de la grâce ; mais il me semble que certains héros étrangers, des Asiatiques, des Américains, des Turcs peuvent parler sur un ton plus fier, plus sublime : *Major è longinquo.* J'aime un langage hardi, métaphorique, plein d'images dans la bouche de *Mahomet II* comme dans *Mahomet le Prophète.* Ces idées superbes sont faites pour leurs caractères ; c'est ainsi qu'ilss'exprimeroient eux-mêmes. On prétend que le conquérant de Constantinople, en entrant dans Sainte-Sophie qu'il venoit de changer en mosquée, récita deux vers sublimes du Persan *Sadi : le palais impérial est tombé ; les oiseaux qui annoncent le carnage ont fait entendre leurs cris sur les tours de Constantin.*

On a beau dire que ces beautés de diction sont des beautés épiques : ceux qui parlent ainsi ne savent pas que *Sophocle* et *Euripide* ont imité le style d'Homère. Ces morceaux épiques entremêlés avec art parmi des beautés plus simples, sont comme des éclairs qu'on voit quelquefois enflammer l'horizon, et se mêler à la lumière douce et égale d'une belle soirée. Toutes les autres nations aiment, ce me semble, ces figures frappantes. Grecs, Latins, Arabes, Italiens, Anglois, Espagnols, tous nous reprochent un poésie un peu trop prosaïque. Je ne demande pas qu'on outre la nature ; je veux qu'on la fortifie et qu'on l'embellisse. Qui aime mieux que moi les pièces de l'illustre Racine ? Qui les sait mieux que moi par cœur? Mais seroisje fâché que *Bajazet*, par exemple, eût quelquefois un peu plus de sublime ?

Je vous demande, monsieur, si au style dans lequel tout le rôle est écrit, vous reconnoissez autre chose qu'un François qui appelle sa Turque, Madame, et qui s'exprime avec élégance et avec douceur ? Ne désirez vous rien de plus mâle, de plus fier, de plus animé dans les expressions de ce jeune Ottoman qui se voit entre Roxane et l'Empire, entre Atalide et la mort ? C'est à peu près ce que Pierre Corneille disoit à la première représentation de Bajazet à un vieillard qui me l'a raconté : cela est tendre, touchant, bien écrit ; mais c'est toujours un François qui parle. Vous sentez bien, monsieur, que cette petite réflexion ne dérobe rien au respect que tout homme qui aime la langue Françoise doit au nom de Racine. Ceux qui désirent un peu plus de coloris à Raphael et au Poussin, ne les admirent pas moins. Peut-être qu'en général cette maigreur, ordinaire à la versification Françoise, ce vide de grandes idées, est un peu la suite de la gêne de nos phrases et de notre rime. Nous avons besoin de hardiesse, et nous ne devrions rimer que pour les oreilles. Il y a vingt ans que j'ose le dire. Si un vers finit par le mot *terre*, vous êtes sûr de voir la *guerre* à la fin de l'autre : cependant prononce-t-on *terre* autrement que *père* et *mère ?* prononce-t-on *sans* autrement que *camp ?* pourquoi donc craindre de faire rimer aux yeux ce qui rime aux oreilles ? On doit songer, ce

me semble, que l'oreille n'est juge que des sons et non de la figure des caractères. Il ne faut point multiplier les obstacles sans nécessité ; car alors c'est diminuer les beautés. Il faut des lois sévères, et non un vil esclavage. Les Anglois pensent ainsi. Mais de peur d'être trop long, je ne vous en dirai pas davantage sur le style : j'ai d'ailleurs trop de choses à vous dire sur le sujet de votre pièce. Je n'en sais point qui fût plus difficile à manier ; il n'étoit conforme ni à l'histoire, ni à la nature.

Un moine, nommé Bandelli, s'est avisé de défigurer l'histoire du grand Mahomet II par plusieurs contes incroyables; il y a mêlé la fable de la mort d'Irène, et vingt écrivains l'ont copié. Cependant il est sûr que jamais Mahomet n'eut de maîtresse connue des chrétiens sous ce nom d'Irène ; que jamais les janissaires ne se révoltèrent contre lui, ni pour sa femme, ni pour aucun autre sujet ; et que ce prince aussi prudent, aussi savant et aussi politique qu'il étoit intrépide, étoit incapable de commettre cette action d'un imbécille forcené que nos histoires lui reprochent si ridiculement. Il faut mettre ce conte avec celui des quatorze icoglans, auxquels on prétend qu'il fit ouvrir le ventre, pour savoir qui d'eux avoit mangé ses figues et ses melons. Les nations subjuguées imputent toujours des choses horribles et absurdes à leurs vainqueurs : c'est la vengeance des sots et des esclaves.

L'histoire de Charles XII m'a mis dans la nécessité de lire quelques ouvrages historiques concernant les Turcs. J'ai lu entre autres depuis peu l'histoire Ottomane du prince Cantimir Vaivode de Moldavie écrite à Constantinople. Il ne daigne ni lui, ni aucun auteur Turc ou Arabe, parler seulement de la fable d'Irène : il se contente de représenter Mahomet comme le plus grand homme et le plus sage de son temps. Il fait voir que Mahomet ayant pris d'assaut par un mal-entendu la moitié de Constantinople, et ayant reçu l'autre à composition, observa religieusement le traité, et conserva même la plupart des églises de cette autre partie de la ville, lesquelles subsistèrent trois générations après lui.

Mais qu'il eût voulu épouser une chrétienne, qu'il l'eût égorgée.... voilà ce qui n'a jamais été imaginé de son temps. Ce que je dis ici, je le dis en historien, et non en poëte. Je suis très-loin de vous condamner. Vous avez suivi le préjugé reçu, et un préjugé suffit pour un peintre ou pour un poëte. Où en seroient Virgile et Homère, si on les avoit chicanés sur les faits ? une fausseté qui produit au théâtre une belle situation, est préférable en ce cas à toutes les archives de l'univers.

Voltaire.

§ 246. *Lettre de Voltaire à Mde. la Comtesse de Lutzelbourg.*

J'ai été, madame, dans les Vosges, chercher la santé qui n'est pas là plus qu'ailleurs. J'aimerois bien mieux être encore dans votre voisinage. Cette petite maisonnette dont vous me parlez, m'accommoderoit bien. Je serois à portée de faire ma cour à vous et à votre amie, malgré les brouillards du Rhin. Je ne puis encore prendre de parti que je n'aie fini l'affaire qui m'a amené à Colmar. Je reste tranquillement dans une solitude entre deux montagnes, en attendant que les papiers arrivent. Toutes les affaires sont longues ; vous en faites l'épreuve dans celle de monsieur votre neveu. Tout mal arrive avec des ailes, et s'en retourne en boitant. Prendre patience est assez insipide ; vivre avec ses amis, et laisser aller le monde comme il va, seroit chose fort douce ; mais chacun est entraîné comme de la paille dans un tourbillon de vent. Je voudrois être à l'île Jard, et je suis entre deux montagnes. Le parlement voudroit être à Paris, et il est dispersé comme des perdreaux. La commission du conseil voudroit juger comme Perrin Dandin, et ne trouve pas seulement un *Petit Jean* qui braille devant elle. Tout est plein à la cour de petites factions qui ne savent ce qu'elles veulent. Les gens qui ne sont point payés au trésor royal, savent bien ce qu'ils veulent ; mais ils trouvent les coffres fermés. Ce sont là de très-petits malheurs ; j'en ai vu de toutes les espèces, et j'ai toujours conclu que la perte de la santé étoit la pire. Les gens qui essuient des contradictions dans ce monde auroient mauvaise grâce de se plaindre devant monsieur votre neveu paralytique, et ce neveu-là n'est-il pas dix mille fois plus malheureux que l'autre ? Vous lui avez envoyé un médecin : si, par hasard, ce médecin le guérit, il aura plus de réputation qu'Esculape. Portez-vous bien, madame, supportez la vie ; car lorsqu'on a passé le temps des illu-

sions, on ne jouit plus de cette vie, on la traîne ; traînons donc. J'en jouirois délicieusement, madame, si j'étois dans votre voisinage. Mille tendres respects à vous deux, et mille remercîmens.

1754. *Voltaire.*

§ 247. *Lettre de Voltaire à J. J. Rousseau, qui lui avoit envoyé son Discours sur l'Inégalité parmi les Hommes.*

J'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain ; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, et vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre foiblesse se promettent tant de consolation. On n'a jamais tant employé d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pates, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre ; et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada : premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, et que je ne trouverois pas les mêmes secours chez les Missouris : secondement, parce que la guerre est portée dans ce pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchans que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie, où vous êtes tant désiré.

Je conviens avec vous que les belles-lettres et les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs ; ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons, à soixante et dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre ; et ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Vous savez quelles traverses vos amis essuyèrent quand ils commencèrent cet ouvrage, aussi utile qu'immense, de l'Encyclopédie.

Si j'osois me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferois voir des gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'Œdipe ; une bibliothèque de calomnies imprimées contre moi. Je vous peindrois l'ingratitude, l'imposture et la rapine, me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, et jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations ? Que je ne dois pas me plaindre ; que Pope, Descartes, Bayle, le Camoëns, et cent autres ont essuyé les mêmes injustices, et de plus grandes ; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits.

Avouez en effet, monsieur, que ce sont là de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la société s'aperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frelons pillent le miel de quelques abeilles ? les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles ; le reste du monde ou les ignore, ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature et à un peu de réputation, ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tout temps ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron, ni Varron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni Horace n'eurent la moindre part aux proscriptions. Marius étoit un ignorant. Le barbare Sylla, le crapuleux Antoine, l'imbécille Lépide lisoient peu Platon et Sophocle ; et pour ce tyran sans courage, Octave Cépias, surnommé si lâchement Auguste, il ne fut un détestable assassin que dans le temps où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que Pétrarque et Bocace ne firent pas naître les troubles de l'Italie. Avouez que le badinage de Marot n'a pas produit la St. Barthélemi, et que la tragédie du Cid ne causa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité et l'indomptable orgueil des hommes depuis Thomas Kouli-Kan, qui ne savoit pas lire, jusqu'à un commis de la douane, qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'âme, la rectifient, la consolent ; elles vous servent, monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles ; vous êtes comme Achille qui

s'emporte contre la gloire, et comme le père Malebranche, dont l'imagination brillante écrivoit contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi; puisque dans tous les temps, et dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait; comme il faut aimer la société dont tant d'hommes méchans corrompent les douceurs; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuie.

30 Août, 1755.

§ 248. *Réponse de J. J. Rousseau à Voltaire.*

C'est à moi, monsieur, de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes tristes rêveries je n'ai point cru vous faire un présent digne de vous, mais m'acquitter d'un devoir, et vous rendre un hommage que nous vous devons tous, comme à notre chef. Sensible, d'ailleurs, à l'honneur que vous faites à ma patrie, je partage la reconnoissance de mes concitoyens, et j'espère qu'elle ne fera qu'augmenter encore, lorsqu'ils auront profité des instructions que vous pouvez leur donner. Embellissez l'asile que vous avez choisi: éclairez un peuple digne de vos leçons; et vous, qui savez si bien peindre les vertus et la liberté, apprenez-nous à les chérir dans nos murs comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire.

Vous voyez que je n'aspire pas à nous rétablir dans notre bêtise, quoique je regrette beaucoup, pour ma part, le peu que j'en ai perdu. A votre égard, monsieur, ce retour seroit un miracle, si grand à la fois et si nuisible, qu'il n'appartiendroit qu'à Dieu de le faire, et qu'au diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de retomber à quatre pates; personne au monde n'y réussiroit moins que vous. Vous nous redressez trop bien sur nos deux pieds, pour cesser de vous tenir sur les deux vôtres.

Je conviens de toutes les disgrâces qui poursuivent les hommes célèbres dans les lettres; je conviens même de tous les maux attachés à l'humanité, et qui semblent indépendans de nos vaines connoissances. Les hommes ont ouvert sur eux-mêmes tant de sources de misère, que quand le hasard en détourne quelqu'une, ils n'en sont guère moins inondés. D'ailleurs, il y a, dans le progrès des choses, des liaisons cachées que le vulgaire n'aperçoit pas, mais qui n'échapperont pas à l'œil du sage, quand il y voudra réfléchir. Ce n'est ni Térence, ni Cicéron, ni Virgile, ni Sénèque, ni Tacite; ce ne sont ni les savans, ni les poëtes qui ont produit les malheurs de Rome et les crimes des Romains; mais sans le poison lent et secret qui corrompoit peu à peu le plus vigoureux gouvernement dont l'histoire ait fait mention Cicéron, ni Lucrèce, ni Salluste n'eussent point existé, ou n'eussent point écrit. Le siècle aimable de Lélius et de Térence amenoit de loin le siècle brillant d'Auguste et d'Horace, et enfin les siècles horribles de Sénèque et de Néron, de Domitien et de Martial. Le goût des lettres et des arts naît chez un peuple d'un vice intérieur qu'il augmente. Cependant, s'il est vrai que tous les progrès humains sont pernicieux à l'espèce; ceux de l'esprit et des connoissances, qui augmentent notre orgueil et multiplient nos égaremens, accélèrent bientôt nos malheurs. Mais il vient un temps où le mal est tel que les causes mêmes qui l'ont fait naître, sont nécessaires pour l'empêcher d'augmenter. Quant à moi, si j'avois suivi ma première vocation, et que je n'eusse ni lu, ni écrit, j'en aurois sans doute été plus heureux. Cependant, si les lettres étoient maintenant anéanties, je serois privé du seul plaisir qui me reste. C'est dans leur sein que je me console de tous mes maux; c'est parmi ceux qui les cultivent que je goûte les douceurs de l'amitié. Je leur dois le peu que je sais; je leur dois même l'honneur d'être connu de vous; mais consultons l'intérêt dans nos affaires, et la vérité dans nos écrits. Quoiqu'il faille des philosophes, des historiens, des savans, pour éclairer le monde, et conduire ses aveugles habitans, si le sage Memnon m'a dit vrai, je ne connois rien de si fou qu'un peuple de sages.

Convenez-en, monsieur; s'il est bon que de grands génies instruisent les hommes, il faut que le vulgaire reçoive leurs instructions: si chacun se mêle d'en donner, qui les voudra recevoir? "Les boiteux," dit Montaigne, "sont "mal propres aux exercices du corps; "et aux exercices de l'esprit, les âmes "boiteuses." Mais en ce siècle savant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres. Le peuple reçoit

les écrits des sages pour les juger, et non pour s'instruire. Jamais on ne vit tant de Dandins : le théâtre en fourmille ; les cafés retentissent de leurs sentences ; ils les affichent dans les journaux, les quais s nt couverts de leurs écrits ; j'entends critiquer l'Orphelin, parce qu'on l'applaudit, à tel grimaud si peu capable d'en voir les défauts qu'à peine en sent-il les beautés.

Recherchons la première source des désordres de la société : nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent de l'erreur, bien plus que de l'ignorance ; et que ce que nous ne savons point, nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons savoir. Or, quel plus sûr moyen de courir d'erreurs en erreurs, que la fureur de savoir tout ? Si l'on n'eût prétendu savoir que la terre ne tournoit pas, on n'eût point puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournoit. Si les seuls philosophes en eussent réclamé le titre, l'Encyclopédie n'eût point eu de persécuteurs. Si cent mirmidons n'aspiroient à la gloire, vous jouiriez en paix de la vôtre, ou du moins vous n'auriez que des rivaux dignes de vous.

Ne soyez donc pas surpris de sentir quelques épines inséparables des fleurs qui couronnent les grands talens. Les injures de vos ennemis sont les acclamations satiriques qui suivent le cortége des triomphateurs : c'est l'empressement qu'a le public pour tous vos écrits qui produit les vols dont vous vous plaignez ; mais les falsifications n'y sont pas faciles; car le fer ni le plomb ne s'allient point avec l'or.

Je suis sensible à votre invitation ; et si cet hiver me laisse en état d'aller au printemps habiter ma patrie, j'y profiterai de vos bontés. Je suis de tout mon cœur et avec respect, etc.

A Paris, le 10 Septembre, 1755.

§ 249. *Lettre de Voltaire à Madame Dupuy, Femme du Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, qui, plusieurs Années avant son Mariage, avoit consulté l'Auteur sur les Livres qu'elle devoit lire.*

Je ne suis, mademoiselle, qu'un vieux malade, et il faut que mon état soit bien douloureux, puisque je n'ai pu répondre plutôt à la lettre dont vous m'honorez, et que je ne vous envoie que de la prose pour vos jolis vers. Vous me demandez des conseils : il ne vous en faut point d'autre que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue Italienne, doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née, et que personne ne peut donner. Le Tasse et l'Arioste vous rendront plus de services que moi, et la lecture de nos meilleurs poëtes vaut mieux que toutes les leçons ; mais puisque vous daignez de si loin me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis long-temps en possession des suffrages du public, et dont la réputation n'est point équivoque. Il y en a peu : mais on profite bien davantage en les lisant, qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs qui n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le recherchent jamais ; pensent avec bon sens et s'expriment avec clarté. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'est simple, tout est affecté, on s'éloigne en tout de la nature, on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres.

Tenez-vous-en, mademoiselle, à tout ce qui vous plaît en eux. La moindre affectation est un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le Tasse et l'Ariote, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'esprit, et les François sont dans le même cas. Voyez avec quel naturel madame de Sévigné et d'autres dames écrivent. Comparez ce style avec les phrases entortillées de nos petits romans : Je vous cite les héroïnes de votre sexe, parce que vous me paroissez faites pour leur ressembler. Il y a des pièces de madame Deshoulières, qu'aucun auteur de nos jours ne pourroit égaler. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle clarté, quelle simplicité, notre Racine s'exprime toujours. Chacun croit, en le lisant, qu'il diroit en prose tout ce que Racine a dit en vers : croyez que tout ce qui ne sera pas aussi clair, aussi simple et aussi élégant, ne vaudra rien du tout.

Vos réflexions, mademoiselle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrois vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, Fénélon, Bossuet, Racine, Despréaux employoient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler, en lisant souvent ceux qui ont bien écrit : on se fait une habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude;

il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, et de ne lire que cela. On n'a de maître que son plaisir et son goût.

Pardonnez, mademoiselle, à ces longues réflexions ; ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres. J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

§ 250. *Lettre de Voltaire au Prince Louis de Virtemberg.*

Un Suisse, un solitaire, un de vos serviteurs le plus tendrement attachés, qui ne lit point les gazettes, qui ne sait rien de ce qui se passe dans ce monde, sait pourtant que votre altesse sérénissime est au milieu des coups de canon, dans une île de la Méditerranée qui appartenoit autrefois à Vénus, ensuite aux Carthaginois ; qui n'étoit point faite pour des Anglois, et qui sera bientôt toute entière à M. le maréchal de Richelieu. Si vous êtes là, monseigneur, comme je n'en doute pas, vous avez très-bien fait d'y venir en si bonne compagnie. On ne peut pas toujours être à l'affût d'un canon ou au bivac ; on ne peut pas toujours exposer sa vie, quelque agréable que cela soit. Il y a toujours du temps de reste avec la gloire, et c'est ce qui m'encourage à écrire à votre altesse sérénissime. Je me donne rarement cet honneur, parce que les plaisirs ne sont pas faits pour moi. Un vieux malade retiré sur les bords d'un lac, n'est plus fait pour entretenir un jeune prince guerrier, quelque philosophe que soit ce prince.

Si dans les momens de relâche que vous donne le siége, vous vous occupez à lire, il paroît depuis peu des mémoires du feu marquis de Torcy, dignes d'être lus de votre altesse. Elle y verra un détail vrai et instructif des humiliations que Louis XIV eut à essuyer pendant qu'il demandoit grâce aux Hollandois. Vous contribuez actuellement, monseigneur, à une gloire aussi grande que ses abaissemens furent tristes.

La Beaumelle, après avoir déterré, je ne sais comment, les lettres de madame de Maintenon, en a inondé le public. Vous verrez dans ces lettres peu de faits, et encore moins de philosophie.

Le même La Beaumelle a compilé sur des manuscrits six volumes de mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV et de la cour ; mais il a mêlé au peu de vérités que ces mémoires contenoient, toutes les faussetés que l'envie de vendre son livre lui a suggérées, et toutes les indécences de son caractère. Peu d'écrivains ont menti plus impudemment.

Je vous dirai la vérité, monseigneur, quand je vous dirai qu'il ne tient qu'à moi d'aller dans un pays où j'ai fait autrefois ma cour à votre altesse, et que ce n'est pas dans ce pays là que je voudrois lui renouveler mes hommages.

Je crois que M. le prince de Beauveau a souvent le bonheur de vous voir. C'est après vous, monseigneur, celui dont je suis le plus fâché d'être éloigné. Votre altesse sérénissime sait à quel point et avec quel tendre respect je lui serai toujours dévoué.

§ 251. *Lettre de Voltaire à Thomas.*

Je n'ai reçu qu'aujourd'hui, monsieur, le présent dont vous m'avez honoré, et la lettre charmante dont vous l'accompagnez. La mort de notre résident, chez qui le paquet est resté long-temps, a retardé mon plaisir, et je me hâte de vous témoigner ma reconnoissance. Vous ne savez pas combien je vous suis redevable. Ce n'est point là un discours académique, c'est un excellent ouvrage d'éloquence et de philosophie. Autrefois nous donnions, pour sujet du prix, des textes faits pour le séminaire de Saint Sulpice ; aujourd'hui les sujets sont dignes de vous. Il est plaisant qu'à la suite d'un écrit si sublime, il se trouve une approbation, qui ne peut nuire pourtant à votre ouvrage : il est admirable malgré leur suffrage.

On ne lit plus Descartes ; mais on lira son éloge, qui est en même-temps le vôtre. Ah ! monsieur, que vous y montrez une belle âme, et un esprit éclairé ! Quel morceau, que l'histoire de la persécution du nommé Voet contre Descartes ! Vous avez employé et fortifié les crayons de Démosthène pour peindre un coquin absurde qui ose poursuivre un grand homme. Vous m'avez fait un vrai plaisir de ne pas oublier le petit conseiller de province qui méprisoit le philosophe son frère. Tout votre ouvrage m'enchante d'un bout à l'autre, et je vais le relire, dès que j'aurai dicté ma lettre ; car l'état où je suis me permet rarement d'écrire. Vous avez parfaitement séparé le génie de Descartes de ses chimères, et vous avez habilement montré combien l'auteur même des tourbillons étoit un homme supérieur.

On m'a dit que vous faites un poëme épique sur le Czar Pierre. Vous êtes fait pour célébrer les grands hommes ; c'est à vous à peindre vos confrères. Je m'imagine qu'il y aura une philosophie sublime dans votre poëme. Le siècle est monté à ce ton-là, et vous n'y avez pas peu contribué.

Vous faites dans votre éloge de Descartes, un éloge de la solitude qui m'a bien touché. Plût à Dieu que vous voulussiez partager la mienne, et y vivre avec moi comme un frère que l'éloquence, la poésie et la philosophie m'ont donné ! J'ai dans ma masure un ami, qui est, comme moi, votre admirateur, et avec qui je voudrois passer le reste de ma vie ; c'est Damilaville, qu'un malheureux emploi de finance rappelle à Paris. Il vous dira quelle obligation je vous aurois, si vous daigniez venir tenir sa place. Il est vrai que dans l'été nous avons un peu de monde, et même des spectacles, mais je n'en suis pas moins solitaire. Vous travailleriez avec le plus grand loisir : vous feriez renaître ces temps que nos petits maîtres regardent comme des fables, où les talens et la philosophie réunissoient des amis sous le même toit. J'ai bien peur que ma proposition ne soit aussi qu'une fable ; mais enfin il ne tient qu'à vous d'en faire la vérité la plus consolante pour votre serviteur, pour votre admirateur, et, permettez-moi de le dire, pour votre ami.

§ 252. *Lettre de Voltaire à Horace Walpole.*

Il y a quarante ans que je n'ose plus parler Anglois, et vous parlez notre langue très-bien. J'ai vu des lettres de vous, écrites comme vous pensez. D'ailleurs, mon âge et mes maladies ne me permettent pas d'écrire de ma main. Vous aurez donc mes remercîmens dans ma langue.

Je viens de lire la préface de votre *Histoire de Richard III*, elle me paroît trop courte. Quand on a si visiblement raison, et qu'on joint à ses connoissances une philosophie si ferme et d'un style si mâle, je voudrois qu'on me parlât plus long-temps. Votre père étoit un grand ministre et un bon orateur, mais je doute qu'il eût pu écrire comme vous. J'ai toujours pensé, comme vous, monsieur, qu'il faut toujours se défier de toutes les histoires anciennes ; Fontenelle, le seul homme du siècle de Louis XIV, qui fût à la fois poëte, philosophe et savant, disoit qu'elles étoient *des fables convenues*; et il faut avouer que Rollin a trop compilé de chimères et de contradictions.

Après avoir lu la préface de votre histoire, j'ai lu celle de votre roman. Vous vous y moquez un peu de moi : les François entendent raillerie ; mais je vais vous répondre sérieusement.

Vous avez presque fait accroire à votre nation que je méprise Shakespeare. Je suis le premier qui ai fait connoître Shakespeare aux François ; j'en traduisis des passages il y a quarante ans, ainsi que de Milton, de Waller, de Rochester, de Dryden et de Pope. Je peux vous assurer qu'avant moi personne en France ne connoissoit la poésie Angloise; à peine avoit-on entendu parler de Locke. J'ai été persécuté pendant trente ans par une nuée de fanatiques, pour avoir dit que Locke est l'Hercule de la métaphysique, qui a posé les bornes de l'esprit humain.

Ma destinée a encore voulu que je fusse le premier qui ait expliqué à mes concitoyens les découvertes du grand Newton, que quelques personnes parmi nous appellent encore système. J'ai été votre apôtre et votre martyr : en vérité il n'est pas juste que les Anglois se plaignent de moi. J'avois dit, il y a très-long-temps, que si Shakespeare étoit venu dans le siècle d'Addison, il auroit joint à son génie l'élégance et la pureté qui rendent Addison recommandable. J'avois dit " que son génie étoit à lui, et que les fautes étoient à son siècle." Il est précisément, à mon avis, comme le Lopez de Véga des Espagnols, et comme le Calderon ; c'est une belle nature, mais bien sauvage : nulle régularité, nulle bienséance, nul art ; de la bassesse et de la grandeur, de la bouffonnerie avec du terrible : c'est le chaos de la tragédie, dans lequel il y a cent traits de lumière.

Les Italiens, qui restaurèrent la tragédie un siècle avant les Anglois et les Espagnols, ne sont point tombés dans ce défaut ; ils ont mieux imité les Grecs. Il n'y a point de bouffons dans l'Œdipe et dans l'Electre de Sophocle, Je soupçonne fort que cette grossièreté eût son origine dans nos *fous de cour*. Nous étions un peu barbares, tous tant que nous sommes en deçà des Alpes. Chaque prince avoit son *fou* en titre d'office. Des

rois ignorans, élevés par des ignorans, ne pouvoient connoître les plaisirs nobles de l'esprit : ils dégradèrent la nature humaine au point de payer des gens pour leur dire des sottises. De là vint notre *mère sotte* ; et avant Molière, il y avoit toujours un fou de cour dans presque toutes les comédies : cette mode est abominable.

J'ai dit, il est vrai, monsieur, ainsi que vous le rapportez, qu'il y a des comédies sérieuses, telles que le Misantrope, lesquelles sont des chefs-d'œuvre, qu'il y en a de très-plaisantes, comme Georges Dandin ; que la plaisanterie, le sérieux, l'attendrissement peuvent très-bien s'accorder dans la même comédie. J'ai dit : tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. Oui, monsieur, mais la grossièreté n'est pas un genre ; je n'ai jamais prétendu qu'il fût honnête de loger dans la même chambre Charle-Quint et Don Joseph d'Arménie, Auguste et un matelot ivre, Marc Aurèle et un bouffon des rues:

Il me semble qu'Horace pensoit ainsi dans le plus beau des siècles. Consultez son *Art Poétique*. Toute l'Europe éclairée pense de même aujourd'hui, et les Espagnols commencent à se défaire à la fois du mauvais goût comme de l'inquisition : car le bon esprit proscrit également l'un et l'autre.

Vous sentez si bien, monsieur, à quel point le trivial et le bas défigurent la tragédie que vous reprochez a Racine de faire dire à Antiochus dans Bérénice,

De son appartement cette porte est prochaine,
Et cette autre conduit dans celui de la reine.

Ce ne sont pas là certainement des vers héroïques ; mais ayez la bonté d'observer qu'ils sont dans une scène d'exposition, laquelle doit être simple. Ce n'est pas là une beauté de poésie, mais c'est une beauté d'exactitude qui fixe le lieu de la scène, qui met tout d'un coup le spectateur au fait, et qui l'avertit que tous les personnages paroîtront dans ce cabinet, lequel est commun aux autres appartemens ; sans quoi il ne seroit point vraisemblable que Titus, Bérénice et Antiochus parlassent toujours dans la même chambre.

Que le lieu de la scène y soit fixe et marqué,

dit le sage Despréaux, l'oracle du bon goût, dans son Art Poétique, égal pour le moins à celui d'Horace. Notre excellent Racine n'a presque jamais manqué à cette règle ; et c'est une chose digne d'admiration qu'Athalie paroisse dans le temple des juifs, et dans la même place où on a vu le grand-prêtre, sans choquer en lui la vraisemblance.

Vous pardonnerez encore plus, monsieur, à l'illustre Racine, quand vous vous souviendrez que la pièce de Bérénice étoit en quelque façon l'histoire de Louis XIV et de votre princesse Angloise, sœur de Charles II. Ils logeoient tous deux de plain-pied à Saint-Germain, et un salon séparoit leurs appartemens.

Je remarquerai en passant, que Racine fit jouer sur le théâtre les amours de Louis XIV avec sa belle-sœur, et que ce monarque lui en sut très-bon gré : un sot tyran auroit pu le punir. Je remarque encore que cette Bérénice si tendre, si délicate, si désintéressée, à qui Racine prétend que Titus devoit toutes ses vertus, et qui fut sur le point d'être impératrice, n'étoit qu'une juive insolente et débauchée que Juvénal appelle barbare incestueuse. J'observe en troisième lieu qu'elle avoit quarante-quatre ans quand Titus la renvoya. Ma quatrième remarque est qu'il est parlé de cette maîtresse juive de Titus dans les Actes des Apôtres. Elle étoit encore jeune lorsqu'elle vint, selon l'auteur des Actes, voir le gouverneur de Judée Festus, et lorsque Paul étant accusé d'avoir souillé le temple, se défendoit en soutenant qu'il étoit toujours bon pharisien. Mais laissons là le pharisianisme de Paul et les galanteries de Bérénice ; revenons aux règles du théâtre, qui sont plus intéressantes pour les gens de lettres.

Vous n'observez, vous autres libres Bretons, ni *unité de lieu*, ni *unité de temps*, ni *unité d'action*. En vérité, vous n'en faites pas mieux ; la vraisemblance doit être comptée pour quelque chose. L'art en devient plus difficile, et les difficultés vaincues donnent en tout genre du plaisir et de la gloire.

Permettez-moi, tout Anglois que vous êtes, de prendre un peu le parti de ma nation. Je lui dis si souvent ses vérités, qu'il est bien juste que je la caresse, quand je crois qu'elle a raison. Oui, monsieur, j'ai cru, je crois, et je croirai que Paris est supérieur à Athènes en fait de tragédies et de comédies. Molière et

même Régnard me paroissent l'emporter sur Aristophane, autant que Démosthène l'emporte sur nos avocats. Je vous dirai hardiment que toutes les tragédies Grecques me paroissent des ouvrages d'écoliers, en comparaison des *sublimes scènes* de Corneille, et des *parfaites tragédies* de Racine. C'étoit ainsi que pensoit Boileau lui-même, tout admirateur des anciens qu'il étoit. Il n'a fait nulle difficulté d'écrire, au bas du portrait de Racine, que ce grand homme avoit surpassé Euripide et balancé Corneille.

Oui, je crois démontré qu'il y a beaucoup plus d'hommes de goût à Paris que dans Athènes. Nous avons plus de trente mille âmes à Paris, qui se plaisent aux beaux-arts, et Athènes n'en avoit pas dix mille ; le bas peuple d'Athènes n'entroit pas au spectacle, et il n'y entre pas chez nous, excepté quand on lui donne un spectacle *gratis*, dans des occasions solennelles ou ridicules. Notre commerce continuel avec les femmes, a mis dans nos sentimens beaucoup de délicatesse, plus de bienséance dans nos mœurs, et plus de finesse dans notre goût. Laissez-nous notre théâtre, laissez aux Italiens leur *favole boscarecie* ; vous êtes assez riches d'ailleurs.

De très-mauvaises pièces, il est vrai, ridiculement intriguées, barbarement écrites, ont pendant quelque temps à Paris des succès prodigieux, soutenus par la cabale, l'esprit de parti, la mode, la protection passagère de quelques personnes accréditées. C'est l'ivresse du moment, mais en très-peu d'années l'illusion se dissipe. Don Japhet d'Arménie et Jodelet sont renvoyés à la populace, et le siége de Calais n'est plus estimé qu'à Calais.

Il faut que je vous dise encore un mot sur la rime que vous nous reprochez. Presque toutes les pièces de Dryden sont rimées ; c'est une difficulté de plus. Les vers qu'on retient de lui, et que tout le monde cite, sont rimés : et je soutiens encore que Cinna, Athalie, Phèdre, Iphigénie, étant rimées, quiconque voudroit secouer ce joug, en France, seroit regardé comme un artiste foible qui n'auroit pas la force de le porter.

En qualité de vieillard, je vous dirai une anecdote. Je demandois un jour à Pope, pourquoi Milton n'avoit pas rimé son poëme, dans le temps que les autres poëtes rimoient leurs poëmes à l'imitation des Italiens ; il me répondit : *Because he could not.*

Je vous ai dit, monsieur, tout ce que j'avois sur le cœur. J'avoue que j'ai fait une grosse faute, en ne faisant pas attention que le comte de Leicester s'étoit d'abord appelé Dudley ; mais si vous avez la fantaisie d'entrer dans la chambre des pairs, et de changer de nom, je me souviendrai toujours du nom de Walpole avec l'estime la plus respectueuse.

Avant le départ de ma lettre, j'ai eu le temps, mosieur, de lire votre Richard III. Vous feriez un excellent *attorney general.* Vous pesez toutes les probabilités : mais il paroît que vous avez une inclination secrète pour ce bossu. Vous voulez qu'il ait été beau garçon et même galant homme. Je veux croire avec vous que Richard III n'étoit ni si laid ni si méchant qu'on le dit ; mais je n'aurois pas voulu avoir affaire à lui. Votre *rose blanche* et votre *rose rouge* avoient de terribles épines pour la nation.

Those gracious kings are all a pack of rogues.

En vérité, en lisant l'histoire des York, des Lancastre et de bien d'autres, on croit lire l'histoire de voleurs de grands chemins. Pour votre Henri VII, il n'étoit qu'un coupeur de bourse.

Ferney, 15 de Juillet, 1768.

§ 253. *Lettre de Voltaire à M. de Malesherbes, ministre d'Etat.*

Vous ne vous contentez pas, monseigneur, des bénédictions de la France ; vous étendez vos bontés jusqu'aux frontières de la Suisse. J'étois dans un état douloureux, après un de ces petits avertissemens que la nature donne souvent aux gens de mon âge, lorsque madame de Rosambo a daigné faire une apparition dans ma retraite avec monsieur votre gendre, et les cousins issus de germain de Télémaque. J'ai vu chez moi deux familles de grands hommes, etquoique mon état ne m'ait pas permis de jouir de cet honneur autant que je l'aurois voulu, je me suis senti consolé autant qu'honoré. Vous avez joint à cet avantage que je vous dois, cette lettre charmante dont vous me permettez de vous faire les plus sincères et les plus tendres remercîmens. Madame de Rosambo est comme vous, monseigneur : elle porte

la consolation partout où elle paroît ; elle tient de vous le don d'attirer tous les cœurs autour d'elle.

Je crains d'abuser des momens que vous donnez au bien public, en vous parlant des obligations que je vous ai, et de la bonté généreuse avec laquelle vous en avez daigné user envers moi ; mais ces bontés ne sortiront jamais de ma mémoire.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

Monseigneur,
Votre.....

§ 254. *Lettre de Voltaire à Madame du Bocage.*

Génie vous-même, madame ; je suis un pauvre vieillard, moitié poëte, moitié philosophe, et qui n'est pas à moitié persécuté, quoiqu'il ne dût être qu'un objet de pitié, étant surchargé de quatre-vingt-quatre ans et de quatre-vingt-quatre maladies, et étant très-près par conséquent d'aller voir mes anciens maîtres que j'ai bien mal imités, les Socrate et les Sophocle. Quand je verrai Corrine, je lui soutiendrai hardiment qu'elle ne vous valoit pas, soit qu'elle voulût briller dans la société, soit qu'elle voulût l'emporter sur les hommes dans l'art d'écrire.

Je ne suis point étonné qu'Alzire m'ait valu votre lettre, qui m'a infiniment touché. Vous vous êtes retrouvée dans le pays que vous aviez embelli. Vous, madame, et les insurgens, me rendez l'Amérique précieuse.

Madame Dennis est aussi sensible à votre souvenir, qu'elle est loin de jouer encore Alzire. Elle a été presque aussi malade que moi, et c'est beaucoup dire. S'il me restoit la force de désirer, je désirerois d'être à Paris, pour jouir de l'honneur de votre société aussi souvent que vous me le permettriez, pour aimer ce naturel charmant, cette égalité et cette simplicité que relèvent vos talens, et pour vous dire avec la même simplicité que je serai du fond de mon cœur, avec le plus sincère respect, madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur jusqu'au dernier moment de ma vie.

Le Vieux Malade de Ferney.

§ 255. *Lettre de Voltaire à M. de la Harpe.*

Votre lettre du 12 Novembre, mon cher confrère, m'apprend les petites persécutions que notre compagnie essuie. J'ai d'ailleurs été informé des petites tracasseries qu'on m'a faites auprès de M. de Chabanon. On a voulu le rendre mon ennemi en le rendant mon confrère, lui que j'ai toujours reçu chez moi avec la plus tendre amitié : cela est bien injuste ; mais peut-on attendre des hommes autre chose que des injustices ?

Songez à vous, mon cher confrère ; mettez les derniers fleurons à vos couronnes par les Barmécides et les Menzicof. Pour moi, j'ai la folie de faire jouer à Ferney des tragédies de province faites par un vieillard de quatre-vingt-quatre ans. Cela nous amuse un moment par la rareté du fait : *dulce est desipere in loco*. C'est le mariage de M. de Villette, très-connu de vous, qui nous vaut toutes ces bouffonneries. Il est venu nous voir, et nous l'avons marié, pour lui faire les honneurs de la maison. Il épouse une jeune et belle demoiselle, fille d'un officier des gardes que nous avions chez nous. Cette demoiselle n'a d'autre dot que sa beauté et sa sagesse. M. de Villette, qui possède cinquante mille écus de rente, fait un très-bon marché. Pour moi, je reste seul dans mon lit, et j'y radote en vers et en prose.

Je vous envoie un ouvrage plus sérieux que nos drames de Ferney. Vous devez vous y intéresser, mon cher confrère, non pas en qualité d'académicien, mais en qualité de Suisse du pays de Vaud ; car enfin, vous êtes mon compatriote. Je suis un membre d'une société de Berne. Un des membres de la société a donné cinquante louis, et moi cinquante autres, pour un prix qui sera adjugé à celui qui aura fourni la meilleure méthode de corriger l'abominable loi criminelle reçue en France, et dans plusieurs états de l'Allemagne. Nous venons au secours de l'humanité et de la raison bien cruellement traitées.

Si vous connoissez quelque jeune candidat de la chicane, à qui vous vous intéressiez, et à qui vous vouliez faire gagner cent louis d'or, donnez-lui ce programme à lire, et faites-lui gagner le prix, à moins que vous ne vouliez nous faire l'honneur de le gagner vous-même.

Vous verrez dans ce programme des choses que vous connoissez, et qui doivent faire dresser les cheveux à la tête de tous les honnêtes gens. Adieu, mon cher confrère, combattez, triomphez et prospérez.

§ 256. *Lettre de M. le Chevalier de Boufflers à Madame sa Mère.*

Me voici dans le charmant pays de Vaud ; je suis au bord du lac de Genève, bordé d'un côté par les montagnes du Valais et de la Savoie, et de l'autre par de superbes vignobles dont on fait à cette heure la vendange. Les raisins sont énormes et excellens ; ils croissent depuis le bord du lac jusqu'au sommet du mont Jura ; en sorte que, d'un même coup-d'œil, je vois des vendangeurs, les pieds dans l'eau, et d'autres juchés sur des rochers à perte de vue. C'est une belle chose que le lac de Genève ! il semble que l'océan ait voulu donner à la Suisse son portrait en miniature. Imaginez une jatte de quarante lieues de tour, remplie de l'eau la plus claire que vous ayez jamais bue, qui baigne d'un côté les châtaigniers de la Savoie, et de l'autre les raisins du pays de Vaud. Du côté de la Savoie, la nature étale toutes ses horreurs, et de l'autre toutes ses beautés ; le mont Jura est couvert de villes et de villages, dont la vigne couvre les toits et dont le lac mouille les murs ; enfin, tout ce que je vois, me cause une surprise qui dure encore pour les gens du pays. Mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est la simplicité des mœurs de la ville de Vévay. On ne m'y connoît que comme un peintre, et j'y suis traité partout comme à Nancy. Je vais dans toutes les sociétés ; je suis écouté et admiré de beaucoup de gens qui ont plus de sens que moi ; et j'y reçois des politesses, que j'aurois tout au plus à attendre de la Lorraine : l'âge d'or dure encore pour ces gens-là. Ce n'est pas la peine d'être grand seigneur pour se présenter chez eux, il suffit d'être homme. L'humanité est pour ce bon peuple-ci, tout ce que la parenté seroit pour un autre.

Il vient de m'arriver une aventure qui tiendroit sa place dans le meilleur roman. J'ai été chez une femme qu'on m'avoit indiquée, pour lui demander de vouloir bien me procurer de l'ouvrage. Son mari l'a engagée, quoique vieille, à se faire peindre ; j'ai parfaitement réussi. Pendant le temps du portrait, j'ai toujours mangé chez elle, et elle m'a fort bien traité. Ce matin, quand j'ai donné les derniers coups à l'ouvrage, le mari m'a dit : Monsieur, voilà un portrait parfait ; il ne me reste plus qu'à vous satisfaire et à vous demander votre prix.

Je lui ai dit : Monsieur, on ne se juge jamais bien soi-même ; le grand mérite se voit en petit, et le petit se voit en grand. Personne ne s'apprécie, et il est plus raisonnable de se laisser juger par les autres ; nos yeux ne nous sont pas donnés pour nous regarder.

Monsieur, m'a-t-il dit, votre façon de parler m'embarrasse autant que la bonté de votre portrait. Je trouve que, quelque chose que vous me demandiez, vous ne sauriez me demander trop.

Et moi, monsieur, quelque peu que vous me donniez, je ne trouverai point que ce soit trop peu ; je vous prie de n'avoir de ce côté-là aucune honte, et de compter pour beaucoup les bons traitemens que j'ai reçus de vous, dont je suis plus content que je ne le serai de quelque argent que je reçoive.

Monsieur, je vous devois au-delà des politesses que je vous ai faites, mais je vous dois encore infiniment pour le plaisir que vous m'avez fait.

Monsieur, si j'avois l'honneur d'être connu de vous, je hasarderois de vous en faire un présent, et ce n'est que pour vous obéir que je recevrai le prix que vous voudrez bien y mettre ; mais conformez-vous, s'il vous plaît, aux circonstances du pays qui n'est pas riche, et du peintre qui est plus reconnoissant qu'intéressé.

Monsieur, puisque vous ne voulez rien dire, je vais hasarder d'acquitter en partie ce que je vous dois.

A l'instant le pauvre homme va à son bureau, et revient la main pleine d'argent, me disant : Monsieur, c'est en tâtonnant, que je cherche à satisfaire ma dette. Et, en même temps, il me remit trente-six livres.

Monsieur, lui dis-je, souffrez que je vous représente que c'est trop pour un ouvrage de cinq heures au plus, fait en aussi bonne compagnie que la vôtre ; permettez que je vous en remette les deux tiers, et qu'en échange, je donne à madame votre portrait en pur don.

Le pauvre homme et la pauvre femme tombèrent des nues. J'ai ajouté beaucoup de choses honnêtes ; et je m'en suis allé, emportant leurs bénédictions, et leurs douze livres que je leur rendrai à mon départ.

Il y a pourtant ici quelqu'un qui me connoît : c'est M. de Courvoisier, colonel-commandant du régiment d'Anhalt, qui étoit à Metz, sous les ordres de mon frère, et qui m'y a vu. Quand j'ai su qu'il étoit ici, j'ai été le chercher ; et il m'a donné sa parole d'honneur du secret; il le garde, même dans sa famille,

Il a un vieux père et une vieille mère, de cette ancienne pâte dont on a perdu la composition. Il a deux sœurs dont l'une a quarante ans et l'autre vingt. La cadette est belle comme un ange ; je la peins à cette heure, et elle n'est occupée qu'à me chercher des pratiques pour me faire gagner de l'argent.

Nous allons, M. Belpré et moi, dans toutes les assemblées sous le même nom; et nous voyons plus d'honnêtes gens dans une ville de trois mille habitans, qu'on n'en trouveroit dans toutes les villes des provinces de la France. Sur trente ou quarante jeunes filles ou femmes il ne s'en trouve pas quatre de laides.

Adieu, madame ; voilà une assez longue lettre. Si j'y ajoutois ce que j'ai toujours à vous dire de mon adoration pour vous, vous mourriez d'ennui. Mettez-moi aux pieds du roi ; contez-lui mes folies, et annoncez-lui une de mes lettres où je voudrois bien lui manquer de respect, afin de ne le pas ennuyer. Les princes ont plus besoin d'être divertis qu'adorés.

§ 257. *Lettre du Roi de Suède au Comte d'Ostein, &c.*

Je vous appelle à la tête de mon sénat pour mon conseil et mon guide. Si j'avois connu dans mon royaume un homme qui eût plus de lumières, et plus de vertus, j'aurois respecté votre repos ; mais le ciel en créant les hommes de génie, les destine en même temps, et les dévoue au bien public. J'ai fait mon devoir, faites le vôtre : j'ai voulu montrer à toute la nation et à toute l'Europe que je veux environner mon trône de l'éclat que les vertus répandent ; si vous refusez plus long-temps de vous rendre à mes vœux et à ceux de mon peuple, je vous en rendrai responsable à la nation et à la postérité.

6 Janvier, 1774.

§ 258. *Lettre de Louis XVI à M. le Comte de Maurepas.*

Choisy, le 11 Mai, 1774.

Dans la juste douleur qui m'accable et que je partage avec tout mon royaume, j'ai de grands devoirs à remplir. Je suis roi ; ce titre renferme bien des obligations ; mais je n'ai que vingt ans et n'ai pas les connoissances qui me sont nécessaires. La certitude que j'ai de votre probité et de votre habileté dans les affaires, m'engage à vous prier de me donner vos conseils. Venez donc le plutôt qu'il vous sera possible.

§ 259. *Lettre à Milady ***, sur l'Education.*

Milady,

Vous voulez donc que je trace le plan que vous devez faire suivre à vos enfans dans l'étude de la langue Françoise, afin que cette étude serve au développement de leur raison et de leur goût. Je vais vous communiquer mes idées ; je l'ai promis, je tiendrai parole ; mais je crains bien qu'elles s'accordent peu avec celles d'un grand nombre de personnes, et, peut-être même avec les vôtres. Chacun a sa manière de voir et de sentir. La nature s'est plu à mettre autant de variété dans les esprits que dans les figures. De là cette diversité d'opinions et de systèmes qui se heurtent et se détruisent l'un l'autre avec rapidité, et qui ne laissent pas plus de trace que ces fétus que le vent chasse et disperse sur la surface de la terre. Ce qui est clair pour l'un, est obscur pour l'autre; et ce qui paroît la raison même à celui-ci, n'est souvent pour celui-là que le rêve, et peut-être le délire d'une imagination abusée. Ainsi, Milady, en vous communiquant mes idées, je ne vous réponds pas qu'elles soient accueillies de tout le monde ; je ne vous réponds que de la droiture de mes intentions, et du désir que j'ai de vous prouver combien je suis flatté de la confiance dont vous m'honorez. Mais avant d'entrer en matière, pourrois-je me dispenser de rendre hommage à la justesse d'une de vos observations, savoir, que le temps qu'on donne à l'étude des langues étrangères est

un temps irréparablement perdu, si l'on n'en retire que le seul avantage de les parler; et qu'il vous semble que ces langues ne doivent entrer dans le plan d'une bonne éducation qu'autant qu'elles servent de fondement à des connoissances d'un ordre supérieur, et qu'elles sont une occasion de les acquérir, ou du moins de les développer. Dans les idées que vous vous êtes faites de l'éducation, vous voulez que tout contribue plus ou moins directement à apprendre *l'art de penser*. Ce désir est noble, élevé et digne de vous.

Il y a deux méthodes pour apprendre les langues : celle des principes, et celle de la pratique.

Si on ne les étudie que pour en faire un passe-temps, ou pour dire qu'on les a apprises, on peut, si l'on veut, se borner à la méthode de la pratique, quoiqu'elle soit très-longue, et presque toujours incertaine. Qu'importe aux personnes qui n'ont d'autre but que de remplir les vides de leurs journées, ou d'obéir à la mode, de passer cinq ou six ans à ne savoir qu'imparfaitement ce qu'elles pourroient savoir, et très-bien, en six mois ? Ce misérable calcul pourroit-il les effrayer, elles qui attachent aussi peu d'importance à l'emploi du temps qu'à la connoissance de ces langues ? Pourvu qu'elles se mettent en état d'éviter le reproche de n'avoir reçu qu'une demi-éducation, ou qu'elles se dérobent une heure ou deux par jour au poids du loisir, leur but est rempli. Que leur resteroit-il encore à désirer ?

Pour vous, Milady, qui voulez que toute espèce d'étude contribue au développement de quelque faculté; vous qui regardez comme un devoir qui vous est imposé par la Providence, de donner à vos enfans les instructions les plus propres à faire leur bonheur, et le bien de la société dont ils sont membres, vous adopterez, j'en suis sûr, la méthode des principes. Votre expérience vous a convaincue qu'elle est la plus simple, la plus courte, et la seule dont le succès ne soit pas douteux. En tout il faut une base et une base solide : or la connoissance d'une langue ne peut en avoir d'autre que la connoissance des principes sur lesquels elle porte. Chercher à l'élever sur d'autres fondemens, c'est vouloir qu'elle n'ait pas plus de consistance que ces bulles que les enfans, à l'aide d'un chalumeau, tirent du savon : un souffle les a fait naître, un souffle les fait évanouir. L'étude des langues n'est pas un jeu : c'est un objet très-sérieux, et d'une nature si importante que sur lui seul porte tout l'édifice des connoissances humaines.

Mais, dit-on, quand sans doute on n'a pas examiné la question avec assez de soin, ou, peut-être, qu'on a des raisons pour le dire, les principes sont rebutans : ils ennuient et dégoûtent bientôt. Pourquoi fatigueroit-on la mémoire de préceptes dont l'aridité n'est propre qu'à dessécher l'esprit, à flétrir le cœur, et à obscurcir à leur aurore les beaux jours de l'enfance ? Ah ! Milady, répétera-t-on sans cesse cette objection ? Ne voudra-t-on pas enfin se convaincre que ce ne sont pas les préceptes qui rebutent, mais seulement la manière dont on les présente. Il est un art, oui, Milady, il est un art d'ôter aux préceptes cette sècheresse dont on se plaint. Si l'on est assez heureux pour le connoître, ne doutez pas que ce dont on fait un épouvantail avec si peu de raison ne contribue à étendre l'esprit, et à le parer de tout ce que la délicatesse et la grâce ont de plus enchanteur et de plus piquant.

Voulez-vous, Milady, que vos enfans trouvent du plaisir dans l'étude de la langue Françoise ? veillez à ce qu'on ne leur en mette sous les yeux que les véritables principes, et qu'on ne leur en donne que des idées simples, claires et vraies : empêchez qu'on n'étouffe leur raison naissante sous un tas de mots qui ne leur présente aucun sens, et de dénominations barbares que le raisonnement ne réprouve pas moins que le goût. Jugez de l'effet qu'ils ont sur l'esprit d'un enfant par celui qui se montre sur sa figure. Prononce-t-il un de ces grands mots auxquels il ne peut attacher aucune idée ? on diroit de la tête de Méduse. Aussitôt ses traits se décomposent et grimacent; son front, siége heureux de l'innocence et de la candeur, se flétrit et se ride; ses yeux qui pétilloient de plaisir et de joie s'obscurcissent; toute sa beauté s'évanouit, et cette grâce ingénue et touchante qui nous plaît et qui nous attache expire sur ses lèvres avec le sourire. Epargnez, Milady, épargnez à vos enfans ce tourment dont le seul effet seroit d'arrêter dans son élan leur jeune pensée. Ordonnez surtout qu'on ne choisisse pour l'application des principes qu'on leur donne que des exemples qui renferment un genre d'ins-

truction quelconque. L'enfance sent, plus qu'on ne pense, son ignorance et ses besoins C'est ce qui la rend avide de connoissances. Ayez soin qu'on fasse servir au développement de quelque faculté cette disposition que la nature ne lui a pas donnée sans dessein. En général, on oublie trop dans l'enseignement des langues, que toutes les connoissances humaines se tiennent et portent sur une base commune, et que cette base est la grammaire. On doit donc dans cet enseignement, ne perdre jamais trois objets de vue, savoir, les qualités logiques du discours, ses qualités grammaticales et ses qualités de goût.

Les qualités logiques du discours sont la clarté et la vérité. On formera les enfans à ces qualités, si on leur montre avec soin le rapport de convenance ou de disconvenance qu'il y a entre les idées. Sans entrer dans des discussions bien profondes, il est très-aisé de leur faire sentir qu'il y a trois opérations en nous : nous percevons, nous jugeons et nous raisonnons. Percevoir c'est avoir des idées ; juger, c'est lier les idées entre elles ; raisonner, c'est lier entre eux les jugemens. *Dieu* et *toute-puissance* sont des perceptions ; c'est ce qu'on appelle *idées*. Elles doivent être claires, c'est-à-dire, il faut qu'elles représentent les objets d'une manière nette et distincte ; elles doivent être vraies, c'est-à-dire, il faut qu'elles représentent les objets tels qu'ils sont. *Dieu est tout-puissant* est un jugement. Tout jugement suppose deux idées, et un lien qui les unisse entre elles. La première est l'objet dont on affirme la seconde ; la seconde est la qualité affirmée de la première : le lien est ce qui forme cette affirmation. Les idées ne sont pas un tout ; elles n'en sont que les élémens : mais le jugement est un tout, et ce tout est inséparable dans les vues de l'esprit. C'est une seule pensée. Voilà le point d'où il faut partir. Quand on a fixé les enfans sur ces deux premières opérations, on doit les conduire par degrés à la troisième, qui est le raisonnement. J'ai déjà dit que le raisonnement est la liaison de plusieurs jugemens. Ainsi, *il faut aimer ce qui est bon, or Dieu est bon, donc il faut aimer Dieu*, est un raisonnement qui, comme le jugement, ne fait qu'un tout dans l'esprit. C'est une pensée composée de plusieurs jugemens, et d'autant d'idées qu'il en faut pour former chaque jugement. Voilà ce qui se passe dans l'intérieur de l'esprit.

Mais veut-on manifester ces opérations à l'extérieur ? ces pensées qui ne font qu'un tout se décomposent par l'énonciation, et changent même de nom. Les idées s'appellent des termes ; les jugemens, des propositions ; les raisonnemens, des argumens qu'on doit renvoyer à la logique : il suffit d'en avoir donné une idée. Il y a peu de choses à dire aux enfans sur les termes : on doit seulement leur observer qu'il faut qu'il y ait du rapport entre eux. Il n'en est pas de même des propositions dont il est essentiel qu'ils connoissent les différentes espèces. Si la proposition se montre sous la forme du jugement qui sert d'exemple, elle est simple : mais elle se montre le plus souvent sous une autre forme, parce qu'un de ses termes, et quelquefois même tous les deux, sont accompagnés de modificatifs ; dans ce cas elle est complexe. Si je dis, *Dieu qui est tout-puissant renverse au gré de sa volonté souveraine les empires qui paroissent les mieux affermis*, cette proposition renferme trois jugemens, c'est-à-dire, trois propositions particulières, dont une seule est principale et les deux autres subordonnées, et qu'on nomme pour cette raison *incidentes*. Pour habituer les enfans à bien distinguer ces propositions, il faut leur faire décomposer les propositions complexes, en leur faisant remarquer, que comme la clarté et la vérité de chaque proposition particulière dépendent de la clarté et de la vérité du rapport entre les termes, de même la clarté et la vérité de la proposition complexe dépendent de la clarté et de la vérité du rapport entre les propositions. Fixés sur ce point, ils concevront aisément que cette clarté et cette vérité doivent se trouver dans le discours, parce que l'expression ne peut être le signe de la pensée, qu'autant qu'elle la représente en la démêlant de tout ce qui n'est pas elle, et qu'elle la fait connoître aux autres telle qu'elle est dans l'esprit. C'est une erreur de croire que ce genre d'instruction soit au-dessus de la portée des enfans. Qu'on fasse entrer ces idées une à une dans leur esprit, et l'on y développera des germes qui n'attendent, pour éclore, que la douce chaleur d'une instruction

bien dirigée; au lieu qu'il n'arrive que trop souvent qu'on les y étouffe dans la première éducation. Si l'on traitoit les enfans en personnes raisonnables, on hâteroit en eux le moment de la raison.

Les qualités grammaticales du discours se réduisent à deux, les règles d'accord et les règles de régime. Il ne sauroit y en avoir d'autres : elles constituent la grammaire proprement dite. Pour former les enfans à ces deux qualités, il faut leur faire connoître avec soin les différentes espèces de mots, et les bien fixer sur leur nature et sur leurs fonctions : et pour y parvenir sûrement, on doit leur apprendre à distinguer les mots dont la destination est d'exprimer les objets de nos pensées de ceux dont la fonction est d'en manifester la manière et la forme : théorie fondamentale, sans laquelle il n'est point de vraie connoissance d'une langue. C'est de ce point qu'on doit partir, pour leur faire voir qu'il y a des principes généraux communs à toutes les langues, parce que les hommes ayant partout le même fond d'idées et de sentimens avec les mêmes organes, ont dû obéir, dans la manifestation de leurs pensées, à l'impulsion de la nature qui a en tous lieux une marche constante ; et des principes particuliers à chacune d'elles, parce que la différence des signes représentatifs des idées à laquelle ont donné lieu les climats, les coutumes, les gouvernemens et les productions même des différens pays, a nécessairement introdnit une différence dans la construction de ces signes : ce sont principalement ces derniers qui en constituent le génie. Cette connoissance habituera les enfans à ne pas juger des langues les unes par les autres, et surtout, à l'exemple de tant de personnes, à ne pas attribuer aux langues modernes les choses mêmes qui les distinguent des langues anciennes. Recommandez donc, Milady, qu'on ne donne à vos enfans que les principes qui sont de la langue Françoise ; mais en leur faisant remarquer avec soin ceux qui ont des rapports avec les autres langues, et ceux qui les en différencient. Comme j'ai déjà parlé dans cette lettre de cet objet, j'ajouterai seulement qu'on ne doit laisser passer aucun mot, sans leur en montrer l'emploi, et sans leur dire la raison de cet emploi ; et que pour cela, il est nécessaire de leur faire décomposer toutes les phrases où un emploi nouveau d'un mot peut donner lieu au développement d'un nouveau principe.

Les qualités de goût du discours consistent dans le choix et dans l'arrangement. C'est ici, Milady, que vous devez donner une attention toute particulière. Empêchez qu'on ne surcharge la mémoire de vos enfans de phrases insignifiantes, si vous ne voulez pas qu'ils les rejètent avec dédain, et que de ce dédain, ils passent au dégoût. Eloignez d'eux ces lectures qui, sous la vaine apparence d'être proportionnées à leur âge, ne font que prolonger le temps de l'enfance, et qui n'offrant pour tout aliment à l'esprit qu'un objet continu de déraison et de mauvais goût, ne sont propres qu'à anéantir tous vos projets, et à frustrer toutes vos espérances. Suivez une voie tout opposée. Elevez leur âme, dirigez leur cœur, et formez leur goût. Et pour y réussir, meublez leur tête de beaucoup d'idées ; ornez leur esprit d'une grande variété de connoissances qui soient comme autant de pierres d'attente ; embellissez leur imagination de tableaux magnifiques et d'un pittoresque frappant ; enrichissez leur mémoire tantôt d'un trait d'histoire intéressant, tantôt d'une description vive et animée, et quelquefois d'un grand principe de morale déguisé sous les traits d'une fiction ingénieuse. Remplissez en un mot leur mémoire de tous les passages de nos classiques les plus propres à répondre à l'étendue de vos desseins sur eux. Ne croyez pas, Milady, que cette tâche soit difficile à remplir : elle n'exige qu'une attention, c'est de ne mettre entre leurs mains que les auteurs du premier ordre, et d'y prendre les exemples qu'on cite à l'appui des règles. Quels avantages ne recueilleront-ils pas de ce choix ? Pourroit-il y avoir un moyen plus prompt et plus sûr pour les former aux deux qualités de goût du discours, si leurs maîtres ont le soin de leur faire remarquer que c'est du choix des mots et de l'arrangement qu'ils ont entre eux, que naît la beauté de ces exemples ; et que souvent, si l'on y change un seul mot, ou qu'on en intervertisse l'ordre, toute leur beauté s'évanouit, et ils n'offrent plus qu'une expression triviale et commune. Je désirerois encore, Milady, que ces exemples servissent à leur faire connoître les différentes figures de mots et de pensées. Je désirerois..... mais que

pourrois-je ajouter que vos lumières et votre goût ne puissent vous suggérer.

Je suis, &c.

Lévizac.

FABLES.

§ 260. 1re. Fable.—*Les Deux Renards.*

Deux renards entrèrent la nuit par surprise dans un poulailler ; ils étranglèrent le coq, les poules et les poulets : après ce carnage, ils apaisèrent leur faim. L'un, qui étoit jeune et ardent, vouloit tout dévorer ; l'autre, qui étoit vieux et avare, vouloit garder quelque provision pour l'avenir. Le vieux disoit : mon enfant, l'expérience m'a rendu sage ; j'ai vu bien des choses depuis que je suis au monde. Ne mangeons pas tout notre bien en un seul jour. Nous avons fait fortune ; c'est un trésor que nous avons trouvé, il faut le ménager. Le jeune répondit : je veux tout manger pendant que j'y suis, et me rassasier pour huit jours : car pour ce qui est de revenir ici, chansons ! il n'y fera pas bon demain ; le maître, pour venger la mort de ses poules, nous assommeroit. Après cette conversation, chacun prend son parti, Le jeune mange tant, qu'il se crève; et peut à peine aller mourir dans son terrier. Le vieux, qui se croit bien plus sage de modérer ses appétits et de vivre d'économie, retourne le lendemain à sa proie, et est assommé par le maître.

Ainsi chaque âge a ses défauts : les jeunes gens sont fougueux et insatiables dans leurs plaisirs ; les vieux sont incorrigibles dans leur avarice.

Fénélon.

§ 261. 2e. Fable. — *l'Abeille et la Mouche.*

Un jour une abeille aperçut une mouche auprès de sa ruche. Que viens-tu faire ici ? Lui dit-elle d'un ton furieux. Vraiment c'est bien à toi, vil animal, à te mêler avec les reines de l'air ! Tu as raison, répondit froidement la mouche : on a toujours tort de s'approcher d'une nation aussi fougueuse que la vôtre. Rien n'est plus sage que nous, dit l'abeille : nous seules avons des lois et une république bien policée ; nous ne cueillons que des fleurs odoriférantes ; nous ne faisons que du miel délicieux, qui égale le nectar. Ote-toi de ma présence, vilaine mouche importune, qui ne fais que bourdonner et chercher ta vie sur les ordures. Nous vivons comme nous pouvons, répondit la mouche : la pauvreté n'est pas un vice ; mais la colère en est un grand. Vous faites du miel qui est doux, mais votre cœur est toujours amer ; vous êtes sages dans vos lois, mais emportées dans votre conduite. Votre colère, qui pique vos ennemis, vous donne la mort, et votre folle cruauté vous fait plus de mal qu'à personne. Il vaut mieux avoir des qualités moins éclatantes, avec plus de modération.

Fénélon.

§ 262. 3e. Fable.—*Le Dragon et les Renards.*

Un dragon gardoit un trésor dans une profonde caverne ; il veilloit jour et nuit pour le conserver. Deux renards, grands fourbes et grands voleurs de leur métier, s'insinuèrent auprès de lui par leurs flatteries. Ils devinrent ses confidens. Les gens les plus complaisans et les plus empressés ne sont pas les plus sûrs. Ils le traitoient de grand personnage, admiroient toutes ses fantaisies, étoient toujours de son avis, et se moquoient entre eux de leur dupe. Enfin il s'endormit un jour au milieu d'eux ; ils l'étranglèrent et s'emparèrent du trésor. Il fallut le partager entre eux : c'étoit une affaire bien difficile, car deux scélérats ne s'accordent que pour faire le mal. L'un d'eux se mit à moraliser ; à quoi, dit-il, nous servira tout cet argent ? Un peu de chasse nous vaudroit mieux : on ne mange point du metal ; les pistoles sont de mauvaise digestion. Les hommes sont des fous d'aimer tant ces fausses richesses : ne soyons pas aussi insensés qu'eux. L'autre fit semblant d'être touché de ces réflexions, et assura qu'il vouloit vivre en philosophe comme Bias, portant tout son bien sur lui. Chacun fit semblant de quitter le trésor : mais ils se dressèrent des embûches et s'entre-déchirèrent. L'un d'eux en mourant dit à l'autre, qui étoit aussi blessé que lui : que voulois-tu faire de cet argent ? La même chose que tu voulois en faire, répondit l'autre. Un homme passant apprit leur aventure, et les trouva bien

fous. Vous ne l'êtes pas moins que nous, lui dit un des renards. Vous ne sauriez, non plus que nous, vous nourrir d'argent, et vous vous tuez pour en avoir. Du moins, notre race, jusqu'ici a été assez sage pour ne mettre en usage aucune monnoie. Ce que vous avez introduit chez vous pour la commodité fait votre malheur. Vous perdez les vrais biens pour chercher les biens imaginaires.

Fénélon.

§ 263. 4e. Fable.—*Le Hiboux.*

Un jeune hibou qui s'étoit vu dans une fontaine, et qui se trouvoit plus beau, je ne dis pas que le jour, car il le trouvoit fort désagréable, mais que la nuit, qui avoit de grands charmes pour lui, disoit en lui-même : j'ai sacrifié aux grâces ; Vénus a mis sur moi sa ceinture dans ma naissance ! les tendres Amours, accompagnés des Jeux et des Ris, voltigent autour de moi pour me caresser. Il est temps que le blond Hyménée me donne des enfans grâcieux comme moi ; ils seront l'ornement des bocages et les délices de la nuit. Quel dommage que la race des plus parfaits oiseaux se perdît ! heureuse l'épouse qui passera la vie à me voir ! Dans cette pensée, il envoie la corneille demander de sa part une petite aiglonne, fille de l'aigle, roi des airs. La corneille avoit peine à se charger de cette ambassade : je serai mal reçue, disoit-elle, de proposer un mariage si mal assorti. Quoi ! l'aigle, qui ose regarder fixement le soleil, se marieroit avec vous qui ne sauriez seulement ouvrir les yeux tandis qu'il est jour ! c'est le moyen que les deux époux ne soient jamais ensemble ; l'un sortira le jour, et l'autre la nuit. Le hibou, vain et amoureux de lui-même, n'écouta rien. La corneille, pour le contenter, alla enfin demander l'aiglonne. On se moqua de sa folle demande. L'aigle lui répondit : si le hibou veut être mon gendre, qu'il vienne après le lever du soleil me saluer au milieu de l'air. Le hibou présomptueux y voulut aller. Ses yeux furent d'abord éblouis. Il fut aveuglé par les rayons du soleil, et tomba du haut de l'air sur un rocher. Tous les oiseaux se jetèrent sur lui, et lui arrachèrent ses plumes. Il fut trop heureux de se cacher dans son trou, et d'épouser la chouette, qui fut une digne dame du lieu. Leur hymen fut célébré la nuit, et ils se trouvèrent l'un et l'autre très-beau et très-agréables.

Il ne faut rien chercher au-dessus de soi, ni se flatter sur ses avantages.

Fénélon.

§ 264. 5e. Fable.—*Le Chat et les Lapins.*

Un chat, qui faisoit le modeste, étoit entré dans une garenne peuplée de lapins. Aussitôt toute la république alarmée ne songea qu'à s'enfoncer dans ses trous. Comme le nouveau venu étoit au guet auprès d'un terrier, les députés de la nation lapine, qui avoient vu ses terribles griffes, comparurent dans l'endroit le plus étroit de l'entrée du terrier, pour lui demander ce qu'il prétendoit. Il protesta d'une voix douce qu'il vouloit seulement étudier les mœurs de la nation; qu'en qualité de philosophe il alloit dans tous les pays pour s'informer des coutumes de chaque espèce d'animaux. Les députés simples et crédules, retournèrent dire à leurs frères que cet étranger, si vénérable par son maintien modeste et par sa majestueuse fourrure, étoit un philosophe sobre, désintéressé, pacifique, qui vouloit seulement rechercher la sagesse de pays en pays : qu'il venoit de beaucoup d'autres lieux où il avoit vu de grandes merveilles ; qu'il y auroit bien du plaisir à l'entendre, et qu'il n'avoit garde de croquer les lapins, puisqu'il croyoit en bon bramin la métempsycose, et ne mangeoit d'aucun aliment qui eût eu vie. Ce beau discours toucha l'assemblée. En vain un vieux lapin rusé, qui étoit le docteur de la troupe, représenta combien ce grave philosophe lui étoit suspect : malgré lui on va saluer le bramin, qui étrangla du premier saut sept ou huit de ces pauvres gens. Les autres regagnent leurs trous, bien effrayés et bien honteux de leur faute. Alors dom Mitis revint à l'entrée du terrier, protestant, d'un ton plein de cordialité, qu'il n'avoit fait ce meurtre que malgré lui, pour son pressant besoin; que désormais il vivroit d'autres animaux, et feroit avec eux une alliance éternelle. Aussitôt les lapins entrèrent en négociation avec lui, sans se mettre néanmoins à la portée de ses griffes. La négociation dure, on l'amuse. Cependant un lapin des plus agiles sort par les derrières du terrier, et va avertir un berger voisin, qui

aimoit à prendre dans un lacs de ces lapins nourris de genièvre. Le berger, irrité contre ce chat, exterminateur d'un peuple si utile, accourt au terrier avec un arc et des flèches ; il aperçoit le chat qui n'étoit attentif qu'à sa proie ; il le perce d'une de ses flèches ; et le chat expirant dit ces dernières paroles : quand on a une fois trompé, on ne peut plus être cru de personne ; on est haï, craint ; et on est enfin attrapé par ses propres finesses. *Fénélon.*

§ 265. 6e. Fable.—*Le Pigeon puni de son inquiétude.*

Deux pigeons vivoient ensemble dans un colombier avec une paix profonde. Ils fendoient l'air de leurs ailes, qui paroissoient immobiles par leur rapidité. Ils se jouoient en volant l'un auprès de l'autre, se fuyant et se poursuivant tour à tour. Puis ils alloient chercher du grain dans l'aire du fermier, ou dans les prairies voisines. Aussitôt ils alloient se désaltérer dans l'onde pure d'un ruisseau qui couloit au travers de ces prés fleuris. De là ils revenoient voir leurs pénates dans le colombier blanchi et plein de petits trous : ils y passoient le temps dans une douce société avec leurs fidèles compagnes. Leurs cœurs étoient tendres ; le plumage de leurs cous étoit changeant, et peint d'un plus grand nombre de couleurs que l'inconstante Iris. On entendoit le doux murmure de ces heureux pigeons, et leur vie étoit délicieuse. L'un d'eux se dégoûtant des plaisirs d'une vie paisible, se laissa séduire par une folle ambition, et livra son esprit aux projets de la politique. Le voilà qui abandonne son ancien ami : il part, il va du côté du Levant. Il passe au-dessus de la mer Méditerranée, et vogue avec ses ailes dans les airs, comme un navire avec ses voiles dans les ondes de Téthys. Il arrive à Alexandrie ; de là il continue son chemin, traversant les terres jusqu'à Alep. En y arrivant, il salue les autres pigeons de la contrée, qui servent de courriers réglés, et il envie leur bonheur. Aussitôt il se répand parmi eux un bruit, qu'il est venu un étranger de leur nation, qui a traversé des pays immenses. Il est mis au rang des courriers : il porte toutes les semaines les lettres d'un bacha attachées à son pied, et il fait vingt-huit lieues en moins d'une journée. Il est orgueilleux de porter les secrets de l'état, et il a pitié de son ancien compagnon, qui vit sans gloire dans les trous de son colombier. Mais un jour, comme il portoit des lettres du bacha soupçonné d'infidélité par le Grand-Seigneur, on voulut découvrir par les lettres de ce bacha s'il n'avoit point quelque intelligence secrète avec les officiers du roi de Perse : une flèche tirée perce le pauvre pigeon, qui, d'une aile traînante, se soutient encore un peu, pendant que son sang coule. Enfin il tombe, et les ténèbres de la mort couvrent déjà ses yeux : pendant qu'on lui ôte ses lettres pour les lire, il expire plein de douleur, condamnant sa vaine ambition, et regrettant le doux repos de son colombier, où il pouvoit vivre en sûreté avec son ami.

Fénélon.

§ 266. 7e. Fable.—*Le Rossignol et la Fauvette.*

Sur les bords toujours verts du fleuve Alphée, il y a un bocage sacré où trois naïades répandent à grand bruit leurs eaux claires, et arrosent les fleurs naissantes : les grâces y vont souvent se baigner. Les arbres de ce bocage ne sont jamais agités par les vents, qui les respectent ; ils sont seulement caressés par le souffle des doux zéphyrs. Les nymphes et les faunes y font la nuit des danses au son de la flûte de Pan. Le soleil ne sauroit percer de ses rayons l'ombre épaisse que forment les rameaux entrelacés de ce bocage. Le silence, l'obscurité et la délicieuse fraîcheur y règnent le jour comme la nuit. Sous ce feuillage, on entend Philomèle qui chante d'une voix plaintive et mélodieuse ses anciens malheurs dont elle n'est pas encore consolée. Une jeune fauvette, au contraire, y chante ses plaisirs, et elle annonce le printemps à tous les bergers d'alentour. Philomèle même est jalouse des chansons tendres de sa compagne. Un jour elles aperçurent un jeune berger qu'elles n'avoient point encore vu dans ces bois ; il leur parut gracieux, noble, aimant les muses et l'harmonie : elles crurent que c'étoit Apollon, tel qu'il fut autrefois chez le roi Admète, ou du moins quelque jeune héros du sang de ce dieu. Les deux oiseaux, inspirés par les muses, commencèrent aussitôt à chanter ainsi :

Quel est donc ce berger, ou ce dieu inconnu, qui vient orner notre bocage? Il est sensible à nos chansons; il aime la poésie, elle adoucira son cœur et le rendra aussi aimable qu'il est fier.

Alors Philomèle continua seule :

Que ce jeune héros croisse en vertu, comme une fleur que le printemps fait éclore! qu'il aime les doux jeux de l'esprit! que les grâces soient sur ses lèvres! que la sagesse de Minerve règne dans son cœur!

La Fauvette lui répondit :

Qu'il égale Orphée par les charmes de sa voix, et Hercule par ses hauts faits! qu'il porte dans son cœur l'audace d'Achille, sans en avoir la férocité! qu'il soit bon, qu'il soit sage, bienfaisant, tendre pour les hommes, et aimé d'eux! que les muses fassent naître en lui toutes les vertus.

Puis les deux oiseaux inspirés reprirent ensemble :

Il aime nos douces chansons : elles entrent dans son cœur, comme la rosée tombe sur nos gazons brûlés par le soleil. Que les dieux le modèrent et le rendent toujours fortuné! qu'il tienne en sa main la corne d'abondance! que l'âge d'or revienne par lui! que la sagesse se répande de son cœur sur tous les mortels! et que les fleurs naissent sous ses pas!

Pendant qu'elles chantoient, les zéphyrs retinrent leurs haleines; toutes les fleurs du bocage s'épanouirent; les ruisseaux formés par les trois fontaines suspendirent leur cours; les satyres et les faunes, pour mieux écouter, dressoient leurs oreilles aiguës; Echo redisoit ces belles paroles à tous les rochers d'alentour; et toutes les dryades sortirent du sein des arbres verts pour admirer celui que Philomèle et sa compagne venoient de chanter.

Fénélon.

§ 267. 8e. FABLE.—*L'Assemblée des Animaux pour choisir un Roi.*

Le lion étant mort, tous les animaux accoururent dans son antre, pour consoler la lionne sa veuve, qui faisoit retentir de ses cris les montagnes et les forêts. Après lui avoir fait leurs complimens, ils commencèrent l'élection d'un roi : la couronne du défunt étoit au milieu de l'assemblée. Le lionceau étoit trop jeune et trop foible pour obtenir la royauté sur tant de fiers animaux. Laissez-moi croître, disoit-il, je saurai bien régner et me faire craindre à mon tour. En attendant je veux étudier l'histoire des belles actions de mon père, pour égaler un jour sa gloire. Pour moi, dit le léopard, je prétends être couronné; car je ressemble plus au lion que tous les autres prétendans. Et moi, dit l'ours, je soutiens qu'on m'avoit fait une injustice, quand on me préféra le lion : je suis fort, courageux, carnassier tout autant que lui; et j'ai un avantage singulier, qui est de grimper sur les arbres. Je vous laisse à juger, messieurs, dit l'éléphant, si quelqu'un peut me disputer la gloire d'être le plus grand, le plus fort, le plus brave de tous les animaux. Je suis le plus noble et le plus beau, dit le cheval. Et moi, le plus fin, dit le renard. Et moi le plus léger à la course, dit le cerf. Où trouverez-vous, dit le singe, un roi plus agréable et plus ingénieux que moi? Je divertirai chaque jour mes sujets. Je ressemble même à l'homme qui est le véritable roi de la nature. Le perroquet alors harangua ainsi : puisque tu te vantes de ressembler à l'homme, je puis m'en vanter aussi. Tu ne lui ressemble que par ton laid visage et par quelques grimaces ridicules : pour moi, je lui ressemble par la voix, qui est la marque de la raison et le plus bel ornement de l'homme. Tais-toi, maudit causeur, lui répondit le singe : tu parles, mais non pas comme l'homme; tu dis toujours la même chose, sans entendre ce que tu dis. L'assemblée se moqua de ces deux mauvais copistes de l'homme, et on donna la couronne à l'éléphant, parce qu'il a la force et la sagesse, sans avoir ni la cruauté des bêtes furieuses, ni la sotte vanité de tant d'autres qui veulent toujours paroître ce qu'elles ne sont pas.

Fénélon.

§ 268. 9e FABLE.—*Le Jeune Bacchus et le Faune.*

Un jour le jeune Bacchus que Silène instruisoit, cherchoit les muses dans un bocage dont le silence n'étoit troublé que par le bruit des fontaines et par le chant des oiseaux. Le soleil avec ses rayons n'en pouvoit percer la sombre verdure. L'enfant de Sémélé, pour étudier la langue des dieux, s'assit dans un coin, au pied d'un vieux chêne du tronc duquel

plusieurs hommes de l'âge d'or étoient nés. Il avoit même autrefois rendu des oracles, et le temps n'avoit osé l'abattre de sa tranchante faux. Auprès de ce chêne sacré et antique, se cachoit un jeune faune, qui prêtoit l'oreille aux vers que chantoit l'enfant, et qui marquoit à Silène, par un ris moqueur, toutes les fautes que faisoit son disciple. Aussitôt les naïades et les autres nymphes du bois, sourioient aussi. Le critique étoit jeune, gracieux, folâtre ; sa tête étoit couronnée de lierre et de pampre; ses tempes etoient ornées de grappes de raisin ; de son épaule gauche pendoit sur son côté droit, en écharpe, un feston de lierre : et le jeune Bacchus se plaisoit à voir ces feuilles consacrées à sa divinité. Le faune étoit enveloppé au-dessous de la ceinture par la dépouille affreuse et hérissée d'une jeune lionne qu'il avoit tuée dans les forêts. Il tenoit dans sa main une houlette courbée et noueuse. Sa queue paroissoit derrière comme se jouant sur son dos. Mais comme Bacchus ne pouvoit souffrir un rieur malin, toujours prêt à se moquer de ses expressions, si elles n'étoient pures et élégantes, il lui dit d'un ton fier et impatient : comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter ? Le faune répondit sans s'émouvoir : Hé ! comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute ?

Fénélon.

§ 269. 10e Fable. — *Les Abeilles et les Vers à Soie.*

Un jour les abeilles montèrent jusques dans l'Olympe, au pied du trône de Jupiter, pour le prier d'avoir égard au soin qu'elles avoient pris de son enfance, quand elles le nourrirent de leur miel sur le mont Ida. Jupiter voulut leur accorder les premiers honneurs entre tous les petits animaux. Minerve, qui préside aux arts, lui représenta qu'il y avoit une autre espèce qui disputoit aux abeilles la gloire des inventions utiles. Jupiter voulut en savoir le nom. Ce sont les vers à soie, répondit-elle. Aussitôt le père des dieux ordonna à Mercure de faire venir sur les ailes des doux zéphyrs des députés de ce petit peuple, afin qu'on pût entendre les raisons des deux partis. L'abeille ambassadrice de sa nation, représenta la douceur du miel qui est le nectar des hommes, son utilité, l'artifice avec lequel il est composé; puis elle vanta la sagesse des lois qui policent la république volante des abeilles. Nulle autre espèce d'animaux, disoit l'orateur, n'a cette gloire, et c'est une récompense d'avoir nourri dans un autre le père des dieux. De plus, nous avons en partage la valeur guerrière, quand notre roi anime nos troupes dans les combats. Comment est-ce que ces vers, insectes vils et méprisables, oseroient nous disputer le premier rang ? Ils ne savent que ramper, pendant que nous prenons un noble essor, et que de nos ailes dorées nous montons jusque vers les astres. Le harangueur des vers à soie répondit : Nous ne sommes que de petits vers, et nous n'avons ni ce grand courage pour la guerre, ni ces sages lois ; mais chacun de nous montre les merveilles de la nature, et se consume dans un travail utile. Sans lois, nous vivons en paix, et on ne voit jamais de guerres civiles chez nous, pendant que les abeilles s'entretuent à chaque changement de roi. Nous avons la vertu de Protée pour changer de forme. Tantôt nous sommes de petits vers composés d'onze petits anneaux entrelacés, avec la variété des plus vives couleurs qu'on admire dans les fleurs d'un parterre. Ensuite nous filons de quoi vêtir les hommes les plus magnifiques jusques sur le trône, et de quoi orner le temple des dieux. Cette parure si belle et si durable vaut bien du miel, qui se corrompt bientôt. Enfin, nous nous transformons en fève qui sent, qui se meut, et qui montre toujours de la vie. Après ces prodiges, nous devenons tout à coup des papillons avec l'éclat des plus vives couleurs. C'est alors que nous ne le cédons plus aux abeilles pour nous élever d'un vol hardi jusque vers l'Olympe. Jugez maintenant, ô père des dieux. Jupiter, embarrassé pour la décision, déclara enfin que les abeilles tiendroient le premier rang, à cause des droits qu'elles avoient acquis depuis les anciens temps. Quel moyen, dit il, de les dégrader ? je leur ai trop d'obligation ; mais je crois que les hommes doivent encore plus aux vers à soie.

Fénélon.

§ 270. 11e Fable—*Aristée et Virgile.*

Virgile, étant descendu aux enfers, entra dans les campagnes fortunées où

les héros et les hommes inspirés des dieux, passoient une vie bienheureuse sur des gazons toujours émaillés de fleurs, et entrecoupés de mille ruisseaux. D'abord le berger Aristée, qui étoit là au nombre des demi-dieux, s'avança vers lui, ayant appris son nom. Que j'ai de joie, lui dit-il, de voir un si grand poëte ! Vos vers coulent plus doucement que la rosée sur l'herbe tendre ; ils ont une harmonie si douce, qu'ils attendrissent le cœur et qu'ils tirent les larmes des yeux. Vous en avez fait pour moi et pour mes abeilles, dont Homère même pourroit être jaloux. Je vous dois, autant qu'au Soleil et à Cyrène, la gloire dont je jouis. Il n'y a pas encore long temps que je les récitai ces vers si tendres et si gracieux, à Linus, à Hésiode et à Homère. Après les avoir entendus, ils allèrent tous trois boire de l'eau du fleuve Léthé pour les oublier, tant ils étoient affligés de repasser dans leur mémoire des vers si dignes d'eux, qu'ils n'avoient pas faits. Vous savez que la nation des poëtes est jalouse. Venez donc parmi eux prendre votre place. Elle sera bien mauvaise, cette place, répondit Virgile, puisqu'ils sont si jaloux. J'aurai de mauvaises heures à passer dans leur compagnie ; je vois bien que vos abeilles n'étoient pas plus faciles à irriter que le cœur des poëtes. Il est vrai, répondit Aristée : ils bourdonnent comme les abeilles ; comme elles, ils ont un aiguillon perçant pour piquer tout ce qui enflamme leur colère. J'aurai encore, dit Virgile, un autre grand homme à ménager, c'est le divin Orphée. Comment vivez-vous ensemble ? Assez mal, répondit Aristée. Il est encore jaloux de sa femme, comme les trois autres de la gloire des vers ; mais pour vous il vous recevra bien, car vous l'avez traité honorablement, et vous avez parlé beaucoup plus sagement qu'Ovide de sa querelle avec les femmes de Thrace qui le massacrèrent. Mais ne tardons pas davantage ; entrons dans ce petit bois sacré arrosé de tant de fontaines plus claires que le crystal : vous verrez que toute la troupe sacrée se levera pour vous faire honneur. N'entendez-vous pas déjà la lyre d'Orphée. Ecoutez Linus, qui chante le combat des dieux contre les géans. Homère se prépare à chanter Achille, qui venge la mort de Patrocle par celle d'Hector. Mais Hésiode est celui que vous avez le plus à craindre ; car, de l'humeur dont il est, il sera bien fâché que vous ayez osé traiter avec tant d'élégance toutes les choses rustiques qui ont été son partage. A peine Aristée eut achevé ces mots, qu'ils arrivèrent sous ces ombrages frais, où règne un éternel enthousiasme qui possède ces hommes divins. Tous se levèrent, on fit asseoir Virgile, on le pria de chanter ses vers. Il les chanta d'abord avec modestie, et puis avec transport. Les plus jaloux sentirent malgré eux une douceur qui les ravissoit. La lyre d'Orphée, qui avoit enchanté les rochers et les bois, échappa de ses mains, et les larmes amères coulèrent de ses yeux. Homère oublia pour un moment la magnificence rapide de l'Illiade, et la variété agréable de l'Odyssée. Linus crut que ces beaux vers avoient été faits par son père Apollon ; et il étoit immobile, saisi et suspendu par un si doux chant. Hésiode, tout ému, ne pouvoit résister à ce charme. Enfin, revenant un peu à lui, il prononça ces paroles pleines de jalousie et d'indignation : ô Virgile, tu a fait des vers plus durables que l'airain et que le bronze ! Mais je te prédis qu'un jour on verra un enfant qui les traduira en sa langue, et qui partagera avec toi la gloire d'avoir chanté les abeilles.

Fénélon.

§ 271. 12e Fable.—*Le Nil et le Gange.*

Un jour deux fleuves, jaloux l'un de l'autre, se présentèrent à Neptune pour disputer le premier rang. Le dieu étoit sur un trône d'or au milieu d'une grotte profonde. La voûte étoit de pierres ponces, mêlées de rocailles et de conques marines. Des eaux immenses venoient de tous côtés, et se suspendoient en voûte au-dessus de la tête du dieu. Là, paroissoient le vieux Nérée, ridé et courbé comme Saturne, le grand Océan, père de tant de nymphes, Thétys, pleine de charmes, Amphitrite avec le petit Palémon, Ino et Mélicerte, la foule des jeunes Néréides, couronnées de fleurs ; Protée même y étoit accouru avec ses troupeaux marins, qui, de leurs vastes narines ouvertes, avaloient l'onde amère pour la revomir comme des fleuves rapides qui tombent des rochers escarpés. Toutes les petites fontaines transparentes, les ruisseaux bondissans et écumeux, les

fleuves qui arrosent la terre, les mers qui l'environnent, venoient apporter le tribut de leurs eaux dans le sein immobile du souverain père des ondes. Les deux fleuves dont l'un est le Nil et l'autre le Gange, s'avancent. Le Nil tenoit dans sa main une palme, et le Gange ce roseau Indien dont la moëlle rend un suc si doux que l'on nomme sucre. Ils étoient couronnés de jonc. La vieillesse des deux étoient également majestueuse et vénérable. Leurs corps nerveux étoient d'une vigueur et d'une noblesse au dessus de l'homme. Leurs barbes d'un vert bleuâtre, flottoient jusqu'à leur ceinture. Leurs yeux étoient vifs et étincelans, malgré un séjour si humide; leurs sourcils épais et mouillés tomboient sur leurs paupières. Ils traversèrent la foule des monstres marins; les troupeaux de tritons folâtres sonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées, les dauphins s'élevoient au-dessus de l'onde qu'ils faisoient bouillonner par le mouvement de leurs queues, et ensuite se replongeoient dans l'eau avec un bruit effroyable, comme si les abîmes se fussent ouverts.

Le Nil parla le premier ainsi : O grand fils de Saturne, qui tenez le vaste empire des eaux, compatissez à ma douleur; on m'enleve injustement la gloire dont je jouis depuis tant de siècles : un nouveau fleuve, qui ne coule qu'en des pays barbares, ose me disputer le premier rang. Avez-vous oublié que la terre d'Egypte, fertilisée par mes eaux, fut l'asile des dieux quand les géans voulurent escalader l'Olympe ? C'est moi qui donne à cette terre son prix ; c'est moi qui fais l'Egypte si délicieuse et si puissante. Mon cours est immense : je viens de ces climats brulans dont les mortels n'osent approcher ; et quand Phaéton, sur le char du soleil, embrasoit les terres, pour l'empêcher de faire tarir mes eaux je cachai si bien ma tête superbe, qu'on n'a point encore pu, depuis ce temps là, découvrir où est ma source et mon origine. Au lieu que les débordemens déréglés des autres fleuves ravagent les campagnes, le mien, toujours régulier, répand l'abondance dans ces heureuses terres d'Egypte, qui sont plutôt un beau jardin qu'une campagne. Mes eaux dociles se partagent en autant de canaux qu'il plaît aux habitans, pour arroser leurs terres et pour faciliter leur commerce. Tous mes bords sont pleins de villes, et on en compte jusqu'à vingt mille dans la seule Egypte. Vous savez que Catadoupes, ou Cataractes sont une chute merveilleuse de toutes mes eaux de certains rochers en bas, au-dessus des plaines d'Egypte. On dit même que le bruit de mes eaux, dans cette chute, rend sourds tous les habitans du pays. Sept bouches différentes apportent mes eaux dans votre empire, et le Delta qu'elles forment est la demeure du plus sage, du plus savant, du mieux policé, et du plus ancien peuple de l'univers : il compte beaucoup de milliers d'années dans son histoire et dans la tradition de ses prêtres. J'ai donc pour moi la longueur de mon cours, l'ancienneté de mes peuples, les merveilles des dieux accomplies sur mes rivages, la fertilité des terres par mes inondations, la singularité de mon origine inconnue. Mais pourquoi raconter tous mes avantages contre un adversaire qui en a si peu ? Il sort des terres sauvages et glacées des Scythes, se jette dans une mer qui n'a aucun commerce qu'avec des Barbares ; ces pays ne sont célèbres que pour avoir été subjugués par Bacchus, suivi d'une troupe de femmes ivres et échevelées, dansant avec des thyrses en main. Il n'a sur ses bords ni peuples polis et savans, ni villes magnifiques, ni monumens de la bienveillance des dieux : c'est un nouveau venu qui se vante sans preuve. O puissant Dieu, qui commandez aux vagues et aux tempêtes, confondez sa témérité.

C'est la vôtre qu'il faut confondre, répliqua alors le Gange. Vous êtes, il est vrai, plus anciennement connu ; mais vous n'existiez pas avant moi. Comme vous je descends de hautes montagnes, je parcours de vastes pays, je reçois le tribut de beaucoup de rivières, je me rends, par plusieurs bouches, dans le sein des mers, et je fertilise les plaines que j'inonde. Si je voulois, à votre exemple, donner dans le merveilleux, je dirois, avec les Indiens, que je descends du ciel, et que mes eaux bienfaisantes ne sont pas moins salutaires à l'âme qu'au corps. Mais ce n'est pas devant le dieu des fleuves et des mers qu'il faut se prévaloir de ces prétentions chimériques. Créé cependant quand le monde sortit du chaos, plusieurs écrivains me font naître dans le

jardin des délices qui fut le séjour du premier homme. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que j'arrose encore plus de royaumes que vous ; c'est que je parcours des terres aussi riantes et aussi fécondes ; c'est que je roule cette poudre d'or si recherchée, et peut-être si funeste au bonheur des hommes ; c'est qu'on trouve sur mes bords des perles, des diamans, et tout ce qui sert à l'ornement des temples et des mortels ; c'est qu'on voit sur mes rives des édifices superbes, et qu'on y célèbre de longues et magnifiques fêtes. Les Indiens, comme les Egyptiens, ont aussi leurs antiquités, leurs métamorphoses, leurs fables ; mais ce qu'ils ont plus qu'eux, ce sont d'illustres gymnosophistes, des philosophes éclairés. Qui de vos prêtres si renommés pourriez-vous comparer au fameux Pilpay ? Il a enseigné aux princes les principes de la morale et l'art de gouverner avec justice et bonté. Ses apologues ingénieux ont rendu son nom immortel ; on les lit ; mais on n'en profite guère dans les états que j'enrichis : et ce qui fait notre honte à tous les deux, c'est que nous ne voyons sur nos bords que des princes malheureux, parce qu'ils n'aiment que les plaisirs et une autorité sans borne ; c'est que nous ne voyons dans les plus belles contrées du monde que des peuples misérables, parce qu'ils sont presque tous esclaves, presque tous victimes des volontés arbitraires et de la cupidité insatiable des maîtres qui les gouvernent ou plutôt qui les écrasent. A quoi me servent donc et l'antiquité de mon origine, et l'abondance de mes eaux, et tout le spectacle des merveilles que j'offre au navigateur ? Je ne veux ni les honneurs ni la gloire de la préférence, tant que je ne contribuerai pas plus au bonheur de la multitude, tant que je ne servirai qu'à entretenir la mollesse ou l'avidité de quelques tyrans fastueux et inappliqués. Il n'y a rien de grand, rien d'estimable, que ce qui est utile au genre humain.

Neptune et l'assemblée des dieux marins applaudirent au discours du Gange, louèrent sa tendre compassion pour l'humanité vexée et souffrante ; ils lui firent espérer que d'une autre partie du monde il se transporteroit dans l'Inde des nations policées et humaines qui pourroient éclairer les princes sur leur vrai bonheur, et leur faire comprendre qu'il consiste principalement, comme il le croyoit avec tant de vérité, à rendre heureux tous ceux qui dépendent d'eux, et à les gouverner avec sagesse et modération.

Fénélon.

HISTOIRES ET CONTES.

§ 272. 1re. Histoire.—*Aventures de Mélésichthon.*

Mélésichthon, né à Mégare, d'une race illustre parmi les Grecs, ne songea dans sa jeunesse, qu'à imiter, dans la guerre, les exemples de ses ancêtres : il signala sa valeur et ses talens dans plusieurs expéditions ; et comme toutes ses inclinations étoient magnifiques, il y fit une dépense éclatante qui le ruina bientôt : il fut contraint de se retirer dans une maison de campagne sur le bord de la mer, où il vivoit dans une profonde solitude, avec sa femme Proxinoé. Elle avoit de l'esprit, du courage, de la fierté. Sa beauté et sa naissance l'avoient fait rechercher par des partis beaucoup plus riches que Mélésichthon ; mais elle l'avoit préféré à tous les autres pour son seul mérite. Ces deux personnes, qui, par leur vertu et leur amitié, s'étoient rendues mutuellement heureuses pendant plusieurs années, commencèrent alors à se rendre mutuellement malheureuses, par la compassion qu'elles avoient l'une pour l'autre. Mélésichthon auroit supporté plus facilement ses malheurs, s'il avoit pu les souffrir tout seul, et sans une personne qui lui étoit si chère. Proxinoé sentoit qu'elle augmentoit les peines de Mélésichthon. Ils cherchoient à se consoler par deux enfans qui sembloient avoir été formés par les grâces ; le fils se nommoit Mélibée, et la fille Poémenis. Mélibée, dans un âge tendre, commençoit déjà à montrer de la force, de l'adresse et du courage : il surmontoit à la lutte, à la course et aux autres exercices, les enfans de son voisinage. Il s'enfonçoit dans les forêts, et ses flèches ne portoient pas des coups moins assurés que celles d'Apollon ; il suivoit encore plus ce dieu dans les sciences et dans les beaux arts, que dans les exercices du corps. Mélésichthon, dans sa solitude, lui enseignoit tout ce qui peut cultiver et orner l'esprit, tout ce qui peut faire aimer la vertu et régler les mœurs. Mélibée avoit un air simple, doux et ingénu, mais noble, ferme et hardi. Son

père jetoit les yeux sur lui, et ses yeux se noyoient de larmes. Poéménis étoit instruite par sa mère dans tous les beaux arts que Minerve a donnés aux hommes: elle ajoutoit aux ouvrages les plus exquis les charmes d'une voix qu'elle joignoit avec une lyre plus touchante que celle d'Orphée. A la voir, on eût cru que c'étoit la jeune Diane sortie de l'île flottante où elle naquit. Ses cheveux blonds étoient noués négligemment derrière sa tête; quelques-uns échappés flottoient sur son cou au gré des vents. Elle n'avoit qu'une robe légère, avec une ceinture qui la relevoit un peu, pour être plus en état d'agir. Sans parure, elle effaçoit tout ce qu'on peut voir de plus beau, et elle ne le savoit pas : elle n'avoit même jamais songé à se regarder sur le bord des fontaines; elle ne voyoit que sa famille, et ne songeoit qu'à travailler. Mais le père, accablé d'ennui, et ne voyant plus aucune ressource dans ses affaires, ne cherchoit que la solitude. Sa femme et ses enfans faisoient son supplice. Il alloit souvent sur le rivage de la mer, au pied d'un grand rocher plein d'antres sauvages : là, il déploroit ses malheurs, puis il entroit dans une profonde vallée, qu'un bois épais déroboit aux rayons du soleil au milieu du jour. Il s'asséyoit sur le gazon qui bordoit une claire fontaine, et toutes les plus tristes pensées revenoient en foule dans son cœur. Le doux sommeil étoit loin de ses yeux : il ne parloit plus qu'en gémissant; la vieillesse venoit, avant le temps, flétrir et rider son visage: il oublioit même tous les besoins de la vie, et succomboit à sa douleur.

Un jour, comme il étoit dans cette vallée si profonde, il s'endormit de lassitude et d'épuisement : alors, il vit en songe la déesse Cérès, couronnée d'épis dorés, qui se présenta à lui avec un visage doux et majestueux. Pourquoi, lui dit-elle en l'appelant par son nom, vous laissez-vous abattre aux rigueurs de la fortune? Hélas! répondit-il, mes amis m'ont abandonné; je n'ai plus de bien : il ne me reste plus que des procès et des créanciers : ma naissance fait le comble de mon malheur, et je ne puis me résoudre à travailler comme un esclave pour gagner ma vie.

Alors Cérès lui répondit : La noblesse consiste-t-elle dans les biens? Ne consiste-t-elle pas plutôt à imiter la vertu de ses ancêtres; Il n'y a de nobles que ceux qui sont justes. Vivez de peu, gagnez ce peu par votre travail; ne soyez à charge à personne, vous serez le plus noble de tous les hommes. Le genre humain se rend lui-même misérable par sa mollesse et par sa fausse gloire. Si les choses nécessaires vous manquent, pourquoi voulez-vous les devoir à d'autres qu'à vous-même? Manquez-vous de courage pour vous les donner par une vie laborieuse?

Elle dit; et aussitôt elle lui présenta une charrue d'or, avec une corne d'abondance. Alors, Bacchus parut couronné de lierre, et tenant un thyrse dans sa main; il étoit suivi de Pan qui jouoit de la flûte, et qui faisoit danser les faunes et les satyres. Pomone se montra chargée de fruits, et Flore ornée des fleurs les plus vives et les plus odoriférantes. Toutes les divinités champêtres jetèrent un regard favorable sur Mélésichton.

Il s'éveilla, comprenant la force et le sens de ce songe divin; il se sentit consolé et plein de goût pour tous les travaux de la vie champêtre. Il parla de ce songe à Proxinoé, qui entra dans tous ses sensimens. Le lendemain, ils congédièrent leurs domestiques inutiles; on ne vit plus chez eux de gens dont le seul emploi fût le service de leurs personnes. Ils n'eurent plus ni char ni conducteur. Proxinoé et Poéménis filoient en menant paître leurs moutons; ensuite elles faisoient leurs toiles et leurs étoffes; puis elles tailloient et cousoient elles-mêmes leurs habits et ceux du reste de la famille. Au lieu des ouvrages de soie, d'or et d'argent, qu'elles avoient accoutumé de faire avec art, elles n'exerçoient plus leurs doigts qu'au fuseau ou d'autres travaux semblables. Elles préparoient de leurs propres mains les légumes qu'elles cueilloient dans leur jardin, pour nourrir toute la maison. Le lait de leur troupeau, qu'elles alloient traire, achevoit de mettre l'abondance. On n'achetoit rien; tout étoit préparé promptement et sans peine; tout étoit bon, simple, naturel, assaisonné par l'appétit inséparable de la sobriété et du travail.

Dans une vie si champêtre, tout étoit chez eux net et propre. Toutes les tapisseries étoient vendues; mais les murailles de la maison étoient blanches, et on ne voyoit nulle part rien de sale ni de dérangé; les meubles n'étoient jamais couverts de poussière : les lits étoient d'étoffes grossières, mais propres. La cuisine même avoit une propreté qui n'est point dans les grandes

maisons ; tout y étoit bien rangé et luisant. Pour régaler la famille, les jours de fête, Proxinoé faisoit des gâteaux excellens. Elle avoit des abeilles, dont le miel étoit plus doux que celui qui couloit des chênes creux pendant l'âge d'or. Les vaches venoient d'elles-mêmes offrir des ruisseaux de lait. Cette femme laborieuse avoit, dans son jardin, toutes les plantes qui peuvent aider à nourrir l'homme en chaque saison, et elle étoit toujours la première à avoir les fruits et les légumes de chaque temps: elle avoit même beaucoup de fleurs dont elle vendoit une partie, après avoir employé l'autre à orner sa maison. La fille secondoit sa mère, et ne goûtoit d'autre plaisir que celui de chanter en travaillant, ou en conduisant ses moutons dans les pâturages. Nul autre troupeau n'égaloit le sien : la contagion et les loups même n'osoient en approcher. A mesure qu'elle chantoit, ses tendres agneaux dansoient sur l'herbe, et tous les échos d'alentour sembloient prendre plaisir à répéter ses chansons.

Mélésichthon labouroit lui-même son champ ; lui-même il conduisoit sa charrue, semoit et moissonnoit : il trouvoit les travaux de l'agriculture moins durs, plus innocens et plus utiles que ceux de la guerre. A peine avoit-il fauché l'herbe tendre de ses prairies, qu'il se hâtoit d'enlever les dons de Cérès, qui le payoient au centuple du grain semé. Bientôt Bacchus faisoit couler pour lui un nectar digne de la table des dieux. Minerve lui donnoit aussi le fruit de son arbre, qui est si utile à l'homme. L'hiver étoit la saison du repos, où toute la famille assemblée goûtoit une joie innocente, et remercioit les dieux d'être si désabusée des faux plaisirs. Ils ne mangeoient de viande que dans les sacrifices, et leurs troupeaux n'étoient destinés qu'aux autels.

Mélibée ne montroit presque aucune des passions de la jeunesse : il conduisoit les grands troupeaux, il coupoit de grands chênes dans les forêts ; il creusoit de petits canaux pour arroser les prairies ; il étoit infatigable pour soulager son père. Ses plaisirs, quand le travail n'étoit pas de saison, étoient la chasse, les courses avec les jeunes gens de son âge, et la lecture dont son père lui avoit donné le goût.

Bientôt Mélésichthon, en s'accoutumant à une vie si simple, se vit plus riche qu'il ne l'avoit été auparavant. Il n'avoit chez lui que les choses nécessaires à la vie : mais il les avoit toutes en abondance. Il n'avoit presque de société que dans sa famille. Ils s'aimoient tous; ils se rendoient mutuellement heureux : ils vivoient loin des palais des rois, et des plaisirs qu'on achète si cher ; les leurs étoient doux, innocens, simples, faciles à trouver, et sans aucune suite dangereuse. Mélibée et Poéménis furent ainsi élevés dans le goût des travaux champêtres. Ils ne se souvinrent de leur naissance que pour avoir plus de courage en supportant la pauvreté. L'abondance revenue dans cette maison n'y ramena point le faste : la famille entière fut toujours simple et laborieuse. Toute le monde disoit à Mélésichthon : les richesses rentrent chez vous ; il est temps de reprendre votre ancien éclat. Alors il répondoit ces paroles : A qui voulez-vous que je m'attache, ou au faste qui m'avoit perdu, ou à une vie simple et laborieuse qui m'a rendu riche et heureux ? Enfin, se trouvant un jour dans ce bois sombre où Cérès l'avoit instruit par un songe si utile, il s'y reposa, sur l'herbe, avec autant de joie qu'il y avoit eu d'amertume dans le temps passé. Il s'endormit ; et la déesse, se montrant à lui comme dans son premier rêve, lui dit ces paroles : La vraie noblesse consiste à ne recevoir rien de personne, et à faire du bien aux autres. Ne recevez donc rien que du sein fécond de la terre et de votre propre travail. Gardez-vous bien de quitter jamais, par mollesse ou par fausse gloire, ce qui est la source naturelle et inépuisable de tous les biens.

Fénélon.

§ 273. 2e Histoire — *Rosimond et Braminte.*

Il étoit une fois un jeune homme, plus beau que le jour, nommé Rosimond, et qui avoit autant d'esprit et de vertu que son frère aîné Braminte étoit malfait, désagréable, brutal et méchant. Leur mère, qui avoit horreur de son fils aîné, n'avoit des yeux que pour voir le cadet : l'aîné, jaloux, inventa une calomnie horrible pour perdre son frère : il dit à son père, que Rosimond alloit souvent chez un voisin, qui étoit son ennemi, pour lui rapporter tout ce qui se passoit au logis, et pour lui donner les moyens d'empoisonner son père. Le

père fort emporté, battit cruellement son fils, le mit en sang, puis le tint trois jours en prison, sans nourriture, et enfin le chassa de sa maison, en le menaçant de le tuer s'il revenoit jamais. La mère épouvantée n'osa rien dire, elle ne fit que gémir. L'enfant s'en alla pleurant, et ne sachant où se retirer, il il traversa sur le soir un grand bois. La nuit le surprit au pied d'un rocher ; il se mit à l'entrée d'une caverne, sur un tapis de mousse où couloit un clair ruisseau, et il s'y endormit de lassitude. Au point du jour, en s'éveillant, il vit une belle femme montée sur un cheval gris, avec une housse en broderie d'or, qui paroissoit aller à la chasse. N'avez-vous point vu passer un cerf et des chiens? lui dit-elle. Il répondit que non. Puis elle ajouta : Il me semble que vous êtes affligé, qu'avez vous ? Tenez, lui dit elle, voilà une bague qui vous rendra le plus heureux et le plus puissant des hommes, pourvu que vous n'en abusiez jamais. Quand vous tournerez le diamant en dedans, vous serez d'abord invisible : dès que vous le tournerez en dehors, vous paroîtrez à découvert. Quand vous mettrez l'anneau à votre petit doigt, vous paroîtrez le fils du roi, suivi de toute une cour magnifique : quand vous le mettrez au quatrième doigt, vous paroîtrez dans votre figure naturelle. Aussitôt le jeune homme comprit que c'étoit une fée qui lui parloit. Après ces paroles, elle s'enfonça dans le bois. Pour lui, il s'en retourna aussitôt chez son père, avec impatience de faire l'essai de sa bague. Il vit et entendit tout ce qu'il voulut, sans être découvert. Il ne tint qu'à lui de se venger de son frère, sans s'exposer à aucun danger. Il se montra seulement à sa mère, l'embrassa, et lui dit toute sa merveilleuse aventure. Ensuite, mettant l'anneau enchanté à son petit doigt, il parut tout à coup comme le prince, fils du roi, avec cent beaux chevaux, et un grand nombre d'officiers richement vêtus. Son père fut bien étonné de voir le fils du roi dans sa petite maison ; il étoit embarrassé, ne sachant quels respects il devoit lui rendre. Alors Rosimond lui demanda combien il avoit de fils. Deux, répondit le père. Je les veux voir, faites-les venir tout à l'heure, lui dit Rosimond : je les veux emmener tous deux à la cour, pour faire leur fortune. Le père timide répondit en hésitant : voilà l'aîné que je vous présente. Où est donc le cadet ? je veux le voir aussi, dit encore Rosimond. Il n'est pas ici dit le père, Je l'avois châtié pour une faute, et il m'a quitté. Alors Rosimond lui dit : Il falloit l'instruire, mais non pas le chasser. Donnez-moi toujours l'aîné, qu'il me suive. Et vous, dit-il parlant au père, suivez deux gardes qui vous conduiront au lieu que je leur marquerai. Aussitôt deux gardes emmenèrent le père, et la fée dont nous avons parlé, l'ayant trouvé dans une forêt, elle le frappa d'une verge d'or, et le fit entrer dans une caverne sombre et profonde, où il demeura enchanté. Demeurez-y, dit elle, jusqu'à ce que votre fils vienne vous en tirer. Cependant le fils alla à la cour du roi, dans un temps où le jeune prince étoit allé faire la guerre dans une île éloignée. Il avoit été emporté par les vents sur des côtes inconnues, où, après un naufrage, il étoit captif chez un peuple sauvage. Rosimond parut à la cour, comme s'il eût été le prince qu'on croyoit perdu et que tout le monde pleuroit. Il dit qu'il étoit revenu par le secours de quelques marchands, sans lesquels il seroit péri. Il fit la joie publique. Le roi parut si transporté, qu'il ne pouvoit parler ; et il ne se lassoit point d'embrasser ce fils qu'il avoit cru mort ; la reine fut encore plus attendrie. On fit de grandes réjouissances dans tout le royaume. Un jour celui qui passoit pour le prince, dit à son véritable frère : Braminte, vous voyez que je vous ai tiré de votre village pour faire votre fortune ; mais je sais que vous êtes un menteur, et que vous avez, par vos impostures, causé le malheur de votre frère Rosimond : il est caché. Je veux que vous parliez à lui, et qu'il vous reproche vos impostures. Braminte, tremblant, se jeta à ses pieds, et lui avoua sa faute. N'importe, dit Rosimond, je veux que vous parliez à votre frère, et que vous lui demandiez pardon. Il sera bien généreux, s'il vous pardonne ; vous ne le méritez pas. Il est dans mon cabinet, où je vous le ferai voir tout à l'heure. Cependant je m'en vais dans une chambre voisine, pour vous laisser librement avec lui. Braminte, entra pour obéir dans le cabinet. Aussitôt Rosimond changea son anneau, passa dans cette chambre, et puis il entra par une autre porte de derrière avec sa figure naturelle, où Braminte fut bien honteux de le voir. Il lui demanda par-

don, et lui promit de réparer toutes ses fautes. Rosimond l'embrassa en pleurant, lui pardonna, et lui dit : Je suis en pleine faveur auprès du prince ; il ne tient qu'à moi de vous faire périr, ou de vous tenir toute votre vie dans une prison : mais je veux être aussi bon pour vous que vous avez été méchant pour moi. Braminte, honteux et confondu, lui répondit avec soumission, n'osant lever les yeux, ni le nommer son frère. Ensuite Rosimond fit semblant de faire un voyage en secret pour aller épouser une princesse d'un royaume voisin : mais, sous ce prétexte, il alla voir sa mère, à laquelle il raconta tout ce qu'il avoit fait à la cour, et lui donna, dans le besoin, quelque petit secours d'argent ; car le roi lui laissoit prendre tout celui qu'il vouloit, mais il n'en prenoit jamais beaucoup. Cependant il s'éleva une furieuse guerre entre le roi et un autre roi voisin, qui étoit injuste et de mauvaise foi. Rosimond alla à la cour du roi ennemi, entra, par le moyen de son anneau, dans les conseils secrets de ce prince, demeurant toujours invisible. Il profita de tout ce qu'il apprit des mesures des ennemis : il les prévint et les déconcerta en tout ; il commanda l'armée contre eux ; il les défit entièrement dans une grande bataille, et conclut bientôt avec eux une paix glorieuse, à des conditions équitables. Le roi ne songea qu'à le marier avec une princesse héritière d'un royaume et plus belle que les grâces. Mais un jour, pendant que Rosimond étoit à la chasse dans la même forêt où il avoit autrefois trouvé la fée, elle se présenta à lui. Gardez-vous bien, lui dit-elle d'une voix sévère, de vous marier comme si vous étiez le prince ; il ne faut tromper personne : il est juste que le prince pour qui l'on vous prend, revienne succéder à son père. Allez le chercher dans une île où les vents que j'enverrai enfler les voiles de votre vaisseau, vous meneront sans peine. Hâtez-vous de rendre ce service à votre maître contre ce qui pourroit flatter votre ambition, et songez à rentrer en homme de bien dans votre condition naturelle. Si vous ne le faites vous serez injuste et malheureux ; je vous abandonnerai à vos anciens malheurs. Rosimond profita sans peine d'un si sage conseil. Sous prétexte d'une négociation secrète dans un état voisin, il s'embarqua sur un vaisseau et les vents le menèrent d'abord dans l'île où la fée lui avoit dit qu'étoit le vrai fils du roi. Ce prince étoit captif chez un peuple sauvage, où on lui faisoit garder des troupeaux. Rosimond, invisible, l'alla enlever dans les pâturages où il conduisoit son troupeau ; et le couvrant de son propre manteau, qui étoit invisible comme lui, il le délivra des mains de ces peuples cruels : ils s'embarquèrent ensemble. D'autres vents, obéissant à la fée, les ramenèrent : ils arrivèrent ensemble dans la chambre du roi. Rosimond se présenta à lui, et lui dit : Vous m'avez cru votre fils, je ne le suis pas : mais je vous le rends ; tenez, le voilà lui même. Le roi, bien étonné, s'adressa à son fils, et lui dit : N'est-ce pas vous, mon fils, qui avez vaincu mes ennemis, et qui avez fait glorieusement la paix ? Ou bien, est-il vrai que vous avez fait naufrage, que vous avez été captif, et que Rosimond vous a délivré ? Oui, mon père, répondit-il. C'est lui qui est venu dans le pays où j'étois captif. Il m'a enlevé ; je lui dois la liberté et le plaisir de vous revoir. C'est lui, et non pas moi, à qui vous devez la victoire. Le roi ne pouvoit croire ce qu'on lui disoit : mais Rosimond changeant sa bague, se montra au roi sous la figure du prince ; et le roi épouvanté vit, à la fois, deux hommes qui lui parurent tous deux ensemble son même fils. Alors il offrit, pour tant de services, des sommes immenses à Rosimond, qui les refusa : il demanda seulement au roi la grâce de conserver à son frère Braminte une charge qu'il avoit à la cour. Pour lui, il craignit l'inconstance de la fortune, l'envie des hommes et sa propre fragilité : il voulut se retirer dans son village avec sa mère, où il se mit à cultiver la terre. La fée, qu'il revit encore dans les bois, lui montra la caverne où son père étoit, et lui dit les paroles qu'il falloit prononcer pour le délivrer. Il prononça, avec une très-sensible joie, ces paroles. Il délivra son père, qu'il avoit depuis longtemps impatience de délivrer, et lui donna de quoi passer doucement sa vieillesse. Rosimond fut ainsi le bienfaiteur de toute sa famille, et il eut le plaisir de faire du bien à tous ceux qui avoient voulu lui faire du mal. Après avoir fait les plus grandes choses pour la cour, il ne voulut d'elle que la liberté de vivre loin de sa corruption. Pour comble de sagesse, il craignit que son anneau ne le

tentât de sortir de sa solitude, et ne le rengageât dans les grandes affaires : il retourna dans le bois où la fée lui avoit apparu si favorablement. Il alloit tous les jours auprès de la caverne où il avoit eu le bonheur de la voir autrefois ; et c'étoit dans l'espérance de l'y revoir. Enfin, elle s'y présenta encore à lui, et il lui rendit l'anneau enchanté. Je vous rends, lui dit-il, un don d'un si grand prix, mais si dangereux, et duquel il est si facile d'abuser. Je ne me croirai en sûreté que quand je n'aurai plus de quoi sortir de ma solitude avec tant de moyens de contenter toutes mes passions.

Pendant que Rosimond rendoit cette bague, Braminte, dont le méchant naturel n'étoit point corrigé, s'abandonna à toutes ses passions, et voulut engager le jeune prince, qui étoit devenu roi, à traiter indignement Rosimond. La fée dit à Rosimond : votre frère, toujours imposteur, a voulu vous rendre suspect au nouveau roi et vous perdre : il mérite d'être puni, et il faut qu'il périsse. Je m'en vais lui donner cette bague que vous me rendez. Rosimond pleura le malheur de son frère ; puis il dit à la fée : comment prétendez-vous le punir par un si merveilleux présent ? Il en abusera pour persécuter tous les gens de bien, et pour avoir une puissance sans bornes. Les mêmes choses, répondit la fée, sont un remède salutaire aux uns, et un poison mortel aux autres. La prospérité est la source de tous les maux pour les méchans. Quand on veut punir un scélérat, il n'y a qu'à le rendre bien puissant pour le faire périr bientôt. Elle alla ensuite au palais ; elle se montra à Braminte sous la figure d'une vieille femme couverte de haillons ; elle lui dit : j'ai retiré des mains de votre frère la bague que je lui avois prêtée, et avec laquelle il s'étoit acquis tant de gloire : recevez-la de moi, et pensez bien à l'usage que vous en ferez. Braminte répondit en riant : je ne ferai pas comme mon frère, qui fut assez insensé pour aller chercher le prince, au lieu de régner en sa place. Braminte, avec cette bague, ne songea qu'à découvrir le secret de toutes les familles, qu'à commettre des trahisons, des meurtres et des infamies, qu'à écouter les conseils du roi, qu'à enlever les richesses des particuliers. Ses crimes invisibles étonnoient tout le monde. Le roi, voyant tant de secrets découverts, ne savoit à quoi attribuer cet inconvenient : mais la prospérité sans bornes et l'insolence de Braminte lui firent soupçonner qu'il avoit l'anneau enchanté de son frère. Pour le découvrir, il se servit d'un étranger d'une nation ennemie, à qui il donna une grande somme. Cet homme vint la nuit offrir à Braminte, de la part du roi ennemi, des biens et des honneurs immenses, s'il vouloit lui faire savoir par des espions tout ce qu'il pourroit apprendre des secrets de son roi.

Braminte promit tout, alla même dans un lieu, où on lui donna une somme très-grande pour commencer sa récompense. Il se vanta d'avoir un anneau qui le rendoit invisible. Le lendemain le roi l'envoya chercher, et le fit d'abord saisir. On lui ôta l'anneau, et on trouva sur lui plusieurs papiers qui prouvoient ses crimes. Rosimond revint à la cour pour demander la grâce de son frère, qui lui fut refusée. On fit mourir Braminte ; et l'anneau lui fut plus funeste, qu'il n'avoit été utile à son frère.

Le roi, pour consoler Rosimond de la punition de son frère, lui rendit l'anneau, comme un trésor d'un prix infini. Rosimond affligé n'en jugea pas de même : il retourna chercher la fée dans le bois. Tenez, lui dit-il, votre anneau. L'expérience de mon frère m'a fait comprendre ce que je n'avois pas bien compris d'abord, quand vous me le dîtes. Gardez cet instrument fatal de la perte de mon frère. Hélas ! il seroit encore vivant, il n'auroit pas accablé de douleur et de honte la vieillesse de mon père et de ma mère, il seroit peut-être sage et heureux, s'il n'avoit jamais eu de quoi contenter ses désirs. Ah ! qu'il est dangereux de pouvoir plus que les autres hommes ! Reprenez votre anneau : malheur à ceux à qui vous le donnerez ! L'unique grâce que je vous demande, c'est de ne le donner jamais à aucune des personnes pour qui je m'intéresse.

Fénélon.

§ 274. 5e. HISTOIRE. — *Histoire de Florise.*

Une paysanne connoissoit dans son voisinage une fée. Elle la pria de venir à une de ses couches, où elle eut une fille. La fée prit d'abord l'enfant entre ses bras, et dit à la mère : choisissez, elle sera, si vous voulez, belle comme

le jour, d'un esprit encore plus charmant que sa beauté, et reine d'un grand royaume, mais malheureuse ; ou bien elle sera laide et paysanne comme vous, mais contente dans sa condition. La paysanne choisit d'abord pour cet enfant la beauté et l'esprit avec une couronne, au hasard de quelque malheur. Voilà la petite fille dont la beauté commence déjà à effacer toutes celles qu'on avoit vues. Son esprit étoit doux, poli, insinuant ; elle apprenoit tout ce qu'on vouloit lui apprendre, et le savoit bientôt mieux que ceux qui le lui avoient appris. Elle dansoit sur l'herbe, les jours de fête avec plus de grâces que toutes ses compagnes. Sa voix étoit plus touchante qu'aucun instrument de musique, et elle faisoit elle-même les chansons qu'elle chantoit. D'abord elle ne savoit point qu'elle étoit belle : mais, en jouant avec ses compagnes sur le bord d'une claire fontaine, elle se vit, elle remarqua combien elle étoit différente des autres, elle s'admira. Tout le pays, qui accouroit en foule pour la voir, lui fit encore plus connoître ses charmes. Sa mère, qui comptoit sur les prédictions de la fée, la regardoit déjà comme une reine, et la gâtoit par ses complaisances. La jeune fille ne vouloit ni filer, ni coudre, ni garder les moutons ; elle s'amusoit à cueillir des fleurs, à en parer sa tête, à chanter, et à danser à l'ombre des bois. Le roi de ce pays-là étoit fort puissant, et il n'avoit qu'un fils nommé Rosimond qu'il vouloit marier. Il ne put jamais se résoudre à entendre parler d'aucune princesse des états voisins, parce qu'une fée lui avoit assuré qu'il trouveroit une paysanne plus belle et plus parfaite que toutes les princesses du monde. Il prit la résolution de faire assembler toutes les jeunes villageoises de son royaume au-dessous de dix-huit ans, pour choisir celle qui seroit la plus digne d'être choisie. On exclut d'abord une quantitité innombrable de filles qui n'avoient qu'une beauté médiocre, et on en sépara trente qui surpassoient infiniment toutes les autres. Florise (c'est le nom de notre jeune fille) n'eut pas de peine à être mise dans ce nombre. On rangea ces trente filles au milieu d'une grande salle, dans une espèce d'amphithéâtre, où le roi et son fils les pouvoient regarder toutes à la fois. Florise parut d'abord au milieu de toutes les autres, ce qu'une belle anémone paroîtroit parmi des soucis, ou ce qu'un oranger fleuri paroîtroit au milieu des buissons sauvages : le roi s'écria qu'elle méritoit sa couronne. Rosimond se crut heureux de posséder Florise. On lui ôta ses habits de village ; on lui en donna qui étoient tout brodés d'or. En un instant elle se vit couverte de perles et de diamans. Un grand nombre de dames étoient occupées à la servir. On ne songeoit qu'à deviner ce qui pouvoit lui plaire, pour le lui donner avant qu'elle eût eu la peine de le demander. Elle étoit logée dans un magnifique appartement du palais, qui n'avoit, au lieu de tapisseries, que de grandes glaces de miroir de toute la hauteur des chambres et des cabinets, afin qu'elle eût le plaisir de voir sa beauté multipliée de tous côtés, et que le prince pût l'admirer en quelque endroit qu'il jetât les yeux. Rosimond avoit quitté la chasse, le jeu, tous les exercices du corps, pour être sans cesse auprès d'elle : et comme le roi son père étoit mort bientôt après le mariage, c'étoit la sage Florise, devenue reine, dont les conseils décidoient de toutes les affaires de l'état. La reine mère du nouveau roi, nommé Gronipote, fut jalouse de sa belle-fille. Elle étoit artificieuse, maligne, cruelle. La vieillesse avoit ajouté une affreuse difformité à sa laideur naturelle, et elle ressembloit à une furie. La beauté de Florise la faisoit paroître encore plus hideuse, et l'irritoit à tout moment : elle ne pouvoit souffrir qu'une si belle personne la défigurât. Elle craignoit aussi son esprit, et elle s'abandonna à toutes les fureurs de l'envie. Vous n'avez point de cœur, disoit-elle souvent à son fils, d'avoir voulu épouser cette petite paysanne ; et vous avez la bassesse d'en faire votre idole : elle est fière comme si elle étoit née dans la place où elle est. Quand le roi votre père voulut se marier, il me préféra à toute autre parce que j'étois la fille d'un roi égal à lui. C'est ainsi que vous deviez faire. Renvoyez cette petite bergère dans son village, et songez à quelque jeune princesse dont la naissance vous convienne. Rosimond résistoit à sa mère : mais Gronipote enleva un jour un billet que Florise écrivoit au roi, et le donna à un jeune homme de la cour, qu'elle obligea d'aller porter ce billet au roi, comme si Florise lui avoit témoigné toute l'amitié qu'elle ne devoit avoir que pour le roi seul. Rosimond, aveuglé par sa jalousie, et par les conseils malins que lui

donna sa mère, fit enfermer Florise pour toute sa vie dans une haute tour bâtie sur la pointe d'un rocher qui s'élevoit dans la mer. Là, elle pleuroit nuit et jour, ne sachant par quelle injustice le roi, qui l'avoit tant aimée, la traitoit si indignement. Il ne lui étoit permis de voir qu'une vieille femme à qui Gronipote l'avoit confiée, et qui l'insultoit à tout moment dans cette prison. Alors Florise se ressouvint de son village, de sa cabane et de tous ses plaisirs champêtres. Un jour, pendant qu'elle étoit accablée de douleurs, et qu'elle déploroit l'aveuglement de sa mère qui avoit mieux aimé qu'elle fût belle et reine malheureuse, que bergère laide et contente dans son état, la vieille qui la traitoit si mal vint lui dire que le roi envoyoit un bourreau pour lui couper la tête, et qu'elle n'avoit plus qu'à se résoudre à la mort. Florise répondit qu'elle étoit prête à recevoir le coup. En effet, le bourreau envoyé par les ordres du roi, sur les conseils de Gronipote, tenoit un grand coutelas pour l'exécution, quand il parut une femme qui dit qu'elle venoit de la part de cette reine pour dire deux mots en secret à Florise avant sa mort. La vieille la laissa parler à elle, parce que cette personne lui parut une des dames du palais: mais c'étoit la fée qui avoit prédit les malheurs de Florisse à sa naissance, et qui avoit pris la figure de cette dame de la reine mère. Elle parla à Florise en particulier, en faisant retirer tout le monde. Voulez-vous, lui dit-elle, renoncer à la beauté qui vous a été si funeste? Voulez-vous quitter le titre de reine, reprendre vos anciens habits, et retourner dans votre village? Florise fut ravie d'accepter cette offre. La fée lui appliqua sur le visage un masque enchanté: aussitôt les traits de son visage devinrent grossiers, et perdirent toute leur proportion; elle devint aussi laide qu'elle avoit été belle et agréable. En cet état, elle n'étoit plus reconnoissable, et elle passa sans peine au travers de tous ceux qui étoient venus là pour être témoins de son supplice. Elle suivit la fée, et repassa avec elle dans son pays. On eut beau chercher Florise, on ne la put trouver en aucun endroit de la tour. On alla en porter la nouvelle au roi et à Gronipote, qui la firent encore chercher, mais inutilement, par tout le royaume. La fée l'avoit rendue à sa mère, qui ne l'eût pas connue dans un si grand changement, si elle n'en eût été avertie. Florise fut contente de vivre laide, pauvre et inconnue dans son village, où elle gardoit des moutons. Elle entendoit tous les jours raconter ses aventures et déplorer ses malheurs. On en avoit fait des chansons qui faisoient pleurer tout le monde; elle prenoit plaisir à les chanter souvent avec ses compagnes, et elle en pleuroit comme les autres: mais elle se croyoit heureuse en gardant son troupeau, et ne voulut jamais découvrir à personne qui elle étoit.

Fenélon.

§ 275. 4e. HISTOIRE. — *Le Roi Alfaroute et de Clariphile.*

Il y avoit un roi nommé Alfaroute, qui étoit craint de tous ses voisins et aimé de tous ses sujets. Il étoit sage, bon, juste, vaillant, habile; rien ne lui manquoit. Une fée vint le trouver, et lui dire qu'il lui arriveroit bientôt de grands malheurs, s'il ne se servoit pas de la bague qu'elle lui mit au doigt. Quand il tournoit le diamant de la bague en-dedans de sa main, il devenoit d'abord invisible; et lorsqu'il le retournoit en-dehors, il étoit visible comme auparavant. Cette bague lui fut très-commode et lui fit un grand plaisir. Quand il se défioit de quelqu'un de ses sujets, il alloit dans le cabinet de cet homme avec son diamant tourné en-dedans; il entendoit et il voyoit tous les secrets domestiques sans être aperçu. S'il craignoit les desseins de quelque roi voisin de son royaume, il s'en alloit jusque dans ses conseils les plus secrets, où il apprenoit tout sans être jamais découvert. Ainsi il prévenoit sans peine tout ce qu'on vouloit faire contre lui: il détourna plusieurs conjurations formées contre sa personne, et déconcerta ses ennemis qui vouloient l'accabler. Il ne fut pourtant pas content de sa bague, et il demanda à la fée un moyen de se transporter en un moment d'un pays dans un autre, pour pouvoir faire un usage plus prompt et plus commode de l'anneau qui le rendoit invisible. La fée lui répondit en soupirant: vous en demandez trop. Craignez que ce dernier don ne vous soit nuisible. Il n'écouta rien, et la pressa toujours de le lui accorder. Hé bien! dit-elle, il faut donc, malgré moi, vous donner ce que

vous vous repentirez d'avoir. Alors elle lui frotta les épaules d'une liqueur odoriférante. Aussitôt il sentit de petites ailes qui naissoient sur son dos. Ces petites ailes ne paroissoient point sous ses habits : mais quand il avoit résolu de voler, il n'avoit qu'à les toucher avec la main : aussitôt elles devenoient si longues, qu'il étoit en état de surpasser infiniment le vol rapide d'un aigle. Dès qu'il ne vouloit plus voler, il n'avoit qu'à retoucher ses ailes : d'abord elles se rapetissoient, en sorte qu'on ne pouvoit les apercevoir sous ses habits. Par ce moyen, le roi alloit partout en peu de momens : il savoit tout, et on ne pouvoit concevoir par où il devinoit tant de choses, car il se renfermoit, et paroissoient demeurer presque toute la journée dans son cabinet, sans que personne osât y entrer. Dès qu'il y étoit, il se rendoit invisible par sa bague, étendoit ses ailes en les touchant, et parcouroit des pays immenses. Par là, il s'engagea dans de grandes guerres où il remporta toutes les victoires qu'il voulut : mais comme il voyoit sans cesse les secrets des hommes, il les connut si méchans et si dissimulés qu'il n'osoit plus se fier à personne. Plus il devenoit puissant et redoutable, moins il étoit aimé ; et il voyoit qu'il n'étoit aimé d'aucun de ceux mêmes à qui il avoit fait les plus grands biens. Pour se consoler, il résolut d'aller dans tous les pays du monde, chercher une femme parfaite qu'il pût épouser, dont il pût être aimé, et par laquelle il pût se rendre heureux. Il la chercha long-temps, et comme il voyoit tout sans être vu, il connoissoit les secrets les plus impénétrables. Il alla dans toutes les cours : il trouva partout des femmes dissimulées, qui vouloient être aimées, et qui s'aimoient trop elles-mêmes pour aimer de bonne foi un mari. Il passa dans toutes les maisons particulières : l'une avoit l'esprit léger et inconstant, l'autre étoit artificieuse, l'autre hautaine, l'autre bizarre ; presque toutes fausses, vaines et idolâtres de leurs personnes. Il descendit jusqu'aux plus basses conditions, et il trouva enfin la fille d'un pauvre laboureur, belle comme le jour, mais simple et ingénue dans sa beauté qu'elle comptoit pour rien, et qui étoit en effet sa moindre qualité, car elle avoit un esprit et une vertu qui surpassoient toutes les grâces de sa personne. Toute la jeunesse de son voisinage s'empressoit pour la voir ; et chaque jeune homme eût cru assurer le bonheur de sa vie en l'épousant. Le roi Alfaroute ne put la voir sans être passionné. Il la demanda à son père, qui fut transporté de joie de voir que sa fille seroit une grande reine. Clariphile (c'étoit son nom) passa de la cabane de son père dans un riche palais, où une cour nombreuse la reçut. Elle n'en fut point éblouie : elle conserva sa simplicité, sa modestie, sa vertu, et elle n'oublia point d'où elle étoit venue, lorsqu'elle fut au comble des honneurs. Le roi redoubla sa tendresse pour elle, et crut enfin qu'il parviendroit à être heureux. Peu s'en falloit qu'il ne le fût déjà, tant il commençoit à se fier au bon cœur de la reine. Il se rendoit à toute heure invisible pour l'observer et pour la surprendre ; mais il ne découvroit rien en elle, qu'il ne trouvât digne d'être admiré. Il n'y avoit plus qu'un reste de jalousie et de défiance qui le troubloit encore un peu dans son amitié. La fée qui lui avoit prédit les suites funestes de son dernier don, l'avertissoit souvent, et il en fut importuné. Il donna ordre qu'on ne la laissât plus entrer dans le palais, et dit à la reine qu'il lui défendoit de la recevoir. La reine promit, avec beaucoup de peine, d'obéir, parce qu'elle aimoit fort cette bonne fée. Un jour la fée voulant instruire la reine sur l'avenir, entra chez elle sous la figure d'un officier, et déclara à la reine qui elle étoit. Aussitôt la reine l'embrassa tendrement. Le roi, qui étoit alors invisible, l'aperçût, et fut transporté de jalousie jusqu'à la fureur. Il tira son épée et en perça la reine qui tomba mourante entre ses bras. Dans ce moment, la fée reprit sa véritable figure. Le roi la reconnut et comprit l'innocence de la reine. Alors il voulut se tuer. La fée arrêta le coup et tâcha de le consoler. La reine, en expirant, lui dit : Quoique je meure de votre main, je meurs toute à vous. Alfaroute déplora son malheur, d'avoir voulu, malgré la fée, un don qui lui étoit si funeste. Il lui rendit la bague, et la pria de lui ôter ses ailes. Le reste de ses jours se passa dans l'amertume et dans la douleur. Il n'avoit point d'autre consolation que d'aller pleurer sur le tombeau de Clariphile.

Fénélon.

§ 270. 5e. HISTOIRE.—*Memnon ou la Sagesse humaine.*

Memnon conçut un jour le projet insensé d'être parfaitement sage : il n'y a guère d'hommes à qui cette folie n'ait quelquefois passé par la tête. Memnon se disoit à lui-même : pour être très-sage, et par conséquent très-heureux, il n'y a qu'à être sans passions ; et rien n'est plus aisé, comme on sait. Premièrement, je n'aimerai jamais de femme ; car, en voyant une beauté parfaite, je me dirai à moi-même : ces joues-là se rideront un jour ; ces beaux yeux seront bordés de rouge ; cette belle tête deviendra chauve : or, je n'ai qu'à la voir à présent des mêmes yeux dont je la verrai alors, et assurément cette tête ne fera pas tourner la mienne.

En second lieu, je serai toujours sobre ; j'aurai beau être tenté par la bonne chère, par des vins délicieux, par la séduction de la société ; je n'aurai qu'à me représenter les suites des excès, une tête pesante, un estomac embarrassé, la perte de la raison, de la santé, et du temps, je ne mangerai alors que pour le besoin ; ma santé sera toujours égale, mes idées toujours pures et lumineuses. Tout cela est si facile qu'il n'y a aucun mérite à y parvenir.

Ensuite, disoit Memnon, il faut penser un peu à ma fortune : mes désirs sont modérés ; mon bien est solidement placé sur le receveur général des finances de Ninive ; j'ai de quoi vivre dans l'indépendance ; c'est là le plus grand des biens : je ne serai jamais dans la cruelle nécessité de faire ma cour ; je n'envierai personne, et personne ne m'enviera. Voilà qui est encore très-aisé. J'ai des amis, continuoit-il ; je les conserverai, puisqu'ils n'auront rien à me disputer ; je n'aurai jamais d'humeur avec eux, ni eux avec moi, cela est sans difficulté.

Ayant ainsi fait son petit plan de sagesse, dans sa chambre, Memnon mit la tête à la fenêtre. Il vit deux femmes qui se promenoient sous des platanes auprès de sa maison. L'une étoit vieille, et paroissoit ne songer à rien ; l'autre étoit jeune, jolie, et sembloit fort occupée : elle soupiroit, elle pleuroit, et n'en avoit que plus de grâces. Notre sage fut touché, non pas de la beauté de la dame (il étoit bien sûr de ne pas sentir une telle foiblesse,) mais de l'affliction où il la voyoit. Il descendit ; il aborda la jeune Ninivienne, dans le dessein de la consoler avec sagesse. Cette belle personne lui conta, de l'air le plus naïf et le plus touchant, tout le mal que lui faisoit un oncle qu'elle n'avoit point, avec quels artifices il lui avoit enlevé un bien qu'elle n'avoit jamais possédé, et tout ce qu'elle avoit à craindre de sa violence. Vous me paroissez un homme de si bon conseil, lui dit-elle, que si vous aviez la condescendance de venir jusque chez moi, et d'examiner mes affaires, je suis sûre que vous me tireriez du cruel embarras où je suis. Memnon n'hésita pas à la suivre, pour examiner sagement ses affaires, et pour lui donner un bon conseil.

La dame affligée le mena dans une chambre parfumée, et le fit asseoir avec elle, poliment, sur un large sofa, où ils se tenoient tous deux les jambes croisées vis-à-vis l'un de l'autre. La dame parla en baissant les yeux, dont il échappoit quelquefois des larmes, et qui, en se relevant, rencontroient toujours les regards du sage Memnon. Ses discours étoient pleins d'un attendrissement qui redoubloit toutes les fois qu'ils se regardoient. Memnon prenoit ses affaires terriblement à cœur, et se sentoit de moment en moment la plus grande envie d'obliger une personne si honnête et si malheureuse.

Comme ils en étoient là, arrive l'oncle, ainsi qu'on peut bien le penser : il étoit armé de la tête aux pieds ; et la première chose qu'il dit, fut qu'il alloit tuer, comme de raison, le sage Memnon et sa nièce ; la dernière qui lui échappa, fut qu'il pouvoit pardonner pour beaucoup d'argent. Memnon fut obligé de donner tout ce qu'il avoit. On étoit heureux dans ce temps-là d'en être quitte à si bon marché ; l'Amérique n'étoit pas encore découverte, et les dames affligées n'étoient pas, à beaucoup près, si dangereuses qu'elles le sont aujourd'hui.

Memnon honteux et désespéré, rentra chez lui : il y trouva un billet qui l'invitoit à dîner avec quelques-uns de ses intimes amis. Si je reste seul, chez moi, dit-il, j'aurai l'esprit occupé de ma triste aventure, je ne mangerai point, je tomberai malade ; il vaut mieux aller faire, avec mes amis intimes, un repas frugal : j'oublierai, dans la douceur de leur société, la sottise que j'ai faite ce matin. Il va au rendez-vous ; on le

trouve un peu chagrin ; on le fait boire pour dissiper sa tristesse. Un peu de vin, pris modérément, est un remède pour l'âme et pour le corps : c'est ainsi que pense le sage Memnon, et il s'enivre. On lui propose de jouer après le repas : un jeu réglé avec des amis, est un passe-temps honnête. Il joue : on lui gagne tout ce qu'il a dans sa bourse, et quatre fois autant sur parole. Une dispute s'élève sur le jeu ; on s'échauffe ; l'un de ses amis intimes lui jette à la tête un cornet, et lui creve un œil ; on rapporte chez lui le sage Memnon, ivre, sans argent, et ayant un œil de moins.

Il cuve un peu son vin, et dès qu'il a la tête plus libre, il envoie son valet chercher de l'argent chez le receveur-général des finances de Ninive, pour payer ses intimes amis : on lui dit que son débiteur a fait, le matin, une banqueroute frauduleuse qui met en alarme cent familles. Memnon outré, va à la cour, avec un emplâtre sur l'œil et un placet à la main, pour demander justice au roi contre le banqueroutier ; il rencontre dans un salon plusieurs dames, qui portoient toutes, d'un air aisé, des cerceaux de vingt-quatre pieds de circonférence. L'une d'elles, qui le connoissoit un peu, dit, en le regardant de côté : Ah ! l'horreur ! Une autre, qui le connoissoit davantage, lui dit : Bon soir, M. Memnon. Mais vraiment, M. Memnon, je suis fort aise de vous voir ; à propos, M. Memnon, pourquoi avez-vous perdu un œil ? et elle passa sans attendre sa réponse. Memnon se cacha dans un coin, et attendit le moment où il pût se jeter aux pieds du monarque. Ce moment arriva : il baisa trois fois la terre, et présenta son placet. Sa gracieuse majesté le reçut très-favorablement, et donna le mémoire à un de ses satrapes pour lui en rendre compte. Le satrape tire Memnon à part, et lui dit d'un air de hauteur, en ricanant amèrement : Je vous trouve un plaisant borgne, de vous adresser au roi plutôt qu'à moi, et encore plus plaisant d'oser demander justice contre un honnête banqueroutier que j'honore de ma protection, et qui est le neveu d'un femme-de-chambre de ma maîtresse. Abandonnez cette affaire-là, mon ami, si vous voulez conserver l'œil qui vous reste.

Memnon ayant ainsi, le matin, renoncé aux femmes, aux excès de table, au jeu, à toute querelle, et surtout à la cour, avoit été avant la nuit, trompé et volé par une belle dame, s'étoit enivré, avoit joué, avoit eu une querelle, s'étoit fait crever un œil, et avoit été à la cour où l'on s'étoit moqué de lui.

Pétrifié d'étonnement, et navré de douleur, il s'en retourne la mort dans le cœur. Il veut rentrer chez lui ; il y trouve des huissiers qui démeubloient sa maison, de la part de ses créanciers : il reste presque évanoui sous un platane ; il y rencontre la belle dame du matin, qui se promenoit avec son cher oncle, et qui éclata de rire en voyant Memnon avec son emplâtre. La nuit vint ; Memnon se coucha sur de la paille auprès des murs de sa maison. La fièvre le saisit ; il s'endormit dans l'accès, et un esprit céleste lui apparut en songe.

Il étoit tout resplendissant de lumière ; il avoit six belles ailes, mais ni pieds, ni tête, ni queue, et ne ressembloit à rien. Qui es-tu ? lui dit Memnon. Ton bon génie, lui répondit l'autre. Rends-moi donc mon œil, ma santé, mon bien, ma sagesse, lui dit Memnon ; ensuite il lui conta comment il avoit perdu tout cela en un jour. Voilà des aventures qui ne nous arrivent jamais dans le monde que nous habitons, dit l'esprit. Et quel monde habitez-vous ? dit l'homme affligé. Ma patrie, répondit-il, est à cinq cents millions de lieues du soleil, dans une petite étoile, auprès de Syrius que tu vois d'ici. Le beau pays ! dit Memnon : quoi ! vous n'avez point chez vous de coquines qui trompent un pauvre homme, point d'amis intimes qui lui gagnent son argent et qui lui crèvent un œil, point de banqueroutiers, point de satrapes qui se moquent de vous en vous refusant justice ? Non, dit l'habitant de l'étoile, rien de tout cela : nous ne sommes jamais trompés par les femmes, parce que nous n'en avons point ; nous ne faisons point d'excès de table, parce que nous ne mangeons point ; nous n'avons point de banqueroutiers, parce qu'il n'y a chez nous ni or ni argent ; on ne peut nous crever les yeux, parce que nous n'avons point de corps à la façon des vôtres ; et les satrapes ne nous font jamais d'injustice, parce que dans notre petite étoile tout le monde est égal.

Memnon lui dit alors : Monseigneur, sans femme et sans dîné, à quoi passez-vous votre temps ? A veiller, dit le génie, sur les autres globes qui nous sont

confiés ; et je viens pour te consoler. Hélas ! reprit Memnon, que ne veniez-vous la nuit passée, pour m'empêcher de faire tant de folies ? J'étois auprès d'Assan, ton frère aîné, dit l'être céleste : il est plus à plaindre que toi : sa gracieuse majesté le roi des Indes, à la cour duquel il a l'honneur d'être, lui a fait crever les deux yeux pour une petite indiscrétion, et il est à présent dans un cachot, les fers aux pieds et aux mains. C'est bien la peine, dit Memnon, d'avoir un bon génie dans une famille, pour que de deux frères l'un soit borgne et l'autre aveugle, l'un couché sur la paille, l'autre en prison Ton sort changera, reprit l'animal de l'étoile : il est vrai que tu seras toujours borgne ; mais à cela près, tu seras assez heureux, pourvu que tu ne fasses jamais le sot projet d'être parfaitement sage. C'est donc une chose à laquelle il est impossible de parvenir ? s'écria Memnon en soupirant. Aussi impossible, lui répliqua l'autre, que d'être parfaitement habile, parfaitement fort, parfaitement puissant, parfaitement heureux. Nous-mêmes, nous en sommes bien loin : il y a un globe où tout cela se trouve ; mais dans les cents mille millions de monde qui sont dispersés dans l'étendue, tout se suit par degrés. On a moins de sagesse et de plaisir dans le second que dans le premier, moins dans le troisième que dans le second, ainsi du reste jusqu'au dernier, où tout le monde est complètement fou. J'ai bien peur, dit Memnon, que notre petit globe terraqué ne soit précisément les petites maisons de l'univers dont vous me faites l'honneur de me parler. Pas tout à fait, dit l'esprit ; mais il en approche : il faut que tout soit en place. Eh mais, dit Memnon, certains poëtes, certains philosophes ont donc grand tort de dire que *tout est bien ?* Ils ont grande raison, dit le philosophe de là-haut, en considérant l'arrangement de l'univers entier. Ah ! je ne croirai cela, répliqua le pauvre Memnon, que quand je ne serai plus borgne.

Voltaire.

§ 277. 6e Histoire. — *Les deux Consolés.*

Le grand philosophe Citophile, disoit un jour à une femme désolée et qui avoit juste sujet de l'être : Madame, la reine d'Angleterre, fille du grand Henri IV, a été aussi malheureuse que vous : on la chassa de ses royaumes ; elle fut près de périr sur l'océan par les tempêtes ; elle vit mourir son royal époux sur l'échafaud. J'en suis fâchée pour elle, dit la dame ; et elle se mit à pleurer ses propres infortunes.

Mais, dit Citophile, souvenez-vous de Marie Stuart : elle aimoit fort honnêtement un brave musicien qui avoit une très-belle basse-taille. Son mari tua son musicien à ses yeux ; et ensuite sa bonne amie et sa bonne parente, la reine Elisabeth, lui fit couper le cou sur un échafaud tendu de noir, après l'avoir tenue en prison dix-huit années. Cela est fort cruel, répondit la dame ; et elle se replongea dans sa mélancolie.

Vous avez peut-être entendu parler, dit le consolateur, de la belle Jeanne de Naples, qui fut prise et étranglée ? Je m'en souviens confusément, dit l'affligée.

Il faut que que je vous conte, ajouta l'autre, l'aventure d'une souveraine qui fut détrônée de mon temps, après soupé, et qui est morte dans une île déserte. Je sais toute cette histoire, répondit la dame.

Eh bien donc, je vais vous apprendre ce qui est arrivé à une autre grande princesse à qui j'ai montré la philosophie : elle ne parloit que de ses malheurs.

Pourquoi ne voulez-vous donc pas que je songe aux miens ? lui dit la dame. C'est, dit le philosophe, parce qu'il n'y faut pas songer, et que tant de grandes dames ayant été si infortunées, il vous sied mal de vous désespérer. Songez à Hécube, songez à Niobé. Ah ! dit la dame, si j'avois vécu de leur temps, ou de celui de tant de belles princesses, et si pour les consoler, vous leur aviez conté mes malheurs, pensez-vous qu'elles vous eussent écouté ?

Le lendemain, le philosophe perdit son fils unique, et fut sur le point d'en mourir de douleur. La dame fit dresser une liste de tous les rois qui avoient perdu leurs enfans, et la porta au philosophe : il la lut, la trouva fort exacte, et n'en pleura pas moins. Trois mois après ils se revirent, et furent étonnés de se retrouver d'une humeur très-gaie. Ils firent ériger une belle statue au Temps, avec cette inscription :

A CELUI QUI CONSOLE.

Voltaire.

§ 278. 7e Histoire. — *Zadig le Borgne.*

Du temps du roi Moabdar, il y avoit à Babylone un jeune homme nommé Zadig, né avec un beau naturel fortifié par l'éducation. Quoique riche et jeune, il savoit modérer ses passions; il n'affectoit rien; il ne vouloit point toujours avoir raison, et savoit respecter la foiblesse des hommes. On étoit étonné de voir qu'avec beaucoup d'esprit il n'insultoit jamais par des railleries à ces propos si vagues, si rompus, si tumultueux, à ces médisances téméraires, à ces décisions ignorantes, à ces turlupinades grossières, à ce vain bruit de paroles, qu'on appeloit conversation dans Babylone. Il avoit appris dans le premier livre de Zoroastre, que l'amour-propre est un ballon gonflé de vent, dont il sort des tempêtes quand on lui fait une piqûre. Zadig, surtout, ne se vantoit pas de mépriser les femmes et de les subjuguer. Il étoit généreux; il ne craignoit point d'obliger des ingrats, suivant ce grand précepte de Zoroastre: " Quand tu manges, donne à manger aux chiens, dussent-ils te mordre." Il étoit aussi sage qu'on peut l'être; car il cherchoit à vivre avec des sages. Instruit dans les sciences des anciens Chaldéens, il n'ignoroit pas les principes physiques de la nature, tels qu'on les connoissoit alors, et savoit de la métaphysique ce qu'on en a su dans tous les âges, c'est-à-dire fort peu de chose. Il étoit fermement persuadé que l'année étoit de trois cents soixante-cinq jours et un quart, malgré la nouvelle philosophie de son temps, et que le soleil étoit au centre du monde; et quand les principaux mages lui disoient avec une hauteur insultante, qu'il avoit de mauvais sentimens, et que c'étoit être ennemi de l'état que de croire que le soleil tournoit sur lui-même, et que l'année avoit douze mois, il se taisoit sans colère et sans dédain.

Zadig, avec de grandes richesses, et par conséquent avec des amis, ayant de la santé, une figure aimable, un esprit juste et modéré, un cœur sincère et noble, crut qu'il pouvoit être heureux. Il devoit se marier à Sémire, que sa beauté, sa naissance, et sa fortune rendoient le premier parti de Babylone. Il avoit pour elle un attachement solide et vertueux, et Sémire l'aimoit avec passion. Ils touchoient au moment fortuné qui alloit les unir, lorsque se promenant ensemble vers une porte de Babylone, sous les palmiers qui ornoient le rivage de l'Euphrate, ils virent venir à eux des hommes armés de sabres et de flèches. C'étoient les satellites du jeune Orcan, neveu d'un ministre, à qui les courtisans de son oncle avoient fait accroire que tout lui étoit permis. Il n'avoit aucune des grâces ni des vertus de Zadig; mais, croyant valoir beaucoup mieux, il étoit désespéré de n'être pas préféré. Cette jalousie, qui ne venoit que de sa vanité, lui fit penser qu'il aimoit éperdument Sémire. Il vouloit l'enlever. Les ravisseurs la saisirent, et, dans les emportemens de leur violence, ils la blessèrent, et firent couler le sang d'une personne dont la vue auroit attendri les tigres du mont Immaüs. Elle perçoit le ciel de ses plaintes. Elle s'écrioit: Mon cher époux! on m'arrache à ce que j'adore. Elle n'étoit point occupée de son danger; elle ne pensoit qu'à son cher Zadig. Celui-ci, dans le même temps, la défendoit avec toute la force que donnent la valeur et l'amour. Aidé seulement de deux esclaves, il mit les ravisseurs en fuite, et ramena chez elle Sémire évanouie et sanglante, qui, en ouvrant les yeux, vit son libérateur. Elle dit: O Zadig! je vous aimois comme mon époux, je vous aime comme celui à qui je dois l'honneur et la vie. Jamais il n'y eut un cœur plus pénétré que celui de Sémire; jamais bouche plus ravissante n'exprima des sentimens plus touchans par ces paroles de feu qu'inspirent le sentiment du plus grand des bienfaits, et le transport le plus tendre de l'amour le plus légitime. Sa blessure étoit légère, elle guérit bientôt. Zadig étoit blessé plus dangereusement: un coup de flèche reçu près de l'œil, lui avoit fait une plaie profonde. Sémire ne demandoit aux dieux que la guérison de son amant. Ses yeux étoient nuit et jour baignés de larmes: elle attendoit le moment où ceux de Zadig pourroient jouir de ses regards; mais un abcès survenu à l'œil blessé fit tout craindre. On envoya jusqu'à Memphis chercher le grand médecin Hermès, qui vint avec un nombreux cortége. Il visita le malade, et déclara qu'il perdroit l'œil; il prédit même le jour et l'heure où ce funeste accident devoit arriver. Si c'eût été l'œil droit, je l'aurois guéri, mais les plaies de l'œil gauche sont incurables.

Tout Babylone, en plaignant la destinée de Zadig, admira la profondeur de la science d'Hermès. Deux jours après, l'abcès perça de lui-même ; Zadig fut guéri parfaitement. Hermès écrivit un livre où il lui prouva qu'il n'avoit pas dû guérir. Zadig ne le lut point ; mais dès qu'il put sortir, il se prépara à rendre visite à celle qui faisoit l'espérance du bonheur de sa vie, et pour qui seule il vouloit avoir des yeux. Sémire étoit à la campagne depuis trois jours. Il apprit en chemin que cette belle dame, ayant déclaré hautement qu'elle avoit une aversion insurmontable pour les borgnes, venoit de se marier à Orcan, la nuit même. A cette nouvelle, il tomba sans connoissance ; sa douleur le mit au bord du tombeau ; il fut longtemps malade ; mais enfin la raison l'emporta sur son affliction, et l'atrocité de ce qu'il éprouvoit servit même à le consoler.

Puisque j'ai essuyé, dit-il, un si cruel caprice d'une fille élevée à la cour, il faut que j'épouse une citoyenne. Il choisit Azora, la plus sage et la mieux née de la ville ; il l'épousa, et vécut un mois avec elle dans les douceurs de l'union la plus tendre. Seulement il remarquoit en elle un peu de légèreté et beaucoup de penchant à trouver toujours que les jeunes gens les mieux faits étoient ceux qui avoient le plus d'esprit et de vertu.

Voltaire.

§ 279. *Continuation. Le Nez.*

Un jour Azora revint d'une promenade, tout en colère et faisant de grandes exclamations. Qu'avez-vous, lui dit-il, ma chère épouse ? qui peut vous mettre ainsi hors de vous-même ? Hélas ! dit-elle, vous seriez comme moi, si vous aviez vu le spectacle dont je viens d'être témoin. J'ai été consoler la jeune veuve Cosrou, qui vient d'élever depuis deux jours un tombeau à son jeune époux, auprès du ruisseau qui borde cette prairie. Elle a promis aux dieux, dans sa douleur, de demeurer auprès de ce tombeau tant que l'eau de ce ruisseau couleroit auprès. Eh bien ! dit Zadig, voilà une femme estimable, qui aimoit véritablement son mari. Ah ! reprit Azora, si vous saviez à quoi elle s'occupoit, quand je lui ai rendu visite ! A quoi donc, belle Azora ? Elle faisoit détourner le ruisseau. Azora se répandit en invectives si longues, éclata en reproches si violens contre la jeune veuve, que ce faste de vertu ne plut pas à Zadig.

Il avoit un ami nommé Cador, qui étoit un de ces jeunes gens à qui sa femme trouvoit plus de probité et de mérite qu'aux autres : il le mit dans sa confidence, et s'assura, autant qu'il le pouvoit, de sa fidélité par un présent considérable Azora ayant passé deux jours chez une de ses amies à la campagne, revint le troisième jour à la maison. Des domestiques en pleurs lui annoncèrent que son mari étoit mort subitement la nuit même, qu'on n'avoit pas osé lui porter cette funeste nouvelle, et qu'on venoit d'ensevelir Zadig dans le tombeau de ses pères, au bout du jardin. Elle pleura, s'arracha les cheveux, et jura de mourir. Le soir, Cador lui demanda la permission de lui parler, et ils pleurèrent tous deux. Le lendemain ils pleurèrent moins, et dînèrent ensemble. Cador lui confia que son ami lui avoit laissé la plus grande partie de son bien, et lui fit entendre qu'il mettroit son bonheur à partager sa fortune avec elle. La dame pleura, se fâcha, s'adoucit : le souper fut plus long que le dîner ; on se parla avec plus de confiance. Azora fit l'éloge du défunt ; mais elle avoua qu'il avoit des défauts dont Cador étoit exempt.

Au milieu du souper, Cador se plaignit d'un mal de rate violent : la dame, inquiète et empressée, fit apporter toutes les essences dont elle se parfumoit, pour essayer s'il n'y en avoit pas quelqu'une qui fût bonne pour le mal de rate; elle regretta que le grand Hermès ne fût pas encore à Babylonne ; elle daigna même toucher le côté où Cador sentoit de si vives douleurs. Etes-vous sujet à cette cruelle maladie ? lui dit-elle avec compassion. Elle me met quelquefois au bord du tombeau, lui répondit Cador, et il n'y a qu'un seul remède qui puisse me soulager: c'est de m'appliquer, sur le côté, le nez d'un homme qui seroit mort la veille. Voilà un étrange remède, dit Azora. Pas plus étrange, répondit-il, que les sachets du sieur Arnou* contre l'apoplexie.

* Il y avoit dans ce temps un Babylonien, nommé Arnou, qui guérissoit et prévenoit toutes les apoplexies, dans les gazettes, avec un sachet pendu au cou.

Cette raison, jointe à l'extrême mérite du jeune homme, détermina enfin la dame. Après tout, dit elle, quand mon mari passera du monde d'hier dans le monde du lendemain, sur le pont Tchinavar, l'ange Asraël lui accordera-t-il moins le passage parce que son nez sera un peu moins long dans la seconde vie que dans la première ? Elle prit donc un rasoir, elle alla au tombeau de son époux, l'arrosa de ses larmes, et s'approcha pour couper le nez à Zadig, qu'elle trouva tout étendu dans la tombe. Zadig se relève en tenant son nez d'une main, et arrêtant le rasoir de l'autre : Madame, lui dit-il, ne criez plus tant contre la jeune Cosrou : le projet de me couper le nez vaut bien celui de détourner un ruisseau.

Voltaire.

§ 280. *Continuation. Le Chien et le Cheval.*

Zadig éprouva que le premier mois du mariage, comme il est écrit dans le livre du Zend, est la lune du miel, et que le second est la lune de l'absinthe. Il fut, quelque temps après, obligé de répudier Azora, qui étoit devenu trop difficile à vivre, et il chercha son bonheur dans l'étude de la nature. Rien n'est plus heureux, disoit-il, qu'un philosophe qui lit dans ce grand livre que Dieu a mis sous nos yeux. Les vérités qu'il découvre sont à lui : il nourrit et il élève son âme ; il vit tranquille ; il ne craint rien des hommes, et sa tendre épouse ne vient point lui couper le nez. Plein de ces idées, il se retira dans une maison de campagne sur les bords de l'Euphrate. Là, il ne s'occupoit pas à calculer combien de pouces d'eau couloient en une seconde sous les arches d'un pont, ou s'il tomboit une ligne cube de pluie dans le mois de la souris, plus que dans le mois du mouton. Il n'imaginoit point de faire de la soie avec des toiles d'araignée, ni de la porcelaine avec des bouteilles cassées ; mais il étudia surtout les propriétés des animaux et des plantes, et il acquit bientôt une sagacité qui lui découvroit mille différences où les autres hommes ne voient rien que d'uniforme.

Un jour, se promenant auprès d'un petit bois, il vit accourir à lui un eunuque de la reine, suivi de plusieurs officiers qui paroissoient dans la plus grande inquiétude, et qui couroient çà et là comme des hommes égarés qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. Jeune homme, lui dit le premier eunuque, n'avez-vous point vu le chien de la reine ? Zadig répondit modestement : C'est une chienne et non pas un chien. Vous avez raison, reprit le premier eunuque. C'est une épagneule très-petite, ajouta Zadig ; elle a fait depuis peu des chiens ; elle boite du pied gauche de devant, et elle a les oreilles très-longues. Vous l'avez donc vue? dit le premier eunuque tout essoufflé. Non, répondit Zadig, je ne l'ai jamais vue, et je n'ai jamais su si la reine avoit une chienne.

Précisément dans le même temps, par une bizarrerie ordinaire de la fortune, le plus beau cheval de l'écurie du roi s'étoit échappé des mains d'un palefrenier dans les plaines de Babylone. Le grand-veneur et tous les autres officiers couroient après lui, avec autant d'inquiétude que le premier eunuque après la chienne. Le grand-veneur s'adressa à Zadig, et lui demanda s'il n'avoit point vu le cheval du roi. C'est, répondit Zadig, le cheval qui galope le mieux ; il a cinq pieds de haut, le sabot fort petit ; il porte une queue de trois pieds et demi de long ; les bossettes de son mors sont d'or à vingt-trois carats, ses fers sont d'argent à onze deniers. Quel chemin a-t-il pris ? où est-il ? demanda le grand-veneur. Je ne l'ai point vu, répondit Zadig, et je n'en ai jamais entendu parler.

Le grand-veneur et le premier eunuque ne doutèrent pas que Zadig n'eût volé le cheval du roi, et la chienne de la reine ; ils le firent conduire devant l'assemblée du grand Desterham, qui le condamna au knout, et à passer le reste de ses jours en Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval et la chienne. Les juges furent dans la douloureuse nécessité de réformer leur arrêt ; mais ils condamnèrent Zadig à payer quatre cents onces d'or, pour avoir dit qu'il n'avoit point vu ce qu'il avoit vu : il fallut d'abord payer cette amende ; après quoi il fut permis à Zadig de plaider sa cause au conseil du grand Desterham : il parla en ces termes :

Etoiles de justice, abîmes de science, miroirs de vérité, qui avez la pesanteur du plomb, la durée du fer, l'éclat du diamant, et beaucoup d'affinité avec

l'or, puisqu'il m'est permis de parler devant cette auguste assemblée, je vous jure, par Orosmade, que je n'ai jamais vu la chienne respectable de la reine, ni le cheval sacré du roi des rois. Voici ce qui m'est arrivé ; je me promenois vers le petit bois où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque et le très-illustre grand-veneur. J'ai vu sur le sable les traces d'un animal, et j'ai jugé aisément que c'étoient celles d'un petit chien. Des sillons légers et longs, imprimés sur de petites éminences de sable entre les traces des pattes, m'ont fait connoître que c'étoit une chienne dont les mamelles étoient pendantes, et qu'ainsi elle avoit fait des petits il y a peu de jours. D'autres traces, en un sens différent, qui paroissoient toujours avoir rasé la surface du sable à côté des pattes de devant, m'ont appris qu'elle avoit les oreilles très-longues ; et comme j'ai remarqué que le sable étoit toujours moins creusé par une patte que par les trois autres, j'ai compris que la chienne de notre auguste reine étoit un peu boiteuse, si j'ose le dire.

A l'égard du cheval du roi des rois, vous saurez que, me promenant dans les routes de ce bois, j'ai aperçu les marques des fers d'un cheval ; elles étoient toutes à égales distances. Voilà, ai-je dit, un cheval qui a un galop parfait. La poussière des arbres, dans une route étroite qui n'a que sept pieds de large, étoit un peu enlevée à droite et à gauche, à trois pieds et demi du milieu de la route. Ce cheval, ai-je dit, a une queue de trois pieds et demi, qui, par ses mouvemens de droite et de gauche, a balayé cette poussière. J'ai vu sous les arbres, qui formoient un berceau de cinq pieds de haut, les feuilles des branches nouvellement tombées ; et j'ai connu que le cheval y avoit touché, et qu'ainsi il avoit cinq pieds de haut. Quant à son mors, il doit être d'or à vingt-trois carats, car il en a frotté les bossettes contre une pierre, que j'ai reconnue pour une pierre de touche, et dont j'ai fait l'essai. J'ai jugé enfin, par les marques que ses fers ont laissé sur des cailloux d'une autre espèce, qu'il étoit ferré d'argent à onze deniers de fin. Tous les juges admirèrent le profond et subtil discernement de Zadig ; la nouvelle en vint jusqu'au roi et à la reine. On ne parloit que de Zadig dans les antichambres, dans la chambre et dans le cabinet ; et quoique plusieurs mages opinassent qu'on devoit le brûler comme sorcier, le roi ordonna qu'on lui rendît l'amende des quatre cents onces d'or à laquelle il avoit été condamné. Le greffier, les huissiers, les procureurs vinrent chez lui en grand appareil, lui rapporter ses quatre cents onces ; ils en retinrent seulement trois cents quatre-vingt-dix-huit pour les frais de justice ; et leurs valets demandèrent des honoraires.

Zadig vit combien il étoit dangereux quelquefois d'être trop savant, et se promit bien à la première occasion de ne point dire ce qu'il avoit vu.

Cette occasion se trouva bientôt. Un prisonnier d'état s'échappa : il passa sous les fenêtres de sa maison. On interrogea Zadig, il ne répondit rien ; mais on lui prouva qu'il avoit regardé par la fenêtre. Il fut condamné, pour ce crime, à cinq cents onces d'or, et il remercia ses juges de leur indulgence, selon la coutume de Babylone. Grand dieu ! dit-il en lui-même, qu'on est à plaindre quand on se promène dans un bois où la chienne de la reine et le cheval du roi ont passé ! qu'il est dangereux de se mettre à la fenêtre ! qu'il est difficile d'être heureux dans cette vie !

Voltaire.

§ 281. *Continuation. Le Généreux.*

Le temps arriva où l'on célébroit une grande fête, qui revenoit tous les cinq ans. C'étoit la coutume à Babylone de déclarer solennellement, au bout de cinq années, celui des citoyens qui avoit fait l'action la plus généreuse. Les grands et les mages étoient les juges. Le premier satrape, chargé du soin de la ville, exposoit les plus belles actions qui s'étoient passées sous son gouvernement. On alloit aux voix : le roi prononçoit le jugement. On venoit à cette solennité des extrémités de la terre. Le vainqueur recevoit des mains du monarque une coupe d'or garnie de pierreries, et le roi lui disoit ces paroles : " Recevez ce " prix de la générosité, et puissent les " dieux me donner beaucoup de sujets " qui vous ressemblent ! "

Ce jour mémorable venu, le roi parut sur son trône, environné des grands, des mages, et des députés de toutes les nations, qui venoient à ces jeux où la gloire s'acquéroit, non par la légèreté des chevaux, non par la force du corps,

mais par la vertu. Le premier satrape rapporta à haute voix les actions qui pouvoient mériter à leurs auteurs ce prix inestimable. Il ne parla point de la grandeur d'âme avec laquelle Zadig avoit rendu à l'envieux toute sa fortune: ce n'étoit pas une action qui méritât de disputer le prix.

Il présenta d'abord un juge qui, ayant fait perdre un procès considérable à un citoyen, par une méprise dont il n'étoit pas même responsable, lui avoit donné tout son bien, qui étoit la valeur de ce que l'autre avoit perdu.

Il produisit ensuite un jeune homme qui étant éperdument épris d'une fille qu'il alloit épouser, l'avoit cédée à un ami près d'expirer d'amour pour elle, et qui avoit encore payé la dot en cédant la fille.

Ensuite il fit paroître un soldat qui, dans la guerre d'Hircanie, avoit donné encore un plus grand exemple de générosité. Des soldats ennemis lui enlevoient sa maîtresse, et il la défendoit contre eux ; on vint lui dire que d'autres Hircaniens enlevoient sa mère à quelques pas de là : il quitta, en pleurant, sa maîtresse, et courut délivrer sa mère : il retourna ensuite vers celle qu'il aimoit, et la trouva expirante. Il voulut se tuer : sa mère lui remontra qu'elle n'avoit que lui pour tout secours, et il eut le courage de souffrir la vie.

Les juges penchoient pour ce soldat. Le roi prit la parole et dit : Son action et celle des autres sont belles, mais elles ne m'étonnent point ; hier Zadig en a fait une qui m'a étonné. J'avois disgracié depuis quelques jours mon ministre et mon favori Coreb. Je me plaignois de lui avec violence, et tous mes courtisans m'assuroient que j'étois trop doux ; c'étoit à qui me diroit plus de mal de Coreb. Je demandai à Zadig ce qu'il en pensoit, et il osa en dire du bien. J'avoue que j'ai vu, dans nos histoires, des exemples qu'on a payé de son bien une erreur, qu'on a cédé sa maîtresse, qu'on a préféré une mère à l'objet de son amour ; mais je n'ai jamais lu, qu'un courtisan ait parlé avantageusement d'un ministre disgracié, contre qui son souverain étoit en colère. Je donne vingt mille pièces d'or à chacun de ceux dont on vient de réciter les actions généreuses, mais je donne la coupe à Zadig.

Sire, lui dit-il, c'est votre majesté seule qui mérite la coupe, c'est elle qui a fait l'action la plus inouïe, puisque étant roi vous ne vous êtes point fâché contre votre esclave lorsqu'il contredisoit votre passion. On admira le roi et Zadig. Le juge qui avoit donné son bien, l'amant qui avoit marié sa maîtresse à son ami, le soldat qui avoit préféré le salut de sa mère à celui de sa maîtresse, reçurent les présens du monarque ; ils virent leurs noms écrits dans le livre des généreux : Zadig eut la coupe. Le roi acquit la réputation d'un bon prince. Ce jour fut consacré par des fêtes plus longues que la loi ne le portoit. La mémoire s'en conserve encore dans l'Asie. Zadig disoit : Je suis donc enfin heureux ! mais il se trompoit.

Voltaire.

§ 282. *Continuation. Le Ministre.*

Le roi avoit perdu son premier ministre. Il choisit Zadig pour remplir cette place. Toutes les belles dames de Babylone applaudirent à ce choix ; car, depuis la fondation de l'empire, il n'y avoit jamais eu de ministre si jeune. Tous les courtisans furent fâchés ; l'envieux en eût un crachement de sang, et le nez lui enfla prodigieusement.

Zadig fit sentir à tout le monde le pouvoir sacré des lois, et ne fit sentir à personne le poids de sa dignité. Il ne gêna point les voix du divan, et chaque visir pouvoit avoir un avis sans lui déplaire. Quand il jugeoit une affaire, ce n'étoit pas lui qui jugeoit, c'étoit la loi ; mais quand elle étoit trop sévère, il la tempéroit ; et quand on manquoit de lois, son équité en faisoit qu'on auroit prises pour celles de Zoroastre.

C'est de lui que les nations tiennent ce grand principe, qu'il vaut mieux hasarder de sauver un coupable que de condamner un innocent. Il croyoit que les lois étoient faites pour secourir les citoyens autant que pour les intimider. Son principal talent étoit de démêler la vérité, que tous les hommes cherchent à obscurcir. Dès les premiers jours de son administration il mit ce grand talent en usage. Un fameux négociant de Babylone étoit mort aux Indes : il avoit fait ses héritiers ses deux fils, par portions égales, après avoir marié leur sœur; et il laissa un présent de trente mille pièces d'or à celui de ses deux fils qui seroit jugé l'aimer davantage. L'aîné lui bâtit un

tombeau, le second augmenta, d'une partie de son héritage, la dot de sa sœur ; chacun disoit : c'est l'aîné qui aime le mieux son père ; le cadet aime mieux sa sœur : c'est à l'aîné qu'appartiennent les trente mille pièces.

Zadig les fit venir tous deux l'un après l'autre. Il dit à l'aîné : Votre père n'est point mort, il est guéri de sa dernière maladie, il revient à Babylone. Dieu soit loué ; répondit le jeune homme ; mais voilà un tombeau qui m'a coûté bien cher ! Zadig dit ensuite la même chose au cadet. Dieu soit loué ! répondit-il : je vais rendre à mon père tout ce que j'ai ; mais je voudrois qu'il laissât à ma sœur ce que je lui ai donné. Vous ne rendrez rien, dit Zadig, et vous aurez les trente mille pièces : c'est vous qui aimez le mieux votre père.

Il venoit tous les jours des plaintes, à la cour, contre l'intimadoulet de Médie, nommé Irax. C'étoit un grand seigneur dont le fond n'étoit pas mauvais, mais qui étoit corrompu par la vanité et par la volupté. Il souffroit rarement qu'on lui parlât, et jamais qu'on l'osât contredire. Les paons ne sont pas plus vains, les colombes ne sont pas plus voluptueuses, les tortues ont moins de paresse ; il ne respiroit que la fausse gloire et les faux plaisirs. Zadig entreprit de le corriger.

Il lui envoya, de la part du roi, un maître de musique, avec douze voix et vingt-quatre violons, un maître-d'hôtel avec six cuisiniers et quatre chambellans, qui ne devoient pas le quitter. L'ordre du roi portoit que l'étiquette suivante seroit inviolablement observée ; et voici comme les choses se passèrent.

Le premier jour, dès que le voluptueux Irax fut éveillé, le maître de musique entra, suivi des voix et des violons : on chanta une cantate qui dura deux heures ; et de trois minutes en trois minutes le refrein étoit :

Que son mérite est extrême !
Que de grâces, que de grandeur !
Ah ! combien monseigneur
Doit être content de lui-même !

Après l'exécution de la cantate, un chambellan lui fit une harangue de trois quarts-d'heure, dans laquelle on le louoit expressément de toutes les bonnes qualités qui lui manquoient. La harangue finie, on le conduisoit à table, au son des instrumens. Le dîner dura trois heures ; dès qu'il ouvrit la bouche pour parler, le premier chambellan dit : Il aura raison. A peine eut-il prononcé quatre paroles, que le second chambellan s'écrie : il a raison. Les deux autres chambellans firent de grands éclats de rires des bons mots qu'Irax avoit dit, ou qu'il avoit dû dire. Après dîner on lui répéta la cantate.

Cette première journée lui parut délicieuse, il crut que le roi des rois l'honoroit selon ses mérites ; la seconde lui parut moins agréable ; la troisième fut gênante ; la quatrième fut insupportable ; la cinquième fut un supplice : enfin, outré d'entendre toujours chanter : *Ah ! combien monseigneur doit être content de lui-même !* d'entendre toujours dire qu'il avoit raison, et d'être harangué chaque jour à la même heure, il écrivit en cour pour supplier le roi qu'il daignât rappeler ses chambellans, ses musiciens, son maître-d hôtel ; il promit d'être désormais moins vain et plus appliqué ; il se fit moins encenser, eut moins de fêtes et fut plus heureux ; car, comme dit Sadder, toujours du plaisir n'est pas du plaisir.

Voltaire.

§ 283. *Première Visite du Comte de Grammont au Cardinal de Richelieu. Son Entrée dans le Monde.*

Prends ton histoire d'un peu plus loin, dit Matta au chevalier de Grammont ; les moindres particularités d'une vie comme la tienne méritent d'être contées ; mais surtout la manière dont tu saluas le cardinal de Richelieu la première fois. On m'en a fait rire. Au reste je te dispense de me parler des gentillesses de ton enfance, de ta généalogie, du nom et de la qualité de tes ancêtres ; car tu n'en sais pas un mot.

Ah ! que tu fais le mauvais plaisant ! tu crois que tout le monde est de ton ignorance. Tu t'imagines donc que je ne connois pas les Mendores ni les Corisandes, moi ! je ne sais peut-être pas qu'il n'a tenu qu'à mon père d'être fils d'Henri IV ? Le roi vouloit à toute force le reconnoître, et jamais ce traître d'homme n'y voulut consentir. Vois un peu ce que ce seroit que les Grammont sans ce beau travers ! ils auroient le pas devant les Césars de Vendôme.

Tu as beau rire ; c'est l'évangile. Mais venons à notre fait.

On me mit au collége de Pau dans la vue de me faire d'église ; mais comme j'avois bien d'autres vues, je n'avois garde d'y profiter : j'avois tellement le jeu dans la tête, que les précepteurs et les régens perdoient leur Latin en me le voulant apprendre. Le vieux Brinon qui me servoit de valet de chambre et de gouverneur avoit beau me menacer de ma mère, je n'étudiois que quand il me plaisoit, c'est-à-dire, presque jamais. Cependant on me traitoit en écolier de ma qualité ; j'eus toutes les dignités de ma classe, sans les avoir méritées, et sortis du collége à peu près comme j'y étois entré. On trouva que j'en savois encore de reste pour l'abbaye que mon frère avoit demandée pour moi.

Il venoit d'épouser la nièce d'un ministre devant qui tous genoux fléchissoient. Il voulut me présenter à lui. J'eus peu de peine à quitter mon pays et beaucoup d'impatience d'arriver à Paris. Mon frère m'ayant tenu quelque temps auprès de lui pour me degourdir, il me lâcha par la ville pour perdre l'air de la campagne, et trouver celui du monde. Je l'attrapai si bien que je ne voulus plus m'en défaire, quand il fut question de me présenter à la cour en équipage d'abbé. Tu sais comment on se mettoit alors. Tout ce qu'on obtint de moi, fut de mettre une soutane par-dessus mes habits ; et mon frère, mourant de rire de mon habillement ecclésiastique, voulut en faire rire les autres. J'avois la plus belle tête du monde, bien poudrée et bien frisée ; par-dessus ma soutane, et par-dessous des bottines blanches et des éperons dorés. Le cardinal qui avoit l'esprit pénétrant, n'avoit garde de rire. Cette élévation de sentiment lui donna de l'ombrage. Il jugea de ce que seroit un génie qui à cet âge se moquoit de la tonsure, et méprisoit le petit collet.

Quand mon frère m'eut ramené chez lui : " Or ça, mon cadet," me dit-il, " cela s'est passé à merveille, et votre " ajustement mi-parti de robe et d'épée " a beaucoup réjoui la cour ; mais ce " n'est pas tout, il faut opter, mon petit " chevalier. Voyez donc si, vous en " tenant à l'église, vous voulez posséder de grands biens, et ne rien faire ; " ou avec une petite légitime, vous " faire casser bras et jambes, pour être " le *fructus belli* d'une cour insensible, " et parvenir à la fin de vos jours à la " dignité de maréchal de camp avec " un œil de verre, et une jambe de " bois."

" Je sais, lui dis-je, " qu'il n'y a aucune comparaison entre ces deux " états pour la commodité de la vie ; " mais comme il faut chercher son salut " préférablement à tout, je suis résolu " de renoncer à l'église, pour tâcher de " me sauver, à condition néanmoins " que je garderai mon abbaye." Les remontrances et l'autorité de mon frère furent inutiles pour m'en détourner, et il fallut bien me passer ce dernier article pour m'entretenir à l'académie.

Tu sais que je suis le plus adroit homme de France ; ainsi j'eus bientôt appris tout ce qu'on y montre : et, chemin faisant, j'appris encore ce qui perfectionne la jeunesse et rend honnête homme ; car j'appris encore toutes sortes de jeux aux cartes et aux dés. La vérité est que je m'y crus d'abord beaucoup plus savant que je ne l'étois, comme je l'ai dans la suite éprouvé.

Ma mère qui sut le parti que je prenois, pleura la profession que j'avois quittée, et ne put se consoler de celle que j'avois prise. Elle avoit compté que dans l'église je serois un saint ; elle compta que je serois un diable dans le monde, ou tué à la guerre. Je mourois d'envie d'y aller ; mais comme j'étois encore trop jeune, il fallut faire une campagne à Bidache, avant que d'en faire une à l'armée.

Quand je fus de retour auprès de ma mère, j'avois tellement l'air de la cour et du monde qu'elle eut du respect pour moi, au lieu de me gronder de mon entêtement pour les armes. J'étois son idole, et me trouvant inébranlable, elle ne songea qu'à me garder le plus qu'elle pourroit, en attendant qu'on fît mon petit équipage.

Le fidèle Brinon, qui me fut donné pour valet de chambre, devoit encore faire la charge de gouverneur et d'écuyer, parce que c'est peut-être le gascon unique qu'on verra sérieux et rébarbatif au point où il l'est. Il répondit de ma conduite sur la bienséance et la morale, et promit à ma mère qu'il rendroit bon compte de ma personne dans les dangers de la guerre. J'espère qu'il tiendra mieux sa parole à l'égard de ce

dernier article, qu'il n'a fait sur les autres.

On fit partir mon équipage huit jours avant moi. C'étoit toujours autant de temps que ma mère gagnoit pour me faire des exhortations. Enfin après m'avoir bien conjuré d'avoir la crainte de Dieu devant les yeux, et l'amour du prochain en recommandation, elle me laissa partir sous la garde du Seigneur et du sage Brinon.

Dès la seconde poste nous prîmes querelle. On lui avoit mis quatre cents louis entre les mains pour ma campagne. Je les voulus avoir ; il s'y opposa fortement, " Vieux faquin," lui dis-je, " est-ce à toi, cet argent, ou si on te l'a " donné pour moi ? A ton avis il me " faudroit un trésosier pour ne payer " que par ordonnance." Je ne sais si ce fut par pressentiment qu'il s'attrista, mais ce fut avec des violences et des convulsions extrêmes qu'il se vit contraint de céder. On eût dit que je lui arrachois le cœur.

Je me sentis plus léger et plus gai, depuis le dépôt dont je l'avois soulagé : lui, au contraire, parut si accablé, qu'on eût dit que je lui avois mis quatre cents livres de plomb sur le dos, en lui ôtant ces quatre cents pistoles. Il fallut fouetter son cheval moi-même, tant il alloit pesamment, et se retournant de temps en temps : " Monsieur le chevalier," me disoit-il, " ce n'est pas ainsi que " madame l'entend." Ses réflexions et ses douleurs se renouveloient à chaque poste ; car au lieu de donner dix sols au postillon, j'en donnois trente.

Hamilton, Mémoires du Comte de Grammont.

§ 284. *Continuation Le Chevalier de Grammont dupé au Jeu.*

Nous arrivâmes enfin à Lyon. Deux soldats nous arrêtèrent à la porte de la ville pour nous mener chez le gouverneur. J'en pris un pour me conduire à la meilleure hôtellerie, et mis Brinon entre les mains de l'autre, pour aller rendre compte au commandant de mon voyage et de mes desseins.

Il y a d'aussi bon traiteurs à Lyon qu'à Paris ; mais mon soldat, selon la coutume, me mena chez un de ses amis, dont il me vanta la maison, comme le lieu de la ville où l'on faisoit la chère la plus délicate, et où l'on trouvoit la meilleure compagnie. L'hôte de ce palais étoit gros comme un muid ; il s'appeloit Cerise. Il étoit Suisse de nation, empoisonneur de profession, et voleur par habitude. Il me mit dans une chambre assez propre, et me demanda si je voulois manger en compagnie, ou seul. Je voulus être de l'auberge, à cause du beau monde, que le soldat m'avoit promis dans cette maison.

Brinon, que les questions du gouverneur avoient impatienté, revint plus refrogné qu'un vieux singe ; et voyant que je me peignois un peu pour descendre, " Et que voulez vous donc, mon- " sieur ?" me dit-il : " aller trotter par la " ville?"—" Non pas."—N'es-ce pas as- " sez trotté depuis le matin ? Mangez " un morceau et couchez-vous à bonne " heure, pour être du matin à cheval à " la pointe du jour."—" Monsieur le " contrôleur," lui dis-je, " je ne veux " ni trotter par la ville, ni manger seul, " ni me coucher à bonne heure. Je " veux souper en compagnie, là-bas."— " En pleine auberge !" s'écria-t-il ; " hé, monsieur, vous n'y songez pas. Je " me donne au diable, s'ils ne sont une " douzaine de baragouineurs à jouer " cartes et dés, qu'on n'entendroit pas " Dieu tonner."

J'étois devenu insolent depuis que je m'étois emparé de l'argent ; et voulant commencer à me soustraire à la domination de mon gouverneur : " Savez- " vous bien, monsieur Brinon," lui dis je, " que je n'aime pas qu'un sot fasse le " raisonneur ? Allez-vous-en souper, s'il " vous plaît, et que j'aie ici des che- " vaux de poste avant le jour."

J'avois senti pétiller mon argent au moment où il avoit lâché le mot de cartes et dés. Je fus un peu surpris de trouver la salle où l'on mangeoit remplie de figures extraordinaires. Mon hôte, après m'avoir présenté, m'assura qu'il n'y avoit que dix-huit ou vingt de ces messieurs qui auroient l'honneur de manger avec moi. Je m'approchai d'une table où l'on jouoit, et je faillis à mourir de rire. Je m'étois attendu à voir bonne compagnie et gros jeu ; et c'étoient deux Allemands qui jouoient au tric-trac. Jamais chevaux de carosse n'ont joué comme ils faisoient, mais leur figure surtout passoit l'imagination. Celui auprès de qui j'étois, étoit un petit ragot, grassouillet et rond comme une boule. Il avoit une fraise, avec un

chapeau pointu haut d'une aune. Non, il n'y a personne qui, d'un peu loin, ne l'eût pris pour le dôme de quelque église, avec un clocher dessus. Je demandai à l'hôte ce que c'étoit ? " Un " marchand de Basle," me dit-il, " qui " vient vendre ici des chevaux ; mais " je crois qu'il n'en vendra guère de la " manière dont il s'y prend ; car il ne " fait que jouer." — " Joue-t-il gros " jeu," lui dis-je ?—"Non pas à présent," dit-il ; " ce n'est que pour leur écot, en " attendant le souper : mais quand on " peut tenir le petit marchand en parti- " culier, il joue beau jeu."—A-t-il de " l'argent," lui dis-je ?—" Oh, oh," dit le perfide Cerise, " plût à Dieu que " vous lui eussiez gagné mille pistoles, " et en être de moitié ! nous ne serions " pas long-temps à les attendre."

Il ne m'en fallut pas davantage pour méditer la ruine du chapeau pointu. Je me remis auprès de lui pour l'étudier : il jouoit tout de travers, écoles sur écoles, Dieu sait. Je commençois à me sentir quelques remords sur l'argent que je devois gagner avec cette petite citrouille qui en savoit si peu : il perdit son écot, on servit, et je le fis mettre auprès de moi. C'étoit une table de réfectoire où nous étions pour le moins vingt-cinq malgré la promesse de mon hôte.

Le plus maudit repas du monde fini, toute cette cohue se dispersa je ne sais comment, à la réserve du petit Suisse, qui se tint auprès de moi, et l'hôte qui se vint mettre de l'autre côté. Ils fumoient comme des dragons, et le Suisse me disoit de tems en temps : " Deman- " de pardon à monsieur de la liberté " grande ;" et là-dessus m'envoyoit des bouffées de tabac à m'étouffer. Monsieur Cerise de l'autre côté me demanda la liberté de me demander si j'avois jamais été dans son pays, et parut surpris de me voir assez bon air, sans avoir voyagé en Suisse.

Le petit ragot, à qui j'avois affaire, étoit aussi questionneur que l'autre. Il me demanda si je venois de l'armée de Piémont ; et lui ayant dit que j'y allois, il me demanda si je voulois acheter des chevaux ; qu'il en avoit bien deux cents, dont il me feroit bon marché. Je commençois à être enfumé comme un jambon : et m'ennuyant du tabac et des questions, je proposai à mon homme de jouer une petite pistole au trictrac, en attendant que nos gens eussent soupé. Ce ne fut pas sans beaucoup de façons qu'il y consentit, en me demandant *pardon de la liberté grande.*

Je lui gagnai partie, revanche et le tout dans un clin d'œil ; car il se troubloit et se laissoit enfiler, que c'étoit une bénédiction. Brinon arriva sur la fin de la troisième partie, pour me mener coucher. Il fit un grand signe de croix, et n'eut aucun égard à tous ceux que je lui faisois de sortir. Il fallut me lever pour lui en aller donner l'ordre en particulier. Il commença par me faire des réprimandes, de ce que je m'encanaillois avec un vilain monstre comme cela. J'eus beau lui dire que c'étoit un gros marchand qui avoit force argent et qui ne jouoit non plus qu'un enfant. " Lui, marchand !" s'écria-t-il, " ne " vous y fiez pas, monsieur le chevalier. " Je me donne au diable, si ce n'est " quelque sorcier."—" Tais-toi, vieux " fou," lui dis-je; " il n'est non plus " sorcier que toi, c'est tout dire, et pour " te le montrer, je veux lui gagner " quatre ou cinq cents pistoles avant de " me coucher." En disant cela, je le mis dehors, avec défense de rentrer ou de nous interrompre.

Le jeu fini, le petit Suisse déboutonna son haut-de-chausses, pour tirer un beau quadruple d'un de ses goussets ; et me le présentant, il me demanda *pardon de la liberté grande,* et voulut se retirer. Ce n'étoit pas mon compte. Je lui dis que nous ne jouyons que pour nous amuser : que je ne voulois point de son argent ; et, que, s'il vouloit, je lui jouerois ses quatre pistoles dans un tour unique. Il en fit quelque difficulté, mais il se rendit à la fin, et les regagna. J'en fus piqué. J'en rejouai une autre ; la chance tourna ; le dé lui devint favorable, les écoles cessèrent ; je perdis partie, revanche et le tout : les moitiés suivirent ; le tout en fut. J'étois piqué, lui beau joueur, il ne me refusa rien, et me gagna tout, sans que j'eusse pris six trous en huit ou dix parties. Je lui demandai encore un tour pour cent pistoles ; mais comme il vit que je ne mettois pas au jeu, il me dit qu'il étoit tard, qu'il falloit qu'il allât voir ses chevaux, et se retira, me demandant *pardon de la liberté grande.* Le sang-froid dont il me refusa, et la politesse dont il me fit la révérence, me piquèrent tellement, que je fus sur le

point de le tuer. Je fus si troublé de la rapidité dont je venois de perdre jusqu'à la dernière pistole, que je ne fis pas d'abord toutes les réflexions qu'il y a à faire sur l'état où j'étois réduit.

Je n'osois remonter dans ma chambre, de peur de Brinon. Par bonheur, s'étant ennuyé de m'attendre, il s'étoit couché. Ce fut quelque consolation ; mais elle ne dura pas. Dès que je fus au lit, tout ce qu'il y avoit de funeste dans mon aventure se présenta à mon imagination : je n'eus garde de m'endormir. J'envisageois toute l'horreur de mon désastre, sans y trouver de remède ; et j'eus beau tourner mon esprit de toutes façons, il ne me fournit aucun expédient. Je ne craignois rien tant que l'aube du jour : elle arriva pourtant, et le cruel Brinon avec elle. Il étoit botté jusqu'à la ceinture et faisant claquer un maudit fouet qu'il tenoit à la main : " Debout, M. le chevalier," s'écria-t-il, en ouvrant mes rideaux : " les chevaux " sont à la porte, et vous dormez en- " core ? Nous devrions avoir déjà fait " deux postes ; çà, de l'argent pour " payer dans la maison."—Brinon, lui dis-je d'une voix humiliée, " fermez le " rideau.— Comment !" s'écria-t-il, " fermez le rideau ! Vous voulez donc " faire votre campagne à Lyon ? Ap- " paremment que vous y prenez goût. " Et le gros marchand, vous l'avez dé- " valisé ?—Non pas.—M. le chevalier, " cet argent ne vous profitera pas ; ce " malheureux a peut-être une famille ; " et c'est le pain de ses enfans qu'il a " joué, et que vous avez gagné. Cela " valoit-il la peine de veiller toute la " nuit ? Que diroit madame, si elle " voyoit ce train ?—Monsieur Brinon," lui dis-je, " fermez, s'il vous plaît, le " rideau." Mais au lieu de m'obéir, on eût dit que le diable lui fourroit dans l'esprit ce qu'il y avoit de plus sensible et de plus piquant dans un malheur comme le mien. " Et combien ?" me disoit-il ; " les cinq cents ? Que fera " ce pauvre homme ? Souvenez-vous " que je vous l'ai dit, monsieur le che- " valier : cet argent ne vous profitera " pas. Est-ce quatre cents ? trois ? " deux ? Quoi ! ce ne seroit que cent " louis !" poursuivit-il, voyant que je blanlois la tête à chaque somme qu'il avoit nommée. " Il n'y a pas grand " mal à cela, et cent pistoles ne le rui- " neront pas, pourvu que vous les ayez " bien gagnées." — " Brinon," mon ami, lui dis-je, avec un grand soupir, " fermez le rideau, je suis indigne de " voir le jour."

Brinon tressaillit à ces tristes paroles ; mais il pensa s'évanouir, quand je lui contai mon aventure. Il s'arracha les cheveux, fit des exclamations douloureuses, dont le refrein étoit toujours : " Que dira ma- " dame ?" et après s'être épuisé en regrets inutiles : " ça donc, monsieur le " chevalier," me dit il, " que préten- " dez-vous devenir ?—Rien," lui dis-je, " car je ne suis bon à rien." Ensuite, comme j'étois un peu soulagé de lui avoir fait ma confession, il me passa quelques projets dans la tête que je ne pus lui faire approuver. Je voulois qu'il allât en poste rejoindre mon équipage, pour vendre quelqu'un de mes habits. Je voulois encore proposer au marchand de chevaux de lui en acheter bien cher à crédit, pour les revendre à bon marché. Brinon se moqua de toutes ces propositions, et après avoir eu la cruauté de me laisser long-temps tourmenter, il me tira d'affaire. Les parens font toujours quelque vilenie à leurs pauvres enfans. Ma mère avoit eu dessein de me donner cinq cents louis ; elle en avoit retenu cinquante, tant pour quelques petites réparations à l'abbaye que pour faire prier Dieu pour moi. Brinon étoit chargé de cinquante autres, avec ordre de ne m'en point parler, que dans quelque pressante nécessité. Elle arriva bientôt, comme tu vois.

Hamilton, Mémoires du Comte de Grammont.

§ 285. *Continuation. L'Habit de Bal du Chevalier de Grammont.*

Le jour du bal venu, la cour plus brillante que jamais étala toute sa magnificence dans cette mascarade. Ceux qui la devoient composer, étoient assemblés, à la réserve du chevalier de Grammont. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette occasion, lui dont l'empressement étoit si remarquable dans les plus frivoles ; mais on s'étonna bien plus de le voir enfin paroître en habit de ville, qui avoit déjà paru. La chose étoit monstrueuse pour la conjecture et nouvelle pour lui. Vainement portoit-il le plus beau point, la perruque la plus vaste, et la mieux poudrée qu'on pût voir, son habit d'ailleurs magnifique, ne convenoit point à la fête.

Le roi qui s'en aperçut d'abord : " Chevalier de Grammont," lui dit il, " Termes n'est donc point arrivé ?" " Pardonnez-moi, Sire, Dieu merci."— " Comment, Dieu merci," dit le roi ? " Lui seroit-il arrivé quelque chose par " les chemins?"—" Sire," dit le chevalier de Grammont, " voici l'histoire de " mon habit, et de monsieur Termes, " mon courrier." A ces mots le bal, tout prêt à commencer, fut suspendu. Tous ceux qui devoient danser faisant un cercle autour du chevalier de Grammont, il poursuivit ainsi son récit.

" Il y a deux jours que ce coquin de- " vroit être ici, suivant mes ordres et " ses sermens. On peut juger de mon " impatience tout aujourd'hui, voyant " qu'il n'arrivoit pas. Enfin, après l'a- " voir bien maudit, il n'y a qu'une heu- " qu'il est arrivé, crotté depuis la tête " jusqu'aux pieds, botté jusqu'à la cein- " ture, fait enfin comme un excommu- " nié. Eh bien, monsieur le faquin, " lui dis-je, voilà de vos façons de faire; " vous vous faites attendre jusqu'à l'ex- " trémité, encore est-ce un miracle que " vous soyez arrivé ?"—" Oui, mor...." dit-il, " c'est un miracle. Vous êtes " toujours à gronder. Je vous ai fait " faire le plus bel habit du monde, que " M. le duc de Guise lui même a pris la " peine de commander."—" Donne- " le donc, bourreau," lui dis-je.—"Mon- " sieur," dit-il, " si je n'ai mis douze " brodeurs après, qui n'ont fait que " travailler jour et nuit, tenez-moi pour " un infâme. Je ne les ai pas quitté " d'un moment."—" Et où est-il," dis- je, " traître, qui ne fais que raisonner " dans le temps que je devrois être ha- " billé ?"—" Je l'avois," dit-il, " em- " paqueté, serré, ployé, que toute la " pluie du monde n'en eût point appro- " ché. Me voilà," poursuivit-il, "à cou- " rir jour et nuit, connoissant votre im- " patience, et qu'il ne faut pas lanter- " ner avec vous...."—" Mais, où est-il," m'écriai-je, " cet habit si bien empaque- " té ?"—" Péri, monsieur," me dit-il en joignant les mains. " Oui, péri, " perdu, abîmé. Que vous dirai-je de " plus ?"—Quoi ! le paquebot a fait " naufrage ?" lui dis-je.—" Oh, vrai- " ment, c'est bien pis, comme vous al- " lez voir," me répondit-il. " J'étois à " une demi-lieue de Calais hier au ma- " tin, et je voulus prendre le long de la " mer, pour faire plus de diligence ; " mais, ma foi, l'on dit bien vrai, qu'il " n'est rien tel que le grand chemin ; " car je donnai tout au travers d'un sa- " ble mouvant, où j'enfonçai jusques " au menton."— " Un sable mouvant au- " près de Calais !" lui dis-je.—" Oui, " monsieur," me dit-il, " et si bien sa- " ble mouvant, que je me donne au " diable, si on me voyoit autre chose " que le haut de la tête, quand on m'en " a tiré. Pour mon cheval, il a fallu " plus de quinze hommes pour l'en sor- " tir ; mais pour mon porte-manteau, " où malheureusement j'avois mis votre " habit, jamais on ne l'a pu trouver. Il " faut qu'il soit pour le moins une lieue " sous terre."

" Voilà, Sire," poursuivit le chevalier de Grammont, " l'aventure et le ré- " cit que m'en a fait cet honnête hom- " me. Je l'aurois infailliblement tué, " si je n'avois eu peur de faire attendre " mademoiselle d'Hamilton, et si je " n'avois été pressé de vous donner avis " du sable mouvant, afin que vos cour- " riers prennent soin de l'éviter."

Le roi se tenoit les côtés de rire, etc. . . . . .

Mais suivons-le (le chevalier de Grammont) dans Abbeville. Le maître de poste étoit son ancienne connoissance. Son hôtellerie étoit la mieux fournie qu'il y eût entre Calais et Paris ; et le chevalier de Grammont, en mettant pied à terre, dit à Termes, qu'il avoit envie d'y boire un coup en attendant que leurs chevaux fussent prêts. Il étoit près de midi. Depuis la nuit précédente, qu'ils étoient débarqués, jusqu'à ce moment ils n'avoient pas mangé. Termes louant le Seigneur, de ce que des sentimens humains l'emportoient cette fois sur l'inhumanité de son impatience ordinaire, le confirma tant qu'il put dans des sentimens si raisonnables.

Ils furent surpris en entrant dans la cuisine, où le chevalier rendoit volontiers sa première visite, de voir six broches chargées de gibier devant le feu, et l'appareil d'un festin magnifique par toute la cuisine. Le cœur de Termes en tressaillit. Il donna sous main ordre de déferrer quelques-uns des chevaux, pour n'être pas arraché de ce lieu sans y repaître.

Bientôt une foule de violons et de hautbois, suivie des galopins de la ville,

entra dans la cour. L'hôte, à qui on demanda raison de tant de préparatifs, dit à monsieur le chevalier de Grammont que c'étoit pour la noce d'un gentilhomme des plus riches des environs avec la plus belle fille de toute la province ; que le repas se faisoit chez lui, qu'il ne tiendroit qu'à sa grandeur de voir bientôt arriver les mariés de la paroisse, puisque la musique étoit déjà venue. Il en jugea bien ; car à peine achevoit-il de parler, que trois grands corbillards, comblés de laquais, grands comme des Suisses, et chamarrés de livrées tranchantes, parurent dans la cour, et débarquèrent toute la noce. Jamais on n'a vu la magnificence campagnarde si naturellement étalée. Le clinquant rouillé, les passemens ternis, le taffetas rayé, de petits yeux et de grosses gorges brilloient partout.

Si le premier coup d'œil du spectacle surprit le chevalier de Grammont, le second n'étonna pas moins le fidèle Termes. Le peu qui paroissoit du visage de la mariée n'étoit pas sans éclat ; mais on ne pouvoit porter aucun jugement sur le reste Quatre douzaine de mouches, et dix serpentaux de chaque côté, qu'on avoit fait de ses cheveux, en déroboient la vue ; mais ce fut le nouvel époux qui mérita l'attention du chevalier de Grammont.

Il étoit aussi ridiculement paré que les autres, à la réserve d'un justaucorps de la plus grande magnificence, et du meilleur goût du monde. Le chevalier de Grammont, en s'approchant de lui pour examiner de près son habit, se mit à louer la broderie de son justaucorps. Le marié tint cet examen à grand honneur, et lui dit qu'il avoit acheté ce justaucorps cent cinquante louis, du temps qu'il faisoit l'amour à madame sa femme. " Vous ne l'avez donc pas fait faire ici," lui dit le chevalier de Grammont. — " Bon," lui répondit l'autre ; " je l'ai " d'un marchand de Londres qui l'avoit " commandé pour un milord d'Angle- " terre." Le chevalier de Grammont, qui sentoit le dénouement de l'aventure, lui demanda s'il reconnoîtroit bien le marchand ? — " Si je le reconnoîtrois ? " ne fus-je pas obligé de boire avec lui " toute la nuit à Calais pour en avoir " bon marché ?" Termes s'étoit absenté, dès que ce justaucorps avoit paru, sans pourtant s'imaginer que ce maudit marié dût en entretenir son maître.

L'envie de rire, et l'envie de faire pendre le seigneur Termes partagèrent quelque temps les sentimens du chevalier de Grammont ; mais l'habitude de se laisser voler par ses domestiques, jointe à la vigilance du coupable, à qui son maître ne pouvoit reprocher d'avoir dormi dans son service, le portèrent à la clémence ; et cédant aux importunités du campagnard, pour confondre son fidèle écuyer, il se mit à table lui trente-septième.

Quelques momens après, il dit aux gens de la maison de faire monter un gentilhomme nommé Termes. Il vint ; et dès que le maître de la fête le vit, il se leva de table, et lui tendant la main : " Touchez-là, notre ami," lui dit-il ; " vous voyez bien que j'ai conservé le " justaucorps que vous aviez tant de " peine à me vendre, et que je n'en " fais pas un mauvais usage."

Termes s'étant fait un front d'airain, fit semblant de ne le pas connoître, et se mit à le repousser assez brutalement. " Oh ! parbleu," lui dit l'autre, " puis- " qu'il m'a fallu boire avec vous pour " conclure le marché, vous me ferez " raison de la santé de madame la ma- " riée." Le chevalier de Grammont, qui le vit déconcerté, lui dit, en le regardant civilement : " Allons, monsieur " le marchand de Londres, mettez- " vous-là, puisqu'on vous en prie de si " bonne grâce : nous ne sommes pas " tant à table, qu'il n'y ait encore pla- " ce pour un aussi honnête homme " que vous." A ces mots trente-cinq des conviés se mirent en mouvement pour recevoir le nouveau convié. Il n'y eut que le siége de l'épousée qui par bienséance demeura fixe, et l'audacieux Termes, ayant bu la première honte de cet événement, s'y prenoit d'une manière à boire tout le vin de la noce, si son maître ne se fût levé de table comme on ôtoit vingt-quatre potages pour servir autant d'entrées.

Il n'y avoit pas d'apparence de retenir jusqu'à la fin d'un repas de noces un homme qui paroissoit si pressé ; mais tout fut debout, quand il sortit de table, et tout ce qu'il put obtenir du marié fut que toute la noce ne le reconduiroit pas jusqu'à la porte de l'hôtellerie. Termes eût voulu qu'ils ne les eussent point quittés, jusqu'à la fin du voyage, tant il craignoit de se trouver tête à tête avec son maître.

Il y avoit déjà quelque temps qu'ils étoient sortis d'Abbeville, et qu'ils couroient dans un profond silence. Termes, qui s'attendoit bien à le voir rompre dans peu de temps, n'étoit en peine que de la manière, savoir si son maître l'attaqueroit par un torrent d'injures mêlées de certaines épithètes qui pouvoient lui convenir, ou si, se servant de quelque outrageante ironie, l'on emploieroit toutes les louanges qui seroient les plus capables de le confondre ; mais voyant, au lieu de tout cela, qu'on s'obstinoit à ne lui rien dire, il crut qu'il valoit mieux prévenir la harangue qu'on méditoit, que d'y laisser rêver plus long-temps, et s'armant de toute son effronterie : " Vous " voilà bien en colère, monsieur," lui dit il, " et vous croyez avoir raison ; " mais je me donne au diable, si vous " n'avez pas tort dans le fond."

" Comment traître ; dans le fond ?" dit le chevalier de Grammont ; " c'est donc " parce que je ne t'ai pas fait rouer, " comme tu l'as depuis long-temps mé- " rité ?"—" Voilà-t-il pas," dit Termes, " toujours de l'emportement au " lieu d'entendre raison. Oui, mon- " sieur, je soutiens que ce que j'en ai " fait étoit pour votre bien."—" Et le sa- " ble mouvant n'étoit-il pas pour mon " service," dit le chevalier de Grammont ?—" Patience, s'il vous plaît," poursuivit l'autre. " Je ne sais com- " ment diable ce nigaud de marié s'est " rencontré chez les gens de la douane " quand on visita ma valise à Calais ; " mais ces c.....-là se fourrent partout : " dès qu'il vit votre justaucorps, il en " devint amoureux : Je vis bien dès-là " que c'étoit un sot ; car il étoit à deux " genoux devant moi pour l'acheter. " Outre qu'il étoit tout froissé de la " valise, la sueur du cheval l'avoit tout " taché par devant, et je ne sais com- " ment diable il a fait pour racommo- " der tout cela ; mais tenez-moi pour " un excommunié, si vous l'eussiez ja- " mais voulu mettre. Conclusion : il " vous revenoit à cent quarante louis, " et voyant qu'il m'en offroit cent cin- " quante, mon maître, dis je, n'a pas " besoin de cet oriflamme pour se dis- " tinguer au bal ; et quoiqu'il eût beau- " coup d'argent, quand je l'ai quitté, " que sais-je s'il en aura quand je le re- " verrai ? cela dépend du jeu. Bref, " monsieur, je vous en fais donner dix " plus qu'il ne vous coûte : c'est un pro- " fit tout clair. Je vous en tiendrai " compte, et vous savez que je suis bon " pour cette somme. Dites à présent, " en auriez-vous eu la jambe mieux fai- " te au bal d'être paré de ce diable de " justaucorps, qui vous auroit donné la " même mine, qu'à ce marié de village " à qui nous l'avons vendu ; et cepen- " dant il faut voir comme vous tempê- " tiez à Londres, quand vous l'avez cru " perdu ; les beaux contes que vous " avez faits au roi du sable mouvant, et " quelle chienne de mine vous avez " faite, quand vous vous êtes douté que " ce pied plat le portoit à sa noce."

Hamilton, Mémoires du Comte de Grammont.

§ 286. MICROMÉGAS.

CHAP. I.—*Voyage d'un Habitant du Monde de l'Etoile Sirius dans la Planète de Saturne.*

Dans une de ces planètes qui tournent autour de l'étoile nommée Sirius il y avoit un jeune homme de beaucoup d'esprit, que j'ai eu l'honneur de connoître dans le dernier voyage qu'il fit sur notre petite fourmilière ; il s'appeloit Micromégas, nom qui convient fort à tous les grands : il avoit huit lieues de haut ; j'entends par huit lieues vingt-quatre mille pas géométriques de cinq pieds chacun.

Quelques algébristes, gens toujours utiles au public, prendront sur le champ la plume, et trouveront que, puisque M. Micromégas, habitant du pays de Sirius, a de la tête aux pieds vingt-quatre mille pas, qui font cent vingt mille pieds de roi, et que nous autres citoyens de la terre nous n'avons guère que cinq pieds, et que notre globe a neuf mille lieues de tour ; ils trouveront, dis-je, qu'il faut absolument que le globe qui l'a produit ait au juste vingt-un millions six cents mille fois plus de circonférence que notre petite terre ; rien n'est plus simple et plus ordinaire dans la nature. Les états de quelques souverains d'Allemagne ou d'Italie, dont on peut faire le tour en une demi-heure, comparés à l'Empire de Turquie, de Moscovie, ou de la Chine, ne sont qu'une très-foible image des prodigieuses différences que la nature a mise dans tous les êtres.

La taille de son excellence étant de la hauteur que j'ai dite, tous nos sculpteurs et tous nos peintres conviendront sans peine que sa ceinture peut avoir cinquante mille pieds de roi de tour ; ce qui fait une très-jolie proportion.

Quant à son esprit c'est un des plus cultivés que nous ayons ; il sait beaucoup de choses, il en a inventé quelques-unes : il n'avoit pas encore deux cents cinquante ans, il étudiait, selon la coutume, au collége des jésuites de sa planète, lorsqu'il devina, par la force de son esprit, plus de cinquante propositions d'Euclide : c'est dix-huit de plus que Blaise Pascal. Vers les quatre cents cinquante ans, au sortir de l'enfance, il disséqua beaucoup de ces petits insectes qui n'ont pas cent pieds de diamètre, et qui se dérobent aux microscopes ordinaires ; il en composa un livre fort curieux, mais qui lui fit quelques affaires. L'auteur eut ordre de ne paroître à la cour de huit cents années.

Il ne fut que médiocrement affligé d'être banni d'une cour qui n'étoit remplie que de tracasseries et de petitesses. Il fit une chanson fort plaisante, dont on ne s'embarrassa guère ; et il se mit à voyager de planète en planète, pour achever de se former l'esprit et le cœur, comme l'on dit. Ceux qui ne voyagent qu'en chaise de poste ou en berline seront sans doute étonnés des équipages de là-haut ; car nous autres, sur notre petit tas de boue, nous ne concevons rien au-delà de nos usages. Notre voyageur connoissoit merveilleusement les lois de la gravitation, et toutes les forces attractives et répulsives ; il s'en servoit si à propos que, tantôt à l'aide d'un rayon du soleil, tantôt par la commodité d'une comète, il alloit de globe en globe lui et les siens, comme un oiseau voltige de branche en branche. Il parcourut la voie lactée en peu de temps ; et je suis obligé d'avouer qu'il ne vit jamais à travers les étoiles dont elle est semée, ce beau ciel empyrée que l'illustre vicaire Derham se vante d'avoir vu au bout de sa lunette. Ce n'est pas que je prétende que M. Derham ait mal vu, à Dieu ne plaise ! mais Micromégas étoit sur les lieux ; c'est un bon observateur, et je ne veux contredire personne. Micromégas, après avoir bien tourné, arriva dans le globe de Saturne. Quelque accoutumé qu'il fût à voir des choses nouvelles, il ne put d'abord, en voyant la petitesse du globe et de ses habitans, se défendre de ce sourire de supériorité qui échappe quelquefois aux plus sages. Car enfin Saturne n'est guère que neuf cent fois plus gros que la terre, et les citoyens de ce pays là sont des nains qui n'ont que mille toises de haut ou environ. Il s'en moqua un peu d'abord avec ses gens, à peu près comme un musicien Italien se met à rire de la musique de Lulli, quand il vient en France. Mais comme le Sirien avoit un bon esprit, il comprit bien vîte qu'un être pensant peut fort bien n'être pas ridicule pour n'avoir que six mille pieds de haut. Il se familiarisa avec les Saturniens, après les avoir étonnés. Il lia une étroite amitié avec le secrétaire de l'académie de Saturne, homme de beaucoup d'esprit, qui n'avoit, à la vérité, rien inventé, mais qui rendoit un fort bon compte des inventions des autres, et qui faisoit passablement de petits vers et de grands calculs. Je rapporterai ici, pour la satisfaction des lecteurs, une conversation singulière que Micromégas eut un jour avec M. le secrétaire.

Chap. 2.—*Conversation de l'Habitant de Sirius avec celui de Saturne.*

Après que son excellence se fut couchée, et que le secrétaire se fut approché de son visage, Il faut avouer, dit Micromégas, que la nature est bien variée. Oui, dit le Saturnien, la nature est comme un parterre dont les fleurs.... Ah ! dit l'autre, laissez là votre parterre. Elle est, reprit le secrétaire, comme une assemblée de blondes et de brunes dont les parures.... Et qu'ai-je à faire de vos brunes ? dit l'autre. Elle est donc comme une gallerie de peintures, dont les traits..... Et non, dit le voyageur, encore une fois, la nature est comme la nature. Pourquoi lui chercher des comparaisons ? Pour vous plaire, répondit le secrétaire. Je ne veux point qu'on me plaise, répondit le voyageur, je veux qu'on m'instruise : commencez d'abord par me dire combien les hommes de votre globe ont de sens. Nous en avons soixante et douze, dit l'académicien ; et nous nous plaignons tous les jours du peu. Notre imagination va au-delà de nos besoins ; nous trouvons qu'avec nos soixante et douze sens, notre amour, nos cinq lunes, nous sommes trop bornés ; et, malgré toute notre curiosité, et le nom-

bre assez grand de passions qui résultent de nos soixante et douze sens, nous avons tout le temps de nous ennuyer. Je le crois bien, dit Micromégas ; car dans notre globe nous avons près de mille sens, et il nous reste encore je ne sais quel désir vague, je ne sais quelle inquiétude, qui nous avertit sans cesse que nous sommes peu de chose, et qu'il y a des êtres beaucoup plus parfaits. J'ai un peu voyagé ; j'ai vu des mortels fort au-dessous de nous ; j'en ai vu de fort supérieurs ; mais je n'en ai vu aucuns qui n'aient plus de désirs que de vrais besoins; et plus de besoins que de satisfaction. J'arriverai peut être un jour au pays où il ne manque rien ; mais jusqu'à présent personne ne m'a donné de nouvelles positives de ce pays-là. Le Saturnien et le Sirien s'épuisèrent alors en conjectures ; mais, après beaucoup de raisonnemens fort ingénieux et fort incertains, il en fallut revenir aux faits. Combien de temps vivez-vous? dit le Sirien. Ah ! bien peu, répliqua le petit homme de Saturne. C'est tout comme chez nous, dit le Sirien, nous nous plaignons toujours du peu. Il faut que ce soit une loi universelle de la nature. Hélas ! nous ne vivons, dit le Saturnien, que cinq cents grandes révolutions du soleil (cela revient à quinze mille ans ou environ, à compter à notre manière). Vous voyez bien que c'est mourir presque au moment que l'on est né ; notre existence est un point, notre durée un instant, notre globe un atome ; à peine a-t-on commencé à s'instruire un peu que la mort arrive avant qu'on ait de l'expérience. Pour moi je n'ose faire aucuns projets : je me trouve comme une goutte d'eau dans un océan immense. Je suis honteux surtout devant vous de la figure ridicule que je fais dans ce monde.

Micromégas lui répartit : Si vous n'étiez pas philosophe, je craindrois de vous affliger en vous apprenant que notre vie est sept cents fois plus longue que la vôtre ; mais vous savez trop bien que quand il faut rendre son corps aux élémens, et ranimer la nature sous une autre forme, ce qui s'appelle mourir ; quand ce moment de métamorphose est venu, avoir vécu une éternité, ou avoir vécu un jour, c'est précisément la même chose. J'ai été dans des pays où l'on vit mille fois plus long-temps que chez moi, et j'ai trouvé qu'on y murmuroit encore. Mais il y a partout des gens de bon sens qui savent prendre leur parti et remercier l'auteur de la nature : il a répandu sur cet univers une profusion de variétés avec une espèce d'uniformité admirable. Par exemple, tous les êtres pensans sont différens, et tous se ressemblent au fond par le don de la pensée et des désirs. La matière est partout étendue ; mais elle a dans chaque globe des propriétés diverses. Combien comptez-vous de ces propriétés diverses dans votre matière ? Si vous parlez de ces propriétés, dit le Saturnien, sans lesquelles nous croyons que ce globe ne pourroit subsister tel qu'il est, nous en comptons trois cents, comme l'étendue, l'impénétrabilité, la mobilité, la gravitation, la divisibilité, et le reste. Apparemment, répliqua le voyageur, que ce petit nombre suffit aux vues que le créateur avoit sur votre petite habitation. J'admire en tout sa sagesse ; je vois partout des différences, mais aussi partout des proportions. Votre globe est petit, vos habitans le sont aussi ; vous avez peu de sensations ; votre matière, a peu de propriétés ; tout cela est l'ouvrage de la Providence. De quelle couleur est votre soleil bien examiné ? D'un blanc fort jaunâtre, dit le Saturnien ; et quand nous divisons un de ses rayons, nous trouvons qu'il contient sept couleurs. Notre soleil tire sur le rouge, dit le Sirien, et nous avons trente-neuf couleurs primitives. Il n'y a pas un soleil, parmi tous ceux dont j'ai approché, qui se ressemble, comme chez vous il n'y a pas un visage qui ne soit différent de tous les autres.

Après plusieurs questions de cette nature il s'informa combien de substances essentiellement différentes on comptoit dans Saturne. Il apprit qu'on n'en comptoit qu'une trentaine, comme Dieu, l'espace, la matière, les êtres étendus qui sentent, les êtres étendus qui sentent et qui pensent, les êtres pensants qui n'ont point d'étendue, ceux qui se pénètrent, ceux qui ne se pénètrent pas, et le reste. Le Sirien, chez qui on en comptoit trois cents, et qui en avoit découvert trois mille autres dans ses voyages, étonna prodigieusement le philosophe de Saturne. Enfin, après s'être communiqué l'un à l'autre un peu de ce qu'ils savoient et beaucoup de ce qu'ils ne savoient pas, après avoir raisonné pendant une révolution du soleil, ils résolurent de

faire ensemble un petit voyage philosophique.

Chap. 3.—*Voyage des Deux Habitans de Sirius et de Saturne.*

Nos deux philosophes étoient prêts à s'embarquer dans l'atmospère de Saturne avec une fort jolie provision d'instrumens mathématiques, lorque la maîtresse du Saturnien, qui en eut des nouvelles, vint en larmes faire ses remontrances. C'étoit une jolie petite brune qui n'avoit que six cents soixante toises, mais qui réparoit par bien des agrémens la petitesse de sa taille. Ah, cruel! s'écria-t-elle, tu me quittes pour aller voyager avec un géant d'un autre monde; va, tu n'es qu'un curieux, tu n'a jamais eu d'amour; si tu étois un vrai Saturnien, tu serois fidèle. Où vas-tu courir? que veux-tu! nos cinq lunes sont moins errantes que toi, notre anneau est moins changeant; voilà qui est fait, je n'aimerai jamais plus personne. Le philosophe l'embrassa, pleura avec elle, tout philosophe qu'il étoit; et la dame, après s'être pâmée, alla se consoler avec un petit maître du pays.

Cependant nos deux curieux partirent: ils sautèrent d'abord sur l'anneau, qu'ils trouvèrent assez plat, comme l'a fort bien deviné un illustre habitant de notre petit globe: de là ils allèrent de lune en lune. Une comète passoit tout auprès de la dernière; ils s'élancèrent sur elle avec leurs domestiques et leurs instrumens. Quand ils eurent fait environ cent cinquante millions de lieues, ils rencontrèrent les satellites de Jupiter. Ils passèrent dans Jupiter même, et y restèrent une année, pendant laquelle ils apprirent de fort beaux secrets.

En sortant de Jupiter, ils traversèrent un espace d'environ cent millions de lieues, et ils côtoyèrent la planète de Mars, qui, comme on sait, est cinq fois plus petite que notre petit globe: ils virent deux lunes qui servent à cette planète, et qui ont échappé aux regards de nos astronomes. Je sais bien que le P. Castel écrira et même assez plaisamment contre l'existence de ces deux lunes; mais je m'en rapporte à ceux qui raisonnent par analogie. Ces bons philosophes-là savent combien il seroit difficile que Mars, qui est si loin du soleil, se passât à moins de deux lunes. Quoi qu'il en soit, nos gens trouvèrent cela si petit, qu'ils craignirent de n'y pas trouver de quoi coucher, et ils passèrent leur chemin comme deux voyageurs qui dédaignent un mauvais cabaret de village, et poussent jusqu'à la ville voisine. Mais le Sirien et son compagnon se repentirent bientôt. Ils allèrent longtemps, et ne trouvèrent rien. Enfin ils aperçurent une petite lueur, c'étoit la terre; cela fit pitié à des gens qui venoient de Jupiter. Cependant, de peur de se repentir une seconde fois, ils résolurent de débarquer. Ils passèrent sur la queue de la comète, et trouvant une aurore boréale toute prête, ils se mirent dedans, et arrivèrent à terre sur le bord septentrional de la mer Baltique, le cinq Juillet mille sept cents trente-sept, nouveau style.

Chap. 4.—*Ce qui leur arrive sur le Globe de la Terre.*

Après s'être reposés quelque temps, ils mangèrent à leur déjeûné deux montagnes, que leurs gens leur apprêtèrent assez proprement. Ensuite ils voulurent reconnoître le petit pays où ils étoient. Ils allèrent d'abord du nord au sud. Les pas ordinaires du Sirien et de ses gens étoient d'environ trente mille pieds de roi: le nain de Saturne suivoit de loin en haletant; or il falloit qu'il fît environ douze pas quand l'autre faisoit une enjambée; figurez-vous (s'il est permis de faire de telles comparaisons) un très-petit chien de manchon qui suivroit un capitaine des gardes du roi de Prusse.

Comme ces étrangers-là vont assez vîte, ils eurent fait le tour du globe en trente-six heures: le soleil, à la vérité, ou plutôt la terre, fait un pareil voyage en une journée; mais il faut songer qu'on va bien plus à son aise quand on tourne sur son axe, que quand on marche sur ses pieds. Les voilà donc revenus d'où ils étoient partis, après avoir vu cette mare presque imperceptible pour eux, qu'on nomme la Méditerranée, et cet autre petit étang qui, sous le nom du grand Océan, entoure la taupinière; le nain n'en avoit eu jamais qu'à mi-jambe, et à peine l'autre avoit-il mouillé son talon. Ils firent tout ce qu'ils purent, en allant et en revenant dessus et dessous, pour tâcher d'apercevoir si ce globe étoit habité ou non; ils se baissèrent, ils se couchèrent, ils tâtèrent partout: mais leurs yeux et leurs

mains n'étant point proportionnés aux petits êtres qui rampent ici, ils ne reçurent pas la moindre sensation qui pût leur faire soupçonner que nous et nos confrères les autres habitans de ce globe avons l'honneur d'exister.

Le nain, qui jugeoit quelquefois un peu trop vite, décida d'abord qu'il n'y avoit personne sur la terre ; sa première raison étoit qu'il n'avoit vu personne. Micromégas lui fit sentir poliment que c'étoit raisonner assez mal ; car, disoit-il, vous ne voyez pas avec vos petits yeux certaines étoiles de la cinquantième grandeur que j'aperçois très-distinctement ; concluez-vous de là que ces étoiles n'existent pas? Mais, dit le nain, j'ai bien tâté. Mais, répondit l'autre, vous avez mal senti. Mais dit le nain, ce globe-ci est si mal construit, cela est si irrégulier et d'une forme qui me paroît si ridicule ! tout semble être ici dans le chaos : voyez-vous ces petits ruisseaux dont aucun ne va de droit fil ! ces étangs, qui ne sont ni ronds, ni carrés, ni ovales, ni sous aucune forme régulière ; tous ces petits grains pointus dont ce globe est hérissé, et qui m'ont écorché les pieds (il vouloit parler des montagnes) ? Remarquez-vous encore la forme de tout le globe, comme il est plat aux pôles, comme il tourne autour du soleil d'une manière gauche, de façon que les climats des pôles sont nécessairement incultes? En vérité, ce qui fait que je pense qu'il n'y a ici personne, c'est qu'il me paroît que des gens de bon sens ne voudroient pas y demeurer. Eh bien ! dit Micromégas, ce ne sont peut-être pas non plus des gens de bon sens qui l'habitent ; mais enfin il y a quelque apparence que ceci n'est pas fait pour rien. Tout vous paroît irrégulier ici, dites-vous, parce que tout est tiré au cordeau dans Saturne et dans Jupiter. Eh ! c'est peut-être pour cette raison-là même qu'il y a ici un peu de confusion. Ne vous ai-je pas dit que dans mes voyages j'avois toujours remarqué de la variété ? Le Saturnien répliqua à toutes ces raisons. La dispute n'eût jamais fini, si par bonheur Micromégas, en s'échauffant à parler, n'eût cassé le fil de son collier de diamans : les diamans tombèrent; c'étoient de jolis petits carats assez inégaux, dont les plus gros pesoient quatre cents livres et les plus petits cinquante. Le nain en ramassa quelques-uns ; il s'aperçut, en les approchant de ses yeux, que ces diamans, de la façon dont ils étoient taillés, étoient d'excellens microscopes : il prit donc un petit microscope de cent soixante pieds de diamètre, qu'il appliqua à sa prunelle ; et Micromégas en choisit un de deux mille cinq cents pieds. Ils étoient excellens ; mais d'abord on ne vit rien par leurs secours : il falloit s'ajuster. Enfin l'habitant de Saturne vit quelque chose d'imperceptible qui remuoit entre deux eaux dans la mer Baltique ; c'étoit une baleine : il la prit avec le petit doigt fort adroitement, et la mettant sur l'ongle de son pouce, il la fit voir au Sirien, qui se mit à rire pour la seconde fois de l'excès de petitesse dont étoient les habitans de notre globe. Le Saturnien convaincu que notre monde étoit habité s'imagina bien vîte qu'il ne l'étoit que par des baleines; et comme il étoit grand raisonneur, il voulut deviner d'où un si petit atome tiroit son mouvement, s'il avoit des idées, une volonté, une liberté. Micromégas y fut fort embarrassé ; il examina l'animal fort patiemment ; et le résultat de l'examen fut qu'il n'y avoit pas moyen de croire qu'une âme fût logée là. Les deux voyageurs inclinoient donc à penser qu'il n'y a point d'esprit dans notre habitation, lorsqu'à l'aide du microscope ils aperçurent quelque chose de plus gros qu'une baleine qui flottoit sur la mer Baltique. On sait que dans ce temps-là même une volée de philosophes revenoient du cercle polaire, sous lequel ils avoient été faire des observations dont personne ne s'étoit avisé jusqu'alors. Les gazettes dirent que leur vaisseau échoua aux côtes de Bothnie, et qu'ils eurent bien de la peine à se sauver : mais on ne sait jamais dans ce monde le dessous des cartes. Je vais raconter ingénument comme la chose se passa, sans y rien mettre du mien ; ce qui n'est pas un petit effort pour un historien.

Chap. 5. — *Expériences et Raisonnemens des Deux Voyageurs.*

Micromégas étendit la main tout doucement vers l'endroit où l'objet paroissoit, et avançant deux doigts et les retirant par la crainte de se tromper, puis les ouvrant et les serrant, il saisit fort adroitement le vaisseau qui portoit ces messieurs, et le mit encore sur son ongle,

sans le trop presser, de peur de l'écraser. Voici un animal bien différent du premier, dit le nain de Saturne : le Sirien mit le prétendu animal dans le creux de sa main. Les passagers et les gens de l'équipage, qui s'étoient crus enlevés par un ouragan, et qui se croyoient sur une espèce de rocher, se mettent tous en mouvement : les matelots prennent des tonneaux de vin, les jettent sur la main de Micromégas, et se précipitent après ; les géomètres prennent leurs quarts-de cercle, leurs secteurs, et des filles laponnes, et descendent sur les doigts du Sirien : ils en firent tant, qu'il sentit enfin remuer quelque chose qui lui chatouilloit les doigts ; c'étoit un bâton ferré qu'on lui enfonçoit d'un pied dans l'index : il jugea par ce picotement qu'il étoit sorti quelque chose du petit animal qu'il tenoit, mais il n'en soupçonna pas d'abord davantage : le microscope, qui faisoit à peine discerner une baleine et un vaisseau, n'avoit point de prise sur un être aussi imperceptible que des hommes. Je ne prétends choquer ici la vanité de personne, mais je suis obligé de prier les importans de faire ici une petite remarque avec moi ; c'est qu'en prenant la taille des hommes d'environ cinq pieds, nous ne faisons pas sur la terre une plus grande figure qu'en feroit sur une boule de dix pieds de tour un animal qui auroit à peu près la six cent millième partie d'un pouce en hauteur. Figurez-vous une substance qui pourroit tenir la terre dans sa main, et qui auroit des organes en proportion des nôtres : et il se peut très-bien faire qu'il y en ait un grand nombre de ces substances : or concevez, je vous prie, ce qu'elles penseroient de ces batailles qui nous ont valu deux villages qu'il a fallu rendre.

Je ne doute pas que si quelque capitaine des grands grenadiers lit jamais cet ouvrage, il ne hausse de deux grands pieds au moins les bonnets de sa troupe ; mais je l'avertis qu'il aura beau faire, que lui et les siens ne seront jamais que des infiniment petits.

Quelle adresse merveilleuse ne fallut-il donc pas à notre philosophe de Sirius, pour apercevoir les atomes dont je viens de parler ! Quand Leuwenhoek et Hartsoëker virent les premiers, ou crurent voir, la graine dont nous sommes formés, ils ne firent pas à beaucoup près une si étonnante découverte. Quel plaisir sentit Micromégas en voyant remuer ces petites machines, en examinant tous leurs tours, en les suivant dans toutes leurs opérations ! comme il s'écria ! comme il mit avec joie un de ses microscopes dans les mains de son compagnon de voyage ! Je les vois, disoient-ils tous deux à la fois ; ne les voyez-vous pas qui portent des fardeaux, qui se baissent, qui se relèvent ? En parlant ainsi, les mains leur trembloient par le plaisir de voir des objets si nouveaux, et par la crainte de les perdre.

Chap. 6.—*Ce qui leur arriva avec des Hommes.*

Micromégas bien meilleur observateur que son nain, vit clairement que les atomes se parloient ; et il le fit remarquer à son compagnon, qui ne voulut point croire que de pareilles espèces pussent se communiquer des idées. Il avoit le don des langues aussi bien que le Sirien ; il n'entendoit point parler nos atomes, et il supposoit qu'ils ne parloient pas : d'ailleurs, comment ces êtres imperceptibles auroient-ils les organes de la voix ? et qu'auroient-ils à dire ? Pour parler il faut penser, ou à peu près ; mais s'ils pensoient, ils auroient donc l'équivalent d'une âme : or, attribuer l'équivalent d'une âme à cette espèce, cela lui paroissoit absurde. Il faut tâcher d'examiner ces insectes ; nous raisonnerons après. C'est fort bien dit, reprit Micromégas ; et aussitôt il tira une paire de ciseaux dont il se coupa les ongles, et d'une rognure de l'ongle de son pouce il fit sur le champ une espèce de grande trompette parlante, comme un vaste entonnoir, dont il mit le tuyau dans son oreille. La circonférence de l'entonnoir enveloppoit le vaisseau et tout l'équipage : la voix la plus foible entroit dans les fibres circulaires de l'ongle, de sorte que, grâce à son industrie, le philosophe de là-haut entendit parfaitement le bourdonnement de nos insectes de là-bas. En peu d'heures il parvint à distinguer les paroles, et enfin à entendre le François. Le nain en fit autant, quoiqu'avec plus de difficulté. L'étonnement des voyageurs redoubloit à chaque instant; ils entendoient des mites parler d'assez bon sens : ce jeu de la nature leur paroissoit inexplicable. Vous croyez bien que le Sirien et son nain brûloient d'impatience de lier conversa-

tion avec les atomes ; le nain craignoit que sa voix de tonnerre, et surtout celle de Micromégas, n'assourdit les mites sans en être entendu : il falloit en diminuer la force ; ils se mirent dans la bouche des espèces de petits curedents, dont le bout fort effilé venoit donner auprès du vaisseau. Le Sirien tenoit le nain sur ses genoux, et le vaisseau avec l'équipage sur un ongle ; il baissoit la tête et parloit bas. Enfin, moyennant toutes ces précautions, et bien d'autres encore, il commença ainsi son discours.

Insectes invisibles, que la main du Créateur s'est plu à faire naître dans l'abîme de l'infiniment petit, je le remercie de ce qu'il a daigné me découvrir des secrets impénétrables. Peut-être ne daignera-t-on pas vous regarder à ma cour ; mais je ne méprise personne, et je vous offre ma protection.

Si jamais il y a eu quelqu'un d'étonné, ce furent les gens qui entendirent ces paroles : ils ne pouvoient deviner d'où elles partoient. L'aumônier du vaisseau récita les prières des exorcismes, les matelots jurèrent, et les philosophes du vaisseau firent un système ; mais, quelque système qu'ils fissent, ils ne purent jamais deviner qui leur parloit. Le nain de Saturne, qui avoit la voix plus douce que Micromégas, leur apprit alors en peu de mots à quelles espèces ils avoient affaire : il leur conta le voyage de Saturne, le mit au fait de ce qu'étoit M. Micromégas ; et, après les avoir plaints d'être si petits, il leur demanda s'ils avoient toujours été dans ce misérable état si voisin de l'anéantissement, ce qu'ils faisoient dans un globe qui paroissoit appartenir à des balaines, s'ils étoient heureux, s'ils avoient une âme, et cent autres questions de cette nature.

Un raisonneur de la troupe, plus hardi que les autres, et choqué de ce qu'on doutoit de son âme, observa l'interlocuteur avec des pinnules braquées sur un quart-de-cercle, fit deux stations, et à la troisième il parla ainsi : Vous croyez donc, monsieur, parce que vous avez mille toises depuis la tête jusqu'aux pieds, que vous êtes un... Mille toises! s'écria le nain : juste ciel! d'où peut-il savoir ma hauteur ? mille toises! il ne se trompe pas d'un pouce. Quoi ! cet atome m'a mesuré ! il est géomètre, il connoît ma grandeur ; et moi, qui ne le vois qu'à travers un microscope, je ne connois pas encore la sienne ! Oui, je vous ai mesuré, dit le physicien, et je mesurerai bien encore votre grand compagnon. La proposition fut acceptée : son excellence se coucha de son long, car, s'il se fût tenu debout, sa tête eût été trop au-dessus des nuages : nos philosophes attachèrent à son corps un grand arbre ; puis, par une suite de triangles liés ensemble, ils conclurent que ce qu'ils voyoient étoit en effet un jeune homme de cent vingt mille pieds de roi.

Alors Micromégas prononça ces paroles : Je vois plus que jamais qu'il ne faut juger de rien sur sa grandeur apparente. O Dieu, qui avez donné une intelligence à des substances qui paroissent si méprisables, l'infiniment petit vous coûte aussi peu que l'infiniment grand ; et, s'il est possible qu'il y ait des êtres plus petits que ceux-ci, ils peuvent encore avoir un esprit supérieur à ceux de ces superbes animaux que j'ai vus dans le ciel, dont le pied seul couvriroit le globe où je suis descendu.

Un des philosophes lui répondit qu'il pouvoit en toute sûreté croire qu'il est en effet des êtres intelligens beaucoup plus petits que l'homme. Il lui conta, non pas tout ce que Virgile a dit de fabuleux sur les abeilles, mais ce que Swammerdam a découvert, et ce que Réaumur a disséqué. Il lui apprit enfin qu'il y a des animaux qui sont pour les abeilles ce que les abeilles sont pour l'homme, ce que le Sirien lui-même étoit pour ces animaux si vastes dont il parloit, et ce que ces grands animaux sont pour d'autres substances devant lesquelles ils ne paroissent que comme des atomes. Peu à peu la conversation devint intéressante, et Micromégas parla ainsi.

Chap. 7. — *Conversation avec les Hommes.*

O atomes intelligens, dans qui l'Etre éternel s'est plu à manifester son adresse et sa puissance, vous devez, sans doute, goûter des joies bien pures sur votre globe ; car, ayant si peu de matière; et paroissant tout esprit, vous devez passer votre vie à aimer et penser : c'est la véritable vie des esprits. Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur ; mais il est ici, sans doute. A ce discours, tous les philosophes secouèrent la tête ; et l'un

d'eux, plus franc que les autres, avoua de bonne foi que, si l'on en excepte un petit nombre d'habitans fort peu considérés, tout le reste est un assemblage de fous, de méchans et de malheureux. Nous avons plus de matière qu'il ne nous en faut, dit-il, pour faire beaucoup de mal, si le mal vient de la matière, et trop d'esprit, si le mal vient de l'esprit. Savez-vous bien, par exemple, qu'à l'heure que je vous parle, il y a cent mille fous de notre espèce, couverts de chapeaux, qui tuent cent mille autres animaux couverts d'un turban, ou qui sont massacrés par eux, et, que presque par toute la terre, c'est ainsi qu'on en use de temps immémorial. Le Syrien frémit, et demanda quel pouvoit être le sujet de ces horribles querelles entre de si chétifs animaux. Il s'agit, dit le philosophe, de quelques tas de boue grands comme votre talon. Ce n'est pas qu'aucun de ces millions d'hommes qui se font égorger prétende un fétu sur ces tas de boue ; il ne s'agit que de savoir s'il appartiendra à un certain homme qu'on nomme Sultan, ou à un autre qu'on nomme, je ne sais pourquoi, César. Ni l'un ni l'autre n'a jamais vu, ni ne verra jamais le petit coin de terre dont il s'agit; et presqu'aucun de ces animaux qui s'égorgent mutuellement, n'a jamais vu l'animal pour lequel il s'égorge.

Ah, malheureux ! s'écria le Syrien avec indignation, peut-on concevoir cet excès de rage forcenée ? Il me prend envie de faire trois pas, et d'écraser de trois coups de pied toute cette fourmillière d'assassins ridicules. Ne vous en donnez pas la peine, lui répondit-on ; ils travaillent assez à leur ruine : sachez qu'au bout de dix ans il ne reste jamais la centième partie de ces misérables ; sachez que, quand même ils n'auroient pas tiré l'épée, la faim, la fatigue ou l'intempérance les emporte presque tous. Le voyageur se sentoit ému de pitié pour la petite race humaine, dans laquelle il découvroit de si étonnans contrastes. Puisque vous êtes du petit nombre des sages, dit-il à ces messieurs, et qu'apparemment vous ne tuez personne pour de l'argent, dites-moi, je vous prie, à quoi vous vous occupez ? Nous disséquons des mouches, dit le philosophe, nous mesurons des lignes, nous assemblons des nombres, nous sommes d'accord sur deux ou trois points que nous entendons, et nous disputons sur deux ou trois mille que nous n'entendons pas. Il prit aussitôt fantaisie au Syrien et au Saturnien d'interroger ces atomes pensans, pour savoir les choses dont ils convenoient. Combien comptez-vous, dit celui-ci, de l'étoile de la canicule à la grande étoile des gémeaux ? Ils répondirent tous à la fois : Trente-deux degrés et demi. Combien comptez-vous d'ici à la lune ? Soixante demi-diamètres de la terre en nombre ronds. Combien pèse votre air ? Il croyoit les attrapper ; mais tous lui dirent que l'air pèse environ neuf cents fois moins qu'un pareil volume de l'eau la plus légère, et dix-neuf mille fois moins que l'or de ducat. Le petit nain de Saturne, étonné de leurs réponses, fut tenté de prendre pour des sorciers ces mêmes gens auxquels il avoit refusé une âme un quart-d'heure auparavant.

Enfin Micromégas leur dit : Puisque vous savez si bien ce qui est hors de vous, sans doute vous savez encore mieux ce qui est en dedans : dites-moi ce que c'est que votre âme, et comment vous formez vos idées ? Les philosophes parlèrent tous à la fois, comme auparavant ; mais ils furent tous de différens avis. Le plus vieux citoit Aristote, l'autre prononçoit le nom de Descartes, celui-ci de Mallebranche, cet autre de Léibnizt, cet autre de Locke. Un vieux péripatéticien dit tout haut avec confiance: L'âme est une *entéléchie*, et une raison par qui elle a la puissance d'être ce qu'elle est ; c'est ce que déclare expressément Aristote, page 633 de l'édition du Louvre.

Je n'entends pas trop bien le Grec, dit le géant. Ni moi non plus, dit la mite philosophique. Pourquoi donc, reprit le Syrien, citez-vous un certain Aristote en Grec ? C'est répliqua le savant, qu'il faut bien citer ce qu'on ne comprend point du tout dans la langue qu'on entend le moins.

Le Cartésien prit la parole, et dit : L'âme est un esprit pur, qui a reçu dans le ventre de sa mère toutes les idées métaphysiques, et qui, en sortant de là, est obligée d'aller à l'école, et d'apprendre tout de nouveau ce qu'elle a si bien su et qu'elle ne saura plus. Ce n'étoit donc pas la peine, répondit l'animal de huit lieues, que ton âme fut si savante dans le ventre de ta mere, pour être si ignorante quand tu aurois de la barbe au menton. Mais qu'entends-tu par esprit ?

Que me demandez-vous là ? dit le raisonneur, je n'en ai point d'idée : on dit que ce n'est pas de la matière. Mais, sais-tu au moins ce que c'est que de la matière ? Très bien, répondit l'homme. Par exemple, cette pierre est grise et d'une telle forme ; elle a ses trois dimensions ; elle est pesante et divisible. Eh bien, dit le Sirien, cette chose qui te paroit être divisible, pesante et grise, me dirois-tu bien ce que c'est ? tu vois quelques attributs ; mais le fond de la chose, le connois-tu ? Non, dit l'autre. Tu ne sais donc point ce que c'est que la matière

Alors M. Micromégas adressant la parole à un autre sage qu'il tenoit sur son pouce, lui demanda ce que c'étoit que son âme, et ce qu'elle faisoit. Rien du tout, répondit le philosophe mallebranchiste ; c'est Dieu qui fait tout pour moi ; je vois tout en lui ; je fais tout en lui ; c'est lui qui fait tout sans que je m'en mêle. Autant vaudroit ne pas être, reprit le sage de Syrius. Et toi, mon ami, dit-il à un Léibnitzien qui étoit là, qu'est ce que ton âme ? C'est, répondit le Léibnitzien, une aiguille qui montre les heures pendant que mon corps carillonne ; ou bien, si vous voulez, c'est elle qui carillonne, pendant que mon corps montre l'heure ; ou bien mon âme est le miroir de l'univers, et mon corps est la bordure du miroir : cela est clair.

Un petit partisan de Locke étoit là tout auprès ; et, quand on lui eut enfin adressé la parole : je ne sais pas, dit-il, comment je pense, mais je sais que je n'ai jamais pensé qu'à l'occasion de mes sens. Qu'il y ait des substances immatérielles et intelligentes, c'est de quoi je ne doute pas.

L'animal de Syrius sourit : il ne trouva pas celui-là moins sage ; et le nain de Saturne auroit embrassé le sectateur de Locke sans l'extrême disproportion. Il promit aux philosophes de leur faire un beau livre de philosophie, écrit fort menu pour leur usage, et que dans ce livre ils verroient le bout des choses. Effectivement il leur donna ce volume avant son départ : on le porta à Paris à l'académie des sciences ; mais quand le secrétaire l'eut ouvert, il ne vit rien qu'un livre tout blanc : *Ah !* dit-il, *je m'en étois bien douté.*

Voltaire.

§ 287. *Voyage supposé, en* 1690.

Il y a quelques années que nous fîmes un beau voyage dont vous serez bien aise que je vous raconte le détail. Nous partîmes de Marseille pour la Sicile, et nous résolûmes d'aller visiter l'Egypte. Nous arrivâmes à Damiette, nous passâmes au grand Caire.

Après avoir vu les bords du Nil en remontant vers le Sud, nous nous engageâmes insensiblement à aller voir la Mer Rouge. Nous trouvâmes sur cette côte un vaisseau qui s'en alloit dans certaines îles qu'on assuroit être encore plus délicieuses que les îles fortunées. La curiosité de voir ces merveilles, nous fit embarquer; nous voguâmes pendant trente jours ; enfin, nous aperçûmes la terre de loin. A mesure que nous approchions, on sentoit les parfums que ces îles répandoient dans toute la mer.

Quand nous abordâmes, nous reconnûmes que tous les arbres de ces îles étoient d'un bois odoriférant comme le cèdre. Ils étoient chargés en même temps de fruits délicieux, et de fleurs d'une odeur exquise. La terre même, qui étoit noire, avoit un goût de chocolat, et on en faisoit des pastilles. Toutes les fontaines étoient des liqueurs glacées ; là, de l'eau de grosseille ; ici, de l'eau de fleur d'orange ; ailleurs, des vins de toutes les façons. Il n'y avoit aucune maison dans toutes ces îles, parce que l'air n'y étoit ni froid ni chaud. Il y avoit partout, sous les arbres, des lits de fleurs, où l'on se couchoit mollement pour dormir ; pendant le sommeil, on avoit toujours des songes de nouveaux plaisirs ; il sortoit de la terre des vapeurs douces qui représentoient à l'imagination des objets encore plus enchantés que ceux qu'on voyoit en veillant : ainsi on dormoit moins pour les besoins que pour le plaisir. Tous les oiseaux de la campagne savoient la musique, et faisoient entre eux des concerts.

Les zéphyrs n'agitoient les feuilles des arbres qu'avec règle, pour faire une douce harmonie. Il y avoit dans tout le pays beaucoup de cascades naturelles: toutes ces eaux, en tombant sur des rochers creux, faisoient un son d'une harmonie semblable à celle des meilleurs instrumens de musique. Il n'y avoit aucun peintre dans tout le pays : mais quand on vouloit avoir le portrait d'un

ami, un beau paysage, ou un tableau qui représentât quelque autre objet, on mettoit de l'eau dans de grands bassins d'or ou d'argent ; puis on opposoit cette eau à l'objet qu'on vouloit peindre. Bientôt l'eau, se congelant, devenoit comme une glace de miroir, où l'image de cet objet devenoit ineffaçable. On l'emportoit où l'on vouloit, et c'étoit un tableau aussi fidèle que les plus polies glaces de miroir. Quoiqu'on n'eût aucun besoin de bâtimens, on ne laissoit pas d'en faire, mais sans peine. Il y avoit des montagnes dont la superficie étoit couverte de gazons toujours fleuris. Le dessous étoit d'un marbre plus solide que le nôtre, mais si tendre et si léger qu'on le coupoit comme du beurre, et qu'on le transportoit cent fois plus facilement que du liége ; ainsi on n'avoit qu'à tailler avec un ciseau, dans les montagnes, des palais ou des temples de la plus magnifique architecture : puis deux enfans emportoient sans peine le palais dans la place où on vouloit le mettre.

Ces hommes un peu sobres ne se nourrissoient que d'odeurs exquises. Ceux qui vouloient une plus forte nourriture mangeoient de cette terre mise en pastilles de chocolat, et buvoient de ces liqueurs glacées qui couloient des fontaines. Ceux qui commençoient à vieillir alloient se renfermer pendant huit jours dans une profonde caverne, où ils dormoient tous ce temps-là avec des songes agréables : il ne leur étoit permis d'apporter en ce lieu ténébreux aucune lumière. Au bout de huit jours, ils s'éveilloient avec une nouvelle vigueur ; leurs cheveux redevenoient blonds, leurs rides étoient effacées, ils n'avoient plus de barbe : toutes les grâces de la plus tendre jeunesse revenoient en eux. En ce pays tous les hommes avoient de l'esprit ; mais ils n'en faisoient aucun bon usage. Ils faisoient venir des esclaves des pays étrangers, et les faisoient penser pour eux ; car ils ne croyoient pas qu'il fut digne d'eux de prendre jamais la peine de penser eux-mêmes. Chacun vouloit avoir des penseurs à gages, comme on a ici des porteurs de chaise pour s'épargner la peine de marcher.

Ces hommes qui vivoient avec tant de délices et de magnificence, étoient fort sales : il n'y avoit dans tout le pays rien de puant ni de malpropre, que l'ordure de leur nez, et ils n'avoient point d'horreur de la manger. On ne trouvoit ni politesse ni civilité parmi eux. Ils aimoient à être seuls ; ils avoient un air sauvage et farouche ; ils chantoient des chansons barbares qui n'avoient aucun sens. Ouvroient-ils la bouche ? C'étoit pour dire non à tout ce qu'on leur proposoit. Au lieu qu'en écrivant nous faisons nos lignes droites, ils faisoient les leurs en demi-cercle. Mais ce qui me surprit davantage, c'est qu'ils dansoient les pieds en dedans ; ils tiroient la langue ; ils faisoient des grimaces qu'on ne voit jamais en Europe, ni en Asie, ni même en Afrique, où il y a tant de monstres. Ils étoient froids, timides et honteux devant les étrangers, hardis et emportés contre ceux qui étoient dans leur familiarité.

Quoique le climat soit très-doux et le ciel très-constant en ce pays-là, l'humeur des hommes y est inconstante et rude. Voici un remède dont on se sert pour les adoucir. Il y a dans ces îles certains arbres qui portent un grand fruit d'une forme longue, qui pend du haut des branches. Quand ce fruit est cueilli, on en ôte tout ce qui est bon à manger, et qui est délicieux ; il reste une écorce dure, qui forme un grand creux, à peu près de la figure d'un luth. Cette écorce a de longs filamens durs et fermes comme des cordes qui vont d'un bout à l'autre. Ces espèces de cordes, dès qu'on les touche un peu, rendent d'elles mêmes tous les sons qu'on veut. On n'a qu'à prononcer le nom de l'air qu'on demande ; ce nom, soufflé sur les cordes, leur imprime aussitôt cet air. Par cette harmonie, on adoucit un peu les esprits farouches et violens. Mais, malgré les charmes de la musique, ils retombent toujours dans leur humeur sombre et incompatible.

Nous demandâmes soigneusement s'il n'y avoit point dans le pays des lions, des ours, des tigres, des panthères ; et je compris qu'il n'y avoit dans ces charmantes îles rien de féroce que les hommes. Nous aurions passé volontiers notre vie dans une si heureuse terre : mais l'humeur insupportable de ses habitans nous fit renoncer à tant de délices. Il fallut, pour se délivrer d'eux, se rembarquer, et retourner par la mer Rouge en Egypte, d'où nous retournâmes en Sicile en fort peu de jours ; puis nous vînmes de Palerme à Marseille avec un vent très-favorable.

Je ne vous raconte point ici beaucoup

d'autres circonstances merveilleuses de la nature de ce pays, et des mœurs de ses habitans. Si vous en êtes curieux, il me sera facile de satisfaire votre curiosité.

Mais qu'en conclurez-vous ? Que ce n'est pas un beau ciel, une terre fertile et riante, ce qui amuse, ce qui flatte les sens, qui nous rend bons et heureux. N'est-ce pas là au contraire ce qui nous amollit, ce qui nous dégrade, ce qui nous fait oublier que nous avons une âme raisonnable, et négliger le soin et la nécessité de vaincre nos inclinations perverses, et de travailler à devenir vertueux ?

Fénélon.

§ 288. *Voyage dans l'Ile des Plaisirs.*

Après avoir long-temps vogué sur la mer pacifique, nous apperçûmes de loin une île de sucre avec des montagnes de compote, des rochers de sucre candi et de caramelle, et des rivières de syrop qui couloient dans la campagne. Les habitans, qui étoient fort friands, léchoient tous les chemins, et suçoient leurs doigts après les avoir trempés dans les fleuves. Il y avoit aussi des forêts de réglisse, et de grands arbres d'où tomboient des gaufres que le vent emportoit dans la bouche des voyageurs si peu qu'elle fût ouverte. Comme tant de douceurs nous parurent fades, nous voulûmes passer en quelque autre pays où l'on pût trouver des mets d'un goût plus relevé. On nous assura qu'il y avoit à dix lieues de là une autre île où il y avoit des mines de jambons, de saucisses et de ragoûts poivrés. On les creusoit comme on creuse les mines d'or dans le Pérou. On y trouvoit aussi des ruisseaux de sauces à l'ognon. Les murailles des maisons sont de croûtes de pâté. Il y pleut du vin couvert quand le temps est chargé ; et, dans les plus beaux jours, la rosée du matin est toujours de vin blanc, semblable au vin Grec, ou à celui de Saint-Laurent. Pour passer dans cette île, nous fîmes mettre, sur le port de celle d'où nous voulions partir, douze hommes d'une grosseur prodigieuse, et qu'on avoit endormis : ils souffloient si fort en ronflant, qu'ils remplirent nos voiles d'un vent favorable. A peine fûmes-nous arrivés dans l'autre île, que nous trouvâmes sur le rivage des marchands qui vendoient de l'appétit ; car on en manquoit souvent parmi tant de ragoûts. Il y avoit aussi d'autres gens qui vendoient le sommeil. Le prix en étoit réglé tant par heure ; mais il y avoit des sommeils plus chers les uns que les autres, à proportion des songes qu'on vouloit avoir. Les plus beaux songes étoient fort chers. J'en demandai des plus agréables pour mon argent ; et comme j'étois las, j'allai d'abord me coucher. Mais à peine fus-je dans mon lit, que j'entendis un grand bruit ; j'eus peur, et je demandai du secours. On me dit que c'étoit la terre qui s'entr'ouvroit. Je crus être perdu ; mais on me rassura en me disant qu'elle s'entr'ouvroit ainsi toutes les nuits à une certaine heure, pour vomir avec grand effort des ruisseaux bouillans de chocolat moussé, et des liqueurs glacées de toutes les façons. Je me levai à la hâte pour en prendre, et elles étoient délicieuses. Ensuite je me recouchai, et, dans mon sommeil, je crus voir que tout le monde étoit de crystal, que tous les hommes se nourrissoient de parfums quand il leur plaisoit, qu'ils ne pouvoient marcher qu'en dansant, ni parler qu'en chantant, qu'ils avoient des aîles pour fendre les airs, et des nageoires pour passer les mers. Mais ces hommes étoient comme des pierres à fusil : on ne pouvoit les choquer qu'aussitôt ils ne prissent feu. Ils s'enflammoient comme un mèche, et je ne pouvois m'empêcher de rire, voyant combien ils étoient faciles à émouvoir. Je voulus demander à l'un d'eux pourquoi il paroissoit si animé, il me répondit, en me montrant le poing, qu'il ne se mettoit jamais en colère.

A peine fus-je éveillé, qu'il vint un marchant d'appétit, me demandant de quoi je voulois avoir faim, et si je voulois qu'il me vendit des relais d'estomac, pour manger toute la journée. J'acceptai la condition. Pour mon argent, il me donna douze petits sachets de taffetas que je mis sur moi, et qui devoient me servir comme douze estomacs, pour digérer sans peine douze grands repas en un jour. A peine eus-je pris les douze sachets, que je commençai à mourir de faim. Je passai ma journée à faire douze festins délicieux. Dès qu'un repas étoit fini, la faim me reprenoit, et je ne lui donnois pas le temps de me presser. Mais comme j'avois une faim avide, on remarqua que je ne mangeois pas proprement : les gens du pays sont d'une

délicatesse et d'une propreté exquises. Le soir, je fus lassé d'avoir passé toute la journée à table comme un cheval à son ratelier. Je pris la résolution de faire tout le contraire le lendemain, et de ne me nourrir que de bonnes odeurs. On me donna à déjeûner de la fleur d'orange ; à dîner, ce fut une nourriture plus forte, on me servit des tubéreuses et puis des peaux d'Espagne. Je n'eus que des jonquilles à collation. Le soir, on me donna à souper de grandes corbeilles pleines de toutes les fleurs odoriférantes, et on y ajouta des cassolettes de toutes sortes de parfums. La nuit j'eus une indigestion, pour avoir trop senti tant d'odeurs nourrissantes. Le jour suivant, je jeûnai pour me délasser de la fatigue des plaisirs de la table. On me dit qu'il y avoit en ce pays-là une ville toute singulière, et on me promit de m'y mener par une voiture qui m'étoit inconnue. On me mit dans une petite chaise de bois fort léger et toute garnie de grandes plumes, et on attacha à cette chaise, avec des cordes de soie, quatre grands oiseaux grands comme des autruches, qui avoient des aîles proportionnées à leurs corps. Ces oiseaux prirent d'abord leur vol. Je conduisis les rênes du côté de l'orient qu'on m'avoit marqué. Je voyois à mes pieds les hautes montagnes, et nous volâmes si rapidement, que je perdois presque l'haleine en fendant le vague de l'air. En une heure nous arrivâmes à cette ville si renommée. Elle est toute de marbre, et elle étoit grande trois fois comme Paris. Toute la ville n'est qu'une seule maison. Il y a vingt-quatre grandes cours dont chacune est grande comme le plus grand palais du monde ; et au milieu de ces ving-quatre cours, il y en a une vingt-cinquième qui est six fois plus grande que chacune des autres. Tous les logemens de cette maison sont égaux, car il n'y a point d'inégalité de condition entre les habitans de cette ville. Il n'y a là ni domestiques ni petit peuple; chacun se sert soi-même, personne n'est servi : il y a seulement des souhaits qui sont de petits esprits follets et voltigeans, qui donnent à chacun tout ce qu'il désire dans le moment même. En arrivant, je reçus un des esprits qui s'attacha à moi, et qui ne me laissa manquer de rien : à peine me donnoit-il le temps de désirer. Je commençois même à être fatigué des nouveaux désirs que cette liberté de me contenter excitoit sans cesse en moi, et je compris, par expérience, qu'il valoit mieux se passer des choses superflues, que d'être sans cesse dans de nouveaux désirs, sans pouvoir jamais s'arrêter à la jouissance tranquille d'aucun plaisir. Les habitans de cette ville étoient polis, doux et obligeans. Ils me reçurent comme si j'avois été l'un d'entre eux. Dès que je voulois parler, ils devinoient ce que je voulois, et le faisoient sans attendre que je m'expliquasse. Cela me surprit, et j'aperçus qu'ils ne parloient jamais entre eux : ils lisent dans les yeux les uns des autres tout ce qu'ils pensent, comme on lit dans un livre ; et quand ils veulent cacher leurs pensées, ils n'ont qu'à fermer les yeux. Ils me menèrent dans une salle où il y eut une musique de parfums. Ils assemblent les parfums comme nous assemblons les sons. Un certain assemblage de parfums, les uns plus forts, les autres plus doux, fait une harmonie qui chatouille l'odorat, comme nos concerts flattent l'oreille par des sons tantôt graves et tantôt aigus. En ce pays là les femmes gouvernent les hommes, elles jugent les procès, elles enseignent les sciences et vont à la guerre. Les hommes s'y fardent, s'y ajustent depuis le matin jusqu'au soir, ils filent, ils cousent, ils travaillent à la broderie, et ils craignent d'être battus par leurs femmes, quand ils ne leur ont pas obéi. On dit que la chose se passoit autrement il y a un certain nombre d'années : mais les hommes, servis par les souhaits, sont devenus si lâches, si paresseux et si ignorans, que les femmes furent honteuses de se laisser gouverner par eux. Elles s'assemblèrent pour réparer les maux de la république. Elles firent des écoles publiques, où les personnes de leur sexe qui avoient le plus d'esprit se mirent à étudier. Elles désarmèrent leurs maris, qui ne demandoient pas mieux que de n'aller jamais aux coups. Elles les débarrassèrent de tous les procès à juger, veillèrent à l'ordre public, établirent des lois, les firent observer, et sauvèrent la chose publique, dont l'inapplication, la légèreté, la mollesse des hommes auroient sûrement causé la ruine totale. Touché de ce spectacle, et fatigué de tant de festins et d'amusemens, je conclus que les plaisirs des sens, quelque variés, quelque faciles qu'ils soient, avilissent et ne rendent point heureux. Je m'éloignai donc de ces contrées en apparence si délicieuses ; et, de retour chez moi, je

trouvai dans une vie sobre, dans un travail modéré, dans des mœurs pures, dans la pratique de la vertu, le bonheur et la santé que n'avoient pu me procurer la continuité de la bonne chère et la variété des plaisirs.

Fénélon.

§ 289. *Prise de Fescamp par Bois-Rosé.*

Lorsque le fort de Fescamp fut pris par Biron, sur la Ligue, il y avoit dans la garnison, qui en sortit, un gentilhomme nommé Bois-Rosé, homme de cœur et de tête, qui remarqua exactement la place d'où on le chassoit, et prenant ses précautions de loin, fit en sorte que deux soldats qu'il avoit gagnés furent reçus dans la nouvelle garnison, que les royalistes établirent dans Fescamp. Le côté du fort qui donne sur la mer, est un rocher de six cents pieds de haut, coupé en précipice et dont la mer lave continuellement le pied, à la hauteur d'environ douze pieds, excepté quatre ou cinq jours de l'année, où, pendant la morte eau, la mer laisse à sec, l'espace de trois ou quatre heures, le pied de cette falaise, avec quinze ou vingt toises de sable. Bois-Rosé, à qui toute autre voie étoit fermée pour surprendre une garnison attentive à la garde d'une place nouvellement prise, ne douta point que, s'il pouvoit aborder par cet endroit regardé comme inaccessible, il ne vînt à bout de son dessein. Il ne s'agissoit plus que de rendre la chose possible ; et voici comment il s'y prit.

Il étoit convenu d'un signal avec les deux soldats gagnés, et l'un d'eux l'attendoit continuellement sur le haut du rocher où il se tenoit pendant tout le temps de la basse marée. Bois-Rosé, ayant pris le temps d'une nuit fort noire, vint avec cinquante soldats déterminés, et choisis exprès parmi des matelots, et aborda avec deux chaloupes au pied du rocher. Il s'étoit encore muni d'un gros cable, égal en longueur à la hauteur de la falaise, et y avoit fait de distance en distance des nœuds, et passé de courts bâtons pour pouvoir s'appuyer des mains et des pieds. Le soldat qui se tenoit en faction, attendant le signal depuis six mois, ne l'eut pas plutôt reçu, qu'il jeta du haut du précipice un cordeau, auquel ceux d'en-bas lièrent le gros cable qui fut guindé en haut par ce moyen, et attaché à l'entre-deux d'une embrasure, avec un fort levier, passé par une agrafe de fer faite à ce dessein. Bois-Rosé fit prendre les devans à deux sergens dont il connoissoit la résolution, et ordonna aux cinquante soldats de s'attacher de même à cette espèce d'échelle, leurs armes liées autour de leur corps, et de suivre à la file, se mettant lui-même le dernier de tous, pour ôter aux lâches toute espérance de retour. La chose devint d'ailleurs bientôt impossible : car avant qu'ils fussent seulement à moitié chemin, la marée qui avoit monté de plus de six pieds, avoit emporté la chaloupe et faisoit flotter le cable. La nécessité de se tirer d'un pas difficile, n'est pas toujours un garant contre la peur, lorsqu'on a tant de sujets de s'y livrer. Qu'on se représente au naturel ces cinquante hommes suspendus entre le ciel et la terre, au milieu des ténèbres, ne tenant qu'à une machine si peu sûre, qu'un léger manque de précaution, la trahison d'un soldat mercenaire, ou la moindre peur pouvoit les précipiter dans les abîmes de la mer, ou les écraser sur les rochers : qu'on y joigne le bruit des vagues, la hauteur du rocher, la lassitude et l'épuisement : il y avoit dans tout cela de quoi faire tourner la tête au plus assuré de la troupe, comme elle commença à tourner à celui-là même qui la conduisoit. Ce sergent dit à ceux qui le suivoient, qu'il ne pouvoit plus monter, et que le cœur lui défailloit. Bois-Rosé, à qui ce discours étoit passé de bouche en bouche, et qui s'en apercevoit, parce qu'on n'avançoit plus, prend son parti sans balancer. Il passe pardessus le corps de tous les cinquante qui le précèdent, en les avertissant de se tenir fermes, et arrive jusqu'au premier qu'il essaye d'abord de ranimer. Voyant que par la douceur il n'en pouvoit venir à bout, il l'oblige, le poignard dans les reins, de monter, et sans doute que s'il n'eût obéi, il l'auroit poignardé et précipité dans la mer. Avec toute la peine et le travail qu'on s'imagine, enfin la troupe se trouve au haut de la falaise, un peu avant la pointe du jour, et fut introduite par les deux soldats dans le château, où elle commença à massacrer, sans miséricorde, le corps-de-garde et les sentinelles. Le sommeil livra presque toute la garnison à la merci de l'ennemi, qui fit main basse sur tout ce qui résista, et s'empara du fort.

Bois-Rosé donna aussitôt avis à l'amiral de Villars de ce succès presque in-

croyable, et il crut que la moindre gratification à laquelle il devoit s'attendre, étoit le gouvernement de cette citadelle qu'il avoit si bien acheté. Cependant il lui revint que Villars, ou plutôt le commandeur de Crillon songeoit à l'en chasser. Dans le premier transport de colère que lui donna cette injustice, il remit le château de Fescamp au roi dont il venoit d'apprendre la conversion.

Mém. de Sully, an. 1593.

§ 290. *Rencontre de Sully et de Bois-Rosé.*

Bois-Rosé ayant appris, par le bruit public, que le roi remettoit à Villars le fort de Fescamp, et n'entendant rien dire de son dédommagement, résolut d'en porter ses plaintes au roi, et cherchant à s'appuyer du crédit de quelque gouverneur qui fut connu de sa majesté, il vint à Louviers, pour demander une lettre de recommandation à du Rollet, un moment après que j'y fus arrivé. Il descendit à la même auberge, où on lui dit d'abord qu'il venoit d'arriver un homme, qu'à son train et aux discours de ses domestiques, on jugeoit devoir être fort bien en cour. On ne lui dit point mon nom, et Bois-Rosé qui me croyoit encore à Rouen, n'avoit garde de le deviner. Il ne balança pas à préférer la protection de ce seigneur à celle de du Rollet; et montant aussitôt dans ma chambre il me dit, après m'avoir appris qui il étoit, qu'il avoit bien sujet de se plaindre d'un seigneur de la cour, nommé M de Rosny, qui, abusant de la faveur de son maître, l'avoit sacrifié, aussi-bien que M. le duc de Montpensier et le maréchal de Biron, à l'amiral de Villars son ancien ami. Ensuite il m'expliqua ses demandes, ce qu'il fit d'une manière si vive et si passionnée, et avec tant de juremens et de menaces contre M. de Rosny, que je ne trouvois rien de si plaisant que le personnage que je jouois en cette occasion.

Je pris la parole après qu'il eût jeté tout son feu, et lui dis que j'avois assez de connoissance des affaires dont il me parloit, pour l'assurer que M. de Rosny n'auroit osé rien faire, sans l'exprès commandement du roi; et que sa majesté songeoit efficacement à lui donner une récompense dont il auroit lieu d'être content. Je ne crus pas devoir pousser la civilité jusqu'à lui promettre de servir son ressentiment contre celui dont il se plaignoit si amèrement : je lui dis au contraire que, s'il le connoissoit, il conviendroit qu'un homme qui, pour le bien de l'état, s'étoit démis gratuitement de son abbaye de Saint-Taurin, pouvoit bien avoir fait par nécessité, ce qu'il attribuoit à une mauvaise volonté. Je le congédiai, en lui disant qu'il vînt me trouver, lorsque je serois arrivé à la cour, où je lui promis de parler au roi pour lui faire obtenir l'équivalent qu'il demandoit. Il se retira aussi content de moi, que mécontent de M. de Rosny : mais ayant demandé mon nom au bas de l'escalier, à un de mes pages qu'il rencontra, il demeura si étourdi d'entendre nommer celui qu'il avoit si peu ménagé, en parlant à lui-même, que, craignant le ressentiment qu'il supposoit que j'avois contre lui, il remonta à cheval dans l'instant, changea d'hôtellerie, et ne songea plus qu'à continuer à toute bride sa route vers Paris, afin d'y arriver avant moi, et d'y chercher de la protection contre les mauvais services que j'allois lui rendre.

L'aventure ne finit pas là. Pendant que Bois Rosé se précautionnoit contre moi, comme un ennemi irréconciliable, je pris ma route plus tranquillement par Mantes, d'où je devois amener mon épouse à Paris, Dès que j'y fus arrivé, la première chose que je fis, fut d'aller rendre compte de mon voyage au roi, qui, selon sa coutume, voulut que je n'en omisse rien Après que j'eus tout épuisé du côté du sérieux, je voulus le réjouir de la scène de Louviers. Bois-Rosé n'avoit eu garde de l'en instruire : il s'étoit contenté de supplier sa majesté de ne point ajouter foi à ce que je dirois contre lui, à cause d'une vieille haine que je lui portois. Le roi rit de bon cœur de l'aventure de Bois-Rosé. Je l'envoyai chercher. Il crut ses affaires désespérées, puisque c'étoit à moi qu'il avoit le malheur d'être adressé. Je jouis quelque temps de son chagrin et de son embarras ; ensuite je l'en tirai d'une manière qui le surprit beaucoup. Je sollicitai pour lui, avec chaleur, et lui fis obtenir une pension de douze mille livres, une compagnie avec appointemens et deux mille écus en argent. Il n'en espéroit pas tant. Mais, sa tracasserie à part, je le regardois comme un officier de cœur. Je me l'attachai même plus étroitement dans la

suite ; et je le crus digne de la lieutenance générale d'artillerie en Normandie, lorsque le roi m'en eut donné la grande maîtrise.

Mém. de Sully, 1594.

§ 291. *Le Comte d'Egmont et Monsieur Chut.*

Il y avoit au plus six mois que j'étois dans les mousquetaires (disoit un jour le feu comte d'Egmont dans un souper), qu'enchanté d'être affranchi des entraves d'une éducation, qui depuis longtemps m'ennuyoit fort, je me livrois aveuglément à toute la licence des plaisirs dont je voyois jouir mes jeunes camarades.

Un jour qu'après avoir aussi amplement que joyeusement dîné avec quelques-uns d'eux, arrivant à l'opéra, où la foule étoit grande, après nous être glissés et trémoussés chacun de notre mieux, nous parvînmes enfin à trouver place au milieu du parterre.

Là, forcés de nous arrêter, j'aurois, ainsi que mes amis, pris patience, si je n'avois eu le malheur de trouver devant moi un vieux monsieur, à perruque à marteaux, dont l'ampleur formoit à mon égard une espèce de parapet, qui me déroboit absolument la vue du spectacle, et surtout celle d'une jeune danseuse qui me plaisoit beaucoup.

Après avoir prié et reprié ce monsieur, que déjà j'incommodois fort, de vouloir bien, par quelques mouvemens (qu'il disoit sèchement impossibles) me procurer quelque petit coin de vue, impatienté de son sang-froid ainsi que de ma position, qui, pour comble de chagrin, apprêtoit à rire à mes voisins, et surtout à mes jeunes amis, je tire de ma poche une paire de ciseaux, avec lesquels je travaille, non seulement à élaguer ce qu'avoit de trop touffu l'espèce de branchage qui me nuisoit, mais encore les nœuds qui lui servoient d'ornemens et dont à chaque ondulation du parterre, mon pauvre estomac étoit cruellement foulé.

Les éclats de rire qu'excita ma vengeance, ayant réveillé mon homme de l'espèce d'apathie qu'il avoit marquée jusque-là, et s'étant à peu près aperçu de l'état où j'avois mis sa perruque : " Mon jeune ami, me dit-il en se tour- " nant, j'espère que vous ne sortirez " pas d'ici sans moi."

Ce petit compliment (continua le comte d'Egmont) et surtout certain coup d'œil très-expressif dont il étoit accompagné, m'ayant fait sentir toute l'étendue de ma sottise, tempéra, je l'avoue, un peu le plaisir que j'avois goûté à la faire... Mais le vin étoit tiré, je sentis qu'il falloit le boire et m'y déterminai.

L'opéra fini, mon homme en se retournant gravement, ne m'invita que par un signe à le suivre, et je le suivis. Après avoir traversé, non sans peine, la place du Palais-Royal, et enfilé la rue Saint-Thomas du Louvre, nous entrâmes sous l'arcade, où s'arrêtant tout à coup : " Vous êtes jeune, me dit-il, monsieur " le comte d'Egmont, car j'ai l'honneur " de vous connoître, et je vous dois une " leçon dont feu monsieur votre père, " que j'eus l'honneur de mieux connoî- " tre encore, m'auroit probablement su " quelque gré. Quand on insulte pu- " bliquement, et surtout un vieux mi- " litaire, il faut au moins savoir se bat- " tre..... Voyons, continua-t-il, en ti- " rant son épée, comment vous vous " en acquittez....."

Aussi furieux qu'humilié d'un propos qui me sembloit tenir du mépris, je fonds sur lui avec toute l'impétuosité dont l'âge et le ressentiment me rendoient capable. Mais mon homme, sans s'émouvoir, et fixe comme un terme, après s'être contenté pendant quelques instans, de me désorienter, par la plus insolente des parades, ne répondit enfin à mes attaques, que par un coup de fouet qui fit sauter, à six pas de là mon épée.

" Reprenez-la, M. le comte, me dit- " il avec le même sang-froid, ce n'est " pas en danseur de l'opéra, c'est en " galant homme, c'est de pied ferme " qu'un homme de votre nom doit se " battre... et c'est à quoi je vous invite."

Bien déterminé à périr, plutôt que de m'exposer à de nouveaux sarcasmes de la part de ce singulier adversaire, je me plante vis-à-vis de lui, et attaque avec autant de froideur que lui-même se défendoit. — " Fort bien cela ! " fort bien, M. le comte ! " s'écrioit de temps en temps ce diable d'homme, jusqu'au moment qu'après m'avoir percé le bras d'outre en outre : " En voila, dit- " il, assez pour cette fois." Sur quoi, après m'avoir placé contre le mur, et m'avoir dit de l'attendre un instant, il vole à la place du Palais-Royal, amène

un fiacre, y bande ma plaie avec un mouchoir, dit au cocher de nous mener aux mousquetaires de la rue de Beaune, m'y dépose entre les mains du suisse, et prend congé de moi.

Après une retraite de plus de six semaines qu'avoit exigée ma blessure, il y avoit au plus huit jours que je reparoissois dans le monde, lorsque entrant, un soir, au café de la Régence, où je cherchois deux de mes camarades, je reconnois mon homme, qui, en quittant sa triste bavaroise, se lève, vient à moi, met un doigt sur sa bouche, en me disant *chut*, me fait signe de le suivre.

Arrivés sous la même voûte : " Vous " vous êtes un peu égayé à mes dépens, " en racontant mon aventure, me dit-il, " mon cher comte ! et je vous considère " trop, pour ne pas contribuer à la ren- " dre plus plaisante encore, ajoutant une " suite au récit que vous pourrez encore " en faire..... allons donc, l'épée à la " main."

Que vous dirai-je, messieurs et dames (continua M. d'Egmont) ? cette seconde leçon qui fut, à peu près la même que la première, fut encore suivie quelques mois après d'une troisième. Ce bourreau d'homme, enfin, étoit devenu si redoutable pour moi, que je n'entrois en aucun lieu public, sans frémir en quelque façon de l'y rencontrer..... car j'oublioisde vous dire que la dernière leçon qu'il avoit daigné me donner étoit à la veille d'un carnaval, qu'il m'avoit fait passer, on ne sauroit plus tristement, dans mon lit.

Jugez donc de ma joie, ainsi que de ma reconnoissance, lorsqu'un garçon du café de la Régence, arrivant un matin chez moi, me dit : " Pardon, monsieur " le comte ; mais j'ai cru ne pas vous " déplaire, en venant vous apprendre " que M. *Chut* est mort hier au soir, et " que ma bourgeoise espère vous revoir " bientôt chez nous."

Pièces intéressantes, par la Place.

§ 292. *Mademoiselle Gournai et Racan.*

Lorsque Montagne fut mort, mademoiselle de Gournai, fille adoptive de ce philosophe, tourna ses affections du côté de Racan, qu'elle ne connoissoit que par ses ouvrages. L'envie de connoître plus particulièrement un poëte de ce mérite, et si capable de prôner celui des autres, ne fit rien négliger à mademoiselle de Gournai pour s'en procurer une visite. Le jour et l'heure où il viendroit la voir furent arrêtés : deux amis du poëte, qui en furent informés, saisirent cette occasion pour se donner un divertissement qui pensa devenir tragique. Un de ces messieurs prévint d'une heure ou deux celle du rendez-vous, et fit dire que c'étoit Racan qui demandoit à voir Mademoiselle de Gournai. Dieu sait comme il fut reçu ! Il parla fort à cette demoiselle des ouvrages qu'elle avoit fait imprimer, et qu'il avoit étudiés, afin de faire mieux sa cour. Enfin, après un quart-d'heure de conversation, il laissa cette savante fort satisfaite d'avoir vu Racan. A peine étoit-il à trois pas de chez elle, qu'on vint lui annoncer un autre M. de Racan. Elle crut d'abord que c'étoit le premier qui avoit oublié quelque chose à lui dire, et qui remontoit. Elle se préparoit à lui faire un compliment là-dessus, lorsque l'autre entra et lui fit le sien. Mademoiselle de Gournai ne put s'empêcher de lui demander plusieurs fois s'il étoit véritablement M. de Racan, et lui raconta ce qui venoit de se passer. Le prétendu Racan fit fort le fâché de la pièce qu'on lui avoit jouée, et jura qu'il s'en vengeroit. Bref, mademoiselle de Gournai fut encore plus contente de celui-ci, qu'elle ne l'avoit été de l'autre, parce qu'il la loua davantage. Il passa chez elle pour le véritable Racan, et l'autre pour un Racan de contrebande. Il ne faisoit que de sortir, lorsque M. de Racan en original, demanda à parler à mademoiselle de Gournai. Sitôt qu'elle le sut, elle perdit patience. " Quoi ! encore des Racans ! " dit-elle : néanmoins elle le fit entrer. Mademoiselle de Gournai le prit sur un ton fort haut, et lui demanda s'il venoit pour l'insulter. M. de Racan, qui d'ailleurs n'étoit pas trop ferré parleur, et qui s'attendoit à une autre réception, en fut si étonné, qu'il ne put répondre qu'en balbutiant. Mademoiselle de Gournai, qui étoit si violente, se persuada tout de bon que c'étoit un homme envoyé pour la jouer, et défaisant sa pantofle, elle le chargea à grand coups de mule, et l'obligea de se sauver. Ménage, qui rapporte cette scène, ajoute que Bois-Robert la racontoit à quiconque vouloit l'entendre, qu'il en plaisantoit même en présence de Racan. Lorsqu'on demandoit à ce dernier, si cela

étoit vrai : " Oui-dà, disoit-il, il en est " quelque chose."

Diction. des Portraits Historiques, Gournai.

§ 293. *Le Chevalier de Gozon délivre l'île de Rhodes d'un Serpent monstrueux.*

Ce fut par un esprit de charité et par des vues de prudence que Plélion de Villeneuve, grand-maître de Malthe, défendit à tous les chevaliers, sous peine de privation de l'habit, de s'attacher à combattre un serpent, ou un crocodile, espèce d'animal amphibie, qui vit et se nourrit dans les marais et au bord des grandes rivières. Ce crocodile étoit d'une énorme grandeur, causoit beaucoup de désordre dans l'île, et il avoit même dévoré quelques habitans. Pour l'intelligence d'un événement si extraordinaire, et que quelques auteurs ont traité de fabuleux, nous rapporterons simplement ce qu'on en trouve dans l'histoire, et nous laisserons au lecteur à juger de la vérité d'un fait si étonnant, selon ses lumières et le degré de probabilité qu'il trouvera dans notre narration.

La retraite de ce furieux animal dont nous parlons, étoit dans une caverne située au bord d'un marais, au pied du mont Saint Etienne, à deux milles de Rhodes. Il en sortoit souvent pour chercher sa proie. Il mangeoit des moutons, des vaches, et quelquefois des chevaux, quand ils approchoient de l'eau et du bord du marais : on se plaignoit même qu'il avoit dévoré de jeunes pâtres qui gardoient leurs troupeaux. Plusieurs chevaliers des plus braves du couvent, en différens temps et à l'insu les uns des autres, sortirent séparément de la ville pour tâcher de le tuer ; mais on n'en vit revenir aucun. Comme l'usage des armes à feu n'étoit point encore inventé, et que la peau de cette espèce de monstre étoit couverte d'écailles à l'épreuve des flèches et des dards les plus acérés ; les armes, pour ainsi dire, n'étoient pas égales, et le serpent les avoit bientôt terrassés. Ce fut le motif qui obligea le grand-maître à défendre aux chevaliers de tenter davantage une entreprise, qui paroissoit au-dessus des forces humaines.

Tous obéirent, à l'exception d'un seul chevalier de la langue de Provence, appelé Dieu-Donné de Gozon, qui, au préjudice de cette défense, et sans être épouvanté du sort de ses confrères, forma secrètement le dessein de combattre cette bête carnassière, bien résolu d'y périr, ou d'en délivrer l'île de Rhodes. On attribua cette résolution au courage déterminé de ce chevalier. D'autres prétendent qu'il y fut encore engagé par des railleries piquantes qu'on fit de son courage dans Rhodes, et sur ce qu'étant sorti plusieurs fois de la ville pour combattre le serpent, il s'étoit contenté de le reconnoître de loin, et que dans ce péril il avoit fait plus d'usage de sa prudence que de sa valeur.

Quoi qu'il en soit des motifs qui déterminèrent ce chevalier à tenter cette aventure, pour commencer à mettre ce projet en exécution, il passa en France, et se retira dans le château de Gozon, qui subsiste encore aujourd'hui dans la province de Languedoc. Ayant reconnu que le serpent qu'il vouloit attaquer n'avoit point d'écailles sous le ventre, il forma sur cette observation le plan de son entreprise.

Il fit faire, en bois ou en carton, une figure de cette bête énorme sur l'idée qu'il en avoit conservée, et il tâcha surtout qu'on en imitât la couleur. Il dressa ensuite deux jeunes dogues à accourir à ses cris, et à se jeter sous le ventre de cette affreuse bête, pendant que, monté à cheval, couvert de ses armes et la lance à la main, il feignoit de son côté de lui porter des coups en différens endroits. Ce chevalier employa plusieurs mois à faire tous les jours cet exercice, et il ne vit pas plutôt ses dogues dressés à ce genre de combat, qu'il retourna à Rhodes. A peine fut-il arrivé dans l'île, que, sans communiquer son dessein à qui que ce soit, il fit porter secrètement ses armes proche d'une église située au haut de la montagne de Saint-Etienne, où il se rendit accompagné seulement de deux domestiques, qu'il avoit amenés de France. Il entra dans l'église, et après s'être recommandé à Dieu, il prit ses armes, monta à cheval, et ordonna à ses deux domestiques, s'il périssoit dans ce combat, de s'en retourner en France ; mais de se rendre auprès de lui, s'ils s'apercevoient qu'il eût tué le serpent, ou qu'il en eût été blessé. Il descendit ensuite de la montagne, avec ses deux chiens, et marcha droit au marais et au repaire du serpent qui au bruit qu'il

faisoit accourut la gueule ouverte et les yeux étincelans pour le dévorer. Gozon lui porta un coup de lance, que l'épaisseur et la dureté des écailles rendit inutile. Il se préparoit à redoubler ses coups ; mais son cheval épouvanté des sifflemens et de l'odeur du serpent, refuse d'avancer, recule, se jette à côté ; et il auroit été cause de la perte de son maître, si Gozon, sans s'étonner, ne se fût jeté à bas. Mettant aussitôt l'épée à la main, accompagné de ces deux fidèles dogues, il joint cette horrible bête, et lui porte plusieurs coups en différens endroits, mais que la dureté des écailles lui empêcha d'entamer. Le furieux animal, d'un coup de queue, le jeta même à terre ; et il en auroit été infailliblement dévoré, si les deux chiens, suivant qu'ils avoient été dressés, ne se fussent attachés au ventre du serpent qu'ils déchiroient par de cruelles morsures, sans que, malgré tous ses efforts, il pût leur faire lâcher prise.

Le chevalier, à la faveur de ce secours, se relève, et, se joignant à ses deux dogues, enfonce son épée jusqu'aux gardes, dans un endroit qui n'étoit point défendu par des écailles ; il y fit une large plaie dont il sortit des flots de sang. Le monstre blessé à mort, tombe sur le chevalier qu'il abat une seconde fois, et il l'auroit étouffé par le poids et la masse énorme de son corps, si les deux domestiques, spectateurs de ce combat, voyant le serpent mort, n'étoient accourus au secours de leur maître. Ils le trouvèrent évanoui, et le crurent mort. Après l'avoir retiré de dessous le serpent avec beaucoup de peine, pour lui donner lieu de respirer s'il étoit encore en vie, ils lui ôtèrent son casque, et, après qu'on lui eut jeté de l'eau sur le visage, il ouvrit enfin les yeux. Le premier spectacle et le plus agréable qui pouvoit se présenter à sa vue fut celui de voir son ennemi mort, et d'avoir réussi dans une entreprise si difficile, où plusieurs de ses confrères avoient succombé.

On n'eut pas plutôt appris dans la ville sa victoire et la mort du serpent, qu'une foule d'habitans sortirent au devant de lui. Les chevaliers le conduisirent en triomphe au palais du grand-maître : mais au milieu de ces acclamations, le vainqueur fut bien surpris, quand de Villeneuve jetant sur lui des regards d'indignation, lui demanda s'il ignoroit les défenses qu'il avoit faites d'attaquer cette dangereuse bête, et s'il croyoit les avoir violées impunément. Aussitôt ce sévère observateur de la discipline, sans vouloir l'entendre, ni se laisser fléchir par les prières des chevaliers, l'envoya sur le champ en prison. Il convoqua ensuite le conseil, où il représenta que l'ordre ne pouvoit se dispenser de punir rigoureusement une désobéissance plus préjudiciable à la discipline, que la vie même de plusieurs serpens ne l'auroit été aux bestiaux et aux habitans de ce canton ; et comme un autre Manlius, il opina hautement à rendre cette victoire funeste au vainqueur. Le conseil obtint qu'il se contentât de le priver de l'habit de l'ordre. Gozon eut la douleur de s'en voir dépouillé, et il se passa peu d'intervalle entre sa victoire et ce genre de supplice qu'il trouva plus rigoureux que la mort même.

Mais le grand-maître, après que, par ce châtiment, il eut satisfait à la manutention de la discipline, revint à son caractère naturellement doux et plein de bonté : il voulut bien être apaisé et il fit ensorte qu'on le priât d'accorder une grâce qu'il auroit sollicitée lui-même, s'il n'eût pas été à la tête de l'ordre. Aux pressantes instances que lui en firent les principaux commandeurs, il lui rendit l'habit et ses bonnes grâces, et il le combla de ses bienfaits. Mais ils n'égalèrent jamais les louanges sincères du peuple qui dispose souverainement de la gloire ; pendant que les princes, quelque puissans qu'ils soient, ne peuvent disposer que des honneurs et des dignités de l'état.

On attacha la tête de ce serpent ou de ce crocodile, sur une des portes de la ville, comme un monument de la victoire de Gozon. M. Tévenot, dans la relation de ses voyages, rapporte qu'elle y étoit encore de son temps, ou du moins son effigie ; qu'il l'y avoit vue : qu'elle étoit beaucoup plus grosse et plus large que celle d'un cheval, la gueule fendue jusqu'aux oreilles, de grosses dents, les yeux gros, le trou des narines rond, et la peau tirant sur le gris blanc, peut-être à cause de la poussiere qui par la suite des temps s'y étoit attachée.

On sera moins surpris d'un événement si extraordinaire, si on fait réflexion que l'île de Rhodes fut anciennement appelée *ophieuse*, du mot Grec *ophis*, qui signifie serpent, à cause de la

multitude de ces reptiles, qui infestoient tout le pays. Higinus, historien Grec, sur le témoignage de Polyzelus Rhodien, rapporte qu'un certain Thessalien, fils de Triopas ou de Lapithas, selon Diodore de Sicile, ayant été jeté par la tempête sur les côtes de Rhodes, extermina heureusement ces animaux nuisibles : que Phorbas, entre autres, en tua un d'une grandeur prodigieuse, qui dévoroit les habitans. Le savant Bochart prétend que les Phéniciens donnèrent à cette île le nom de *Gesirath Rod*, c'est-à dire, l'île des serpens ; *Gesirath*, selon cet auteur, étant un terme commun aux Phéniciens, aux Syriens, aux Arabes, et aux Chaldéens, qui signifie une île, et *Rod*, en langage Phénicien, un serpent ; si bien qu'en joignant ces deux mots, on en forma celui de *Gesirath Rod* : d'où les Grecs firent depuis celui de *Rhodes*, que cette île a conservé jusqu'aujourd'hui. Mais sans nous arrêter à une antiquité si reculée, peut-être que ceux qui ont critiqué cet endroit de l'histoire moderne de l'île de Rhodes, n'ont pas fait attention à un pareil événement qui arriva en Afrique, pendant qu'Attilus Régulus y commandoit l'armée Romaine, et faisoit la guerre contre les Carthaginois ; et je n'ai pas cru m'éloigner de mon sujet en rapportant exatement ce que les historiens de cette nation nous ont appris d'un serpent encore plus grand et plus terrible, que celui que le chevalier de Gozon avoit tué.

L'armée Romaine, disent ces écrivains, étoit campée en Afrique proche du fleuve Bragada. Les soldats, ayant voulu aller à l'eau, se virent attaqués et dévorés par un serpent qui les empêchoit d'en approcher. Il en engloutit plusieurs avec sa gueule effroyable ; d'autres furent tués des coups de sa queue, et plusieurs moururent de la seule infection de son haleine. Enfin il donna tant de peine à Régulus que ce général fut réduit à employer les légions contre ce monstre, et pour décider lequel demeureroit maître de la rivière. Mais comme ce serpent, à cause de la dureté de ses écailles, étoit impénétrable à tous les traits des soldats, on eut recours aux machines de guerre ; on l'assiégea, comme on auroit fait une forteresse : on lançoit de loin contre lui des pierres et des cailloux : enfin après bien des peines, une pierre d'une grosseur extraordinaire, qui partoit de la plus forte machine, l'atteignit heureusement, lui cassa l'épine du dos et tua ce monstre redoutable.

Régulus, tout grand capitaine qu'il étoit, continuent ces historiens, ne dédaigna pas d'envoyer à Rome la peau de cet animal énorme qui avoit cent pieds de longueur. On la suspendit dans un temple, comme un monument de sa victoire, et elle y demeura jusqu'à la guerre de Numance. C'est ainsi que s'en expliquent Florus, Valère-Maxime, Orose, Aulu-Gelle, et Zonaras.

Je ne prétends pas qu'il n'y ait rien d'exagéré dans la longueur du serpent d'Afrique, ni soutenir tout ce qu'on a rapporté de la grandeur monstrueuse du crocodile de Rhodes ; mais, ce qui paroît certain par les historiens du temps, par la tradition, et même par des inscriptions et des monumens authentiques, c'est que Gozon tua un animal redoutable, et que par cette action il acquit une grande réputation, surtout auprès du peuple de Rhodes, qui le regardoit comme son libérateur.

Vertot, Hist. de Malthe.

§ 294. *Folie adressée au Duc de Choiseul.*

J'ai reçu avec satisfaction la lettre de bonne année que vous avez pris la peine de m'écrire en date du 7 Janvier. Je continuerai toujours à vous donner des marques de mes bontés ; et, quoique vous radotiez quelquefois, j'aurai de la considération pour votre vieillesse, attendu que je connois votre sincère attachement pour ma personne, et les idées que vous avez de mon caractère. J'ai souvent fait des grâces à des Génevois, quand vous m'en avez prié, quoiqu'ils ne les méritent guère. Ils m'ont excédé pendant deux ans pour leurs sottes querelles, et quand ils ont obtenu un jugement définitif, ils ne s'y sont point tenus : c'étoit bien la peine que je leur fisse l'honneur de leur envoyer un ambassadeur du roi.

Je sais que vous avez très-bien traité les troupes que j'ai fait séjourner neuf mois dans vos quartiers ; que vous avez fourni le prêt à la légion de Condé ; que vous avez eu dans votre chaumière pendant deux mois M. de Chabrillant, et tous les officiers du régiment de Conti, et, si M. de Chabrillant, chargé des plus importantes affaires, a oublié de

marquer sa satisfaction à madame Denis, qui lui a fait de son mieux les honneurs de votre grange, je prends sur moi de vous savoir gré de votre attention pour les officiers, et des couvertures que vous avez fait donner aux soldats dans votre hameau.

Je n'ignore pas que le grand chemin ordonné par moi pour aller de l'inconnu Mérin à l'inconnu Versoy dans l'inconnu pays de Gex, vous a coupé quatre belles prairies et des terres que vous ensemencez au semoir: cela auroit ruiné l'homme aux quarante écus de fond en comble ; je vous conseille d'en rire.

Tout décrépit que vous êtes, on ne dira pas que vous êtes vieux comme un chemin ; car vous avez, ne vous en déplaise, soixante et quatorze ans passés, et mon chemin de Versoy n'a qu'un an tout au plus.

Je sais que vous avez pleuré comme un benêt, de ce que j'ai opiné dans le conseil contre la requête des Sirven ; vous êtes trop sensible pour un vieillard goguenard tel que vous êtes. Ne voyez-vous pas que toutes les formes s'opposoient à l'admission de la requête de Sirven, et que, dans les circonstances où je suis, il y a des usages consacrés que je ne dois jamais heurter de front ?

Consolez-vous. Je sais que Sirven est dans votre maison avec sa famille ; elle est bien infortunée et bien innocente. J'en aurai soin ; je leur donnerai dans Versoy un petit emploi, qui, avec ce que vous leur fournissez, les fera vivre doucement. Je fais le bien que je peux, mais il m'est impossible de tout faire.

On m'a dit que la Harpe s'étoit pressé d'apporter à Paris votre second chant de la Guerre de Genève, qui n'étoit pas achevé, il faut que vous le raccomodiez.

Est-il vrai qu'il y a cinq chants ?

Envoyez-les-moi, *queste coglionerie mi trastullano un poco* ; elle me délassera de mille requêtes inconsidérées, et de mille propositions ridicules que je reçois tous les jours.

Je veux que vous me donniez la nouvelle édition du Siècle de Louis XIV ; c'étoit un beau siècle, celui-là, pour les gens de votre métier. Je suis fâché d'avoir oublié à recommander à Toulès de vous fournir des anecdotes ; votre ouvrage en vaudroit mieux. C'est un monument que vous érigez en l'honneur de votre patrie ; je pourrai le présenter au roi dans l'occasion.

Portez-vous bien ; et si vous avez quelques petits calculs dans la vessie et dans l'urètre, prenez du remède Espagnol, je m'en trouve bien. L'Espagne doit contribuer à ma guérison, puisque j'ai contribué à sa grandeur, et à celle de la France par mon pacte de famille.

Bon soir, ma chère marmotte ; je crois que je deviens aussi bavard que vous.

16 de Mars, 1768.

Voltaire.

§ 295. *Epître dédicatoire de la Tragédie des Scythes.*

Il y avoit autrefois en Perse un bon vieillard *qui cultivoit son jardin*, car il faut finir par là ; et ce jardin étoit accompagné de vignes et de champs ; *et paulùm sylvæ super his erat* ; et ce jardin n'étoit pas auprès de Persépolis, mais dans une vallée immense, entourée des montagnes du Caucase, couverte de neiges éternelles ; et ce vieillard n'écrivoit ni sur la population, ni sur l'agriculture, comme on faisoit par passe-temps à Babylone, ville qui tire son nom de babil ; mais il avoit défriché des terres incultes, et triplé le nombre des habitans autour de sa cabane.

Ce bon homme vivoit sous Artaxercès plusieurs années après l'aventure d'Obéide et d'Indatire, et il fit une tragédie en vers Persans, qu'il fit représenter par sa famille et par quelques bergers du mont Caucase : car il s'amusoit à faire des vers Persans assez passablement, ce qui lui avoit attiré de violens ennemis dans Babylone, c'est-à-dire, une demi-douzaine de gredins qui aboyoient sans cesse auprès de lui, et qui lui imputoient les plus grandes platitudes et les plus impertinens livres qui eussent jamais déshonoré la Perse : et il les laissoit aboyer, et griffonner, et calomnier ; et c'étoit pour être loin de cette racaille, qu'il s'étoit retiré avec sa famille auprès du Caucase, *où il cultivoit son jardin*.

Mais comme dit le poëte Persan Horace, *principibus placuisse viris, non ultima laus est.* Il y avoit à la cour d'Artaxercès, un principal satrape, et son nom étoit Elochivis (*Choiseuil*), comme qui diroit habile, généreux, et plein d'esprit, tant la langue Persane a

d'énergie. Non-seulement le grand satrape Elochivis versa sur le jardin de ce bon homme les douces influences de la cour, mais il fit rendre à ce territoire les libertés et les franchises dont il avoit joui du temps de Cyrus, et de plus il favorisa une famille adoptive du vieillard. La nation surtout lui avoit une très-grande obligation, de ce qu'ayant le département des meurtres, il avoit travaillé avec le même zèle et la même ardeur que Nalrisp (*Praslin*), ministre de paix, à donner à la Perse cette paix tant désirée, ce qui n'étoit jamais arrivé qu'à lui.

Ce satrape avoit l'âme aussi grande que Giafar le Barmécide et Aboulcasem; car il est dit dans les annales de Babylone, recueillies par Mir Kond, que lorsque l'argent manquoit dans le trésor du roi, appelé *l'oreiller*, Elochivis en donnoit souvent du sien, et qu'en une année il distribua ainsi dix mille dariques, que dom Calmet évalue à une pistole la pièce. Il payoit quelquefois trois cents dariques ce qui ne valoit pas trois aspres, et Babylone craignoit qu'il ne se ruinât en bienfaits.

Le grand satrape Nalrisp joignoit aussi au goût le plus sûr et à l'esprit le plus naturel, l'équité et la bienfaisance. Il faisoit les délices de ses amis, et son commerce étoit enchanteur, de sorte que les Babyloniens, tout malins qu'ils étoient, respectoient et aimoient ces deux satrapes, ce qui étoit assez rare en Perse.

Il ne falloit pas le louer en face: *recalcitrabant undique tuti:* c'étoit la coutume autrefois, mais c'étoit une mauvaise coutume qui exposoit l'encenseur et l'encensé aux méchantes langues.

Le bon vieillard fut assez heureux pour que ces deux illustres Babyloniens daignassent lire sa tragédie Persane, intitulée les Scythes. Ils en furent assez contens. Ils dirent qu'avec le temps ce campagnard pourroit se former; qu'il y avait dans sa rapsodie du naturel et de l'extraordinaire, et même de l'intérêt, et que pour peu qu'on corrigeât seulement trois cents vers à chaque acte, la pièce pourroit être à l'abri de la censure des mal-intentionnés; mais, les mal-intentionnés prirent la chose à la lettre.

Cette indulgence ragaillardit le bon homme, qui leur étoit bien respectueusement dévoué et qui avoit le cœur bon, quoiqu'il se permît de rire quelquefois aux dépens des méchans et des orgueilleux. Il prit la liberté de faire une épître dédicatoire à ses deux patrons en grand style qui endormit toute la cour et toutes les académies de Babylone, et que je n'ai jamais pu retrouver dans les annales de la Perse.

Voltaire.

§ 296. *Scène passée chez Duclos à l'occasion de Voltaire.*

Il y a quelques années que plusieurs savans se trouvoient réunis chez feu M. Duclos, secrétaire de l'Académie Françoise: on y célébroit le génie encyclopédique de M. de Voltaire. Un fameux jurisconsulte Allemand survient: on l'admet à la psalmodie, dont tous les psaumes finissoient par ce refrain: *monsieur de Voltaire est un génie universel.* L'Allemand faisoit *chorus* avec les autres: il lui vint cependant un scrupule sur le *gloria patri* du cantique philosophique. " Oui," dit-il, " M. de Vol- " taire *vir est omnimodo doctus:* la " poésie, l'histoire, la physique, les ma- " thématiques, la médecine, l'histoire " naturelle, la critique, tout est de son " ressort. C'est dommage qu'il soit un " peu foible sur la jurisprudence. Dès " qu'il veut parler de législation, de po- " litique, d'administration, de police, " je ne sais, sa plume s'embarrasse, et " son génie semble l'abandonner. Je " ne veux pas croire que ce soit pour " cette raison qu'il a si souvent maltraité " notre Grotius, notre Puffendorff, et " votre Montesquieu, qui en savoient " un peu plus que lui sur ces matières. " Mais cette observation n'est qu'un " *bibus* et M. de Voltaire est *un génie* " *universel.*"

" Oui," dit un célèbre mathématicien. " M. de Voltaire est un génie à " qui rien n'échappe. La postérité re- " fusera de croire que tant de produc- " tions soient sorties de la même plume. " Nos descendans s'imagineront qu'il y " a eu plusieurs hommes de ce nom, et, " grâces à lui, le monde intellectuel " aura son *Hercule,* comme le monde " fabuleux. Quel dommage qu'il ait " voulu tâter des mathématiques! car, " entre nous, et je vous prie de ne point " le répéter, ce n'est qu'un écolier en " géométrie, témoin *ses élémens de la* " *philosophie de Newton.* Malgré cela, " on ne peut disconvenir que M. de " Voltaire ne soit un homme unique:

" non, il n'exista jamais de génie plus " vaste, *d'esprit plus universel.*"

M. de Mairan, autre savant de ce cercle, qui vivoit alors, prit ensuite la parole : " les ennemis de M. de Vol- " taire ont beau dire et beau faire," dit-il, " ils ne viendront jamais à bout " de lui ôter le mérite de l'universalité " des talens. Quel homme ! comme " il plaisante excellemment ! je dois à " ses écrits les plus heureux momens de " ma vie : ils m'amusent, ils me trans- " portent toutes les fois que je les lis pour " me délasser de mes travaux. Cet " auteur parle de tout avec esprit et avec " grâce. La collection de ses œuvres " est une véritable encyclopédie. Quel " dommage qu'il ne soit pas aussi ha- " bile en physique, qu'il est heureux " en plaisanterie ! car, il faut l'avouer, " il est peu physicien, et vous savez " que je suis versé en cette partie. A " cela près, cet auteur est vraiment " prodigieux. Jamais on ne se distin- " gua dans plus de genres différens ; " on a donc raison de le regarder comme " un *génie universel.*"

Un historien Anglois, qui n'avoit encore rien dit, et qui rêvoit profondément : " j'avoue avec vous que M. de " Voltaire est un homme qui n'eut ja- " mais de pareil. Notre Angleterre n'a " point encore produit de génie aussi " grand, aussi universel. Pope ne sau- " roit lui être comparé. Il réunit le " mérite de Swift, d'Addison, d'Otway, " de Bolingbroke. C'est grand dom- " mage qu'il ait écrit l'histoire ! son " style est à la vérité charmant ; mais " je suis forcé de dire qu'il n'a pas le " ton convenable. Des épigrammes, " des réflexions, des portraits, des alté- " rations de faits.—Oh, nous écrivons " différemment l'histoire. Nos auteurs " ne sacrifient jamais la vérité à la gen- " tillesse. M. de Voltaire n'auroit pas " dû cultiver ce genre de littérature. " Mais dans les autres parties, il est " vraiment supérieur, divin. Vous n'au- " rez jamais de plus grand philosophe, " de plus fin critique, de raisonneur plus " agréable. Cet auteur est charmant, " charmant ! en un mot, c'est un *génie* " *universel.*"

" Je suis enchanté," dit M. Bordeu, médecin, renommé par son profond savoir et ses grandes lumières ; " je suis " vraiment enchanté de voir un Anglois " rendre justice à M. de Voltaire d'une " manière si honorable pour notre na- " tion ; mais, monsieur," en s'adressant à à l'Anglois même, " permettez-moi de " vous dire que M. de Voltaire n'est " pas si inégal, si frivole que vous le " croyez, dans la partie historique. J'ai " vérifié la plupart des faits qu'il rap- " porte sans preuve et sans citer les sour- " ces, et je puis vous assurer que je suis " parvenu à découvrir leur vérité, c'est- " à-dire, à trouver des autorités capa- " bles de les appuyer, et qui prouvent " du moins que M. de Voltaire ne les a " point imaginés. S'il est foible en " quelque chose, ce n'est pas, selon " moi, dans l'histoire, mais dans ce qui " a rapport au physique de l'homme, à " la constitution animale de notre es- " pèce ; car il donne presque toujours à " gauche toutes les fois qu'il raisonne " sur ces matières. Mais est il obligé " d'en savoir autant que les physiologis- " tes de profession ? il y auroit de la " mauvaise humeur à lui reprocher ses " méprises à cet égard. Il excelle dans " tant d'autres sciences ! d'où je conclus " que mon observation n'empêche pas " que M. de Voltaire ne soit un *esprit* " *universel.*"

" Quoi ! messieurs, lorsque chacun " de vous célèbre le génie du favori des " muses, je garderois un coupable si- " lence," s'écria un abbé théologien qui aspiroit à l'Académie Françoise ! " non, " je veux et je dois lui rendre aussi " mon tribut d'admiration. M. de Vol- " taire, selon moi, réunit en lui seul les " lumières et les talens qui ont immo- " ralisé Aristote, Plutarque, Ciceron, " Tacite, Sophocle, Anacréon, Lucrèce, " Virgile, Horace, et les deux Plines. " Grâce à ses ouvrages, notre langue de- " viendra classique, comme celle des " Grecs et des Romains. Un mérite " qui distingue ce grand homme de " tous les philosophes ses prédécesseurs, " c'est d'avoir eu le courage et l'adresse " de déchirer le voile des préjugés re- " ligieux. Lucien à cet égard n'est " qu'un écolier auprès de lui. Personne " n'a mieux manié que lui l'arme du ri- " dicule, et vous savez que c'est la plus " efficace contre les erreurs. Heureux, " s'il s'en fût tenu à celle-là, sur le cha- " pitre de la religion ! lorsqu'il a voulu " employer celle du raisonnement, il a " malheureusement donné dans des vé- " rues qui n'ont pas échappé à nos " théologiens érudits ; ils les lui ont

" même reprochées amèrement, et je " suis obligé de convenir avec eux, " d'après l'étude particulière que j'ai " faite des langues anciennes, que M. " de Voltaire n'a pas la moindre con- " noissance de l'Hébreu, qu'il ne sait " point le Grec, et qu'il n'a pas puisé " dans les sources ses observations criti- " ques sur Abraham, Moïse, David, " Salomon, les prophetes, les lois, et les " mœurs Hébraïques : je doute même " qu'il ait lu les pères de l'église qu'il " cite souvent. Mais le moyen qu'un " génie si sublime ait pu descendre à " des études si sèches, si arides ! Ses " ennemis diront qu'il n'eût pas dû rai- " sonner sur ce qu'il ne connoissoit pas " à fond, ou du moins qu'il eût dû " mieux choisir ses faiseurs d'extraits ; " mais je leur répondrai que Jupiter a " eu ses foiblesses, et que si, pour s'ê- " tre fait taureau, il n'a point cessé " d'être le maître des dieux, M. de Vol- " taire, pour s'être quelquefois oublié, " n'a point cessé d'être Voltaire, c'est- " à-dire, le maître des beaux esprits, " des savans, des philosophes, des poè- " tes, des historiens, et des littérateurs " de toutes les espèces."

Un poëte comique, un poëte lyrique, un savant érudit, qui se trouvoient aussi dans l'assemblée, alloient parler à leur tour, quand les interlocuteurs se mirent à se regarder et à éclater de rire. Il étoit temps, car l'homme universel se seroit bientôt trouvé réduit à peu de chose.

M. Duclos, qui, par politesse, avoit laissé parler les autres, rompit la séance, recommanda qu'il ne fût jamais dit que sa maison eût été profanée par de semblables propos, et qu'il eût ri comme le reste de la compagnie.

Sabatier de Castres.

§ 297. *Anecdote sur Voltaire.*

Voltaire aimoit à faire représenter ses tragédies sur son théâtre de Ferney : son plus grand plaisir étoit d'y jouer un rôle ; jamais le jeune comédien le plus enthousiaste ne s'est occupé avec tant d'ardeur du personnage qu'il devoit remplir.

Il falloit que son costume fût prêt huit jours d'avance, et il fatiguoit les ouvriers par les fréquens et minutieux changemens qu'il leur ordonnoit. Un jour qu'il devoit jouer Cicéron dans Catilina, il avoit endossé dès le matin la toge Romaine, et se promenoit dans son jardin en récitant son rôle, qu'il interrompoit pour faire à son jardinier diverses questions. Celui-ci étonné du singulier équipage de son maître, ne put retenir un grand éclat de rire. Voltaire se fâcha très-vivement : *Que trouvez-vous d'extraordinaire à mon habit,* lui dit-il. *Cicéron se promenoit comme moi dans son verger avant d'aller au sénat: je le représente ce soir, falloit-il faire deux toilettes?* Il rentra avec humeur, et fut long-temps sans pouvoir pardonner à son jardinier d'avoir ri au nez de Cicéron.

§ 298. *Autre Anecdote, sur le même.*

Voltaire aimoit beaucoup un jeune aiglon qui étoit enchaîné dans la cour de son château de Ferney. Un jour l'aiglon se battit contre deux coqs, et fut grièvement blessé. Voltaire, désolé, envoie un exprès à Genève avec ordre de ramener un homme qui passoit pour un habile médecin d'animaux. Dans son impatience il ne faisoit qu'aller de la niche de son aiglon à la fenêtre de son appartement, d'où l'on découvroit la grande route : enfin, il aperçut son courrier ayant en croupe l'Esculape tant désiré ; il pousse un cri de joie, vole au devant de lui, l'accueille de la manière la plus distinguée, et lui prodigue prières et promesses pour l'intéresser en faveur de son malade. Le manant, tout ébahi d'une réception à laquelle il n'étoit pas accoutumé, examine les blessures de l'aiglon. Voltaire, inquiet, cherchoit à lire dans ses yeux ses craintes ou ses espérances. Le docteur déclare d'un air capable qu'il ne peut prononcer qu'après la levée du premier appareil ; il promet de venir le lendemain, et se retire après avoir été généreusement payé. Jusqu'au lendemain Voltaire fut sur les épines ; enfin, la décision est qu'on ne répond pas des jours de l'aiglon. Nouvelle source d'inquiétude. La première question que Voltaire faisoit chaque matin à une de ses servantes, nommée Madeleine, chargée de se trouver à son réveil, étoit, *Comment va mon aiglon ? Bien doucement, Monsieur, bien doucement.* Un jour, enfin, Madeleine répond d'un air riant : *Ah ! monsieur, votre aiglon n'est plus malade.—Il est guéri ? quel bonheur !—Il est mort.—Mort ! mon aiglon est mort!*

et vous m'annoncez cette nouvelle en riant ?—Ma foi, monsieur, il étoit si maigre ! il vaut mieux qu'il soit mort.—Comment maigre ! s'écrie Voltaire furieux : *la belle raison ! vous n'avez qu'à me tuer aussi, parce que je suis maigre : voyez la coquine ! rire de la mort de mon pauvre aiglon parce qu'il étoit maigre! parce que vous êtes grasse, vous croyez qu'il n'y a que les gens de votre espèce qui aient droit à la vie ? Sortez, sortez d'ici.* Madame Denis accourt aux cris de son oncle, et lui demande le sujet de sa colère. Voltaire le lui raconte en murmurant toujours : *maigre, maigre . . .il faut donc me tuer, moi. . . .* enfin, il exige que Madeleine soit renvoyée. La complaisante nièce feint d'obéir, et ordonne à la pauvre fille de se tenir cachée dans le château. Ce ne fut qu'au bout de deux mois que Voltaire demanda de ses nouvelles. *Elle est bien malheureuse,* lui dit madame Denis; *elle n'a pas pu trouver à se placer à Genève, dès qu'on a su qu'elle avoit été renvoyée du château de Ferney.—C'est sa faute. Pourquoi rire de la mort de mon aiglon parce qu'il étoit maigre ? . . . . Cependant il ne faut pas qu'elle meure de faim : faites-la revenir, mais qu'elle ne se présente jamais devant moi, entendez-vous ?—Oh ! mon oncle, elle n'aura garde.—A la bonne heure.* Voilà donc Madeleine sortie de sa cachette, mais évitant avec soin la rencontre de son maître. Un jour cependant Voltaire, en sortant de table, se trouve face à face avec elle; Madeleine, interdite, rougit, baisse les yeux, veut balbutier quelques excuses.—*Ne parlons plus de cela,* lui dit Voltaire ; *mais au moins souvenez-vous qu'il ne faut pas tuer tout ce qui est maigre.*

§ 299. *Anecdote sur Saint Foix.*

M. de Saint-Foix se prit un jour de querelle au foyer de l'opéra, avec un provincial qu'il ne connoissoit pas, et qui ne vouloit point céder. M. de Saint-Foix se crut offensé et lui donna un rendez-vous.—Monsieur, lui dit le provincial, quand on a affaire à moi, on vient me trouver ; *c'est ma coutume* ; je demeure à l'hôtel de . . . je vous y attendrai.—M. de Saint-Foix ne manque pas le lendemain d'aller chercher l'inconnu qui le reçoit très-poliment et lui offre à déjeûner.—Il est bien question de cela, dit Saint-Foix ; sortons.—Non, répond tranquillement le provincial, je ne sors jamais sans avoir déjeûné, *c'est ma coutume.* Il déjeûna à son aise en invitant toujours M. de Saint-Foix d'en faire autant. Le déjeûné fini, ils sortent, et M. de Saint-Foix respire ; mais en passant devant un café, l'inconnu s'arrête.—Monsieur, lui dit-il, après mon déjeûné, je joue toujours une partie de dames ou d'échecs ; *c'est ma coutume* ; chacun a la sienne, et vous ne voudriez pas. . . .—Eh, Monsieur, reprend Saint-Foix, vous prenez bien votre temps pour jouer aux échecs.—Cela ne sera pas long, lui dit l'inconnu, après quoi je suis à vous. Ils entrent dans le café : l'inconnu joue avec le plus grand flegme, gagne la partie, se lève, fait signe à Saint-Foix, qui juroit entre ses dents, lui fait mille excuses et ajoute : Si vous voulez, monsieur, nous irons aux Tuileries, et nous ferons deux tours de promenade; après avoir joué une partie, je ne manque jamais de me promener ; *c'est encore ma coutume.* Comme les Tuileries sont près, M. de Saint-Foix, qui crut que l'ennemi avoit fixé là le lieu du combat, accepte. On se promene, l'inconnu fait ses deux tours; et Saint-Foix lui propose de passer aux Champs-Elisées.—Pourquoi faire ? lui dit l'inconnu. —Belle demande, répond Saint-Foix, parbleu ! pour nous battre. Est-ce que vous avez oublié. . . . . Nous battre ! s'écria l'inconnu ; y pensez-vous, monsieur ? Que diroit-on de moi ? Convient-il à un trésorier de France, à un magistrat de mettre l'épée à la main ? On nous prendroit pour des fous. M. de Saint-Foix resta comme anéanti, et quitta le trésorier qui fut le premier à conter son aventure.

§ 300. *Le Persifleur humilié.*

Arrivé à Carcassonne d'assez bonne heure, paroît un jeune homme dans le costume le plus élégant. Il entre sans saluer, toise d'un coup d'œil ceux qui étoient déjà venus, fredonne entre ses dents un petit air, puis s'approche d'un liseur, le salue d'un air fat. Le salut est rendu. " Monsieur, vous lisez !"—Oui, " monsieur." " Avec beaucoup d'atten- " tion ?" " Oui, monsieur." Il s'éloigne à cette double réponse, fait une pirouette, et revient à la charge d'un air moqueur. " Monsieur, pourroit-on savoir quel li-

" vre nous dérobe le plaisir de votre " conversation ?"—" C'est," répond le monsieur, " un livre que j'ai pris pour " dissiper l'ennui de la route." —" Vous " ne refuserez point," ajoute le persifleur, " de nous dire à quel chapitre " vous êtes de ce livre, pris pour dissi- " per l'ennui de la route."—" A celui " du curieux impertinent," répond froidement l'inconnu. Le jeune étourdi, à ce propos, s'indigne qu'un homme vêtu de drap bleu le traite ainsi, fait grand fracas, tempête. Tout ce grabuge n'émeut point l'étranger, qui sans détourner les yeux de dessus son livre, dit enfin : " Il est bien permis au baron de..., " colonel du régiment de . . . ., de " lire dans un coin, sans se voir inter- " rompre par M. Guillaume, que la ri- " chesse de ses habits, aussi déplacée " que ses airs, ne m'empêche pas de re- " connoître pour le fils de mon mar- " chand de vin." Ce dénouement surprit tous les assistans, et mon fat démasqué délogea sans trompette.

Fréron.

§ 301. *L'Homme Heureux.*

Heureux celui qui ne connoît rien au-delà de son horizon et pour qui le village voisin même est une terre étrangère ! Il n'a point laissé son cœur à des objets inanimés qu'il ne reverra plus, ni sa réputation à la discrétion des méchans. Il croit que l'innocence habite dans des hameaux, l'honneur dans les palais, et la vertu dans les temples. Il met sa gloire et sa religion à rendre heureux ce qui l'environne. S'il ne voit dans ses jardins ni les fruits de l'Asie, ni les ombrages de l'Amérique, il cultive les plantes qui font la joie de sa femme et de ses enfans. Il n'a pas besoin des monumens de l'architecture pour ennoblir son paysage. Un arbre à l'ombre duquel l'homme vertueux s'est reposé, lui donne de sublimes ressouvenirs : le peuplier dans les forêts lui rappelle les combats d'Hercule, et les feuillages des chênes, les couronnes du capitole.

Bernardin de St. Pierre.

§ 302. *L'Arabe et son Cheval.*

Les Arabes étendent leur humanité jusqu'à leurs chevaux : jamais ils ne les frappent. Ils les dressent à force de caresses, et ils les rendent si dociles qu'il n'y en a point dans le monde qui leur soient comparables en beauté et en bonté. Ils ne les attachent point dans leur camp ; ils les laissent errer en paissant aux environs, d'où ils accourent à la voix de leurs maîtres. Ces animaux dociles viennent la nuit se coucher dans leurs tentes, au milieu des enfans, sans jamais les blesser. Si un cavalier tombe dans une course, son cheval s'arrête sur le champ, et reste auprès de lui sans le quitter. Ces peuples sont parvenus, par l'influence invincible d'une éducation douce, à faire de leurs chevaux les premiers coursiers de l'univers. On ne peut lire sans attendrissement ce que rapporte à ce sujet le vertueux consul d'Hervieux dans son voyage du Liban. Un pauvre Arabe du désert avoit pour tout bien une magnifique jument : le consul de France à Séyde lui proposa de la lui vendre, dans l'intention de l'envoyer à Louis XIV. L'Arabe pressé par le besoin, balança long-temps; enfin il y consentit, et en demanda un prix considérable. Le consul, n'osant de son chef donner une si grosse somme, écrivit à Versailles pour en obtenir l'agrément de la cour. Louis XIV donna ordre qu'elle fût délivrée. Le consul sur le champ mande l'Arabe, qui arrive monté sur sa belle coursière, et lui compte l'or qu'il lui avoit demandé. L'Arabe, couvert d'une pauvre natte, met pied à terre, regarde l'or ; il jette ensuite les yeux sur sa jument, il soupire, et lui dit: " A qui vais-je te livrer ? à des Européens, qui t'attacheront, qui te battront, qui te rendront malheureuse : reviens avec moi, ma belle, ma mignonne, ma gazelle ; sois la joie de mes enfans." En disant ces mots, il sauta dessus et reprit la route du désert.

Bernardin de St. Pierre.

§ 303. *Paul et Virginie.*

Il y avoit alors tant de bonne foi et de simplicité dans cette île (de France) sans commerce, que les portes de beaucoup de maisons ne fermoient point à la clef, et qu'une serrure étoit un objet de curiosité pour plusieurs Créoles.

Mais il y avoit dans l'année des jours qui étoient, pour Paul et Virginie des jours de plus grandes réjouissances : c'étoient les fêtes de leurs mères. Virginie ne manquoit pas, la veille, de pétrir et de cuire des gâteaux de farine de froment, qu'elle envoyoit à de pauvres familles de blancs, nées dans l'île, qui n'a-

voient jamais mangé de pain d'Europe, et qui sans aucun secours de noirs, réduites à vivre de manioc au milieu des bois, n'avoient pour supporter la pauvreté, ni la stupidité qui accompagne l'esclavage, ni le courage qui vient de l'éducation. Ces gâteaux étoient les seuls présens que Virginie pût faire de l'aisance de l'habitation, mais elle y joignoit une bonne grâce qui leur donnoit un grand prix. D'abord c'étoit Paul qui étoit chargé de les porter lui-même à ces familles, et elles s'engageoient, en les recevant, de venir le lendemain passer la journée chez madame de la Tour et Marguerite. On voyoit alors arriver une mère de famille avec deux ou trois misérables filles, jaunes, maigres et si timides qu'elles n'osoient lever les yeux. Virginie les mettoit bientôt à leur aise : elle leur servoit des rafraîchissemens dont elle relevoit la bonté par quelques circonstances particulieres qui en augmentoient selon elle l'agrément : cette liqueur avoit eté préparée par Marguerite, cette autre par sa mère : son frère avoit cueilli lui-même ce fruit au haut d'un arbre. Elle engageoit Paul à les faire danser. Elle ne les quittoit point qu'elle ne les vît contentes et satisfaites. Elle vouloit qu'elles fussent joyeuses de la joie de sa famille On ne fait son bonheur, disoit-elle, qu'en s'occupant de celui des autres. Quand elles s'en retournoient, elle les engageoit d'emporter ce qui paroissoit leur avoir fait plaisir, couvrant la nécessité d'agréer ses présens du prétexte de leur nouveauté, ou de leur singularité. Si elle remarquoit trop de délabrement dans leurs habits, elle choisissoit, avec l'agrément de sa mère, quelques-uns des siens, et elle chargeoit Paul d'aller secrètement les déposer à la porte de leurs cases ; ainsi elle faisoit le bien à l'exemple de la divinité, cachant la bienfaitrice et montrant le bienfait.

Vous autres Européens, dont l'esprit se remplit dès l'enfance de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puisse donner tant de lumières et de plaisirs. Votre âme circonscrite dans une petite sphère de connoissances humaines, atteint bientôt le terme de ses jouissances artificielles ; mais la nature et le cœur sont inépuisables. Paul et Virginie n'avoient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire et de philosophie. Les périodes de leur vie se régloient sur celles de la nature. Ils connoissoient les heures du jour par l'ombre des arbres ; les saisons par les temps où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits, et les années par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandoient les plus grands charmes dans leurs conversations. Il est temps de dîner, disoit Virginie à la famille ; les ombres des bananiers sont à leurs pieds ; ou bien, la nuit s'approche, les tamarins ferment les feuilles — Quand viendrez-vous nous voir, lui disoient quelques amies du voisinage ? — Aux cannes de sucre, répondoit Virginie.—Votre visite nous sera encore plus douce et plus agréable, reprenoient ces jeunes filles Quand on l'interrogeoit sur son âge et sur celui de Paul, mon frère, disoit elle est de l'âge du grand cocotier de la fontaine, et moi de celui du plus petit. Les manguiers ont donné douze fois leurs fruits, et les orangers vingt-quatre fois leurs fleurs depuis que je suis au monde. Leur vie sembloit attachée à celle des arbres, comme celle des faunes et des dryades. Ils ne connoissoient d'autres époques historiques que celles de la vie de leurs mères, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, et d'autre philosophie que de faire du bien à tout le monde, et de se résigner à la volonté de Dieu.

Bernardin de St. Pierre.

§ 304. *Conduite et Doctrine d'Aristippe, exposées par lui-même.*

Je rapporte tout à moi ; je ne tiens au reste de l'univers que par mon intérêt personnel, et je me constitue centre et mesure de toutes choses Mais, quelque brillant que soit ce poste, je ne puis y rester en paix, si je ne me resigne aux circonstances des temps, des lieux et des personnes. Comme je ne veux être tourmenté ni par des regrets, ni par des inquiétudes, je rejète loin de moi les idées du passé et de l'avenir. Je vis tout entier dans le présent. Quand j'ai épuisé les plaisirs d'un climat, j'en vais faire une nouvelle moisson dans un autre. Cependant, quoique étranger à toutes les nations, je ne suis ennemi d'aucune ; je jouis de leurs avantages et je respecte leurs lois : quand elles n'existeroient pas, ces lois, un philosophe éviteroit de troubler l'ordre public par la hardiesse de ses maximes, ou par l'irrégularité de sa conduite.

Je vais vous dire mon secret, et vous dévoiler celui de presque tous les hommes. Les devoirs de la société ne sont à mes yeux qu'une suite continuelle d'échanges ; je ne hasarde pas une démarche, sans m'attendre à des retours avantageux ; je mets dans le commerce mon esprit et mes lumières, mon empressement et mes complaisances ; je ne fais aucun tort à mes semblables ; je les respecte quand je le dois ; je leur rends des services quand je puis ; je leur laisse leurs prétentions, et j'excuse leurs foiblesses : ils ne sont point ingrats ; mes fonds me sont toujours rentrés avec d'assez gros intérêts. Seulement j'ai cru devoir écarter ces formes qu'on appelle délicatesse de sentiment, noblesse de procédés. J'eus des disciples ; j'en exigeai un salaire. L'école de Socrate en fut étonnée et jeta les hauts cris sans s'apercevoir qu'elle donnoit atteinte à la liberté du commerce.

La première fois que je parus devant Denys, roi de Syracuse, il me demanda ce que je venois faire à sa cour ; je lui répondis : *troquer vos faveurs contre mes connoissances, mes besoins contre les vôtres.* Il accepta le marché, et bientôt il me distingua des autres philosophes dont il étoit entouré.

J'avois amassé une certaine somme pour mon voyage de Libye ; mon esclave qui en étoit chargé ne pouvoit pas me suivre ; je lui ordonnai de jeter dans le chemin, une partie de ce métal si pesant et si incommode. Un accident fortuit me priva d'une maison de campagne que j'aimois beaucoup ; un de mes amis cherchoit à m'en consoler : Rassurez-vous, lui dis-je, j'en possède trois autres, et je suis plus content de ce qui me reste, que chagrin de ce que j'ai perdu : il ne convient qu'aux enfans de pleurer, et de jeter leurs hochets, quand on leur en ôte un seul.

A l'exemple des philosophes les moins austères, je me présente à la fortune comme un globe qu'elle peut faire rouler à son gré, mais qui ne lui donnant point de prise, ne sauroit être entamé : vient-elle se placer à mes côtés, je lui tends les mains ; secoue-t-elle ses ailes pour prendre son essor, je lui remets ses dons et la laisse partir. C'est une femme volage dont les caprices m'amusent quelquefois, et ne m'affligent jamais.

Barthélemy.

§ 305. *Conduite de Diogène.*

L'homme dont Diogène s'est formé le modèle, qu'il cherche quelquefois la lanterne à la main, cet homme étranger à tout ce qui l'environne, inaccessible à tout ce qui flatte les sens, qui se dit le citoyen de l'univers et ne le sauroit être de sa patrie, cet homme seroit aussi malheureux qu'inutile dans les sociétés policées, et n'a pas même existé avant leur naissance. Diogène a cru en apercevoir une foible esquisse parmi les Spartiates. *Je n'ai vu*, disoit il, *des hommes nulle part ; mais j'ai vu des enfans à Lacédémone.*

Pour retracer en lui-même l'homme dont il a conçu l'idée, il s'est soumis aux plus rudes épreuves, et s'est affranchi des plus légères contraintes ; vous le verrez lutter contre la faim, l'apaiser par les alimens les plus grossiers, la contrarier dans les repas où règne l'abondance, tendre quelquefois la main aux passans ; pendant la nuit s'enfermer dans un tonneau, s'exposer aux injures de l'air sous le portique d'un temple, se rouler en été sur le sable brûlant, marcher en hiver pieds nus dans la neige, satisfaire à tous ses besoins en public et dans les lieux fréquentés par la lie du peuple, affronter et supporter avec courage le ridicule, l'insulte et l'injustice ; choquer les usages établis jusque dans les choses les plus indifférentes, et donner tous les jours des scènes, qui, en excitant le mépris des gens sensés, ne dévoilent que trop à leurs yeux les secrets motifs qui l'animent. Je le vis un jour pendant une forte gelée, embrasser à demi-nu une statue de bronze. Un Lacédémonien lui demanda s'il souffroit : non, dit le philosophe. Quel mérite avez-vous donc, répliqua le Lacédémonien ?..... De grands talens, de grandes vertus, de grands efforts, n'en feront qu'un homme singulier, et je souscrirai toujours au jugement de Platon, qui a dit de lui : c'est Socrate en délire.

Barthélemy.

§ 306. *Conduite de Phocion comparée à celle de Diogène.*

Pendant la paix, il cultive un petit champ qui suffiroit à peine aux besoins de l'homme le plus modéré dans ses désirs, et qui procure à Phocion un superflu dont il soulage les besoins des autres ;

il y vit avec une épouse digne de son amour, parce qu'elle l'est de son estime; il y vit content de son sort, n'attachant à sa pauvreté ni honte, ni vanité ; ne briguant point les emplois, les acceptant pour en remplir les devoirs. Vous ne le verrez ni rire, ni pleurer, quoiqu'il soit heureux et sensible ; c'est que son âme est plus forte que la joie et la douleur ; ne soyez point effrayé du nuage sombre dont ses yeux paroissent obscurcis. Phocion est facile, humain, indulgent pour nos foiblesses ; il n'est amer et sévère que pour ceux qui corrompent les mœurs par leurs exemples, ou qui perdent l'état par leurs conseils Je suis bien aise que le hasard ait rapproché de vos yeux Diogène et Phocion ; en les comparant, vous trouverez que le premier ne fait pas un sacrifice à la philosophie sans le pousser trop loin, et sans en avertir le public, tandis que le second ne montre ni ne cache ses vertus. J'irai plus loin, et je dirai qu'on peut juger, au premier coup d'œil lequel de ces deux hommes est le plus philosophe. Le manteau de Phocion est aussi grossier que celui de Diogène ; mais le manteau de Diogène est déchiré, et celui de Phocion ne l'est pas.

Barthélemy.

§ 307. *Jugement des Morts chez les Egyptiens.*

C'est dans l'Egypte que l'on conçut une des idées les plus grandes et les plus utiles à la morale qu'il y ait jamais eu. Les lois, par la nature, n'ont de prise sur l'homme qu'autant qu'il respire. Elles le suivent jusqu'au bord du tombeau ; là elles s'arrêtent, et il leur échappe. Les législateurs de l'Egypte eurent les premiers l'idée d'attacher l'homme fortement à quelque chose qui lui survive, et de l'intéresser encore quand il ne seroit plus. Ils virent que l'opinion reste sur la terre, quand l'homme en disparoît, et qu'elle porte à travers les siècles, la renommée et le mépris. Ils soumirent donc l'opinion à la loi. Alors, la loi atteignit l'homme au fond de la tombe ; et l'on redouta quelque chose sur la terre, même au-delà de la vie. Tel fut l'effet que produisirent ces fameux jugemens exercés en Egypte sur les morts, et qui n'ont été depuis imités par aucun peuple.

Il y avoit un lac qu'il falloit traverser pour arriver au lieu de la sépulture : sur les bords de ce lac on arrêtoit le mort : " Qui que tu sois, rends compte à la " patrie de tes actions. Qu'as-tu fait " du temps et de la vie ? La loi t'in- " terroge, la patrie t'écoute, la vérité " te juge." Alors il comparoissoit sans titres et sans pouvoir, réduit à lui seul, et escorté seulement de ses vertus et de ses vices. Là, se dévoiloit les crimes secrets, et ceux que le crédit ou la puissance du mort avoit étouffés pendant sa vie. Là, celui dont on avoit flétri l'innocence, venoit à son tour flétrir le calomniateur, et redemander l'honneur qui lui avoit été enlevé. Le citoyen, convaincu de n'avoir point observé les lois, étoit condamné : la peine étoit l'infamie. Mais le citoyen vertueux étoit récompensé d'un éloge public. L'honneur de le prononcer étoit réservé aux parens. On assembloit la famille, les enfans venoient recevoir des leçons de vertu en entendant louer leur père. Le peuple s'y rendoit en foule. Le magistrat y présidoit. Alors on célébroit l'homme juste à l'aspect de sa cendre. On rappeloit les lieux, les momens et les jours où il avoit fait des actions vertueuses. On le remercioit de ce qu'il avoit servi la patrie et les hommes. On proposoit son exemple à ceux qui avoient encore à vivre et à mourir. L'orateur finissoit par invoquer sur lui le dieu redoutable des morts, et par le confier pour ainsi dire à la divinité, en la suppliant de ne pas l'abandonner dans ce monde obscur et inconnu où il venoit d'entrer. Enfin en le quittant, et le quittant pour jamais, on lui disoit pour soi et pour tout le peuple, le long et éternel adieu. Tout cela ensemble, surtout chez une nation austère et grave, devoit affecter profondément et inspirer des idées augustes de religion et de morale.

On ne peut douter que ces éloges, avant qu'ils fussent prodigués et corrompus, ne fissent une forte impression sur les âmes. Leur institution ressembloit beaucoup à celles de nos oraisons funèbres : mais il y a une différence remarquable, c'est qu'ils étoient accordés à la vertu et non à la dignité. Alors, on ne louoit pas l'humanité d'un grand, ou d'un général qui avoit été cruel, le désintéressement d'un magistrat qui avoit vendu les lois : tout étoit simple et vrai. Les princes eux-mêmes étoient soumis au jugement comme le reste des hommes; et ils n'étoient loués que lorsqu'ils l'a-

voient mérité. Il est juste que la tombe soit une barrière entre la flatterie et le prince, et que la vérité commence où le pouvoir cesse. Nous savons, par l'histoire, que plusieurs rois d'Egypte qui avoient foulé leurs peuples pour élever ces pyramides immenses furent flétris par la loi, et privés des tombeaux qu'ils s'étoient eux-mêmes construits. Lorsqu'un de ces princes étoit mort, et que le peuple étoit assemblé, il paroissoit alors différens accusateurs pour déposer contre sa mémoire. L'un venoit en habit de deuil, et disoit : Il a fait périr ma femme et mes enfans ; j'apporte ici les dernières plaintes qu'ils prononcèrent en mourant ; ô juges ! vengez-nous. Un autre : il m'a ravi ma liberté, et j'étois innocent ; voilà mes chaînes, elles déposent contre lui, et je viens les secouer sur sa tombe. Des malheureux, en lambeaux, disoient : nous avons été arrachés de nos maisons, pour bâtir ces pyramides et ces palais : sur chacune de ces pierres que vous voyez, a coulé quelque une de nos larmes ; et souvent des milliers d'hommes, de femmes et d'enfans, étendant leurs bras à la fois, s'écrioient tous ensemble : Il a causé la mort de nos pères, de nos frères, de nos époux, qui ont péri dans une guerre injuste ; ô juges ! en prononçant sur lui, songez à leur sang. Ainsi, aux pieds de ce tribunal de l'Egypte, retentissoient les plaintes des malheureux : mais il manquoit quelque chose à la justice ; il eût été à souhaiter que l'oppresseur entendît sous sa tombe, et que sa froide cendre pût frissonner. Mais aussi lorsqu'un prince humain et bienfaisant, tel qu'il y en eut plusieurs, avoit cessé de vivre, et que les prêtres récitoient ses actions en présence du peuple, les larmes et les acclamations se mêloient aux éloges ; chacun bénissoit sa mémoire, et on l'accompagnoit en pleurant, vers la pyramide où il devoit éternellement reposer.

Depuis trois mille ans, ces usages ne subsistent plus ; et il n'y a dans aucun pays du monde des magistrats établis pour juger la mémoire des rois. Mais la renommée fait la fonction de ce tribunal : plus terrible, parce qu'on ne peut la corrompre, elle dicte ses arrêts, la postérité les écoute, et l'histoire les écrit.

Thomas.

§ 308. *Testament de Pierre Pithou.*

1. Dans le siècle le plus malheureux, et dont les mœurs sont le plus corrompues, j'ai été, autant qu'il m'a été possible, juste, honnête et fidèle.

2. Sincère dans mon amitié, attentif pour mes amis, j'ai toujours préféré l'espérance de vaincre mes ennemis par mes bienfaits, ou le mépris des injures, au désir de la vengeance.

3. J'ai toujours tendrement aimé ma femme ; je n'ai point eu de foiblesse pour mes enfans ; j'ai respecté l'humanité dans mes domestiques.

4. J'ai détesté le vice dans ceux même qui m'sont les plus chers, et j'ai aimé la vertu partout où je l'ai trouvée, même chez mes ennemis.

5. J'ai fait tout ce qu'un homme sage doit faire pour conserver son bien ; mais je me suis peu embarrassé d'augmenter le mien.

6. Je n'ai jamais fait à autrui ce que je n'aurois pas voulu qu'on me fît à moi-même.

7. J'ai méprisé toutes grâces injustes, difficiles à obtenir ou vénales.

8. Ennemi de l'avarice et des bassesses, je les ai toujours abhorrées, surtout dans le ministre de la religion et de la justice.

9. J'ai toujours respecté la vieillesse, tant dès le temps de mon enfance, que dans ma plus brillante jeunesse et dans l'âge mûr.

10. J'ai toujours tendrement aimé ma patrie.

11. J'ai préféré, par goût, le travail aux honneurs de la magistrature ; j'ai mieux aimé éclairer les hommes que de les dominer.

12. Dans ma vie privée, je me suis cependant occupé du bien public ; je lui ai tout rapporté, et je n'en ai jamais séparé mon intérêt particulier.

13. J'ai toujours ardemment désiré de voir les plaies de l'état heureusement guéries, mais par les moyens les plus doux et les plus simples, sans renversement, bouleversement ni trouble.

14. La paix m'a toujours paru préférable à la guerre et aux dissentions, quand même on ne pourroit obtenir la paix qu'à des conditions dures et fâcheuses.

15. J'ai vu, avec la plus vive douleur, les noms sacrés de la religion et de la

piété, servir de masque à l'ambition, à l'avarice et à la scélératesse.

16. J'ai trop cherché, admiré et étudié l'antiquité, pour être la dupe des nouveautés.

17. J'ai regardé comme vaines et dangereuses les questions trop subtiles concernant les choses de Dieu

18. J'ai reconnu avec grand plaisir, par ma propre expérience, que l'on arrivoit plus facilement et plus heureusement à son but par une droiture et une franchise éclairées, que par le manége, la fourberie et l'intrigue.

19. J'ai préféré l'art de bien penser à l'art de bien dire.

20. Sans ambition, sans avarice et à l'abri de l'envie, lié d'amitié avec les hommes les plus distingués par leur mérite et leurs vertus, jouissant d'une fortune honnête, j'aurois pu vivre tranquille et oisif, si je m'étois aussi peu embarrassé du bien public que du mien propre.

21. Mais j'ai regardé comme mes plus beaux jours ceux que j'ai pu donner à l'état et à mes amis.

22. J'ai supporté avec encore plus de courage les maux présens que la crainte de ceux que j'ai prévus, et j'ai préféré une situation fâcheuse, mais décidée, aux tourmens de l'incertitude.

23. J'ai éprouvé qu'une justice constante, exempte d'humeur et de caprice, assez sévère, mais toujours égale, étoit le moyen le plus sûr de contenir les audacieux et les scélérats.

24. Convaincu de la sagesse des lois de ma patrie, je leur abandonne la disposition et le partage de mes biens après ma mort.

25. J'espère que la part que j'avois dans la tendresse de ma chère épouse accroîtra à nos enfans, qu'elle se consacrera entièrement à leur éducation et aux soins que demandent leurs personnes et leurs biens.

26. Je consacre à ma postérité cette fidèle peinture de mon âme et de mon cœur ; je souhaite qu'elle la contemple avec la même candeur que je la trace, et qu'elle en profite.

T. du J. G. de Paris, 15 Mars, 1780. Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque.

§ 309. *Pensées de La Rochefoucault.*

Réflexions morales.

L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.

Quelque découverte que l'on ait faite dans le pays de l'amour propre, il y reste encore bien des terres inconnues.

La passion fait souvent un fou du plus habile homme ; et rend souvent les plus sots habiles.

Les passions en engendrent souvent qui leur sont contraires. L'avarice produit quelquefois la prodigalité, et la prodigalité l'avarice : on est souvent ferme par foiblesse, et audacieux par timidité.

Notre amour-propre souffre plus impatiemment la condamnation de nos goûts, que de nos opinions.

Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.

La philosophie triomphe aisément des maux passés et des maux à venir ; mais les maux présens triomphent d'elle.

Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise.

On fait souvent vanité des passions même les plus criminelles : mais l'envie est une passion timide et honteuse que l'on n'ose jamais avouer.

La jalousie est, en quelque manière, juste et raisonnable, puisqu'elle ne tend qu'à conserver un bien des autres.

Nous avons plus de force que de volonté : et c'est souvent pour nous excuser à nous-mêmes, que nous imaginons que les choses sont impossibles.

Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres. Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres.

Il semble que la nature, qui a si sagement disposé les organes de notre corps pour nous rendre heureux, nous ait aussi donné l'orgueil pour nous épargner la douleur de connoître nos imperfections.

Ceux qui s'appliquent trop aux petites choses, deviennent ordinairement incapables des grandes.

L'intérêt parle toutes sortes de langues, et joue toutes sortes de personnages, même celui de désintéressé.

Pour s'établir dans le monde, on fait tout ce que l'on peut pour y paroître établi.

Notre humeur met le prix à tout ce qui nous vient de la fortune.

Ceux qui croient avoir du mérite, se font un honneur d'être malheureux, pour persuader aux autres et à eux-mêmes qu'ils sont dignes d'être en butte à la fortune.

Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mêmes, que de voir que nous désapprouvons dans un temps ce que nous approuvions dans un autre.

Il n'y a point d'accidens si malheureux dont les habiles gens ne tirent quelque avantage ; ni de si heureux que les imprudens ne puissent tourner à leur préjudice.

Le bonheur et le malheur des hommes ne dépend pas moins de leur humeur que de la fortune.

La bonne grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit.

Le silence est le parti le plus sûr pour celui qui se défie de soi-même.

Ce qui nous rend si changeans dans nos amitiés, c'est qu'il est difficile de connoître les qualités de l'âme, et facile de connoître celles de l'esprit.

Il est plus honteux de se défier de ses amis, que d'en être trompé.

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement.

Détromper un homme préoccupé de son mérite, c'est lui rendre un aussi mauvais office, que celui que l'on rendit à ce fou d'Athènes, qui croyoit que tous les vaisseaux qui arrivoient dans le port étoient à lui.

Les grands noms abaissent au lieu d'élever ceux qui ne les savent pas soutenir.

Chacun dit du bien de son cœur, et personne n'en ose dire de son esprit.

Les hommes et les affaires ont leur point de perspective. Il y en a qu'il faut voir de près pour en bien juger ; et d'autres dont on ne juge jamais si bien, que quand on est éloigné.

On ne donne rien si libéralement que ses conseils.

On ne se peut consoler d'être trompé par ses ennemis, et trahi par ses amis ; et l'on est souvent satisfait de l'être par soi-même.

Il est aussi facile de se tromper soi-même, sans s'en apercevoir, qu'il est difficile de tromper les autres sans qu'ils s'en aperçoivent.

La plus subtile de toutes les finesses est de savoir bien feindre de tomber dans les piéges qu'on nous tend ; et l'on n'est jamais si aisément trompé, que quand on songe à tromper les autres.

L'usage ordinaire de la finesse est la marque d'un petit esprit ; et il arrive presque toujours que celui qui s'en sert pour se couvrir en un endroit, se découvre dans un autre.

La foiblesse est le seul défaut qu'on ne sauroit corriger.

On n'est jamais si ridicule par les qualités que l'on a, que par celles que l'on affecte d'avoir.

On parle peu, quand la vanité ne fait pas parler.

Une des choses qui fait que l'on trouve si peu de gens qui paroissent raisonnables et agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire, qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit. Les plus habiles et les plus complaisans se contentent de montrer seulement une mine attentive, pendant que l'on voit dans leurs yeux et dans leur esprit un égarement pour ce qu'on leur dit, et une précipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire, au lieu de considérer que c'est un mauvais moyen de plaire aux autres ou de les persuader, que de chercher si fort à se plaire à soi-même ; et que bien écouter et bien répondre est une des plus grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation.

Un homme d'esprit seroit souvent bien embarrassé dans la compagnie des sots.

Comme c'est le caractère des grands esprits de faire entendre en peu de paroles beaucoup de choses ; les petits esprits, au contraire, ont le don de beaucoup parler, et de ne rien dire.

Peu de gens sont assez sages pour préférer le blâme qui leur est utile, à la louange qui les trahit.

Il y a des reproches qui louent, et des louanges qui médisent.

La louange qu'on nous donne sert au moins à nous fixer dans la pratique des vertus.

Si nous ne nous flattions point nous-mêmes, la flatterie des autres ne nous pourroit nuire.

La nature fait le mérite; et la fortune le met en œuvre.

Les rois font des hommes comme des pièces de monnoie; ils les font valoir ce qu'ils veulent, et l'on est forcé de les recevoir selon leur cours, et non pas selon leur véritable prix.

La flatterie est une fausse monnoie qui n'a cours que par notre vanité.

Notre mérite nous attire l'estime des honnêtes gens, et notre étoile celle du public.

Le monde récompense plus souvent les apparences du mérite, que le mérite même.

L'avarice est plus opposée à l'économie que la libéralité.

L'espérance, toute trompeuse qu'elle est, sert au moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable.

Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer.

Il vaut mieux employer notre esprit à supporter les infortunes qui nous arrivent, qu'à prévoir celles qui nous peuvent arriver.

Il y a diverses sortes de curiosités : l'une d'intérêt, qui nous porte à désirer d'apprendre ce qui nous peut être utile : et l'autre d'orgueil, qui vient du désir de savoir ce que les autres ignorent.

Les vices entrent dans la composition des vertus, comme les poisons entrent dans la composition des remèdes. La prudence les assemble et les tempère, et elle s'en sert utilement contre les maux de la vie.

Il faut demeurer d'accord, à l'honneur de la vertu, que les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par les crimes.

On ne méprise pas tous ceux qui ont des vices; mais on méprise tous ceux qui n'ont aucune vertu.

Il n'appartient qu'aux grands hommes d'avoir de grands défauts.

Ceux qui sont incapables de commettre de grands crimes, n'en soupçonnent pas facilement les autres.

Le désir de paroître habile empêche souvent de le devenir.

Celui qui croit pouvoir trouver en soi-même de quoi se passer de tout le monde, se trompe fort : mais celui qui croit qu'on ne peut se passer de lui, se trompe encore davantage.

L'amour de la gloire, la crainte de la honte, le dessein de faire fortune, et le désir de rendre notre vie commode et agréable, sont souvent les causes de cette valeur si célèbre parmi les hommes.

La parfaite valeur et la poltronnerie complète sont deux extrémités où l'on arrive rarement. L'espace qui est entre les deux est vaste, et contient toutes les autres espèces de courage : il n'y a pas moins de différence entre elles qu'entre les visages et les humeurs.

La parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on seroit capable de faire devant tout le monde.

L'intrépidité est une force extraordinaire de l'âme, qui l'élève au-dessus des troubles, des désordres et des émotions que la vue des grands périls pourroit exciter en elle : et c'est par cette force que les héros se maintiennent dans un état paisible, et conservent l'usage libre de leur raison, dans les accidens les plus surprenans et les plus terribles.

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

Le trop grand empressement qu'on a de s'acquitter d'une obligation est une espèce d'ingratitude.

L'orgueil ne veut pas devoir, et l'amour-propre ne veut pas payer.

Le bien que nous avons reçu de quelqu'un, veut que nous respections le mal qu'il nous a fait.

La confiance de plaire est souvent un moyen de déplaire infailliblement.

On incommode souvent les autres, quand on croit ne les pouvoir jamais incommoder.

Le plaisir de l'amour est d'aimer : et l'on est plus heureux par la passion que l'on a, que par celle que l'on donne.

La petitesse de l'esprit fait l'opiniâtreté : et nous ne croyons pas aisément ce qui est au-delà de ce que nous voyons.

De toutes les passions, celle qui est la plus inconnue à nous-mêmes, c'est la paresse; elle est la plus ardente et la plus maligne de toutes, quoique sa violence soit insensible, et que les dommages qu'elle cause soient très cachés; si nous considérons attentivement son pouvoir, nous verrons qu'elle se rend en toutes rencontres maîtresse de nos sentimens, de nos intérêts et de nos plaisirs; c'est le rémora qui a la force d'arrêter les plus grands vaisseaux; c'est une bonace plus dangereuse aux plus impor-

tantes affaires, que les écueils et que les plus grandes tempêtes.

La jeunesse est une ivresse continuelle : c'est la fièvre de la raison.

L'absence diminue les médiocres passions, et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu.

Il est plus facile de prendre de l'amour, quand on n'en a pas, que de s'en défaire quand on en a.

La plupart des femmes se rendent plutôt par foiblesse que par passion ; de là vient que pour l'ordinaire les hommes entreprenans réussissent mieux que les autres, quoiqu'ils ne soient pas plus aimables.

La plus juste comparaison qu'on puisse faire de l'amour, c'est celle de la fièvre ; nous n'avons pas plus de pouvoir sur l'un que sur l'autre, soit pour sa violence ou pour sa durée.

La plus grande habileté des moins habiles, est de se savoir soumettre à la bonne conduite d'autrui.

Il y a des méchans qui seroient moins dangereux s'ils n'avoient aucune bonté.

La magnanimité est assez définie par son nom ; néanmoins on pourroit dire, que c'est le bon sens de l'orgueil, et la voie la plus noble pour recevoir des louanges

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent ; mais nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

Il est difficile d'aimer ceux que nous n'estimons point ; mais il ne l'est pas moins d'aimer ceux que nous estimons beaucoup plus que nous.

Quelque bien qu'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.

Il est aussi honnête d'être glorieux avec soi-même, qu'il est ridicule de l'être avec les autres.

L'intérêt, que l'on accuse de tous nos crimes, mérite souvent d'être loué de nos bonnes actions.

Nous pardonnons souvent à ceux qui nous ennuient ; mais nous ne pouvons pardonner à ceux que nous ennuyons.

S'il y a des hommes dont le ridicule n'ait jamais paru, c'est qu'on ne l'a pas bien cherché.

Ce qui fait que les amans et les maîtresses ne s'ennuient point d'être ensemble, c'est qu'ils parlent toujours d'eux mêmes.

Pourquoi faut-il que nous ayons assez de mémoire pour retenir jusqu'aux moindres particularités de ce qui nous est arrivé, et que nous n'en ayons pas assez pour nous souvenir combien de fois nous les avons contées à une même personne? L'extrême plaisir, que nous prenons à parler de nous-mêmes, nous doit faire craindre de n'en donner guère à ceux qui nous écoutent.

Ce n'est pas un grand malheur d'obliger des ingrats, mais c'en est un insupportable d'être obligé à un malhonnête homme.

Nous n'avouons de petits défauts, que pour persuader que nous n'en avons pas de grands.

L'envie est plus irréconciliable que la haine.

On croit quelquefois haïr la flatterie ; mais on ne hait que la manière de flatter.

Il en est de certaines bonnes qualités comme des sens, ceux qui en sont entièrement privés ne les peuvent apercevoir ni les comprendre.

L'accent du pays où l'on est né, demeure dans l'esprit et le cœur, comme dans le langage.

La plupart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés cachées que le hasard fait découvrir.

Nous ne trouvons guère de gens de bons sens, que ceux qui sont de notre avis.

Ce qui nous donne tant d'aigreur contre ceux qui nous font des finesses, c'est qu'ils croient être plus habiles que nous.

La jalousie naît toujours avec l'amour ; mais elle ne meurt pas toujours avec lui.

Les violences qu'on nous fait, nous font souvent moins de peine, que celles que nous nous faisons à nous-mêmes.

On sait assez qu'on ne doit guère parler de sa femme ; mais on ne sait pas assez qu'on devroit encore moins parler de soi.

Les esprits médiocres condamnent d'ordinaire tout ce qui passe leur portée.

Le plus grand défaut de la pénétration n'est pas de n'aller point jusqu'au but : c'est de le passer.

La fortune fait paroître nos vertus et nos vices, comme la lumière fait paroître les objets.

L'envie de parler de nous, et de faire

voir nos défauts du côté que nous voulons bien les montrer, fait une grande partie de notre sincérité.

Ce qui nous rend la vanité si insupportable, c'est qu'elle blesse la nôtre.

Il faut gouverner la fortune comme la santé ; en jouir quand elle est bonne, prendre patience quand elle est mauvaise, et ne faire jamais de grands remèdes sans un extrême besoin.

On peut être plus fin qu'un autre, mais non pas plus fin que tous les autres.

Nous n'avons pas le courage de dire, en général, que nous n'avons point de défauts, et que nos ennemis n'ont point de bonnes qualités ; mais, en détail, nous ne sommes pas trop éloignés de le croire.

Il s'en faut bien que ceux qui s'attrapent à nos finesses, ne paroissent aussi ridicules que nous nous le paroissons à nous-mêmes, quand les finesses des autres nous ont attrapés.

Nous pouvons paroître grands dans un emploi au-dessous de notre mérite ; mais nous paroissons souvent petits dans un emploi plus grand que nous.

La confiance fournit plus à la conversation que l'esprit.

Toutes les passions nous font faire des fautes ; mais l'amour nous en fait faire des plus ridicules.

La pénétration a un air de deviner, qui flatte plus notre vanité, que toutes les autres qualités de l'esprit.

La grâce de la nouveauté, et la longue habitude, quelque opposées qu'elles soient, nous empêchent également de sentir les défauts de nos amis.

Nous pardonnons aisément à nos amis les défauts qui ne nous regardent pas.

Quand nos amis nous ont trompés, nous ne devons que de l'indifférence aux marques de leur amitié ; mais nous devons toujours de la sensibilité à leurs malheurs.

On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il en sait faire.

Nous ne désirerions guère de choses avec ardeur, si nous connoissions parfaitement ce que nous désirons.

Nous essayons de nous faire honneur des défauts que nous ne voulons pas corriger

Les passions les plus violentes nous laissent quelquefois du relâche, mais la vanité nous agite toujours.

Ce qui rend les douleurs de la honte et de la jalousie si aiguës, c'est que la vanité ne peut servir à les supporter.

Quelque disposition qu'ait le monde à mal juger, il fait encore plus souvent grâce au faux mérite qu'il ne fait injustice au véritable.

On est quelquefois sot avec de l'esprit; mais on ne l'est jamais avec du jugement.

Nous gagnerions plus de nous laisser voir tels que nous sommes, que d'essayer de paroître ce que nous ne sommes pas.

Nos ennemis approchent plus de la vérité, dans les jugemens qu'ils font de nous, que nous n'en approchons nous-mêmes.

La vieillesse est un tyran, qui défend, sous peine de la vie, tous les plaisirs de la jeunesse.

La vanité nous fait faire plus de choses contre notre goût que la raison.

On est, d'ordinaire, plus médisant par vanité que par malice.

Quelque méchans que soient les hommes, ils n'oseroient paroître ennemis de la vertu ; et lorsqu'ils la veulent persécuter, ils feignent de croire qu'elle est fausse, ou ils lui supposent des crimes.

L'avarice produit souvent des effets contraires : il y a un nombre infini de gens qui sacrifient tout leur bien à des espérances douteuses et éloignées ; d'autres méprisent de grands avantages à venir pour de petits intérêts présens.

Il y a des personnes si légères et si frivoles, qu'elles sont aussi éloignées d'avoir de véritables défauts que des qualités solides.

La jalousie est le plus grand de tous les maux, et celui qui fait le moins de pitié aux personnes qui le causent.

Le travail du corps délivre des peines de l'esprit, et c'est ce qui rend les pauvres heureux.

Les véritables mortifications sont celles qui ne sont point connues; la vanité rend les autres faciles.

L'humanité est l'autel sur lequel Dieu veut qu'on lui offre des sacrifices.

Il est bien plus aisé d'éteindre un premier désir, que de satisfaire tous ceux qui le suivent.

Avant de désirer fortement une chose, il faut examiner quel est le bonheur de celui qui la possède.

Il faut peu de chose pour rendre le sage heureux ; rien ne peut rendre un fou content ; c'est pourquoi presque tous les hommes sont misérables.

La sagesse est à l'âme ce que la santé est pour le corps.

Les grands de la terre ne peuvent donner la santé du corps ni le repos de l'esprit, on achète toujours trop cher tous les biens qu'ils peuvent faire.

Un véritable ami est le plus grand de tous les biens, et celui de tous qu'on songe le moins à acquérir.

Les amans ne voient les défauts de leurs maîtresses, que lorsque leur enchantement est fini.

La prudence et l'amour ne sont pas faits l'un pour l'autre ; à mesure que l'amour croît, la prudence diminue.

Le sage trouve mieux son compte à ne point s'engager qu'à vaincre.

Le bonheur ou le malheur vont d'ordinaire à ceux qui ont le plus de l'un ou de l'autre.

Les occasions nous font connoître aux autres et à nous-mêmes.

Nous ne louons d'ordinaire, de bon cœur, que ceux qui nous admirent.

On ne se blâme que pour être loué.

Il y a de certains défauts, qui étant bien mis dans un certain jour, plaisent plus que la perfection même.

Il n'est jamais plus difficile de bien parler que quand on a honte de se taire.

Les fautes sont toujours pardonnables quand on a la force de les avouer.

On donne des conseils, mais on ne donne point la sagesse d'en profiter.

Nos actions sont comme des bouts rimés, que chacun tourne comme il lui plaît.

Nous aimons mieux voir ceux à qui nous faisons du bien, que ceux qui nous en font.

Il est plus difficile de dissimuler les sentimens que l'on a, que de feindre ceux que l'on n'a pas.

Les amitiés renouées, demandent plus de soins que celles qui n'ont jamais été rompues.

Un homme à qui personne ne plaît est bien plus malheureux que celui qui ne plaît à personne.

§ 310. *Pensées de la Bruyère.*

Qui peut, avec les plus rares talens et le plus excellent mérite, n'être pas convaincu de son inutilité, quand il considère qu'il laisse, en mourant, un monde qui ne se sent pas de sa perte, et où tant de gens se trouvent pour le remplacer ?

Combien d'hommes admirables, et qui avoient de très-beaux génies, sont morts sans qu'on en ait parlé ! Combien vivent encore, dont on ne parle point, et dont on ne parlera jamais !

Personne presque ne s'avise de lui-même du mérite d'un autre. Les hommes sont trop occupés d'eux-mêmes, pour avoir le loisir de pénétrer, ou de discerner les autres ; de là vient qu'avec un grand mérite et une plus grande modestie, l'on peut être long-temps ignoré.

Le génie et les grands talens manquent souvent ; quelquefois aussi les seules occasions : tels peuvent être loués de ce qu'ils ont fait, et tels de ce qu'ils auroient fait.

Il est moins rare de trouver de l'esprit, que des gens qui se servent du leur, ou qui fassent valoir celui des autres, et le mettent à quelque usage.

Il n'y a point au monde un si pénible métier que celui de se faire un grand nom : la vie s'achève, que l'on a, à peine, ébauché son ouvrage.

Nous devons travailler à nous rendre très-dignes de quelque emploi : le reste ne nous regarde point ; c'est l'affaire des autres.

La modestie est au mérite, ce que les ombres sont aux figures dans un tableau : elle lui donne de la force et du relief.

Tu te trompes, Philémon, si avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de fainéans qui te suivent, et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage. L'on écarte tout cet attirail qui t'est étranger, pour pénétrer jusqu'à toi, qui n'es qu'un fat.

Chez nous le soldat est brave, et l'homme de robe est savant : nous n'allons pas plus loin. Chez les Romains, l'homme de robe étoit brave, et le soldat étoit savant : un Romain étoit tout ensemble et le soldat et l'homme de robe.

Il semble que le héros est d'un seul métier, qui est celui de la guerre ; et que le grand homme est de tous les métiers, ou de la robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la cour : l'un et l'autre, mis ensemble, ne pèsent pas un homme de bien.

La fausse grandeur est farouche et inaccessible : comme elle sent son foible, elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, et ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour en imposer et ne paroître point ce qu'elle est ; je veux dire une vraie petitesse. La véritable grandeur est libre, douce, familière, populaire ;

elle se laisse toucher et manier ; elle ne perd rien à être vue de près ; plus on la connoît, plus on l'admire ; elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, et revient sans effort dans son naturel ; elle s'abandonne quelquefois, se néglige, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre et de les faire valoir ; elle rit, joue et badine, mais avec dignité. On l'approche tout ensemble avec liberté et avec retenue : son caractère est noble et facile, inspire le respect et la confiance, et fait que les princes nous paroissent grands et très-grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits.

Celui-là est bon, qui fait du bien aux autres : s'il souffre pour le bien qu'il fait, il est très-bon : s'il souffre de ceux à qui il a fait ce bien, il a une si grande bonté, qu'elle ne peut être augmentée que dans le cas où ses souffrances viendroient à croître : et s'il en meurt, sa vertu ne sauroit aller plus loin ; elle est héroïque, elle est parfaite.

Les hommes et les femmes conviennent rarement sur le mérite d'une femme ; leurs intérêts sont trop différens. Les femmes ne se plaisent point les unes aux autres, par les mêmes agrémens qu'elles plaisent aux hommes ; mille manières qui allument dans ceux-ci les grandes passions, forment entre elles l'aversion et l'antipathie.

Quelques jeunes personnes ne connoissent point assez les avantages d'une heureuse nature, et combien il leur seroit utile de s'y abandonner. Elles affoiblissent ces dons du ciel, si rares et si fragiles, par des manières affectées et par une mauvaise imitation. Leur son de voix et leur démarche sont empruntées : elles se composent, elles se recherchent, regardent dans un miroir si elles s'éloignent assez de leur naturel : ce n'est pas sans peine qu'elles plaisent moins.

Une femme coquette ne se rend point sur la passion de plaire, et sur l'opinion qu'elle a de sa beauté : elle regarde le temps et les années comme quelque chose seulement qui ride et qui enlaidit les autres femmes ; elle oublie du moins que l'âge est écrit sur le visage. La même parure, qui a autrefois embelli sa jeunesse, défigure enfin sa personne, éclaire les défauts de la vieillesse. La mignardise et l'affectation l'accompagnent dans la douleur et dans la fièvre : elle meurt parée et en rubans de couleurs.

Une belle femme, qui a les qualités d'un honnête homme, est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux : l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes.

Une femme inconstante est celle qui n'aime plus ; une légère, celle qui déjà en aime un autre ; une volage, celle qui ne sait si elle aime, et ce qu'elle aime : une indifférente, celle qui n'aime rien.

A juger de cette femme par sa beauté, sa jeunesse, sa fierté et ses dédains, il n'y a personne qui ne doute que ce ne soit un héros qui doive la charmer : son choix est fait ; c'est un petit monstre qui manque d'esprit.

Il y a des femmes déjà flétries, qui par leur complexion ou par leur mauvais caractère, sont naturellement la ressource des jeunes gens qui n'ont pas assez de bien. Je ne sais qui est plus à plaindre, ou d'une femme avancée en âge, qui a besoin d'un cavalier, ou d'un cavalier qui a besoin d'une vieille.

A un homme vain, indiscret, qui est grand parleur et mauvais plaisant, qui parle de soi avec confiance et des autres avec mépris, impétueux, altier, entreprenant, sans mœurs ni probité, de nul jugement, et d'une imagination très-libre il ne lui manque plus, pour être adoré de bien des femmes, que de beaux traits et la taille belle.

Un comique outre sur la scène ses personnages ; un poëte charge ses descriptions : un peintre, qui fait d'après nature, force et exagère une passion, un contraste, des attitudes ; et celui qui copie, s'il ne mesure au compas les grandeurs et les proportions, grossit ses figures, donne à toutes les pièces qui entrent dans l'ordonnance de son tableau, plus de volume que n'en ont celles de l'original : de même la pruderie est une imitation de la sagesse.

Les femmes sont extrêmes ; elles sont meilleures ou pires que les hommes.

Il est étonnant de voir, dans le cœur de certaines femmes, quelque chose de plus vif et de plus fort que l'amour pour les hommes ; je veux dire l'ambition et le jeu : de telles femmes rendent les hommes chastes ; elles n'ont de leur sexe que les habits.

Les femmes vont plus loin en amour que la plupart des hommes ; mais

les hommes l'emportent sur elles en amitié.

Les hommes sont cause que les femmes ne s'aiment point.

Un homme est plus fidèle au secret d'autrui qu'au sien propre ; une femme, au contraire, garde mieux son secret que celui d'autrui.

Il coûte peu aux femmes de dire ce qu'elles ne sentent point : il coûte encore moins aux hommes de dire ce qu'ils sentent.

Il arrive quelquefois qu'une femme cache à un homme toute la passion qu'elle sent pour lui, pendant que de son côté il feint pour elle toute celle qu'il ne sent pas.

Les femmes guérissent de leur paresse par la vanité ou par l'amour.

La paresse, au contraire, dans les femmes vives, est le présage de l'amour.

Il est fort sûr qu'une femme qui écrit avec emportement est emportée ; il est moins clair qu'elle soit touchée. Il semble qu'une passion vive et tendre est morne et silencieuse, et que le plus pressant intérêt d'une femme, qui n'est plus libre, et celui qui l'agite davantage, est moins de persuader qu'elle aime, que de s'assurer si elle est aimée.

Je ne comprends pas comment un mari, qui s'abandonne à son humeur et à sa complexion, qui ne cache aucun de ses défauts, et se montre au contraire par ses mauvais endroits, qui est avare, qui est trop négligé dans son ajustement, brusque dans ses réponses, incivil, froid et taciturne, peut espérer de défendre le cœur d'une jeune femme contre les entreprises de son galant, qui emploie la parure et la magnificence, la complaisance, les soins, l'empressement, les dons, la flatterie.

Les douleurs muettes et stupides sont hors d'usage ; on pleure, on récite, on répète, on est si touché de la mort de son mari, qu'on n'en oublie pas la moindre circonstance.

Une femme insensible est celle qui n'a pas encore vu celui qu'elle doit aimer.

L'amitié peut subsister entre des gens de différens sexes, exempte même de grossièreté. Une femme cependant regarde toujours un homme comme un homme ; et réciproquement, un homme regarde une femme comme une femme. Cette liaison n'est ni passion, ni amitié pure : elle fait une classe à part.

L'amour naît brusquement, sans autre réflexion, par tempérament, ou par foiblesse : un trait de beauté nous fixe, nous détermine. L'amitié au contraire se forme peu à peu, avec le temps, par la pratique, par un long commerce. Combien d'esprit, de bonté de cœur, d'attachement, de services et de complaisances dans les amis, pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelquefois, en un moment, un beau visage ou une belle main !

Le temps qui fortifie les amitiés, affoiblit l'amour.

Tant que l'amour dure, il subsiste de soi-même, et quelquefois par les choses qui semblent le devoir éteindre, par les caprices, par les rigueurs, par l'éloignement, par la jalousie. L'amitié au contraire a besoin de secours ; elle périt faute de soins, de confiance et de complaisance.

Il est plus ordinaire de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié.

Rien ne ressemble mieux à une vive amitié, que ces liaisons que l'intérêt de notre amour nous fait cultiver.

L'on n'aime bien qu'une seule fois : c'est la première ; les amours qui suivent sont moins involontaires.

Regretter ce que l'on aime est un bien en comparaison de vivre avec ce que l'on hait.

La libéralité consiste moins à donner beaucoup, qu'à donner à propos.

S'il est vrai que la pitié ou la compassion soit un retour vers nous-mêmes qui nous met à la place des malheureux, pourquoi tirent-ils de nous si peu de soulagement dans leurs misères ?

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude, que de manquer aux misérables.

L'expérience confirme que la mollesse ou l'indulgence pour soi, et la dureté pour les autres, n'est qu'un seul et même vice.

Vivre avec ses ennemis, comme s'ils devoient un jour être nos amis, et vivre avec nos amis comme s'ils pouvoient devenir nos ennemis, n'est ni selon la nature de la haine, ni selon les règles de l'amitié ; ce n'est point une maxime morale, mais politique.

La vie est courte, si elle ne mérite ce nom que lorsqu'elle est agréable ; puisque si l'on cousoit ensemble toutes les heures que l'on passe avec ce qui plaît, l'on feroit à peine, d'un grand nombre d'années, une vie de quelques mois.

Comme nous nous affectionnons de plus en plus aux personnes à qui nous faisons du bien, de même nous haïssons violemment ceux que nous avons beaucoup offensés.

Il y a bien autant de paresse que de foiblesse à se laisser gouverner.

Toutes les passions sont menteuses : elles se déguisent autant qu'elles le peuvent aux yeux des autres ; elles se cachent à elles-mêmes. Il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu, et qui ne s'en aide.

Les hommes rougissent moins de leurs crimes que de leurs foiblesses et de leur vanité : tel est ouvertement injuste, violent, perfide, calomniateur, qui cache son amour ou son ambition, sans autre vue que de la cacher.

Les hommes commencent par l'amour, finissent par l'ambition, et ne se trouvent dans une assiette plus tranquille, que lorsqu'ils meurent.

Il n'y a guère au monde un plus bel excès que celui de la reconnoissance.

Quelques-uns se défendent d'aimer et de faire des vers, comme de deux foibles qu'ils n'osent avouer, l'un du cœur, l'autre de l'esprit.

C'est le rôle d'un sot d'être importun : un homme habile sent s'il convient ou s'il ennuie ; il sait disparoître le moment qui précède celui où il seroit de trop quelque part.

L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup, qu'à en faire trouver aux autres ; celui qui sort de votre entretien content de soi et de son esprit, l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer, ils veulent plaire ; ils cherchent moins à être instruits et même réjouis, qu'à être goûtés et applaudis ; et le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui.

C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire. Voilà le principe de toute impertinence.

Il y a, parler bien, parler aisément, parler juste, parler à propos. C'est pécher contre ce dernier genre, que de s'étendre sur un repas magnifique que l'on vient de faire, devant des gens qui sont réduits à épargner leur pain ; de dire merveilles de sa santé devant des infirmes ; d'entretenir de ses richesses, de ses revenus et de ses ameublemens un homme qui n'a ni rente ni domicile ; en un mot, de parler de son bonheur devant des misérables. Cette conversation est trop forte pour eux ; et la comparaison qu'ils font alors de leur état au vôtre, est odieuse.

Si la politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude, elle en donne du moins les apparences, et fait paroître l'homme au dehors comme il devroit être intérieurement.

Il me semble que l'esprit de la politesse est une certaine attention à faire que, par nos paroles et nos manières, les autres soient contens de nous et d'eux-mêmes.

C'est une faute contre la politesse, que de louer immodérément, en présence de ceux que vous faites chanter ou toucher un instrument, quelque autre personne qui a ces mêmes talens, comme devant ceux qui vous lisent leurs vers, un autre poëte.

Dans les repas ou les fêtes que l'on donne aux autres, dans les présens qu'on leur fait, et dans tous les plaisirs qu'on leur procure, il y a faire bien, et faire selon leur goût : le dernier est préférable.

Il y auroit une espèce de férocité à rejeter indifféremment toute sorte de louanges : l'on doit être sensible à celles qui nous viennent des gens de bien, qui louent en nous sincèrement des choses louables.

Un homme d'esprit et qui est né fier, ne perd rien de sa fierté et de sa roideur pour se trouver pauvre : si quelque chose au contraire doit amollir son humeur, le rendre plus doux et plus social, c'est un peu de prospérité.

Ne pouvoir supporter tous les mauvais caractères dont le monde est plein, n'est pas un fort bon caractère : il faut, dans le commerce, des pièces d'or et de la monnoie.

Je suppose qu'il n'y ait que deux hommes sur la terre, qui la possèdent seuls, et qui la partagent toute entre eux deux : je suis persuadé qu'il leur naîtra bientôt quelque sujet de rupture, quand ce ne seroit que pour les limites.

J'approche d'une petite ville, et je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre. Elle est située à mi-côte : une rivière baigne ses murs et coule ensuite dans une belle prairie ; elle a une forêt épaisse qui la couvre des vents froids et de l'aquilon.. Je la vois dans un jour si

favorable, que je compte ses tours et ses clochers : elle me paroît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie et je dis : quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans un séjour si délicieux ! Je descends dans la ville, où je n'ai pas couché deux nuits, que je ressemble à ceux qui l'habitent ; j'en veux sortir.

Il y a de petits défauts que l'on abandonne volontiers à la censure, et dont nous ne haïssons pas à être raillés : ce sont de pareils défauts que nous devons choisir pour railler les autres.

La moquerie est souvent une indigence d'esprit.

Si vous observez avec soin qui sont les gens qui ne peuvent louer, qui blâment toujours, qui ne sont contens de personne, vous reconnoîtrez que ce sont ceux mêmes dont personne n'est content.

A mesure que la faveur et les grands biens se retirent d'un homme, ils laissent voir en lui le ridicule qu'ils couvroient, et qui y étoit sans que personne s'en aperçût.

Un projet assez vain seroit de vouloir tourner un homme fort sot et fort riche en ridicule : les rieurs sont de son côté.

N'envions point à une sorte de gens leurs grandes richesses : ils les ont à titre onéreux et qui ne nous accommoderoit point. Ils ont mis leur repos, leur santé, leur honneur et leur conscience pour les avoir : cela est trop cher ; il n'y a rien à gagner à un tel marché.

Champagne, au sortir d'un long dîner qui lui enfle l'estomac, et dans les douces fumées d'un vin d'Avenay ou de Sillery, signe un ordre qu'on lui présente, qui ôteroit le pain à toute une province, si l'on n'y remédioit. Il est excusable : quel moyen de comprendre, dans la première heure de la digestion, qu'on puisse quelque part mourir de faim ?

Combien d'hommes ressemblent à ces arbres déjà forts et avancés, que l'on transplante dans les jardins, où ils surprennent les yeux de ceux qui les voient placés dans de beaux endroits, où ils ne les ont point vus croître, et qui ne connoissent ni leur commencement, ni leur progrès.

Rien ne fait mieux comprendre le peu de chose que Dieu a dessein de donner aux hommes, en leur abandonnant les richesses, l'argent, les grands établissemens et les autres biens, que la dispensation qu'il en fait, et le genre d'hommes qui en sont le mieux pourvus.

Ce garçon si frais, si fleuri, et d'une si belle santé, est seigneur d'une abbaye et de dix autres bénéfices : tous ensemble lui rapportent six vingts mille livres de revenu, dont il n'est payé qu'en médailles d'or. Il y a ailleurs six vingts familles indigentes, qui ne se chauffent point pendant l'hiver, qui n'ont point d'habits pour se couvrir, et qui souvent manquent de pain. Quel partage ! et cela ne prouve-t-il pas clairement un avenir ?

Quel est le fruit d'une grande fortune, si ce n'est de jouir de la vanité, de l'industrie, du travail et de la dépense de ceux qui sont venus avant nous, et de travailler nous-mêmes, de planter, de bâtir, d'acquérir pour la postérité ?

De tous les moyens de faire sa fortune, le plus court et le meilleur est de mettre les gens à voir clairement leurs intérêts à vous faire du bien.

S'il est vrai que l'on soit riche de tout ce dont on n'a pas besoin, un homme fort riche, c'est un homme qui est sage.

S'il est vrai que l'on soit pauvre par toutes les choses que l'on désire, l'ambitieux et l'avare languissent dans une extrême pauvreté.

Il n'y a au monde que deux manières de s'élever, ou par sa propre industrie, ou par l'imbécillité des autres.

Jeune, on conserve pour la vieillesse : vieux, on épargne pour la mort.

Tous les hommes, par les postes différens, par les titres et par les successions, se regardent comme héritiers les uns des autres, et cultivent par cet intérêt, pendant tout le cours de leur vie, un désir secret et enveloppé de la mort d'autrui. Le plus heureux, dans chaque condition, est celui qui a plus de choses à perdre par sa mort, et à laisser à son successeur.

La cour ne rend pas content ; mais elle empêche qu'on ne le soit ailleurs.

Il n'y a rien à la cour de si méprisable et de si indigne, qu'un homme qui ne peut contribuer en rien à notre fortune : je m'étonne qu'il ose se montrer.

Les courtisans n'emploient pas ce qu'ils ont d'esprit, d'adresse et de finesse, pour trouver les expédiens d'obliger ceux de leurs amis qui implorent leurs secours ; mais seulement pour trouver des raisons apparentes, de spécieux prétextes, ou ce qu'ils appellent une impossibilité de le

pouvoir faire; et ils se persuadent d'être quittes par là, en leur endroit, de tous les devoirs de l'amitié ou de la reconnoissance.

L'on me dit tant de mal de cet homme, et j'y en vois si peu, que je commence à soupçonner qu'il a un mérite importun, et qui éteint celui des autres.

Je ne vois aucun courtisan, à qui le prince vient d'accorder un bon gouvernement, une place éminente, ou une forte pension, qui n'assure par vanité, ou pour marquer son désintéressement, qu'il est bien moins content du don, que de la manière dont il lui a été fait. Ce qu'il y a en cela de sûr et d'indubitable, c'est qu'il le dit ainsi.

Les roues, les ressorts, les mouvemens sont cachés, rien ne paroît d'une montre que son aiguille, qui insensiblement s'avance et achève son tour : image du courtisan d'autant plus parfaite, qu'après avoir fait assez de chemin, il revient au même point d'où il est parti.

Qui est plus esclave qu'un courtisan assidu, si ce n'est un courtisan plus assidu ?

L'esclave n'a qu'un maître ; l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune.

Il me semble que qui sollicite pour les autres, a la confiance d'un homme qui demande justice ; et qu'en parlant ou en agissant pour soi-même, on a l'embarras et la pudeur de celui qui demande grâce.

Avec un esprit sublime, une doctrine universelle, une probité à toute épreuve, et un mérite très-accompli, n'appréhendez pas, ô Aristide, de tomber à la cour, ou de perdre la faveur des grands, pendant tout le temps qu'ils auront besoin de vous.

La faveur met l'homme au-dessus de ses égaux, et sa chute au-dessous.

Celui qui un beau jour sait renoncer fortement ou à un grand nom, ou à une grande autorité, ou à une grande fortune, se délivre en un moment de bien des peines, de bien des veilles, et quelquefois de bien des crimes.

Un esprit sain puise à la cour le goût de la solitude et de la retraite.

On demande si en comparant ensemble les différentes conditions des hommes, leurs peines, leurs avantages, on n'y remarqueroit pas un mélange ou une espèce de compensation de bien et de mal, qui établiroit entre elles l'égalité ou qui feroit du moins que l'une ne seroit guère plus désirable que l'autre ? Celui qui est puissant, riche, et à qui il ne manque rien, peut former cette question ; mais il faut que ce soit un homme pauvre qui la décide.

Les grands dédaignent les gens d'esprit qui n'ont que de l'esprit : les gens d'esprit méprisent les grands qui n'ont que de la grandeur : les gens de bien plaignent les uns et les autres, qui ont ou de la grandeur ou de l'esprit, sans nulle vertu.

Jetez-moi dans les troupes comme un simple soldat, je suis Thersite : mettez-moi à la tête d'une armée, dont j'ai à répondre à toute l'Europe, je suis Achille.

Qui dit le peuple, dit plus d'une chose; c'est une vaste expression, et l'on s'étonneroit de voir ce qu'elle embrasse, et jusqu'où elle s'étend. Il y a le peuple qui est opposé aux sages, aux habiles et aux vertueux ; ce sont les grands comme les petits.

Quand l'on parcourt, sans la prévention de son pays, toutes les formes de gouvernemens, l'on ne sait à laquelle se tenir ; il y a dans toutes le moins bon et le moins mauvais. Ce qu'il y a de plus raisonnable et de plus sûr, c'est d'estimer celle où l'on est né la meilleure de toutes, et de s'y soumettre.

Il ne manque rien à un roi, que les douceurs d'une vie privée ; il ne peut être consolé d'une si grande perte que par le charme de l'amitié, et par la fidélité de ses amis.

Les huit ou les dix mille hommes sont au souverain comme une monnoie dont il achète une place ou une victoire : s'il fait qu'il lui en coûte moins, s'il épargne les hommes, il ressemble à celui qui marchande, et qui connoît mieux qu'un autre le prix de l'argent.

Nommer un roi, père du peuple, est moins faire son éloge que l'appeler par son nom, ou faire sa définition.

Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau, qui, répandu sur une colline vers le déclin d'un beau jour, paît tranquillement le thym et le serpolet ; ou qui broute dans une prairie une herbe menue et tendre, qui a échappé à la faux du moissonneur ; le berger soigneux et attentif est debout auprès de ses brebis, il ne les perd pas de vue, il

les suit, il les conduit, il les change de pâturage ; si elles se dispersent, si un loup avide paroît, il lâche son chien qui le met en fuite ; il les nourrit, il les défend ; l'aurore le trouve déjà en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le soleil. Quels soins ! quelle vigilance ! quelle servitude ! quelle condition vous paroît la plus délicieuse et la plus libre, ou du berger, ou des brebis ? Le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau ? Image naïve des peuples et du prince qui les gouverne, s'il est bon prince.

Le faste et le luxe dans un souverain, c'est le berger habillé d'or et de pierreries, la houlette d'or en ses mains : son chien a un collier d'or, il est attaché à une lesse d'or et de soie : que sert tant d'or à son troupeau, ou contre les loups ?

Quelle heureuse place que celle qui fournit dans tous les instans l'occasion à un homme de faire du bien à tant de milliers d'hommes ! Quel dangereux poste que celui qui expose à tous momens un homme à nuire à des millions d'hommes !

Si les hommes ne sont point capables, sur la terre, d'une joie plus naturelle, plus flatteuse et plus sensible que de connoître qu'ils sont aimés, et si les rois sont hommes, peuvent-ils jamais trop acheter le cœur de leurs peuples.

Ne nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes et l'oubli des autres : ils sont ainsi faits, c'est leur nature ; c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe, ou que le feu s'élève.

Il est difficile de décider si l'irrésolution rend l'homme plus malheureux que méprisable : de même s'il y a toujours plus d'inconvénient à prendre un mauvais parti, qu'à n'en prendre aucun.

Un homme inégal n'est pas un seul homme ; ce sont plusieurs : il se multiplie autant de fois qu'il a de nouveaux goûts et des manières différentes : il est à chaque moment ce qu'il n'étoit point, et il va être bientôt ce qu'il n'a jamais été ; il se succède à lui-même : ne demandez pas de quelle complexion il est, mais quelles sont ses complexions : ni de quelle humeur, mais combien il a de sortes d'humeurs.

Dire d'un homme colère, inégal, querelleux, chagrin, pointilleux, capricieux, c'est son humeur, n'est pas l'excuser, comme on le croit : mais avouer, sans y penser, que de si grands défauts sont irremédiables.

A quelques-uns l'arrogance tient lieu de grandeur ; l'inhumanité, de fermeté ; et la fourberie, d'esprit.

Les fourbes croient aisément que les autres le sont : ils ne peuvent guère être trompés ; et ils ne trompent pas longtemps.

Il y a de certains biens que l'on désire avec emportement, et dont l'idée seule nous enlève et nous transporte ; s'il nous arrive de les obtenir, on les sent plus tranquillement qu'on ne l'eût pensé, on en jouit moins, que l'on n'aspire encore à de plus grands.

Il y a des maux effroyables et d'horribles malheurs, où l'on n'ose penser, et dont la seule vue fait frémir : s'il arrive que l'on y tombe, l'on se trouve des ressources que l'on ne connoissoit point : l'on sait se roidir contre son infortune, et l'on fait mieux que l'on n'espéroit.

Il ne faut quelquefois qu'une jolie maison dont on hérite, qu'un beau cheval, ou un joli chien dont on se trouve le maître, qu'une tapisserie, qu'une pendule, pour adoucir une grande douleur, et pour faire moins sentir une grande perte.

Je suppose que les hommes soient éternels sur la terre ; et je médite ensuite sur ce qui pourroit me faire connoître qu'ils se feroient alors une plus grande affaire de leur établissement, qu'ils ne s'en font dans l'état où sont les choses.

Si la vie est misérable, elle est pénible à supporter : si elle est heureuse, il est horrible de la perdre. L'un revient à l'autre.

Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver, et qu'ils ménagent moins que leur propre vie.

La mort n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à tous les momens de la vie : il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir.

L'on espère de vieillir, et l'on craint la vieillesse ; c'est-à-dire, l'on aime la vie, et l'on fuit la mort.

On a plutôt fait de céder à la nature et de craindre la mort, que de faire de continuels efforts, s'armer de raisons et de réflexions, et être continuellement aux prises avec soi-même, pour ne pas la craindre. Si de tous les hommes les

uns mouroient, les autres non, ce seroit une désolante affliction que de mourir.

Une longue maladie semble être placée entre la vie et la mort, afin que la mort même devienne un soulagement et à ceux qui meurent, et à ceux qui restent.

La mort qui prévient la caducité arrive plus à propos, que celle qui la termine.

Le regret qu'ont les hommes du mauvais emploi du temps qu'ils ont déjà vécu, ne les conduit pas toujours à faire de celui qui leur reste à vivre, un meilleur usage.

Il n'y a pour l'homme que trois événemens, naître, vivre et mourir : il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre.

Les enfans sont hautains, dédaigneux, colères, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides, intempérans, menteurs, dissimulés ; ils rient et pleurent facilement ; ils ont des joies immodérées et des afflictions amères sur de très-petits sujets : ils ne veulent point souffrir de mal, et aiment à en faire : ils sont déjà des hommes.

Les enfans n'ont ni passé ni avenir, et ce qui ne nous arrive guère, ils jouissent du présent.

Aux enfans tout paroît grand, les cours, les jardins, les édifices, les meubles, les hommes, les animaux : aux hommes les choses du monde paroissent ainsi ; et j'ose dire par la même raison, parce qu'ils sont petits.

On ne vit point assez pour profiter de ses fautes : on en commet pendant tout le cours de sa vie ; et tout ce que l'on peut faire à force de faillir, c'est de mourir corrigé.

On veut quelquefois cacher ses foibles, ou en diminuer l'opinion, par l'aveu libre que l'on en fait. Tel dit, je suis ignorant, qui ne sait rien : un homme dit, je suis vieux ; il passe soixante ans : un autre encore, je ne suis pas riche, et il est pauvre.

Comme il faut se défendre de cette vanité, qui nous fait penser que les autres nous regardent avec curiosité et avec estime, et ne parlent ensemble que pour s'entretenir de notre mérite, et pour faire notre éloge : aussi devons-nous avoir une certaine confiance qui nous empêche de croire qu'on ne se parle à l'oreille que pour dire du mal de nous, ou que l'on ne rit que pour s'en moquer.

L'on est si rempli de soi-même, que tout s'y rapporte : l'on aime à être vu, à être montré, à être salué, même des inconnus : ils sont fiers, s'ils l'oublient ; l'on veut qu'ils nous devinent.

Ceux qui nous ravissent les biens par la violence ou l'injustice, et qui nous ôtent l'honneur par la calomnie, nous marquent assez leur haine pour nous, mais ils ne nous prouvent pas également qu'ils aient perdu à notre égard toute sorte d'estime ; aussi ne sommes nous pas incapables de quelque retour pour eux, et de leur rendre un jour notre amitié. La moquerie, au contraire, est de toutes les injures celle qui se pardonne le moins ; elle est le langage du mépris et l'une des manières dont il se fait le mieux entendre ; elle attaque l'homme dans son dernier retranchement, qui est l'opinion qu'il a de soi-même : elle veut le rendre ridicule à ses propres yeux, et ainsi elle le convainc de la plus mauvaise disposition où l'on puisse être pour lui, et le rend irréconciliable.

La santé et les richesses ôtent aux hommes l'expérience du mal, leur inspirent la dureté pour leurs semblables ; et les gens déjà chargés de leur propre misère sont ceux qui entrent davantage par la compassion dans celle d'autrui.

Quelque rapport qu'il paroisse de la jalousie à l'émulation ; il y a entre elles le même éloignement que celui qui se trouve entre le vice et la vertu.

L'envie et la haine s'unissent toujours et se fortifient l'un et l'autre dans le même sujet ; et elles ne sont reconnoissables etre elles, qu'en ce que l'une s'attache à la personne, l'autre à l'état et à la condition.

L'ennui est entré dans le monde par la paresse ; elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaisirs, du jeu, de la société. Celui qui aime le travail a assez de soi-même.

La plupart des hommes emploient la première partie de leur vie à rendre l'autre misérable.

L'on s'insinue auprès de tous les hommes, ou en les flattant dans les passions qui occupent leur âme, ou en compatissant aux infirmités qui affligent leur corps. En cela seul consistent les soins qu'on peut leur rendre : de là vient que celui qui se porte bien, et qui désire peu de choses, est moins facile à gouverner.

Il y a des gens qui sont mal logés, mal

couchés, mal habillés, et plus mal nourris, qui essuient les rigueurs des saisons, qui se privent eux-mêmes de la société des hommes, et passent leurs jours dans la solitude, qui souffrent du présent, du passé et de l'avenir, dont la vie est comme une pénitence continuelle ; et qui ont ainsi trouvé le secret d'aller à leur fin par le chemin le plus pénible : ce sont les avares.

Bien loin de s'effrayer, ou de rougir du nom de philosophe, il n'y a personne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de philosophie ; elle convient à tout le monde : la pratique en est utile à tous les âges, à tous les sexes, et à toutes les conditions : elle nous console du bonheur d'autrui, des indignes préférences, des mauvais succès, du déclin de nos forces ou de notre beauté : elle nous arme contre la pauvreté, la vieillesse, la maladie et la mort ; contre les sots et les mauvais railleurs : elle nous fait vivre sans une femme, ou nous fait supporter celle avec qui nous vivons.

Les hommes en un même jour ouvrent leur âme à de petites joies, et se laissent dominer par de petits chagrins : rien n'est plus inégal et moins suivi, que ce qui se passe en si peu de temps dans leur cœur et dans leur esprit. Le remède à ce mal est de n'estimer les choses du monde précisément que ce qu'elles valent.

Il n'y a pour un homme qu'un vrai malheur, qui est de se trouver en faute, et d'avoir quelque chose à se reprocher.

L'on se repent rarement de parler peu, très-souvent de trop parler : maxime usée et triviale que tout le monde sait, et que peu de gens pratiquent.

Il y a dans quelques hommes une certaine médiocrité d'esprit qui contribue à les rendre sages.

Il faut aux enfans les verges et la férule : il faut aux hommes faits une couronne, un sceptre, un mortier, des fourrures, des faisceaux, des timbales, des hoquetons. La raison et la justice dénuées de tous leurs ornemens ni ne persuadent, ni n'intimident. L'homme, qui est esprit, se mène par les yeux et par les oreilles.

Rien ne ressemble mieux à la vive persuasion que l'entêtement : de là les partis, les cabales, les hérésies.

Tous les étrangers ne sont pas barbares, et tous nos compatriotes ne sont pas civils ; de même toute campagne n'est pas agreste, et toute ville n'est pas policée. Il y a dans l'Europe un endroit d'une province maritime d'un grand royaume, où le villageois est doux et insinuant, le bourgeois, au contraire, et le magistrat grossiers, et dont la rusticité est héréditaire.

Avec un langage si pur, une si grande recherche dans nos habits, des mœurs si cultivées, de si belles lois et un visage blanc, nous sommes barbares pour quelques peuples.

Si nous entendions dire des Orientaux, qu'ils boivent ordinairement d'une liqueur qui leur monte à la tête, leur fait perdre la raison, et les fait vomir, nous dirions, cela est bien barbare.

Une gravité trop étudiée devient comique : ce sont comme des extrémités qui se touchent, et dont le milieu est la dignité : cela ne s'appelle pas être grave, mais en jouer le personnage : celui qui songe à le devenir ne le sera jamais. Ou la gravité n'est point, ou elle est naturelle ; et il est moins difficile d'en descendre que d'y monter.

La physionomie n'est pas une règle qui nous soit donnée pour juger des hommes : elle nous peut servir de conjecture.

Un homme qui a beaucoup de mérite et d'esprit, et qui est connu pour tel, n'est pas laid, même avec des traits qui sont difformes ; ou s'il a de la laideur, elle ne fait pas son impression.

Ceux qui, sans nous connoître assez, pensent mal de nous, ne nous font pas de tort : ce n'est pas nous qu'ils attaquent ; mais le fantôme de leur imagination.

La règle de Descartes, qui ne veut pas qu'on décide sur les moindres vérités, avant qu'elles soient connues clairement et distinctement, est assez belle et assez juste, pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des personnes.

Rien ne nous venge mieux des mauvais jugemens que les hommes font de nos manières, que l'indignité et le mauvais caractère de ceux qu'ils approuvent.

Les vices partent d'une dépravation du cœur ; les défauts, d'un vice de tempérament ; le ridicule, d'un défaut d'esprit.

L'homme ridicule est celui qui, tant qu'il demeure tel, a les apparences du sot.

Le sot ne se tire jamais du ridicule ; c'est son caractère : l'on y entre quelquefois avec de l'esprit, mais l'on en sort.

Une erreur de fait jette un homme sage dans le ridicule.

La grossièreté, la rusticité, la brutalité peuvent être les vices d'un homme d'esprit

Le stupide est un sot qui ne parle point, en cela plus supportable que le sot qui parle.

La même chose souvent est dans la bouche d'un homme d'esprit, une naïveté ou un bon mot, et dans celle du sot une sottise.

L'une des marques de la médiocrité de l'esprit, est de toujours conter.

L'on gagne à mourir, d'être loué de ceux qui nous survivent, souvent sans autre mérite que celui de n'être plus : le même éloge sert alors pour Caton et pour Pison.

La manière dont on se récrie sur quelques-uns, qui se distinguent par la bonne foi, le désintéressement et la probité, n'est pas tant leur éloge, que le décréditement du genre humain.

Il n'y a que de l'avantage pour celui qui parle peu ; la présomption est qu'il a de l'esprit ; et s'il est vrai qu'il n'en manque pas, la présomption est qu'il l'a excellent.

Je me contredis, il est vrai, accusez-en les hommes, dont je ne fais que rapporter les jugemens ; je ne dis pas de différens hommes, je dis les mêmes qui jugent si différemment.

Faites garder aux hommes quelque poste où ils puissent être tués, et où néanmoins ils ne soient pas tués : ils aiment l'honneur et la vie.

Il y a des créatures de Dieu qu'on appelle des hommes, qui ont une âme qui est esprit, dont toute la vie est occupée, et toute l'attention est réunie à scier du marbre : cela est bien simple ; c'est bien peu de chose. Il y en a d'autres qui s'en étonnent, mais qui sont entièrement inutiles, et qui passent les jours à ne rien faire : c'est encore moins que de scier du marbre.

Ne faire sa cour à personne, ni n'attendre de qui que ce soit qu'il vous fasse la sienne, douce situation, âge d'or, état de l'homme le plus naturel.

Le monde est pour ceux qui suivent les cours, ou qui peuplent les villes : la nature n'est que pour ceux qui habitent la campagne ; eux seuls vivent, eux seuls du moins connoissent qu'ils vivent.

La vertu a cela d'heureux, qu'elle se suffit à elle-même, et qu'elle sait se passer d'admirateurs, de partisans et de protecteurs : le manque d'appui et d'approbation non-seulement ne lui nuit pas, mais il la conserve, l'épure et la rend parfaite : qu'elle soit à la mode, qu'elle n'y soit plus, elle demeure vertu.

Un homme fat et ridicule porte un long chapeau, un pourpoint à ailerons ; il rêve la veille par où et comment il pourra se faire remarquer le jour qui suit. Un philosophe se laisse habiller par son tailleur. Il y a autant de foiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter.

Chaque heure en soi, comme à notre égard, est unique : elle est écoulée une fois ; elle a péri entièrement : les millions de siècles ne la ramèneront pas. Les jours, les mois, les années s'enfoncent et se perdent sans retour dans l'abîme des temps. Le temps même sera détruit : ce n'est qu'un point dans les espaces immenses de l'éternité, et il sera effacé. Il y a de légères et frivoles circonstances du temps qui ne sont point stables, qui passent et que j'appelle des modes, la grandeur, la faveur, les richesses, la puissance, l'autorité, l'indépendance, le plaisir, les joies et la superfluité. Que deviendront ces modes, quand le temps même aura disparu ? La vertu seule, si peu à la mode, va au-delà des temps.

Les esprits forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie ? Quelle plus grande foiblesse que d'être incertain quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connoissances, et quelle en doit être la fin ? Quel découragement plus grand que de douter si son âme n'est point matière comme la pierre et le reptile, et si elle n'est point corruptible comme ces viles créatures ? N'y a-t-il pas plus de force et de grandeur, à recevoir dans notre esprit l'idée d'un être supérieur à tous les êtres, qui les a tous faits, et à qui tous se doivent rapporter ; d'un être souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé et qui ne peut finir, dont notre âme est l'image, et si j'ose dire, une portion, comme esprit, et comme immortelle ?

Il faudroit s'éprouver et s'examiner

très-sérieusement, avant que de se déclarer esprit fort ou libertin; afin, au moins et selon ses principes, de finir comme l'on a vécu : ou si l'on ne sent pas la force d'aller si loin, se résoudre de vivre comme l'on veut mourir.

Dans quelque prévention où l'on puisse être sur ce qui doit suivre la mort, c'est une chose bien sérieuse que de mourir : ce n'est point alors le badinage qui sied bien, mais la constance.

J'exigerois de ceux qui vont contre le train commun et les grandes règles, qu'ils sussent plus que les autres, qu'ils eussent des raisons claires, et de ces argumens qui emportent conviction.

Je voudrois voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu; il parleroit du moins sans intérêt, mais cet homme ne se trouve point.

Un grand croit s'évanouir, et il meurt: un autre grand périt insensiblement, et perd chaque jour quelque chose de lui-même avant qu'il soit éteint : formidables leçons, mais inutiles! Des circonstances si marquées et si sensiblement opposées ne relèvent point, et ne touchent personne. Les hommes n'y font pas plus d'attention qu'à une fleur qui se fane, ou à une feuille qui tombe : ils envient les places qui demeurent vacantes, ou ils s'informent si elles sont remplies, et par qui.

Jusques où les hommes ne se portent-ils point par l'intérêt de la religion, dont ils sont si peu persuadés, et qu'ils pratiquent si mal?

Il y a deux mondes, l'un où l'on séjourne peu, d'où l'on doit sortir pour n'y plus rentrer; l'autre où l'on doit bientôt entrer pour n'en jamais sortir. La faveur, l'autorité, les amis, la haute réputation, les grands biens servent pour le premier monde : le mépris de toutes ces choses sert pour le second. Il s'agit de choisir.

Il y a quarante ans que je n'étois point, et qu'il n'étoit pas en moi de pouvoir jamais être, comme il ne dépend pas de moi qui suis une fois de n'être plus : j'ai donc commencé, et je continue d'être par quelque chose qui est hors de moi, qui durera après moi, et qui est meilleur et plus puissant que moi : si ce quelque chose n'est pas Dieu, qu'on me dise ce que c'est.

Tout est grand et admirable dans la nature; il ne s'y voit rien qui ne soit marqué au coin de l'ouvrier : ce qui s'y voit quelquefois d'irrégulier et d'imparfait suppose de l'ordre et de la sagesse. Homme vain et présomptueux! faites un vermisseau que vous foulez aux pieds, que vous méprisez : vous avez horreur du crapeau; faites un crapeau, s'il est possible. Quel excellent maître que celui qui fait des ouvrages, je ne dis pas que les hommes admirent, mais qu'ils craignent!

Rois, monarques, potentats, sacrées majestés, vous ai-je nommés par tous vos superbes noms? Grands de la terre, très-hauts, très-puissans, et peut-être bientôt tout-puissans seigneurs! nous autres hommes, nous avons besoin pour nos moissons d'un peu de pluie, de quelque chose de moins, d'un peu de rosée; faites de la rosée, envoyez sur la terre une goutte d'eau.

L'ordre, la décoration, les effets de la nature sont populaires : les causes, les principes ne le sont point : demandez à une femme comment un bel œil n'a qu'à s'ouvrir pour voir, demandez-le à un homme docte.

Si vous faites cette supposition, que tous les hommes qui peuplent la terre, sans exception, soient chacun dans l'abondance et que rien ne leur manque, j'infère de là que nul homme, qui est sur la terre, n'est dans l'abondance et que tout lui manque. Il n'y a que deux sortes de richesses, et auxquelles les deux autres se réduisent, l'argent et les terres; si tous sont riches, qui cultivera les terres, et qui fouillera les mines? Ceux, qui sont éloignés des mines, ne les fouilleront pas, ni ceux qui habitent des terres incultes et minérales ne pourront pas en tirer des fruits : on aura recours au commerce. Au commerce? Mais si les hommes abondent de biens, et que nul ne soit dans le cas de vivre par son travail, qui transportera d'une région à une autre les lingots, ou les choses échangées? qui mettra des vaisseaux en mer? qui se chargera de les conduire? qui entreprendra des caravanes? On manquera alors du nécessaire et des choses utiles. S'il n'y a plus de besoin, il n'y a plus d'arts, plus de science, plus d'invention, plus de mécanique. D'ailleurs cette égalité de possessions et de richesses en établit une autre dans les conditions, bannit toute subordination, réduit les hommes à se servir eux-mêmes, et à ne pouvoir être

secourus les uns des autres, rend les lois frivoles et inutiles, entraîne une anarchie universelle, attire la violence, les les injures, les massacres, l'impunité.

Si vous supposez au contraire que tous les hommes sont pauvres ; en vain le soleil se lève pour eux sur l'horizon ; en vain il échauffe la terre, et la rend féconde ; en vain le ciel verse sur elle ses influences ; c'est en vain que les fleuves l'arrosent, et répandent dans les diverses contrées la fertilité et l'abondance ; inutilement aussi, la mer laisse sonder ses abîmes profonds ; inutilement les rochers et les montagnes s'ouvrent pour laisser fouiller dans leur sein, et en tirer tous les trésors qu'ils y renferment. Mais si vous établissez que de tous les hommes répandus dans le monde, les uns soient riches et les autres pauvres et indigens, vous faites alors que le besoin rapproche mutuellement les hommes, les lie, les réconcilie : ceux-ci servent, obéissent, inventent, travaillent, cultivent, perfectionnent ; ceux-là jouissent, nourrissent, secourent, protégent, gouvernent : l'ordre est rétabli, et Dieu se découvre.

Une certaine inégalité dans les conditions, qui entretient l'ordre et la subordination, est l'ouvrage de Dieu, ou suppose une loi divine : une trop grande disproportion, et telle qu'elle se remarque parmi les hommes, est leur ouvrage, ou la loi des plus forts.

Les extrémités sont vicieuses, et partent de l'homme : toute compensation est juste, et vient de Dieu.

§ 311. *Pensées de Bouhours.*

Dans toutes les disgrâces, c'est le comble de l'infortune, selon Boëce, que d'avoir été heureux.

La pensée est vraie, et l'expérience apprend tous les jours, que le souvenir d'un bonheur passé rend plus vif le sentiment d'une disgrâce présente.

Cependant Sénèque semble dire tout le contraire, en disant avec un philosophe qu'il cite, que rien n'est plus malheureux que celui à qui il n'est jamais arrivé de malheur ; et en disant aussi de son chef : je vous estime malheureux de ce que vous ne l'avez jamais été.

Cela a son sens ; et il est vrai que ceux qui ont été toujours heureux sont bien sensibles à la mauvaise fortune, quand ils viennent à l'éprouver ; sans compter qu'une prospérité continuelle les rend plus fiers et moins sages.

Ces différentes pensées font voir que les choses ont plus d'une face, et qu'il y a un point de vue dans lequel il faut toujours les regarder.

C'est une pensée de Tacite, que les bienfaits ne sont agréables qu'autant qu'on croit pouvoir les payer ; et que dès qu'ils vont trop loin, la haine prend la place de la reconnoissance.

Sénèque dit, dans le même sens, qu'une petite somme d'argent qu'on emprunte fait un débiteur, et qu'une grosse fait un ennemi.

La réflexion de Pline le jeune sur les divers mouvemens de la vie humaine est fine et sensée.

" Combien de choses, dit-il, ont changé autour de moi ! Si l'on supputte les années, toutes ces révolutions se sont faites en fort peu de temps ; si l'on considère la vicissitude des choses et la variété des événemens, l'on diroit qu'il s'est passé plusieurs siècles : cela nous apprend, qu'il ne faut désespérer de rien, mais aussi qu'il ne faut compter sur rien."

Selon Bacon, grand chancelier d'Angleterre, et l'un des plus grands génies de son siècle, les laides personnes se vengent d'ordinaire de la nature par leur mauvaise humeur.

La vertu n'est rien qu'une beauté intérieure, comme la beauté est une vertu extérieure.

L'argent est un bon serviteur, et un méchant maître.

Les dignités donnent le pouvoir de faire des choses qu'il est bon de ne pouvoir faire.

C'est un grand malheur de n'avoir presque rien à désirer, et d'avoir mille choses à craindre.

Ceux qui gouvernent sont comme les corps célestes, qui ont beaucoup d'éclat, et qui n'ont point de repos.

Il n'y a point de vertu qui soit souvent si criminelle que la clémence.

Selon Costar, comme les meilleurs pays ne sont pas toujours les plus beaux pour le plaisir de la promenade : aussi les esprits les plus fertiles en grandes pensées ne sont pas toujours les plus agréables pour le divertissement de la conversation.

Selon le même écrivain, pour exceller dans la conversation, il faut ressembler à ces riches qui ont tout leur bien en ar-

gent comptant, et avoir une merveilleuse présence d'imagination et de mémoire, qui nous fournisse, avec autant de promptitude que d'abondance, les choses et les paroles.

Un homme de bien, accusé injustement et chargé de fers, ne perd rien de sa gloire dans l'obscurité d'un cachot : il ôte à la prison même ce qu'elle a d'ignominieux. C'est ce que Sénèque dit de Socrate : il ajoute qu'où étoit Socrate, il ne sembloit pas qu'il pût y avoir de prison.

Les malheurs extrêmes ont leurs avantages, selon Quintilien. Quand nous avons tout perdu, nous devons nous roidir et nous élever contre la mauvaise fortune avec d'autant plus de fierté, que s'il est difficile de la souffrir, il est aisé de la mépriser ; car il ne lui reste plus rien par où elle puisse nous attaquer : elle nous donne même une assurance, malheureuse à la vérité, mais certaine, que nous n'avons plus rien à craindre.

Les voyageurs valent mieux ordinairement que les gens qui ne sortent point de leur pays. Un bel esprit Italien les compare aux fleuves qui croissent à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, et aux fontaines, qui dans leur cours passent par des veines précieuses, d'où elles tirent d'excellentes qualités.

Balzac dit joliment, en parlant de ceux qui sont ennemis des divertissemens honnêtes et des livres agréables : si pareilles gens avoient la direction du monde, ils voudroient ôter le printemps et la jeunesse, l'un de l'année, l'autre de la vie.

Lucien dit qu'il n'y a point de plus beau panégyrique des grands hommes, que leurs actions ; et Voiture, qu'il est plus doux d'entendre ses louanges dans la bouche du peuple, que dans celle des poëtes.

L'antithèse est une source de jolies pensées, quand on la sait bien ménager, et qu'elle ne fait pas trop de jeu.

La pensée de Martial, au sujet de la santé, roule toute sur l'antithèse : A compter les mauvais jours et les divers maux que nous avons eu, dit-il, on diroit que nous avons peu vécu. Nous sommes des enfans, et nous paroissons des vieillards. Celui-là se trompe qui croit que l'âge de Priam et de Nestor soit un grand âge. La vie, a proprement parler, ce n'est pas vivre; c'est se porter bien.

Ce que dit Sénèque aux gens de son temps est à peu près dans le même genre : Vous craignez tout, comme étant mortels ; vous désirez tout, comme si vous étiez immortels.

Plusieurs des Réflexions morales, qui sont si estimées, tirent leur beauté de l'opposition ou du jeu des termes.

Quiconque se plaît à vivre dans la solitude est, au jugement d'Aristote et de Bacon, ou une bête féroce, ou un Dieu.

Selon Balzac, la solitude est certainement une belle chose ; mais il y a plaisir d'avoir quelqu'un qui sache répondre, et à qui on puisse dire, de temps en temps, que c'est une belle chose.

Montaigne trouve qu'il est plus supportable d'être toujours seul, que de ne le pouvoir jamais être

Les malheureux, qui ont de l'esprit, trouvent des ressources en eux-mêmes. Me voilà privé de ma patrie, de ma maison et de mes amis, dit Ovide, et la fortune m'a ravi tout ce qu'elle me pouvoit ôter ; mais mon esprit me tient compagnie, et j'en jouis à mon aise : Auguste ne peut avoir nul droit là-dessus.

Les épîtres de Sénèque sont pleines de pensées morales, non-seulement vraies et plausibles, mais fines et piquantes. En voici quelques-unes qui m'ont frappé davantage.

Il y a beaucoup de grandeur à se servir des vases de terre, comme si c'étoient des vases d'argent ; et il n'y en a pas moins à se servir des vases d'argent, comme si c'étoient des vases de terre.

Vivez avec les hommes, comme si Dieu vous voyoit : parlez à Dieu, comme si les hommes vous écoutoient.

Si vous réglez vos besoins sur la nature, vous ne serez jamais pauvre ; si vous les réglez sur l'opinion, vous ne serez jamais riche.

Ce n'est pas être bien aise que de rire ; il faut que l'esprit soit calme, et le cœur content : la vraie joie est quelque chose de sérieux et même d'austère.

C'est le propre d'une grande âme de mépriser ce qu'il y a de grand dans le monde, et d'aimer mieux la médiocrité que l'excès.

Nous croyons que rien ne vaut plus qu'une grâce, que nous demandons long-temps ; nous croyons que rien ne vaut moins que la même grâce, dès que nous l'avons reçue.

C'est une pensée raisonnable que celle de ce Persan, qui vouloit empêcher Darius de se jeter dans un péril évident, et d'y jeter les siens avec lui : Les vrais braves méprisent plutôt la mort qu'ils ne haïssent la vie : la mort étant le dernier terme de toutes choses, c'est bien assez d'y aller d'un pas assuré, sans que l'on y coure.

C'est un beau mot de Tacite, quoique assez commun, que l'éloignement augmente la vénération envers les princes, et qu'on les respecte, ou qu'on les estime moins quand on les voit de trop près.

Salluste, après avoir dit que plusieurs hommes sont esclaves de leur corps, et ne pensent qu'à dormir, à manger, à jouir de toutes les voluptés des sens, sans cultiver leur esprit de nulle honnête connoissance, ajoute qu'il met la vie et la mort de ces gens-là dans le même rang, parce qu'on ne parle ni de l'une ni de l'autre. Il dit ensuite, qu'à son gré celui-là seul semble vivre, qui, occupé de quelque entreprise, cherche à se signaler par la voie des belles actions, ou par celles des beaux arts.

Il est du même homme, dit un poëte Latin, d'avoir de la douceur pour les malheureux, et de la dureté pour les coupables, quelque contrariété qu'il semble y avoir entre ces deux choses.

La réflexion d'un poëte moderne, sur une horloge de sable, est naturelle et morale :

Cette heure qui coule si vite tandis que le sable passe, nous avertit que notre dernier jour n'est pas loin. La vie humaine, si courte d'elle-même, est composée d'heures qui volent ; et parce que l'homme n'est que poussière, elle s'en va comme la poussière.

Il en est des productions de l'esprit, selon Costar, comme de ces fruits délicats, qui sont presque toujours verts ou trop mûrs, et qu'il est mal-aisé de cueillir et de servir bien à propos. Quand l'imagination est en sa force, le jugement n'est encore qu'à demi formé ; et il n'arrive guère à sa dernière perfection que les autres puissances de l'âme ne soient sur leur déclin et sur leur retour. A mesure que nous acquérons l'avantage de bien juger, nous perdons celui de bien inventer.

Le discours sur la bienséance est plein de maximes fort sensées, et de réflexions fort fines. On en peut juger par celles-ci :

Rien n'est plus contraire à la bienséance, que d'observer avec trop d'affectation.

Il est presque autant contre la bienséance de trop affecter de se cacher en faisant bien, que de chercher à se faire voir.

Il y a bien des gens à qui la vertu sied presque aussi mal que le vice.

Le vrai moyen de n'avoir l'approbation de personne, c'est de la mendier par vos paroles, ou par vos regards

Les louanges excessives et mal placées ne font honneur ni à ceux qui les donnent, ni à ceux à qui on les donne.

Les choses les plus médiocres, quand elles sont dites à propos, plaisent davantage que les meilleures choses du monde, quand on les dit à contre-temps.

Pline le jeune, décide, ce me semble, en deux mots le différent qui regarde les anciens et les modernes. " Je suis, " dit-il de ceux qui admirent les an- " ciens ; mais cela ne va pas jusqu'à " mépriser, avec quelques-uns, les es- " prits de notre temps ; comme si la " nature lasse et épuisée ne pouvoit " plus rien produire de bon."

Ovide marque plaisamment combien les femmes aiment à causer, en disant qu'une vieille qui faisoit des sacrifices à la déesse du silence, au milieu de plusieurs jeunes filles, ne pouvoit retenir sa langue dans le sacrifice même.

Il y a des hommes qui ressemblent fort aux femmes de ce côté-là ; mais il faut confesser, à l'honneur du sexe, que les femmes l'emportent. Si l'on en croit la Sapho de notre siècle, une grande parleuse est bien plus incommode qu'un grand parleur.

Les anciens et les modernes se sont égayés sur la fortune, et en ont dit diverses choses très-agréables.

Selon Démosthène, la fortune n'est point obligée de s'accommoder à notre paresse : les habiles politiques sont maîtres de la fortune comme les généraux de leurs troupes.

Selon Salluste, la fortune domine en tout ; elle rend toutes choses célèbres ou obscures, plutôt par caprice que par raison ; elle ne peut ni donner, ni ôter à personne la probité, l'habileté, et les autres bonnes qualités de l'âme.

Selon Quintilien, c'est à tort que nous chargeons la fortune de tous les maux qui nous arrivent ; personne ne souffre long-temps que par sa faute.

Selon Pline l'ancien, la fortune bizarre et maligne ne fait guère naître les grandes joies, que des grands maux ; ni les maux extrêmes que des grandes joies.

Selon le chancelier Bacon, elle vend cher aux gens empressés ce qu'elle donne à ceux qui attendent patiemment

Selon Voiture, elle a de tout temps accoutumé de prendre bien bas ceux qu'elle veut mettre bien haut ; et pour faire mieux connoître son pouvoir, elle se plaît à former de rien ses créatures.

Selon l'auteur des nouveaux dialogues des morts, il semble que la fortune ait soin de donner des succès différens aux mêmes choses, afin de se moquer toujours de la raison humaine, qui ne peut avoir de règle assurée. Cela revient à la pensée de Juvénal : que de deux scélérats qui commettent le même crime, l'un est pendu, l'autre couronné.

§ 312. *Pensées de Saint-Réal.*

Le plus savant de tous les hommes, après une étude et des méditations de toute sa vie, n'osera pas, s'il est sage, me proposer l'explication de quelque phénomène que ce soit, comme véritable : il me la donnera seulement comme possible ; et il est très-vraisemblable, que de tous les systèmes possibles, pas un n'est réellement véritable. Quelle illusion, d'étudier toute sa vie, pour ne savoir que ce qui pouroit être !

" Il y a trente ou quarante ans, dit un " moderne, dans une épître dédicatoire " à une dame, que je philosophe, fort " persuadé de certaines choses, et voilà " que je commence à en douter. C'est " bien pis : il y en a, dont je ne doute " plus, désespéré de ne pouvoir jamais " y rien comprendre."

Les ignorans sentent qu'ils sont ignorans sans réflexion. Les savans savent, par démonstration, qu'ils ne savent rien. C'est tout ce qu'ils ont par-dessus les autres.

La plus grande ignorance est souvent déguisée sous la plus insolente présomption.

Un habile homme disoit l'autre jour, que le monde n'étoit aujourd'hui si corrompu, que parce qu'il étoit trop éclairé. On lui prouva, que c'étoit au contraire parce qu'il ne l'étoit pas assez : la médiocrité sur ce point est dangereuse.

Qui dit docteur, ne dit pas toujours un homme docte, mais un homme qui devroit être docte. L'étude est le métier d'un docteur ; mais tout le monde ne fait pas son métier.

Les incertitudes de la philosophie ne sont guère plus grandes que celles de l'histoire ; et ceux qui l'ont beaucoup lue, disent que l'on accommode l'histoire à peu près comme les viandes dans une cuisine. Chaque nation les apprête à sa manière : de sorte que la même chose est mise en autant de ragoûts différens qu'il y a de pays au monde ; et presque toujours on trouve plus agréables ceux qui sont conformes à sa coutume.

Il faut être fort simple, dit un bel esprit, pour étudier l'histoire avec l'espérance d'y découvrir ce qui s'est passé ; c'est bien assez qu'on sache ce qu'en ont dit tels ou tels auteurs ; et ce n'est pas tant l'histoire des faits qu'on doit chercher, que l'histoire des opinions et des relations.

De toutes les sciences, il n'en est peut-être point qui soient si méprisables que celles des langues. Les hommes sont cependant si vains, qu'ils s'en applaudissent extrêmement. C'est assurément celle sur laquelle les ignorans se rendent le plus de justice : ils sont convaincus qu'ils l'ignorent, tandis qu'ils doutent de leur entière ignorance sur tout autre article ; et ce n'est pas la moindre raison qui fait admirer ceux qui la possèdent.

Quoi qu'on en veuille dire, les sciences sont utiles et nécessaires ; et ceux qui soutiennent le contraire avec tant d'opiniâtreté, ont apparemment leur ignorance à justifier.

Alexandre étoit savant jusqu'à être jaloux de la philosophie, qu'il croyoit qu'Aristote vouloit prostituer au public.

César se fit représenter, sur un globe, avec une épée d'une main, et un livre de l'autre, avec cette inscription : *Ex utroque Cæsar.*

Scipion le grand fit, dit-on, les comédies qu'on a attribuées à Térence.

Tamerlan, parmi les Scytes, joignoit à une haute connoissance de l'astronomie, tous les mystères de la philosophie Zoroastrienne.

Tous les Romains de qualité alloient étudier à Athènes. Cicéron devint consul par son éloquence. L'aréopage gouvernoit la république à Athènes ; et Denis même le tyran mendioit souvent, par des

voies indignes, des approbations pour ses ouvrages.

Tant de grands hommes, qui font l'admiration de la postérité, devroient entraîner tout le monde dans leur sentiment.

Pyrrhus, roi d'Epire, avouoit que l'éloquence de Cinéas lui avoit plus servi dans ses guerres, que la force de ses soldats : et Philipe de Macédoine disoit ordinairement qu'il avoit plus de peine à faire taire la savante Athènes, qu'à dompter l'invincible Sparte.

On ne pourroit faire la guerre sans la géographie, et sans cette partie de la géométrie qui sert à fortifier les places et à les défendre.

On ne sauroit faire obéir les peuples, sans le secours de l'éloquence ; qui selon un moderne, est l'unique tyrannie que le prince puisse justement exercer sur ses sujets.

La navigation seroit imparfaite, sans le secours de l'astronomie : cela est incontestable.

On ne se passe pas aisément d'arithmétique, quand on a de grands comptes à faire. Et, quoiqu'il faille avouer qu'il y a plusieurs recherches de simple curiosité, et que les plus inutiles sont celles auxquelles on s'attache davantage, cela ne détruit point en général l'utilité des sciences.

Ne nous arrive-t-il jamais de nous lasser du grand monde ? Quel avantage, pour un homme dans cet état, de ne pouvoir pas s'ennuyer ! La seule lecture peut donner cet avantage. On trouve du plaisir vif, en tout temps, en tous lieux, indépendamment de tout le monde. C'est un bien préférable, sans doute, à bien d'autres qu'on estime davantage, faute de considération.

On prend du plaisir en s'instruisant : on remplit son esprit de lumières et de connoissances, sans y penser ; on joint à une science haute et sublime une volupté vive et touchante.

On a beau dire que le monde seul est le grand livre dans lequel il faut étudier. Le monde polit, mais il n'instruit point : et c'est orner un fantôme, que de vouloir polir un ignorant.

C'est une erreur vulgaire des plus grossières, de s'imaginer que ce soit une chose louable en elle-même, que de s'exposer à la mort. Si la vie est un bien, comme on n'en peut douter sans extravagance, il ne sauroit y avoir du mérite à s'en priver ; et l'on ne peut sans blâme risquer volontairement de la perdre, qu'autant qu'il est nécessaire de la risquer pour conserver d'autres biens plus précieux.

Caton le censeur, l'un des plus grands et des plus résolus capitaines de l'ancienne Rome, avoit coutume de répondre, quand on lui vantoit de ces sortes de braves qui s'exposent par ostentation et sans utilité, qu'il y avoit grande différence entre estimer beaucoup la gloire, ou peu sa vie.

Et c'est à quoi revient ce bon mot d'Aristippe, qu'un capitaine moderne n'a pas eu honte de s'approprier. Comme il étoit sur mer pendant une tempête, un impertinent, qui se trouva dans le même vaisseau, et qui faisoit l'intrépide, lui reprochant qu'il avoit peur : " chacun, " lui répondit Aristippe, estime sa vie " ce qu'elle vaut."

La valeur ne consiste pas à mépriser toutes sortes de dangers, comme le vulgaire s'imagine ; mais seulement à mépriser ceux où l'on s'expose avec utilité pour la gloire. Hors de ce cas, la mort est toujours odieuse et le danger désagréable : et c'est pourquoi le dernier Scipion l'Africain n'avoit pas honte d'avouer, quoiqu'il n'eût que trente-quatre ans, et qu'il n'eût encore pris ni Carthage ni Numance, qu'à un voyage qu'il avoit fait en Afrique, en qualité d'ambassadeur vers Massinissa et les Carthaginois, il avoit eu un plaisir extrême à voir, de dessus une hauteur où il étoit assis, une bataille qu'ils se donnèrent, non-seulement parce qu'il n'avoit jamais vu combattre deux armées si nombreuses, mais encore parce qu'il l'avoit vu sans danger.

Comme un bel esprit de l'antiquité l'a remarqué excellemment, plusieurs s'exposent à des périls extrêmes, par la seule crainte de ne pouvoir les éviter ; mais le vrai brave est celui qui, toujours prêt d'affronter le danger quand il le faudra, attend sans inquiétude et impatience, qu'il se présente pour le braver.

§ 313. *Pensées de Saint Evremond.*

L'auteur de la nature n'a pas voulu que nous puissions bien connoître ce que nous sommes. Après y avoir rêvé inutilement, on trouve que c'est sagesse de n'y rêver pas davantage, et de se soumettre aux ordres de la providence.

Notre esprit est au-dessus de lui-même, et après qu'il a compris tout l'univers, il ne peut se comprendre.

Il est difficile de pénétrer, par les seules lumières de la raison humaine, si l'âme est immortelle. Il est de notre intérêt de croire son immortalité ; mais il n'est pas aisé de la concevoir.

Un discours sur l'immortalité de l'âme a poussé quelques païens à braver les horreurs de la mort, pour jouir plutôt des félicités de la vie qu'on leur promettoit ; mais quand on en vient à ces termes, ce n'est pas la raison qui nous conduit, c'est la passion qui nous entraîne ; c'est un désir d'être mieux ; c'est une vanité de mourir avec courage, qu'on aime plus que la vie ; c'est une lassitude des maux présens : c'est une espérance des biens futurs, un amour aveugle de la gloire, une maladie, enfin, une fureur qui violente l'instinct naturel et qui nous transporte hors de nous-mêmes.

La mesure du bonheur se doit prendre de celle des passions. Celui qui aura le moins de désirs, d'espérances, et de ces autres sortes d'agitations d'esprit, sera sans doute le plus content.

Il n'y a que deux choses qui méritent raisonnablement les soins du sage ; la première est l'étude de la vertu, qui fait l'honnête homme ; et la seconde, l'usage de la vie, qui le rend content.

Insensés que nous sommes ! nous nous plaignons à toute heure des rigueurs que nous souffrons en naissant, des inquiétudes de notre vie, et des douleurs de notre mort ; cependant nous ajoutons tous les jours de nouveaux maux à ces misères.

Nous vivons au milieu d'une infinité de biens et de maux, avec des sens capables d'être touchés des uns et blessés des autres. Sans tant de philosophie, un peu de raison nous fera goûter les biens aussi doucement qu'il est possible, et nous accommoder aux maux aussi patiemment que nous le pourrons.

C'est une erreur de condamner les plaisirs comme plaisirs, et non pas comme injustes et illégitimes.

On peut admirer la pompe d'une belle ville fort innocemment. On peut goûter les délices des parfums, les douceurs de la musique ; on peut considérer avec plaisir la délicatesse de la peinture, sans violer les lois de la tempérance.

Toutes nos actions n'ont de véritable objet que le plaisir. Sans lui les plus laborieux demeureroient languissans et oisifs. C'est lui seul qui nous fait agir ; c'est lui qui remue tous les corps ; c'est lui qui donne le mouvement à tout l'univers.

Vous pouvez demander pourquoi la vertu combat le plaisir, si le plaisir est le seul bien de la nature : mais si vous regardez la vertu de près, vous verrez que ce n'est pas le plaisir qu'elle combat, mais seulement l'espèce et l'excès du plaisir. Vous verrez encore, que quand elle en combat ou l'espèce ou l'excès, ce n'est même qu'en sa faveur, et pour le rendre ou plus grand ou plus sûr.

La plus grande partie du monde croit que la privation d'un grand bien est un grand mal : la plus saine ne le croit pas. Entre la jouissance et la privation, il n'y a point de milieu ; entre le plaisir et la douleur, il y en a un qui est l'indolence.

Pourquoi veut-on donc que nous tombions du plaisir dans la douleur, comme nous tombons de la jouissance dans la privation ?

La politesse est un mélange de discrétion, de civilité, de complaisance et de circonspection, accompagné d'un air agréable, répandu sur tout ce qu'on dit et ce qu'on fait.

Soit que les femmes soient naturellement plus polies, ou que, pour leur plaire, l'esprit s'élève et s'embellisse, c'est principalement auprès d'elles qu'on apprend la politesse.

C'est un grand secret dans la familiarité d'un commerce, de tourner les hommes, autant qu'on le peut, à leur amour-propre. Quand on sait les rechercher à propos et leur faire trouver en eux des talens dont ils n'avoient pas l'usage, ils nous savent gré de la joie secrète qu'ils sentent de ce mérite découvert, et peuvent d'autant moins se passer de nous, qu'ils en ont besoin pour être agréablement avec eux-mêmes.

Qui veut bien se rendre approbateur et ne se soucie pas d'être approuvé, celui-là oblige doublement, de la louange qu'il donne, et de l'approbation dont il dispense.

On se rend agréable dans la conversation, quand on écoute volontiers et sans jalousie, et qu'on laisse avoir de l'esprit aux autres.

Il n'est pas toujours besoin de la jouissance des plaisirs : si l'on fait un bon

usage de la privation des douleurs, on rend sa condition assez heureuse.

L'état de la vertu n'est pas un état sans peine. Celui de la sagesse est doux et tranquille. La sagesse règne en paix sur nos mouvemens, et n'a qu'à bien gouverner des sujets ; au lieu que la vertu a à combattre des ennemis.

Les erreurs du cœur sont bien plus dangereuses que celles de l'imagination. L'imagination produit des extravagances que le jugement sait corriger ; le cœur nous porte au mal, et nous y attache malgré les lumières du jugement.

On connoît beaucoup mieux la nature des choses par la réflexion, quand elles sont passées, que par leur impression, quand on les sent.

Il y a je ne sais quoi d'héroïque dans la grande libéralité, aussi-bien que dans la grande valeur ; et ces deux vertus ont de la conformité, en ce que la première élève l'âme au-dessus de la considération du bien, comme la seconde pousse le courage au-delà du ménagement de la vie. Mais avec ces beaux et généreux mouvemens, si elles ne sont toutes deux bien conduites, l'une deviendra ruineuse, et l'autre funeste.

Ceux qui se trouvent ruinés par quelque accident de la fortune, sont plaints d'ordinaire de tout le monde ; parce que c'est un malheur dans la condition humaine, à quoi tout le monde est sujet ; mais ceux qui tombent dans la misère par une vaine dissipation, s'attirent plus de mépris que de pitié ; parce que c'est l'effet d'une sottise particulière, dont chacun se tient exempt par la bonne opinion qu'il a de lui-même.

Les vertus de l'homme heureux sont agréables et faciles. Les vertus du malheureux sont difficiles et fâcheuses. L'homme heureux n'a qu'à s'abandonner à ses vertus, et il faut que le malheureux se sacrifie aux siennes.

La plupart des gens regardent les honneurs, les richesses, ou les plaisirs des autres, comme les adultères regardent les femmes d'autrui, en méprisant celles qu'ils possèdent.

On est bien misérable d'aller chercher le chagrin jusque dans l'avenir ; c'est un abîme si profond, que la seule vue est capable d'épouvanter. Jouir du bien présent est un secret très-rare.

Quittons-nous Dieu pour le monde, nous sommes traités d'impies ; quittons-nous le monde pour Dieu, on nous traite d'imbécilles. On nous pardonne aussi peu de sacrifier la fortune à la religion, que la religion à la fortune.

§ 314. *Pensées de J. J. Rousseau.*

1. *Sur le Luxe.*

Le luxe corrompt tout, et le riche qui en jouit et le misérable qui le convoite.

Semblable à ces vents brûlans du midi qui couvrant l'herbe et la verdure d'insectes dévorans, ôtent la subsistance aux animaux utiles, et portent la disette et la mort dans tous les lieux où ils se font sentir, le luxe dans quelque état, grand ou petit, que ce puisse être, pour nourrir une foule de misérables qu'il a faits, accable et mine le laboureur et le citoyen. Sous prétexte de faire vivre les pauvres, qu'il n'eût pas fallu faire, il appauvrit tout le reste et dépeuple l'état tôt ou tard.

A mesure que l'industrie et les arts lucratifs s'étendent et fleurissent, les arts les plus nécessaires, comme l'agriculture, doivent enfin devenir les plus négligés ; d'où il arrive que le cultivateur méprisé, chargé d'impôts nécessaires à l'entretien du luxe, et condamné à passer sa vie entre le travail et la faim, abandonne ses champs pour aller chercher dans les villes le pain qu'il y devroit porter. Les terres restent en friche ; les grands chemins sont inondés de malheureux citoyens devenus mendians ou voleurs, et destinés à finir un jour leur misère sur la roue ou sur le fumier. Tel est l'effet réel qui résulte des progrès de l'industrie et du luxe ; telles sont les causes sensibles de toutes les misères ou l'opulence précipite enfin les nations les plus admirées : c'est ainsi que l'état s'enrichissant d'un côté, s'affoiblit et se dépeuple d'un autre, et que les plus puissantes monarchies, après bien des travaux pour se rendre opulentes et désertes, finissent par devenir la proie des nations pauvres qui succombent à la funeste tentation de les envahir.

La vanité et l'oisiveté qui ont engendré nos sciences, ont aussi engendré le luxe. Le goût du luxe accompagne toujours celui des lettres, et le goût des lettres accompagne souvent celui du luxe.

Le luxe peut être nécessaire pour donner du pain aux pauvres ; mais, s'il

n'y avoit point de luxe, il n'y auroit point de pauvres.

Le luxe sert au soutien des états, comme les cariatides servent à soutenir les palais qu'elle décorent, ou plutôt comme les poutres dont on étaye des bâtimens pourris, et qui souvent achèvent de les renverser. Hommes sages et prudens, sortez de toute maison qu'on étaye.

Le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, et en fait périr cent mille dans nos campagnes. L'argent qui circule entre les mains des riches et des artistes, pour fournir à la superfluité, est perdu pour la subsistance du laboureur ; et celui-ci n'a point d'habit, précisément parce qu'il faut du galon aux autres. Le gaspillage des matières qui servent à la nourriture des hommes, suffit seul pour rendre le luxe odieux à l'humanité. Il faut du jus dans nos cuisines, voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs sur nos tables, voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques, voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.

A ne consulter que l'impression la plus naturelle, il sembleroit que, pour dédaigner l'éclat et le luxe, on a moins besoin de modération que de goût. La symétrie et la régularité plaisent à tous les yeux. L'image du bien-être et la félicité touche le cœur humain qui en est avide ; mais un vain appareil qui ne se rapporte ni à l'ordre ni au bonheur, et n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale, peut-il exciter dans l'esprit du spectateur ? L'idée du goût ? Le goût ne paroît il pas cent fois mieux dans les choses simples, que dans celles qui sont offusquées de richesses ? L'idée de la commodité ? Y a-t-il rien de plus incommode que le faste ? L'idée de la grandeur ? C'est précisément le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je me demande aussitôt pourquoi ce palais n'est pas plus grand. Pourquoi celui qui a cinquante domestiques n'en a-t-il pas cent ? Cette belle vaisselle d'argent, pourquoi n'est elle pas d'or ? Cet homme qui dore son carrosse, pourquoi ne dore-t-il pas ses lambris ? Si ses lambris sont dorés, pourquoi son toit ne l'est-il pas ? Celui qui voulut bâtir une haute tour, faisoit bien de la vouloir porter jusqu'au ciel ; autrement il eût eu beau l'élever, le point où il se fût arrêté n'eût servi qu'à donner de plus loin la preuve de son impuissance.

O homme petit et vain ! montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta misère.

Au contraire, un ordre de choses où rien n'est donné à l'opinion, où son utilité réelle se borne aux vrais besoins de la nature, n'offre pas seulement un spectacle approuvé par la raison, mais qui contente les yeux et le cœur, en ce que l'homme ne s'y voit que sous des rapports agréables, comme se suffisant à lui-même, en ce que l'image de sa foiblesse n'y paroit point, et que ce riant tableau n'excite jamais de réflexions attristantes. Je défie aucun homme sensé de contempler une heure durant le palais d'un prince et le faste qu'on y voit briller, sans tomber dans la mélancolie et déplorer le sort de l'humanité.

2. *Sur les Savans.*

La plupart des savans le sont à la manière des enfans. La vaste érudition résulte moins d'une multitude d'idées que d'une multitude d'images. Les dates, les noms propres, les lieux, tous les objets isolés ou dénués d'idées, se retiennent uniquement par la mémoire des signes ; et rarement se rappelle-t-on quelqu'une de ces choses, sans voir en même-temps le *recto* ou le *verso* de la page où on l'a lue, ou la figure sous laquelle on la vit la première fois. Telle étoit à peu près la science à la mode des siècles derniers. Celle de notre siècle est autre chose ; on n'étudie plus, on n'observe plus, on rêve, et l'on nous donne gravement, pour de la philosophie, les rêves de quelques mauvaises nuits. On me dira que je rêve aussi : j'en conviens ; mais ce que les autres n'ont garde de faire, je donne mes rêves pour des rêves, laissant chercher aux lecteurs s'ils ont quelque chose d'utile aux gens éveillés.

S'il est bon que des grands génies instruisent les hommes, il faut que le vulgaire reçoive leurs instructions : si chacun se mêle d'en donner, qui les voudra recevoir ? " Les boiteux, dit Montagne, " sont mal propres aux exercices du " corps ; et aux exercices de l'esprit les " âmes boiteuses." Mais en ce siècle savant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres. Le peuple reçoit les écrits des sages pour les juger, et non pour s'instruire ; jamais on ne vit tant de Dandins.

La science est, dans la plupart de ceux

qui la cultivent, une monnoie dont on fait grand cas ; qui cependant n'ajoute au bien-être qu'autant qu'on la communique, et n'est bonne que dans le commerce. Otez à nos savans le plaisir de se faire écouter, le savoir ne sera rien pour eux. Ils n'amassent dans le cabinet que pour répandre dans le public. Ils ne veulent être sages qu'aux yeux d'autrui : ils ne se soucieroient plus de l'étude, s'ils n'avoient plus d'admirateurs. C'est ainsi que pensoit Sénèque lui-même : " Si " l'on me donnoit, dit-il, la science à " condition de ne la pas montrer, je " n'en voudrois point." Sublime philosophie, voilà donc ton ouvrage !

Quand je vois un homme épris de l'amour des connoissances, se laisser séduire à leurs charmes, et courir de l'une à l'autre sans savoir s'arrêter, je crois voir un enfant sur le rivage, amassant des coquilles, et commençant par s'en charger ; puis, tenté par celles qu'il voit encore, en rejeter, en reprendre, jusqu'à ce qu'accablé de leur multitude, et ne sachant plus que choisir, il finisse par tout jeter, et retourne à vide.

Ces grands philosophes, qui possèdent toutes les grandes sciences dans un degré éminent, seroient très-surpris d'apprendre qu'ils ne savent rien : mais je serois bien plus surpris moi-même, si ces hommes qui savent tant de choses, savoient jamais celle-là.

3. *Sur les Romans.*

Il faut des spectacles dans les grandes villes, et des romans aux peuples corrompus.

Les romans sont peut-être la dernière instruction qu'il reste à donner à un peuple, assez corrompu pour que toute autre lui soit inutile. Il seroit donc à propos que la composition de ces sortes de livres ne fût permise qu'à des gens honnêtes, mais sensibles, dont le cœur se peignît dans les écrits ; et à des auteurs qui ne fussent pas au-dessus des foiblesses de l'humanité, qui ne montrassent pas tout d'un coup la vertu dans le ciel, hors de la portée des hommes, mais qui la leur fissent aimer, en la peignant d'abord moins austère, et puis, du sein du vice, les y sussent conduire insensiblement.

L'on se plaint que les romans troublent les têtes, je le crois bien. En montrant sans cesse à ceux qui lisent, les prétendus charmes d'un état qui n'est pas le leur, ils les séduisent, ils leur font prendre leur état en dédain, et en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant être ce qu'on n'est pas, on parvient à se croire une autre chose que ce qu'on est, et voilà comment on devient fou. Si les romans n'offroient à leurs lecteurs que des tableaux d'objets qui les environnent, que des devoirs qu'ils peuvent remplir, que des plaisirs de leur condition, les romans ne les rendroient pas fous, ils les rendroient sages, parce qu'ils les instruiroient en les intéressant, et qu'en détruisant les maximes fausses et méprisables des grandes sociétés, ils les attacheroient à leur état. A tous ces titres, un roman, s'il est bien fait, au moins s'il est utile, doit être sifflé, haï, décrié par les gens à la mode, comme un livre plat, extravagant, ridicule, et voilà comment la folie du monde est sagesse.

On lit beaucoup plus de romans dans les provinces qu'à Paris ; on en lit plus dans les campagnes que dans les villes, et ils y font beaucoup d'impression. Mais ces livres qui pourroient servir à la fois d'amusement, d'instruction, de consolation au campagnard, malheureux seulement parce qu'il pense l'être, ne semblent faits, au contraire, que pour le rebuter de son état, en étendant et fortifiant le préjugé qui le lui rend méprisable ; les gens du bel air, les femmes à la mode, les grands, les militaires, voilà les acteurs de tous les romans. Le raffinement du goût des villes, les maximes de la cour, l'appareil du luxe, la morale Epicurienne, voilà les leçons qu'ils prêchent et les préceptes qu'ils donnent. Le coloris des fausses vertus ternit l'éclat des véritables ; le manége des procédés y est substitué aux devoirs réels ; les beaux discours font dédaigner les belles actions ; et la simplicité des bonnes mœurs passe pour grossièreté. Quel effet produiront de pareils tableaux sur un gentilhomme de campagne, qui voit railler la franchise avec laquelle il reçoit ses hôtes, et traiter de brutale orgie la joie qu'il fait régner dans son canton ? Sur sa femme, qui apprend que les soins d'une mère de famille sont au-dessous des dames de son rang ? Sur sa fille, à qui les airs contournés et le jargon de la ville font dédaigner l'honnête et rustique

voisin qu'elle eût épousé ? Tous de concert ne voulant plus être des manans, se dégoûtent de leur village, abandonnent leur vieux château, qui bientôt devient masure, et vont dans la capitale, où le père, avec sa croix de St. Louis, de seigneur qu'il étoit, devient valet, ou chevalier d'industrie. La mère établit un brelan ; la fille attire les joueurs, et souvent tous trois meurent de misère et déshonorés.

§ 315. *Pensées diverses du même.*

Tant de livres d'histoires, de relations, de voyages qu'on imprime, nous font négliger le livre du monde, ou si nous y lisons encore, chacun s'en tient à son feuillet.

On n'est curieux qu'à proportion qu'on est instruit.

L'ignorance n'est un obstacle ni au bien ni au mal : elle est seulement l'état naturel de l'homme.

L'ignorance n'a jamais fait de mal ; l'erreur seule est funeste ; et on ne s'égare point parce qu'on ne sait pas, mais parce qu'on croit savoir.

Naturellement l'homme ne pense guère. Penser est un art qu'il apprend comme tous les autres, et même plus difficilement.

L'étude use la machine, épuise les esprits, détruit la force, endort le courage ; et cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous.

Rien ne conserve mieux l'habitude de réfléchir que d'être plus content de soi que de sa fortune.

Un sot peut réfléchir quelquefois : mais ce n'est jamais qu'après la sottise.

Il n'y a qu'un géomètre et un sot qui puissent parler sans figures.

C'est une chose bien commode que la critique ; car, où l'on attaque avec un mot, il faut des pages pour se défendre.

Il y a peu de phrases qu'on ne puisse rendre absurdes en les isolant. Cette manœuvre a toujours été le talent des critiques subalternes ou envieux.

Il y a une gentillesse de style, qui n'étant point naturelle, ne vient d'elle-même à personne, et marque la prétention de celui qui s'en sert.

Tout observateur qui se pique d'esprit est suspect. Sans y songer, il peut sacrifier la vérité des choses à l'éclat des pensées, et faire jouer sa phrase aux dépens de la justice.

Il y a un certain unisson d'âmes qui s'aperçoit au premier instant, et qui produit bientôt la familiarité.

Le penser mâle des âmes fortes leur donne un idiôme particulier, et les âmes communes n'ont pas la grammaire de cette langue.

Le plus lent à promettre est toujours le plus fidèle à tenir.

C'est un excellent moyen de bien voir les conséquences des choses, que de sentir vivement tous les risques qu'elles nous font courir.

Quelquefois le mystère a su tendre son voile au sein de la turbulente joie et du fracas des festins.

La gourmandise est le vice des cœurs qui n'ont point d'étoffe.

On peut résister à tout, hors à la bienveillance ; et il n'y a pas de moyen plus sûr d'acquérir l'affection des autres, que de leur donner la sienne.

Les cœurs qu'échauffe un feu céleste, trouvent dans leurs propres sentimens une sorte de jouissance pure et délicieuse, indépendante de la fortune et du reste de l'univers.

Les consolations indiscrètes ne font qu'aigrir les violentes afflictions.

C'est surtout la continuité des maux qui rend leur poids insupportable, et l'âme résiste bien plus aisément aux vives douleurs qu'à la tristesse prolongée.

Un cœur malade ne peut guère écouter la raison que par l'organe du sentiment.

Quand l'amour s'est insinué trop avant dans la substance de l'âme, il est bien difficile de l'en chasser ; il en renforce et pénètre tous les traits, comme une eau forte et corrosive.

Un cœur languissant est tendre ; la tristesse fait fermenter l'amour.

Le jargon fleuri de la galanterie est beaucoup plus éloigné du sentiment, que le ton le plus simple qu'on puisse prendre.

Louer quelqu'un en face, à moins que ce ne soit sa maîtresse, qu'est-ce faire autre chose, sinon le taxer de vanité ?

Tout est plein de ces poltrons adroits, qui cherchent, comme on dit, à tâter leur homme, c'est-à-dire à découvrir quelqu'un qui soit encore plus poltron qu'eux, et aux dépens duquel ils puissent se faire valoir.

On ne s'ennuie jamais de son état quand on n'en connoît pas de plus agréa-

ble. De tous les hommes du monde, les sauvages sont les moins curieux ; tout leur est indifférent : ils ne jouissent pas des choses, mais d'eux ; ils passent leur vie à ne rien faire, et ne s'ennuient jamais.

L'homme du monde est tout entier dans son masque. N'étant presque jamais en lui-même, il y est toujours étranger, et mal à son aise quand il est forcé d'y rentrer. Ce qu'il est, n'est rien ; ce qu'il paroît est tout pour lui.

C'est dans les appartemens dorés qu'un écolier va prendre les airs du monde ; mais le sage en apprend les mystères dans la chaumière du pauvre.

Les récompenses sont prodiguées au bel esprit, et la vertu reste sans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux discours, aucun pour les belles actions.

La liberté n'est dans aucune forme de gouvernement ; elle est dans le cœur de l'homme libre : il la porte partout avec lui, l'homme vil porte partout la servitude.

Etre pauvre sans être libre, c'est le pire état où l'homme puisse tomber.

Le démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche.

Il n'y a point d'association plus commune que celle du faste et de la lésine.

Partout où l'on substitue l'utile à l'agréable, l'agréable y gagne presque toujours.

Dans le nord, les hommes consomment beaucoup sur un sol ingrat ; dans le midi, ils consomment peu sur un sol fertile. De là naît une différence qui rend les uns laborieux et les autres contemplatifs. La société nous offre en même lieu l'image de cette différence entre les pauvres et les riches : les premiers habitent le sol ingrat, et les autres le pays fertile.

Je n'ai jamais vu d'homme, ayant de la fierté dans l'âme, en montrer dans son maintien. Cette affectation est bien plus propre aux âmes viles et vaines.

Le meilleur mariage expose à des hasards ; et comme une eau pure et calme commence à se troubler aux approches de l'orage, un cœur timide et chaste ne voit point sans quelque alarme le prochain changement de son état.

Une bonne mère s'amuse pour amuser ses enfans, comme la colombe amollit dans son estomac le grain dont elle veut nourrir ses petits.

Il y a de la peine et non du goût à troubler l'ordre de la nature, à lui arracher des productions involontaires, qu'elle donne à regret dans sa malédiction, et qui, n'ayant ni qualité ni saveur, ne peuvent ni nourrir l'estomac ni flatter le palais. Rien n'est plus insipide que les primeurs ; ce n'est qu'à grands frais qu'un tel riche de Paris, avec ses fourneaux et ses serres chaudes, vient à bout de n'avoir sur sa table que de mauvais légumes et de mauvais fruits. Si j'avois des cerises quand il gèle, et des melons ambrés au cœur de l'hiver, avec quel plaisir les goûterois-je, quand mon palais n'a besoin d'être ni humecté, ni rafraîchi ? Dans les ardeurs de la canicule, le lourd marron me seroit-il fort agréable ? Le préférerois-je sortant de la poêle, à la groseille, à la fraise, et aux fruits désaltérans offerts sur la terre sans tant de soins ? Couvrir sa cheminée au mois de Janvier de végétations forcées, de fleurs pâles et sans odeur, c'est moins parer l'hiver que déparer le printemps ; c'est s'ôter le plaisir d'aller dans les bois chercher la première violette, épier le premier bourgeon, et s'écrier dans un saisissement de joie : Mortels, vous n'êtes pas abandonnés ; la nature vit encore.

Combien d'illustres portes ont des Suisses ou portiers qui n'entendent que par gestes, et dont les oreilles sont dans leurs mains !

Le spectacle du monde, disoit Pythagore, ressemble à celui des jeux Olympiques. Les uns y tiennent boutique, et ne songent qu'à leur profit ; les autres y paient de leur personne, et cherchent la gloire ; d'autres se contentent de voir les jeux, et ceux-là ne sont pas les pires.

Les Orientaux, bien que voluptueux, sont tous logés et meublés simplement : ils regardent la vie comme un voyage, et leur maison comme un cabaret. Cette raison prend peu sur nous autres riches, qui nous arrangeons comme si nous devions vivre toujours.

La chasse endurcit le cœur aussi-bien que le corps ; elle accoutume au sang et à la cruauté. On a fait Diane ennemie de l'Amour, et l'allégorie est très-juste : les langueurs de l'amour ne naissent que dans un doux repos ; un violent exercice étouffe les sentimens tendres.

Dans les bois, dans les lieux champêtres, l'amant, le chasseur sont si diversement affectés, que sur les mêmes objets ils portent des images toutes différentes. Les ombrages frais, les doux asiles du premier, ne sont pour l'autre que des viandis, des forts, des remises; où l'un n'entend que rossignols, que ramage; l'autre, se figure les cors et les cris des chiens : l'un n'imagine que dryades et nymphes ; l'autre que piqueurs, meutes et chevaux.

L'abus de la toilette n'est pas ce qu'on pense; il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui passe six heures à sa toilette, n'ignore point qu'elle n'en sort pas mieux mise que celle qui n'y passe qu'une demi-heure ; mais c'est autant de pris sur l'assommante longueur du temps, et il vaut mieux s'amuser de soi, que de s'ennuyer de tout.

On croit que la physionomie n'est qu'un simple développement des traits déjà marqués par la nature. Pour moi je penserois qu'outre ce développement, les traits du visage d'un homme viennent insensiblement à se former et prendre de la physionomie, par l'impression fréquente et habituelle de certaines affections de l'âme. Ces affections se marquent sur le visage, rien n'est plus certain ; et quand elles tournent en habitudes, elles y doivent laisser des impressions durables. Voilà comment je conçois que la physionomie annonce le caractère, et qu'on peut quelquefois juger de l'un par l'autre, sans aller chercher des explications mystérieuses, qui supposent des connoissances que nous n'avons pas.

Pour vivre dans le monde il faut savoir traiter avec les hommes, il faut connoître les instrumens qui donnent prise sur eux ; il faut calculer l'action et la réaction de l'intérêt particulier dans la société civile, et prévoir si juste les événemens, qu'on soit rarement trompé dans les entreprises, ou qu'on ait du moins toujours pris les meilleurs moyens pour réussir.

Les hommes, ayant des têtes si diversement organisées, ne sauroient être affectés tous également des mêmes argumens. Ce qui paroît évident à l'un, ne paroît pas même probable à l'autre ; l'un par son tour d'esprit, n'est frappé que d'un genre de preuves, l'autre ne l'est que d'un genre tout différent. Tous peuvent bien quelquefois convenir des mêmes choses, mais il est très-rare qu'ils en conviennent par les mêmes raisons : ce qui montre combien la dispute en elle-même est peu sensée. Autant vaudroit vouloir forcer autrui de voir par nos yeux.

Chaque âge a ses ressorts qui le font mouvoir : mais l'homme est toujours le même. A dix ans il est mené par les gâteaux ; à vingt, par une maîtresse ; à trente, par les plaisirs ; à quarante, par l'ambition ; à cinquante, par l'avarice : quand ne court-il qu'après la sagesse?

Si l'on pouvoit prolonger le bonheur de l'amour dans le mariage, on auroit le paradis sur la terre.

Le temps perd pour nous sa mesure, quand nos passions veulent régler son cours à leur gré. La montre du sage est l'égalité d'humeur et la paix de l'âme; il est toujours à son heure et il la connoît toujours.

La meilleure manière de juger de ses lectures, est de sonder les dispositions où elles laissent l'âme. Quelle sorte de bonté peut avoir un livre qui ne porte point ses lecteurs au bien ?

§ 316. *Pensées Morales du même.*

On ne peut réfléchir sur les mœurs, qu'on ne se plaise à se rappeler l'image de la simplicité des premiers temps. C'est un beau rivage paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux et dont on se sent éloigner à regret.

La seule leçon de morale qui convienne à l'enfance et la plus importante à tout âge, est de ne jamais faire de mal à personne. Le précepte même de faire du bien, s'il n'est subordonné à celui-là, est dangereux, faux, contradictoire. Qui est-ce qui ne fait pas du bien ? Tout le monde en fait, le méchant comme les autres ; il fait un heureux aux dépens de cent misérables, et de là viennent toutes nos calamités. Les plus sublimes vertus sont négatives : elles sont aussi les plus difficiles, parce qu'elles sont sans ostentation, et au-dessus même de ce plaisir si doux au cœur de l'homme, d'en renvoyer un autre content de nous. Oh, quel bien fait nécessairement à ses semblables celui d'entre eux, s'il en est un, qui ne leur fait jamais de mal ! de quelle

intrépidité d'âme, de quelle vigueur de caractère il a besoin pour cela! ce n'est pas en raisonnant sur cette maxime, c'est en tâchant de la pratiquer, qu'on sent combien il est grand et pénible d'y réussir.

Le précepte de ne jamais nuire à autrui, emporte celui de tenir à la société humaine le moins qu'il est possible; car dans l'état social le bien de l'un fait nécessairement le mal de l'autre. Ce rapport est dans l'essence de la chose même, et rien ne sauroit le changer. Qu'on cherche sur ce principe lequel est le meilleur, de l'homme social ou du solitaire. Un auteur illustre dit qu'il n'y a que le méchant qui soit seul: moi, je dis qu'il n'y a que le bon qui soit seul. Si cette proposition est moins sentencieuse, elle est plus vraie et mieux raisonnée que la précédente. Si le méchant étoit seul, quel mal feroit-il? C'est dans la société qu'il dresse ses machines pour nuire aux autres.

Il faut étudier la société par les hommes, et les hommes par la société: ceux qui voudront traiter séparément la politique et la morale, n'entendront jamais rien à aucune des deux. En s'attachant d'abord aux relations primitives, on voit combien les hommes en doivent être affectés, et quelles passions en doivent naître. On voit que c'est réciproquement par le progrès des passions, que ces relations se multiplient et se resserrent. C'est moins la force des bras que la modération des cœurs qui rend les hommes indépendans et libres. Quiconque désire peu de chose, tient a peu de gens: mais confondant toujours nos vains désirs avec nos besoins physiques, ceux qui ont fait de ces derniers les fondemens de la société humaine, ont toujours pris les effets pour les causes, et n'ont fait que s'égarer dans tous leurs raisonnemens.

Il n'y a point de connoissance morale qu'on ne puisse acquérir par l'expérience d'autrui, ou par la sienne. Dans le cas où cette expérience est dangereuse, au lieu de la faire soi-même, on tire sa leçon de l'histoire.

N'allons pas chercher dans les livres des principes et des règles que nous trouverons plus sûrement au dedans de nous. Laissons là toutes les vaines disputes des philosophes sur le bonheur et sur la vertu; employons à nous rendre bons et heureux le temps qu'ils perdent à chercher comment on doit l'être, et proposons-nous de grands exemples à imiter plutôt que de vains systèmes à suivre.

Celui qui a tâché de vivre de manière à n'avoir pas besoin de songer à la mort, la voit venir sans effroi. Qui s'endort dans le sein d'un père n'est pas en souci du réveil.

On diroit aux murmures des impatiens mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, et qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. Oh, soyons bons premièrement, et puis nous serons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la lice, disoit Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés; c'est après qu'ils l'ont parcourue.

Le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique.

La paix de l'âme consiste dans le mépris de tout ce qui peut la troubler.

Si c'est la raison qui fait l'homme, c'est le sentiment qui le conduit.

Les grandeurs du monde corrompent l'âme; l'indigence l'avilit.

La tristesse attendrit l'âme, une profonde affliction l'endurcit.

On perd tout le temps qu'on peut mieux employer.

C'est un second crime de tenir un serment criminel.

Un état permanent est-il fait pour l'homme? Non, quand on a tout acquis il faut perdre; ne fût-ce que le plaisir de la possession qui s'use par elle.

Les chagrins et les peines peuvent être comptés pour des avantages en ce qu'ils empêchent le cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne sait pas quelle douceur c'est de s'attendrir sur ses propres maux et sur ceux des autres. La sensibilité porte toujours dans l'âme un certain contentement de soi-même, indépendant de la fortune et des événemens.

Nul ne peut être heureux, s'il ne jouit de sa propre estime.

Si la véritable jouissance de l'âme est dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui sans être forcé de se haïr lui-même?

Il n'y a d'asile sûr que celui où l'on peut échapper à la honte et au repentir.

Les mauvaises maximes sont pires que les mauvaises actions. Les passions

déréglées inspirent les mauvaises actions; mais les mauvaises maximes corrompent la raison même, et ne laissent plus de ressource pour revenir au bien.

L'amour-propre est un instrument utile, mais dangereux ; souvent il blesse la main de celui qui s'en sert, et fait rarement du bien sans mal.

L'abus du savoir produit l'incrédulité. Tout savant dédaigne le sentiment vulgaire ; chacun en veut avoir un à soi. L'orgueilleuse philosophie mène à l'esprit fort, comme la fausse dévotion au fanatisme.

L'intérêt particulier nous trompe; il n'y a que l'espoir du juste qui ne trompe point.

Tel est le sort de l'humanité : la raison nous montre le but, et les passions nous en écartent.

Tout est source de mal au-delà du nécessaire physique. La nature ne nous donne que trop de besoins ; et c'est au moins une très-haute imprudence de les multiplier sans nécessité et de mettre ainsi son âme dans une plus grande dépendance.

Le premier pas vers le vice est de mettre du mystère aux actions innocentes ; et quiconque aime à se cacher, a tôt ou tard raison de se cacher. Un seul précepte de morale peut tenir lieu de tous les autres ; c'est celui-ci : " Ne fais, ni " ne dis jamais rien que tu ne veuilles " que tout le monde voie et entende ;" et pour moi, j'ai toujours regardé comme le plus estimable des hommes, ce Romain qui vouloit que sa maison fût construite de manière qu'on vît tout ce qui s'y faisoit.

C'est le dernier degré de l'opprobre de perdre avec l'innocence le sentiment qui la faisoit aimer.

Il y a des objets si odieux, qu'il n'est pas même permis à l'homme d'honneur de les voir. L'indignation de la vertu ne peut supporter le spectacle du vice.

Le sage observe le désordre public qu'il ne peut arrêter, il l'observe, et montre sur son visage attristé la douleur qu'il lui cause : mais quant aux désordres particuliers, il s'y oppose, ou détourne les yeux, de peur qu'ils ne s'autorisent de sa présence.

Les illusions de l'orgueil sont la source de nos plus grands maux ; mais la contemplation de la misère humaine rend le sage toujours modéré. Il se tient à sa place ; il ne s'agite point pour en sortir ; il n'use point inutilement ses forces pour jouir de ce qu'il ne peut conserver ; et les employant toutes à bien posséder ce qu'il a, il est en effet plus puissant et plus riche de tout ce qu'il désire de moins que nous. Etre mortel et périssable ! irai-je me former des nœuds éternels sur cette terre, où tout change, où tout passe et dont je disparoîtrai demain ?

La patience est amère, mais son fruit est doux.

Il faut une âme saine pour sentir les charmes de la retraite.

Une âme saine peut donner du goût à des occupations communes, comme la santé du corps fait trouver bons les alimens les plus simples.

L'esprit s'étrécit à mesure que l'âme se corrompt.

Quiconque rougit est déjà coupable : la vraie innocence n'a honte de rien.

Tout ce qui tient à l'homme se sent de sa caducité ; tout est fini, tout est passager dans la vie humaine, et quand l'état qui nous rend heureux duroit sans cesse, l'habitude d'en jouir nous en ôteroit le goût. Si rien ne change au-dehors, le cœur change ; le bonheur nous quitte, ou nous le quittons.

Souvent l'injustice et la fraude trouvent des protecteurs ; jamais elles n'ont le public pour elles : c'est en ceci que la voix du peuple est la voix de Dieu.

§ 317. *Pensées de Voltaire.*

Il ne faut songer qu'à vivre avec soi-même et avec ses amis, et non à s'établir une seconde existence très-chimérique dans l'esprit des autres hommes. Le bonheur ou le malheur est réel, et la réputation n'est qu'un songe.

Les disputes des gens de lettres ne servent qu'à faire rire les sots aux dépens des gens d'esprit, et à déshonorer les talens qu'on devroit rendre très-respectables.

Il ne faut point se hâter quand on veut bien faire. L'imagination harcelée et gourmandée devient rétive. J'attendrai le moment de l'inspiration.

Un beau spectacle bien varié, des fêtes brillantes, beaucoup d'airs, peu de récitatif, des actes courts, c'est là ce qui me plaît dans un opéra.

Telle est l'injustice des hommes : ils punissent comme un crime l'envie de

leur plaire, quand cette envie n'a pas réussi.

La multitude des lois est dans un état, ce qu'est le grand nombre des médecines, signe de maladie et de foiblesse.

Le défaut de la plupart des livres est d'être trop longs : si on avoit la raison pour soi, on seroit court.

Les hommes d'une imagination forte parlent avec une autorité despotique ; les ignorans et les foibles écoutent avec une admiration servile ; les bons esprits examinent.

Les hommes se trompent : les grands hommes avouent qu'ils se sont trompés.

Vous me faites tourner la tête, de me dire qu'il ne faut point de tours familiers. Ah ! mon ami, ce sont les ressorts du sublime. Quelque ton que l'on prenne, si on ne mêle pas quelque repos à ses écarts, tout est perdu. L'uniformité du sublime dégoûte. Mon cher ami, sans variété, jamais de beauté. Etre toujours admirable, c'est être ennuyeux ; qu'on me critique, mais qu'on me lise.

Rien n'est si rare que le beau naturel.

Le plus grand écueil des arts dans le monde, c'est ce qu'on appelle les lieux communs.

Rien ne fait plus d'honneur qu'une amitié courageuse.

Il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit, qu'on retient malgré soi.

Les paresseux ne font jamais que des gens médiocres, en quelque genre que ce puisse être.

J'aime les belles-lettres pour elles-mêmes ; elles me seront éternellement chères, quelques ennemis qu'elles m'aient attirés, Cesserai-je d'aimer des fruits délicieux, parce que des serpens ont voulu les infecter de leur venin ?

Les infamies de tant de gens de lettres ne m'empêchent point du tout d'aimer la littérature : je suis comme les vrais dévots, qui aiment toujours la religion, malgré les crimes des hypocrites.

La circonspection est une belle chose ; mais en vers, elle est bien triste. Etre raisonnable et froid, c'est presque tout un : cela n'est pas à l'honneur de la raison.

On n'a fait que l'histoire des rois, mais on n'a point fait celle de la nation. Il semble que pendant quatorze cents ans, il n'y ait eu dans les Gaules que des rois, des ministres et des généraux : mais nos lois, nos mœurs, nos coutumes, notre esprit, ne sont-ils donc rien?

Il y a une chose qui me fait de la peine, mon cher ami, et je vous la dirai ; c'est que le gros de notre nation n'a point d'esprit.

J'aimé à voir les maîtres de l'état simples citoyens. Il y a des partis, et il faut bien qu'il y en ait dans une république ; mais l'esprit de parti n'ôte rien à l'amour de la patrie, et je vois de grands hommes opposés à de grands hommes.

Plus les hommes sont méchans, plus la vertu est précieuse ; et l'amitié m'a toujours paru la première de toutes les vertus, parce qu'elle est la première de nos consolations.

Qui parle long-temps, parle trop, sans doute. Je ne connois aucun discours oratoire où il n'y ait des longueurs. Tout art a son endroit foible. Quelle tragédie est sans remplissage ! quelle ode sans strophes inutiles ? mais quand le bon domine, il faut être satisfait.

Ah ! maudites araignées, vous déchirerez-vous toujours, au lieu de faire la soie ?

Comptez que jamais les petits détails n'ajouteront aux succès d'une tragédie ; c'est pour l'impression qu'il faut être sévère. L'exactitude, la correction du style, l'élégance continue, voilà ce qu'il faut pour le lecteur ; mais l'intérêt et la situation sont tout ce que demande le spectateur.

Le mieux qu'on puisse faire, quand les hommes sont déchaînés, c'est de se tenir à l'écart.

Les jours d'une première représentation sont de vraies assemblées du peuple ; on ne sait jamais si on couronnera son homme, ou si on le lapidera.

Il ne faut pas se fâcher contre ceux qui ne peuvent pas nuire.

Dans quel pays ne trouve-t-on pas des hommes insociables avec lesquels il faut vivre ?

Il n'y a guère que du vide dans les choses de ce monde, mais il y en a moins dans l'étude qu'ailleurs ; elle est une grande ressource dans tous les temps, et nourrit l'âme jusqu'au dernier moment.

On ne sait comment faire avec le public. Il n'y a qu'un seul secret pour lui plaire de son vivant, c'est d'être souverainement malheureux.

Le François est de tous les peuples celui qui se plaît le plus à écraser ceux qui le servent, dans quelque genre que ce puisse être.

On dit toujours, quand on voit de ces morts prématurées, que la vie est un songe, que les hommes ne sont que des ombres passagères, qu'il ne faut pas compter sur un moment. On le dit, et puis on agit et on fait des projets, comme si on étoit immortel.

Je maintiens que les femmes ont plus de courage que les hommes.

Je connois mon public. L'enthousiasme passé, il n'y a que l'amitié qui reste. Aujourd'hui on bat des mains, demain on se refroidit, après demain on lapide.

Nous semblons des ballons que la main du sort pousse sans cesse et d'une manière irésistible : nous faisons deux ou trois bonds, les uns sur du marbre, les autres sur du fumier, et puis nous disparoissons pour jamais. Tout bien calculé, voilà notre lot.

Le bonheur domestique est à la longue le plus solide et le plus doux.

Avez-vous affaire à l'amour-propre et à l'intérêt? Vous avez beau avoir rendu les plus grands services, vous aurez réchauffé dans votre sein des vipères.

Je conviens avec vous que la vie n'est pas bonne à grand'chose. Nous ne la supportons que par la force d'un instinct presque invincible que la nature nous a donné. Elle a ajouté à cet instinct le fond de la boîte de Pandore, l'espérance.

Le sort de quiconque sert le public de sa plume n'est pas heureux. Le président de Thou fut persécuté ; Corneille et la Fontaine moururent dans des greniers ; Molière fut enterré à grand'peine ; Racine mourut de chagrin ; Rousseau dans le bannissement ; moi, dans l'exil ; mais Moncrif a réussi, et cela console.

Je me suis aperçu à la longue que tout ce qu'on dit et tout ce qu'on fait ne vaut pas la peine de sortir de chez soi. La maladie ne laisse pas d'avoir de grands avantages : elle délivre de la société.

Toutes les affaires sont longues.... Tout mal arrive avec des ailes, et s'en retourne en boîtant. Prendre patience est assez insipide : vivre avec ses amis, et laisser aller le monde comme il va, seroit chose fort douce ; mais chacun est entraîné comme de la paille dans un tourbillon de vent.

J'ai toujours envisagé la retraite comme le port où il faut se réfugier après les orages de la vie. La retraite est le seul parti convenable à un homme détrompé du monde.

Il faut bien du temps pour faire revenir les hommes. Les talens ne sont point faits pour rendre heureux.

Il est bon d'avoir abandonné entièrement son ouvrage pendant quelques mois ; c'est la seule manière de dissiper cette malheureuse séduction et ce nuage qui fait voir trouble.

Je sais qu'il est beau d'être modeste ; mais il ne faut pas être indifférent sur la gloire..... Je ne vois pas pourquoi ceux qui rendent service à la patrie n'en seroient pas payés de leur vivant. Salomon dit que les morts ne jouissent de rien, et il faut jouir.

J'ai été indigné et ennuyé de la manière dont on a presque toujours écrit les grandes histoires chez nos modernes. L'histoire des mœurs et de l'esprit humain a toujours été négligée.

C'est une belle chose que la tranquillité ! oui, mais l'ennui est de sa connoissance et de sa famille.

Histoire générale. Je m'amuse à parcourir les petites maisons de l'univers ; il y a peut-être de la folie à cela, mais elle est instructive. L'histoire des dates, des généalogies, des villes prises et reprises a son mérite ; mais l'histoire des mœurs vaut mieux à mon gré.

Le droit des gens est devenu une chimère ; mais le droit du plus fort n'en est pas une.

Malheur aux barbares jaloux, à qui Dieu a refusé un cœur et de oreilles.

Il faut qu'un homme de lettres se prépare à passer sa vie entre la calomnie et les sifflets.

Les sottises présentes occupent toujours tout le monde, et les sottises passées n'amusent qu'un très-petit nombre de gens oisifs.

Je ne sors jamais de chez moi, et je m'en trouve bien : on a tous ses momens à soi, et la vie est si courte, qu'il n'en faut pas perdre un quart-d'heure.

Dans les compagnies, ce ne sont pas toujours les plus vertueux et les plus sensés qui prédominent.

La société subsiste de contradictions.

L'homme en général est un animal

bien lâche ; il voit tranquillement dévorer son prochain, et semble content, pourvu qu'on ne ne le dévore pas Il regarde encore ces boucheries avec le plaisir de la curiosité.

Il y a de terribles malheurs sur la terre, pendant que ceux qu'on appelle heureux son dévorés de passions ou d'ennui.

Ce n'est pas la peine d'être imitateur : il faut se taire en tout genre, quand on n'a rien de nouveau à dire.

Les choses dans ce monde prennent des faces bien différentes. Tout ressemble à Janus ; tout, avec le temps, a un double visage.

Il ne faut pas de verbiage pour les hommes en place. On donne à la Chine vingt coups de lattes à ceux qui écrivent au ministre des lettres trop longues et du galimatias.

Il y a bien de l'arbitraire dans la musique. Les oreilles que Cicéron appelle *superbes*, sont bien capricieuses. Il n'en est pas ainsi du cœur ; c'est un juge infaillible, et quand il est ému dans une tragédie, toutes les critiques n'ont qu'a se taire.

Si la nature ne m'avoit pas donné deux antidotes excellens, l'amour du travail et la gaieté, il y a long temps que je serois mort de désespoir.

On ne sait plus où se fourrer pour être bien. Je sais qu'il faut s'accommoder de tout ; mais cela n'est pas aussi aisé qu'on diroit bien.

Vous me mandez que vous vous ennuyez, et moi, je vous réponds que j'enrage. Voilà les deux pivots de la vie, de l'insipidité ou du trouble.

Je ne sais comment il arrive que les compagnies disent et font de plus énormes sottises que les particuliers : c'est peut-être parce qu'un particulier a tout à craindre, et que les compagnies ne craignent rien. Chaque membre rejète le blâme sur son confrère.

Le seul secret de faire contribuer sans murmure, est de montrer le bon usage qu'on a fait des contributions.

On doit mépriser les critiques : mais il faut confondre les calomniateurs.

Les langages, à mon gré, sont comme les gouvernemens : les plus parfaits sont ceux où il y a moins d'arbitraire.

Il faut avouer que la vie ressemble au festin de Damoclès, le glaive est toujours suspendu.

Nous serons long-temps fous et insensibles au bien public. On fait de temps en temps quelques efforts, et on s'en lasse le lendemain. La constance, le nombre d'hommes nécessaires et l'argent manquent pour tous les grands établissemens. Chacun vit pour soi. Sauve qui peut est la devise de chaque particulier.

Il ne reste dans la mémoire des hommes que les événemens qui ont fait de grandes révolutions.

Dès qu'il s'agit de rendre service, il faut songer que la vie est courte, et qu'il n'y a pas un moment à perdre.

Ceux que nous avons obligés une fois, semblent avoir des droits sur nous, et lorsque nous nous retirons d'eux, ils se croient offensés.

Il y a long-temps que je suis accoutumé à voir grossir des objets fort minces. La sottise, la calomnie, et la renommée, leur très-humble servante, grossissent tout.

Les sermons du père Massillon sont un des plus agréables ouvrages que nous ayons dans notre langue. J'aime à me faire lire à table ; les anciens en usoient ainsi ; je suis très-ancien. Je suis d'ailleurs un adorateur très-zélé de la divinité, j'ai toujours été opposé à l'athéisme. J'aime les livres qui exhortent à la vertu, depuis Confucius jusqu'à Massillon, et sur cela on n'a rien à me dire, qu'à m'imiter. Si tous les conseils des rois de l'Europe étoient assemblés pour me juger sur cet article, je leur tiendrois le même langage, et je leur conseillerois la lecture à dîner, parce qu'il en reste toujours quelque chose, et qu'il ne reste rien du tout des propos frivoles qu'on tient dans ces repas, tant à Rome qu'à Paris.

Vous savez que je me fais toujours lire pendant mon dîner. On m'a lu un éloge de Molière, qui durera autant que la langue Françoise ; c'est le Tartuffe.

Nos petits enfans s'étonneront un jour que la France ait été composée de provinces, devenues par la législation même ennemies les unes des autres.

La confiscation dans tous les cas est-elle autre chose qu'une rapine, et si bien rapine, que ce fut Sylla qui l'inventa ?

On n'attrappe jamais le repos après lequel tout le monde soupire : le repos n'est que dans le tombeau.

Je ne crois pas entre nous, que les eaux, de quelque nature qu'elles soient, puissent faire du bien, mais je crois que l'eau pure en fait beaucoup, et le régime encore davantage. Les voyages des eaux ont été inventés par des femmes qui s'ennuyoient chez elles.

Les vraies richesses sont chez nous ; elles sont dans notre industrie : je vois cela de mes yeux. Mon bled nourrit tous mes domestiques ; mon mauvais vin qui n'est point malfaisant les abreuve ; mes vers à soie me donnent des bas : mes abeilles me fournissent d'excellent miel et de la cire : mon chanvre et mon lin me fournissent du linge. On appelle cette vie patriarchale ; mais jamais patriarche n'eut de grange telle que la mienne, et je doute que les poulets d'Abraham fussent meilleurs que les miens. La terre et le travail sont la source de tout, et il n'y a point de pays qu'on ne puisse bonifier.

La métaphysique n'est d'ordinaire que le roman de l'âme ; et ce roman n'est pas si amusant que celui des Mille et Une Nuits.

Quand on a bien cherché le bonheur, on ne le trouve jamais que dans sa propre maison.

Le cardinal de Fleuri ne pouvoit souffrir qu'on aimât l'aimable Fénélon. J'eus l'imprudence de lui demander un jour s'il faisoit lire au roi le Télémaque ? Il rougit, et me répondit qu'il faisoit lire de meilleures choses, et il ne me le pardonna jamais.

J'aurois voulu qu'on donnât pour sujets des prix, non des éloges dans lesquels il y a toujours de la déclamation, de l'exagération, et qui par là ne passeront jamais à la postérité, mais des jugemens sur les grands hommes, à la manière de Plutarque. Dites-moi pourquoi, depuis Bossuet et Fléchier, nous n'avons pas eu de bonnes oraisons funèbres ? Est-ce la faute des morts ou des vivans ? Les pièces qui pèchent par le sujet et par le style sont ordinairement sifflées.

§ 318. *Pensées de Trublet.*

1. *Sur les Pensées.*

Quelle consolation pour ceux qui aiment les lettres, quel secours pour les auteurs, si les grands hommes qui sont morts, sans avoir composé les ouvrages qu'ils méditoient, avoient jeté sur le papier comme M. Pascal, quelques-unes des pensées qu'ils devoient y faire entrer, et surtout ces principales pensées qui devoient être la base de tout l'édifice !

Souvent ce qu'il y a de meilleur dans un ouvrage, ce sont ces premières idées, ces pensées qu'on a trouvées en soi sans les chercher, et qui ont été l'occasion de l'entreprendre.

En général, ne seroit-il pas bien à souhaiter que tous ceux qui savent penser, ne laissassent perdre aucune des bonnes pensées qui s'offrent à eux dans la lecture, dans la méditation, dans la conversation ? Ceux qui composent des ouvrages suivis, trouveroient d'amples provisions dans ce qu'ils auroient ainsi recueilli peu à peu, et presque sans effort.

Combien le hasard n'amène-t-il pas de pensées sur une matière, qu'on ne peut plus retrouver, quand on veut écrire sur cette matière ! Il y a d'heureux momens dans la vie qui ne reviennent point. D'ailleurs, la chaleur de la conversation, et les idées des autres, font quelquefois naître des pensées qu'on chercheroit inutilement dans le cabinet, et à tête reposée.

Il y a long-temps qu'on crie contre la multitude des livres ; mais on convient aussi, et il est comme passé en proverbe, qu'il n'y en a point où il n'y ait quelque chose de bon. Il seroit donc à souhaiter qu'on en supprimât les trois quarts ; après en avoir extrait ce qui méritoit d'être conservé. Ce seroit un livre très-curieux, s'il étoit bien fait, qui auroit pour titre : *Extrait des livres qu'on ne lit point.* Mais qui entreprendra un pareil travail ? Outre qu'il seroit très-pénible, très-long et très-ennuyeux, il faudroit encore, pour y bien réussir, sinon ce qu'on appelle proprement des talens, du moins des qualités presque aussi rares que les talens mêmes. Cependant il reviendroit peu de gloire de la plus heureuse exécution. Voilà pourquoi il n'y a guères de bons livres plus rares que les bonnes compilations.

La manière d'écrire par pensées détachées est, à certains égards, d'un grand secours pour la mémoire. Le moyen de bien retenir ce qu'il y a de plus essentiel dans un ouvrage d'une certaine étendue, c'est de le réduire en maximes, en sentences, en plusieurs articles.

L'esprit n'aime pas à être trop long-temps occupé du même objet ; mais il n'aime pas non plus à passer trop rapidement d'objets en objets qui n'ont entre eux aucun rapport.

On quitte et on reprend un livre de pensées détachées, quand on le veut : c'est une commodité. Mais on n'en continue pas la lecture tant qu'on le veut ; elle n'attache pas assez, elle fatigue même.

2. *Sur la Raillerie.*

Tel railleur n'est que vain, et n'est point malin : il ne veut que dire un bon mot, et n'a point intention d'offenser. Cependant comme il ne peut pas ne pas voir qu'il offense, il est toujours vrai qu'il est plus vain que bon, et qu'il a plus d'envie de montrer de l'esprit, que de crainte de blesser les autres.

La raillerie est doublement injuste, lorsqu'elle est impolie et lorsqu'elle porte à faux.

La raillerie porte à faux, non-seulement lorsqu'on raille quelqu'un sur un défaut qu'il n'a point, ce qui n'arrive guère, mais encore lorsqu'on cherche à faire paroître ridicule ce qui ne l'est point ; et cela arrive fort souvent.

Les railleries les plus offensantes sont celles qui sont à la fois les plus justes et les plus ingénieuses.

Comme les railleurs sont les plus sensibles à la raillerie, lorsqu'ils ne peuvent la repousser, ou attaquer à leur tour, l'esprit railleur est encore plus haï par ceux qui l'ont, que par ceux qui ne l'ont pas.

Personne ne hait plus un bon railleur qu'un moins bon.

Un talent supérieur au nôtre, et qui s'exerce à nos dépens, nous paroît doublement haïssable.

Et voilà ce qui rend les railleurs inexcusables. Par le mal qu'ils sentent, ne connoissent-ils pas celui qu'ils font ? S'il y avoit un railleur insensible à la raillerie, je l'excuserois peut-être.

Je me trompe : je ne l'excuserois point encore, du moins s'il est bon railleur ; car s'il l'est, il a de l'esprit et il connoît l'homme. Il sait donc que la raillerie doit blesser les autres, quoiqu'elle ne le blesse point lui-même. Il sait qu'ils ne lui ressemblent pas.

Il n'y a personne qui ne sache bien que tout railleur est détesté, et à proportion qu'il raille plus ingénieusement. Cependant ce qu'il y a peut-être de plus difficile, de plus beau, je dirois volontiers, de plus héroïque, c'est de ne railler jamais malgré beaucoup de penchant et de talent pour la raillerie, surtout si l'on n'a guère d'autre talent.

3. *Sur les Ouvrages d'Agrément.*

Les excellens ouvrages de pur agrément sont peut-être plus rares aujourd'hui qu'ils ne l'étoient dans le dernier siècle, mais il y a plus d'agrément dans les ouvrages d'instruction. Peu de nos beaux esprits sont hommes de génie ; mais plusieurs de nos savans et de nos philosophes sont de très-beaux esprits.

Le génie de l'agrément semble avoir abandonné, et, pour ainsi dire, dédaigné les écrivains agréables et frivoles, pour passer aux écrivains solides et profonds.

Il y a bien de l'arbitraire dans ce qu'on appelle goût, et même dans ce qu'on appelle génie. Il y en a beaucoup moins à l'égard de ce qu'on appelle jugement, quoiqu'il y en ait encore.

Les ouvrages mêlés de grandes beautés et de grands défauts, sont sujets à être trop estimés par les uns et trop peu par les autres.

Avec moins de goût, d'esprit et de connoissances, nos ouvrages nouveaux sont quelquefois mieux jugés en province qu'à Paris, à cause des partis et des cabales de la capitale.

On a plus de goût et de lumière à Paris, mais on a plus d'impartialité en province.

L'utilité et l'agrément sont les deux caractères d'un bon ouvrage : mais l'utilité fait elle-même partie de l'agrément ; car c'en est un que d'être utile. Cet agrément et cette utilité sont les deux ailes, si l'on peut s'exprimer ainsi, sur lesquelles un bon ouvrage est porté au-delà du temps.

Les bibliothèques sont l'image du monde, où le nombre des fripons et des sots l'emporte de beaucoup sur celui des honnêtes gens et des gens d'esprit.

On lit certains livres comme on fait des visites de cérémonie aux grands. Avec ceux-ci ce ne sont que respects, complimens, éloges ; mais on s'ennuie et la visite est courte. On veut avoir vu ces grands, ne fût-ce que pour se vanter de les avoir vus. Ensuite on revient à

ses amis qu'on respecte, mais qu'on aime davantage, et avec qui les heures passent rapidement.

4. Sur la Poésie et les Poëtes.

Il n'y a point d'ouvrages exempts de fautes, mais ceux des poëtes le sont encore moins que les autres. Ce qui domine et doit dominer en effet dans les vrais poëtes, c'est l'imagination ; source par elle même de grandes beautés et de grands défauts.

Quelqu'un disoit assez plaisamment, " Dieu nous garde d'un poëme par- " fait !"

Où il n'y a rien à reprendre, il n'y a communément rien à admirer.

Nous n'avons point de poëte qui ait plus de génie, plus de force, plus d'élévation que Corneille ; plus d'harmonie et d'images que Despréaux et Rousseau ; plus de goût, plus de justesse et plus de sentiment que Racine ; plus d'imagination, plus de feu et plus de grâces que Voltaire.

Si j'avois à nommer celui de nos poëtes que j'aime, que j'estime et que j'admire davantage, je nommerois la Fontaine, et j'en donnerois pour raison qu'à autant de naïveté, de gaîté et de bon sens, aucun autre poëte n'a joint autant de délicatesse et de finesse.

Quoique j'estime beaucoup les vers de Voltaire et en particulier sa Henriade et plusieurs de ses tragédies, j'y renoncerois sans peine pour autant d'ouvrages en prose, aussi beaux et aussi travaillés, que plusieurs de ses ouvrages en vers. Quant à ses pièces fugitives, je suis charmé de les avoir, et aucun ouvrage en prose ne m'en dédommageroit. C'est là que les vers sont bien placés ; voilà leur véritable emploi, et peut-être le principal talent de Voltaire. Du moins personne ne lui conteste la grande supériorité en ce genre, et une supériorité vraiment originale.

5. Sur la Composition des Ouvrages d'Esprit.

La plupart de ceux qui sont dans l'habitude d'écrire, n'aiment pas à lire : cela ne les occupe pas assez vivement ; et il faut qu'une lecture soit très-piquante pour ne leur paroître pas insipide, en comparaison de la composition. Indépendamment de l'amour-propre, on s'amuse bien davantage avec son propre esprit qu'avec celui d'autrui.

On peut dire de la composition, comme de la vertu, qu'elle est à elle-même sa récompense, par le plaisir qui l'accompagne.

6. Sur l'Homme.

Une demi-connoissance des hommes dégoûte de vivre avec eux ; une connoissance plus étendue fait cesser ce dégoût, ou du moins le diminue beaucoup : 1°. en donnant de l'indulgence : 2°. en apprenant les moyens de tirer parti des hommes, malgré leurs défauts et leurs vices.

J'ai lu dans quelques livres nouveaux que la morale a fait de nos jours de grands progrès ; mais j'y ai lu ensuite, du moins en termes équivalens, qu'il n'y a point de morale : plaisans progrès en un sens, mais bien tristes en un autre.

Ce qui a le plus contribué à décrier les poëtes du côté du cœur, c'est que de tout temps plusieurs ont été ou flatteurs ou satiriques, ou impies ou obscènes. Mais quelque talent qu'eût d'ailleurs un poëte, que penser de lui, s'il réunissoit tous ces caractères.

L'Abbé Trublet.

§ 319. *Pensées et Maximes de Chamfort.*

1. *Maximes générales.*

Il y a, on ne peut le nier, quelques grands caractères dans l'histoire moderne ; et on ne peut comprendre comme ils se sont formés, ils y semblent comme déplacés. Ils y sont comme des cariatides dans un entresol.

Les fripons ont toujours un peu besoin de leur honneur, à peu près comme les espions de police qui sont payés moins cher quand ils voient moins bonne compagnie.

Il faut convenir qu'il est impossible de vivre dans le monde, sans jouer de temps en temps la comédie. Ce qui distingue l'honnête homme du fripon, c'est de ne la jouer que dans les cas forcés et pour échapper au péril, au lieu que l'autre va au devant des occasions.

On fait quelquefois dans le monde un raisonnement bien étrange. On dit à un homme en voulant récuser son témoignage en faveur d'un autre homme :

c'est votre ami. Eh, morbleu, c'est mon ami, parce que le bien que j'en dis est vrai, parce qu'il est tel que je le peins. Vous prenez la cause pour l'effet, et l'effet pour la cause. Pourquoi supposez-vous que j'en dis du bien, parce qu'il est mon ami, et pourquoi ne supposez-vous pas plutôt qu'il est mon ami, parce qu'il y a du bien à en dire ?

Il faut qu'un honnête homme ait l'estime publique sans y avoir pensé, et, pour ainsi dire, malgré lui. Celui qui l'a cherchée donne sa mesure.

On croit le sourd malheureux dans la société. N'est-ce pas un jugement prononcé par l'amour-propre de la société qui dit : Cet homme-là n'est-il pas trop à plaindre de n'entendre pas ce que nous disons ?

La pensée console de tout et remédie à tout. Si quelquefois elle vous fait du mal, demandez-lui le remède du mal qu'elle vous a fait, et elle vous le donnera.

Je ne suis pas plus étonné de voir un homme fatigué de la gloire, que je ne le suis d'en voir un autre importuné du bruit qu'on fait dans son antichambre.

J'ai vu dans le monde, qu'on sacrifioit sans cesse l'estime des honnêtes gens à la considération, et le repos à la célébrité.

Combien de militaires distingués, combien d'officiers généraux sont morts, sans avoir transmis leurs noms à la postérité, en cela moins heureux que Bucéphale, et même que le dogue Espagnol Bérécillo, qui dévoroit les Indiens de St. Domingue, et qui avoit la paye de trois soldats !

On souhaite la paresse d'un méchant et le silence d'un sot.

Il y a des sottises bien habillées, comme il y a des sots très-bien vêtus.

Vous demandez comment on fait fortune. Voyez ce qui se passe au parterre d'un spectacle, le jour où il y a foule ; comme les uns restent en arrière, comme les premiers reculent, comme les derniers sont portés en avant. Cette image est si juste que le mot qui l'exprime a passé dans le langage du peuple. Il appelle faire fortune, *se pousser*. *Mon fils, mon neveu se poussera*. Les honnêtes gens disent, *s'avancer, avancer, arriver*, termes adoucis, qui écartent l'idée accessoire de force, de violence, de grossièreté, mais qui laissent subsister l'idée principale.

Dans les grandes choses, les hommes se montrent comme il leur convient de se montrer ; dans les petites, ils se montrent comme ils sont.

Un sot qui a un moment d'esprit, étonne et scandalise, comme des chevaux de fiacre au galop.

Ne tenir dans la main de personne, être *l'homme de son cœur*, de ses principes, de ses sentimens, c'est ce que j'ai vu de plus rare.

L'importance sans mérite obtient des égards sans estime.

Il y a des hommes qui ont le besoin de primer, de s'élever au-dessus des autres, à quelque prix que ce puisse être.

Tout leur est égal, pourvu qu'ils soient en évidence : sur des tréteaux de charlatan, sur un théâtre, un trône, un échafaud, ils seront toujours bien, s'ils attirent les yeux.

On anéantit son propre caractère, dans la crainte d'attirer les regards et l'attention, et on se précipite dans la nullité, pour échapper au danger d'être peint.

L'ambition prend aux petites âmes plus facilement qu'aux grandes, comme le feu prend plus aisément à la paille, aux chaumières, qu'aux palais.

L'homme vit souvent avec lui-même, et il a besoin de vertu ; il vit avec les autres, et il a besoin d'honneur.

La fable de Tantale n'a presque jamais servi d'emblème qu'à l'avarice. Mais elle est pour le moins autant celui de l'ambition, de l'amour de la gloire, de presque toutes les passions.

De nos jours ceux qui aiment la nature sont accusés d'être romanesques.

La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri.

Ce que les poëtes, les orateurs, même quelques philosophes nous disent sur l'amour de la gloire, on nous le disoit au collége, pour nous encourager à avoir les prix. Ce que l'on dit aux enfans pour les engager à préférer à une tartelette les louanges de leurs bonnes, c'est ce qu'on répète aux hommes, pour leur faire préférer à un intérêt personnel les éloges de leurs contemporains ou de la postérité.

En apprenant à connoître les maux de la nature, on méprise la mort ; en apprenant à connoître ceux de la société, on méprise la vie. Il y a des siècles où l'opinion publique est la plus mauvaise des opinions.

L'ambitieux qui a manqué son objet et qui vit dans le désespoir, me rappelle Ixion mis sur la roue pour avoir embrassé un nuage.

Telle est la misérable condition des hommes, qu'il leur faut chercher dans la société des consolations aux maux de la société. Combien d'hommes n'ont trouvé, ni dans l'une, ni dans l'autre, des distractions à leurs peines !

L'amour de la gloire, une vertu ! étrange vertu que celle qui se fait aider par l'action de tous les vices, qui reçoit pour stimulans l'orgueil, l'ambition, la vanité, quelquefois l'avarice même ! Titus seroit-il Titus, s'il avoit eu pour ministres Séjan, Narcisse et Tigellin ?

L'opinion publique est une juridiction que l'honnête homme ne doit jamais reconnoître parfaitement, et qu'il ne doit jamais décliner.

Vain veut dire vide ; ainsi la vanité est si misérable, qu'on ne peut guère lui dire pis que son nom. Elle se donne d'elle-même pour ce qu'elle est.

Quand on veut éviter d'être charlatan, il faut fuir les tréteaux ; car si l'on y monte, on est bien forcé d'être charlatan, sans quoi l'assemblée vous jette des pierres.

Il y a deux choses auxquelles il faut se faire, sous peine de trouver la vie insupportable : ce sont les injures du temps, et les injustices des hommes.

Un homme sans élévation ne sauroit avoir de bonté ; il ne peut avoir que de la bonhomie.

Il faudroit pouvoir unir les contraires, l'amour de la vertu avec l'indifférence pour l'opinion publique, le goût du travail avec l'indifférence pour la gloire, et le soin de sa santé avec l'indifférence pour la vie.

Celui-là fait plus pour un hydropique, qui le guérit de la soif, que celui qui lui donne un tonneau de vin. Appliquez cela aux richesses.

Les méchans font quelquefois de bonnes actions. On diroit qu'ils veulent voir s'il est vrai que cela fasse autant de plaisir que le prétendent les honnêtes gens.

L'estime vaut mieux que la célébrité, la considération vaut mieux que la renommée, et l'honneur vaut mieux que la gloire.

Les gens foibles sont les troupes légères de l'armée des méchans. Ils font plus de mal que l'armée même ; ils infestent et ils ravagent.

Il est plus facile de légaliser certaines choses que de les légitimer.

Célébrité : l'avantage d'être connu de ceux qui ne vous connoissent pas.

Robinson, dans son île, privé de tout, et forcé aux plus pénibles travaux pour assurer sa subsistance journalière, supporte la vie, et même goûte, de son aveu, plusieurs momens de bonheur. Supposez qu'il soit dans une île enchantée, pourvue de tout ce qui est agréable à la vie, peut-être le désœuvrement lui eût-il rendu l'existence insupportable.

J'ai souvent remarqué dans mes lectures, que le premier mouvement de ceux qui ont fait quelque action héroïque, qui se sont livrés à quelque impression généreuse, qui ont sauvé des infortunés, couru quelque grand risque, et procuré quelque grand avantage, soit au public, soit à des particuliers, j'ai, dis-je, remarqué que leur premier mouvement a été de refuser la récompense qu'on leur en offroit. Ce sentiment s'est trouvé dans le cœur des hommes les plus indigens et de la dernière classe du peuple. Quel est donc cet instinct moral, qui apprend à l'homme sans éducation que la récompense de ces actions est dans le cœur de celui qui les a faites ? il semble, qu'en nous les payant, on nous les ôte.

Il faut être juste avant d'être généreux, comme on a des chemises avant d'avoir des dentelles.

Les Hollandois n'ont aucune commisération de ceux qui font des dettes. Ils pensent que tout homme endetté vit aux dépens de ses concitoyens, s'il est pauvre, et de ses héritiers, s'il est riche.

La fortune est souvent comme les femmes riches et dépensières, qui ruinent les maisons où elles ont apporté une riche dot.

Le changement de modes est l'impôt que l'industrie du pauvre met sur la vanité du riche.

Le plus riche des hommes, c'est l'économe ; le plus pauvre, c'est l'avare.

2. *Des Grands et des Riches.*

Les gens du monde ne sont pas plutôt attroupés, qu'il se croient en société.

En voyant quelquefois les friponneries des petits et les brigandages des hommes en place, on est tenté de regarder la société comme un bois rempli de voleurs; dont les plus dangereux sont les archers, préposés pour arrêter les autres.

Le monde est si méprisable, que le peu de gens honnêtes qui s'y trouvent estiment ceux qui le méprisent, et y sont déterminés par ce mépris même.

Amitié de cœur ; foi de renard et société de loups. Je conseillerois à quelqu'un qui veut obtenir une grâce d'un grand, de l'aborder d'un air triste, plutôt que d'un air riant. On n'aime pas à voir plus heureux que soi.

On n'imagine pas combien il faut d'esprit pour n'être jamais ridicule.

Quelle vie que celle de la plupart des gens de cour ! ils se laissent ennuyer, excéder, avilir, asservir, tourmenter pour des intérêts misérables. Ils attendent, pour vivre, pour être heureux, la mort de leurs ennemis, de leurs rivaux d'ambition, de ceux mêmes qu'ils appellent leurs amis ; et pendant que leurs vœux appellent cette mort, ils sèchent, ils dépérissent, meurent eux-mêmes, en demandant des nouvelles de la santé de M. tel, de Madame telle, qui s'obstinent à ne pas mourir.

En voyant ce qui se passe dans le monde, l'homme le plus misanthrope finiroit par s'égayer, et Héraclite par mourir de rire.

Avoir des liaisons considérables, ou même illustres, ne peut plus être un mérite pour personne, dans un pays où l'on plaît souvent par ses vices, et où l'on est quelquefois recherché pour ses ridicules.

Le public de ce moment-ci est, comme la tragédie moderne, absurde, atroce et plat.

Les courtisans sont des pauvres enrichis par la mendicité.

3. *Du Goût pour la Retraite.*

On est plus heureux dans la solitude que dans le monde. Cela ne viendroit-il pas de ce que dans la solitude on pense aux choses, et que dans le monde on est forcé de penser aux hommes.

Les pensées d'un solitaire, homme de sens, et fût-il d'ailleurs médiocre, seroient bien peu de chose, si elles ne valoient pas ce qui se dit et se fait dans le monde.

Il n'y a personne qui ait plus d'ennemis dans le monde qu'un homme droit, fier et sensible, disposé à laisser les personnes et les choses pour ce qu'elles sont, plutôt qu'à les prendre pour ce qu'elles ne sont pas.

4. *Pensées Morales.*

La calomnie est comme la guêpe qui vous importune, et contre laquelle il ne faut faire aucun mouvement, à moins qu'on ne soit sûr de la tuer, sans quoi elle revient à la charge, plus furieuse que jamais.

Dans les naïvetés d'un enfant bien né, il y a quelquefois une philosophie bien aimable.

La générosité n'est que la pitié des âmes nobles.

L'éducation doit porter sur deux bases, la morale et la prudence : la morale, pour appuyer la vertu ; la prudence, pour vous défendre contre les vices d'autrui. En faisant pencher la balance du côté de la morale, vous ne faites que des dupes ou des martyrs : en la faisant pencher de l'autre côté, vous faites des calculateurs égoïstes. Le principe de toute société est de se rendre justice à soi-même et aux autres. Si l'on doit aimer son prochain comme soi-même, il est au moins aussi juste de s'aimer comme son prochain.

En renonçant au monde et à la fortune, j'ai trouvé le bonheur, le calme, la santé, même la richesse ; et, en dépit du proverbe, je m'aperçois que qui quitte la partie la gagne.

5. *Des Gens de Lettres.*

Quand La Fontaine est mauvais, c'est qu'il est négligé ; quand La Motte l'est, c'est qu'il est recherché.

Le philosophe qui fait tout pour la vanité, a-t-il droit de mépriser le courtisan qui fait tout pour l'intérêt ? il me semble que l'un emporte les louis d'or, et que l'autre se retire content après en avoir entendu le bruit. D'Alembert, courtisan de Voltaire par un intérêt de vanité, est-il bien au-dessus de tel ou tel courtisan de Louis XIV, qui vouloit une pension ou un gouvernement ?

Quelqu'un a dit que de prendre sur les anciens, c'étoit pirater au-delà de la ligne ; mais que de piller les modernes, c'étoit filouter au coin des rues.

La plupart des livres d'à présent ont

l'air d'avoir été fait en un jour avec des livres lus de la veille.

Les gens de lettres aiment ceux qu'ils amusent, comme les voyageurs aiment ceux qu'ils étonnent.

§ 320. *Pensées diverses de la Beaumelle.*

Un ouvrage très-utile et qui nous manque absolument, c'est un livre sur les projets.

Ce livre seroit très-nécessaire à ce siècle, où le goût des projets est presque un mal épidémique.

Quand l'esprit d'un peuple n'est pas encore fixé, quand son système politique n'est pas encore établi, quand son caractère n'est pas encore développé, ou qu'il a été altéré par quelque révolution, il lui faut des faiseurs de projets.

Henri IV aimoit l'argent, mais à la manière des grandes âmes.

Il avoit formé deux projets, celui de s'emparer du bien de ses sujets, et celui de mettre le moindre des paysans de son royaume, en état d'avoir tous les Dimanches une poule dans son pot : c'étoient ses termes ; termes ennoblis par le sentiment.

Ces deux projets s'accordoient parfaitement avec sa bienfaisance et son avarice, mais ils ne s'accordoient pas entre eux.

Je donne au plus habile roi du monde ce problème politique à résoudre. .

En attendant, le bon Henri concilioit ces deux idées en les exécutant à la fois.

1. Il se rendoit maître du cœur de ses sujets. 2. Il régloit ses finances.

L'expérience rend l'homme sage, mais elle ne fait pas le grand homme. Elle donne du bon sens, mais elle ne donne pas des talens. Elle voit les inconvéniens, mais elle n'imagine point les remèdes, à moins que la comparaison ne vienne à son secours.

Pour peu qu'un faiseur de projets soit fin, il lui est aisé de paroître profond.

Parler beaucoup et dire peu, en imposer par un maintien grave et avantageux, se dérober aux regards pénétrans, étaler à propos et avec adresse quelques connoissances superficielles, échapper aux éclaircissemens par un silence dédaigneux, tromper le vulgaire par des prôneurs ignoraus ou intéressés, couvrir la plus forte cupidité du voile de la plus parfaite indifférence ; en voilà plus qu'il n'en faut pour tromper les femmes et le peuple ; et presque tout le monde est ou peuple ou femme.

Il falloit bien que le Czar Pierre fût un grand homme, puisqu'il imagina ce qui n'avoit pas encore été imaginé dans un pays où il y a quinze millions d'hommes, puisqu'il fit seul ce que cent prédécesseurs n'avoient pas seulement pensé à faire.

Quand on apprit en Europe, que ce prince avoit formé ce projet, toute l'Europe dit : le Czar Pierre extravague : civiliser les Russes ! mais cela est impossible. Cependant Pierre prouva bientôt à l'Europe, que pour faire l'impossible un prince n'a qu'à le vouloir.

Pourquoi Théodore et Rienzi parvinrent-ils à se faire rois ? Parce qu'ils avoient des talens. Pourquoi leur règne fut-il si court ? Parce qu'ils manquoient de tête.

A qui l'Angleterre doit-elle ses belles manufactures de laine ? A des Wallons qui s'y réfugièrent sous Elisabeth. A qui l'Irlande doit-elle ses manufactures de toiles ? A des François que la persécution et la pauvreté y amenèrent. A qui le roi de Prusse doit-il la couronne et les moyens de la soutenir ? A des étrangers, que la bienfaisante politique du grand électeur y attira. Je ne finirois point, si je voulois détailler tous les avantages que les étrangers ont acquis à tous les pays qui les ont reçus. Qu'a-t-on donc à leur reprocher ? Leur fortune ? leurs richesses sont celles de l'état. Leur luxe ? il apporte l'abondance. Leur ambition ? c'est le foible de tous les hommes. Leur élévation aux premiers emplois ? ils sont en état de les remplir avec distinction. Leur attachement à leur première patrie ? ils sont attachés à l'état et par affection et par intérêt. Les Amaquois, les Wallons, les François réfugiés, les Irlandois réfugiés en France, ne sont-ils pas d'aussi fidèles sujets que les naturels du pays ? Répandez dans votre pays cent mille étrangers ; à la seconde génération, vous n'en aurez plus.

La valeur des terres augmente à proportion du nombre des habitans. Pourquoi donc les propriétaires haïssent-ils les étrangers qui les enrichissent ?

Qu'on parcoure l'histoire ancienne et moderne, on ne trouvera point d'exemple de prince qui ait donné sept mille écus

de pension à un homme de lettres, à titre d'homme de lettres. Il y a eu de plus grands poëtes que Voltaire ; il n'y en eut jamais de si bien récompensés, parce que le goût ne met jamais de bornes à ses récompenses. Le roi de Prusse comble de bienfaits les hommes à talens, précisément par les mêmes raisons qui engagent un prince d'Allemagne à combler de bienfaits un bouffon ou un nain.

Les sots ont des vices ; les gens d'esprit ont des défauts, des ridicules et des foiblesses.

Un état sera florissant si les projets du prince tendent à sa gloire. Un état sera heureux si les projets tendent au bien du peuple. Un empire gagnera toujours plus à être gouverné par un citoyen que par un héros, par un cœur sensible que par un esprit élevé. Supposez un égal degré de lumières, le roi patriote fera de plus grandes choses et moins de fautes. Le sentiment a presque toujours des idées justes, parce qu'il n'a pas le temps de faire des réflexions fines.

L'homme de condition, couvert de sang, de sueur et de poussière, trouve à chaque instant sur ses pas des rivaux qui se glorifient de ne pas lui ressembler. Il voit que l'honneur est une chimère, la pauvreté un ridicule, les sentimens un démérite, un grand nom une espèce de crime : comment ne s'écrieroit-il pas dans les accès d'une juste indignation ? Retirez-vous, indignes rivaux : je vous ai abandonné les richesses ; mais je me suis réservé les honneurs. Respectez le seul patrimoine qui me reste, ou je punirai votre insolence.

Un moyen bien sûr d'éteindre les sentimens généreux, l'amour de la patrie, l'attachement au prince, en un mot de tarir la source des grandes vertus, c'est de favoriser le négociant et d'humilier le gentilhomme. Voulez-vous ne régner que sur des âmes basses ? opprimez l'ancienne noblesse : mais ne lui donnez point de successeurs ; car tel est l'empire de cette chimère, que vous seriez bientôt réduit à renouveler la même oppression : vous ne voulez que des esclaves ; et ce seroit dire à l'avenir : *Enfante des héros.*

Qu'on ne m'accuse point d'avilir le commerce et ceux qui l'exercent. Comment pourrois-je avoir ce dessein, moi qui suis persuadé que tous les hommes à talens tiennent à un point commun de perfection et d'égalité ; qui connois tant d'âmes généreuses que l'intérêt n'a point gâtées, et qu'un acte d'humanité à faire ne tentera jamais vainement, et qui ai ouï dire à toute l'Europe, que le plus habile négociant de France, M. du Verney, est en même temps un grand homme de cabinet, et seroit en un besoin un grand homme de guerre.

Il faut des siècles d'activité pour élever un empire : il ne faut qu'un jour de sommeil pour le renverser.

Le peuple se rappelle qu'il a été heureux ; il veut cesser d'être opprimé, et il cesse d'être libre. Pour recouvrer ses principes, il a recours au remède le plus propre à les détruire. Il voit la main qui peut le secourir ; il ne voit pas la main qui veut l'enchaîner.

L'esprit n'est bon que pour ceux qui n'ont point une grande destinée à remplir : il rend une conversation brillante. Le bon sens est nécessaire à ceux qui ont un premier rôle à jouer : il rend glorieuse toute une vie.

Un homme de condition, riche, éclairé, vertueux, n'est homme privé dans aucun état.

Il y a peu de belles vies en détail : les grands hommes ne le sont qu'en gros.

Un roi Africain est un dieu pour un Africain ; pour un marchand Européen, ce dieu-là est à peine un homme.

Souvent un homme n'est modeste que parce qu'il ne sait pas être orgueilleux.

Un ministre vous accueille avec affabilité, parce qu'il n'a pas le talent de vous accueillir avec hauteur. C'est un don naturel que le don des politesses insultantes.

Esprit timide, quoique ambitieux ; plus jaloux d'augmenter son pouvoir que d'étendre celui de la France ; connoissant les intérêts de la nation, mais incapable de s'y livrer ; trop imbu de préjugés pour corriger les abus ; trop sujet à de petites passions pour bien manier les grandes affaires ; profond dans quelques parties, mais n'ayant ni plan ni système pour le tout ; aimant la gloire, et se refusant aux vrais moyens d'en acquérir ; trop occupé de l'accessoire pour réussir dans le principal ; minutieux jusqu'à la puérilité ; faisant prendre à l'autorité des voies détournées ; aimable dans la société par son enjouement, habile dans les négociations par son éloquence, incapable des grandes entreprises par sa timidité ; fin, non de cette finesse qui naît de la certi-

tude du succès des moyens, mais de cette finesse qui ne trouve des ressources que dans ces moyens ; non de celle d'un ministre d'état, mais de celle d'un courtisan ; se soutenant par les mêmes voies qu'il s'étoit élevé ; dupe de ses amis, peu délicat sur le choix de ses confidens; parlant avec esprit, écrivant sans génie; trop méfiant pour être gouverné par un seul, trop borné pour ne l'être pas par plusieurs ; d'abord désintéressé, ensuite portant en France l'odieux népotisme de la cour de Rome ; n'ayant qu'un foible goût pour les arts, et que des notions superficielles sur le commerce et les finances ; en deux mots, homme aimable, ministre borné ; esprit indécis, cœur foible ; voilà le cardinal de Fleuri, trop estimé des étrangers pour mériter de l'être des François.

L'homme n'est jamais malheureux que par ennui.

Je retrancherois volontiers de mon existence tous les momens où je m'ennuie ; et en ce cas ma vie seroit abrégée des trois quarts et demi.

On dit que la vie est courte : si cela étoit, les jours seroient-ils si longs ?

Un siècle de vie sans ennui ne seroit qu'un moment : ce seroit la vie la plus courte et la plus heureuse.

Qu'est-ce que s'ennuyer ? S'apercevoir que l'on vit. Qu'est-ce qu'être heureux ? Ne pas s'apercevoir qu'on existe.

On peut flatter ceux qu'on méprise, parce qu'on peut les croire dupes : on ne flatte jamais ceux qu'on estime, parce que l'estime respecte, et que la flatterie se joue.

Les Romains dont on nous vante tant la sagesse, avoient une maxime singulière : Il ne faut au peuple, disoient-ils, que du pain et des jeux ; et en conséquence ils distribuoient *gratis* du blé à tous les pauvres, et leur donnoient de magnifiques spectacles : qu'en arriva-t-il ? que le nombre des pauvres augmenta tous les jours, et que les terres restèrent en friche.

Il n'y a nul inconvénient, qu'un état se doive à lui-même, c'est la main gauche qui doit et qui rend à la droite. Mais il faut que la dette soit sûre, que le paiement soit exact, sans quoi la main droite se sèche.

Rien ne m'inspire plus de vénération pour un prince, que lorsque ses courtisans disent qu'il est avare, et que son peuple ne le dit pas.

Les sujets ne connoissent pas assez leurs princes ; les François n'auroient pas accusé d'avarice Louis XII, s'ils avoient su qu'il pleuroit dans son conseil, toutes les fois que la nécessité des temps ordonnoit la levée du plus léger impôt. Les courtisans lui donnèrent cette réputation dans le public, parce qu'il n'appauvrissoit pas son peuple pour les enrichir. Rien ne corrige plus un François que la honte et la crainte du ridicule : ils jugèrent donc à propos, pour corriger leur maître, de le jouer sur le théâtre de Paris. Tout Paris alla rire d'une qualité qui faisoit son bonheur. " J'aime mieux, dit Louis XII, que " mon avarice fasse rire mes sujets, que " si elle les faisoit pleurer."

Ce prince savoit bien que le roi le plus avare pour ses courtisans est toujours le plus généreux pour son peuple.

Un homme qui a du mérite, gagne infiniment à appartenir à une nation qui n'en a pas.

Cessez d'être surpris, que le commis vous laisse dans l'antichambre plus longtemps que le ministre : l'orgueil remplit le vide.

La bassesse est souvent le principe de la grandeur. L'un parvient parce qu'il sait se courber, l'autre, parce qu'il sait mentir ; celui-ci parce qu'il se déshonore à propos ; celui-là parce qu'il trahit son ami : mais le moyen le plus sûr de monter aussi haut qu'Albéroni, c'est d'offrir comme lui des ragoûts de champignons au duc de Vendôme, et il y a partout des Vendômes.

Un état est perdu quand ce qu'on y appeloit devoir est appelé vertu.

L'amour de la patrie est éteint dès qu'il commence à devenir un objet de louange.

De deux héros celui qui estime le plus son rival est ordinairement le plus grand.

J'aime à entendre dire à Condé, dans un moment d'embarras : Que ne puis-je causer seulement deux heures avec l'ombre de M. de Turenne !

Tacite et Corneille sont les deux auteurs qui ont vu le plus loin dans les abîmes du cœur humain : il n'est peut-être point de maxime de politique qui leur ait échappé : ils ont tout démêlé, tout approfondi, tout deviné. Deux de leurs pages disent plus que tous les testamens de la Hoguette, de Richelieu, de Mazarin, de Colbert et de Louvois.

APPENDIX.

Synonymes François.

§ 321. *Abhorrer, Détester.*

Ces deux mots ne sont guère d'usage qu'au présent, et marquent également des sentimens d'aversion, dont l'un est l'effet du goût naturel, ou du penchant du cœur, et l'autre est l'effet de la raison ou du jugement.

On *abhorre* ce qu'on ne peut souffrir, et tout ce qui est l'objet de l'antipathie. On *déteste* ce que l'on désapprouve et ce que l'on condamne.

Le malade *abhorre* les remèdes. Le malheureux *déteste* le jour de sa naissance.

Quelquefois on *abhorre* ce qu'il seroit avantageux d'aimer, et l'on *déteste* ce qu'on estimeroit, si on le connoissoit mieux.

Une âme bien placée *abhorre* tout ce qui est bassesse et lâcheté. Une personne vertueuse, *déteste* tout ce qui est crime et injustice.

Girard.

§ 322. *A Couvert, à l'Abri.*

A couvert, désigne quelque chose qui cache. *A l'abri*, quelque chose qui défend. Voilà pourquoi l'on dit, être *à couvert* du soleil, *à l'abri* du mauvais temps ; être *à couvert* des poursuites de ses créanciers, *à l'abri* des insultes de ses ennemis. On a beau s'enfoncer dans l'obscurité, rien ne met *à couvert* des poursuites de la méchanceté ; rien ne met *à l'abri* des traits de l'envie.

Le même.

§ 323. *Acteur, Comédien.*

Dans le sens propre, on nomme ainsi ceux qui jouent la comédie sur un théâtre ; mais, il n'est pas vrai, comme dit le P. Bouhours, que dans ce sens ces deux mots aient absolument la même signification.

Acteur est relatif au personnage que représente celui dont on parle ; *comédien* est relatif à sa profession. Des amis rassemblés, pour s'amuser entre eux, jouent sur un théâtre domestique, un drame dont ils se partagent les rôles, ils sont *acteurs*, puisqu'ils ont chacun un personnage à représenter ; mais ils ne sont pas *comédiens*, puisque ce n'est pour eux qu'un amusement momentané, et non pas une profession consacrée à l'amusement du public. Les jeunes gens qu'une institution un peu plus que gothique, fait monter sur les théâtres de collége, sont *acteurs*, et ne sont pas *comédiens* ; mais quelques-uns, qui sans cela seroient peut être devenus d'habiles avocats, de bons médecins, de pieux ecclésiastiques, sont devenus de mauvais *comédiens*, pour avoir été au collége de pitoyables *acteurs*, encouragés par des applaudissemens imbéciles.

Dans le sens figuré, ces deux termes conservent encore la même distinction à beaucoup d'égards.

Acteur se dit de celui qui a part dans la conduite, dans l'exécution d'une affaire, dans une partie de jeu ou de plaisir ; *comédien*, de celui qui feint bien des passions, des sentimens qu'il n'a point, dont la conduite est dissimulée et artificieuse. Le premier terme se prend en bonne ou en mauvaise part, selon la nature de l'affaire où l'on est *acteur* ; le second ne se prend jamais qu'en mauvaise part, parce que la dissimulation qui fait le *comédien* est toujours une chose odieuse.

Le même.

§ 324. *Aimer, Chérir.*

Nous *aimons* généralement ce qui nous plaît, soit personnes, soit toutes les autres choses ; mais nous ne *chérissons* que les personnes, ou ce qui fait en quelque façon partie de la nôtre, comme nos idées, nos préjugés, même nos erreurs et nos illusions.

Chérir exprime plus d'attachement, de tendresse et d'attention. *Aimer* suppose plus de diversité dans la manière. L'un n'est pas l'objet de précepte ni de prohibition : l'autre est également ordonné et défendu par la loi, selon l'objet et le degré.

L'évangile commande d'*aimer* le prochain comme soi même, et défend d'aimer la créature plus que le créateur.

On dit des coquettes, qu'elles bornent leur satisfaction à être *aimées* ; et des dévotes, qu'elles *chérissent* leur directeur.

L'enfant *chéri* est souvent celui de la famille qui *aime* le moins son père et sa mère.

Le même.

§ 325. *Air, manières.*

L'*air* semble être né avec nous ; il frappe à la première vue. Les *manières* viennent de l'éducation : elles se développent successivement dans le commerce de la vie.

Il y a à toutes choses un bon *air* qui est nécessaire pour plaire : ce sont les belles *manières* qui distinguent l'honnête homme.

L'*air* dit quelque chose de plus fin ; il prévient. Les *manières* disent quelque chose de plus solide, elles engagent. Tel qui déplaît d'abord par son *air*, plaît ensuite par ses *manières*.

On se donne un *air*. On affecte des *manières*.

Les *airs* de grandeur que nous nous donnons mal à propos, ne servent qu'à faire remarquer notre petitesse, dont on ne s'apercevroit peut-être pas sans cela. Les mêmes *manières* qui siéent, quand elles sont naturelles, rendent ridicules quand elles sont affectées.

Il est assez ordinaire de se laisser prévenir par l'*air* des personnes, ou en leur faveur, ou à leur désavantage : et c'est presque toujours les *manières* plutôt que les qualités essentielles qui font qu'on est goûté dans le monde, ou qu'on ne l'est pas.

L'*air* prévenant et les *manières* engageantes sont d'un plus grand secours auprès des dames, que le mérite du cœur et de l'esprit.

On dit composer son *air*, étudier ses *manières*.

Pour être bon courtisan, il faut savoir composer son *air* selon les différentes occurrences, et si bien étudier ses *manières*, qu'elles ne découvrent rien des véritables sentimens.

Le même.

§ 326. *Aise, Content, Ravi.*

Ils expriment la situation agréable de l'âme avec une sorte de gradation, où le premier, comme le plus foible, se fait ordinairement appuyer de quelque augmentatif. Cette gradation me paroît avoir sa cause dans le plus ou le moins d'intimité qu'ont avec l'âme des choses qui lui procurent de l'agrément.

Nous sommes bien *aises* des succès qui ne nous regardent qu'indirectement. L'accomplissement de nos propres désirs dans ce qui nous concerne personnellement, nous rend *contens*. La forte impression du plaisir fait que nous sommes *ravis*. Lorsqu'on est affecté de basse jalousie, on n'est jamais fort *aise* du bonheur d'autrui. Il ne suffit pas toujours pour être *content*, d'avoir obtenu ce qu'on souhaitoit ; il faut encore voir au-delà l'espérance d'un progrès flatteur. On est *ravi* dans un temps, de ce qui ne touche pas dans un autre.

Le même.

§ 327. *Ajustement, Parure.*

Ce qui appartient à l'habillement complet, quel qu'il soit, simple ou orné, est *ajustement*. Ce qu'on ajoute d'apparent et de superflu, est *parure*. L'un se règle par la décence et la mode ; l'autre, par l'éclat et la magnificence.

Un *ajustement* de goût est plus avantageux à la beauté, que de riches *parures*.

Il faut être propre et régulier dans son *ajustement*, sans y paroître trop attentif. L'amour et la *parure* font l'occupation du commun des femmes.

Le même.

§ 328. *Allures, Démarches.*

Les *allures* ont pour but quelque chose d'habituel ; et les *démarches* quelque chose d'accidentel.

On a des *allures* ; on fait des *démarches*. Celles ci visent à quelques avantages, ou à quelque satisfaction qu'on veut se procurer : celles-là servent à conserver ou à cacher ses plaisirs.

Nous devons régler nos *allures* par la décence et la circonspection ; celles qu'on cache sont suspectes : c'est à l'intérêt et à la prudence à conduire nos *démarches* ; elles aboutissent plus souvent à l'utilité qu'au succès.

Le même.

§ 329. *Ane, Ignorant.*

On est *âne* par diposition d'esprit, et *ignorant* par défaut d'instruction. Le premier ne sait pas, parce qu'il ne peut apprendre ; et le second, parce qu'il n'a point appris.

L'*âne* a pu s'appliquer à l'étude, mais son travail a été inutile. L'*ignorant* ne s'est pas donné cette peine.

A quoi bon parler science devant des *ânes* ? leurs oreilles ne sont pas faites

pour ce langage. Ce n'est pas toujours inutilement qu'on en parle devant des *ignorans* ; ils peuvent profiter de ce qu'on lit.

L'*âneric* est un défaut qui vient de la nature du sujet ; et l'*ignorance* est un défaut que la paresse entretient. Celle-ci est moins pardonnable ; mais celle-là rend plus méprisable.

Les *ânes*, pour l'ordinaire, ne connoissent ni ne sentent pas même le mérite de la science ; les *ignorans* se le figurent quelquefois tout autre qu'il n'est.

Le même.

§ 330. *Apprendre, s'Instruire.*

Il semble qu'on *apprenne* d'un maître, en écoutant ses leçons ; et qu'on s'*instruise* par soi-même, en faisant des recherches.

Il faut plus de docilité pour *apprendre* ; et il y a beaucoup plus de peine à s'*instruire*

Quelquefois on *apprend* ce qu'on ne voudroit pas savoir ; mais on veut toujours savoir les choses dont on s'*instruit*.

On *apprend* les nouvelles publiques, par la voix de la renommée. On s'*instruit* de ce qui se passe dans le cabinet, par ses soins et par son attention à observer et à s'informer.

Qui sait écouter, sait *apprendre*. Qui sait faire parler, sait s'*instruire*.

Il arrive souvent qu'on oublie ce qu'on avoit *appris* ; mais il est rare d'oublier les choses dont on s'est donné la peine de s'*instruire*.

Celui qui *apprend* un art ou une science, est dans l'ordre des écoliers. Celui qui s'en *instruit*, a le mérite de maître.

Pour devenir habile, il faut commencer par *apprendre* de ceux qui savent ; et travailler à s'*instruire* soi-même comme si l'on n'avoit rien appris.

Le même.

§ 331. *Assez, Suffisamment.*

Ces deux mots regardent également la quantité : avec cette différence qu'*assez* a plus de rapport à la quantité qu'on veut avoir, et que *suffisamment* en a plus à la quantité qu'on veut employer.

L'avare n'en a jamais *assez* : il accumule et souhaite sans cesse Le prodigue n'en a jamais *suffisamment* ; il veut toujours dépenser plus qu'il n'a.

On dit c'est *assez*, lorsqu'on n'en veut pas davantage ; et l'on dit, en voilà *suffisamment*, lorsqu'on en a précisément ce qu'il en faut pour l'usage qu'on en veut faire.

A l'égard des doses et de tout ce qui se consume, *assez* paroît marquer plus de quantité que *suffisamment* : car il semble que, quand il y en a *assez*, ce qui seroit de plus seroit de trop ; mais que, quand il y en a *suffisamment*, ce qui seroit de plus n'y seroit que l'abondance, sans y être de trop. On dit aussi d'une petite portion et d'un revenu médiocre, qu'on en a *suffisamment*, mais on ne dit guere qu'on en a *assez*.

Il se trouve dans la signification d'*assez* plus de généralité ; ce qui, lui donnant un service plus étendu, en rend l'usage plus commun : au lieu que *suffisamment* renferme dans son idée un rapport à l'emploi des choses, qui lui donnant un caractère plus particulier, en borne l'usage à un plus petit nombre d'occasions.

C'est *assez* d'une heure à table pour prendre *suffisamment* de nourriture ; mais ce n'est pas *assez* pour ceux qui en font leurs délices.

L'économe sait trouver *assez* où il y a peu. Le dissipateur n'en peut avoir *suffisamment* où il y en a même beaucoup.

Le même.

§ 332. *Attaché, Avare, Intéressé.*

Un homme *attaché* aime l'épargne et fuit la dépense. Un homme *avare* aime la possession, et ne fait aucun usage de ce qu'il a. Un homme *intéressé* aime le gain, et ne fait rien gratuitement.

L'*attaché* s'abstient de ce qui est cher. L'*avare* se prive de tout ce qui coûte. L'*intéressé* ne s'arrête guère à ce qui ne produit rien.

On manque quelquefois sa fortune pour être trop *attaché* ; comme on se ruine en faisant trop de dépense. Les *avares* ne savent ni donner ni dépenser, ils se laissent seulement extorquer par la nécessité ou par le besoin, ce qu'ils tirent de leur bourse. Il y a des personnes qui, pour être *intéressées*, n'en sont pas moins prodigues : elles donnent libéralement à leurs plaisirs, ce que l'avidité du gain leur fait acquérir.

Le même.

§ 333. *Attention, Exactitude, Vigilance.*

L'*attention* fait que rien n'échappe. L'*exactitude* empêche qu'on n'omette la moindre chose. La *vigilance* fait qu'on ne néglige rien.

Il faut de la présence d'esprit pour être *attentif*, de la mémoire pour être *exact*, et de l'action pour être *vigilant*.

Chez les Romains, un même homme étoit magistrat *attentif*, ambassadeur *exact*, et capitaine *vigilant*.

Un sage ministre a de l'*attention* à ne former, ou à n'adopter que des projets avantageux à l'état, de l'*exactitude* pour en prévenir tous les inconvéniens, et de la *vigilance* pour en procurer le succès.

L'auteur, pour bien écrire, doit être également *attentif* aux choses qu'il dit, et aux termes dont il se sert, afin qu'il y ait du vrai et du goût dans ses ouvrages. Le commissionnaire, pour bien exécuter, doit être *exact* dans le temps comme dans la manière de faire les choses ; afin que tout soit fait à propos, et comme on le souhaite. Le général d'armée doit être *vigilant* sur les marches des ennemis et sur les siennes, afin de profiter des avantages, et de ne pas manquer l'occasion.

Il est du devoir de tous les pasteurs, d'avoir de l'*attention* à procurer l'avantage spirituel de leurs troupeaux, de l'*exactitude* à les instruire des vérités salutaires de l'évangile, et de la *vigilance* pour les préserver du crime et de l'erreur. Mais malheureusement, il est de la pratique de quelques-uns, de n'être *attentifs* qu'à augmenter leur revenu temporel, et de n'être *exacts* qu'à se faire payer leurs dîmes ou leur honoraire, et de n'être *vigilans* que pour la conservation de leurs droits et de leurs prérogatives.

Nous devons avoir de l'*attention* à ce qu'on nous dit, de l'*exactitude* dans ce que nous promettons, et de la *vigilance* sur ce qui nous est confié.

L'homme sage est *attentif* à sa conduite, *exact* à ses devoirs, et *vigilant* sur ses intérêts.

Une femme coquette n'est *attentive* qu'à son miroir, *exacte* qu'à sa toilette, et *vigilante* que sur sa parure.

Le même.

§ 334. *Avant, Devant.*

L'un et l'autre de ces mots marquent également le premier ordre dans la situation ; mais *avant* est pour l'ordre du temps, et *devant* est pour l'ordre des places.

Nous venons après les personnes qui passent *avant* nous. Nous allons derrière celles qui passent *devant*.

Le plutôt arrivé se place *avant* les autres. Le plus considérble se met *devant* eux.

Il se propose dans l'école d'aussi ridicules questions sur ce qui a été *avant* le monde, qu'il se fait dans le cérémonial de risibles contestations sur le droit de se placer *devant* les autres.

Je crois qu'il n'y a qu'à se bien instruire de ce qui a été *avant* nous, pour n'être pas tout à fait ignorant sur ce qui doit arriver après. Qu'importe de marcher derrière ou *devant* les autres, pourvu qu'on marche à son aise et commodément ? La vanité de l'homme lui fait chercher de l'honneur dans des ancêtres qui ont existé *avant* lui ; tandis que son peu de mérite le fait travailler à l'avilissement de sa postérité. Son ambition lui rend incommode tout ce qui est placé *devant* lui ; et suspect tout ce qui le suit de très-près.

Le même.

§ 335. *Avoir, Posséder.*

Il n'est pas nécessaire de pouvoir disposer d'une chose, ni qu'elle soit actuellement entre nos mains, pour l'*avoir* ; il suffit qu'elle nous appartienne. Mais pour la *posséder*, il faut qu'elle soit en nos mains, et que nous ayons la liberté actuelle d'en disposer ou d'en jouir. Ainsi nous *avons* des revenus, quoique non payés, ou même saisis par des créanciers, et nous *possédons* des trésors.

On n'est pas toujours le maître de ce qu'on *a* ; on l'est de ce que l'on *possède*.

On *a* les bonnes grâces des personnes à qui l'on plaît. On *possède* l'esprit de celles que l'on gouverne absolument.

Il n'est pas possible, quelque modéré qu'on soit, de n'*avoir* pas quelquefois en sa vie des emportemens ; mais quand on est sage, on sait se *posséder* dans sa colère.

Un mari *a* de cruelles inquiétudes, lorsque le démon de la jalousie le *possède*.

Un avare peut *avoir* des richesses dans ses coffres, mais il n'en est pas le maître; ce sont elles qui *possèdent* et son cœur et son esprit.

Nous n'*avons* souvent les choses qu'à demi : nous partageons avec d'autres. Nous ne les *possédons* que lorsqu'elles sont entièrement à nous, et que nous en sommes les seuls maîtres. Un amant *a* le cœur d'une dame, lorsqu'il en est aimé. Il le *possède* lorsqu'elle n'aime que lui. En fait de science et de talent, il suffit, pour les *avoir*, d'y être médiocrement habile ; pour les *posséder*, il faut y exceller.

Le même.

§ 336. *Bataille, Combat.*

La *bataille* est une action plus générale, et ordinairement précédée de quelque préparation. Le *combat* semble être une action plus particulière, et souvent imprévue. Ainsi les actions qui se sont passées à Cannes, entre les Carthaginois et les Romains, à Pharsale, entre César et Pompée, sont des *batailles*. Mais l'action où les Horaces et les Curiaces décidèrent du sort de Rome et d'Albe, celle du passage du Rhin, la défaite d'un convoi ou d'un parti, sont des *combats*.

La *bataille* d'Almanza fut une action décisive entre Philippe de France et Charles d'Autriche dans la concurrence au trône d'Espagne. Le *combat* de Crémone fit voir quelque chose d'assez rare ; la valeur du soldat à l'épreuve de la surprise, les ennemis introduits au milieu d'une place, en enlevèrent le commandant sans pouvoir s'en rendre maîtres, et des troupes se conduire sans chef contre le plus habile de tous les capitaines.

Le mot de *combat* a plus de rapport à l'action même de se battre que n'en a le mot de *bataille* ; mais celui-ci a des grâces particulières, lorsqu'il n'est question que de dénommer l'action. C'est pourquoi l'on ne parleroit pas mal en disant, qu'à la *bataille* de Fleurus, le *combat* fut opiniâtre et fort chaud.

Les *batailles* se donnent, et seulement entre des armées d'hommes ; on les gagne, ou on les perd. Les *combats* se donnent entre les hommes, et se font entre toutes les autres choses qui cherchent, ou à se détruire, ou à se surmonter ; on en sort victorieux, ou l'on y est vaincu.

Le même.

§ 337. *But, Vues, Dessein.*

Le *but* est plus fixe ; c'est où on veut aller ; on suit les routes qu'on croit y aboutir, et l'on fait ses efforts pour y arriver. Les *vues* sont plus vagues ; c'est ce qu'on veut procurer ; on prend les mesures qu'on juge y être utiles, et l'on tâche de réussir. Le *dessein* est plus ferme ; c'est ce qu'on veut exécuter ; on met en œuvre les moyens qui paroissent y être propres, et on travaille à en venir à bout.

Le véritable chrétien n'a d'autre *but* que le ciel, d'autre *vue* que de plaire à Dieu, ni d'autre *dessein* que de faire son salut.

On se propose un *but*. On a des *vues*. On forme un *dessein*.

La raison défend de se proposer un *but* où il n'est pas possible d'atteindre, d'avoir des *vues* chimériques, et de former des *desseins* qu'on ne sauroit exécuter.

Le même.

§ 338. *Cacher, Dissimuler, Déguiser.*

On *cache* par un profond secret ce qu'on ne veut pas manifester. On *dissimule* par une conduite réservée ce qu'on ne veut pas faire apercevoir. On *déguise* par des apparences contraires ce qu'on veut dérober à la pénétration d'autrui.

Il y a du soin et de l'attention à *cacher* ; de l'art et de l'habileté à *dissimuler* ; du travail et de la ruse à *déguiser*.

L'homme *caché* veille sur lui-même, pour ne se point trahir par indiscrétion. Le *dissimulé* veille sur les autres, pour ne les pas mettre à portée de le connoître. Le *déguisé* se montre autre qu'il n'est, pour donner le change.

Si l'on veut réussir dans les affaires d'intérêt et de politique, il faut toujours *cacher* ses desseins, les *dissimuler* souvent, et les *déguiser* quelquefois : pour les affaires de cœur, elles se traitent avec plus de franchise, du moins de la part des hommes.

Il suffit d'être *caché* pour les gens qui ne voient que lorsqu'on les éclaire : il faut être *dissimulé* pour ceux qui voient sans le secours d'un flambeau : mais il est nécessaire d'être parfaitement *déguisé* pour ceux qui, non contens de

percer les ténèbres qu'on leur oppose, discutent la lumière dont on voudroit les éblouir.

Quand on n'a pas la force de se corriger de ses vices, on doit du moins avoir la sagesse de les *cacher*. La maxime de Louis XI, qui disoit que pour savoir régner, il falloit savoir *dissimuler*, est vraie à tous égards, jusque dans le gouvernement domestique. Lorsque la nécessité des circonstances et la nature des affaires engagent à *déguiser*, c'est politique ; mais lorsque le goût de manége et la tournure d'esprit y déterminent, c'est fourberie.

Le même.

§ 339. *C'est pourquoi, Ainsi.*

C'est pourquoi, renferme dans sa signification particulière un rapport de cause et d'effet. *Ainsi* ne renferme qu'un rapport de prémisse et de conséquence. Le premier est plus propre à marquer la suite d'un événement ou d'un fait, et le second à faire entendre la conclusion d'un raisonnement.

Les femmes, pour l'ordinaire, sont changeantes ; *c'est pourquoi* les hommes deviennent inconstans à leur égard. Les Orientaux les enferment et nous leur donnons une entière liberté, *ainsi* nous paroissons avoir pour elles plus d'estime.

Le même.

§ 340. *Clarté, Perspicuité.*

Ce sont deux qualités qui contribuent également à rendre un discours intelligible ; mais chacune a son caractère propre.

La *clarté* tient aux choses mêmes que l'on traite ; elle naît de la distinction des idées. La *perspicuité* dépend de la manière dont on s'exprime ; elle naît des bonnes qualités du style.

Considérez votre objet sur toutes les faces ; écartez en les nuages, l'obscurité ; séparez-le de tous les autres objets qui l'environnent, qui lui ressemblent, qui lui sont analogues ; examinez-en toutes les parties, toutes les relations ; considérez-le sans préventions, sans préjugés ; alors vous serez en état d'en parler avec *clarté* :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce *clairement*. Boil.

Si vous parlez votre langue dans toute sa pureté, si vous recherchez la propriété des termes, si vous mettez de la netteté dans vos constructions, si vous savez rendre vos tours pittoresques, soyez sûr que votre expression aura cette *perspicuité* désirable, que Quintilien regarde comme la première et la plus importante qualité du discours.

La *clarté* est ennemie du phébus et du galimatias ; la *perspicuité* écarte les tours amphibologiques, les expressions louches, les phrases équivoques.

Le même.

§ 341. *Condition, Etat.*

La *condition* a plus de rapport au rang qu'on tient dans les divers ordres qui forment l'économie de la république. L'*état* en a davantage à l'occupation ou au genre de vie dont on fait profession.

Les richesses nous font aisément oublier le degré de notre *condition*, et nous détournent quelquefois des devoirs de notre *état*.

Il est difficile de décider sur la différence des *conditions*, et d'accorder là-dessus les prétentions des divers *états* ; il y a beaucoup de gens qui n'en jugent que par le brillant de la dépense.

Quelques personnes font valoir leur *condition* faute de bien connoître le juste mérite de leur *état*.

Le même.

§ 342. *Conte, Fable, Roman.*

Un *conte* est une aventure feinte et narrée par un auteur connu. Une *fable* est une aventure fausse divulguée dans le public, et dont on ignore l'origine. Un *roman* est un composé et une suite de plusieurs aventures supposées.

Le mot de *conte* est plus propre lorsqu'il n'est question que d'une aventure de la vie privée ; on dit le *Conte* de la Matrone d'Ephèse. Le mot de *fable* convient mieux lorsqu'il sagit d'un événement qui regarde la vie publique ; on dit la *Fable* de la Papesse Jeanne. Le mot de *roman* est à sa place lorsque la description d'une vie illustre ou extraordinaire fait le sujet de la fiction ; on dit le *Roman* de Cléoparte.

Les *contes* doivent être bien narrés, les *fables* bien inventées, et les *romans* bien suivis.

Les bons *contes* divertissent les honnêtes gens, ils se plaisent à les entendre.

Les *fables* amusent le peuple, il en fait des articles de foi. Les *romans* gâtent le goût des jeunes personnes ; elles en préfèrent le merveilleux outré au naturel simple de la vérité.

Le même.

§ 343. *Contre, Malgré.*

On agit *contre* la volonté ou *contre* la règle, et *malgré* les oppositions.

L'homme de bien ne fait rien *contre* sa conscience. Le scélérat commet le crime *malgré* la punition qui y est attachée.

Les valets parlent souvent *contre* les intentions de leurs maîtres, et *malgré* leurs défenses.

La témérité fait entreprendre *contre* les apparences du succès ; et la fermeté fait poursuivre l'entreprise *malgré* les obstacles qu'on y rencontre.

Il est plus aisé de décider *contre* l'avis et le conseil d'un sage ami, que d'exécuter *malgré* la force et la résistance d'un puissant ennemi.

La vérité doit toujours être soutenue *contre* les raisonnemens de faux-savans, et *malgré* la persécution des faux zélés.

Le même.

§ 344. *Couleur, Coloris.*

La *couleur* est ce qui distingue les traits et forme l'image visible des objets par ses variétés. Le *coloris* est l'effet particulier qui résulte de la qualité et de la force de la *couleur* par rapport à l'éclat, indépendamment de la force et du dessin. La première a ses différences objectives, divisées par espèces et ensuite par nuances. Le second n'a que des différences qualificatives, divisées par degrés de beauté ou de laideur.

Le bleu, le blanc, le rouge sont différentes espèces de *couleur* : le pâle, le clair, le foncé sont des nuances : mais rien de tout cela n'est le *coloris* ; parce qu'il est le tout ensemble, pris en général, dans son union, par une sensation abstraite et distinguée de la sensation propre et essentielle des *couleurs*.

Certains mouvemens de cœur répandent un *coloris* charmant sur le visage des dames, et même de celles qui sont le moins bien partagées en *couleur*.

Les tableaux du Titien excellent par la beauté du *coloris* ; et l'on dit qu'ils en sont redevables à l'art particulier que ce peintre avoit de préparer et d'employer les *couleurs*.

Le même.

§ 345. *Dans l'Idée, Dans la Tête.*

On a *dans l'idée* ce qu'on pense, on le croit. On a *dans la tête* ce qu'on veut, on y travaille.

Nos imaginations sont *dans l'idée*, et nos desseins *dans la tête*.

Les courtisans se mettent aisément *dans l'idée* que le prince doit faire leur fortune : mais il en est peu qui se mettent *dans la tête* de le mériter par des services marqués au coin de la vertu.

Le philosophe curieux, au défaut du vrai où il ne peut pénétrer, se forme *dans l'idée* un système du moins vraisemblable sur la nature, l'économie et la durée de l'univers. Le politique ambitieux, incapable de goûter le repos, ne cesse d'avoir *dans la tête* des projets d'agrandissement et d'élévation.

Le même.

§ 346. *Eclairé, Clairvoyant.*

L'homme *éclairé* ne se trompe pas ; il sait. Le *clairvoyant* ne se laisse pas tromper, il distingue.

L'étude rend *éclairé*. L'esprit rend *clairvoyant*.

Un juge *éclairé* connoît la justice d'une cause ; il est instruit de la loi qui la favorise, ou qui la condamne. Un juge *clairvoyant* pénètre les circonstances et la nature d'une cause ; il est d'abord au fait, et voit de quoi il est question.

Le même.

§ 347. *Eclat, Brillant, Lustre.*

L'*éclat* enchérit sur le *brillant*, et celui-ci sur le *lustre*. De sorte que c'est avec raison qu'on a critiqué l'expression d'un auteur qui a défini le JE NE SAIS QUOI, le *lustre* du *brillant*, et qu'on a remarqué qu'il auroit également bien dit le *brillant* du *lustre* ; il auroit même mieux dit, s'il pouvoit y avoir du mieux dans ce qui est absolument mauvais. Mais ces mots ne sont pas faits pour être sous le régime l'un de l'autre, on ne dit pas l'*éclat* du *brillant*, ni le *brillant* du *lustre* ; encore moins le *lustre* du *brillant*, et le *brillant* de l'*éclat*. Il faut opter pour l'un des trois, selon le goût ou la force de ce

qu'on veut exprimer ; ou si l'on veut les appliquer tous au même sujet, il faut que ce soit sans régime et par forme de gradation ; en disant par exemple d'une étoffe, qu'elle a du *lustre*, du *brillant*, et même de l'*éclat*.

Les couleurs vives ont plus d'*éclat* que les couleurs pâles. Les couleurs claires ont plus de *brillant* que les couleurs brunes. Les couleurs récentes ont plus de *lustre* que les couleurs usées.

Il semble que l'*éclat* tienne du feu ; que le *brillant* tienne de la lumière ; et que le *lustre* tienne du poli.

On ne se sert guère du mot de *lustre* que dans le sens littéral, pour ce qui tombe sous la vue ; mais on emploie quelquefois celui d'*éclat*, et encore plus souvent celui de *brillant* dans le sens figuré, pour les discours et les ouvrages de l'esprit. Etant considérés dans ce sens, il me paroît que c'est par la vérité, la force, et la nouveauté des pensées, qu'un discours a de l'*éclat* ; qu'il a du *brillant* par le tour et la délicatetse de l'expression ; et que c'est par le choix des mots, la convenance des termes, et l'arrangement de la phrase, qu'on donne du *lustre* à ce qu'on dit.

Le même.

§ 348. *Elégance, Eloquence.*

Je crois que l'*élégance* consiste à donner à la pensée un tour noble et poli, et à la rendre, par des expressions châtiées, coulante et gracieuse à l'oreille : que ce qui fait l'*éloquence* est un tour vif et persuasif, rendu par des expressions hardies, brillantes et figurées, sans cesser d'être justes et naturelles.

L'*élégance* s'applique plus à la beauté des mots et à l'arrangement de la phrase. L'*éloquence* s'attache plus à la force des termes et à l'ordre des idées. La première contente de plaire, ne cherche que les grâces et l'élocution : la seconde, voulant persuader, met du véhément et du sublime dans le discours. L'une fait les beaux parleurs ; et l'autre les grands orateurs.

Le même.

§ 349. *En, Dans.*

Lorsqu'il s'agit du lieu, *dans* a un sens précis et défini, qui fait entendre qu'une chose contient ou renferme l'autre, et marque un rapport du dedans au dehors: on est *dans* la chambre, *dans* la maison, *dans* la ville, *dans* le royaume, quand on n'en est pas sorti, ou qu'on y est rentré. *En* a un sens vague et indéfini, qui indique seulement en général où l'on est, et marque un rapport du lieu où l'on se trouve à un autre où l'on pourroit être : on est *en* ville lorsqu'on n'est pas à sa maison ; *en* campagne ou *en* province, quand on a quitté Paris. On met *en* prison, et l'on met *dans* les cachots.

Lorsqu'il est question du temps, *dans* marque plus particulièrement celui où l'on exécute les choses, et *en* marque plus proprement celui qu'on emploie à les exécuter. La mort arrive *dans* le moment qu'on y pense le moins, et l'on passe *en* un instant de ce monde à l'autre.

Lorsque ces mots sont employés pour indiquer l'état ou la qualification, *dans* est ordinairement d'usage pour le sens particularisé, et *en* pour le sens général. Ainsi l'on dit, vivre *dans* une entière liberté, être *dans* une fureur extrême, tomber *dans* une profonde léthargie ; mais on dit, vivre *en* liberté, être *en* fureur, tomber *en* léthargie.

Le même.

§ 350. *Envier, avoir Envie.*

Nous *envions* aux autres ce qu'ils possèdent ; nous voudrions le leur ravir. Nous *avons envie* pour nous de ce qui n'est pas en notre possession ; nous voudrions l'avoir. Le premier est un mouvement de jalousie ou de vanité : le second l'est de cupidité ou de volupté.

Les subalternes *envient* l'autorité des supérieurs. Les enfans *ont envie* de tout ce qu'ils voient.

Il me paroît qu'on se sert plus à propos d'*envier* pour les avantages personnels et généraux ; mais qu'*avoir envie* va mieux pour les choses particulières et détachées de la personne. Ainsi l'on dit *envier* le bonheur de quelqu'un, et *avoir envie* d'un mets.

Le même.

§ 351. *Equivoque, Ambiguité, Double Sens.*

L'*équivoque* a deux sens : l'un naturel qui paroît être celui qu'on veut faire entendre, et qui est effectivement entendu de ceux qui écoutent ; l'autre détourné, qui n'est entendu que de la personne qui

parle, et qu'on ne soupçonne pas même pouvoir être celui qu'elle a intention de faire entendre. L'*ambiguité* a un sens général susceptible de diverses interprétations ; ce qui fait qu'on a peine à démêler la pensée de l'auteur, et qu'il est même quelquefois impossible de la pénétrer au juste. Le *double sens* a deux significations naturelles et convenables : par l'une, il se présente littéralement pour être compris de tout le monde ; et par l'autre, il fait une fine allusion pour n'être entendu que de certaines personnes.

Ces trois façons de parler sont dans l'occasion des subterfuges adroits pour cacher sa véritable pensée. Mais on se sert de l'*équivoque*, pour tromper ; de l'*ambiguité*, pour ne pas trop instruire ; et du *double sens*, pour instruire avec précaution.

Il est bas et indigne d'un honnête homme d'user d'*équivoque* : il n'y a que la subtilité d'une éducation scolastique, qui puisse persuader qu'elle soit un moyen de sauver du naufrage sa sincérité ; car dans le monde elle n'empêche pas de passer pour menteur, ou pour malhonnête homme, et elle y donne de plus un ridicule d'esprit très-méprisable. L'*ambiguité* est peut-être plus souvent l'effet d'une confusion d'idées, que d'un dessein prémédité de ne point éclairer ceux qui écoutent ; on ne doit en faire usage que dans les occasions où il est dangereux de trop instruire. Le *double sens* est d'un esprit fin : la malignité et la politesse en ont introduit l'usage ; il faudroit seulement que ce ne fût jamais aux dépens de la réputation du prochain.

Le même.

§ 352. *Façons, Manières.*

Il me semble que *façons* exprime plus quelque chose d'affecté, qui tient de l'étude ou de la minauderie ; et que *manières* exprime quelque chose de plus naturel, qui tient du caractère et de l'éducation.

Beaucoup d'hommes ont aujourd'hui, comme les femmes, de petites *façons*, pour se donner des grâces : et quelques femmes ont pris les *manières* libres des hommes pour se distinguer de leur sexe : cet échange n'est pas à l'avantage des premiers.

Les *manières* de la cour deviennent *façons* dans la province.

Le même.

§ 353. *Faim, Appétit.*

La *faim* n'a rapport qu'au besoin précisément, soit qu'il vienne d'une trop longue abstinence, ou qu'il naisse de la voracité naturelle de l'animal. L'*appétit* a plus de rapport au goût ; il a sa cause dans la disposition qu'ont les organes à trouver du plaisir à manger, joint à une grande capacité d'estomac.

La première est plus pressante ; mais elle se contente quelquefois de peu de nourriture. Le second attend plus patiemment ; mais il exige, pour se satisfaire, quantité d'alimens.

Tout mets apaise la *faim* ; aucun ne l'excite. L'*appétit* est plus délicat ; tout mets ne le satisfait pas, et il est souvent irrité par les ragoûts.

Lorsque le peuple meurt de faim, ce n'est jamais la faute de la providence ; c'est toujours la faute de la police. Il est également dangereux pour la santé de souffrir trop long-temps la *faim* et d'éteindre l'*appétit* par trop de bonne chère.

Le même.

§ 354. *Famille, Maison.*

Famille est plus de bourgeoisie. *Maison* est plus de qualité.

On dit, en parlant de la naissance, être d'honnête *famille* et de bonne *maison*. On dit aussi *maison* royale et *famille* souveraine.

Les *familles* se font remarquer par les alliances, par une façon de vivre polie, par des manières distinguées de celles du bas peuple, et par des mœurs cultivées qui passent de père en fils. Les *maisons* se forment par les titres, par les hautes dignités dont elles sont illustrées, et par les grands emplois continués aux parens du même nom. *Le même.*

§ 355. *Fanée, Flétrie.*

Ces deux mots diffèrent entre eux du plus au moins ; le second enchérit au-dessus du premier. Une fleur qui n'est que *fanée* peut quelquefois reprendre son éclat ; mais une fleur *flétrie* n'y revient plus.

La beauté, comme la fleur, se *fane* par la longueur du temps, et peut se *flétrir* promptement par accident.

Le même.

§ 356. *Fin, Délicat.*

Il suffit d'avoir assez d'esprit pour concevoir ce qui est *fin*; mais il faut encore du goût pour entendre ce qui est *délicat*. Le premier est au-dessus de la portée de bien des gens; et le second trouve peu de personnes qui soient à la sienne.

Un discours *fin* est quelquefois utilement répété à qui ne l'a pas d'abord entendu; mais qui ne sent pas le *délicat* du premier coup, ne le sentira jamais. On peut saisir l'un, et il faut saisir l'autre.

Fin est d'un usage plus étendu; on s'en sert également pour les traits de malignité comme pour ceux de bonté. *Délicat* est d'un service comme d'un mérite plus rare; il ne sied pas aux traits malins, et il figure avec grâce en fait de choses flatteuses. Ainsi l'on dit une satire *fine*, une louange *délicate*.

Le même.

§ 357. *Garder, Retenir.*

On *garde* ce qu'on ne veut pas donner. On *retient* ce qu'on ne veut pas rendre.

Nous *gardons* notre bien; nous *retenons* celui des autres.

L'avare *garde* ses trésors: le débiteur *retient* l'argent de son créancier.

L'honnête homme a de la peine à *garder* ce qu'il possède, lorsque le fripon est autorisé à *retenir* ce qu'il a pris.

Le même.

§ 358. *Gloire, Honneur.*

La *gloire* dit quelque chose de plus éclatant que l'*honneur*. Celle-là fait qu'on entreprend, de son propre mouvement et sans y être obligé, les choses les plus difficiles. Celui-ci fait qu'on exécute, sans répugnance et de bonne grâce, tout ce que le devoir le plus rigoureux peut exiger.

L'homme peut être indifférent pour la *gloire*; mais il ne lui est pas permis de l'être pour l'*honneur*.

Le désir d'acquérir de la *gloire* pousse quelquefois le courage du soldat jusqu'à la témérité; et les sentimens d'*honneur* le retiennent souvent dans le devoir, malgré les mouvemens de la crainte.

Il est assez d'usage, dans le discours, de mettre l'intérêt en antithèse avec la *gloire*, et le goût avec l'*honneur*. Ainsi l'on dit qu'un auteur, qui travaille pour la *gloire*, s'attache plus à perfectionner ses ouvrages, que celui qui travaille pour l'intérêt; et que, quand un avare fait de la dépense, c'est plus par *honneur* que par goût.

Le même.

§ 359. *Grâces, Agrémens.*

Les *grâces* naissent d'une politesse naturelle, accompagnée d'une noble liberté: c'est un vernis qu'on répand dans le discours, dans les actions, dans le maintien, et qui fait qu'on plaît jusque dans les moindres choses. Les *agrémens* viennent d'un assemblage de traits que l'humeur et l'esprit animent; ils l'emportent souvent sur ce qui est plus régulièrement beau.

Il semble que le corps soit plus susceptible de *grâces*; et l'esprit d'*agrémens*. L'on dit d'une personne, qu'elle marche, danse, chante avec *grâce*; et que sa conversation est pleine d'*agrémens*.

Que peut désirer un homme dans une dame, que de trouver, au-delà d'un extérieur formé de *grâces* et d'*agrémens*, un intérieur composé de ce qu'il y a de plus solide dans l'esprit, et de plus délicat dans les sentimens: il en est de ce caractère.

Le même.

§ 360. *Gracieux, Agréable.*

L'air et les manières rendent *gracieux*. L'esprit et l'humeur rendent *agréable*.

On aime la rencontre d'un homme *gracieux*; il plaît. On recherche la compagnie d'un homme *agréable*; il amuse.

Les personnes polies sont toujours *gracieuses*; et les personnes enjouées sont ordinairement *agréables*.

Ce n'est pas assez pour la société, d'être d'un abord *gracieux* et d'un commerce *agréable*; il faut encore avoir le cœur droit et la bouche sincère.

Qu'il est difficile de ne se pas attacher où l'on trouve toujours, à la suite d'une réception *gracieuse*, une conversation *agréable*.

Il me semble que c'est plus par les manières que par l'air, que les hommes sont *gracieux :* et que les femmes le sont plutôt par leur air que par leurs manières, quoiqu'elles puissent l'être par celles-ci ; car il s'en trouve qui, avec l'air *gracieux*, ont les manières rebutantes. Il me paroît aussi que ce qui contribue le plus à rendre l'homme *agréable*, est un esprit vif et délié, et que ce qui y a le plus de part à l'égard de la femme, est une humeur égale et enjouée.

Lorsque ces mots sont employés dans un autre sens, que pour marquer des qualités personnelles, alors celui de *gracieux* exprime proprement quelque chose qui flatte les sens ou l'amour-propre ; et celui d'*agréable*, quelque chose qui convient au goût et à l'esprit.

Il est *gracieux* d'avoir toujours de beaux objets devant soi, et d'être bien reçu partout. Rien n'est plus *agréable* à un bon esprit que la bonne compagnie.

Il est quelquefois dangereux d'approcher de ce qui est *gracieux* à voir ; et il peut arriver que ce qui est très-*agréable* soit très-nuisible.

Le même.

§ 361. *Habile, Savant, Docte.*

Les connoissances qui se réduisent à la pratique, rendent *habile*. Celles qui ne demandent que de la spéculation, font le *savant*. Celles qui remplissent la mémoire font l'homme *docte*.

On dit du prédicateur et de l'avocat, qu'ils sont *habiles* ; du philosophe et du mathématicien, qu'ils sont *savans* ; et de l'historien et du jurisconsulte, qu'ils sont *doctes*.

L'*habile* semble plus entendu ; le *savant* plus profond ; et le *docte* plus universel.

Nous devenons *habiles* par l'expérience ; *savans* par la méditation ; *doctes* par la lecture.

Le même.

§ 362. *On ne sauroit, on ne peut.*

On ne sauroit paroît plus propre pour marquer l'impuissance où l'on est de faire une chose. *On ne peut*, semble marquer plus précisément et avec plus d'énergie l'impossibilité de la chose en elle-même. C'est peut-être par cette raison que la particule *pas*, qui fortifie la négation, ne se joint jamais avec la première de ces expressions, et qu'elle accompagne souvent l'autre avec grâce,

Ce qu'*on ne sauroit* faire est trop difficile. Ce qu'*on ne peut* pas faire est impossible.

On ne sauroit bien servir deux maîtres. *On ne peut* pas obéir en même temps à deux ordres opposés.

On *ne sauroit* aimer une personne dont on a lieu de se plaindre. *On ne peut* pas en aimer une pour qui la nature nous a donné de l'aversion.

Un esprit vif *ne sauroit* s'appliquer à de longs ouvrages. Un esprit grossier *ne peut* pas en faire de délicats.

Le même.

§ 363. *Paresse, Fainéantise.*

La *paresse* est un moindre vice que la *fainéantise* : celle-là semble avoir sa source dans le tempérament ; et celle-ci dans le caractère de l'âme. La première s'applique à l'action de l'esprit comme à celle du corps : la seconde ne convient qu'à cette dernière sorte d'action.

Le *paresseux* craint la peine et la fatigue ; il est lent dans ses opérations, et fait traîner l'ouvrage. Le *fainéant* aime à être désœuvré, hait l'occupation et fuit le travail.

Le même.

§ 364. *Penser, songer, rêver.*

On *pense* tranquillement et avec ordre, pour connoître son objet. On *songe* avec plus d'inquiétude, et sans suite, pour parvenir à ce qu'on souhaite. On *rêve* d'une manière abstraite et profonde, pour s'occuper agréablement.

La philosophie *pense* à l'arrangement de son système. L'homme embarrassé d'affaires *songe* aux expédiens pour en sortir. L'amant solitaire *rêve* à ses amours. Le plaisir de *rêver* est peut-être le plus doux, mais le moins utile et le moins raisonnable de tous.

Le même.

§ 365. *Satisfait, Content.*

On est *satisfait* quand on a obtenu ce que l'on souhaitoit. On est *content* lorsqu'on ne souhaite plus.

Il arrive souvent qu'après s'être *satisfait*, on n'en est pas plus *content*.

La possession doit toujours nous rendre *satisfaits* ; mais il n'y a que le goût de ce que nous possédons, qui puisse nous rendre *contens*.

Le même.

§ 366. *Vrai, Véritable.*

Vrai, marque précisément la vérité objective ; c'est-à-dire qu'il tombe directement sur la réalité de la chose, il signifie qu'elle est telle qu'on la dit. *Véritable* désigne proprement la vérité expressive, c'est-à-dire qu'il se rapporte principalement à l'exposition de la chose, et il signifie qu'on la dit telle qu'elle est. Ainsi le premier de ces mots aura une grâce particulière, lorsque dans l'emploi on portera d'abord son point de vue sur le sujet en lui-même ; et le second conviendra mieux, lorsqu'on portera ce point de vue sur le discours. Cette différence est extrêmement métaphysique, et j'avoue qu'il faut des yeux fins pour l'apercevoir ; mais elle n'en subsiste pas moins, et d'ailleurs on ne doit pas exiger de moi des différences marquées, où l'usage n'en a mis que de très-délicates : peut-être que l'exemple suivant donnera du jour à ce que je viens d'expliquer, et qu'on sentira mieux cette distinction dans l'application que dans la définition

Quelques auteurs, même protestans, soutiennent qu'il n'est pas *vrai* qu'il y ait eu une papesse JEANNE, et que l'histoire qu'on en a faite n'est pas *véritable*.

Le même.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE QUATRIÈME.

Mœurs des Peuples, Caractères, Scènes Dramatiques, Lettres, Anecdotes, Pensées.

N. B. Tous les articles précédés d'un astérisque ne sont pas dans la première édition.

Sections.		Auteurs.	Pag.
1	*CARACTERE des Peuples	*Voltaire*	1
2	*Peuples de l'Orient	——	2
3	*Anciens Ethiopiens	*Bossuet*	2
4	*Anciens Egyptiens	——	3
5	*Continuation du même sujet	——	6
6	*Assyriens, Mèdes et Perses	——	7
7	*Continuation du même sujet	——	8
8	*Grecs	——	10
9	*Romains	——	12
10 11 12	*Continuation du même sujet	——	15
13	*Tartares	*Voltaire*	19
14	*Chinois	——	19
15	*Indiens	——	20
16	*Grecs et Romains comparés avec l'Europe moderne	——	22
17	*Mœurs successives des anciens Gaulois et des François	——	23
18	*Mœurs actuelles des François	——	24
19	*Caractère des François	*Duclos*	26
20	*Caractère des nations modernes	*Châteaubriant*	26
21	*Mœurs que contracteroit à la longue une nation sous un gouvernement mixte	*Montesquieu*	26

Caracteres Divers.

22	*1. Le Fantasque	*Fénélon*	31
23	2. Le Fat	*Desmahis*	32
24	3. Le Flatteur	*Laffitau*	33
25	*4e Caractère	*Labruyère*	33
26	*5e——	——	33
27	*6e——	——	34
28	*7e——	——	34
29	*8e——	——	34
30	*9e——	——	35
31	*10e——	——	35
32	*11e——	——	36
33	*12e——	——	36
34	*13e——	——	37
35	*14e——	——	37
36	*15e——	——	38
37	*16e Le nouveau riche	——	38
38	*17e Caractère	——	39
39	*18e——	——	39
40	*19e Le riche	*Labruyère*	39
41	20e Le pauvre	——	40
42	*21e Caractère	——	40
43	*22e——	——	40
44	*23e——	——	41
45	*24e——	——	41
46	*25e——	——	42
47	*26e——	——	42
48	*27e——	——	43
49	*28e——	——	43
50	*29e——	——	44
51	*30e——	——	45
52	*31e——	——	45
53	*32e——	——	45
54	*33e——	——	46
55	*34e——	——	46
56	*35e Le curieux en fleurs, en fruits, etc.	——	46
57	*36e Le petit-maître	——	48

Scenes Dramatiques.

58	*Scène des Précieuses Ridicules	*Molière*	48
59	Autre scène des mêmes	——	50
60	*Scène de la Critique de l'Ecole des Femmes	——	53
61	Scène du Mariage Forcé	——	54
62	Autre scène du même	——	56
63	Scène du Festin de Pierre	——	58
64	Scène de l'Amour Médecin	——	60
65	Scène du Médecin malgré lui	——	61
66	*Scène du Sicilien	——	62
67	Scène de Georges Dandin	——	63
68	Scène de l'Avare	——	65
69	Autre scène de l'Avare	——	66
70	Autre scène de l'Avare	——	69
71	Autre scène de l'Avare	——	72
72	Autre scène de l'Avare	——	74
73	*Scène de M. de Pourceaugnac	——	74
74	Scène du Bourgeois Gentilhomme	——	76
75	Autre scène du même	——	78
76	Autre scène du même	——	80
77	Autre scène du même	——	82
78	Scène des Fourberies de Scapin	——	84

Sections.		Auteurs.	Pag.
79	Autre scène des Fourberies de Scapin	*Molière*	86
80	*Autre scène des mêmes	——	88
81	*Scène de la comtesse d'Escarbagnas	——	92
82	*Scène du Malade Imaginaire	——	92
83	*Autre scene du même	——	94
84	*Autre scène du même	——	95
85	Scène de l'Avocat Patelin	*Palaprat*	98
86	Scène du Grondeur	*Brueys* et *Palaprat*	100
87	Scène du Port de Mer	——	102

DIALOGUES

88	Démocrite et Héraclite	*Fénélon*	103
89	Démosthène et Cicéron	——	104
90	Horace et Virgile	——	105
91	Homère et Esope	*Fontenelle*	106
92	Socrate et Montagne	——	107
93	Sénèque et Scarron	——	108
94	Aristophane et le père Brumoi	*Palissot*	110
95	Louis XII et François Ier	*Fénélon*	112
96	Charles-Quint et un jeune moine de Saint Just	——	113
97	Léger et Ebroïn	——	114
98	Henri IV et Sixte-Quint	——	115
99	*Charles-Quint et François Ier	——	116
100	Le prince de Galles et Richard son fils	——	118
101	Le cardinal de Richelieu et le cardinal Ximénez	——	119
102	Le cardinal de Richelieu et le cardinal Mazarin	——	120
103	Louis XI et le cardinal Bessarion	——	123
104	Louis XI et le cardinal de la Balue	——	125
105	Louis XI et Philippe de Commines	——	126
106	Milon le Crotoniate et Smindiride le Sybarite	——	128
107	Anne de Bretagne et Marie d'Angleterre	——	129
108	Le roi de Prusse, Gellert et le major G***	*Anonyme*	130
109	Un seigneur et un villageois	*Marmontel*	132
110	Les Anciens et les Modernes	*Voltaire*	133

LETTRES.

111	Cicéron à sa femme et à ses enfans		136
112	Le même aux mêmes		137
113	Le même à Atticus		138
114	Pline le jeune à Minutius Fundanus		141
115	Le même à Fabius Justus		141
116	117 *118 *119 Le même à Tacite		141
120	*Le même à Bebius		145
121	*Le même à Proculus		145
122	*Le même à Maxime		145
123	Le même à Tacite		14
124	*Le même à Quintilien		146
125	*Le même à *** sur le spectre d'Athènes		146
126	*Le même à Carinius sur l'aventure d'un enfant d'Hippone		148
127	Voiture au comte d'Avaux		149
128	Gui Patin à Monsieur C. S. M. D.		149
129	130 Gui Patin à M. C. S. M. D.		150
131	P Corneille à Saint Evremont		150
132	Racine à M. le Vasseur		151
133	Le même à Boileau		151
134	Le même à madame de Maintenon		152
135	136 Le même à son fils		153
137	Boileau au duc de Vivone		154
138	139 Boursault à son fils		156
140	Le même au duc de Montausier		158
141	Le comte de Bussy au père Rapin		158
142	Le père Bouhours au comte de Bussy		159
143	Le comte de Bussy au père Rapin		159
144	145 146 Madame de la Fayette à madame de Sévigné		160
147	148 Madame de Sévigné au comte de Bussy		161
149	La même à M. de Coulanges		162
150	151 152 153 154 155 156 157 La même à madame de Grignan sa fille		162
158	La même au comte de Grignan		170
159	160 161 162 163 164 La même à madame de Grignan		171
165	166 167 La même à M. de Coulanges		176
168	Scarron à mademoiselle d'Aubigné		178
169	Le maréchal de Luxembourg à Louis XIV		179
170	Le marquis de Feuquières, mourant, au roi		179
171	*Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre à Louis XIV		179
172	Le duc de Montausier au Dauphin sur la prise de Philisbourg		179
173	Madame de Maintenon à madame de Chantelou		180
174	La même à mademoiselle de Lenclos		180
175	La même à M. d'Aubigné son frère		180
176	La même à madame Fouquet, sur la mort de son fils		181
177	La même à l'abbé Têtu		181
178	La même à madame de Saint-Géran		181
179	*La même au roi		182
180	La même à madame de la Maison-Fort		182
181	La même à madame de N***		182
182	La même à la marquise d'Havrincourt		183
183	La même à madame de Veilhant		183
184	La même à madame de Ventadour		184
185	La même à madame de Langeac		184
186	La même au duc de Beauvilliers		185
187	La même à madame de Caylus		185
188	La même à madame de Ventadour		186
189	Réponse de madame de Ventadour à madame de Maintenon		186
190	Madame de Lambert à madame de Saint-Hyacinthe		186
191	La même à madame de N***		187
192	Fénélon à madame de Sacy		188
193	Madame de Lambert à Fénélon		188
194	La même au même		189
195	Madame de Lambert à M. de Saint-Hyacinthe		189
196	Fénélon à madame de Lambert		190
197	*Le même à M. de N***		190
198	199 200 J. B. Rousseau à M. Brossette		194
201	Le même à Voltaire		196
202	Le même à M. Brossette		197
203	J. B. Rousseau à Racine le fils		197
204	Le même au père Brumoi		198
205	Le même à Rollin		198
206	Le même à M. du Lignon		199

Sections.		Auteurs	Pag
207	Le même à M. Rollin		200
208	209 Madame du Montier à sa mère	*Madame le Prince de Beaumont.*	200
210	*Usbek à Rica—Lettres Persannes	*Montesquieu*	203
211	* 212 *Usbeck à Rhedi	——	208
213	*Rica à Usbeck	——	204
214	*Usbeck à Rhedi	——	205
215	*216 *217 *Rica à Usbeck	——	208
218	*Rica à N***	——	210
219	*Usbeck à Rica	——	210
220	*Rica à Usbeck	——	211
221	*Usbeck à Rhédi	——	212
222	*Usbeck à N***	——	212
223	*Rica à N***	——	213
224	*Rica à Usbeck	——	213
225	*Rica à N***	——	214
226	*Usbeck à Rica	——	215
227	*228 *229 *230 *Zilia à Aza—Lettres Péruviennes	*Mlle de Graffigny*	215
231	Rollin au roi de Prusse	——	220
232	Le maréchal de Noailles à Louis XV		220
233	234 235 236 237 Madame du Bocage à sa sœur		221
238	La même à mylord Chesterfield		224
239	La même à sa sœur		224
240	Voltaire à la présidente de Bernière		225
241	Le même au comte de Tressan		225
242	243 Le même à madame du Bocage		226
244	Le même à Marmontel		227
245	*Le même à M. de la Noue		228
246	Le même à la comtesse de Lutzelbourg		229
247	Le même à J. J. Rousseau		230
248	Réponse de J. J. Rousseau à Voltaire		231
249	Voltaire à madame Dupuy		232
250	Le même au prince de Virtemberg		233
251	Le même à Thomas		233
252	Le même à Horace Walpole		234
253	Le même à M. de Malesherbes		236
254	Le même à madame du Bocage		237
255	Le même à la Harpe		237
256	Le chevalier de Boufflers à sa mère		238
257	*Le roi de Suède au comte d'Ostein		239
258	*Louis XVI au comte de Maurepas		239
259	*Lettre à Mylady*** sur l'éducation	*Lévizac*	239

FABLES

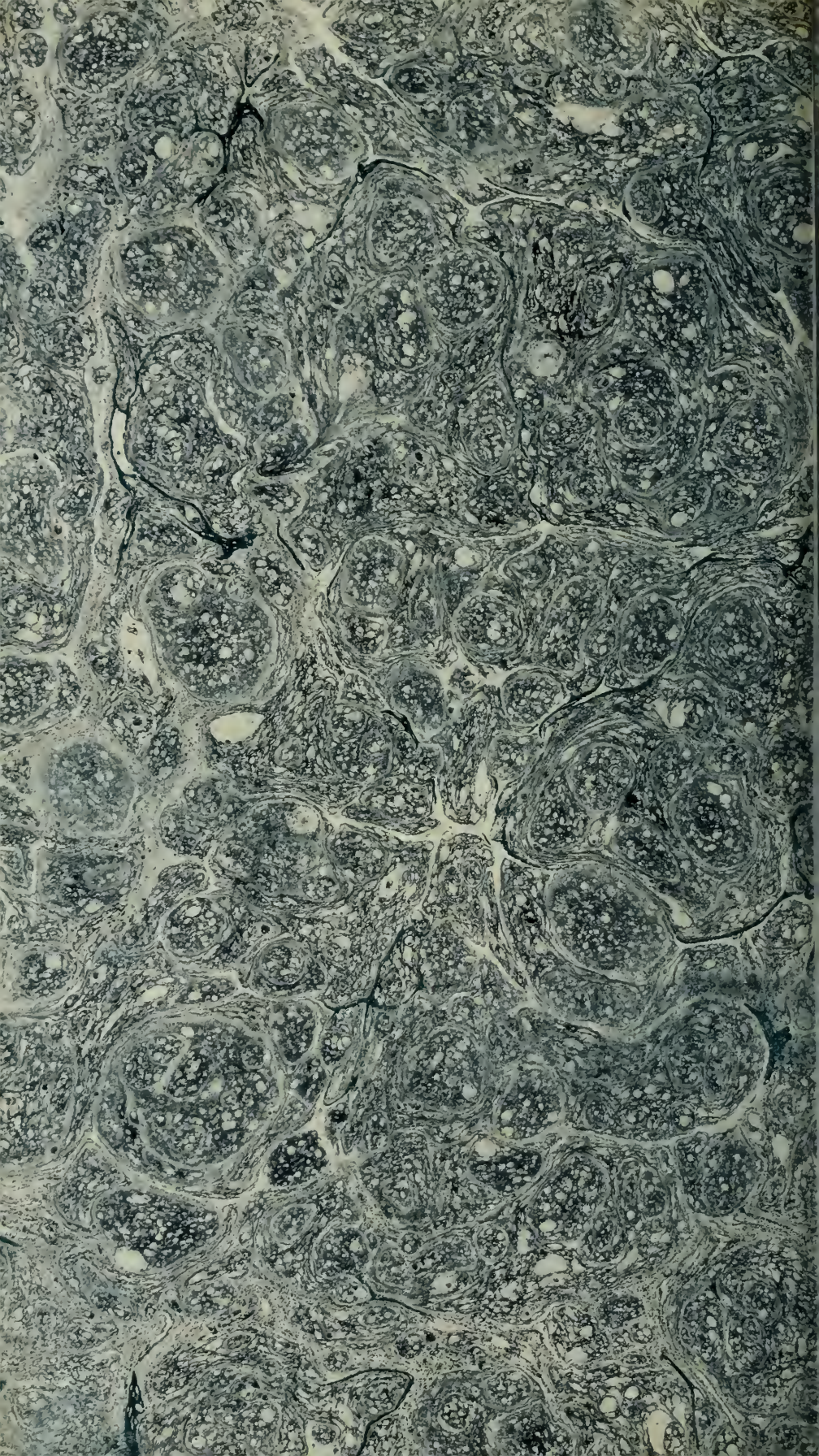
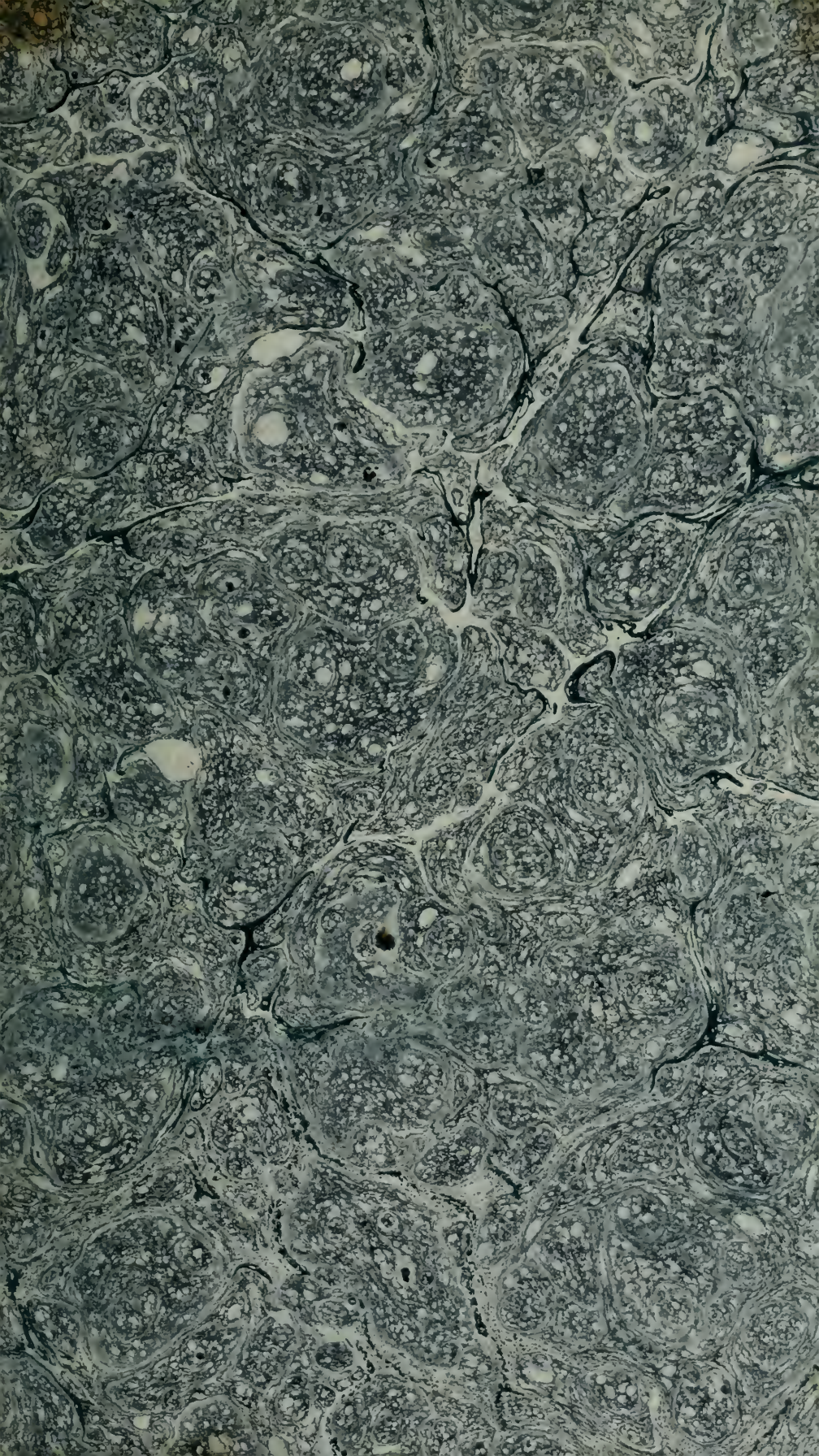
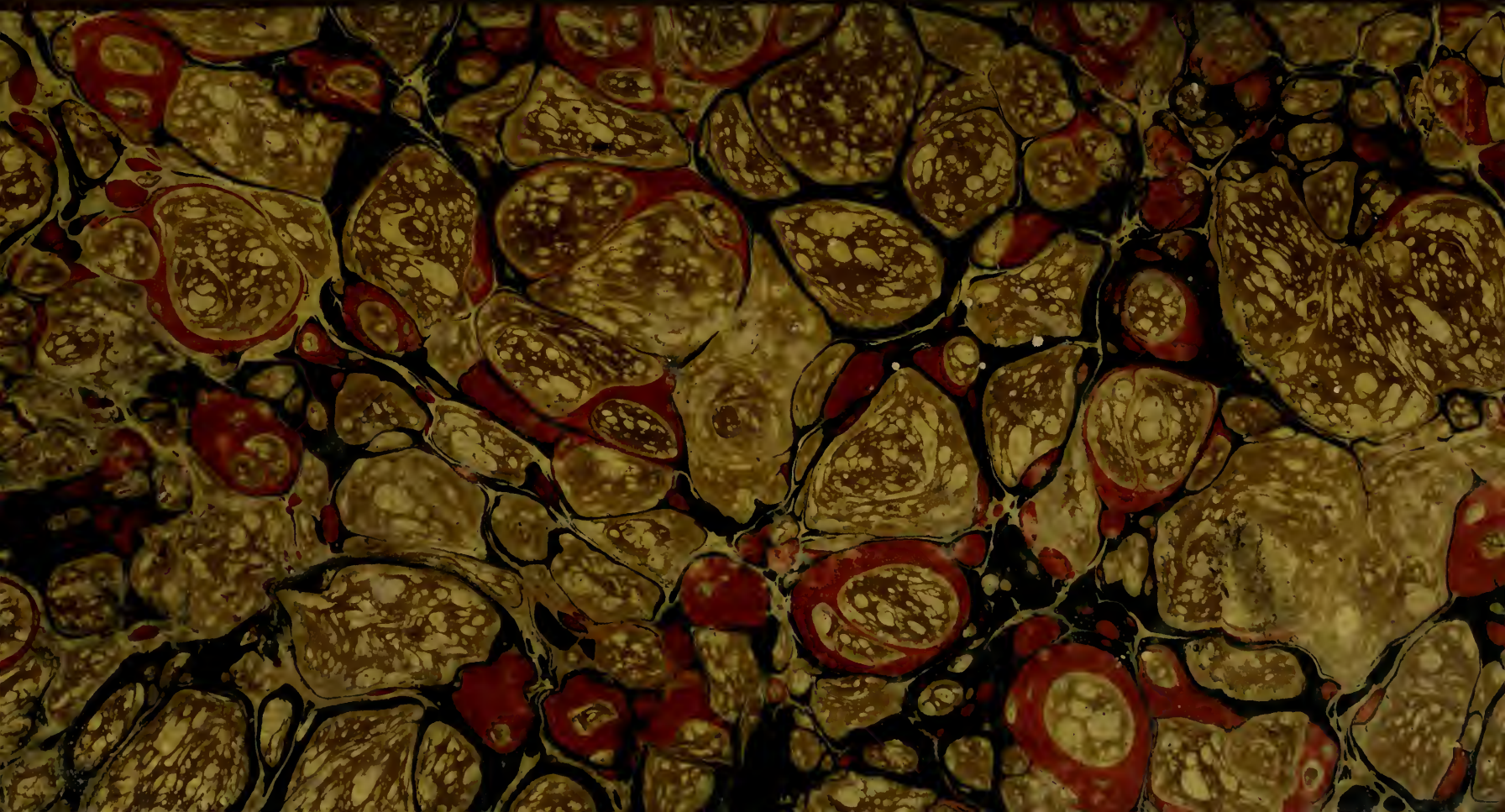
260	*Les deux renards	*Fénélon*	243
261	*L'abeille et la mouche	——	243
262	*Le dragon et les renards	——	243
263	*Le hibou	——	244
264	*Le chat et les lapins	——	244
265	*Le pigeon puni de son inquiétude	——	245
266	*Le rossignol et la fauvette	——	245
267	*L'assemblée des animaux pour choisir un roi	——	246
268	*Le jeune Bacchus et le faune	——	246
269	*Les abeilles et les vers à soie	——	247
270	*Aristée et Virgile	——	247
271	*Le Nil et le Gange	——	248

HISTOIRES ET CONTES.

272	*Aventures de Mélésichton	——	250
273	*Rosimond et Braminte	——	252
274	*Florise	——	255
275	*Le roi Alfaronte et Clarifile	*Fénélon*	257
276	*Memnon ou la sagesse humaine	*Voltaire*	259
277	*Les deux consolés	——	261
278	*279 *280 *281 *282 *Zadig le borgne	*Voltaire*	262
283	Première visite du comte de Grammont au cardinal de Richelieu	*Hamilton*	267
284	Le comte de Gramont dupé au jeu	——	269
285	L'habit de bal du chevalier de Grammont	——	271
286	*Micromégas	*Voltaire*	274
287	*Voyage supposé en 1690	*Fénélon*	282
288	*Voyage dans l'île des plaisirs	——	284
289	Prise de Fescamp par Bois-Rosé	*Sully*	286
290	Rencontre de Sully et de Bois-Rosé	——	287
291	Le combat d'Egmont et M. Chut	*La Place*	288
292	Mademoiselle Gournai et Racan	*Anonyme*	289
293	Le chevalier de Goson délivre l'île de Rhodes d'un serpent monstrueux	*Vertot*	290
294	Folie adressée au duc de Choiseuil	*Voltaire*	292
295	Epître dédicatoire de la tragédie des Scytes	——	293
296	Scène passée chez Duclos à l'occasion de Voltaire	*Sabatier de Castres*	294
297	*298 Anecdodes sur Voltaire	*Anonyme*	296
299	*Anecdote sur Saint-Foix	——	297
300	Le persifleur humilié	*Fréron*	297
301	L'homme heureux	*Bernardin de Saint-Pierre*	298
302	L'Arabe et son cheval	——	298
303	Paul et Virginie	——	298
304	Conduite et doctrine d'Aristippe	*Barthélemy*	299
305	Conduite de Diogène	——	300
306	Conduite de Phocion comparée à celle de Diogène	——	300
307	*Jugement des morts chez les Egyptiens	*Thomas*	301
308	*Testament de Pierre Pithou		302
309	Pensées de la Rochefoucault		303
310	Pensées de la Bruyère		305
311	Pensées du Père Bouhours		319
312	Pensées de Saint-Réal		322
313	Pensées de Saint-Evremond		323
314	Pensées de J. J. Rousseau		325
315	Pensées diverses du même		328
316	Pensées morales du même		330
317	Pensées de Voltaire		332
318	Pensées de Trublet		336
319	Pensées de Chamfort		338
320	Pensées de la Beaumelle		342

APPENDIX. SYNONYMES FRANÇOIS.

321	*Abhorrer, détester	*Girard*	345
322	*A couvert, à l'abri	——	345
323	*Acteur, comédien	——	345
324	*Aimer, chérir	——	345
325	*Air, manières	——	346
326	*Aise, content, ravi	——	346
327	*Ajustement, parure	——	346
328	*Allures, démarches	——	346
329	*Ane, ignorant	——	346
330	*Apprendre, s'instruire	——	347
331	*Assez, suffisamment	——	347
332	*Attaché, avare, intéressé	——	347
333	*Attention, exactitude, vigilance	——	348

Sections.		Auteurs.	Pag.
334	*Avant, devant	*Girard*	348
335	*Avoir, posséder	——	348
336	*Bataille, combat	——	349
337	*But, vues, dessein	——	349
338	*Cacher, dissimuler, déguiser	——	349
339	*C'est pourquoi, ainsi	——	350
340	*Clarté, perspicuité	——	350
341	*Condition, état	——	350
342	*Conte, fable, roman	——	350
343	*Contre, malgré	——	351
344	*Couleur, coloris	——	351
345	*Dans l'idée, dans la tête	——	351
346	*Eclairé, clairvoyant	——	351
347	*Eclat, brillant, lustre	——	351
348	*Elégance, éloquence	——	352
349	*En, dans	——	452
350	*Envier, avoir envie	——	352
351	*Equivoque, ambiguité, double sens	*Girard*	352
352	*Façons, manières	——	353
353	*Faim, appétit	——	353
354	*Famille, maison	——	353
355	*Fané, flétri	——	353
356	*Fin, délicat	——	354
357	*Garder, retenir	——	354
358	*Gloire, honneur	——	354
359	*Grâces, agrémens	——	354
360	*Gracieux, agréable	——	354
361	*Habile, savant, docte	——	355
362	*On ne sauroit, on ne peut	——	355
363	*Paresse, fainéantise	——	355
364	*Penser, songer, rêver	——	355
365	*Satisfait, content	——	355
366	*Vrai, véritable	——	356

A Londres, de l'Imprimerie de Cox, Fils, et Baylis, N° 75, Great Queen-Street, Lincoln's-Inn Fields.